This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

KF858

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE FUND OF
CHARLES MINOT
CLASS OF 1828

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE —

DEUXIÈME SÉRIE. T. XLIII

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
49, RUE DU POINÇON, 49
—
1905

Digitized by Google

P Fr 231.41

HARVARD COLLEGE
AUG 4 1922

Digitized by Google

SAINTE-BEUVE [1]

Ce qui fait de lui le maître de la critique et le patron des critiques.

Messieurs les étudiants,

L'honneur que vous m'avez fait — et dont je vous remercie — de m'inviter à prendre la parole dans votre salle académique, s'adresse moins sans doute à ma personne qu'à l'université de Paris à laquelle j'appartiens. Vous vous êtes souvenus que Sainte-Beuve chez vous vint en professeur, pour donner un enseignement, et vous avez voulu qu'un professeur vous parlât de lui. Vous vous êtes souvenus que Sainte-Beuve, s'il n'avait pas précisément enseigné dans l'université de Paris, avait occupé des chaires du Collège de France et de l'École normale, deux glorieuses maisons qui, dans la longue léthargie de notre enseignement supérieur, firent sous le second empire une partie de la fonction de l'université de Paris ; et vous avez voulu un professeur parisien pour célébrer Sainte-Beuve.

Permettez-moi aussi, Messieurs, de voir dans votre invitation

(1) On trouvera dans la chronique de la *Revue* une note sur la « Journée Sainte-Beuve » à Liége. Ce fut M. Gustave Lanson qui, officiellement invité et désigné pour ce faire, parla de Sainte-Beuve à la salle académique de l'université. L'éminent professeur de la Sorbonne a bien voulu nous autoriser à reproduire son discours, qui est plus et mieux qu'un discours, disons une belle page de critique française. Qu'il en soit remercié ici ! (*N. D. L. R.*)

Digitized by Google

un désir, qui chez nous, croyez-le bien, ne restera pas sans écho, de resserrer les liens de sympathie entre nos deux universités, un appel à des communications intellectuelles plus fréquentes, plus intimes, dont, j'en suis persuadé aussi, nos deux pays, et la civilisation, et la science se trouveraient bien. Ma présence ici un jour n'est rien, si elle n'est le commencement d'une habitude : notre réunion d'aujourd'hui aura été quelque chose d'excellent, si vous prenez le goût de nous visiter et si nous nous risquons plus souvent, Français casaniers que nous sommes, hors de nos frontières.

Messieurs, vous voulez que je vous parle de Sainte-Beuve. Vous dirai-je son enfance à Boulogne-sur-Mer et à Paris, ses années de jeunesse et sa formation, premières idylles, premières études, premières inquiétudes, la mélancolie pessimiste qui le fit se présenter au public sous les traits du phtisique et dégoûté Joseph Delorme, les courses de son esprit curieux et de son cœur malade à la poursuite d'un idéal ferme, d'une vérité qui fût aussi le bonheur ? Vous peindrai-je le charme qui le fixa — autant qu'il pouvait être fixé — dans le camp romantique et qui de Joseph Delorme fit sortir Amaury? Chercherai-je après tant d'autres à percer le secret assez simple peut-être de ce *Livre d'amour* qu'on vient de nous donner enfin intégralement? Vous le montrerai-je laborieux, pauvre, vivant toujours dans un hôtel d'étudiant, à côté de ses amis parvenus, les uns à la gloire, les autres aux bonnes places, quelques-uns tout à la fois à la gloire et à l'argent, essayant le professorat à Lausanne, installé enfin dans un modeste emploi de bibliothécaire qu'il abandonne par fierté? C'est l'aventure singulière qui l'amène chez vous : une cheminée fume dans son appartement du palais Mazarin. Il en demande la réparation au ministère. Mais les crédits sont épuisés : on fait un virement, et l'on paye le travail sur les fonds secrets. Voilà comment, après la révolution de février, on lut sur la liste des gens ayant eu part, sous la royauté, aux fonds secrets : *Sainte-Beuve, 100 francs.* Il ne se trouve pas assez vite et assez hautement défendu par son ministre. Il démissionne et vient ici vous parler de Chateaubriand. Vous

Digitized by Google

devez la visite de Sainte-Beuve, Messieurs, à une cheminée qui fuma. Ainsi va l'histoire : cette chaîne de causes et d'effets eût fait la joie de Voltaire. Puis il rentre à Paris pour s'enterrer dans sa besogne des *Lundis,* où se dépensera le reste de sa vie. A le suivre dans toutes les voies où il marche, à regarder toutes les faces, toutes les transformations de cette vivace et mobile nature, à discuter les intentions et la moralité de ses actions, j'aurais, Messieurs, une riche matière. Et combien riche aussi l'étude de son œuvre immense et variée : ces poésies et romans qui valent mieux que leur succès ; ce *Port-Royal,* si creusé, si neuf alors, et encore aujourd'hui si vrai ; ce *Chateaubriand,* pour lequel on a été si sévère et qui pourtant a les qualités du *Port-Royal* — c'est la différence des objets qui fait la différence des peintures — ; et tous ces articles, dont un mot suffira à faire l'éloge : quiconque, après quarante ou cinquante ans, repasse sur un sujet de Sainte-Beuve, s'étonne de ce qu'il a vu, su, aperçu, deviné. Que de fois nous fait-il éprouver la petite déception de reconnaître que nos trouvailles ont été trouvées, que nos découvertes ont été découvertes, ou du moins pressenties par lui ?

Mais, Messieurs, je ne veux pas vous apporter une notice biographique, ni une leçon de littérature sur Sainte-Beuve. Je voudrais, tirant en quelque sorte la moralité de cette fête, répondre à la question que pose la circonstance même qui m'a amené ici.

Voici, en effet, que nous célébrons le centenaire d'un homme qui n'est pas ce qu'on appelle *un grand écrivain :* il n'a jamais eu la forme souveraine qui fait les maîtres, et Taine ou Renan mériteraient mieux ce nom. Ce n'est pas le talent littéraire que l'on honore en Sainte-Beuve. Pourquoi donc n'a-t-on pas voulu laisser couler sans commémoration cette date du 23 décembre où il naquit, au siècle passé ? Que Boulogne, sa ville natale, que Paris où il a vécu, où il a écrit, aient voulu fêter sa mémoire, ce n'est pas, après tout, surprenant : mais pourquoi Lausanne, pourquoi Liége se sentent-elles fières aujourd'hui de l'avoir reçu, de l'avoir entendu pendant quelques mois rapides ? Pourquoi là-bas comme ici, les Suisses comme

Digitized by Google

les Belges éprouvent-ils le besoin d'éterniser par un monument le souvenir de son court passage? Pourquoi faisiez-vous, ce matin, un pèlerinage à la maison qu'il a habitée?

Mais, Messieurs, voici qui est plus singulier encore : vous savez si, de toutes les haines, les haines politiques ou religieuses sont les plus vivaces, les plus impitoyables. Hé bien! cet homme qui crut au césarisme napoléonien, qui le servit, qui fut sénateur de l'empire, nous l'acceptons, nous, républicains et démocrates; nous faisons mieux que l'accepter, nous l'aimons, et tout le zèle impérialiste qui circule à travers les *Causeries du lundi* ne gêne pas notre dévotion.

Cet homme est l'homme du légendaire dîner gras du Vendredi-Saint, c'est l'homme qui eut la force rare de demeurer incroyant jusqu'à son dernier souffle, qui voulut, au grand scandale de tout le monde officiel et des gens *bien élevés* d'alors, un enterrement civil, conforme à sa conviction intime. Et quel est le journal qui a pris à Paris l'initiative de la célébration du centenaire? C'est le très bourgeois *Journal des débats,* qu'on ne suspectera certes pas de courtiser la libre pensée. Quelle éloquence, à Boulogne, loue en ce moment Sainte-Beuve? Celle de l'auteur convaincu de la *Faillite de la science,* du passionné dialecticien des *Raisons de croire,* de M. Ferdinand Brunetière.

Voici, Messieurs, ma question : pourquoi cette quasi unanimité dans l'hommage rendu à Sainte-Beuve? Pourquoi cet accord des libres penseurs et des croyants, des Français et des étrangers dans le culte de ce petit vieillard ventru, à la calotte noire posée sur un crâne chauve et pointu, qui pendant une vingtaine d'années mit tous les lundis, avec la régularité d'un bon fournisseur, une chronique littéraire dans le *Constitutionnel* ou dans le *Moniteur?*

Sainte-Beuve est le patron des critiques et des historiens littéraires, de tous ceux qui font profession de connaître et de juger les écrivains morts et vivants. Si le fait est apparent, il n'en est pas moins singulier.

Nous n'étions pas embarrassés pour nous choisir un saint. Nous pouvions remonter au grand siècle; nous avions Boi-

Digitized by Google

leau, cet enragé de sincérité qui ne pouvait se tenir de courir sus aux Chapelains et aux Scudérys, et de crier aux mérites surfaits comme le barbier de la fable :

Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.

Nous pouvons rester dans le XIX^e^ siècle.

Nous avions Taine, le grave et puissant penseur, qui de la critique faisait une création et ne rencontrait aucun génie que son analyse ne sût dissoudre, ne laissait aucune analyse qu'il n'y eût trouvé les éléments d'une synthèse intégrale. Et d'un caractère si haut, d'une vie si discrète, que le respect de la personne doublait l'admiration qu'on ressentait pour le talent.

Nous avions Renan, le maître fin et doux, le séducteur exquis qui devait bien être le dieu de la critique, puisqu'il lui avait conquis le domaine jusque-là le plus interdit : homme excellent, de vie pure et fière, qui avait su faire les sacrifices difficiles à l'idéal, et qu'on s'honore en respectant.

Ce n'est pourtant ni au vieux Boileau, ni au grand Taine, ni au délicieux Renan que les critiques portent leur culte : ils ne sont pas le patron qu'on invoque, de qui on se réclame, derrière qui l'on sait qu'on marche et l'on veut marcher.

Nous avons choisi Sainte-Beuve, ce petit homme replet, de tournure peu poétique, sur lequel on raconte des histoires fâcheuses, et dont bien des gens ne se gênent pas pour mépriser la personne et décrier les mœurs. Je me hâte de dire, Messieurs, que Sainte-Beuve, s'il a eu ses faiblesses, ses tares, vaut mieux, tout de même, que sa réputation. Il a été hanté par la pensée de la femme, il avait besoin de vivre dans le sillage d'une femme; il a été, si vous voulez, un obstiné « frôleur », il n'a pas été le libertin dissolu qu'on s'est amusé parfois à peindre, dont la débauche anéantissait la volonté : l'énorme et acharné labeur qu'il a fourni pendant quarante années nous met en garde suffisamment contre les exagérations. On a dit et répété qu'il était envieux, qu'il avait rabaissé et sali toutes les gloires qu'il désespérait d'atteindre : je reviendrai tout à l'heure sur cette accusation. Je me contente

Digitized by Google

pour l'instant de dire qu'elle a paru excessive et injuste à un homme qui ordinairement n'est pas dupe ni prosterné, et que M. Jules Lemaître, précisément dans le *Livre du centenaire*, s'est proposé de mettre les choses au point. Les biographes de Victor Hugo, de George Sand se plaisent à dénoncer les louches ou basses manœuvres de Sainte-Beuve, à montrer sa main partout où se fait une œuvre malpropre : c'est un moyen facile de laver, de grandir leurs héros, et si l'on sépare soigneusement les conjectures peu gracieuses des faits certains, les torts du critique s'atténuent dans une proportion considérable. En revanche, Sainte-Beuve fut désintéressé, indépendant, serviable, libéral, courageux à défendre et, ce qui parfois n'est pas moins méritoire, à avouer ses amis : il faut être bien aveugle ou bien partial pour ne pas voir les hautes et belles parties de son caractère.

Mais la question n'est pas ce qu'il fut réellement. Il a une légende, et, au contraire de tous les saints sacrés ou laïques, une légende qui ne l'embellit pas. Comment se fait-il que cette légende n'ait pas fait obstacle à la vénération de la critique, et que ceux-là même d'entre nous qui y croient le plus ferme, qui se figurent un vilain Sainte-Beuve jaloux des hautes renommées, traître à l'amitié, promeneur équivoque du boulevard extérieur à la tombée de la nuit, ne sont pas les derniers à incarner en lui leur idéal professionnel? J'en voudrais, Messieurs, chercher avec vous les raisons.

Elles tiennent toutes en une petite remarque : Sainte-Beuve est un critique qui a eu le goût du vrai.

Avoir le goût du vrai, cela est bien simple; cela n'a rien de merveilleux, pas de prestige qui impose à l'imagination. C'est pourtant là le mérite rare, singulier, par lequel Sainte-Beuve se distingue.

Ce qui est commun, c'est d'afficher le goût du vrai; c'est aussi de croire qu'on l'a : on croit facilement avoir le goût du vrai quand on est sincère. Mais sincérité n'est pas marque de vérité. La sincérité souvent ne nous sert qu'à nous tromper avec plus d'énergie, et plus irréparablement.

Boileau croyait avoir le goût du vrai, et il se faisait, par un

Digitized by Google

mélange de tradition et d'*a priori*, un dogme étroit qu'il proposait impérieusement comme vérité. Il invectivait Perrault fanatiquement, il l'excommuniait de l'église de la raison, sans examiner ses raisons. Il adorait Pindare dévotement, sans le comprendre, comme un mystère du dogme littéraire de la belle antiquité.

Voltaire croyait avoir le goût du vrai. Mais il définissait la vérité en littérature par son sentiment de Français poli, ancien élève des jésuites, homme de bonne compagnie; sa vérité, c'était son préjugé et sa passion, qui le rendaient aveugles aux vérités objectives, aux vérités historiques. Son goût de la vérité s'exprimait par la dérision de Sophocle et l'injure à Shakspeare.

Mme de Staël croyait avoir le goût du vrai. Mais la vérité pour elle c'était tantôt une proposition métaphysique — cette loi du progrès au profit de laquelle, pour l'évidence de la démonstration, elle tordait inconsciemment tous les faits de l'histoire littéraire —, et tantôt un sentiment passionné, cette haine du despotisme napoléonien qui organisait et colorait toutes ses impressions sur l'Allemagne.

Illusion encore du goût du vrai chez M. Guizot, le doctrinaire protestant, le grand bourgeois qui appelait vérité l'ambition et l'orgueil de sa classe, et qui, avec une bonne foi presque ingénue, faisait écrouler l'empire romain, remuer toute la barbarie germanique, naître et mourir la féodalité, grandir et décroître la monarchie absolue, mouvoir en un mot toute l'histoire de quinze siècles comme une préparation à l'avènement de Louis-Philippe, cause finale et couronnement de tant de grandeurs et de souffrances.

Illusion, enfin, du goût du vrai chez l'ardent Michelet, qui furetait les archives pour démontrer un principe de Vico et de Herder, et qui ordonnait l'histoire du monde et de la France comme un grand duel mythique de la matière et de l'esprit, de la fatalité et de la liberté : qui ne renonçait ensuite à enfermer la vérité dans sa foi métaphysique que pour consacrer de ce nom toutes ses passions démocratiques.

Cette chose très simple, c'était donc une chose très neuve,

Digitized by Google

en réalité, vers 1840 ou 1850, quand Sainte-Beuve la conçut clairement, et y voua sa vie.

Il fallait un rare courage, et pas seulement un courage d'esprit, pour oser séparer le vrai et l'élever au-dessus de toutes sortes de sentiments respectables qui jusque-là avaient été mêlés à l'idée du vrai ou mis à sa place, pour penser et pour écrire cette confession de foi qu'il adressait un jour à M. Duruy :

« Le *beau*, le *vrai*, le *bien* est une belle devise, et surtout spécieuse. C'est... celle de M. Cousin dans son fameux livre : ce n'est pas la mienne, oserais-je l'avouer? Si j'avais une devise, ce serait le *vrai*, le *vrai* seul. Et que le *beau* et le *bien* s'en tirent comme ils peuvent! (1) »

Ainsi le critique ne nous doit pas de l'édification ni de la beauté : il est libre à l'égard de l'esthétique et de la morale; il n'a qu'une obligation, *faire vrai*, et tant pis pour l'esthétique et pour la morale si elles n'y trouvent pas leur compte.

N'allez pas, Messieurs, voir dans cette maxime une conception étroite, égoïste, de littérateur indifférent à tout ce qui n'est pas son occupation spéciale; Sainte-Beuve n'est pas un *termite* logé dans la littérature et qui la ronge sans rien voir, ni entendre, ni soupçonner de la vaste humanité qui vit, travaille et souffre à l'entour. Personne n'eut des curiosités plus larges, une plus profonde intelligence de toutes les inquiétudes humaines.

Il s'est fait tort à lui-même lorsque, en ses dernières années, en ses années de libre penseur affermi et serein, il se défendait parfois de s'être sérieusement approché des religions et des doctrines qui offrent le bonheur et demandent tout l'homme, toute la vie. Nous le savons aujourd'hui, Messieurs : ce n'était pas une curiosité de *dilettante*, un simple désir de connaître, de voir ce qu'il y avait dedans qui poussait Sainte-Beuve vers le catholicisme romantique de Victor Hugo, vers le catholicisme évangélique et démocratique de Lamennais : s'il n'avait porté vers la religion catholique qu'une curiosité intellectuelle, les

(1) *Correspondance*, t. II, 41.

Digitized by Google

affaires de Rome, l'écroulement de l'*Avenir*, la révolte de Lamennais et la désertion de ses amis l'eussent amusé et non pas déchiré. Il n'eût pas mis tant de temps et tant de scrupule à se détacher, s'il n'avait pas cherché dans la foi la règle et le repos de son cœur. Il s'agissait aussi pour lui de plus que d'une information exacte, quand il se penchait à Lausanne sur le calvinisme et regardait l'âme chrétienne de Vinet : s'il n'espérait plus s'engager, il cherchait au moins dans l'analyse d'une autre confession chrétienne, d'autres consciences religieuses, la confirmation de son détachement, la certitude, encore un peu amère pour lui, qu'il ne serait jamais un croyant et qu'il lui fallait renoncer au bonheur qui vient par là. Même dans le saint-simonisme, quoi qu'il ait dit, il rechercha plus que le plaisir instructif d'« observer une religion sous cloche », de « voir comment se fonde une religion » : il ne fit que *côtoyer* le saint-simonisme, je le veux bien, il ne fut jamais, je consens à le croire, « en habit bleu de ciel, et sur l'estrade », aux séances de la rue Taitbout ; il n'alla pas prêcher en Belgique, il accompagna les apôtres, sans mission, en volontaire. Soit : mais en côtoyant le saint-simonisme, il se demandait s'il ne s'y jetterait pas. Cette religion humanitaire du progrès social le tenta précisément parce qu'elle prenait le cœur comme une religion ; et le désenchantement ici encore le laissa triste et abattu, pas du tout dans l'attitude satisfaite de l'homme d'étude qui vient de mettre dans son portefeuille un bon document.

Vous connaissez, Messieurs, l'anecdote de ce bon grammairien qui, au milieu des désastres des dernières années de Louis XIV, quand on lui parlait des boucheries d'hommes ou des famines, ne pouvait se tenir de répondre avec épanouissement : « Tout cela ne fait pas que je n'aie dans ma cassette deux mille verbes français bien conjugués. » Sainte-Beuve ne fut jamais ce grammairien-là.

Et de même sa volonté arrêtée de ne pas préférer le beau au vrai, ni prendre le beau pour le vrai : n'en concluez pas, Messieurs, que le souci méticuleux du détail exact l'ait rendu insensible aux valeurs esthétiques. Il a été poète, artiste en vers, disciple attentif des nouveautés métriques du roman-

Digitized by Google

tisme, créateur d'une manière si personnelle, si neuve, entre 1830 et 1835, qu'elle condamnait ses vers à un échec complet et vraiment immérité : il avait rêvé une poésie familière, emplie des formes, des bruits, des émotions de la réalité, quelque chose à la fois d'intime et de pittoresque, sans éclats, sans fracas, où le sentiment fût en profondeur. En face des cimes nuageuses, illuminées d'éclairs, où les romantiques aimaient à habiter, cette poésie est une plaine, ou plutôt, si vous voulez, un marais, avec ses inquiétantes émanations de décomposition végétale, avec la mélancolie de ses soirs silencieux, avec, ci et là, sous le soleil, un clair miroitement d'eau tranquille, et près des bords quelques images reflétées de l'humanité qui passe. Des vers qui, entre les *Orientales* et les *Harmonies poétiques*, à la veille des *Nuits*, réalisent un pareil art, on peut, Messieurs, ne pas les aimer, on peut s'en moquer, ils ne sont pas médiocres, et celui qui concevait ainsi était sûrement un artiste.

Artiste aussi, l'homme qui écrivit le roman de *Volupté :* il avait le tort d'être en avance de cinquante ans. Nous, qui avons lu Bourget et Barrès, nous avons l'éducation esthétique qu'il faut pour comprendre cette œuvre contemporaine de *Notre-Dame de Paris*, de *Lélia* et du *Père Goriot*. Nous pouvons goûter cette psychologie fouillée, fine, nuancée, pénétrante infiniment, curieuse des actions physiologiques, des compositions et décompositions morales, des formes d'âmes imprécises et instables, des états mêlés, morbides, anormaux, extrêmes, experte à démêler sous les apparences unies de la santé morale et du bonheur domestique le travail invisible, les effondrements et les agonies internes des consciences ; cette forme aussi vraiment, puissamment adéquate à cette observation, un art *flou*, souple, insinuant, enveloppant surtout, un style extraordinairement compliqué, croisé d'intentions multiples, qui finit par donner le sentiment des plus fugitives nuances, un symbolisme subtil qui associe les images de la nature et les états psychiques en harmonies étranges, une atténuation voulue des effets qui ne tolère aucun tapage de couleur ou de passion, qui obtient l'intensité de l'impression par les tons neutres, par la douceur murmurante de la phrase, par

Digitized by Google

l'allure glissante, discrète et comme feutrée du style. Les romans nouveaux, Messieurs, se jugent par l'amusement qu'ils procurent : même les plus graves critiques n'admettent pas le roman dont le déchiffrement fatigue. Au bout d'un siècle, le *criterium* de l'amusement est sans valeur ; on *étudie* les romans, on ne les lit plus ; et les œuvres dures à digérer, lourdes de pensée et d'un art savant, peu à peu montent à leur rang. Il est temps que *Volupté*, comme *Oberman* et comme l'*Éducation sentimentale*, prenne sa place dans la galerie des œuvres maîtresses du genre.

L'insuccès découragea Sainte-Beuve : renonçant aux vers et au roman, l'artiste se résigna à n'être qu'un critique. Mais, Messieurs, s'il fut un grand critique, il le dut d'abord à ses hautes ambitions religieuses et artistiques.

Venu à l'incrédulité sereine par la poursuite toujours vaine d'une foi chrétienne et sociale, il garda le sens des réalités morales, de la vie intérieure ; il ne méprisa jamais les consciences déchirées, ni les consciences croyantes : il resta ouvert et sympathique à tous les drames de l'âme en quête d'un idéal et d'une règle. Il retint l'habitude de voir toute la vie dans la littérature, d'aller au delà de la critique esthétique des formes, jusqu'à la discussion des problèmes moraux et sociaux de son temps et de tous les temps. Persuadé que les certitudes absolues ne sont pas des certitudes rationnelles, et qu'en dehors des certitudes rationnelles il n'y a pour l'homme qu'illusion et rêve, il donna un beau et large sens à ses minutieux scrupules d'exactitude ; il les rattacha à sa conception philosophique de la vérité relative, que l'effort humain saisit péniblement par parcelles menues : il avait conscience que ses chasses obstinées d'une date, d'un détail, servaient le progrès humain, que tous ces infiniment petits de l'érudition littéraire pouvaient faire un jour en s'accumulant une grande vérité lumineuse.

Il lui fut bon aussi d'avoir créé. Il sut les techniques. Il comprit la genèse des œuvres ; il put entrer dans les laboratoires des écrivains, assister au travail de leur cerveau. Il eut dans le jugement des livres une sûreté, une finesse de coup d'œil qu'on n'a jamais quand on n'est pas un homme du métier. C'est la

Digitized by Google

différence du littérateur qui parle peinture et musique, et du critique d'art qui a brossé des toiles ou composé des symphonies.

Mais, Messieurs, cette expérience humaine, cette pratique technique ne firent de Sainte-Beuve le maître de la critique que parce qu'il en soumit l'usage à sa règle du vrai.

Les théologiens nous disent que croire c'est vivre ; que l'on n'a pas vraiment la foi si l'on ne la réalise de tout son effort dans tous ses actes et toute la teneur de sa vie.

La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?

Cela n'est pas vrai seulement de la religion : il n'y a pas de persuasion véritable, en aucun ordre, si elle n'inspire ou réforme l'action. Il faut que l'idée s'incorpore à nous, circule en nous, soit présente à tous les instants dans notre pensée, manie les freins de notre volonté ; il faut qu'elle pénètre dans notre inconscient, qu'elle dompte nos réflexes et se fixe en habitudes : alors nous pouvons dire que nous avons cette idée. Jusque-là, nous ne l'avons pas, nous la logeons, moins encore, nous la regardons, elle nous visite et nous la visitons. Elle est chez nous une étrangère.

Sainte-Beuve eut le goût du vrai, de cette façon pleine et efficace que je viens de définir. Il le réalisa dans toute son activité littéraire : c'en fut la loi.

Il n'eut pas cette confiance orgueilleuse en son esprit qui fait qu'un homme se dispense de savoir et se flatte d'inventer. Combien avons-nous vu de critiques (et n'y en a-t-il plus aujourd'hui?) qui lisent un livre de l'œil et du doigt, comme une femme du monde lit un roman, et qui tout aussitôt, sans s'inquiéter de ce que d'autres par leur recherche ont ramassé de documents exacts ou de renseignements précis sur le sujet, sans enquête, sans travail, sont tout prêts à nous développer brillamment une impression personnelle, nous donnant pour un portrait l'image de leur caprice, de leur bel esprit ou de leur préjugé? Ces virtuoses étincelants tirent tout d'eux-mêmes et en font vanité : ils ressemblent à l'araignée qui, dit le bon Pline, « tisse sa toile en tirant de son ventre tous les

Digitized by Google

matériaux d'un si considérable ouvrage ». Ils amusent, ils éblouissent, ils sont parfois de puissants artistes : il arrive qu'ils nous disent des choses fines ou profondes, mais ils ne s'occupent que d'eux-mêmes en faisant semblant de parler d'un autre. La soumission du bon peintre au modèle leur manque.

Sainte-Beuve eut la modestie de croire qu'il ne savait pas tout et ne pouvait pas tout deviner. Il se livra à un travail forcené, où il épuisa sa vie, pour savoir le plus possible, afin de comprendre le mieux possible. Il fut le martyr de sa conscience littéraire. Voici comment, terré dans sa petite maison de la rue Montparnasse, en installant son dernier secrétaire, M. Troubat, il lui expliquait l'ordonnance de sa vie et la préparation des *Lundis :*

« Le lundi, le mardi, le mercredi et le jeudi se passent à vous dicter l'article qui paraîtra lundi matin et à lire, prendre des notes, ruminer l'article qui viendra après ; le vendredi, je le jette sur le papier... ; c'est un accouchement... laborieux... ; le samedi et le dimanche, vous corrigez les épreuves de l'article qui va paraître le lundi... Le vendredi, je m'enferme tout le jour, je n'y suis pour personne, je mets du coton dans mes oreilles pour qu'aucun bruit ne rompe le charme ; je bâtis l'article comme un tailleur bâtit un habit... La bonne humeur ne me revient que le dimanche soir à six heures, quand j'ai signé le dernier bon à tirer au *Constitutionnel*... je me sens soulagé, délivré, j'ai quelques heures devant moi! »

Et il soutint cette vie pendant près de vingt ans ; chaque semaine il avait la sensation de descendre au fond d'un puits d'où il ne remonterait que le dimanche, épuisé, dégoûté, mais non découragé, et prêt à reprendre le lundi.

Ce n'étaient pas les *affres du style* ni des inquiétudes d'artiste qui le tourmentaient ainsi. Il avait renoncé à sa manière coutumière, raffinée et caressante : il avait pris un style net, clair, rapide, la langue de tout le monde, autant du moins que son goût de la nuance le permettait. Ses douleurs venaient de la difficulté de trouver, et de la difficulté de rendre le vrai, dans sa note la plus rigoureusement juste.

Digitized by Google

Dès qu'il avait choisi un sujet pour un de ses *Lundis*, il avertissait d'un court billet un des bibliothécaires de la Bibliothèque impériale qui étaient ses amis, Chéron ou Ravenel ; il recevait d'eux un ballot de livres où le secrétaire et lui puisaient ce qui était utile à l'article. Souvent, il envoyait encore le secrétaire à la Bibliothèque pour un complément de recherches. Il allait aux sources originales. Il aimait à dénicher l'édition rare, l'imprimé oublié, l'inédit imprévu, qui illuminait une question ou résolvait un doute. Il sollicitait ou faisait solliciter les collectionneurs, les héritiers ou les familles des auteurs. Il aimait ces gros livres touffus, gonflés de détails particuliers et de documents exacts, où le compilateur, sans talent ni souci littéraire — il ne lui demandait que de la probité et du bon sens, — avait ramassé tout ce qu'on pouvait savoir à un moment sur un homme ou sur un sujet. Boswell, dans sa *Vie de Samuel Johnson*, lui paraissait le modèle des biographes. De ces volumes succulents le critique peut extraire de quoi ranimer une figure et caractériser une vie. Il ne craignait pas de poursuivre le détail moral ou biographique jusqu'au point où les gens du monde, les nobles rhéteurs, les hautains philosophes font la grimace et disent : « *Commérages! potins!* » Va pour commérages et potins. Notre critique savait que les idées générales ne sont vraies qu'à la condition de contenir des collections de faits particuliers, et qu'un caractère n'a de réalité que dans les menus actes où il se produit journellement. Ne voulant ni tromper ni être trompé, il tâchait de surprendre l'être humain, les comédiens littéraires ou politiques, dans les attitudes domestiques où l'on ne se garde plus, où l'on est, en dépit du rôle officiel, sincère et naturel. S'il avait à parler d'un mort récent, il faisait causer ceux qui l'avaient connu, les survivants de l'époque, quiconque pouvait le mettre sur la voie de la couleur vraie du passé, si délicate à retrouver, et dont tant de critiques réputés ne se doutent jamais : leurs résurrections, celles de Cousin par exemple, sont-elles autre chose que de grossières enluminures, aussi criardes et fausses que la couleur locale des dramaturges romantiques? Si l'auteur vivait encore, il allait le voir ou

Digitized by Google

le priait de venir; il voulait, avant de peindre, une ou deux séances de modèle vivant.

Il lui était indifférent de se varier et de contredire. Il retouchait incessamment son *Port-Royal*, ajoutant un trait ici, là une réserve, là un doute, indiquant ce que depuis la précédente édition il avait appris, sans crainte de compliquer et de charger le livre, d'en gâter l'ordonnance et l'effet littéraires. Être exact était sa maladie.

Il n'y avait pas de vérification, pas de contrôle qu'il n'acceptât, qu'il ne provoquât. Il discutait sans aigreur les rectifications qu'on lui envoyait. Il demandait au catholique lyonnais Colombet des observations sur les *Provinciales* : en garde contre lui-même, se défiant de ses propres sympathies pour le jansénisme, il voulait entendre l'autre son de cloche.

En un mot, quelle qu'ait été sa force ou sa pénétration d'esprit, quoique l'état de l'histoire littéraire en son temps, l'absence de répertoires et d'instruments de travail, l'aient obligé souvent à ne compter que sur sa recherche personnelle, sur son flair personnel, il a eu pourtant le sentiment que la vérité est le produit d'un effort humain collectif, et la durable solidité de ses études si originales vient en partie du travail collectif qui s'y est accumulé.

Voulant tout savoir, il prétendait tout dire. Il aimait mieux ne pas parler que de taire ou déformer quelque parcelle du vrai. C'est pourquoi il ne voulut rien dire de l'*Histoire de César* de Napoléon III. C'est pourquoi il supplia M^me^ Louise Colet, qui réclamait un article, de lui permettre de l'admirer toujours en silence, sans l'obliger de dire au public à quel moment il s'arrêtait de l'admirer. Aucune pression officielle ne le détourna de saluer d'un mot ou d'étudier longuement Taine, Renan, Flaubert, Robin, Littré, ces jeunes d'alors dont les audaces d'art ou de science scandalisaient les gens bien pensants. Aucune amitié personnelle, aucune sympathie d'idées et de tendances philosophiques ne l'empêchèrent de signaler nettement ses réserves, ses objections, ses critiques : Littré, un des fidèles comme lui du grand « diocèse de la libre pensée », fut étonné et un peu blessé de le trouver si mal

Digitized by Google

complaisant. Il quitta le *Moniteur* pour une phrase qu'on voulut lui rogner, sur un évêque. Il brisa avec déchirement, mais sans défaillance, une vieille amitié, lorsque du *Moniteur* il passa au *Temps*. La princesse Mathilde accourut chez lui pour l'empêcher d'écrire dans un journal d'opposition : elle le somma, vassal de l'empire, de ne pas le trahir. Au mot de *vassal*, Sainte-Beuve entra en fureur. La rupture fut consommée. Il avait prétendu garder sa personne et sa plume libres. En servant l'empire, il n'avait voulu servir que sa conviction.

Rien ne l'indignait plus que les résistances des familles ou des héritiers des morts qu'il ranimait. Il ne comprenait pas leur terreur et leur haine des vérités historiques, leur rage de falsification ou d'inexactitude sous prétexte de convenance, leur solidarité vaniteuse avec des aïeux plus ou moins lointains dont les faiblesses ne sauraient retomber sur les vivants, et ne peuvent d'ailleurs qu'être grossies ou envenimées par l'ignorance du détail, qui laisse tout supposer, tandis que la connaissance précise et complète des circonstances apporte presque toujours avec elle l'excuse de la faillible humanité. De là ses démêlés avec la comtesse Christine de Fontanes, avec les Broglie, les Castellane, les d'Argenson : il refusait de se « laisser trop neutraliser par ces diables d'engagements et de convenances ». Il voulait bien prendre des *mitaines*, se faire entendre à demi mot, mais se taire, non; mais falsifier, jamais. Très homme du monde, il sériait ses devoirs, et mettait la vérité au-dessus du savoir-vivre.

Lorsqu'il vint ici, à Liége, il fut aise de pouvoir parler de Chateaubriand en toute vérité, libre, hors des frontières, de toutes les convenances qui l'eussent entravé à Paris. Et plus tard, il se demanda qui pouvait lui dénier le droit d'imprimer à Paris ce qui avait pu se dire à Liége. Ainsi furent écartés adroitement, en deux temps, tous les voiles qui cachaient la statue.

Il se moquait aussi des prétentions d'une fausse esthétique, des précautions de moralistes timorés, qui s'imaginaient favoriser l'art ou la vertu en drapant ou voilant la vie vraie. Et

Digitized by Google

voici la lettre qu'il écrivait là-dessus à Ernest Bersot, le critique honnête homme du *Journal des débats* (1) :

... N'est-il pas nécessaire de rompre avec ce faux convenu, avec ce cant qui fait qu'on juge un écrivain, non seulement sur ses intentions, mais sur ses prétentions? Il était temps que cela finît. Je prends des critiques pour exemple : Quoi, je ne verrai de M. de Fontanes que le grand-maître poli, noble, élégant fourré, religieux, non l'homme vif, impétueux, brusque et sensuel qu'il était! La Harpe ne sera qu'un homme de goût, éloquent dans sa chaire d'Athénée, et je ne verrai pas celui dont Voltaire disait : Le petit se fâche! Et pour le présent, voyons, — je parle avec vous sans détour, — je n'ai aucune animosité au cœur, et j'apprécie ceux qui ont été, à quelque degré, mes maîtres; mais voilà trente-cinq ans et plus que je vis devant Villemain, si grand talent, si bel esprit, si déployé et pavoisé en sentiments généreux, libéraux, philanthropiques, chrétiens, civilisateurs, etc., et l'âme la plus sordide, le plus méchant singe qui existe! Que faut-il faire en définitive? comment conclure à son égard? faut-il louer à perpétuité ses sentiments nobles, élevés, comme on le fait invariablement autour de lui, et, comme c'est le rebours du vrai, faut-il être dupe et duper les autres? Les gens de lettres, les historiens et prêcheurs moralistes ne sont-ils donc que des comédiens qu'on n'a pas le droit de prendre en dehors du rôle qu'ils se sont arrangé et défini? faut-il ne les voir que sur la scène et tant qu'ils y sont? ou bien est-il permis, le sujet bien connu, de venir hardiment, bien que discrètement, glisser le scalpel et indiquer le défaut de la cuirasse? de montrer les points de suture entre le talent et l'âme? de louer l'un, mais de marquer aussi le défaut de l'autre, qui se ressent jusque dans le talent même et dans l'effet qu'il produit à la longue? La littérature y perdra-t-elle? c'est possible : la science morale y gagnera. Nous allons là fatalement. Il n'y a plus guère de question de goût isolée. Quand je connais l'homme, alors seulement je m'explique le rhéteur, et cette espèce de rhéteur la plus habile de toutes, qui se pique de n'avoir plus rien du rhéteur.

Et les grands hommes, et le respect qu'on leur doit, et la réputation qu'il faut payer si cher! Sans doute, qui concourt pour la louange et la célébrité est voué à toutes les infamies par là même. C'est la loi. Molière est insulté par Bossuet, Gœthe par le premier polisson! hier encore, Renan ou Littré par Dupanloup, — et insulté dans son caractère, dans sa moralité! Qu'y faire? Ce n'est pas en se dorlotant qu'on y échappera. Qu'on soit quelqu'un et quelque chose,

(1) *Correspondance*, t. I, p. 315.

Digitized by Google

alors on résiste, on a son armée, on compte malgré ses détracteurs. Dès qu'on pénètre un peu sous le voile de la société, comme dans la nature, ce ne sont que guerres, luttes, destructions et recompositions. Cette vue lucrécienne de la critique n'est pas gaie, mais, une fois qu'on y atteint, elle semble préférable, même avec sa haute tristesse, au culte des idoles.

Il haussait les épaules quand il voyait faire de la renommée de Bossuet, de Racine et de Chateaubriand des *religions françaises,* auxquelles on ne peut toucher sans être excommunié.

« La dévotion et la critique, disait-il, ne vont guère ensemble. »

Il criait : « *A bas les fétiches!* » et « *Au diable les fanatiques!* » Il réclamait énergiquement, fièrement, le droit de voir les gens tels qu'ils sont, et de ne pas partager les passions qui déforment les choses. C'est pourquoi on l'accusa de trahison, de perfidie, d'envie.

Il est heureux qu'il ait *trahi* les romantiques : il les a jugés du jour où il les a lâchés. Il est heureux qu'il ait envié Chateaubriand : il a vu clair, sous le masque et dans le rôle il a touché l'homme. Ce qu'on appelle ses *trahisons* ou son *envie,* c'est souvent chez lui refus de s'aveugler et de complaire, clairvoyance aiguisée, notation impitoyable des tares et des taches. Ce qu'on appelle ses *perfidies,* c'est souvent sa volonté de concilier les convenances avec la vérité, sa précaution de glisser sans appuyer, d'insinuer ou d'envelopper, pour n'être compris que des gens qui ont l'oreille fine et la vue bonne.

Je ne nierai point qu'il n'ait eu un peu trop de joie amère à trouver le défaut de la cuirasse de ces magnifiques paladins qui paradaient devant le public, à montrer l'intérieur et les mécaniques de ces grandes idoles que la masse dévote adorait sans oser lever les yeux, à dire les fautes de Chateaubriand, les petitesses de Hugo, l'orgueil immense de Vigny, à découvrir que les *surhommes* étaient des hommes, comme lui. La vérité était sa revanche et sa vengeance : il les toisait, il les démontait, il frappait dessus pour les faire sonner creux. Un peu d'humanité se mêlait ainsi dans la réalisation de son idéal scientifique : c'est un alliage inévitable. Mais ce qui prédomi-

Digitized by Google

nait, c'était l'enragement de voir les bonnes gens dupes des beaux dehors, le besoin irrépressible de crier ce qu'il y avait derrière ou dedans; c'était proprement l'esprit critique.

« Le propre de tout vrai critique, écrivait-il à Jules Vallès, est de ne pouvoir garder longtemps le mot qu'il a sur le bout des lèvres : cela le démange. Très jeune, dans un journal, *le Globe*, dès les années 1826-1827, j'étais comme cela... Je suis redevenu moi-même avec les années (1). »

Vous voyez là, Messieurs, pourquoi il n'aimait pas qu'on médît trop de Boileau :

Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne !

Il reconnaissait là le cri symbolique du critique-né.

Mais travailler, s'informer, recueillir l'effort de nos devanciers, y ajouter le produit de nos fouilles attentives, ce n'est rien, et c'est relativement aisé. Se défier, en soi et chez les autres, des *puissances trompeuses*, des affections et des haines, des passions religieuses ou politiques, des préjugés mondains, ne rien dissimuler ni farder, ni grossir, ce n'est pas encore tout, et s'il est mal aisé de le faire, il n'est pas très rare qu'on se le propose. Mais voici, messieurs, le piège où souvent le savoir le plus sûr, le travail le plus patient, la probité la plus scrupuleuse, la plus fière indépendance se laissent prendre. Voici la suprême tentation où le *malin* nous guette, nous autres critiques : c'est la sécurité et l'amour-propre de la raison qui se repose sur ce savoir, ce travail, cette probité, cette indépendance. Il n'y a de méthodes sûres que les méthodes rationnelles, et rien n'est moins sûr que de croire à sa raison. C'est ici que viennent buter les plus fermes. La vieille illusion humaine, l'éternel rêve métaphysique de l'accord des choses et de l'esprit, de la coïncidence du réel et de l'idée égarent les plus sages. Ils croient enfermer la vie dans une formule et tenir la loi avec laquelle ils construiront le monde et dérouleront l'histoire. Sainte-Beuve, heureusement, fut assez guéri de l'absolu pour ne pas inventer une vérité absolue en littérature.

(1) *Nouvelle correspondance*, p. 224.

Digitized by Google

Il ne crut jamais avoir plongé au centre ou remonté au principe des choses; il fut content de s'assurer de la réalité de quelques phénomènes, qu'il mit tout son esprit à observer.

Le pire danger de l'esprit de système, c'est de fournir un faux criterium au jugement. Quiconque croit à un système, incline à recevoir ou rejeter les choses, selon qu'elles consentent ou résistent à se rattacher à l'ensemble des notions qui le constituent. La facilité à s'emboîter dans un cadre logique est le titre que nous demandons aux idées pour leur reconnaître vérité ou importance, et quand nous avons aperçu cette relation, nous oublions souvent de leur demander d'autres titres, de faire les vérifications diverses, les comparaisons multiples par lesquelles les idées se ramènent aux faits, leurs juges naturels.

Assurément, Sainte-Beuve a ses limites, ses partis pris. Il commet des erreurs, des injustices. Il a eu longtemps un préjugé politique. Il a un fond de goût classique que son romantisme n'a fait que recouvrir un moment, qui ne se laisse pas entraîner au naturalisme et aux coups de vigueur un peu brutale de la littérature du second empire.

Mais nos corrections atteignent des passages isolés de son œuvre, et non pas sa méthode: ses erreurs, ses injustices sont des défaillances, et par là sans gravité pour nous : ce ne sont pas des positions dogmatiques. Il ne se trompe pas par esprit de système : il n'a pas de système, il ne fait pas d'hypothèse générale, il n'apporte pas dans un portrait individuel une explication de l'ensemble des choses, il ne nous construit pas une philosophie et une esthétique à propos d'un romancier ou d'un poète. Il ne nous offre et il ne cherche que des vérités partielles, parcellaires. Il ne postule pas l'unité, ni de l'univers ni de la science, et se garde bien d'imposer à la connaissance littéraire la méthode de la physique et de la chimie, ou de l'histoire naturelle. Étudiant des réalités morales et des productions esthétiques, il se définit des méthodes appropriées à la nature de ces choses spéciales et aux conditions dans lesquelles elles se présentent à l'observation. Voilà pourquoi il n'institue pas tapageusement une méthode « scientifique ». La sienne est

Digitized by Google

historique, littéraire, et par là — vu son objet — plus réellement scientifique que s'il la dérobait à Geoffroy Saint-Hilaire ou Claude Bernard.

Il a ses points de vue familiers, ses méthodes d'investigation. Il ne se fait pas une servitude de sa méthode. Il n'en fait pas une machine pour découper la réalité à l'emporte-pièces et en laisser aller, comme cela arrive souvent, le meilleur dans les rognures. Sa méthode, à vrai dire, ne lui indique qu'une direction générale : ramasser tout ce qu'il peut du vrai, en regardant tout ce qu'il peut du réel. Il demeure toujours libre de choisir ses moyens : il n'en exclut aucun. Il les essaie tous à tour de rôle, pour tâter ce qu'ils donnent. Il regarde déjà le *milieu*, et le *moment*, et la *race*, mais il regarde bien d'autres choses encore : ce n'est pas trois questions qu'il se pose sur un écrivain, c'est vingt. Et il ne croit jamais avoir examiné tout l'homme :

> On ne saurait s'y prendre de trop de façons, et par trop de bouts, pour connaître un homme, c'est-à-dire autre chose qu'un pur esprit. Tant qu'on ne s'est pas adressé sur son auteur un certain nombre de questions, et qu'on n'a pas répondu, ne fût-ce que pour soi seul et tout bas, on n'est pas sûr de le tenir tout entier, quand même ces questions sembleraient les plus étrangères à la nature de son esprit : — Que pensait-il en religion ? — Comment était-il affecté du spectacle de la nature ? — Comment se comportait-il sur l'article des femmes ? sur l'article de l'argent ? — Était-il riche, était-il pauvre ? — Quel était son régime ? etc. — Enfin, quel était son vice et son faible ? Tout homme en a un. Aucune des réponses à ces questions n'est indifférente pour juger l'auteur d'un livre ou le livre lui-même, si c'est surtout un ouvrage littéraire, c'est-à-dire où il entre de tout.

Voilà, Messieurs, le mérite souverain par où Sainte-Beuve a mérité d'être notre patron, celui non seulement de la critique des revues et des journaux qui s'adressent au public mondain, mais celui même des hommes d'étude, des professeurs et des séminaires par qui se fait l'histoire littéraire. Il nous montre une direction et nous laisse notre liberté. De lui on reçoit quelques maximes excellentes ; avec lui on prend quelques bonnes habitudes : et l'on fait ce que l'on veut, comme on veut. Rien n'est tyrannique en lui, rien n'est despotique, on n'a rien à

Digitized by Google

en rejeter, parce qu'on a le droit de tout rejeter. Comparons son influence à celle de Taine, que je prends parce que je l'admire beaucoup, parce qu'il est un des plus hauts esprits que je connaisse. Sainte-Beuve est un maître qui ne nous demande que l'engagement général d'avoir le goût du vrai. Taine est un chef d'école : il faut s'enrôler ou partir. Taine est le prophète d'une petite église. Sa méthode c'est un rituel ; on n'y peut changer un mot, une cérémonie. Le culte de Sainte-Beuve est un culte sans dogme et sans rites, un culte de liberté où chacun pratique en la forme qui lui plaît de choisir, selon l'*esprit*, qui ne consiste qu'à aimer le vrai.

Nous pouvons donc penser, Messieurs, que l'on ne fera plus de *Lundis :* ni l'état de la presse, ni la culture du public, ni l'état de la littérature, peut-être, ne le permettront. Nous pouvons penser que Sainte-Beuve, cédant à son tempérament, voulant faire une *Histoire naturelle des esprits,* a souvent été plus moraliste et psychologue que critique et historien littéraire. Nous pouvons, tandis que le livre lui servait à atteindre l'auteur, et l'homme dans l'auteur, nous proposer, nous, de repasser de l'homme et de l'auteur au livre, et nous servir seulement des matériaux psychologiques et moraux pour parvenir à une connaissance plus complète des faits littéraires. Nous pouvons remarquer que Sainte-Beuve, par l'effet de son éducation et par la nécessité du temps, a dû souvent prendre des méthodes rapides, s'en rapporter à son intuition, à son flair, évaluer hâtivement sur des échantillons insuffisants ou conjecturer sur quelques coups de sonde aventureux, et n'a manifesté certaines fois une divination admirable que faute d'avoir pu faire une constatation prudente : nous pouvons, nous devons, nous, aujourd'hui, profiter des biens du moment où nous arrivons dans le champ à labourer ; nous utiliserons les instruments préparés, les méthodes définies, les sciences auxiliaires ; nous ferons rendre aux résultats techniques de la philologie, de la bibliographie, de la science des manuscrits, tout ce qu'ils peuvent rendre pour notre étude, et nous leur demanderons de nous conduire aussi loin que possible, avant de marcher par les seules méthodes littéraires et morales.

Digitized by Google

Toutes ces différences sont celles que le développement des connaissances amène. Sainte-Beuve n'y perd rien. Son œuvre juge son esprit et sa méthode : elle demeure étonnamment solide et jeune, sans cesse encore utilisable, avec un *minimum* de déchets et de poids mort. Elle doit cette jeunesse et cette solidité à ce goût du vrai qui est toute la méthode de Sainte-Beuve, et à la fermeté de l'application qu'il en fit jusqu'à sa dernière heure :

Si j'avais une devise, ce serait le *vrai*, le *vrai* seul. Et que le *beau* et le *bien* s'en tirent ensuite comme ils peuvent !

Si quelqu'un de vous, Messieurs, pouvait encore douter que ce chroniqueur du *Constitutionnel* et du *Moniteur* qui, chaque lundi, sous le second empire, fournissait un régal aux bourgeois lettrés, fût le digne patron des professeurs et des étudiants d'université, le bon maître de méthode dont l'esprit doit vivre en nous, je n'aurais qu'à rapprocher de la devise que je viens de rappeler quelques paroles d'un mort d'hier qui fut le directeur de conscience scientifique de presque tous ceux qui, en ces trente dernières années, ont travaillé dans le champ de la philologie romane et de l'histoire littéraire de la France. Gaston Paris avait recueilli l'esprit de Sainte-Beuve, il était son véritable héritier, lorsqu'il écrivait :

Celui qui, pour un motif patriotique, religieux, ou même moral, se permet, dans les faits qu'il étudie, dans les conclusions qu'il en tire, la plus petite dissimulation, l'altération la plus légère, celui-là n'est pas digne d'avoir sa place dans le grand laboratoire où la probité est un titre d'admission plus indispensable que l'habileté.

Et il disait à l'Académie :

Il faut *avant tout* aimer la vérité, vouloir la connaître... Il faut savoir la regarder en face et se jurer de ne jamais la fausser, l'atténuer ou l'exagérer, même en vue d'un intérêt qui semblerait plus haut qu'elle, car il ne saurait y en avoir de plus haut, et du moment où on la trahit, fût-ce dans le secret de son cœur, on subit une diminution qui, si légère qu'elle soit, se fait bientôt sentir dans toute l'activité morale.

Digitized by Google

Restons-en, Messieurs, sur ces paroles. Elles illuminent Sainte-Beuve; elles nous éclairent toute la hauteur de sa conscience littéraire. Elles font disparaître la laideur, les manies, les ridicules, les petitesses, les tares : tout cela ce sont les marques d'humanité, les enveloppes négligeables maintenant d'une belle conscience de critique, qui sera toujours saine à regarder.

Digitized by Google

SAINTE-BEUVE A LIÉGE[1]

Sainte-Beuve a été nommé deux fois professeur de littérature française à l'université de Liége. La première fois, en 1831. Pressenti par le gouvernement belge, au lendemain de la Révolution de 1830, Sainte-Beuve avait accepté. Eut-il quelque regret de quitter Paris? Nous ne savons. Toujours est-il qu'il renonça à cette place qui l'eût obligé de partir pour l'étranger au moment où s'ouvrait, en France, devant lui, une brillante carrière littéraire. Sa deuxième nomination est du 7 septembre 1848. Il venait, par un scrupule de dignité, de donner sa démission de conservateur à la Bibliothèque Mazarine. Il était membre de l'Académie française. La place de professeur de littérature française à l'université de Liége étant vacante, M. Rogier, ministre de l'intérieur de Belgique, qui connaissait Sainte-Beuve depuis longtemps, la lui offrit de nouveau. Sainte-Beuve accepta. Il arriva à Liége en septembre. Son premier soin fut de chercher une maison tranquille où il pût, loin des bruits de la ville, se consacrer tout entier à ses chères études. Cette maison, il la trouva, rue des Anges, dans le quartier, nouveau alors, du jardin botanique. De son bureau, au premier étage, il voyait se dérouler la luxuriante végétation de ce beau jardin, avec ses étangs et ses serres, réflétant les rayons du soleil levant. Cette jolie maison

(1) Nous devons ces quelques pages, d'un intérêt local si évident, à l'extrême bienveillance de M. le chevalier de Thier, président honoraire à la cour d'appel de Liége, qui les a écrites pour le *Livre d'or de Sainte-Beuve*, publié par les soins du comité français du centenaire. On les lira ici avec grand plaisir.

(*N. D. L. R.*)

Digitized by Google

avait un jardin, entouré lui-même de jardins plus spacieux, tout remplis de verdure et de fleurs.

C'est là, au milieu de ses livres, que Sainte-Beuve passa la plus grande partie de son séjour à Liége. Réveillé le matin par le chant des oiseaux, il ne sortait guère que les jours fixés pour ses cours. Aussitôt la leçon finie, il se hâtait de rentrer chez lui pour se remettre à l'étude. Parfois, pour se donner un peu de mouvement, il sortait après le coucher du soleil, entre chien et loup, et on le voyait, la tête baissée, comme sous le poids de ses travaux, vêtu de son habituel manteau sombre, arpenter les trottoirs de son petit pas accéléré, en frôlant les maisons. Figure fine, front large, œil pétillant d'esprit, telle était la physionomie de l'illustre écrivain qui allait bientôt alors atteindre ses 44 ans.

Sainte-Beuve ne connaissait guère à Liége que M. Théodore Lacordaire, professeur à la faculté des sciences de l'université, et frère du célèbre dominicain. M. Lacordaire l'avait mis en relations avec quelques collègues et notamment avec M. Adolphe Borgnet, recteur de l'université, qui lui avait fait aussitôt l'accueil le plus sympathique et le plus chaleureux. Le 16 octobre, Sainte-Beuve assistait, au milieu de ses collègues, qui le félicitèrent vivement, à la cérémonie de rentrée des cours universitaires.

Après avoir consulté quelques collègues, le nouveau professeur annonça qu'il donnerait deux cours de littérature : l'un public et gratuit, s'adressant à tous les lettrés, à l'élite de la population ; le second, spécialement destiné aux élèves et réunissant les conditions du programme universitaire.

La leçon inaugurale pour les deux cours était fixée au lundi 30 octobre, à midi. Ce fut, à Liége, une véritable solennité littéraire ; tout le monde voulait assister à cette première leçon de l'historien de Port-Royal, de l'un des quarante les plus éminents de l'Académie française. Bien avant l'heure fixée, plus de deux mille personnes emplissaient déjà le vaste auditoire de la faculté de droit, où devait se donner le cours, ainsi que le grand vestibule qui y conduisait. Impossible de placer tout ce monde dans l'auditoire désigné. Que faire? A quelques pas

Digitized by Google

de là s'élève la salle académique, vaste hémicycle, où ont lieu les grandes cérémonies universitaires et qui pouvait contenir plusieurs milliers de personnes. « A la salle académique! » crie-t-on de toutes parts, et la foule de se précipiter vers cette salle, qui déborda bientôt de monde.

Sainte-Beuve ne s'attendait pas à pareille ovation; il était très ému. Quelques minutes après, il était installé à la tribune et, salué par de vifs applaudissements, prononçait son discours au milieu d'un religieux silence. Ce discours était écrit et admirablement pensé.

Sainte-Beuve voulut, avant d'aborder son sujet, expliquer sa présence à cette tribune :

Ce que je suis venu chercher en Belgique, dit-il, je puis hautement le dire. Je suis venu chercher un pays d'entière et de véritable liberté. La liberté, je le sais et je l'ai déjà éprouvé peut-être, a bien quelques petits inconvénients pour ceux même qui l'estiment à si haut prix; mais quand elle est véritable, c'est-à-dire quand elle sait elle-même se limiter au sein de l'ordre et respecter en définitive les droits de chacun, elle vaut la peine qu'on fasse quelques pas pour elle. On a dans ces derniers temps inventé et renouvelé bien des devises dont les murs sont tapissés et dont les carrefours ont retenti. Pour moi, je n'en sais qu'une que j'ai toujours ambitionné de voir inscrite au seuil du foyer, dans toute existence d'homme de lettres et de la mienne en particulier : *Liberté et dignité.*

Sainte-Beuve résumait ensuite le plan de ses deux cours : le cours destiné aux étudiants comprenait toute l'histoire de la littérature française jusqu'au XVIII[e] siècle; le second devait comprendre l'histoire littéraire approfondie des cinquante premières années de ce siècle. Ce cours public eut en réalité vingt-et-une leçons, qui furent publiées plus tard sous ce titre : *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'empire...*

Après avoir fait ressortir, en un magnifique langage, les bienfaits des belles-lettres et montré combien il importait de développer dans la jeunesse l'amour de la littérature, Sainte-Beuve assignait à l'enseignement public ses vraies limites :

Il est un certain milieu, éloigné de toute secte et de toute doctrine singulière, c'est le régime véritable où l'enseignement doit rester.

Digitized by Google

« Cet éloquent discours, dit un journal du temps, fut salué par des acclamations et des bravos enthousiastes. »

Ce cours se donna les lundis; pendant toute l'année, il continua à attirer une foule distinguée à la salle académique. Professeurs, magistrats, avocats, hommes et dames du monde, étudiants, etc., se donnaient rendez-vous à ces belles séances littéraires.

Sainte-Beuve n'était pas orateur et il s'empressait de le reconnaître lui-même. Quand il improvisait, sa pensée précédait souvent sa parole, ce qui nuisait à la clarté du discours :

Je ne suis pas né pour parler en public, écrivait-il en 1852 à M. Fortoul, ministre de l'instruction publique; j'ai dû m'y plier par nécessité en deux circonstances; mais mes nerfs en crient encore. J'ai le front tendre (*frontis mollities*), non le front d'airain de l'orateur. Ma foi et ma sécurité ne sont pas là : je ne suis complètement moi que plume en main et dans le silence du cabinet.

Le cours donné aux étudiants était un cours semestriel. Il se donnait les mercredis et vendredis et était suivi par un grand nombre d'élèves.

Ces deux cours ne suffisaient pas à la prodigieuse activité de Sainte-Beuve. Il préparait ses matériaux pour les grands monuments qu'il se proposait d'élever à la littérature française.

J'ai passé en Belgique, écrivait-il le 1er septembre 1860, l'année la plus laborieuse et la plus paisible, sans avoir les nerfs agacés le moins du monde et beaucoup moins qu'on ne les avoue ici... C'est là que j'ai amassé les matériaux de la plupart de mes *Causeries du lundi*.

Il avait également achevé à Liége le troisième volume de son ouvrage de prédilection : *Port-Royal*, et commencé le quatrième et dernier volume. Il écrivit aussi cette année un volume des *Nouveaux portraits*.

Tous ces travaux, ce surmenage intellectuel, avaient quelque peu fatigué l'illustre critique. Quand le gouvernement belge l'avait appelé à cette chaire universitaire, où il devait briller d'un si vif éclat, il croyait sans aucun doute que Sainte-Beuve occuperait cette chaire pendant au moins quelques années. Mais le professeur n'avait pris à cet égard aucun engagement.

Digitized by Google

L'excès de travail avait provoqué le mal du pays, et dès le mois de février 1849 la pensée d'un prochain retour à Paris germait dans son esprit. Il attendit la fin de son cours, qui devait se terminer le 13 juillet. Le 1er juillet, il écrivait à M. Amiel, professeur à l'académie de Genève :

Il règne sur mon avenir bien de l'incertitude et je ne sais trop où je serai dans deux mois L'année très laborieuse que je viens de traverser m'a laissé un mal nouveau qui me permet difficilement d'écrire. C'est grave pour un écrivain; mon griffonnage vous en avertit. Je crains d'être obligé de me condamner à un repos de quelques mois, et ce serait alors à Paris que je l'irai chercher.

Sainte-Beuve ne l'avouait qu'à demi : mais le vrai mal dont il souffrait le plus, c'était la nostalgie de Paris; il se considérait quelque peu en Belgique comme exilé; il était hors de son milieu. Il consacrait tout son temps à l'étude; il s'était laissé entièrement absorber par elle. Il s'était même privé de ces « bonnes conversations » qui contribuaient tant autrefois à le distraire de ses travaux. C'est vers Paris qu'il ne cessait de tourner les yeux, vers Paris, « la ville lumière » à laquelle il adressait cette invocation dans un de ses *Lundis :*

Oh ! Paris, c'est chez toi qu'il est doux de vivre, c'est chez toi que je veux mourir !

Paris l'attendait... Il y retrouvait sa vieille mère, qui n'avait pas pu l'accompagner en Belgique. Dès son retour, il commençait dans le *Constitutionnel*, de M. Véron, ses admirables *Causeries du lundi*, qui succédaient ainsi à ses leçons liégeoises du lundi.

Mes causeries, disait-il, n'ont été que la monnaie de ce que j'avais amassé dans ma retraite d'une année et de ce que j'aurais tôt ou tard donné en volume; mais il m'a été bien commode de trouver aussitôt un aussi facile débit.

Sainte-Beuve n'en quittait pas moins Liége, où il avait été si bien accueilli, avec quelque sentiment du regret :

Cette année, écrit-il dans sa *Préface de Chateaubriand* (édition de 1849), cette année, pour moi, si bien remplie, m'aura laissé de profi-

Digitized by Google

tables enseignements. J'ai vu un pays sage et paisible, laborieux et libre, un peuple sensé qui apprécie ce qu'il possède et qui n'attend pas qu'il l'ait perdu pour le sentir.

J'ai vu une université savante et non pédantesque, sans *entre-mangeries* professorales, comme dit Bayle, et sans aucune tracasserie. Je voudrais pouvoir espérer, dans mon court passage, y avoir laissé quelque chose de l'estime et des sentiments que j'emporte avec moi.

J'ai vu un beau pays, une riche nature, et dans cette vallée de Liége, où je pouvais me croire loin de la ville, comme dans un verger, j'ai joui pour la première fois peut-être de la naissance d'avril et des premières fleurs du printemps.

Liége peut donc se féliciter d'avoir jeté, cette année-là, quelque gaîté printanière sur la vie si tourmentée et si laborieuse de Sainte-Beuve, et c'est sans doute pour en témoigner sa gratitude qu'il écrivait à son ami, M. Lacordaire, « qu'il tenait à rester Liégeois ».

Les Liégeois, de leur côté, en le voyant partir avec un vif regret, ne l'oublièrent pas. Il avait contribué à répandre parmi eux le goût des études littéraires; il fut toujours pour cette génération un maître vénéré.

Sainte-Beuve s'était rallié à l'empire; mais il n'abdiqua jamais son indépendance d'écrivain et resta ce qu'il avait été: un défenseur de la libérté de conscience, dans toutes ses manifestations.

Le 3 novembre 1867, l'université de Liége célébrait son jubilé semi-séculaire. Un éminent sénateur liégeois, M. Forgeur, parlant au nom des anciens étudiants de l'université, rappelait les noms des professeurs qui étaient descendus dans la tombe pendant ces cinquante dernières années :

« Il n'est guère, disait-il, que Sainte-Beuve, l'éminent critique, l'inépuisable causeur des *Lundis*, ce courageux défenseur des droits de la pensée dans le sein du Sénat français, qui soit resté debout! »

Les frénétiques applaudissements de l'immense assemblée qui se pressait à cette cérémonie ratifièrent ce bel éloge de Sainte-Beuve et montrèrent combien son souvenir était resté vivant à Liége. En apprenant cette manifestation, Sainte-

Digitized by Google

Beuve s'empressa d'écrire les deux lettres suivantes, qui ont été recueillies dans sa *Correspondance*. On les lira avec intérêt :

A M. DE THIER.

Paris, 7 novembre 1867.

Monsieur,

Vous avez eu bien raison de penser que rien ne pouvait m'être plus agréable ni plus flatteur que de lire le compte rendu de cette solennité qui me rappelle de vieux et toujours précieux souvenirs, et dans laquelle mon nom a reçu un public témoignage d'estime, en présence d'anciens collègues et de la part d'un des hommes les plus justement considérés de Belgique. Et comment pourrais-je oublier mon séjour à Liége? C'est dans cette année d'université que je me suis recueilli pour ce qu'on a bien voulu appeler depuis ma seconde carrière critique; c'est là que, dans une retraite indépendante, j'ai acquis plus de force pour critiquer et juger; c'est là que j'ai essayé sous forme orale et devant mes auditeurs du lundi, ce cours de littérature que j'ai continué ailleurs en articles de journaux: pourquoi ne suis je resté qu'une année? Il serait trop long, monsieur, de vous le dire par lettre. Mon désir sincère eût été de vivre parmi vous plus longtemps. Ce qui est certain, c'est que, dans les motifs qui m'ont déterminé à me délier plutôt que je n'avais cru, il n'en était aucun qui vînt de Liége même ou de l'université, où je n'avais reçu que bon accueil, témoignages obligeants et où j'avais déjà noué des relations non seulement d'estime mais d'affection.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments très obligés et distingués.

P. S. — J'aurai l'honneur de remercier directement M. Forgeur.

***

A M. FORGEUR, SÉNATEUR DE BELGIQUE.

C'est avec un profond sentiment de reconnaissance que je rencontre mon nom si honorablement mentionné et proclamé par vous dans votre généreux discours à l'université de Liége.

Ce témoignage public venant d'un homme aussi hautement considéré que vous, Monsieur, est une récompense qui compte dans ma vie. Vous l'avouerais-je? Il m'avait été quelquefois pénible de me voir si complètement omis et passé sous silence pour cette année laborieuse de Liége où je ne croyais pas avoir démérité.

Digitized by Google

Les circonstances qui m'avaient ramené en France avant l'époque que j'avais prévue et que mes patrons d'alors parmi vous auraient désirée sans doute, étaient d'une nature toute particulière et qui n'affectait en rien ma reconnaissance pour la Belgique, pour l'université notamment, et pour les excellents collègues qui m'avaient si bien accueilli. Ce que je puis vous dire, Monsieur, c'est que cette saison d'étude et de retraite a été bien fructueuse pour moi, et par le recueillement que j'y ai trouvé en une année partout ailleurs si orageuse, et par les idées littéraires de seconde maturité que j'y ai amassées, et aussi par l'intelligence que j'ai pu y prendre des conditions qui font un pays vraiment libre, et sage et solide dans sa liberté. Veuillez donc être le bien remercié, Monsieur, pour avoir consacré ce souvenir de mon trop court passage par une de ces paroles qui restent, et agréez ici l'assurance de ma haute considération et de mon dévouement.

La ville de Liége ne pouvait manquer de s'associer à la nouvelle et grandiose manifestation organisée par les amis et les admirateurs de Sainte-Beuve pour commémorer le centenaire de la naissance de l'illustre écrivain.

Un ancien élève de Sainte-Beuve,
Chr CH. DE THIER.

Liége, novembre 1904.

Voici le texte de la lettre du 16 août 1849 par laquelle Sainte-Beuve adressait à M. Rogier, ministre de l'intérieur, sa démission de professeur à l'université de Liége. Cette lettre a été publiée par M. Cabanès, dans la *Revue des revues* en 1898 :

Il y a un an, sans nécessité, librement, quand la Belgique cherchait un professeur en France, je me suis offert à elle avec tout le zèle et la cordialité dont était capable un homme de lettres et un écrivain qui ne faisait nul déshonneur à son pays. Aussitôt que ma nomination eut paru au *Moniteur*, Monsieur le Ministre sait à quel torrent d'injures et d'insultes j'ai été soumis ; mais il ne sait pas assez à quel point j'en ai gardé le souvenir, non pas dans mon amour-propre, mais dans ma fierté d'honnête homme. Je fais certes la part de la licence de la presse et de ce qu'elle a d'inévitable en tout pays libre ; mais ici il y a eu des circonstances toutes particulières dans l'insulte.

Digitized by Google

Je n'oublie pas l'appui honorable que j'ai dû aux membres du gouvernement et à ses organes ; mais, pourtant, dans un pays de liberté comme la Belgique il est impossible de faire tout à fait abstraction de l'ensemble de l'opinion manifestée par les organes de publicité, et cette opinion, dans son ensemble, m'a été défavorable, sinon injurieuse. Les compensations de sympathies auxquelles j'aurais dû m'attendre ont été froides et réservées. La Belgique ne me devait rien, et je n'ai certes pas à me plaindre qu'elle ait cru faire un médiocre marché en me prenant. Mais comme j'avais pu croire d'abord que le service et les avantages étaient, jusqu'à un certain point, mutuels, j'ai compris un peu tard que la Belgique ne l'entendait pas ainsi, et qu'elle croyait avoir peu besoin de ce que je lui apportais.

Voilà le fait moral sur l'impression duquel j'ai vécu et que rien n'a dissipé. J'ai, à un certain moment, essayé de le vaincre, mais je n'y ai pas réussi, et dans l'isolement où je me suis tenu par nécessité et par dignité, j'ai retrouvé en définitive ma dernière impression aussi vive que la première. Non, je ne ferai jamais mon pays de celui qui m'a reçu de cette sorte, où j'ai trouvé tant de malveillance et où, si j'ai triomphé des difficultés de ma position, je ne l'ai dû qu'au bon sens que j'apprécie et à qui je sais un gré profond. Mais il m'a été pénible, étant ce que je suis littérairement (car la modestie aussi a ses limites), d'en être réduit là.

Dans cette jeunesse paisible et calme que je viens d'enseigner durant un an sous toutes les formes, pas un ne m'a dit, en me voyant venir : « Nous sommes charmés de vous avoir. » Pas un ne me dira en me voyant partir : « Nous sommes fâchés de vous perdre. »

Digitized by Google

VARIA

SAINTE-BEUVE ÉTUDIANT

On sait que Sainte-Beuve vint à Paris en 1818 pour y recommencer ses études, qu'il entra à la pension Landry et qu'il suivit les cours du collège Charlemagne et puis du collège Bourbon, mais on n'a pas encore publié la liste complète des prix qu'il remporta tant dans ces deux établissements qu'au concours général, de 1818 à 1823. La voici, telle que je l'ai dressée d'après les palmarès du temps :

Collège Charlemagne.

En 1818-1819 il eut comme professeur de troisième M. Gaillard ; en 1819-1820, comme professeur de seconde M. Carré, et en 1820-1821, comme professeur de rhétorique MM. Teissèdre et Ragon ; ces derniers, en remplacement de M. Dubois qui avait été révoqué et qui, cinq ans après, devait mettre, au *Globe*, la plume à la main de son ancien élève.

En troisième, il eut deux prix et trois accessits au collège et le 1er accessit de version grecque et le 1er prix d'histoire au concours général.

En seconde, il eut deux prix et trois accessits au collège, mais ne fut pas nommé au concours général.

Digitized by Google

En rhétorique, il eut, comme *nouveau*, cinq prix, savoir :

Le 1er prix de discours latin ;
Le 1er — de discours français ;
Le 1er — de vers latins ;
Le 2e — de version grecque,
et le 1er — d'histoire.

Au concours général :

Le 1er accessit de discours latin ;
Le 3e — de version latine ;
Le 3e — d'histoire.

Dubois dit dans ses *Souvenirs* : « Il se distinguait en français et en vers latins : en français il dramatisait un peu trop et perdit, par ce défaut, le prix de discours français du concours général, où il n'obtint que le premier accessit, avec une composition de beaucoup supérieure cependant pour le talent à celles qui furent couronnées. »

Collège Bourbon.

Il eut comme professeur de rhétorique (1821-1822) MM. Planche et Pierrot, et comme prix :

Le 2e prix (vétérans) de discours latin ;
Le 1er — — de discours français ;
Le 3e accessit de vers latins ;
Le 3e — de version latine ;
Le 3e — de version grecque.

Au concours général :

Le 1er accessit de discours latin ;
Le 6e — de discours français ;
Le 1er prix (vétérans) de vers latins.

En philosophie (1822-1823) il eut comme professeur M. Damiron, et comme prix :

Le 1er prix de dissertation latine ;
Le 1er — de dissertation française ;
Le 1er — de mathématiques élémentaires.

Digitized by Google

Mais il ne fut pas nommé au concours général. Sur le palmarès du collège Bourbon, à la date du 19 août 1823, on lit la note suivante :

« Le ministre de l'intérieur voulant donner aux élèves des collèges royaux une marque non équivoque de la bienveillance du gouvernement a adressé à Mgr l'évêque d'Hermopolis, grand maître de l'université, des médailles pour être distribuées aux jeunes gens qui obtiendraient le 1er prix de philosophie et le 1er prix de rhétorique. Le proviseur a fait sentir à ces deux élèves que cette nouvelle preuve de la sollicitude paternelle du gouvernement leur imposait le devoir de s'en rendre de plus en plus digne, par une application soutenue et par un dévouement sans borne à l'auguste famille des Bourbons. Les deux médailles ont été remises, l'une au jeune Sainte-Beuve... »

Enfin, pour compléter les états de service scolaires du futur historien de Port-Royal, je dirai que le recueil publié par M. J. Pierrot (Deseilligny) : *Choix de compositions françaises et latines...*, des meilleurs élèves de l'université moderne, renferme treize discours français (1822) et quinze discours latins (1822) de Sainte-Beuve.

Quelques livres de Sainte-Beuve.

Dans le chapitre de mon ouvrage que j'ai consacré à la bibliothèque de Sainte-Beuve, j'ai donné le nom de quelques bibliophiles entre les mains de qui se trouvent actuellement un certain nombre de livres ayant appartenu à l'illustre critique

Je pourrais allonger indéfiniment cette nomenclature avec les renseignements que j'ai recueillis depuis. Je me contenterai d'y ajouter quelques articles qui m'ont paru intéressants.

M. Reinhold Dezeimeris, que Sainte-Beuve ne manquait jamais de consulter quand il avait à écrire quelque article sur le XVIe siècle, possède :

1° Le *Tacite*, de Brotier (1776), qui fut donné en prix, au collège royal de Charlemagne, à l'élève Charles-Auguste Sainte-Beuve, pour son discours français;

Digitized by Google

2° La première édition de la *Défense* et de l'*Olive*, de J. Du Bellay, exemplaire de J.-P. De Mesmes, avec des notes de celui-ci, qui fut donné par Turquety à Sainte-Beuve;

3° Les *Poetæ græci minores* de Gaisford. — Notes intéressantes de Sainte-Beuve sur les vers de Théognis. Notes aussi de J.-J. Adert sur Théocrite;

4° *Hésiode*, de l'édition de Boissonade. — Quelques notes de Sainte-Beuve, sans grande importance, pour la masse des lecteurs, mais non dépourvues d'intérêt si on les compare à celles qui sont inscrites sur le Théognis de Gaisford;

5° *Analecta* de Brunck, réimpression de Jacobs;

6° *Heures de Montesquieu*, édition de Belin, 1817, 2 vol. in-8°. — Notes de Sainte-Beuve, très nombreuses, sur les marges et les gardes, au crayon. Ce sont des impressions de lecture, des comparaisons, des renvois, dont beaucoup n'ont pas été utilisés par Sainte-Beuve. Je signalerai surtout la notation suivie sur les marges de l'impression ressentie par le critique tout au long des deux volumes, à part quelques chapitres de l'*Esprit des lois*. Cela vaut, à coup sûr, un article spécial que fera quelque jour, à défaut de M. Reinhold Dezeimeris, son ami Barckhausen, l'homme le plus compétent pour cela. On jugera du piquant de certaines de ces notes par cet exemple :

Sur la deuxième garde du premier volume, Sainte-Beuve a écrit : « Je disais que j'aimerais mieux un *Journal de voyage* complet, contenant les observations directes de Montesquieu, que tout l'*Esprit des lois* (*sic*). »

Or, on a publié à Bordeaux le *Journal de voyages* en 1894-1896 (2 vol. in-4°) et si sa valeur ne peut être comparée à celle de l'*Esprit des lois* (le mot de Sainte-Beuve, pris à la lettre, serait une sorte de blasphème), l'intérêt multiple de cet ouvrage montre combien avait été pénétrante l'intuition du critique.

J'ai vu également chez M. Gabriel Hanotaux, ancien ministre des affaires étrangères, dont la bibliothèque est une des plus riches que je connaisse en éditions *princeps* :

1° Les *Amours de Marie*, de Ronsard, avec des notes

Digitized by Google

de Sainte-Beuve écrites sur des bouts de papiers qui devaient lui servir de signets ;

2° Un exemplaire de la première édition du *Tableau de la poésie française au XVI^e siècle*, que Sainte-Beuve avait offert à son ami Ch. Labitte, qui le lui rendit plus tard, quand il fit réimprimer ce livre « fruit de ses amours d'étudiant ».

Je sais aussi que le *Rabelais* usuel de l'auteur des *Lundis* est entre les mains de M. T. Stickney, de l'université de Harvard (États-Unis).

Mais j'ignore et voudrais bien savoir ce qu'est devenu son exemplaire de *Vauquelin de la Fresnaye* qui fut vendu 3,105 francs à sa vente, et le fameux *Ronsard* qu'il avait offert à Victor Hugo en 1829 avec cette dédicace :

Au plus grand inventeur lyrique
que la poésie française ait eu depuis Ronsard,

et qui fut assez mal vendu au mois de juin 1852, lors de la vente du mobilier de Victor Hugo « pour cause de départ » !

S'il est vrai que les livres ont leur destin, ils ont aussi leurs larmes qui souvent provoquent les nôtres, et pour ma part il y a tels volumes dans ma bibliothèque que je ne puis ouvrir sans éprouver immédiatement une secousse, une sorte de frisson sympathique. Il semble que ceux à qui ils ont appartenu y ont laissé, sous la trace de leurs doigts, quelque chose de leur âme et que je la respire entre les pages qu'ils ont couvertes de notes et de réflexions.

LÉON SÉCHÉ.

Digitized by Google

SAINTE-BEUVE

ET LE LABEUR DE LA PROSE

Tous les critiques ne se sont pas intéressés au mécanisme du style, à ses procédés, aux influences qu'il a subies. C'est dire que la question dont s'occupe notre livre (1) a été très souvent étrangère à leurs préoccupations. Sainte-Beuve est un de ceux qui ait attaché le plus de prix aux multiples aspects de ce problème. Il s'est ainsi conformé à la méthode qu'il a définie lui-même dans les pensées qui terminent le troisième volume de ses *Portraits littéraires* : « Je n'ai plus qu'un plaisir, dit-il, j'analyse, j'herborise, je suis un naturaliste. Ce que je voudrais constituer, c'est l'histoire naturelle littéraire (2). » On dirait que ses observations procèdent de la physiologie. Elles donnent la sensation de la réalité et ne s'inspirent pas des préceptes d'une vaine rhétorique. Il promène sa loupe sur le tissu même du style. Il compare les diverses factures. Il se montre précis et méticuleux. Il insiste encore davantage sur son système quand il a écrit cette autre pensée : « Aujourd'hui, l'histoire littéraire se fait comme l'histoire naturelle, par des observations et par des collections (3). »

Ne sont-ce pas les conseils de Sainte-Beuve que nous avons suivis dans notre livre quand nous y avons rassemblé « une

(1) Le *Labeur de la prose*, avec préface de CAMILLE LEMONNIER et la reproduction d'une épreuve inédite de BALZAC.

(2) *XX^e pensée*, p. 546.

(3) *XXI^e pensée*, p. 546.

Digitized by Google

collection « d'observations littéraires relatives à l'énorme labeur déployé par les plus célèbres écrivains de la langue rançaise? C'est un vrai musée d'échantillons que nous avons pu constituer et le luxe des étiquettes a permis à notre personnalité de s'effacer le plus possible. Plus d'une fois nous avons pu éprouver ainsi ce qu'il y a de juste dans ces paroles du maître critique : « Rien de plus intéressant, dit-il dans un article sur Benjamin Constant, que de pouvoir saisir les personnages célèbres avant leur gloire, au moment où ils se forment, où ils sont déjà formés et où ils n'ont pas éclaté encore, rien de plus instructif que de contempler à nu l'homme avant le personnage, de découvrir les fibres secrètes et premières, de les voir s'essayer sans but et d'instinct, d'étudier le caractère même dans sa nature, à la veille du rôle (1). »

Ce n'est pas seulement au moment où il se forme que nous avons tâché de suivre le personnage, mais aussi à travers toute sa vie d'écrivain.

Dans ce nouveau chapitre, nous nous proposons d'examiner si Sainte-Beuve était lui-même un laborieux et quel cas il a fait des prosateurs qui l'ont été.

A notre sens, Sainte-Beuve a été surtout un laborieux dans la préparation minutieuse de ses articles et par l'immense somme de travail qu'il a abattue jusqu'à son dernier souffle. Pour écrire ces innombrables volumes de chroniques littéraires, il a dû accumuler un monceau prodigieux de notes et de documents. Et il était utile que des secrétaires et des amis l'aidassent dans cette tâche. Peu de critiques ont eu à ce point conscience de leur responsabilité et de ce qu'exige la plus stricte probilité littéraire. Il avait hérité de son père cette qualité essentielle de ne lire qu'une plume à la main et en réfléchissant beaucoup (2). Même étant à sa toilette, il griffonnait avec un crayon, sur le coin d'un journal quelconque, un fait, une idée, une phrase dont son esprit avait intérieurement désigné la place où il fallait l'introduire. Un de ses secré-

(1) *Portraits littéraires*, t. III, p. 185; *Causeries du lundi*, t. VII, p. 35.
(2) *Nouveaux lundis*, t. XIII, p. 40.

Digitized by Google

taires rapporte que lorsqu'il arrivait le matin, Sainte-Beuve lui remettait le coin déchiré du journal et lui disait : « A tel endroit, voyez ce que je vais mettre. » Et il s'agissait de se rappeler aussitôt l'article que Sainte-Beuve écrivait depuis deux jours (1).

La rédaction de son article hebdomadaire le tenait ainsi courbé sous le faix, presque sans répit. A peine avait-il le loisir de se sacrifier aux devoirs de l'amitié. « Si je n'étais pas si absorbé et obéré de travail, écrit-il à M. René Biémont, j'irais vous serrer la main (2). » Et il dit à M. Juste Olivier : « Un seul point importe à mes yeux : lié comme je l'étais avec vous, et sans que je puisse avoir d'autre tort que celui d'être depuis cinq ou six ans sous le fardeau d'un travail incessant et qui n'est pas devenu plus facile en se continuant, travail qui m'a interdit tout entretien de relations mondaines ou amicales, et m'a forcé de laisser croître l'herbe dans le chemin de l'amitié, — je me suis un jour aperçu tout à coup, et sans m'y tromper, que les ronces avaient poussé entre nous et qu'il n'y avait plus de sentier (3). » « Sainte-Beuve nous a dit bien des fois, rapportent MM. Latreille et Roustan dans leur ouvrage *Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet*, quel labeur écrasant et quelle tension d'esprit exigea son fameux cours de Lauzanne. Pendant deux mois, il cessa complètement d'écrire à ses amis (4). » Il confia à Chantelanze : « Je passe ma vie à revoir mes éditions, à corriger des *lapsus*, à remettre au courant ce qui est devenu arriéré et ce qui n'est plus exact (5). » Il écrivit à M. Poulet-Malassis : « J'avance dans le Proudhon, mais avec lenteur (6). » Il écrivit à Charles Baudelaire : « Je n'ai jamais de jour de congé. Le lundi vers midi, je relève la tête et respire pendant une heure environ ; après quoi le guichet se referme, et je suis en cellule pour sept jours (7). » Dans

(1) *Nouveaux lundis*, t. XIII, p. 41.
(2) *Correspondance*, t. I, p. 186 (lettre du 15 mai 1853).
(3) *Ibid.*, t. I, p. 194 (lettre du 19 novembre 1854).
(4) P. 30.
(5) *Correspondance*, t. II, p. 171 (lettre du 12 juin 1867).
(6) *Ibid.*, t. II, p. 28 (lettre du 1er octobre 1863).
(7) *Ibid.*, t. I, p. 283 (lettre du 9 février 1862).

Digitized by Google

une lettre à M. Colombet, il compare sa vie à celle de l'homme qui tourne la meule (1). Dans une autre lettre au même correspondant, il se compare aussi à un graveur qui passe ses journées devant la planche de cuivre qu'il s'applique à rendre plus exacte et plus fidèle (2). »

Ce n'est pas le labeur à la façon de Flaubert, mais il ne lui infligea pas moins les peines torturantes de l'esprit. Toutefois, lui aussi, dans les débuts de sa carrière, semble avoir eu la préoccupation maladive du vocable, surtout comme poète (3), et s'il y renonça, ce ne fut guère que contraint et forcé. Il l'avoue dans cette pensée : « J'avais une *manière;* je m'étais fait à écrire dans un certain tour, à caresser et à raffiner ma pensée, je m'y complaisais. La Nécessité, cette grande muse, m'a forcé brusquement d'en changer : cette nécessité qui, dans les grands moments, fait que le muet parle et que le bègue articule, m'a forcé, en un instant, d'en venir à une expression nette, claire, rapide, de parler à tout le monde. Je l'en remercie (4). »

Nous ne pouvons faire autre chose que de nous réjouir avec Sainte-Beuve, car son style était tout à fait approprié à l'art et à la science du critique. Si son esprit ne s'était pas plié à cette manière nouvelle, que d'œuvres admirables nous eussent manqué!

Nous ne croyons pas que l'on puisse mieux toucher du doigt le vrai caractère du labeur de Sainte-Beuve qu'en le surprenant, à la suite de son secrétaire, M. Troubat, dans le polissage et l'examen minutieux de la production de premier jet. Le croquis est vivant et il en est d'autant plus compréhensif. Il a trait à un dîner d'intimes qui avait lieu chez lui une ou deux fois par semaine : « Au dessert, on relisait l'article

(1) *Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet,* par MM. LATREILLE et ROUSTAN (lettre du 2 mai 1853).

(2) *Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet,* par MM. LATREILLE et ROUSTAN (lettre du 27 septembre 1853).

(3) MM. LATREILLE et ROUSTAN écrivent dans leur livre cité plus haut : « Les vers de Sainte-Beuve, en effet, si peu qu'il y paraisse, sont extrêmement travaillés. » Lire aussi la lettre de Sainte-Beuve du 22 février 1838.

(4) *Premiers lundis,* t. III, p. 550.

Digitized by Google

auquel on avait travaillé tout le jour, primeur pour les convives, nouveau souci pour l'écrivain qui s'éperonnait à cette lecture, faite à haute voix par son secrétaire et qui trouvait toujours à changer, à retoucher et à ajouter : *auteur* vient du mot latin *auctor* (*qui accroît*), disait-il, et il était sans cesse en mal d'auteur. Il avait le lâcher tout, c'est-à-dire le *bon à tirer*, difficile. Il ne le donnait pas sans des appréhensions d'aéronaute. Après avoir passé la matinée du dimanche à collationner les épreuves du *Lundi*, qui devait paraître le soir même, il se rendait au journal l'après-midi et demandait une nouvelle revision. Il y restait jusqu'au tirage, après avoir relu encore une fois tout seul et vérifié si les corrections avaient été bien exécutées. Il se donnait alors *campos* à lui-même. Le matin, il avait eu soin d'écrire à Mme Magny, du restaurant de la rue Contrescarpe-Dauphine (aujourd'hui Mazet), de lui garder un cabinet pour dîner le soir (1). »

De plus, la correspondance de Sainte-Beuve révèle la minutie qu'il mettait à recueillir le document exact, à preuve ce qu'il écrivait à M. Collombet : « Le démon de l'exactitude et du détail littéraire est un démon aussi harcelant qu'aucun ; je ne puis m'y dérober jusqu'à ce que les malheureux volumes soient imprimés ; j'irais au bout du monde pour une minutie, comme un géologue maniaque pour un caillou (2). »

Barbey d'Aurevilly disait plaisamment de lui « qu'il aurait gratté la terre avec ses ongles pour un article ». Pas même la maladie ne peut mettre fin à ce quotidien labeur. Un de ses secrétaires raconte qu'ayant écrit sous sa dictée quelques feuillets d'un de ses derniers articles, Sainte-Beuve voulut y ajouter trois lignes de sa propre main. Mais il n'eut pas la force de continuer : « Je ne puis pas... », fit-il avec un geste indiquant la fatigue, l'épuisement et la souffrance (3). Ce fut donc en pleine production cérébrale que ses forces le quittèrent. Ce n'est pas au mal d'écrire qu'il succomba, mais sa fin

(1) *Revue bleue*, « Sainte-Beuve intime et familier, numéro du 2 mai 1903, p. 560.

(2) Lettre du 25 mars 1836.

(3) *Nouveaux lundis*, t. XIII, p. 466.

Digitized by Google

fut d'autant plus douloureuse que son intelligence si vivante se sentit trahie par la matière.

En réalité, que pensait Sainte-Beuve du labeur de la prose? Comment jugeait-il les écrivains qui étaient hantés par la préoccupation de la forme? Son opinion nous a paru assez flottante. Nous l'avons cherchée à travers son œuvre. En tout cas, il s'est vivement intéressé au problème de la facture littéraire, ainsi que nous le disions plus haut. Et avant de nous engager dans le débat, nous croyons utile de montrer, par un choix de textes et d'une façon toute objective, combien le grand critique a noté avec soin les curieuses particularités qui accompagnèrent l'enfantement de tant de beaux livres.

Nous croirions ne pas avoir suffisamment sacrifié à la méthode même enseignée par Sainte-Beuve, si nous nous abstenions de reproduire ici ces citations.

Dans ses *Causeries du lundi*, il oppose La Bruyère à Saint-Simon. Le premier, dit-il, « a la faculté de l'observation pénétrante et sagace; il remarque, il découvre toute chose et tout homme autour de lui; il lit avec finesse leurs secrets sur tous ces fronts qui l'environnent; puis, rentré chez lui, à loisir, avec délices, avec adresse, avec lenteur, il trace ses portraits, les recommence, les retouche, les caresse, y ajoute trait sur trait jusqu'à ce qu'il les trouve exactement ressemblants ».

Saint-Simon ne mettait pas en valeur de la même manière les débauches d'observations qu'il avait recueillies à Versailles : « Rentré chez lui, tout échauffé, et là, plume en main, à bride abattue, sans se reposer, sans se relire et bien avant dans la nuit, [il] couche tout vif sur le papier, dans leur plénitude et leur confusion naturelle, et à la fois avec une netteté de relief incomparable, les mille personnages qu'il a traversés, les mille originaux qu'il a saisis au passage, qu'il emporte tout palpitants encore, et dont la plupart sont devenus par lui d'immortelles victimes (1). » Sainte-Beuve aurait pu dire de Saint-Simon ce qu'il écrit de Mlle de Sévigné : « Elle avait un tour à elle, le don des images les plus familières et les plus

(1) *Causeries du lundi*, t. II, p. 5.

Digitized by Google

soudaines, et elle en revêtait à l'improviste sa pensée comme pas un autre n'eût su le faire (1). » S'occupant de Guez de Balzac dans son *Port-Royal*, il rappelle que « trois jours avant sa mort, il retouchait encore ses papiers; il les faisait mettre au net pour l'impression, car il tenait à ces détails et aux moindres culs-de-lampe de ses éditions autant qu'à tout (2) ». Dans ses *Causeries du lundi*, il juge ainsi le labeur de Buffon : « Le plus parfait écrit de Buffon, je l'ai dit, est son discours ou tableau des *Époques de la nature*, qu'il publia en 1778, à l'âge de 71 ans et qu'il avait fait recopier, assure-t-on, jusqu'à dix-huit fois (rabattez-en, si vous le voulez) avant de l'amener au degré de perfection qui le pût satisfaire. Il y reprenait les anciennes idées de son premier volume sur la *Théorie de la terre*, et les présentait dans un jour plus complet, et avec des combinaisons, je n'ose dire avec des vraisemblances nouvelles. Car c'est ainsi que Buffon se corrigeait : dans son ampleur de forme, il était l'ennemi des remaniements; comme un grand artiste, il trouvait plus simple, l'ouvrage une fois produit, de se corriger dans un ouvrage nouveau, dans un tableau nouveau, et en recommençant derechef comme fait aussi la Nature (3). »

Dans un autre volume des *Causeries du lundi*, Sainte-Beuve a fait ressortir que Buffon ne ressemblait pas à ceux qui ne font pas mieux à 60 ans qu'à 30 et qui improvisent au courant de la plume : « Il est toujours en marche et en effort sur lui-même, comme Montesquieu, dit-il, mais il atteint mieux à son but que Montesquieu, qui se fatigue à la fin et se brise insensiblement : Buffon va jusqu'au bout d'un pas grave et soutenu, en s'élevant (4). »

Sainte-Beuve se plaît à reproduire cette lettre du chevalier de Méré, qu'il classe parmi les épistolaires après Balzac et Voiture, pour mieux caractériser les laborieux efforts de certains auteurs :

(1) *Causeries du lundi*, t. I, p. 45.
(2) *Port-Royal*, t. II, p. 73.
(3) *Causeries du lundi*, t. IV, p. 276.
(4) *Ibid.*, t. X, p. 47.

Digitized by Google

« Vous m'écrivez de temps en temps de ces lettres qu'on lit agréablement, et surtout quand on a le goût bon; mais elles coûtent toujours beaucoup, et je ne crois pas qu'on en puisse faire plus de deux en un jour. Balzac me dit une fois qu'avant que d'être content d'un certain billet au maire d'Angoulême, il y avait passé plus de quatre matinées. Je ne trouve pourtant rien dans ce billet ni de beau ni de rare, et plus je le considère, moins j'en fais de cas. Voiture se plaignait aussi de la peine que lui avait donnée la lettre de la *carpe*, et, sans mentir, il en était à plaindre (1). »

Parlant de Massillon, Sainte-Beuve dit que « dans ses années de retraite et durant ses loisirs d'évêque, [il] avait beaucoup revu ses sermons, qu'il les avait retouchés et peut-être refaits en partie » (2).

Lisez ce portrait tragique de Montesquieu : « Montesquieu, aux abords de sa publication, nous paraît, par sa correspondance, dans toute la douleur et la fatigue extrême de l'enfantement. Il avait passé en dernier lieu presque trois années de suite dans ses terres (1743-1746), travaillant sans relâche. Ses yeux le trahissaient; il y voyait peu et son œil le meilleur était affligé d'une cataracte. Son secrétaire et sa fille lui faisaient les lectures qu'il ne pouvait plus faire lui-même : « Je suis accablé de lassitude, écrivait-il (31 mars 1747); je compte de me reposer le reste de mes jours. » L'idée d'ajouter à son ouvrage une digression sur l'origine et les révolutions des lois civiles en France, ce qui forme les quatre derniers livres de l'*Esprit des lois*, ne lui vint que tout à la fin : « J'ai pensé me tuer depuis trois mois, disait-il (28 mars 1748), afin d'achever un morceau que je veux y mettre, qui sera un livre de l'origine et des révolutions de nos lois civiles de France. Cela formera trois heures de lecture; mais je vous assure que cela m'a coûté tant de travail que mes cheveux en ont blanchi. » Et l'ouvrage terminé et publié à Genève, il s'écriait : « Mais j'avoue que cet ouvrage a pensé me tuer : je vais me reposer, je ne travaillerai

(1) Quatre-vingt-dix-neuvième lettre citée dans les *Portraits littéraires*, t. III, p. 91.

(2) *Causeries du lundi*, t. IX, p. 4.

Digitized by Google

plus. » Quelque chose de cet effort, si vivement accusé par Montesquieu, a passé dans son ouvrage. Le premier livre qui traite des lois en général, en les prenant dans l'acception la plus étendue, et par rapport à tous les êtres de l'univers, est bien vague, et, si l'on osait dire, on sent dans ce premier livre un homme embarrassé, de même qu'on sent un homme fatigué et un peu haletant dans les derniers (1). »

Sainte-Beuve attribue à une longue préparation le génie de Joseph de Maistre :

Comme écrivain de marque, M. de Maistre ne se produisit qu'après l'âge de 40 ans. Quoiqu'il eût donné quelques opuscules auparavant, ses *Considérations sur la révolution française*, en 1796, furent son premier coup d'éclat et de maître. Son talent d'écrivain sortit tout brillant et coloré du milieu de ses fortes études, comme un fleuve déjà grand s'élance du sein d'un lac austère. On aime pourtant à suivre les sources et les lenteurs mystérieuses des eaux aux flancs du rocher. Ces quarante premières années de préparation, d'accumulation et de profondeur ne nous ont pas encore tout dit (2). »

Ailleurs, Sainte-Beuve déplore qu'Alfred de Vigny se soit trop vite aventuré à écrire de la prose : « M. de Vigny, dit-il, semblait peu fait d'abord pour écrire en prose; il avait déjà écrit *Eloa et Dolorida*, c'est-à-dire des chefs-d'œuvre, qu'il savait à peine construire une phrase de prose pour les articles de critique ou de complaisance qu'il insérait dans la *Muse française*. On peut y voir un article sur M. de Sorsum, et quelques autres pages d'une inexpérience et d'une gaucherie évidentes. Il répara vite ce désaccord, j'oserai dire cette belle ignorance, plus regrettable à mon sens qu'on le croit (3). »

Mais *Cinq Mars* ne tarda pas à tirer de Vigny des limbes d'une lente préparation.

Sainte-Beuve constate avec plaisir le grand souci que Taine

(1) *Causeries du lundi*, t. VIII, p. 58. Lire aussi à la page 321, t. XIV, un autre passage relatif à Montesquieu.

(2) *Portraits littéraires*, t. II, p. 385.

(3) *Portraits contemporains*, t. I, p. 343.

Digitized by Google

a témoigné pour la forme : « Sa thèse sur La Fontaine, en 1853, fut très remarquée, dit-il : la forme, le fond, tout y était original et jusqu'à paraître singulier; il l'a retouché depuis, et fort perfectionnée, montrant par là combien il est docile aux critiques, à celles du moins qui concernent la forme et qui n'atteignent pas trop le fond de l'essence de la pensée. » Plus loin : « Souffrant d'excès de travail, il dut faire une promenade aux Pyrénées, et ce fut l'occasion de ce *Voyage* écrit par lui, illustré, par Doré, et où il se montrait lui-même un paysagiste de premier ordre. Il a, depuis lors, tout entier récrit et refondu ce *Voyage*, comme il avait fait pour sa thèse de La Fontaine (1). »

Quelque prix que Sainte-Beuve attache à une forme soignée, il ne déprécie toutefois pas les écrivains qui se livrent à leur facilité d'écrire. Bien au contraire, c'est dans ces termes qu'il fait l'éloge de Victor Cousin : « Eh bien ! M. Cousin, de même dans l'ordre oratoire ou dans les développements de l'écrivain, n'a qu'à se laisser aller à sa pente et comme à son torrent : s'il ne se préoccupe d'aucune démonstration philosophique trop spéciale, il trouvera d'emblée, il parlera ou écrira avec plénitude et de source cette belle langue du XVII^e^ siècle qui fait l'objet de nos regrets et de nos admirations (2). » Il n'est pas loin d'excuser la trop grande facilité de travail de Guizot : « Esprit d'exécution, dit-il, il rassemble avec vigueur, avec ardeur, ses forces, ses idées, et se met résolument à l'œuvre, peu soucieux de la forme, l'atteignant souvent par le nerf et la décision de sa pensée. Quand un ouvrage est fait, il n'y revient guère. Il ne le reprend pas pour le revoir à loisir, pour le retoucher et le caresser, pour y réparer les parties inexactes ou faibles, les imperfections d'une rédaction première; il passe à un autre. Il pense au présent et au lendemain (3). » En tout cas, il se réjouit manifestement de ce que chez Rivarol « sa facilité de parole et d'improvisation ne l'empêchait pas de creuser solitairement sa pensée (4). »

(1) *Nouveaux lundis*, t. VIII, p. 77.
(2) *Portraits littéraires*, t. III, p. 476.
(3) *Causeries du lundi*, t. I, p. 249.
(4) *Ibid.*, t. V, p. 50.

Digitized by Google

Toutefois, il est surpris de l'insouciance de Molière, dont le *Cocu imaginaire* ne nous eût jamais été transmis si un nommé Neufvillenaine n'en avait pas copié le texte de mémoire après la cinquantième représentation (1).

Le procédé de l'abbé Prévost et de Diderot lui inspire plutôt de l'admiration. Il dit de l'auteur de *Manon Lescaut* : « Riche de savoir, rompu à l'étude, propre aux langues, regorgeant, en quelque sorte, de souvenirs et d'aventures éprouvées ou recueillies qui s'étaient amassées en lui dans le silence, il saisit sa plume facile et courante pour ne la plus abandonner, et par ses romans, ses compilations, ses traductions, ses journaux, ses histoires, il s'ouvrit rapidement une large place dans le monde littéraire (2). » Et il dit de l'auteur du *Fils naturel* : « Grâce à sa prodigieuse verve de travail, à l'universalité de ses connaissances, à cette facilité multiple acquise de bonne heure dans la détresse, grâce surtout à ce talent moral de rallier autour de lui, d'inspirer et d'exciter ses travailleurs, il termina cet édifice audacieux, d'une masse à la fois menaçante et régulière : si l'on cherche le nom de l'architecte, c'est le sien qu'il faut y lire. Diderot savait mieux que personne les défauts de son œuvre; il se les exagérait même; eu égard au temps et se croyant né pour les arts, pour la géométrie, pour le théâtre, il déplorait mainte fois sa vie engagée et perdue dans une affaire d'un profit si mince et d'une gloire si mêlée (3). »

Chez Xavier de Maistre, il constate que « le naturel décida tout; le travail du style fut pour lui peu de chose (4), et il rapporte, au sujet de *Rosa et Gertrude*, de Töppfer, que la donnée et les situations de ce roman lui avaient été suggérées par un rêve et qu'il le composa d'abord tout d'une haleine » (5).

Voilà encore vidée toute une hottée d'observations. Entrons maintenant dans le cœur même de la discussion en nous rendant compte des idées que Sainte-Beuve exprime au sujet de tel ou tel écrivain.

(1) *Portraits littéraires*, t. II, p. 25.
(2) *Premiers lundis*, t. I, p. 269.
(3) *Ibid.*, t. I, p. 248.
(4) *Portraits contemporains*, t. II, p. 29.
(5) *Premiers lundis*, t. III, p. 493.

Digitized by Google

Tout d'abord, le grand critique ne semble pas favorable à un travail excessif de la forme. En reproduisant ce mot de Saint-Simon : « Je ne fus jamais un sujet académique, je n'ai pu me défaire d'écrire rapidement », il ajoute : « S'il avait voulu retoucher et corriger, il aurait gâté et estropié son œuvre; il a bien fait de la laisser telle, vaste, mouvante et un peu exorbitante en bien des points (1). » En parlant de Balzac, l'auteur de *Cousin Pons*, il dit : « Chez lui, le morale même était au bouillonnement continuel et le métal ne s'y fixait pas. Il avait trouvé la forme voulue qu'il cherchait encore (2). » Cette observation équivaut à une vraie censure. Ailleurs (3), il constate que Balzac altère quelquefois sa première rédaction « plus franche et plus simple »; il estime que ce besoin de perfection est louable, mais « presque chimérique »; il relève de nombreuses incorrections que tant de remaniements d'épreuves n'ont pas évitées. Mais il lui rend cependant cette justice qu'en maintes circonstances ces efforts sont heureux. Il en donne cet exemple : « Il y avait dans la première édition de la *Femme abandonnée*, publiée par la *Revue de Paris*, une charmante page qui, à l'aide de quelques retouches habiles, est devenue tout à fait belle dans une édition suivante. Je la citerai ici pour montrer à M. de Balzac un excellent modèle en certaines parties de lui-même et pour dédommager le lecteur de ces querelles de langue par une plus gracieuse image (4). »

Tout au moins Balzac ne procédait-il pas comme Stendhal qui « recommençait à tout hasard pour la seconde et la troisième fois, sans mieux faire nécessairement que la première ». C'est encore Sainte-Beuve qui le dit, et il ajoute : « Ce qu'il n'avait pas saisi du premier mot, il ne l'atteignait pas : il ne le réparait pas. Son style, en appuyant, n'éclaircit pas sa pensée (5). »

(1) *Causeries du lundi*, t. III, p. 220.
(2) *Causeries du lundi*, t. II, p. 357.
(3) *Portraits contemporains*, t. I, p. 458.
(4) *Portraits contemporains*, t. I, p. 458.
(5) *Causeries du lundi*, t. IX, p. 271.

Digitized by Google

Il y a donc une différence notable entre Stendhal et Balzac, puisqu'il arrivait à celui-ci de « réparer » ce qui était bon!

Dans ces querelles de langue, Sainte-Beuve exprime une opinion moyenne. En général, il juge chaque cas particulier sans aucun parti pris. Nous avons donc quelque peine à dégager de cet ensemble de volumes une ligne maîtresse. Il reproche à Musset une sorte de prétention à la négligence. Il se moque de sa manie de rimer mal tout exprès, d'avoir, par exemple, dérimé sa ballade *Andalouse* qui était mieux au premier jet. Mais, en même temps, il impute à Émile Deschamps un abus tout contraire, ce poète n'ayant « de cesse qu'il n'eût remis sur de meilleures rimes les ballades de Moncrif ». Et il fait cette réflexion : « On touche en ces deux exemples les deux excès opposés, et l'un des deux explique l'autre (1). » Il remarque en parlant de *Manon Lescaut* que, dans le premier jet, le style, tout en étant moins correct, était plus naturel que dans les éditions suivantes. Il le trouvait plus lié et offrant « des traits qui se rapprochent davantage de la réalité telle quelle (2) ».

Il regrette que Buffon, qui recopia ses *Époques* jusque dix-huit fois, ait donné à Lebrun ce « mauvais exemple » et l'ait ainsi poussé à remanier ses odes pendant une moitié de sa vie. Lebrun alla jusqu'à s'excuser d'avoir composé son ode du *Vengeur*, qui a soixante-dix vers environ, en très peu de jours. « Si Lebrun, dit Sainte-Beuve, avait eu plus de temps, il aurait peut-être trouvé moyen de la gâter (3). » Ce n'est pas sans une visible satisfaction qu'il note que Proudhon n'était pas coquet dans ses lettres, qu'il ne les relisait pas même : « Nous avons un précieux jet, excellent et net, dit-il, le jet de la source et pas autre chose (4). » A ses yeux, c'est évidemment le résultat qu'il faut apprécier; il se montre si large qu'il va jusqu'à louer « l'heureuse incapacité » de quelques écrivains qui, en dépit de leur rapidité d'exécution, « ne sont jamais en danger de rien

(1) *Causeries du lundi*, t. IX, p. 102.
(2) *Ibid.* (la première édition d'Amsterdam, 1733).
(3) *Portraits littéraires*, t. I, p. 151.
(4) *P.-J. Proudhon. Sa vie et sa correspondance*, par SAINTE-BEUVE, p. 278.

Digitized by Google

rencontrer qui soit contre le goût ni le génie de la langue [1]». Et, à leur propos, il écrit cette boutade qui n'a cependant rien de paradoxal : « Aucun de ces mots, aucune de ces formes si aisément habituelles de nos jours, ne se présente sous leur plume; il semble vraiment qu'ils auraient, pour les trouver, à faire autant d'efforts que d'autres en devraient mettre à les éviter [2]. » Mais il confesse que de pareils écrivains sont rares. Il cite le journaliste Carrel. Mais c'est parce que cette « heureuse incapacité » est si rare qu'il blâme d'autres auteurs de leur trop grande facilité. A première vue, ces deux opinions sont contradictoires, mais à y regarder de près, elles se concilient parfaitement. Sainte-Beuve approuve le premier jet, sans retouche, à condition que ce premier jet ne soit pas à... retoucher. Et l'on comprend alors qu'il dise de Lamartine : « Dès qu'on n'est plus inspiré par un sentiment souverain, impétueux, unique, qui décide et apporte avec lui l'expression; dès qu'on flotte entre plusieurs sentiments et qu'on peut choisir; qu'on en est à redire les choses profondes, à exhaler le superflu des émotions nouvelles, il faut que le travail, l'art, ou, pour exiger le moins possible, un certain soin quelconque aide à l'exécution, et y ajoute, y retranche à l'extérieur par le goût ce que l'âme, tout directement et du même coup, n'a pas imprimé. Or, M. de Lamartine fait craindre à ses admirateurs d'avoir de moins en moins du loisir pour ce soin, même le plus rapide, qui n'est que la toilette du matin de la pensée; il s'ensuivrait formellement que la critique n'aurait plus rien désormais à faire avec lui; c'est une manière complète de la récuser, de la déjouer [3]. »

La ruade est détachée de façon presque agressive. Il y a lieu de bien remarquer que Sainte-Beuve considère l'hypothèse où l'expression n'est pas adéquate à un sentiment souverain. Dans le même article, il se demande ironiquement si le poète ne fait pas bien de montrer cette négligence, la génération contemporaine ne lisant peut-être pas dans ses

(1) *Portraits littéraires*, t. III, p. 476.
(2) *Ibid.*, t. III, p. 476.
(3) *Portraits contemporains*, t. I, p. 261.

Digitized by Google

fautes de style. Mais son goût s'insurge de façon véhémente et il s'écrie : « L'art, comme la morale, comme tous les genres de vérités, existe indépendamment du succès même (1). »

Il est sévère pour Nodier, qui avait professé sa théorie dans les vers suivants :

> Si quelque gêne l'emprisonne,
> Défiez-vous de son lien.
> Tout effort est contraire au bien,
> Et la parole en vain foisonne,
> Sitôt que le cœur ne dit rien.

Sainte-Beuve proteste en ces termes : « Cette coulante doctrine de la facilité naturelle, cet épicuréisme de la diction, si bon à opposer en temps et lieu au stoïcisme guindé de l'art, a pourtant ses limites, et quand l'auteur dit qu'en style tout effort est contraire au bien, il n'entend parler que de l'effort qui se trahit, il oublie celui qui se dérobe (2). » Et dans un autre endroit, le critique attribue cette faiblesse à des alanguissements inévitables dus à la fatigue d'écrire beaucoup, à la nécessité d'écrire toujours (3). Ailleurs, il donne aussi ce coup de patte à de Fontanes : « Nous en conviendrons d'ailleurs, M. de Fontanes n'aimait point assez sans doute les difficultés des choses; il n'en avait pas la patience : et l'on doit regretter pour son beau talent de prose qu'il ne l'ait jamais appliqué à quelque grand sujet approfondi (4). » Il n'est pas tendre non plus pour Villemain, auquel la rapidité d'exécution n'a pas réussi (5). » Il gourmande Nizard pour sa trop grande facilité de travail (6).

Sainte-Beuve a donc été parfaitement logique dans sa doctrine du juste milieu. D'une part, il reproche l'exagération de la correction, surtout quand celle-ci gâte le style ; d'autre part, il réprouve aussi l'exagération de la négligence, quand celle-ci

(1) *Portraits contemporains*, t. I, p. 270.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 473.
(3) *Ibid.*, t. I, p. 470.
(4) *Portraits littéraires*, t. II, p. 288.
(5) *Portraits contemporains*, t. I, p. 491.
(6) *Ibid.*, t. II, p. 276.

Digitized by Google

produit le même effet. Il nous semble avoir assez bien résumé son éclectisme dans les lignes suivantes : « Pour écrire des lettres excellentes et durables en tant que pièces littéraires, je ne sais que deux manières et deux moyens : avoir un génie vif, éveillé, prompt, à bride rabattue, et de tous les instants, comme Mme de Sévigné, comme Voltaire; ou se donner du temps et prendre du soin, écrire à main reposée, comme Pline, Bussy, Rousseau, Paul-Louis Courrier : en deux mots, improviser ou composer. (On vient de publier un recueil très amusant de lettres qui sont entre les deux manières, qui tiennent à la fois de l'étude et de la libre causerie, de la préméditation et de la verve, celles de Béranger) (1). »

Ce qui résulte aussi des nombreuses citations que nous venons de faire, c'est que Sainte-Beuve professait pour l'art un culte touchant, une passion qui confinait à la ferveur. C'est pour l'art qu'il a bataillé pendant toute son existence et qu'il a élevé à la littérature un des plus beaux édifices qui soient, une sorte de mémorial impérissable évoquant les gloires des lettres françaises. Il a été parfois cruel. Il a égratigné bien des célébrités. Mais nous croyons qu'il a toujours été de bonne foi, en dépit des préventions qu'on lui attribuait et même des disputes personnelles. Il peut s'être trompé. Il a pensé que l'art ne marche pas de pair avec un certain tourment de style, une préciosité de décadence. Il ne le croyait compatible qu'avec la robustesse de la santé. Il n'aimait pas les artificielles combinaisons de phrases. A notre sens, une plus grande largeur de vues eût été de saison. Dès que notre âme est troublée, fortement, délicieusement, le moyen employé importe peu.

Quoi qu'il en soit, et pour en revenir à notre sujet, Sainte-Beuve admettait avec Buffon que le génie peu n'être qu'une grande aptitude à l'application, mais il pensait que le célèbre naturaliste « n'entendait point cette patience froide qui n'a rien de commun avec le feu sacré (2) » L'auteur des *Lundis*

(1) *Causeries du lundi*, t. XIV, p. 321.
(2) *Ibid.*, t. IV, p. 266.

Digitized by Google

attachait le plus grand prix à la flamme de l'inspiration : « J'appelle génie, disait-il à propos de *Salammbô*, quelque chose d'heureux, d'aisé, de trouvé. Voilà l'imprévu qu'on aime (1). Et il partait de là pour adresser cette critique à ce qu'il y a d'imprévu dans l'œuvre de Flaubert : « Tout cet imprévu-ci, dit-il, est forcé, cherché, travaillé, fouillé, pioché, beaucoup plus étrange et bizarre qu'original (2). » Nous ne croyons pas qu'il ait très bien compris ce grand maître, dont la méthode trop laborieuse lui déplaisait.

En tout cas, il ne nous a pas semblé juste à son égard, surtout quand on se souvient des louanges qu'il a décernées à des écrivains de moindre envergure. N'est-il pas allé jusqu'à faire plus de cas de ceux qui, jouissant surtout d'une fécondité intérieure, estiment leur intelligence plus grande que leur talent et qui ne produisent que par longs intervalles, de peur d'être trahis par l'expression? C'étaient à coup sûr des délicats et même des laborieux. Sainte-Beuve a nommé Joubert dans cette catégorie d'auteurs qui dédaignent les suffrages faciles et qui se croient toujours au-dessous de leur idée (3). Peut-être le pensa-t-il aussi d'Ampère, qui ne devint pas même l'homme d'un seul livre, parce qu'il était trop confiné dans les méditations solitaires. « Pour être artiste, lui dit-il, il faut être un peu ouvrier (4) » Nous ne concevons donc pas qu'ayant défendu de pareilles idées, il se soit montré aussi rigoureux pour Flaubert, dont l'originalité incontestable était certainement à la hauteur de sa pensée. Le style de ce merveilleux prosateur pouvait paraître « cherché », mais n'oublions pas que sa forme était toujours adéquate au sujet et qu'elle différait selon qu'elle évoquait le fantastique d'une civilisation disparue ou les mœurs d'une banale société bourgeoise. Le lecteur doit ignorer la dépense de fatigue cérébrale à l'instant qu'il juge. C'est le résultat qu'il faut envisager. Sainte-Beuve a presque toujours été fidèle à ce principe, excepté pour l'auteur de

(1) *Nouveaux lundis*, t. IV, p. 82.
(2) *Ibid.*, t. IV, p. 82.
(3) *Causeries du lundi*, t. I, p. 139.
(4) *Nouveaux lundis*, t. XIII, p. 261.

Digitized by Google

Salammbô. Il a également reproché à J.-J. Rousseau de sentir l'effort, mais non avec autant de cruauté et en invoquant l'excuse de son origine genévoise. C'est à cette occasion aussi qu'il disait que Töppfer et Necker travaillent trop leur phrase et pesaient trop leurs mots : « C'est trop bien, disait-il (1). » Toutefois, chose étrange, tandis qu'il avait reconnu, en s'adressant à Ampère, que pour être artiste il faut être un peu ouvrier, il a reproché à J.-J. Rousseau ce qu'il conseillait à Ampère : « Il y a mainte fois de l'ouvrier dans son art, » écrit-il en parlant de l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* (2). « Son tort était à ses yeux de ne pas être né au bord de la Seine, mais au bord du lac Léman. Il ne se sentait pas aussi bien chez lui dans sa langue. Mais Flaubert, lui, pour n'être pas un enfant de Paris, était de tout même né au bord de la Seine, à Rouen... (3)

La vérité, à notre sens, c'est que Sainte-Beuve, à la fin de sa vie, sentit poindre une littérature où réellement la recherche allait devenir excessive, où la facticité remplaçait l'inspiration, où des vocables bizarres et des constructions précieuses prenaient la place de l'idée. Sainte-Beuve s'effraya. Il eut un recul. Il se repentit peut-être d'avoir fait des concessions trop larges aux laborieux. Quand les de Goncourt écrivirent : « Malheur aux producteurs de l'art dont la beauté n'est que pour les artistes!... Voilà une des plus grandes sottises qu'on ait pu dire : elle est de d'Alembert » ; quand il lut cette sorte de profession de foi qui avait un parfum d'ésotérisme, il se révolta. Il sentit reverdir son ardeur. Il prit une attitude d'athlète : « Ici il y aurait toute une bataille en règle à livrer, » s'écria-t-il. C'était, en somme, toute sa critique qu'il s'agissait de défendre. Il déclara que d'Alembert avait dit quelque chose de sensé et d'humain. Il trouva absurde qu'il ne faille

(1) *Portraits contemporains*, t. II, p. 172.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 172.

(3) *Ibid.*, t. II, p. 172. « Les auteurs génevois, même ceux qui ont le sentiment du style, ne se sentent pas complètement chez eux dans leur langue ; la vraie mesure, le vrai niveau si mobile de cette langue n'est pas au bord du lac Léman, mais au bord de la Seine. »

Digitized by Google

pas tâcher de plaire à l'ensemble de la société. Il repoussa toute limitation du nombre des admirateurs possibles. Et lui, à coup sûr un artiste des lettres, se classa parmi les lettrés plus que parmi les artistes. Il affirma hautement les droits de l'éclectisme. Il faut lire toute cette page nerveuse où l'on aperçoit que Sainte-Beuve lui-même se sent touché.

En sorte que l'opinion exacte et inflexible de Sainte-Beuve est difficile à déterminer. Au fond, il aimait parler comme Du Bellay qui, dans sa traduction des *Adieux aux muses*, avait dit : « Toujours le style te démange. » Il savait combien cette préoccupation constante de la beauté formelle empoisonne la vie de l'écrivain, bannissant les joies du monde, vous empêchant parfois d'être homme politique et homme de famille. « Il faut rentrer dans votre bouge, dit-il, polir votre mot, trouver votre rime, vous frapper le front et vous ronger les ongles (1). » Il trouva que le goût du style est une « gale » qui gâte toute la vie. Il répéta le mot de Du Bellay en s'occupant de Courrier que son soin curieux n'abandonnait jamais et qui, avant de publier sa fameuse lettre à Renouard, avait tenu à remanier quelques endroits et à placer des liaisons manquantes (2). C'est avec une satisfaction visible qu'il constate ces coquetteries de l'écrivain. Aussi reproche-t-il à Delécluze de ne pas avoir fait de rhéthorique et de ne pas connaître les « difficultés de l'art ». Il rapporte que, dans une réunion où Chateaubriand s'était exprimé en maître sur cette question délicate et suprême, Delécluze avait dit : « Eh bien ! moi, c'est étonnant ! voilà des années que je ne rature plus. » Et Sainte-Beuve relève que... tout le monde sourit (3). Il se moqua très agréablement d'un livre de M. E. de Barthélemy sur La Rochefoucauld et il déplore que quand on est jeune, beau, riche, noble comme l'auteur, on s'abandonne à « cette précipitation à écrire, à compiler, à copier, à éditer sans prendre même la peine de se relire » (4). Et un jour qu'il reproduisit

(1) *Portraits contemporains*, t. III, p. 517.
(2) *Causeries du lundi*, t. VI, p. 287.
(3) *Nouveaux lundis*, t. III, p. 82.
(4) *Ibid.*, t. V, p. 374.

Digitized by Google

un passage d'une œuvre de Mme de Scudéry, il se chargea, à sa place, de ratisser sa prose, de supprimer des longueurs, d'oter des *mais*, des *car*, des *encore que* (1). Bien que, comme nous l'avons fait remarquer, il aimât le style facile, il ne s'est pas montré entièrement satisfait de Théophile Gautier, dont on connaît le don extraordinaire d'improvisation. Il admira certainement ce feuilleton de l'*Aquarium* où Gautier raconte tous les mystères sous-marins et qu'il avait écrit au courant de la plume, au coin d'un bureau du *Moniteur*, après une visite au jardin d'acclimatation, « un petit chef-d'œuvre de diction scientifique et de description ». Mais il ne peut s'empêcher d'ajouter : « Il y a du trop ; il y a des jours où la couleur est disproportionnée aux choses et où elle déborde. Le bon Homère sommeillait quelquefois (2). »

Il y a donc eu quelque flottement dans les opinions de Sainte-Beuve sur le labeur de la prose. Faut-il s'en surprendre dans une œuvre aussi touffue, au cours d'une carrière aussi longue sur laquelle des écoles diverses ont exercé leur influence? Mais, dans les nombreux volumes que nous avons examinés, à la faveur de cette collectionneuse méthode enseignée par le maître lui-même, nous n'avons pas relevé de véritables contradictions. Le lecteur aura pu s'en rendre compte. Sainte-Beuve, tout en ne boudant pas aux audaces de la forme, répugnait à ses outrances. Très imbu de littérature latine et grecque, il aimait par-dessus tout la ligne classique, l'ordonnance soignée, conforme à l'essence même du génie français. Il a toujours établi ses jugements dans une région intermédiaire, aussi éloignée des excentricités de langage que des négligences qui décèlent la médiocrité. Toutefois, il aimait encore davantage le laisser-aller se revêtant de grâce que le biscornu et le baroque.

Pour traiter ce chapitre, où il nous a fallu faire un choix entre les critiques, Sainte-Beuve nous a été extrêmement précieux, même par l'excès de son système.

On lui a reproché d'être potinier et même de déshabiller

(1) *Nouveaux lundis*, t. IV, p. 99.
(2) *Ibid.*, t. VI, p. 329.

Digitized by Google

l'écrivain pour nous le présenter avec toutes ses verrues ou dans le charme d'une belle académie. On a dit qu'il se complaisait à de spirituelles médisances ou à des chroniques de scandale. On a prétendu que pour apprécier un talent, il était assez inutile de se livrer à ces analyses des côtés mesquins et petits de l'homme. On représenta comme une manie ce qui était une méthode. Ses démêlés avec Balzac et Michelet sont connus. Ce fut une guerre à coups d'épingles. On attribue ses opinions à des jalousies et à des rancunes. On l'accuse de manquer de justice, délibérément. On cite des articles sévères sur Lamartine, Musset, Béranger, Chateaubriand, d'autres encore.

Sainte-Beuve put commettre des erreurs. Toutefois, il ne semble pas qu'on soit parvenu à le convaincre de partialité. Ses indiscrétions tapageuses, qui doivent être bénies maintenant que nous sommes sortis de l'atmosphère de bataille où elles parurent, peuvent avoir nui à la réputation de sérénité et d'indépendance dont tout critique doit jouir, mais elles n'ont pas rabaissé la valeur de ses jugements. Il a protesté contre les soupçons auxquels il était parfois en butte. Il a écrit à son ami M. Collombet : « Il m'est pénible d'avoir à me prononcer si rudement parfois sur des hommes que j'admire et que j'ai connus. Mais faisant un métier, je ne puis que le faire honnêtement et en toute droiture (1). » Et Planche lui-même, qui avait souvent égratigné son rival, a dû lui rendre cet hommage que s'il lui est arrivé de démentir les éloges prodigués jadis à des contemporains, c'était « non par injustice, mais plutôt par amour exagéré de la justice (2) ».

Quoi qu'il en soit, il avait au suprême degré le sens historique. Il n'avait pas de repos qu'il n'eût bien compris l'origine intellectuelle d'un grand écrivain, qu'il ne l'eût saisi dans sa période de tâtonnements et d'apprentissage. Il faisait la chasse aux documents avec cette minutie dont nous avons parlé tout à l'heure. Si l'on peut appeler « trahison » la découverte de faits intimes capables d'éclairer une physionomie que l'histoire

(1) *Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet*, p. 252.
(2) *Nouveaux portraits*, t. I, pp. 355-402.

Digitized by Google

littéraire a le droit de revendiquer avec orgueil, il en commit beaucoup... Mais il n'en commit pas d'autres. On a eu le tort de mal interpréter ses intentions et d'attribuer à une sorte de perfidie native ce qui n'était que l'amour du procès-verbal. D'ailleurs, la malignité le poussait si peu à s'enquérir de la vie privée de ses contemporains, qu'il n'en usait pas autrement avec les auteurs sur lesquels des siècles avaient passé. Il jugeait que c'était une nécessité de connaître les plus futiles incidents qui accompagnent la gestation du style. Ce trait qu'il rapporte dans l'*Histoire de Port-Royal* (1) au sujet de Guez de Balzac n'est-il pas infiniment curieux au point de vue du sujet que nous traitons ici? Ce laborieux par excellence, avec lequel son homonyme du XIX^e^ siècle aurait pu rivaliser, avait écrit à M. de Saint-Cyran une lettre qu'il avait mise plus de trois mois à enfanter et à polir. Comme la réponse tardait, il lui dépêcha un gentilhomme. M. de Saint-Cyran s'excusa et s'empressa d'écrire sa lettre en présence même de l'envoyé. Or, au rapport de Lancelot, cette dernière missive fut trouvée incomparablement plus belle et plus pleine d'esprit que celle de M. de Balzac. Ce qui fit dire à M. de Saint-Cyran : « On ne pourrait mieux confondre la vanité de M. de Balzac et le temps qu'il perd à faire ses lettres qu'en lui en faisant une toute au courant et en présence de son ami qui pouvait le lui témoigner. » Aussi Guez de Balzac se montra-t-il fort surpris.

Cette simple anecdote, qui nous met en face des réalités du travail littéraire, ne nous apprend-elle pas plus que de longues dissertations? N'est-elle pas révélatrice de tout un état d'âme? Ne nous fait-elle pas comprendre, par la seule illumination de l'exemple, que l'excès peut être fatal à la beauté de la forme? Mais, disons à la décharge de Guez de Balzac qu'il a été un réformateur de la langue, comme Malherbe, et qu'il faut du temps à l'architecte pour faire œuvre neuve. Le scrupule artistique était cause de sa lenteur et il a rendu de la sorte, malgré tous ses défauts, d'inappréciables services.

Ces considérations n'ont pas échappé, d'ailleurs, au sens si

(1) *Deuxième volume*, pp. 40-50.

Digitized by Google

affiné de Sainte-Beuve. Ainsi qu'il a fait pour Guez de Balzac, il procéda pour tous les autres. Il les plaça en pleine lumière. Il les campa dans leur milieu, dans leur champ d'action. Comme ces réflecteurs électriques qui, pendant une bataille navale, explorent les profondeurs de la mer, son œil exercé ne laissait inaperçu aucun détail, si intime fût-il. Ses lèvres devaient se retrousser d'une voluptueuse contraction de dilettante satisfait, quand il mettait en valeur, dans une belle page de critique, l'inédite information, le document qui faisait comprendre l'individu sous le personnage drapé dans sa gloire. L'écrivain sortait souvent meurtri de cet examen d'anatomiste implacable, que les plus brutales nudités n'effrayaient pas. Cela ne le gênait guère. Quand il avait rétabli un tempérament sous son vrai jour, il estimait sa tâche bien accomplie.

Nous avons gagné à sa méthode de pouvoir écrire ce chapitre, tout lardé de citations et où nous avons tâché d'indiquer ce que Sainte-Beuve pensait du labeur de la prose.

GUSTAVE ABEL.

Digitized by Google

SAINTE-BEUVE INTIME

Le secret professionnel n'existe pas en critique littéraire. On fouille, on scrute minutieusement la vie de nos grands écrivains; on la confronte avec les chefs-d'œuvre qui la dominaient ou la faisaient oublier. Et qu'en résulte-t-il? Un bien ou un mal? Les esprits imbus de rêve, avides des sommets d'où l'on n'aperçoit déjà plus la terre, déploreront ces sollicitudes indiscrètes. Les tempéraments critiques, férus des méthodes scientifiques, souriront et ne comprendront pas en quoi la révélation de certaines « faiblesses » peut restreindre l'envergure ou fausser l'harmonie d'un chef-d'œuvre. Ce chef-d'œuvre, mais ne nous deviendra-t-il pas plus sympathique quand une enquête nous aura rendu familières les causes mystérieuses dont il sortit? Tel détail est d'une oiseuse banalité; mais n'est-ce pas la vertu du génie de l'avoir transformé, ennobli?

Sainte-Beuve, non pas qu'il ait un instant songé à en revendiquer le bénéfice pour lui-même, avait très ingénieusement et très généreusement résolu le problème de cette sorte : « Ne nous laissons pas, disait-il, abuser par la généralisation. Tel médicament, néfaste à l'un, sera efficace à l'autre. Et avant, et plutôt que de subordonner les œuvres au parti-pris d'une doctrine — doctrine négative ou doctrine positive —, discutez et accordez à cette individualité le mode d'attention qui servira le mieux sa gloire. »

Quant à moi, j'eusse préféré qu'on respectât la tragique

Digitized by Google

souffrance de Musset, qu'un silence inviolé enchantât pour toujours l'œuvre hautaine de Vigny. Ces brutales histoires d'absinthe, ces grossières explorations de coulisses étaient inutiles et nuisibles. Le « moi » que Musset et de Vigny ont confessé dans leurs chants devait suffire, et il est même illégitime de croire qu'ils nous illusionnèrent, nous trompèrent, le « moi » du poète restant indépendant du « moi » simplement humain. Pour Sainte-Beuve, au contraire, dont la personnalité ne s'exprime pas directement, mais quand même soutient les travaux critiques, la question se résout par l'affirmative, et il devient souhaitable que nous connaissions son intimité. Son œuvre, toute d'intelligence, et d'une intelligence compatible avec le plus grand charme, parce que son cœur valait son intelligence, requiert les procédés d'investigation biographique dont il usa avec une dextérité non encore dépassée. Son œuvre et sa vie étant celles d'un critique, offrent un mouvement plus égal, une unité plus équilibrée que chez de purs et simples lyriques, et comme elles nous promènent sur ces « coteaux modérés », qu'il affectionnait en littérature, en politique, en philosophie, en tout, si elles nous frustrent des envolées sublimes vers l'apocalyptique inconnu, elles nous épargnent aussi de dégringoler aux plus lamentables niveaux.

Aussi, j'entre mal dans les considérations par lesquelles s'ouvre le discours de M. Brunetière, prononcé aux cérémonies commémoratives de Boulogne. Son dédain pour « les histoires de femmes » est une caricature, et il me semble difficile de caricaturer la physionomie amène de Sainte-Beuve, sa bonhomie malicieuse et généreuse, les grâces de sa tendresse insinuante. Comme je préfère à cet exorde-là cette dédicace que Charles Monselet inscrivit en tête d'un de ses livres : « Au critique souriant ! »

Sainte-Beuve dut au romantisme sans doute, mais surtout à ses origines un peu anglaises, qui l'apparentaient moralement aux lakistes écossais, ce sourire particulier, ce sentiment de la poésie terrestre et de l'intimité, qui le caractérise parmi les autres romantiques et auquel le moderne chantre des *Humbles*,

Digitized by Google

François Coppée, est peut-être comptable de ses bonnes productions.

Lui qui vécut et mourut célibataire et à qui plus d'un, sans le comprendre, garde une dent pour sa conduite privée, était, à mon avis, le mieux désigné pour créer un foyer et l'orner comme il fit sa maison de la rue Montparnasse, où nous irons tantôt. Les circonstances n'en ont pas décidé ainsi. Ses meilleures pages (et ne sont-elles pas toutes les meilleures, malgré qu'elles forment cinquante volumes ?) accusent une compréhension délicate de la femme, que seule une grande et constante adoration pour la femme était capable d'inspirer, et il est vraiment dommage que l'autorité d'un des maîtres actuels de la critique se soit complue à entretenir une légende, injuste autant que surannée.

Je n'ai point tenté d'écrire le chapitre des femmes chez Sainte-Beuve, il exige une délicatesse trop rare; je n'ai voulu que l'indiquer dans un crayon rapide.

* * *

Quand vous pénétrez dans la cour de la Bibliothèque nationale ouverte sur la rue des Petits-Champs, que vous prenez l'escalier du fond, à gauche, et que vous en gravissez deux étages, une voix lointaine et déjà bienveillante répond immédiatement : « Entrez », à votre « toc-toc » légèrement impressionné. L'absence de toute consigne, depuis la rue des Petits-Champs jusqu'à la porte du département de géographie, devient un véritable bien-aise lorsque, cette porte poussée, vous vous trouvez devant un vieillard dont l'âge, près de soixante-dix ans, n'a pas courbé la haute taille, et dont les yeux souriants, eux aussi, dans une physionomie accueillante, rencontrent les vôtres comme ceux d'un ami. On cause une heure, deux heures, et votre premier soin, quand vous quittez ce vieillard juvénile, n'est point de vous demander : « Est-ce que je ne fus point importun ? » mais d'ouvrir le tome IV des *Nouveaux lundis* et de relire les lignes écrites, il y a quarante ans, par Sainte-Beuve sur M. Jules Troubat, alors son secrétaire : « M. Troubat est naturellement si libéral et si prodigue

Digitized by Google

de lui-même envers les autres qu'on peut sans inconvénient lui conseiller de commencer un peu à songer à lui, de penser à se réserver une part qui lui soit propre, et en concentrant ses études sur un point, de se faire la place qu'il mérite d'obtenir un jour, et nonobstant ce conseil, le garder encore longtemps. »

M. Troubat est resté le même qu'il y a quarante ans. Sa libéralité, son abnégation sont tout simplement émouvantes. On en a parfois abusé. Et tout en satisfaisant le second désir de Sainte-Beuve qui le garda huit années, jusqu'à sa mort, et en fit son ami, son légataire universel — un titre de noblesse qui vaut qu'on le proclame —, il a réalisé également le premier de ses désirs : il s'est fait une place à part, il a borné l'ambition de toute sa vie à veiller pieusement sur la mémoire de Sainte-Beuve (1), et si l'on veut entrevoir ce que fut le grand critique, il suffit d'écouter le témoin de ses intimités, le collaborateur de ses travaux, le confident de ses pensées, de ses souvenirs, presque son fils adoptif, et un fils impartial : car plus d'un point le sépare de son maître, qu'il avoue avec cette droiture dont celui-ci n'avait pas besoin de lui montrer l'exemple pour qu'il la pratiquât.

Éclairé par la religion d'un tel guide, on éprouve qu'il serait préférable d'oublier les documents de l'enquête pour n'en retenir que la conclusion, d'indiquer tout d'abord et pour tout la donnée psychologique essentielle des relations de Sainte-Beuve avec Mme Victor Hugo et quelques autres femmes. Mais comme la publication, enfin survenue, du *Livre d'amour* à ramené diverses plumes à tracer des ébauches de ce portrait d'âme, il convient d'ouvrir une parenthèse et d'examiner s'il n'y a, dans ces ébauches d'hier et d'aujourd'hui, aucune erreur de dessin et aucune faute de tonalité.

On a beaucoup et longtemps chuchoté autour des relations de la famille Hugo et de Sainte-Beuve. La Hugolâtrie s'est trouvée la plus nombreuse ; elle en profita pour soutenir que le

(1) On doit à M. Troubat, sur Sainte-Beuve : *Souvenirs et indiscrétions ; Lettres à la Princesse ; Chroniques parisiennes ; Cahiers, Essais critiques ; Sainte-Beuve intime ; La maison de Sainte-Beuve*, et diverses conférences.

Digitized by Google

vilain rôle fut tenu par l'auteur des *Lundis*, ce libertin au cœur sec, incapable d'élan. On connaissait, encore à moitié enfouie, l'existence de son poème le *Livre d'amour*, traduction, ou plutôt « trahison » de son amour avec Mme Hugo. Sur la foi d'une légende lancée par Alphonse Karr, on y dénonçait l'artifice de la phraséologie, de mensongères confidences et un fonds assez hypocrite d'immoralité. Seuls, les intimes de Sainte-Beuve savaient à quoi s'en tenir, mais une décision du maître leur commandait d'attendre que la mort des trois intéressés, M. et Mme Hugo et lui-même, eût rendu possible, sans froissement, la publication du *Livre d'amour*.

Ou je me trompe, ou voilà, pour un odieux libertin et un renégat de l'amitié, une preuve de tact qui méritait d'être imitée. Or, en 1879, estimant sans doute que Victor Hugo abusait de sa longévité, M. Pons révéla non le *Livre d'amour*, mais les « inconnues » de Sainte-Beuve, et sans crier le nom de Mme Hugo alors disparue, il éclaira suffisamment, par son commentaire de demi-précision et ses extraits du poème, la physionomie de cette « Adèle inconnue ». Outre une indélicatesse à peine déguisée, M. Pons avait commis l'imprudence de broder des commentaires : son réalisme un peu gros n'avait point percé les apparences des situations qu'il décrivait, l'âme de Sainte-Beuve lui échappait.

Vingt-cinq ans plus tard, M. Léon Séché frisait le même écueil, par un autre bord. Son livre récent sur *Sainte-Beuve* (t. II, *Les mœurs*) ne tient pas, heureusement, tout ce que promet un sous-titre plutôt déplaisant. Les préférences de sa pensée lui font dédaigner arbitrairement toute une partie des « mœurs » intimes de Sainte-Beuve. Cette vie d'amourettes multiples et fugitives, était-elle donc quantité négligeable? Les figures en eussent-elles détonné dans le tableau plus distingué (et plus chaste, ajoute M. Séché) où se coudoient des personnalités féminines comme Mme Hugo, Mme d'Arbouville, George Sand, Mme Juste Olivier, Ondine Valmore, la princesse Mathilde? Bref, ne se cachait-il là aucun butin psychologique dont nous puissions savourer le miel ou le sel? Et quant à la part de vérité que l'auteur côtoie, il tergiverse tant et si bien

Digitized by Google

qu'il s'y dérobe et nous la dérobe aussi : c'est qu'il tient, on ne sait pourquoi, à justifier cette épithète de chaste, que les survivances jansénistes de son esprit (1) et son discret ascétisme expriment, en guise de conclusion, à chacun de ses chapitres malgré les aveux du poète. Comme, au demeurant, il est de lecture attrayante, et servi par une documentation très avertie, son livre séduira plus d'un lecteur.

Enfin, le centenaire du critique, avec le *Livre d'or* traditionnel, devait produire au grand jour le *Livre d'amour*, dont on glosait seulement quelques passages. Soixante-cinq ans d'une existence dérobée (il avait été imprimé, non publié) lui avaient forgé une réputation suspecte. Le centenaire de Hugo, en faisant relire abondamment *Olympio*, avait vengé le poète au détriment du critique, que son roman *Volupté*, un Olympio au charme désuet et inspiré par Mme Hugo, condamnait sur son seul titre. La révélation du *Livre d'amour* devait dissiper cette longue et sourde équivoque ; il la fallait intègre, délivrée de tout réquisitoire et vierge de tout plaidoyer. A M. Jules Troubat, dont ce livre était la propriété, en revenaient donc le devoir et l'honneur. Or, quelques jours avant que l'éditeur Durel en eût achevé l'impression (2), paraissait chez Fontemoing un *Livre d'amour* par M. Michaut. Il est permis à un journaliste de mettre en œuvre le machiavélisme de son industrie pour être le premier à révéler un événement sensationnel. Va-t-il falloir louer un professeur-historien, parce qu'il a déployé une hâte aussi subtile et rehaussé des extraits du poème posthume, ornés de ses commentaires, du titre même du *Livre d'amour* (3)? Ce qui est sûr, c'est que les plus informés s'y sont laissés prendre et que quelque temps sera nécessaire pour faire connaître l'édition de M. Troubat, la seule qui mérite ce nom.

Quelle impression dégage donc ce livre vécu? Car, nous

(1) M. Léon Séché est l'auteur d'un livre sur *Les derniers jansénistes*.

(2) *Le livre d'amour* de Sainte-Beuve, publié par JULES TROUBAT. Paris, Durel, 1904. (20 fr.)

(3) *Le livre d'amour* de Sainte-Beuve, par GEORGES MICHAUT. Paris, Fontemoing, 1904. (3 fr. 50 c.)

Digitized by Google

l'avons dit, ce n'est pas ici le lieu de recommencer, documents en main, l'histoire des amours de Sainte-Beuve avec Mme Victor Hugo, et il importe seulement de caractériser le rôle psychique de chaque personnage. Si Hugo était le « lion », s'il était le héros des récentes victoires littéraires, l'âme de Mme Hugo était encline à goûter une poésie plus discrète, plus repliée sur elle-même, d'une mysticité plus lamartinienne. Quand ils s'étaient unis, les subterfuges de la jeunesse et les fleurs de l'élégie avaient caché à leur amour le profond abîme que creusait entre eux, dès le principe, la différence de leurs tempéraments. Sainte-Beuve, par contre, moins géant et plus raffiné que Hugo, son idole, suppléait au manque de lyrisme verbal par une émotivité plus douce et plus pénétrante. Il se trouvait déjà très proche d'Adèle Foucher quand ils furent présentés l'un à l'autre, et sa langueur insinuante, qu'il appelait *volupté*, son inquiétude, qui le faisait balancer entre le scepticisme de *Joseph Delorme* et la religiosité tendre des *Consolations*, rencontra vite dans l'âme de la femme d'*Hernani* un coin ignoré, une fontaine discrète où se rafraîchir en se rénovant. Nous sommes bien loin de la prosaïque banalité : le ménage à trois. Le poète des *Orientales* et son thuriféraire Sainte-Beuve étaient en effet étroitement liés. Le second se rangeait volontiers au passage du premier, et sa sincérité, qui est hors de conteste, nous laisse entrevoir à quelles luttes intimes il fut en proie. Il aima Mme Hugo et en fut aimé, parce qu'ainsi l'avait voulu leur sort, et cependant, aucune secrète violence de triomphateur à l'adresse de l'ami trompé, encore moins de vile gratitude, n'entache la confession du *Livre d'amour*. L'affection pour le génial poète et la passion pour sa femme s'y expriment avec une force égale. Les faveurs les plus enviées, quand il les eut obtenues, ne modifièrent rien à ses doubles attachements, et l'on touche ici le point le plus douloureux de ce drame où il n'y a que des victimes et où le seul coupable semble être le destin. Sainte-Beuve est plus que l'amant platonique de Mme Hugo. La sincérité propre, quoi qu'on en ait dit, du *Livre d'amour* et de toute la vie de Sainte-Beuve d'ailleurs, les allusions poignantes qui se répondent dans

Digitized by Google

les nobles lettres des deux amis, aujourd'hui publiées, la persistance de rapports entre Sainte-Beuve et Mme Hugo, quand le critique et Victor ne se voyaient déjà plus, des témoignages privés enfin rendent superflues les réticences de M. Séché. Hugo sut ce qui était, et pourtant il n'y eut point de mélodrame. Hugo dut sentir l'innocence de ce malheur. Il dut sentir que les distances psychiques existant entre sa femme et lui — lui-même allait aimer pour la vie Mme Drouet — ne pouvaient être rapprochées ni comblées par aucune solution grossière. Il dut sentir cette force inéluctable du destin dont frissonnaient ses œuvres dramatiques, il ne se reconnut pas le droit intérieur du châtiment. Malgré le changement introduit dans la nature des relations, longtemps ils continuèrent tous trois à se voir, à s'estimer, à s'aimer. Plus tard la littérature, j'ai failli écrire la politique, greffa ses malentendus sur cette situation inconnue de beaucoup, et l'on réduisit à une basse rancune, à une vengeance d'intrus découvert, la rupture littéraire des deux amis.

Nous renvoyons donc, pour le précis des faits quotidiens, aux biographies dont nous ne corrigeons ici que les conclusions. Que la petite Adèle Hugo fût l'enfant de Sainte-Beuve, cela, à mon sens, n'a pas plus d'importance que le reste, touchant le fonds du débat, seul essentiel, sinon que cette croyance de Sainte-Beuve nous a valu une page délicieuse du *Livre d'amour*, une de ces pages d'où émane toute une atmosphère.

Cette atmosphère qui avait uni les deux amants, Sainte-Beuve ne pouvait s'empêcher, avant comme après cette aventure, de la répandre autour de lui, et, pour la respiration même de sa vie intime, d'en chercher le renouvellement continuel dans certaines ambiances, dans certaines âmes féminines.

Nous ne le suivrons point parmi les vicissitudes de ses amitiés célèbres et sans issue, dont le dénouement le rendait aux suggestions douloureuses de la solitude et frappait la fécondité de son génie. Nous évoquerons simplement Mme d'Arbouville, qui séduisit ce délicat par sa délicatesse, et s'abandonna à la douceur d'être prise par un homme qui l'avait d'abord com-

Digitized by Google

prise et longtemps adorée. En apprenant qu'elle agonisait à Lyon, auprès de son mari, Sainte-Beuve, alors à Liége, quitta momentanément et brusquement son poste pour la rejoindre. Mais elle ne mourut qu'un peu après, à Paris même, et quand sonna l'heure solennelle, elle interdit à son ami de franchir le seuil de sa chambre pour un suprême adieu.

Ces mouvements spontanés du grand critique nous éloignent décidément du sommaire libertinage dont on lui a fait la trop facile réputation morale, et auquel c'est le lieu de répondre brièvement.

Sainte-Beuve commence vers cette époque (1850) à éprouver les premières fatigues de l'âge. Ce n'était pas en vain qu'il avait pour Mme Hugo, Mme d'Arbonville, d'autres, dépensé la fine richesse de sa sensibilité. Il sentit, plus que jamais, le besoin d'un foyer où le travail et la joie eussent mêlé leurs habitudes quiètes, et plus que jamais les circonstances semblaient lui interdire de réaliser la seconde partie de son vœu. — I avait manqué plusieurs occasions de mariage, entre autres avec la fille du général Pelletier. — Son retour à Paris et son entrée au *Constitutionnel* lui permirent donc de s'installer rue Montparnasse, où nous allons, en quelque sorte, lui rendre une visite posthume, mais ne lui permirent pas d'inaugurer près de son foyer intellectuel le foyer domestique qu'il souhaitait. Il se résigna à en connaître seulement l'illusion, et il accueillit et il entretint cette illusion avec une complète franchise, avec aussi beaucoup plus de sentimentalité qu'on ne le soupçonne. Ces amours fugitives et nombreuses ne le forçaient plus à répandre son « moi » comme jadis, et la femme n'en continuait pas moins à parfumer les sources de sa vie. Pour être critique (et critique combien avisé !) on n'en est pas moins homme, et l'indulgente curiosité du critique découvrait toujours une perle dans ces fumiers, sur lesquels la tristesse de l'homme ne dédaignait pas de se pencher.

Oui, Sainte-Beuve fut un sentimental, et c'est l'excuse de cette enquête intime de le prouver. Il le fut à soixante-cinq ans comme il l'était à vingt ans. La comtesse de C... me raconte qu'on l'entendit un jour se rouler sur le parquet de son appar-

Digitized by Google

tement, et s'y heurter la tête avec un désespoir ingénu ; qu'une autre fois, se promenant en voiture au bois de Boulogne avec Solange Clésinger, la fille de George Sand, il avait eu les yeux gros de larmes parce que Solange Clésinger répondait par des rires à ses compliments et à la mimique expressive de son visage. Et M. Troubat me disait hier que, dans les dernières années de sa vie, alors que la souffrance en avait fait un courageux martyr, apprenant que son amie du moment était malade, il avait tout lâché, retrouvé ses jambes d'autrefois, et était couru compâtir aux ennuis de la dulcinée. On pourrait multiplier les anecdotes, s'il n'était à craindre qu'on y vît seulement des anecdotes. Et il vaut mieux insister sur l'étonnante franchise que Sainte-Beuve apportait dans sa conduite. Il sortait au bras de ses maîtresses, il les arborait, sans pose aucune; il les emmenait parfois dîner chez Magny le lundi soir, après que son article avait paru au *Constitutionnel*; il les installait chez lui, en tout ingénu comme un étudiant de Mürger, partageant sa mansarde et son pain sec avec Musette ou Mimi.

C'était si bien l'élégiaque par excellence que, même à cet âge où l'on n'est déjà plus qu'un fantôme impuissant, il veillait toujours à s'entourer de fleurs, voire médiocres, pour leur parfum et non pour les cueillir : « Il me semble qu'un moment encore je fais asseoir ma jeunesse à mes côtés », écrivait-il lui-même. Et quand il mourut, il aimait en Célina D... « le dernier leurre d'un bonheur introuvé [1] ».

* * *

Il y a trente ans, la rue Montparnasse [2] était l'une des rues les moins fréquentées et les plus mal connues de Paris. C'était presque une rue de banlieue, qui avait ses habitudes et ses habitués. Le matin, une fenêtre du n° 11 (une maison à deux étages comme on peut les compter à Paris sur ses dix doigts)

(1) PONS, *op cit.*

(2) Voir *La maison de Sainte-Beuve*, par JULES TROUBAT, dans le *Bulletin de la Société historique du VI^e^ arrondissement de Paris*, année 1898, t. I., p. 120-140, auquel j'emprunte ces renseignements.

Digitized by Google

s'ouvrait, et un homme à figure rondelette et souriante, aux yeux petits et malicieux, une menue calotte de soie sur la tête, déversait un peu d'eau de savon dans un réceptacle en saillie. Il venait de faire sa barbe. A 11 heures, un joueur d'orgue arrivait donner son aubade devant le même n° 11; aussitôt, « un pigeon mélomane accourait des hauteurs du collège Stanislas et se posait sur l'instrument, puis sur l'épaule du musicien en dodelinant de la tête. Il ne quittait pas la machine et l'accompagnait en volant jusqu'au bout de la rue, tant qu'elle continuait à moudre de la musique. On ne me l'a pas raconté, je l'ai vu ». Un omnibus, car il passait là un omnibus, avait également contracté une habitude. Il ralentissait progressivement et s'arrêtait devant le n° 11. Une seconde fenêtre s'ouvrait; la bonne, cette fois, tendait au conducteur et au cocher de l'omnibus des verres de vin, et cette formalité accomplie, les chevaux se remettaient en marche. Ceci à l'insu du maître, qui se fâcha en apprenant la chose. Parfois, des voitures arrivaient, simples fiacres venus là des divers points de Paris sur cette bizarre indication, comprise par l'automédon : « Chez Sainte-Beuve », ou voitures princières qui stoppaient au ras de la porte d'entrée, car il était loisible aux immeubles du second empire de n'avoir pas de trottoir. De celles-là sortaient les plus gros personnages de l'empire, souvent même la princesse Mathilde ou le prince impérial. La maison existe toujours, avec le réceptacle en moins et le trottoir en plus, au milieu d'une rue complètement *haussmannisée*, hélas !

On entrait donc, et on se trouvait dans un intérieur « coquet et propret », un intérieur hollandais que la sensation d'un jardin, au bout du corridor, rendait plus accueillant encore. Il n'y avait point de parquet, mais un carrelage noir et blanc par places. Des tables rondes dans les salles du rez-de chaussée, où avaient lieu des dîners littéraires restés célèbres. On sait que Sainte-Beuve, tout le contraire d'un pontife, laissait au principal invité, par exemple la princesse ou George Sand, le soin de nommer les convives. Une harmonie parfaite, qui était tout simplement l'âme même du maître, régnait aussi

Digitized by Google

dans la maison. Quand on gravissait un étage, la même simplicité, la même propreté vous souriaient. « *Pas une tache d'encre* », disait la princesse Mathilde. Ce mot vaut un volume. On accédait au bureau de travail du critique par un corridor. « Il y avait une marche en entrant, Sainte-Beuve avertissait toujours ceux qui en sortaient. « Il y a un pas », disait-il. Asselineau avait pris l'habitude de le répéter avant qu'il ne le lui eût dit.

Et M. Troubat continue ainsi : « Que d'illustrations ont franchi ce seuil! Un vieux fauteuil de repos, s'il écrivait les mémoires de sa jeunesse et qu'il eût retenu les noms de tous ceux qui s'assirent sur lui, pourrait seul en faire l'énumération. Il faudrait aussi qu'il les fît parler, et ce serait le livre le plus varié et le plus incomparablement beau qu'aurait fourni la critique depuis les *Entretiens de Gœthe* par Eckermann. »

« On était reçu cordialement — j'emprunte maintenant à Champfleury —, mis à l'aise aussitôt par ce diable de petit homme en calotte noire; on regardait ses étranges sourcils roux, touffus, qui formaient comme un toit au-dessus des yeux; on souriait de sa bonhomie, on causait. Sainte-Beuve semblait répondre : il travaillait. Il travaillait à introduire sa vrille dans vos pensées. »

Oui, Sainte-Beuve avait un coup d'œil extrêmement pénétrant, et au delà des traits extérieurs, il découvrait tout de suite le dessin moral du personnage qui posait devant lui. Et ceci n'est pas une manière de parler, mais un fait. Les personnages posaient dans son bureau, en face de lui. Il ne leur infligeait pas d'attitude conventionnelle; il voulait que leurs gestes fussent ceux de la vérité quotidienne, leur regard, celui de leur individualité, et leurs paroles, la traduction de leur pensée. Il manda ainsi la princesse Mathilde, la fit asseoir en vis-à-vis, à la place que son secrétaire occupait, la regarda un instant, comme pour attraper la ligne de son modèle, et commença bientôt : « Elle a le front haut, fait pour le diadème... » Vous admirerez ce pastel au tome XI des *Nouveaux lundis* et vous comprendrez pourquoi il est admirable.

Quelle maison historique fut si longtemps le témoin d'un

Digitized by Google

labeur si varié et abrita un travailleur aussi original et aussi indomptable? On se demande comment, en dépit de ses relations nombreuses, des difficultés matérielles de l'existence, des souffrances atroces auxquelles il succomba, de sa mission au Luxembourg, on se demande comment un homme a pu concevoir et produire tant d'œuvres d'*érudition* impérissables, une encyclopédie à ce point vivante. Une féconde discipline, inspirée par une haute conscience, dirigeait la besogne. Ainsi, le vendredi, Sainte-Beuve s'enfermait, et pendant douze heures, emporté par une fièvre enthousiaste et grave, il donnait le premier jet de crayon de son prochain *Lundi*. Il le laissait reposer et le reprenait les mardi, mercredi et jeudi de la semaine suivante. Trois jours suffisaient à peine à la rédaction définitive, au minutieux travail du style. On retranchait, on ajoutait, on épinglait des banderolles supplémentaires à une page centrale; on arrivait ainsi à faire un de ces habits exposés aux vitrines des confectionneurs, avec leurs doublures, leurs toiles empesées encore en dehors; c'était au secrétaire à rentrer tout cela et à recopier le texte pour les typographes. Le samedi, on corrigeait les épreuves, on retouchait un détail. Le dimanche, Sainte-Beuve allait lui-même au journal, affolé jusqu'à la dernière minute et traquant les coquilles comme ses pires ennemis. Le reste du temps, les soirées par exemple, était employé à des lectures que faisait et qu'annotait le secrétaire. Parfois même, Sainte-Beuve, confiant dans celui-ci, le priait de parcourir à sa place tel ou tel ouvrage, et il se rangeait souvent à son avis.

Ces quelques indications laissent deviner les méthodes de travail du critique. On pourrait glaner bien davantage; mais il faut se borner. Et maintenant, qu'est devenue cette habitation si originale, ce berceau de tant de chefs-d'œuvre? Le n° 11 de la rue Montparnasse existe toujours, en quelque sorte désaffecté, hélas! des souvenirs dont l'avait pétri le grand critique. En dépit des charges les plus lourdes, M. Troubat, légataire universel de Sainte-Beuve, put y demeurer dix ans et y conserver la présence de l'écrivain. Pendant dix ans, il se considéra encore comme le secrétaire attentif aux studieuses

Digitized by Google

habitudes de son maître, et il composa sur lui les livres que nous avons cités. Puis il fallut, avec quel crève-cœur, vendre l'immeuble auquel on apposa, par la suite, une de ces plaques piteuses, comme il en pullule à Paris...

* * *

Il y aurait également un chapitre séduisant à écrire sur la générosité de Sainte-Beuve. Le vieux fauteuil de repos ne vit pas que des amis littéraires, mais aussi des amis anonymes, moins hardis à s'asseoir sur lui. Bien des malheureux sortirent reconfortés, moralement et matériellement, qui étaient entrés en espérant sans doute, mais en n'espérant pas tant. Il me semble entendre Sainte-Beuve se dire, lui qui revendiquait en dehors du spiritualisme, du rationalisme, du positivisme, de tous les dogmatismes, un diocèse large et bienfaisant de la libre-pensée, il me semble l'entendre se dire mentalement : « Je te donne ceci pour l'amour de l'humanité. »

Mentalement. Car, là plus qu'en tout autre chose, cet homme, qui alliait une si grande finesse à un si grand bon sens, aimait à rester discret, et ce serait trahir ses intimes désirs que rechercher et de publier les faits de son humanité. M. Pons a rencontré l'expression juste, une expression qui est une noble action, quand il a salué en Sainte-Beuve un « héros de la charité silencieuse ».

ÉMILE GÉRARD.

Digitized by Google

LA

DERNIÈRE PENSÉE DE SAINTE-BEUVE

Si l'on devait mesurer l'importance d'un écrivain au nombre et au poids des publications biographiques qu'il a inspirées, Sainte-Beuve, mort en 1869, serait tout près d'occuper le premier rang dans notre histoire littéraire. Aucun des grands classiques des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles n'avait suscité une activité aussi abondante trente-cinq ans après sa disparition, et, au XIX^e^ siècle, je ne vois guère que Victor Hugo, dont la personnalité ait éveillé des zèles aussi jaloux et des curiosités aussi inlassables.

Faut-il s'étonner d'une disproportion, qui tient peut être à ceci que Sainte-Beuve a été un critique, au lieu d'être un poète ou un romancier? Pendant quarante années il a tenu un sceptre et décrété avec une autorité souvent discutée, mais jamais égalée en France. Sa royauté, à bien juger, n'était pas plus méprisable que celle d'un auteur de fictions. Elle offrait même cet avantage appréciable d'appeler la contradiction perpétuelle de faire penser plutôt que de faire vibrer, de parler aux hommes plutôt qu'aux femmes, d'être œuvre de raison plutôt que de sensibilité. Et si la nature de son talent le condamnait, aussi bien que les prédilections de sa plume, à n'intéresser qu'une élite, n'oublions pas que cette élite est en majorité celle des savants, des écrivains et des artistes; n'oublions pas non plus avec quelle persévérante énergie, Sainte-Beuve, conscient de l'étroitesse des horizons de la critique, a cherché et a réussi à

Digitized by Google

les élargir, au point qu'on a pu dire, d'après lui-même, qu'il avait écrit l'histoire naturelle des esprits, ce qui n'a plus grand'chose de commun avec le métier de La Harpe ou de Gustave Planche. Grâce à lui, et à lui seul, le critique est devenu un moraliste, point indigne de la succession de Montaigne et de La Rochefoucauld. Il ne s'est plus contenté d'analyser et de juger des livres, il a voulu peindre des hommes, et il fait parfois avec tant de pénétration et d'intensité qu'il lui est arrivé de découvrir et de montrer, derrière les formes indécises et flottantes de l'individualité, l'arrière-fond moral de l'humanité entière.

Le moraliste ne cesse d'observer. Chaque jour, chaque homme, chaque rencontre lui apportent une confirmation ou un accroissement des notes déjà prises. Sainte-Beuve ne faut pas un instant à sa tâche. Mais comme il est journaliste, qu'il demande à la feuille éphémère un gagne-pain et aussi un aiguillon, il se verra asservi à une périodicité régulière de production qui donnera à ses « caractères » et à ses « maximes » un tour dont n'avaient eu point à se préoccuper ses illustres modèles. Il restera concret pour être vivant, et étant concret, il fera des « portraits », qu'il qualifiera ainsi pendant les premières années, puis qu'il ne qualifiera plus du tout, lorsque ses articles seront désignés simplement par le jour où ils paraîtront dans un journal. Mais il ne saura dissimuler tout à fait sa veine d'écrivain, et après avoir édité les *Pensées* de Joseph Delorme, il lui arrivera, à la fin d'une étude sur La Rochefoucauld, d'être pris d'un désir d'émulation où se trahit le vieil homme (c'est en 1840) et d'ajouter ses « maximes » à celles du grand classique. Dans ses *Cahiers* posthumes reparaît la même obsession, le même besoin de faire court et ramassé, qu'il juge un homme ou l'homme; à bien voir, elle est partout dans son œuvre et elle la caractérise mieux que n'importe quoi. En le rangeant parmi les moralistes du XIX[e] siècle, M. Émile Faguet savait très bien ce qu'il faisait.

Ce moraliste a ceci de particulier, qu'il étudie surtout l'homme dans les livres et par les livres. Ce n'est point défendu par les préceptes du genre, et le chapitre des « Ouvrages de

Digitized by Google

l'esprit » est peut-être le plus parfait des *Caractères*. Il n'y aurait péril que si, perdant pied, l'observateur allait à la dérive du passé et ne savait plus diriger son objectif sur les phénomènes moraux de son temps. On a reproché à Sainte-Beuve, non certes d'avoir ignoré ses contemporains, mais de les avoir trop souvent méconnus. C'est qu'il manquait de recul ou bien qu'il manquait du calme nécessaire, ayant été ivre de toutes les aspirations et malade de toutes les fièvres des deux premières générations du XIX^e^ siècle.

Sainte-Beuve n'est pas, en effet, un esprit critique à la façon de Bayle. Sans doute, à partir de 1848 surtout, il vivra sédentaire, terré dans son cabinet de travail, s'interdisant tout voyage, toute absence, insensible aux plaisirs mondains et aux vanités du dehors. Il sera le bénédictin laïque du XIX^e^ siècle. Mais, jusqu'à cette date, il n'est pas un mouvement philosophique, littéraire ou politique dont il n'ait été, en apparence, peu ou beaucoup. On l'a connu — et il s'est avoué lui-même — catholique fervent dans son enfance, puis sensualiste à la façon du XVIII^e^ siècle, libéral comme on l'était au *Globe*, puis saint-simonien, puis disciple de Lamennais et, plus tard, tout proche du protestantisme de Vinet et de Juste Olivier; d'autre part, romantique, ami et thuriféraire de Hugo, puis son ennemi implacable, enfin rallié à l'empire, dont il se fit l'apologiste et qu'il finit, après son entrée au Sénat, par combattre sourdement et même par condamner tout haut dans sa politique réactionnaire Que de tempêtes sous ce crâne chauve, couronné de l'immortelle calotte! Dans une lettre à M. Zola, Sainte-Beuve écrira ces mots, dont M. Michaut a fait l'épigraphe de son gros livre (1) : « Je défie personne, excepté

(1) J'aurais pu énumérer plus haut, à l'appui de mon dire, les livres et les articles principaux consacrés à Sainte-Beuve, à sa personne et à ses écrits. Mais on les connaît, et l'occasion du centenaire leur a été propice. Les plus récents sont ceux de M. Séché, où il y a certaines lacunes (tout le chapitre que j'esquisse ici fait défaut) et aussi de bien bonnes choses, sans compter l'inédit toujours alléchant, et les 735 pages in-8° de M. Michaut, qu'on réduirait aisément d'un quart, si l'on voulait faire abstraction de l'ambiance de l'écrivain, mais qu'on ne pourra jamais se passer de consulter pour l'histoire de ses variations et le menu détail de sa vie. On verra, d'ailleurs, bientôt en quoi je pense autrement que ces confrères très érudits.

Digitized by Google

moi, de s'en tirer et d'avoir la clef. » Il est fâcheux que M. Michaut n'ait point imprimé la suite : « ... encore se pourrait-il bien que, si je voulais tout repasser nuance par nuance, j'en donnasse ma langue aux chiens ! »

C'est peu rassurant, mais ce n'est point concluant. Quel est donc l'homme de génie, ou simplement l'homme d'esprit, qui s'est connu profondément? Est-ce que Chateaubriand et Hugo n'ont pas été la dupe d'une illusion persistante, qui est comme le châtiment de leur sensibilité poétique? Ils l'ont été, ou ils ont feint de l'être, à en juger par leurs autobiographies, et il faut nier leur sincérité ou confesser leur aveuglement. Sainte-Beuve, quoique moraliste, était donc bien excusable de ne pas toujours lire clair dans son âme. Ou plutôt, lorsqu'il sut déchiffrer le grimoire, il était vieux, et il ne se rappelait plus très exactement les faits moraux de sa jeunesse et de sa maturité. Nous oublions les physionomies, les noms et les dates, et l'on s'étonne que nous laissions s'oblitérer, à un certain moment, les contours indécis des fantômes, suaves ou sinistres, qui peuplèrent jadis notre cerveau !

De là, les indécisions et les contradictions de la critique contemporaine, lorsqu'elle prétend nous dire le mot de cette rare intelligence et de cette conscience obscure. Certes, je ne m'avance point trop, en proclamant le désaccord qui éclate, de-ci de-là, entre les jugements de M. Michaut et ceux de M. Séché, et je sais de très bonne source que le dernier secrétaire de Sainte-Beuve, l'ami et le servant intime, le dépositaire fidèle et éprouvé de sa pensée, n'accepte ni les uns ni les autres. Que faire alors? Faut-il désespérer? Ou bien, faut-il s'efforcer de réduire la difficulté, soit en divisant la besogne, soit en laissant de préférence la parole à l'écrivain? On ne trouvera ci-après que l'esquisse des opinions professées par le Sainte-Beuve des dernières années, et on lui laissera, autant que possible, le soin de les exprimer lui-même.

***

On est généralement contraint d'admettre qu'à deux époques de sa vie Sainte-Beuve fut tout bonnement ce qu'on appelle un

Digitized by Google

rationaliste. Il était tel vers 1823, lorsqu'il s'inscrivit à l'école de médecine, et il aimait à le rappeler beaucoup plus tard : « J'ai eu l'honneur d'être autrefois un élève de cette faculté de « médecine si attaquée en ce moment dans la personne de ses « plus excellents maîtres. C'est à elle que je dois l'esprit de « philosophie, l'amour de l'exactitude et de la réalité physio- « logique, le peu de bonne méthode qui a pu passer dans mes « écrits, même littéraires. » Ainsi s'exprimait-il, au Sénat, le 19 mai 1869. Il y avait déjà quelques années qu'il était revenu, de son propre aveu, aux convictions de sa jeunesse. Quand donc les avait-il délaissées au juste? En 1827, il nous parle de son « matérialisme tranquille », et on peut, malgré certaines contradictions, attestant des troubles au moins passagers, le croire sur parole. En 1863, dans une lettre à Mme Hortense Allart de Méritens, il écrivait d'un ton agréablement négligent : « J'ai fait un peu de mythologie chrétienne en mon « temps ; elle s'est évaporée. C'était pour moi, comme le cygne « de Léda, un moyen d'arriver aux belles et de filer un peu « plus tendre amour. La jeunesse a du temps et se sert de « tout. Je suis vieux et je vois plus juste. »

L'aveu a son charme et son intérêt; mais est-il tout à fait sincère? Chateaubriand aussi, partant pour Jérusalem, invoque l'amour et la beauté, et c'est à Sainte-Beuve que nous devons de ne l'oublier point. En vérité, dans cet intervalle qui est celui d'une génération, il a pu se passer bien des choses. Il y a place, de 1827 à 1863, pour plus d'un entraînement de la sensibilité, pour plus d'une variation de la pensée. Reste à savoir quelles furent les empreintes successives, quelle en fut la profondeur. Sainte-Beuve soutient qu'elles n'entamèrent jamais le fond, qu'il ne fut jamais catholique que littérairement. Et, ce qui importe davantage, il le soutient dès l'origine des crises qu'il a traversées. A son meilleur ami d'enfance, à l'abbé Barbe (1),

(1) MM. Michaut et Séché ont longuement mis à contribution les lettres à l'abbé Barbe. C'était leur droit. Mais un principe de critique, qu'ils n'ont pas toujours suffisamment respecté, veut que chaque témoignage soit contrôlé, à sa date, par les autres témoignages jouissant d'une autorité égale. Or, à la même époque où Sainte-Beuve rassure son ami sur la solidité du fond chrétien qui est

Digitized by Google

il écrit le 26 juillet 1829 : « Je dois t'avouer que si je suis « revenu avec conviction sincère et bonne volonté extrême « (*bonne volonté surtout*) à des idées que j'avais dépouillées « avant d'en sentir toute la portée et tout le sens, ç'a été bien « moins par une marche théologique, ou même philosophique, « que par le sentier de l'art et de la poésie. » Le 30 mai 1830, il revient sur ce sujet et il reconnaît qu'après « bien des excès de philosophie et de doutes », il a été peu à peu ramené aux croyances premières. « Mais, hélas! ajoute-t-il, ce n'est là « encore pour moi qu'un simple résultat théorique ou d'expé- « rience intérieure, et je suis loin d'y ranger ma vie et toutes

en lui, nous savons d'autre part qu'il a perdu sa foi. Il y a plus et pis. En 1845, il confesse à l'abbé que son *Port-Royal* a été mis à l'index; il s'en afflige en termes respectueux, ce qui ne l'empêche pas, à quelques mois de là, d'imprimer ces mots pour son tome III de l'ouvrage : « Si jamais pareil honneur nous arrivait d'être mis à l'*index*... » (Voir *Correspondance*, t. III, p. 99, et la note.) La contradiction est pénible à relever. Elle le serait davantage si l'on ne savait que Sainte-Beuve aimait d'affection très tendre cet unique condisciple et concitoyen, et que, tenant compte de sa simplicité d'âme, de son éloignement, comme aussi de son caractère sacerdotal, il met toujours une espèce de coquetterie à rester à ses yeux le jeune Boulonnais de 1819. Chez tout autre, cette coquetterie pourrait s'appeler de l'hypocrisie. Désintéressée et puisant sa source dans un sentiment quasi fraternel, elle a droit à notre indulgence. Elle l'a d'autant plus que Sainte-Beuve avait une nature ondoyante et complexe, et qu'à plus d'un moment il se fit en lui des confusions, et il soutint des contradictions morales, qui eussent été impossibles dans une conscience moins hospitalière. M. Michaut, au reste, me paraît avoir heureusement caractérisé cette particularité si troublante de la nature du critique, en disant : « La complète intelligence ne va pas sans sympa- « thie, ou du moins sans un souvenir sympathique : on n'a pas l'intelligence de « certains sentiments au degré où il l'a eue, lorsqu'ils vous sont toujours restés « étrangers. » (*Op. cit.*, p. 38.) Et je rapprocherais de cette définition de la critique *morale* de Sainte-Beuve un aveu qu'il fait lui-même en 1869, c'est-à-dire au terme de sa carrière : « Toute ma jeunesse n'a été qu'une longue recherche et « qu'un long doute. » Il ne faut donc pas nous le représenter comme ayant successivement épousé, puis répudié des doctrines religieuses parfaitement contradictoires. C'est l'imagination et la sensibilité qui furent seules entamées, et elles subirent seules des assauts, auxquels échappa le fond solide et comme rocheux de cette âme, où le XVIII^e^ siècle avait inscrit le doute philosophique pour jamais : « Après avoir beaucoup rêvé et m'être joué par l'imagination, écrit-il le « 12 décembre 1868 à M. Morin, je me suis rabattu à la pensée et à la stricte « vérité, autant que l'homme peut la saisir. » Et aussi « Jeu de l'imagination », répliquait-il à Olivier qui, un jour, « lui rappelait tant de belles pages de son *Port-Royal* » (MICHAUT, p. 390, note 4).

Digitized by Google

« mes actions, comme il conviendrait. » Sa foi, si elle est sincère, n'est donc pas agissante; elle ne porte aucun fruit, et loin d'imiter ces aspirants à un retour de ferveur, dont la conduite morale, en se régularisant et se disciplinant, prépare la rédemption définitive, Sainte-Beuve parle bien de rédemption, mais ne fait nul sacrifice à cette grande œuvre. C'est ce que confirme, malgré des réticences, la suite des lettres à l'abbé Barbe; car le 1er février 1835, il y a plutôt recul que progrès chez le correspondant du prêtre boulonnais : « ... Mes sentiments sont toujours avoisinant le rocher de la foi, s'y brisant souvent comme des vagues, plutôt qu'y prenant pied comme un naufragé qui aborde enfin. » Et il justifie vaguement cette longue incertitude par des « circonstances réelles » dont le papier ne peut « souffrir » le récit. L'année suivante, c'est bien pis; le recul est encore plus marqué : « Religieusement et spirituellement, je souffre aussi de l'absence de foi, de règle fixe et de pôle; *j'ai le sentiment de ces choses; mais je n'ai pas ces choses mêmes*, et bien des raisons s'y opposent (1). » Et encore : « Plus j'y pense, plus (à moins d'un changement divin et d'un rayon) donc je ne me crois capable que d'un christianisme, si je l'osais dire, éclectique, choisissant dans le catholicisme, le piétisme, le jansénisme, le martinisme. » (*Corr.*, t. III, p. 41.)

Tenons-nous en là ; ou plutôt sautons deux cents pages ; nous sommes en 1865, et c'est le nouveau sénateur qui, remerciant l'abbé Barbe de ses félicitations, se confesse encore une fois à lui : « Si tu te rappelles nos longues conversations sur

(1) C'est à peu près ainsi qu'il parle à Vinet, dans une lettre du 1er janvier 1838 (*Correspondance*, t. I, p. 44) : « Le malheur des natures qui n'ont que des inspirations et des inclinations sans la foi est d'être à la merci d'un souffle, d'une vicissitude. Quand j'écris, quand je parle, je me sens presque involontairement amené à suivre un certain ordre de vérités, et je ne trouve que là les réflexions dont mon esprit et ma plume ont besoin. Mais si, par malheur, d'autres inspirations se présentent quelquefois, si d'autres souffles me rapportent durant quelques loisirs des parfums oubliés, je m'y laisse reprendre, et ma plume alors et mon esprit se livrent à cet ancien et nouvel attrait. » M. Michaut a connu et cité ce passage; mais il s'étonne (pourquoi ?) du mot *inspiration* au début, imprime *souffrances* pour *souffles* et supprime le dernier membre de phrase.

Digitized by Google

« les remparts ou au bord de la mer, *je t'avouerai qu'après plus « de quarante ans j'en suis encore là.* Je comprends, j'écoute, « je me laisse dire ; je réponds faiblement, plutôt par des « doutes que par des arguments bien fermes ; mais enfin je « n'ai jamais pu parvenir à me former, sur ce grave sujet, une « foi, une croyance, une conviction qui subsiste et ne s'ébranle « pas le moment d'après. »

En d'autres termes, il n'est jamais parvenu (et pas plus en 1825 qu'en 1865) à ce degré de sécurité et de sérénité que donne une conviction religieuse (1). Mais ce qu'il ne dit pas à son ami d'enfance (moitié par scrupule et moitié par honte), c'est que ses doutes se sont à la fois épaissis et précisés. Sainte-Beuve n'est pas seulement en dehors de la communion chrétienne ; il la combat et la déteste. Est-ce là une disposition nouvelle, et comme imprévue, de son esprit ? Non point. Car fils du XVIII^e^ siècle et de sa philosophie, il n'a jamais pu nourrir des sentiments bienveillants pour « l'Infâme ». Sa crise de puberté morale une fois passée, il est allé d'instinct à Daunou, c'est-à-dire à cette l'école de desséchement et d'analyse, qui rapporte tout à la physiologie et ne laisse rien à l'inspiration d'En-Haut. Plus tard, après des tâtonnements et des curiosités ondoyantes, nous le voyons, dans ses *Chroniques parisiennes* de 1843-1845, nettement anticlérical (2). Plus tard encore, il mettra (7 août 1859) ce post-scriptum à une lettre qu'il adresse au positiviste Laffitte : « Doctrine et non reli- « gion. Ayons l'opinion des sages : laissons au peuple le calen- « drier. » Serait-il donc de ceux qui, du haut de leur dédain aristocratique de purs esprits admettent la nécessité d'une foi pour les ignorants et les humbles ? On serait porté à le croire, si on lit et rapproche certains passages de ses *Lundis*. Le 14 novembre 1864, rendant compte des *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne* de M. Guizot, il écrit ceci : « L'humanité « n'est pas un philosophe ; la majorité des hommes ne sup-

(1) M. Michaut reconnaît (p. 450) que le scepticisme de 1840 ne diffère pas de celui qu'affiche Sainte-Beuve en 1864. Mais la lettre de 1865 reporte les limites bien au delà dans le passé.

(2) Le détail est dans MICHAUT, p. 458.

Digitized by Google

« porte pas le doute, l'incertitude ; il leur faut des solutions, « et qu'elles soient encourageantes, consolantes, salutaires ; il « leur faut des réponses à tout prix : à défaut de celles des « savants, ils en demanderaient plutôt aux oracles ». Et le 30 janvier 1865, il inscrit, dans la conclusion de plusieurs articles consacrés aux *Entretiens sur l'histoire* de M. Zeller, ces mots délicieusement ironiques : « Il ne suffit pas d'élever « des autels à la Bonté, et de les élever même dans son propre « cœur : il faut des images plus parlantes aux foules ». Il va au delà et se trahit davantage, quelques lignes plus loin : « Pour guérir des folies et des misères désespérées, il faut des « remèdes extrêmes et qui eux-mêmes, à les bien prendre, « visent quasi à la folie ; il faut une contre-folie, mais qu'elle « semble divine et qu'elle soit entraînante en sens inverse et « contagieuse. »

Nous voilà loin des ménagements de plume de jadis ! Plus loin de cette première édition de Port-Royal, encore chaude de la parole jaillie des lèvres et où, à défaut d'une foi personnelle, il y avait du moins de la sympathie, et même de la ferveur dans la peinture de la « folie de la croix » dont parle quelque part l'auteur des *Provinciales !* Une religion pour le peuple, c'est — et avec quelles réticences — la seule concession que le rationaliste fasse désormais aux nécessités du moment, à cette politique impérialiste qui, comme tous les pouvoirs absolus, a eu finalement recours à la crosse et au goupillon. Mais cette concession que Sainte-Beuve fait au malheur des temps, combien il la déplore et la retire dans l'intimité ! Les *Lettres à la princesse* sont pleines d'expressions amères, contristées, ou railleuses, ou colériques, où se peint une conviction forte, et parfois rageuse, d'anticlérical. Tantôt c'est Mgr Dupanloup, tantôt c'est le P. Gratry, contre qui s'aiguise sa verve malveillante : « Oh ! s'écrie-t-il, le 13 (février ?) « 1868, quand la France et l'empereur se purgeront-ils de cette « lèpre cléricale ? » Et à propos du dîner du Vendredi-Saint, dont une certaine presse envenima (1) la fable, il s'emporte

(1) *Correspondance*, t. II, p. 293.

Digitized by Google

contre « l'infamie ecclésiastique » ; il ne craint même pas de rappeler certaines orgies des libertins du XVII[e] siècle, et il s'écrie (ce qui n'était pas sans quelque inconséquence et un peu d'égarement) : « Il n'est pas mal qu'il y ait des jalons pour « marquer, de temps en temps, le retrait des religions en « décours. »

C'est « bien du bruit pour une omelette », faut-il, à notre tour, objecter. Et ajoutons vite que le vrai Sainte-Beuve des dernières années, dans la quiétude ordinaire de sa pensée, libre et studieuse, ne nous semble pas être ce mangeur de curés, dont la calotte noire se soulève sur le crâne en tempête. Le non-croyant qu'il était à cette date, qu'il fut, malgré qu'il en parût, pendant toute sa vie, fut toujours respectueux des convictions sincères, et il évita, avec un soin continuel, ce qui, dans ses écrits, sa parole ou ses attitudes, eût pu affliger, ou décourager, ou ébranler la piété de ceux qui l'approchaient, l'écoutaient ou le lisaient. Là est la vérité et non point dans certaines outrances, échappées à sa bile, ni non plus dans ces demi-aveux qu'une faiblesse, bien caractérisée par M. Michaut, un désir de plaire surtout, lui arrachait à l'heure propice comme un simple compliment.

N'y a-t-il donc pas un seul endroit de son œuvre où Sainte-Beuve se montre à nous dans la sincérité entière et contrôlée de son attitude? Le jour n'est-il pas venu où, s'étant interrogé du mieux qu'il pouvait, ayant surtout observé ses *réactions* devant tel ou tel phénomène religieux, dont un livre, une parole, un acte lui apportait l'écho fidèle, il a, enfin, confié au papier un portrait de lui-même, tracé d'un crayon aussi sûr que ses innombrables portraits d'autrui? Je ne crois pas m'illusionner — et Guizot, qui s'y connaissait, a eu cette intuition — en avançant que c'est au tome IX des *Nouveaux lundis* qu'il faut aller voir, dans le célèbre article sur les *Méditations* du ministre-historien. C'est là qu'on trouvera cette délicieuse esquisse, tendre et discrète comme un pastel du XVIII[e] siècle, mais ferme de contours et à cause de cela inoubliable, cette esquisse « d'un philosophe pur, d'un savant et d'un critique de « bonne foi, qui ne recule devant aucun problème, devant

Digitized by Google

« aucune solution, devant aucune espèce de solution ». Est-on en droit de taxer ce critique de timidité ou de négation, parce qu'il s'en tient à certaines conjectures sur l'humilité de nos origines, au lieu de faire sienne la mythologie fleurie et aisée de la *Genèse?* « Pour sa peine, vous l'appelez sceptique : ne « croyez pas l'humilier. Qui dit *sceptique* ne dit pas qui doute, « mais qui examine (1). Il examine tout et n'est disposé à « trancher sur rien. Jamais il ne tirera la barre après lui. » Il sait bien que « tant qu'il y aura des hommes sur la terre, on « cherchera ainsi toujours, et le dernier mot, reculant sans « cesse, ne se trouvera jamais ». Il sait aussi à quel prix s'achète tout progrès de cette humanité, où tant d'orgueil se mélange à tant de bassesse : « le faible est mangé par le fort, « et cette dure nécessité se retrouve partout, dans l'histoire « comme dans la nature ». Nous sommes des apparitions éphémères, et il faut, de même qu'à l'ingratitude, nous résigner à l'oubli. Car l'oubli nous attend, et quant à l'espoir de « laisser « un souvenir, un nom », qu'est-ce donc, sinon « une dernière « forme trompeuse, un dernier mirage que s'offre à elle-même « et que projette devant elle l'imagination des hommes. « Chaque être (et je parle des élus et des favorisés)... a eu son « jour, son heure d'éclosion brillante, son printemps sacré; « après quoi vient le déclin, et l'ombre et la nuit. » Mais n'y a-t-il pas une voix en nous, une voix d'En-Haut, qui nous promet l'immortalité, qui nous la promet, soit parce que notre désespoir ne sait accepter cette vision terrible de la disparition totale, soit encore parce que nous avons une réelle et sûre intuition de quelque au-delà : « ce qu'on appelle instinct et qui

(1) L'appellation ne lui déplaît pas; en revanche il déteste et repousse celle d'*athée*. Dans une des *Lettres à la Princesse*, il fait une moue dédaigneuse, en soulignant le terme: « Voilà ce que je pensais, moi, *athée et païen*, à ce qu'on dit! » (P. 125.) Et, dans une lettre du 12 mai 1868, à un inconnu, qui lui avait encore appliqué le mot, il réplique : « De quel droit me qualifiez-vous du titre d'*athée*? « C'est une accusation mobile que les orthodoxes de tous les temps se sont plu à « prononcer successivement et à faire planer sur toutes les têtes qui les gênaient. « Lisez encore une fois mes écrits, vous y trouverez plus de doutes que d'affir« mations sur les choses que je ne sais pas. Car ne croit pas à la révélation qui « veut. » (*Correspondance*, t. II, p. 302.)

Digitized by Google

« semble à d'autres d'une portée infaillible ne trompe pas mon « sage ; il y applique son analyse ; il en démêle le principe et le « jeu, il s'en rend compte d'après les lois de l'optique morale. « Il sait que le cœur humain est un labyrinthe ainsi fait, et « avec un écho si bien ménagé, qu'une seule et même voix « peut se faire à elle-même la demande et la réponse. Il tient « donc ces réponses pour de simples reflets de désirs, des « répercussions et des réflexions du même au même, qui « ne prouvent autre chose que le foyer intérieur d'où elles « sont parties, et qui peuvent rester stériles comme tant de « désirs. »

Ce n'est pas le tout de cette sagesse ; mais c'est assez pour nous convaincre que le penseur qui a tracé ces lignes d'une main ferme n'était pas qu'un douteur, en effet, qu'il avait, légèrement idéalisées ici, et qu'il affirmait à l'occasion ses convictions d'incroyant. Sans doute Sainte-Beuve a protesté, lorsque Guizot, dans une lettre publiée en annexe de l'article, lui a fait tout crûment l'application intégrale de ce portrait et a prétendu y reconnaître son juge. Il a protesté, mais non nié, et voici comment il s'est tiré d'affaire : « J'ai simplement pro- « duit, dit-il, une conception de mon esprit, arrivé au terme ». Mais que signifie cette réticence? Et qu'est-ce qu'une telle conception, si ce n'est l'idéalisation légère, habile et aimable d'une pensée mûrie (*arrivée au terme*), dans cette tête de l'homme de soixante ans? Et si l'on en doute, si l'on est porté, comme nous l'insinue Sainte-Beuve, à faire la différence entre un aveu simple et une création de l'esprit où l'écrivain a mis, avec toutes ses complaisances, ses secrets penchants, qu'on relise attentivement un passage d'une lettre écrite deux ans plus tard, d'une lettre privée et où le libre épanchement est non seulement permis, mais en quelque sorte imposé : « Vous « savez, mon cher ami, *à quel fond de vérités je crois*, autant « qu'un tel mot est applicable au faible esprit de l'homme; les « années m'affermissent dans cette manière de voir et d'envi- « sager le monde, la nature et ses lois, et *notre courte et passa- « gère apparition sur une scène immense où les formes se succè- « dent au sein d'un grand tout, dont nous saisissons à peine*

Digitized by Google

« *quelques aspects et dont l'incompréhensible secret nous échappe* (1).
« Ce n'est ni triste ni gai, mais c'est grave, et quand on en est
« là, on peut laisser avec leurs airs de dédain tous ces esprits
« disciples et superficiels qui se flattent de tenir la clef des
« choses, parce qu'ils ont dans la main quelques bibelots chré-
« tiens, païens ou autres, qu'ils adorent. Au diable les fétiches
« de quelque bois qu'on les fasse (2) ! »

* * *

Les citations abondantes et pressées qu'on a lues auront, j'ose l'espérer, levé tous les doutes. Il s'en extrait une philosophie douce et quiète, à la Montaigne, une philosophie résignée de vieillard, qui fut aussi celle de Renan, mais sans le clinquant littéraire qui nous gâte un peu la fin de cet autre sage. Guéri de bien des illusions et satisfait par son élection de sénateur dans sa seule ambition (qui, à bien prendre, était moins le désir d'un couronnement glorieux que celui de la sécurité matérielle définitivement assurée), Sainte-Beuve coula ses derniers jours dans une tranquillité d'âme, qui lui permit, malgré les atteintes physiques, un travail fructueux et à peu près constant. Dans ses lettres comme dans ses articles des quatre dernières années et jusque dans ses discours au Sénat, on le retrouve tel, n'ayant plus ni la chaleur des passions, ni la

(1) L'image qu'il emploie ici, dans la familiarité et la spontanéité d'une lettre intime, lui était dès longtemps coutumière. Je la retrouve dans un article sur La Rochefoucauld (*Nouveaux Lundis*, t. V, p. 391), daté du 17 août 1863 : « ... Si je me force d'aimer ce que je ne suis pas ou le contraire même de ce que « je suis, ce n'est pas désintéressement du *moi* : c'est que je me pique peut-être « de n'être rien en particulier et que je m'aime mieux apparemment *sous cette « forme brisée, multiple et fuyante que sous toute autre.* » Cette forme fuyante, n'est-ce pas, reflétée et comme résumée, la personnalité humaine telle qu'il l'entrevoit? Comparez encore la lettre du 18 septembre 1868, où il dit à M. Chantelauze : « J'ai habituellement de l'homme de moins grandes idées, et je « ne le vois que comme un des innombrables accidents dans les variétés de la vie, « un accident bien fugitif et transitoire, une apparition d'un instant (cet instant « fût-il composé de quelques millions d'années), et ce que Pindare a appelé le « songe d'une ombre. »

(2) La lettre adressée au docteur Veyne, ami du critique, est datée du 22 octobre 1866 ; l'article sur les *Méditations* fut publié le 14 novembre 1864.

Digitized by Google

vivacité des indignations de la trentième et même de la quarantième année, désabusé, mais non dégoûté de la vie, au contraire l'aimant en pleine sincérité et conscience, acceptant ses contraintes, ses ombres contrastantes, ses lacunes et ses laideurs avec un sentiment de bénévolence rarement troublé. Certes, il est resté, à quelques égards, l'être vibrant, à la communication rapide et même douloureuse de jadis; il prend encore feu, mais pour des idées, non pour des hommes. A mesure qu'il se sent plus assuré, plus fortement garanti contre les assauts du doute moral, il trouve plus de goût et d'appétit à se projeter au dehors, à parler haut et net, à « veiller aux questions et rappeler les principes », comme il écrit (1). Il a peu à peu conscience d'un rôle politique à jouer (2), d'un rôle d'autant plus séduisant et plus utile qu'il est tout à fait isolé dans son milieu, dans ce Sénat où il ne rencontre pas une approbation; dans cette presse gouvernementale, où il détonnera bientôt et où il devra céder la place à des confrères moins scrupuleux; dans le cercle plus intime de ses relations personnelles où il sacrifiera à une conviction vaillante, têtue et presque enragée, la seule amitié de femme qui lui restât, à lui, ce grand « féminin » qu'il avait été !

Comment cette dernière évolution s'est accomplie, c'est ce qui reste à étudier. Il nous reste à découvrir un aspect peu connu de l'écrivain, en même temps qu'à rechercher si cet avatar final, qui a étonné et scandalisé ses contemporains et jusqu'à ses biographes (3), était aussi imprévu qu'on a mis une

(1) Lettre à M. Ch. Ritter, 24 mai 1868.

(2) Il écrit, le 13 septembre 1869 (un mois avant sa mort !), à M. Gustave d'Hugues : « Je suis moins littérateur pur que je ne le dis par politesse et que vous ne le supposez; c'est bien politiquement que je juge que jamais situation ne fut plus grave, plus précaire et ne laissant que le temps à peine d'y pourvoir. » (*Correspondance*, t. II, p. 285.) Voir aussi (*ibid.*, p. 328) sa lettre prophétique à M. de Lescure, où il annonce presque la chute prochaine de l'empire.

(3) M. Séché, notamment, ne me paraît pas avoir une notion exacte de toute cette évolution finale, et quand il s'étonne et s'afflige de ce passage de Sainte-Beuve à l'ennemi, du moins à l'apparence, il oublie que le futur collaborateur du *Temps*, journal de l'opposition, était, dès 1862, en relation et presque en coquetteries avec Nefftzer (voir *Correspondance*, t. I, p. 283), qu'il connaissait et estimait fort Schérer et sa critique, qu'il lui écrivait, le 6 mai 1862, ces mots qu'il

Digitized by Google

certaine bonne volonté et une étrange insistance à le soutenir. Pour celui qui a lu la série des *Nouveaux lundis* et la dernière partie de la *Correspondance* de Sainte-Beuve, il n'est pourtant rien qui ne paraisse naturel et comme déterminé à l'avance dans l'accentuation progressive de ses idées politiques.

Faut-il même parler de progression, et le célèbre critique, dont les aspirations religieuses furent si fluctuantes, si mal ancrées, même dans les périodes où on le crut quasi décidé à un *Credo*, n'a-t-il pas, tout à l'opposé, montré une continuité et une fidélité remarquables dans ses opinions politiques? Il l'a fait, si l'on distingue entre des principes abstraits et l'application, toujours incertaine et éphémère, de ces principes. Sainte-Beuve a beaucoup varié dans ses sentiments à l'égard des régimes successifs que la France connut depuis 1815 jusqu'à 1869; mais il a été relativement très ferme sur les doctrines de gouvernement, qui, de bonne heure, avaient eu ses préférences.

Ces doctrines se résument en trois chefs, dont il serait, en somme, puéril de chercher à établir la concordance historique,

avait bien pesés et qui portaient leur signification : « ... Le sujet a tressailli en se sentant touché à tous les endroits essentiels et qui, pour les médecins qui l'avaient traité jusqu'ici, étaient restés à peu près cachés. C'est vous qui m'avez *philosophé*... » Depuis lors, les échanges d'aménité avaient continué, et le *Temps* guettait et mettait à profit toutes les manifestations d'idées, toutes les productions nouvelles de Sainte-Beuve. Celui-ci, au surplus, n'avait jamais entendu, ni avant, ni après le Sénat, être enchaîné, fût-ce par une chaîne fleurie. Il avait quitté allègrement le *Moniteur*, sans qu'il crût trahir en le faisant, le jour où il avait jugé le divorce nécessaire: « Je ne passais pas à l'ennemi, écrivait-il le 12 janvier 1863, au comte Colonna Walewski; j'étais détaché (au moins j'aimais à l'entendre de la sorte, et le silence de votre excellence ne m'a pas démenti)... » En fait, il se retirait d'une maison où il sentait bien qu'il n'y avait que des serviteurs ou des courtisans. Le 11 avril 1864, il s'expliquait plus clairement dans une lettre à M. de Calonne. Il lui disait les raisons pour lesquelles il était rentré à la *Revue des deux mondes*, c'est-à-dire dans l'opposition (non politique, mais de groupement littéraire) : « Vous savez comme moi la situation qui a été faite aux » écrivains amis du gouvernement et leur isolement de plus en plus sensible dans » la presse... Pour moi, qui me suis autant avancé et engagé, et qui ne m'en » repens pas, j'ai dû pourtant songer à me ménager des *réduits* et un port en cas » de tourmente. » Et cela était écrit près de cinq ans avant l'entrée au journal le *Temps!* Le lecteur conclura.

Digitized by Google

les convictions politiques étant chez chacun de nous, et surtout chez l'homme non enrégimenté dans un parti, dont il accepte l'évangile comme lettre divine (1), affaire d'hérédité, de milieu, de circonstances et de sentiment. Il serait étonnant qu'un esprit ondoyant, et d'une curiosité universelle comme celui de Sainte-Beuve, n'eût pas fait subir à des prédispositions morales, dont on verra bientôt qu'elles étaient natives en lui, certaines retouches d'adaptation. C'est ce qui eut lieu assurément, mais sans toutefois qu'on puisse jurer qu'à aucune heure de cette existence de cérébral, fermée à l'activité publique jusqu'à la fin (ou à peu près), il y ait eu recul ou trahison sur le fond même des doctrines. Admettons donc que Sainte-Beuve fut, dès sa première jeunesse, partisan de la Révolution, sympathique aux revendications populaires et convaincu, d'autre part, qu'un pouvoir fort était la condition inéluctable de toute stabilité politique (2).

Ce sont là des vues qui se concilient parfaitement avec les affirmations de la philosophie du XVIII^e siècle, avec celles d'un Voltaire, ami des monarques absolus, et avec celles des encyclopédistes, dont on ne conteste pas l'influence sur les doctrines et les pratiques révolutionnaires. L'élève des philosophes devait l'être en tout, et il ne fut pas non plus impunément le fils d'un père girondin « que les horreurs de 1793 et les « hontes du Directoire avaient à tout jamais dégoûté du despo- « tisme et de l'anarchie ». Ainsi s'exprime M. Séché (3). Je lui concède volontiers le dégoût de l'anarchie. Mais, parmi les pensées du père de Sainte-Beuve qu'il cite, je n'en vois pas une seule qui contredise rigoureusement le respect d'une autorité

(1) « Avoir un *credo* absolu en politique, affiché et proclamé d'avance, est « chose spécieuse et qui fait honneur devant bien du monde; j'y verrais, moi, au « contraire, moins de sûreté et de force que de faiblesse. C'est comme si on avait « un *credo* en médecine. *Ayez des principes, mais qui, appliqués et dans l'usage, « souffrent des modifications.* » (*Nouveaux lundis*, t. I, p. 154.)

(2) Et, par là-même, de la quiétude où doit vivre un écrivain. Déjà, en 1828, il s'exprimait en ce sens dans une lettre à l'abbé Barbe (*Correspondance*, t. III, p. 9). Il réclamait du calme à l'intérieur, la paix dans un État où l'on respecte et honore les tâches intellectuelles.

(3) *Op. cit.*, p. 24 et suiv.

Digitized by Google

souveraine. J'en lis même qui la concèdent implicitement : « Tibère sans Séjan, Néron sans Narcisse, Robespierre sans « les comités révolutionnaires, auraient été moins funestes à « l'humanité. Un observateur du cœur humain a dit que les « mauvais princes étaient souvent les moins méchants de leur « cour. » Et, *a fortiori*, les bons princes, même tout puissants, méritent-ils de rallier notre choix, plutôt que l'ochlocratie, le « pire des gouvernements », ou que la démocratie, dont une autre maxime, empruntée à Alfieri, condamne les exagérations, tandis que le moraliste boulonnais, révélé à notre attention par M. Séché, approuve une doctrine contraire, recommandée par Montaigne : « Il faut tout faire pour le peuple, et non par le peuple. »

C'est ainsi qu'opina de bonne heure le grand critique. Il écrivait dès 1839 (1) ces mots significatifs : « Vienne un « homme, n'importe lequel, mais un homme enfin, qui monte « un jour sur le dos de cette société et se sente fort : comme il « se vengera à bon droit et lui donnera de l'éperon! » En 1841, il s'exprime dans le même sens en écrivant à Renduel (2). A vingt endroits de ses livres et de ses lettres, il se déclare, sous l'Empire, partisan d'un pouvoir fort, et il ne cesse de se plaindre des influences occultes qui contrecarrent les effets de la volonté de Napoléon III. Déjà en 1856, à quelqu'un qui lui reprochait son silence sur les *Contemplations* de Victor Hugo, il n'hésitait pas à écrire ceci : « ... Il est peu convenable à un « homme qui, comme moi, approuve fort l'ordre actuel, le « régime actuel, et qui estime que la société en a grandement « besoin, de venir exalter sans nécessité un poète de grand « talent sans doute, mais qui a fait en sorte que son nom fût « désormais un nom de guerre (3). » En 1865 il estimait encore qu'il fallait tenir la bride courte à un « peuple léger, peu sûr comme le nôtre ». Quand il parle de l'empereur, il dit « le maitre » (4).

(1) MICHAUT, *op. cit.*, p. 424. La lettre est inédite.
(2) *Ibid.*, p. 469.
(3) *Correspondance*, t. I, p. 214.
(4) Voir *Lettres à la Princesse*, p. 119 et 163.

Digitized by Google

Mais le respect (1), si loin qu'il soit poussé, n'implique pas nécessairement les servitudes, les démarches et les flagorneries où le courtisan se trahit et s'abaisse. Sainte-Beuve refusa toujours les occasions qui lui furent offertes de parader dans les cérémonies officielles, de dîner à la cour, d'être des réceptions des Tuileries ou de Saint-Cloud : « Ce sont des foules où l'on est perdu, » écrit-il à la princesse Mathilde (2). « Je hais de « *solliciter*, répond-il à une demande de service d'un ancien « secrétaire qu'il estime et affectionne pourtant. Si l'on sollicite « vaguement, mollement, on n'obtient pas : il n'y a qu'une « manière, c'est de demander *comme pour soi*. Or, cela engage « beaucoup. Je prends ces personnages par leurs surfaces « polies, je réserve mon indépendance; n'ayant jamais rien à « leur rendre, je m'abstiens d'être leur obligé (3). »

Voilà un fier langage, et ce n'est pas trop s'avancer que d'affirmer que Sainte-Beuve le tint sous tous les régimes. On connaît sa vie à l'écart sous la monarchie de juillet, qui fit des pairs et même des ministres de ses anciens compagnons de lutte littéraire. Sa lettre de démission au ministre belge Rogier est d'une noble et rude franchise. Lorsqu'il écrivait à un ministre d'État de son pays, il n'était ni moins net, ni moins indépendant de ton (4). Il eut toujours de la dignité et de l'indépendance de l'homme de lettres un sentiment à la fois très élevé et très pointilleux. Avec les grands de ce monde il

(1) Respect, ou plutôt sentiment d'une force agissante et triomphante. Sainte-Beuve n'avait pas impunément grandi au milieu des trophées militaires du premier empire. « Un baptême de gloire, écrivait-il encore en 1861, ç'a toujours « été une petite formalité assez essentielle pour sacrer une monarchie. » (*Nouveaux lundis*, t. I, p. 93.) Quatre ans plus tard (et cette fois à propos de Tocqueville comme l'autre fois à propos de Guizot, ce qui est doublement significatif), il termine de très remarquables articles sur la philosophie libérale, issue de 1789, par un couplet qui est peut être sa plus belle page d'apologétique impérialiste : « Ne faisons pas fi des périodes trajanes, etc. » (*Nouveaux lundis*, t. X, p. 329.) On y lit ces mots, qui sont tout un programme politique : « S'il est resté quelque « chose de la démocratie en France dans nos institutions, c'est au gouvernement « d'un seul qu'on le doit. » Voilà, si j'ose dire, la soudure entre les deux hommes qui se complétaient plutôt qu'ils ne se combattaient en lui.

(2) *Lettres à la princesse*, p. 63.

(3) *Correspondance*, t. I, p. 279.

(4) Voir *Correspondance*, t. II, p. 13 et *passim*.

Digitized by Google

traita toujours de puissance à puissance. Fils de la Révolution, il ne se résigna jamais à abdiquer la plus illusoire, mais la plus touchante de ses conquêtes, l'égalité.

De cette égalité il eut le sentiment très vif à l'âge ignorant, où les différences de rang et de fortune ne sont pas un obstacle aux compagnies d'études et de jeux; il le garda « lorsque, élève « en médecine, il eut sous ses yeux tout le côté humble et les « misères de l'humanité » (1). Jusqu'en 1848, condamné à la périodicité incertaine de besognes inégalement rétribuées, insoucieux d'un avenir plus assis, il mena la vie de l'homme de lettres, sans aucun point d'appui, et c'est assez dire. Son passage dans le saint-simonisme trouve peut-être sa meilleure justification dans cet obscur instinct de sa conscience qui lui défendait tout asservissement, et, lorsqu'il nous dit aspirer à une civilisation plus équitable et vraiment universelle (2), lorsqu'il écrit : « il n'y a plus, à vrai dire, que de la foule et du « peuple », il est certainement sincère. Comme La Bruyère veut être peuple, lui avoue son orgueil « d'être un membre, « même obscur, inconnu, même lassé et brisé, de cette foule « humaine qui partout, sur tous les points, s'avance à son but « dans un tumulte puissant » (3). Plus tard, il aura sa crise d'aristocratie intellectuelle; mais il reviendra, sous le second Empire, aux convictions de sa jeunesse; ou plutôt il les retrouvera et les réveillera en lui, comme des fées bienfaisantes. Au Sénat il dira : « Extraire ce qu'il y a de bon dans le socialisme « pour le soustraire à la Révolution et pour le faire entrer dans « l'ordre régulier de la société, m'a *toujours* paru une partie « essentielle et originale de la tâche dévolue au second Em- « pire. » (*Discours sur les bibliothèques populaires*). Enfin il écrira son livre sur Proudhon, qui, dans sa pensée, devait être à la fois une œuvre de justice, de piété morale et de charité. A M. Félix Delhasse il offre spontanément que ses articles réunis en brochure (en volume, serait plus exact) soient vendus au profit de la famille du grand polémiste. « Vous qui êtes du

(1) LAIR, dans *Le Correspondant*, cité par MICHAUT, p. 48, n. 6.
(2) MICHAUT, p. 239.
(3) *Premiers lundis*, t. II, p. 155.

Digitized by Google

« comité d'amis, veuillez me dire si cette combinaison vous « paraît satisfaire à toutes les convenances (1). » La lettre est du 11 septembre 1865, et celui qui l'écrit est un « sénateur d'hier » !

Le culte de la déesse Égalité ne va pas sans certaines outrances, dont l'excuse est à chercher non loin de celui qui s'y livre, dans l'inévitable comparaison entre les disproportions sociales trop réelles et le farouche idéal républicain. C'est ici que le moraliste a beau champ. Dans un article sur Jefferson (4 février 1833) qui vaudrait d'être cité et analysé tout au long, on relève déjà plus d'une allusion cinglante à ces parvenus, à ces assouvis, à ces courtisans de tous les régimes, que tous les régimes ont, d'ailleurs, connus et accueillis : « Après le pre- « mier étourdissement de la catastrophe royale (il s'agit de la « chute de la monarchie de 1815), après ce silence prudent qui « leur est habituel dans les grandes semaines, les partisans de « l'étiquette, du gros budget, du bon placement en impôts, du « cens élevé, des cautionnements onéreux, de l'état de siège « facultatif, ne se tiendraient pas pour battus : ils ont la vie « dure et sont âpres au profit. Quand le peuple se lève et passe, « ces gens-là se jettent à plat ventre : on les croirait morts « en ces moments si en ces moments l'on songeait à eux; mais « sitôt que ce peuple en personne est passé, vite, ils regardent « alentour et se ravisent. Avant la fin de la première quin- « zaine, on les verrait, je gage, du moins les plus agiles, aux « réceptions du président... (2) » Trente-quatre ans plus tard, Sainte-Beuve répétera ces propos d'un désabusé; il fera plus d'une allusion semblable aux ralliés du second Empire, aussi friands que leurs aînés des hochets de la nouvelle monarchie : « « Les sommités officielles d'un État dit égalitaire et démocra- « tique, écrit-il en 1867, se montrent fort jalouses de ce même « titre (celui d' « *Excellence* ») qui faisait les rebuts de la Cour « de Louis XV (3). » Et peu après, rappelant le mot fameux de Talleyrand, « qu'il n'y a pas de sentiment moins aristocra-

(1) *Correspondance*, t. III, p. 212.
(2) *Premiers lundis*, t. II, p. 140.
(3) *Nouveaux lundis*, t. XI, p. 76, note.

Digitized by Google

tique que l'incrédulité », il associera et confondra à dessein deux de ses haines et il ajoutera, au bas d'une autre note, ces lignes méprisantes : « Dans ce prétendu pays démocra-
« tique, chacun tâchant de se faire passer pour noble et d'être
« un homme *comme il faut*, fait mine aussi d'être religieux.
« L'un mène à l'autre (1). »

Mais sa foi impérialiste, qu'en fait-il donc ? Il la garde, même alors, en dépit des démentis sans nombre que la triste fin de ce régime du privilège donne à ses espoirs et à ses secrètes préférences (2) ; il tâche de la concilier, cette foi, avec ses convictions foncières, en se persuadant (on l'avait tant répété et un parti le répète encore) que l'empire est « sorti de la Révolution » (3) et qu'il en est l'aboutissement logique, nécessaire, bienfaisant. Rappelons-nous l'aphorisme de Montaigne, reproduit par le père du critique dans ses notes intimes et accepté mentalement par celui-ci : « Il faut tout faire pour le peuple et non par le peuple. » A cette réserve près, c'est l'esprit de la Révolution qui anime la philosophie politique de l'auteur des *Lundis*. Dès ses débuts littéraires, il le reconnaît et le proclame (4), et si la déconvenue personnelle de 1848 (5) et les expériences douloureuses du lendemain l'ont rejeté en arrière et lui ont arraché quelques cris d'épouvante, bientôt il retrouvera son calme, l'équilibre de ses opinions et de ses jugements. Il se fera l'apologiste des grands hommes de 1789, et il n'hésitera pas à écrire à quelqu'un bien en cour : « Vous
« méconnaissez Sieyès, Condorcet lui-même et d'autres
« encore » (6) et encore : « La France n'a pas à *se repentir*,
« même quand elle a eu des torts ; un peuple qui va son che-
« min et qui marche dans le sens de ses destinées ne se repent

(1) *Nouveaux lundis*, t. XII, p. 113, note 1.

(2) Voir *passim*, dans les *Lettres à la princesse*, ses plaintes à demi étouffées, mais surtout p. 187, 198, 202, 230 ; dans la *Correspondance*, c'est plus fortement exprimé.

(3) Lettre au président du Sénat, *Correspondance*, t. II, p. 155.

(4) Voir MICHAUT, *op. cit.*, p. 49, 58, 60, 141, 145.

(5) Et même en 1848, il se dira « au fond Girondin et républicain par instinct » (*Ibidem*, p. 547).

(6) A M. de Lescure, le 19 juin 1864.

Digitized by Google

« pas. Il n'y a rien de plus impitoyable que l'histoire... (1). »
On ne sait au juste à qui et à quelle date il écrivait une lettre dont voici un fragment conservé et publié (2) : « Cher enfant,
« étudiez la Révolution française avant de crier contre elle;
« étudiez-la et vous l'admirerez! Elle est venue, je le sais,
« comme la loi du Sinaï, au milieu de la foudre et des éclairs.
« Il fallait bien qu'elle commençât par faire tourner la tête au
« monde. Fox a parlé pour elle, car l'étranger l'a autant aimé
« que nous; Gœthe la bénissait; Schiller l'a défendue; Byron
« l'a célébrée; et elle n'avait alors que quinze ans de date!
« Dans cent ans, on y applaudira jusque chez les Samoyèdes! »

***

Telle fut la dernière pensée de Sainte-Beuve, unissant dans une foi qui était dégagée de tout fétichisme et ne se doublait pas d'espoirs excessifs, ses convictions de fils de la Révolution, sa fidélité à l'Empire qui tint bon malgré les fautes commises et ses propres objections, nées des événements, enfin un rationalisme ni agressif ni brutal, mais très ferme, très calme et très lointain en ses racines. Le vieillard rejoignit ainsi le jeune homme, qui avait quitté Boulogne pour Paris, hanté tous les cénacles et toutes les chapelles, flirté avec les religions et les doctrines sans se donner jamais complètement. Il y a, dans cette vie, si ondoyante et si brisée de lignes à l'apparence, une remarquable unité morale, contrastant avec une étrange faiblesse sentimentale. La femme, si l'on peut imaginer un tel dédoublement de cette personnalité, la femme se livrait aisément, l'homme fut, en lui, toujours inexpugnable.

M. WILMOTTE.

(1) Au même, le 14 août 1864.
(2) *Nouvelle correspondance*, p. 374.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les 18 et 23 décembre dernier, Sainte-Beuve a été fêté à Paris, à Boulogne, à Liége et à Lausanne. MM. Jules Troubat, le dernier secrétaire et le légataire universel de l'écrivain, Jules Claretie, Gustave Lanson et Léon Séché ont représenté la France dans ces diverses manifestations. A Boulogne, on a lu le discours de M. Ferdinand Brunetière, empêché. A Lausanne, les autorités académiques ont participé directement à la solennité. A Liége, elle était présidée par M. le recteur Merten.

Les journaux ont donné sur ces commémorations tous les détails désirables. Ce qui s'est passé à Liége mérite toutefois, dans un périodique belge, d'être commenté un peu plus longuement.

M. Lanson, professeur à la Sorbonne, a prononcé à la salle académique de l'université une admirable conférence, dont le texte a été imprimé en tête de ce numéro spécial; le matin du 18 novembre, les étudiants s'étaient rendus en corps, précédés de leurs drapeaux, à l'ancienne demeure de Sainte-Beuve, 25, rue des Anges, où une plaque commémorative avait été préalablement apposée. Le soir, un banquet, présidé par le recteur, a couronné très dignement cette « journée Sainte-Beuve », qui honore les éléments libéraux du corps professoral et de la jeunesse studieuse de Liége et est à la fois une œuvre de réparation et de gratitude.

On comprendra les raisons de haute convenance qui nous décident à retarder la publication de nos chroniques ordinaires, et notamment le compte rendu de l'*Alceste* de Glück, qui fut un triomphe pour le théâtre de la Monnaie, et les notes de M. Dumont-Wilden sur les expositions saisonnières.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

A SAINT-LOUIS ET DANS L'OUEST

29 août.

Me voici donc de nouveau en route pour ce Saint-Louis où l'insalubrité du climat, les fatigues du premier voyage m'avaient fait jurer de ne plus revenir. Le sort en a décidé autrement, et si j'en regrette la cause, j'avoue que, jusqu'ici, je n'en regrette pas trop les effets. Sur cet immense *Kaiser Wilhelm II* la Belgique forme comme un petit monde uni, joyeux, plein d'entrain. Beaucoup des nôtres mettent pour la première fois le pied sur un steamer et tout leur y est un sujet d'étonnement. J'en souris un peu, moi qui en suis à mon septième « passage » et qui suis revenue sur ce même bateau en mai dernier. Je leur

[1] Quand fut conçu le projet de ce numéro spécial, Madame Carlier fut des premières à y applaudir, et elle voulut bien aussitôt nous promettre d'y collaborer. La vaillante femme, qui n'avait pas hésité à faire une seconde fois la traversée pour accompagner son mari gravement blessé, souffrait déjà pourtant de cette fièvre maligne qu'elle avait contractée là bas et qui devait bientôt l'emporter. Elle ne put donc que classer un peu les notes qu'elle avait prises au jour le jour durant ses deux voyages et les lettres qu'elle avait écrites aux siens. Mais elle conservait le projet de rédiger pour nous ses souvenirs, et quelques jours avant la crise finale qui l'enleva, elle nous faisait encore dire que nous pouvions compter sur son travail et qu'elle ne cessait d'y penser Ce sont ses notes, pieusement recueillies par M. Carlier, qu'il nous permet de publier ici. On y retrouvera toute l'intelligence et le cœur de celle qui laisse de si profonds souvenirs et dont l'exquise affabilité, le charme, la rare distinction, mises sans réserve au service du pays, contribuèrent si puissamment à conquérir pour la Belgique, à Saint-Louis, un rang digne des plus grandes nations. *(N. D. L. R.)*

Digitized by Google

en fais de mon mieux les honneurs, surtout aux dames qui n'ont pas résisté aux épreuves du mal de mer, en dépit d'un temps splendide et doux à souhait. Nous sommes en tout trente-huit Belges ! On vient de nous photographier en groupe sur le haut pont, avec *notre* ministre et Mme Francotte au centre, et tous les sénateurs, députés, hauts fonctionnaires et jurés, rangés autour d'eux. Le groupe a réussi ; ce sera un beau souvenir de cette traversée exceptionnelle qui a rassemblé tant de nos compatriotes en route pour le nouveau monde. Chacun admire leur robuste appétit et leur bonne humeur inlassable, toujours en éveil pour chercher de nouveaux sujets de gaité. A chaque instant le télégraphe Marconi nous apporte des câbles ébouriffants et l'on a chansonné toute notre « colonie » dans des couplets humoristiques que M. Van Dorslaer a dits hier soir d'une façon irrésistible. Demain matin nous débarquerons. Comme ces cinq jours auront passé vite !

7 septembre.

Nous y sommes, à Saint-Louis, depuis trois jours déjà. Sans un seul instant d'arrêt, nous avons pris à New-York le train à la descente du bateau, avec nos vingt et un jurés, tous réunis dans un *Pullman* spécial. Les uns avaient fait la route par la Red Star Line, tandis que les autres prenaient avec nous le Norddeutscher Lloyd. Question de temps bien plus que de bourse, car chacun n'a pas pu consacrer dix jours à la traversée parmi tous ces hommes si occupés, si affairés. Nous avons retrouvé notre beau Pavillon, dressant fièrement sa couronne royale dans les airs, avec sa ceinture de vues de nos vieilles villes et de nos grandes usines, qui obtient toujours autant de succès. Ah ! nous avons bien raison d'être fiers de notre participation et de cet arrangement spécial qui groupe harmonieusement dans un même local tout ce qui peut donner une idée exacte et complète de notre petit pays, si travailleur, si industrieux. Je suis si heureuse d'en faire faire ce que

Digitized by Google

j'ai presque envie d'appeler « le tour du propriétaire », car après y avoir tant travaillé en avril et mai j'en suis presque arrivée à considérer ce pavillon comme m'appartenant un peu. Et quand je l'ai revu, nos trois couleurs flottant au vent sur son faite, il m'a semblé retrouver un logis aimé, où l'on a laissé une partie de son cœur. Décidément, non, je ne regrette pas d'être revenue, et l'accueil si sympathique, si empressé, que nous font toutes nos connaissances de l'ouverture n'est pas pour m'inspirer un autre sentiment qu'une vraie et sincère satisfaction.

8 septembre.

Quelle semaine, et j'en suis brisée. Cette méchante fièvre du pays m'a reprise hier, mais il ne s'agit pas de faiblir et c'est le moment ou jamais de se montrer vaillante. Depuis cinq jours *notre* ministre nous a rejoints et ce ne sont que fêtes et réceptions en son honneur. C'est le seul « secrétaire d'État » qui soit venu d'Europe visiter l'Exposition. Jugez si on l'accueille avec distinction. Dimanche soir, nous avons donné pour lui un grand banquet de cent et deux couverts dont les journaux font tous l'éloge et à la fin duquel il a remis en grande solennité au président Francis et au directeur général Skiff la plaque et la cravate de l'ordre de Léopold. Ils en ont été justement fiers et ravis, et quand mon mari, nouant la cravate au cou de M. Skiff, lui a cordialement donné l'accolade aux accents de la *Brabançonne*, cette charmante Mme Skiff a pleuré de joie si sincèrement que nous avons tous eu les larmes aux yeux avec elle. C'est notre aimable et dévoué ministre à Washington, le baron Moncheur, si gracieux, si bien posé ici, qui a rempli le même office pour le président Francis, et celui-ci, dans son éloquente réponse, a tenu à rappeler qu'en inaugurant notre pavillon, nous l'avions placé « sous l'aile de la charité ». Ces Américains, que l'on dit si secs et si sans gêne, ont parfois une sensibilité exquise et des paroles vraiment touchantes. Et l'archevêque a clôturé les discours en termes élevés particu-

Digitized by Google

lièrement applaudis. C'est un homme encore jeune, de haute stature, et qui personnifie bien ce catholicisme américain s'adaptant à la vie moderne et prenant un développement continu qui mériterait à lui seul toute une étude.

Après ce grand banquet, ç'a été une suite ininterrompue de luncheons, de dîners d'apparat, de réceptions sans fin et qui n'auront de terme que lundi. Le *at home* de Mr et Mme Francotte dans le pavillon a été très réussi. Le ministre a entendu jouer son *Valeureux Liégeois* avec un rare brio par la bande de l'Administration, et l'on y a ajouté pour nous la *Bière* et le *Doudou*. Comme tous ces vieux airs nous font plaisir si loin de chez nous!

Nous aurions tort du reste de nous plaindre de nos fatigues, puisque nos maris ont plus encore à faire que nous. Le jury siège, il travaille ferme, et quand nous passons par le pavillon, nous en rencontrons toujours un groupe ou l'autre qui fonctionne. On nous a même toutes mobilisées pour faire la toilette de nos *exhibits* et la foule des visiteurs nous contemple curieuse quand elle nous voit classer, étaler, étiqueter avec soin les choses qui attendaient, pour être tout à fait bien présentées, le dernier coup de mains féminines.

9 septembre.

Je me sens mieux aujourd'hui, et nous en avons profité pour faire une longue promenade dans l'Exposition, que j'avais trop peu vue en mai. Il n'y a pas à dire, elle est superbe, et quand on se trouve au centre de la « Plaza », entre le monument du centenaire et la statue de saint Louis, cet ensemble de constructions imposantes avec, au fond, une immense colonnade qui rappelle en grand la gloriette de Schœnbrunn, est vraiment majestueux et impressionnant. C'est plus grandiose que Paris en 1900, qui était un peu trop fragmentaire. L'illumation électrique, le soir, est féerique quoique d'une extrême simplicité. Elle évoque l'idée d'une cité des *Mille et Une Nuits*. Et que de choses rassemblées qui rivalisent d'intérêt! Il faudrait presque un an pour tout voir et c'est là

Digitized by Google

le reproche qu'on pourrait adresser aux organisateurs. Ils ont voulu faire trop immense. Tantôt, un brave homme de l'Ouest, sa veste sur le bras, s'est affalé près de nous sur un banc en disant avec désespoir : *Too big!* Sans doute était il arrivé le matin et voulait-il repartir le soir, comme le font tant de milliers de personnes amenées ici par des trains spéciaux pour quelques dollars et qui tiennent à en avoir pour leur argent. Vers 9 heures, elles pénètrent, après avoir acheté près des guichets des casiers de carton qui contiennent un déjeuner froid et coûtent 15 cents, avec un guide qui en coûte 25. Méthodiquement, ponctuellement, elles suivent leur itinéraire, prenant des notes, questionnant sans façon tous ceux qu'elles supposent pouvoir les renseigner! Que d'interrogations ne m'a-t-on pas posées quand j'étais dans notre pavillon, et quelle surprenante différence entre la mentalité de ce peuple et celle du nôtre. L'autre jour, à l'un de nos jeunes Belges qui soutenait que nos graphiques, nos diagrammes et nos statistiques ne pouvaient intéresser personne, j'ai répondu en le conduisant dans le salon où se trouve l'excellente exposition de notre enseignement primaire, et il a dû reconnaître qu'il faisait erreur en voyant tant d'hommes et de femmes d'apparence rude et fruste prendre des notes, réclamer des brochures, s'informer de mille détails prouvant tout à la fois leur intérêt et leur compétence. Et voilà pourquoi notre exposition est exactement adaptée au milieu dans lequel elle figure et pourquoi aussi elle est si goûtée, si visitée et connue. On ne l'a pas assez compris chez nous, et je m'en plains. Quel dommage que nos journalistes n'aient pas vu et entendu comme nous cette institutrice, venue du fin fond de l'Arkansas, et qui nous demande de signer sur son *note-book* afin de pouvoir prouver en rentrant chez elle qu'elle a parcouru cette exposition belge qui lui a été signalée dans sa presse locale comme la plus pratique de toutes. Avant-hier, ce sont des Flamands avec qui nous avons causé. Ceux-là venaient des environs de Philadel-

Digitized by Google

phie, en bande aussi, toute une famille fixée là depuis des années et qui continue à cultiver l'idiome natal. Ils avaient également lu dans leurs gazettes l'éloge de notre exposition et ce succès national les avaient rendus tout glorieux dans leur village, tout désireux d'en juger par leurs propres yeux malgré la longueur et les frais du voyage. Leur petit pays, naguère presque ignoré, est devenu un objet de respect et d'estime; comment n'en manifesteraient-ils pas leur satisfaction?

Est-ce encore une preuve de la place que nous avons prise ici? On nous a demandé nos portraits pour les grands journaux. Nous avons résisté, car cela n'est guère dans nos mœurs à nous. Mais ici, nous dit la « reporteress » qui est dépêchée par son « éditeur », on paie souvent pour voir ses traits reproduits de la sorte. Nous avions donné rendez-vous à notre hôtel pour nous y photographier; mais on nous objecte qu'il faut de bons clichés et l'on nous entraine dans un *studio* célèbre où se rendent toutes les notabilités de l'Exposition. C'est encore une étude de mœurs que l'on nous fait faire là. Avant d'être « prises » les personnes trop ridées se font subir un massage facial compliqué par l'opérateur attaché à l'atelier, et de cette façon on peut prendre d'elles un instantané sans retouches. Et puis ce sont des gazes tamisant la lumière, des parfums prédisposant à la belle humeur. Cinq ou six fois, nous voyons les objectifs braqués sur nous et nous nous en allons rieuses de cette séance extraordinaire. Dès demain nous paraitrons en pied dans le *Post Dispatch*, ou le *Globe Democrat*, ou le *Star*. Et la « reporteress » nous remercie fort, car elle redoutait ma répugnance, invincible en mai dernier. Un type tout spécial aussi, cette vaillante fille, qui tout le jour durant peine à son dur métier, recueillant des échos, des primeurs pour en faire, ma foi, de très jolis articles avec une pointe de sentimentalité où la femme se devine tout de suite. Nous sommes presque des amies, car elle s'exerce avec moi à parler français et je me permets de lui donner quelques conseils

Digitized by Google

de tournures et de prononciation dont elle me sait gré. Elle signe « Rose Marion ». J'ignore son vrai nom de famille, mais tout le monde la connaît sous ce pseudonyme et lui témoigne justement la plus sincère considération. D'autres font la même tâche qu'elle, qui sont encore toutes jeunes et jolies, et l'on m'affirme que jamais nul ne se départit vis à-vis d'elles de la courtoisie que l'on doit à notre sexe. Il n'en irait pas tout à fait ainsi chez nous, j'en ai peur.

10 septembre.

Les parlementaires, que nous avions quittés à New-York, nous sont revenus. Ç'a été toute une joie de se retrouver et ils en ont long à nous conter de leur voyage, de leurs impressions, de leurs étonnements. Demain, nous les recevons tous en déjeuner de gala, et ce ne sera pas une mince originalité non plus que cette réunion, autour d'une même table, d'hommes appartenant à toutes les nuances de notre politique. Mais, ici, il nous semble que nous avons oublié toutes ces divisions qui là-bas nous classent et nous cantonnent. Nous ne sommes plus que des Belges, et très fiers de l'être, je vous assure. Tous ont vivement félicité mon mari du succès de *son* pavillon, de notre section des beaux-arts, de si belle tenue et si remarquée; tous ont pu constater quelle place nous avions acquise dans cette immense Exposition. N'a-t-on pas appelé cette semaine la *Belgian Week?* Et, de fait, depuis que notre ministre est ici, le drapeau belge flotte en signe d'hommage au haut de la tour de l'*Administration building*, et l'on s'arrache positivement l'honneur de recevoir de tous côtés ce que l'on nomme « la cour de Belgique ». Le terme est peut-être excessif; mais pourtant avec l'orateur spirituel et brillant qu'est M. Francotte, nos jolies femmes aux coquettes toilettes, nos messieurs chamarrés de cordons et de croix, notre bel officier au superbe uniforme, je puis dire, sans fausse modestie, que nous faisons très bonne figure. On en a fini, en tout cas, de cette division un peu blessante au début entre les

Digitized by Google

pays à ambassadeurs et ceux qui n'en ont pas à Washington. Partout on nous donne à présent le rang qui nous revient à juste titre, celui d'une nation qui, comme le proclamait l'autre soir mon mari, possède un mouvement commercial annuel de plus de huit milliards de francs et marche sous ce rapport la cinquième du globe. Tout à l'heure les jurés belges rendront leurs politesses au ministre, au baron Moncheur et à nous-mêmes. Ils sont très satisfaits de leur besogne et de s'y être mis sans coup férir, car plus que partout ailleurs le temps est ici de l'argent. La tâche n'était pas aisée pourtant, et notre façon d'exposer, encore inédite, a quelque peu déconcerté nos exposants, toujours un peu rétifs aux appels et aux conseils qu'on leur adresse. N'empêche que ceux qui se donnent le minimum de peine auront sans doute le maximum de prétention quand il s'agira de promulguer les récompenses. Que ne sont ils ici eux-mêmes pour juger de ce qu'ils ont fait et de ce qu'ont fait leurs confrères des autres pays! Les Japonais, entre autres, sont admirables sous tous les rapports : produits, installations, organisation. Cela nous révèle la cause de leurs succès dans la guerre qu'ils poursuivent. Les Allemands ont fait un effort gigantesque, souvent heureux, et les Français, comme toujours, sont à la fois riches et d'un bon goût suprême. Je ne parle pas des Américains, il y aurait des colonnes à écrire sur eux et leur manière de s'affirmer dans tous les domaines. Néanmoins, d'après le relevé que l'on vient de dresser, notre palmarès dépassera les espérances légitimes, surtout dans les groupes où nos jurés ont eu voix au chapitre. Ailleurs, c'est le commissaire général en personne qui les a défendus, parlant anglais, français, espagnol selon le cas, en manches de chemise et son bras cassé en écharpe, par une chaleur de 42 degrés qui nous fait fuir...

11 septembre.

La grande semaine finit donc tantôt, par le somptueux banquet que le commissaire général allemand a tenu à

Digitized by Google

offrir à M. Francotte dans son palais de Charlottenbourg où l'on se croirait chez l'empereur Guillaume lui-même. Et avant cela nous avons, je l'ai dit, notre déjeuner aux parlementaires. Je suis bien fatiguée et il est temps que je prenne un peu de repos. Du reste, nous autres femmes, nous sommes presque toutes sur les dents, et la cuisine de ces festins sans trêve a mis nos estomacs dans un pitoyable état. C'est bien le cas de le dire, nous nous soutenons par nos excès. Par contre, que de choses intéressantes entendues dans ces « propos de table ». J'ai eu pour voisin deux fois M. Picard, l'envoyé spécial de France, arrivé ici comme un ambassadeur, entouré d'une auréole d'ailleurs bien justifiée. C'est un causeur charmant, qui voit bien et qui juge juste, avec cet esprit d'analyse que possèdent les Français de race. Je suis heureuse de voir que beaucoup de nos impressions concordent. Nous parlons éducation et instruction. L'exposition scolaire allemande est de toute beauté, meilleure que celle de France et peut-être aussi que celle d'Amérique. Mais il faut voir les écoles d'ici autrement que dans les halls de la *Fair,* et je me félicite d'avoir pu, grâce à l'obligeance du maire, parcourir les trois degrés d'instruction sous la conduite du surintendant, aussi aimable que compétent. Naturellement, l'école mixte m'a frappée, et je me suis d'autant plus enquise de ses résultats, qu'ici même, en Amérique, un mouvement se dessine qui réclame la séparation des sexes, aussi bien pour les élèves que pour les professeurs. A Saint-Louis, on tient pour la fusion. A l'école supérieure, j'ai assisté à un cours de mathématiques fort bien donné par une femme intelligente et suivi par de grands jeunes gens, côte à côte avec les jeunes filles. On m'affirme que les dernières « mordent » parfaitement et je ne m'en étonne pas. Pourquoi les chiffres et les calculs nous seraient ils inaccessibles, à nous qui devons toujours compter et qui, dans tant de cas, faisons la fortune ou la ruine de nos ménages? Mais y a-t-il réellement nécessité à pousser ces études aussi loin pour les femmes que pour

Digitized by Google

les hommes? J'en doute un peu. La femme américaine est orgueilleuse de sa culture, généralement plus développée que celle de son mari, et, dans bien des cas, j'en ai eu la preuve, on rencontre ici des dames qui, sans morgue et sans pédanterie, témoignent d'un savoir solide et sûr. Mais j'ai rencontré aussi quelques exemplaires d'un type moins plaisant, le bas-bleu et même pire que cela, la poseuse, la *snob*, ne cherchant qu'à ébouriffer son monde par des questions ou des déclamations d'une science fort superficielle, sinon douteuse. A mon premier retour, le prince Albert, qui, lui aussi, a bien vu et bien jugé ce pays, m'a parlé de cette jeune miss qui lui avait, à brûle-pourpoint, demandé son opinion sur Schopenhauer et qui n'avait certainement jamais lu les œuvres du célèbre pessimiste. Seulement, croyez-le, on ne laisse pas de rire ici de ces spécimens désavantageux de notre sexe et l'on n'est pas bien loin de les juger comme chez nous.

Mais ce sont là de gros problèmes sur lesquels nous reviendrons en temps et lieu. Nous sommes dimanche et mes devoirs de maîtresse de maison me réclament. Accomplissons-les, et *faisons* vivre avant de philosopher.

12 septembre.

C'est tout à fait fini, maintenant, et je viens de décliner les quatre ou cinq invitations qui nous étaient encore parvenues. Le ministre nous a quittés tout à l'heure, partant avec les siens pour la Californie. Ce soir, ce sera notre tour, et nous nous sommes donnés rendez-vous à San Francisco. J'en ai absolument assez de cette température déprimante, d'une humidité chaude, où la fièvre me reprend sans cesse. Quelques-uns de nos gardiens en sont les victimes, un surtout, le meilleur, un brave homme jeune encore, officier de réserve à qui l'expatriation n'a guère réussi et qui a femme et enfants. Nous lui avons envoyé le Dr Marcelle, qui n'en espère pas gros, et j'en suis toute préoccupée. Le grand air des Montagnes

Digitized by Google

Rocheuses me remettra, dit le docteur. Acceptons-en l'augure, car ce matin je savais à peine me lever pour lire les nouvelles qui nous arrivent du pays. On nous y suit d'un air sympathique et affectueux, qui nous fait plaisir à constater. Ah! tout n'est pas aussi rose qu'on le croit dans la vie d'honneurs et de représentation perpétuelle que nous avons menée jusqu'à présent.

Après le lunch, nous sommes descendus en ville, dans les grands magasins, faire nos emplettes pour notre excursion dans l'Ouest. Saint-Louis n'a jamais eu grande prétention à la beauté et c'est dans le haut seulement que les parcs, les immenses jardins, les jolies et somptueuses résidences forment un ensemble réellement attrayant. Mais en ce moment, il est animé, original, tout pavoisé en l'honneur de l'Exposition. Que de « souvenirs » n'a-t-on pas imaginé pour commémorer l'événement! J'ai même vu des bas de soie avec la grande façade à mi-jambe, imprimée en tissus de couleurs. Que devient la pudeur yankee? Le mouvement, en tout cas, est considérable dans les artères principales, auprès du Mississipi boueux et sale qui répond si peu à ce que nous supposions de lui. L'organisation des trams est très bonne, sauf qu'il manque un peu d'indications. D'ici à l'Exposition il y a trois bons quarts d'heure, à notre hôtel une grosse demi-heure, et tout cela pour la taxe uniforme de 5 sous. C'est encore ce qu'il y a de moins cher, car tous les prix ont subi des hausses fantastiques et qui rivalisent avec celles de notre côte, en été.

14 septembre.

Nous voici à notre première étape, et à notre premier retard : Kansas City, 8 heures du matin au lieu de 4, ce qui nous prive de la correspondance. On parle toujours des chemins de fer américains. Que dirait-on chez nous du sans-gêne avec lequel ils transportent leurs clients? Il n'a d'égal que la résignation impassible de ceux-ci, dont l'éducation est assurément faite. C'est comme ce système

Digitized by Google

de « chèquer » les bagages, que l'on vante aussi si fort. J'en ai horreur et il ne m'a jamais procuré que des ennuis. Tout cela est peut-être bon pour les immenses trajets, mais pour nous, qui devons aller vite et parlons mal la langue, qui comprenons moins encore le jargon des employés, c'est une perpétuelle angoisse d'avoir perdu ses valises, — sans compter que cela revient en somme plus cher que chez nous. Enfin, nous voilà ici pour trois heures. Il y fait d'une révoltante malpropreté, mais le temps est superbe et frais, et nous respirons enfin. Avec cela j'ai les plus charmants compagnons de voyage et je serais tout à fait heureuse si je n'avais pas dû, pour la première fois, me mettre en route sans mon pauvre mari, retenu à la tâche dans cette cuve de Saint-Louis, avec son médecin à ses côtés, bataillant pour conquérir des grands prix et des médailles. Lui en saura-t-on gré?

15 septembre.

Le beau temps nous favorise et le voyage me remet peu à peu. Nous sommes à Denver, dans un hôtel excellent, où nous avons déjà rencontré M. et Mme Francotte. Cette fois, c'est le ministre qui est fatigué, un peu malade. Chacun aura donc payé son tribut. La jolie partie de notre voyage commence et tantôt nous nous mettons en route pour Colorado Springs.

— Nous y avons débarqué cette après-diner, aux Springs; on se croirait en Suisse. A peine arrivés, nous partons en voiture pour le Cheyenne Cañon, gorge sauvage et pittoresque, grandiose par moments, qui nous récompense de notre vaillance. Notre hôtel est meilleur encore que celui de Denver et nos chambres donnent sur un site riant dont la vue seule réconforte.

16 septembre.

Rassurez-vous. Je me sens mieux et l'air des montagnes me fait grand bien. Dès 8 heures nous étions ce matin en route pour aller à Cripple Creek, visiter le district minier.

Digitized by Google

L'excursion est tout à fait intéressante. Toutes ces hautes cimes dépassant 3,200 mètres, ces roches fantastiques et impressionnantes d'une part, et de l'autre la dévorante activité de la mine, m'ont laissé un souvenir profond. Au retour, nous avons croisé nos parlementaires, entassés dans le train spécial qui leur sert de logis depuis plusieurs jours. Ils paraissent exténués, et M. Vandervelde nous jure qu'il a pour longtemps une véritable indigestion des chemins de fer. Et nous qui en avons encore pour près de deux semaines avant d'avoir accompli notre programme! Mais dans un semblable climat on voyagerait volontiers plus longtemps, et nous nous attendons à marcher de surprises en surprises.

19 septembre.

Enfin, nous sommes à San Francisco, non sans peine. Partis avant-hier matin, à 10 heures, de Colorado Springs, avec un retard d'une heure, nous avons failli ne pas pouvoir arriver en temps pour rattraper le bateau qui nous a fait débarquer ici et à défaut duquel nous eussions dû loger en vue seulement de la ville. Mais aussi que de lenteurs et d'à-coups dans ces trains soi-disant rapides. Par leur faute, nous avons brûlé la cité des Mormons, où nous nous proposions de passer quelques heures et où nous n'avons pas pu nous arrêter. Nous avons pourtant joui du coup d'œil de la ville, avec son fameux Tabernacle, et dans le train nous avions causé longtemps avec un « saint » pas trop revêche aux « gentils ». Il est resté d'ailleurs fort discret sur les mystères de sa religion, et il s'est amusé à nous raconter que, furieux de l'opposition faite à l'admission de leur sénateur au Congrès, ils avaient versé une grosse somme, confiée à une agence de détectives professionnels, pour faire une enquête sur la vie privée de vingt-cinq autres membres du Sénat. « Et vous verrez, nous dit-il, qu'on leur trouvera à tous plus d'une femme! » Le piquant de l'histoire est que nul ne sait quels sont ces vingt-cinq pères conscrits et que chacun, se croyant visé,

Digitized by Google

ne laisse pas d'en éprouver un certain malaise. Du moins, c'est ce que notre conteur nous affirme.

Ce qui est certain, c'est qu'il a fallu aux Mormons un courage étonnant pour créer au beau milieu d'un vrai désert la ville prospère et coquette que nous voyons. Du lac Salé lui-même, qui est considérable, le spectacle est splendide, les teintes sont exquises. Il y a là du sel en quantité suffisante pour alimenter le globe pendant cinquante ans. Aucune barque, naturellement, des petites maisons lacustres pour les exploitations salines. La profondeur moyenne est de 11 mètres, mais le lac se dessèche peu à peu à cause de la captation des cours d'eau qui l'alimentent. Nous le traversons sur une longue digue en bois de 35 kilomètres de long, trois heures durant. Le travail est d'une rare hardiesse et notre train est le premier qui le franchisse. Encore un record! Il n'y a double voie qu'aux croisements qu'il a bien fallu ménager, et où les trains s'attendent mutuellement. Avant cela, nous avons passé par le Grand Cañon de l'Arkansas, aux curieux rochers. On dirait une collection de gros sphinxs égyptiens contemplant la voie de leurs têtes géantes et formant une gorge profonde et obscure. C'est vraiment sauvage et grandiose. Après le lac Salé, nous traversons un pays d'une aridité désolante, avec, de-ci de-là, des campements de colons. Quelques-uns sont dans les gares, vendant leurs maigres fruits. L'entrée ici a été superbe. On a embarqué à Oakland notre train tout entier sur un *ferry boat*, qui l'a amené à un premier quai, puis là nous sommes montés sur un gros vapeur, traversant une partie de la baie et nous laissant voir San Francisco étagé sur ses collines, éclairé comme dans une féerie. Cela seul vaudrait le voyage.

20 septembre.

Nous ne perdons pas notre temps. Dès ce matin, nous nous sommes mis en route, et San Francisco nous enchante. Quelle vie, quelle animation dans la ville, dans

Digitized by Google

son port si beau. Quels magasins tentateurs et surtout quel adorable climat! Nous avons déjeuné ce midi en haut de la *Market Tower*, d'où l'on a sur la ville un panorama splendide, puis nous avons fait en *observation car* un tour de près de trois heures, en passant par le parc de la Porte d'Or et en descendant près du Pacifique voir les récifs où vivent des otaries familières. Faut-il ajouter que nous avons visité aussi la ville chinoise, avec son théâtre, son église, son bazar si étranges? Nous avons retrouvé, comme nous le pensions, M. et Mme Francotte, enchantés, tout autant que nous, d'avoir poussé jusqu'ici. Je me sens vraiment mieux, mon estomac commence à se rétabir, cet air vif et pur me remet tout à fait et j'en avais bien besoin.

21 septembre.

Nous continuons notre visite de la ville, car on nous a dit avec raison que ce serait folie de n'y rester qu'un jour. L'agent du chemin de fer qui nous a vendu nos tickets à Saint-Louis a envoyé pour nous des lettres très chaudes de recommandation à son correspondant, et celui-ci s'est constitué notre cicerone, avec une charmante amabilité. Il n'y a pas à dire, ces Américains ont le sentiment de l'hospitalité dans toute sa force. Un peu hésitants au début, leur glace apparente se fond vite et ils se mettent en quatre pour nous faire les honneurs de leur pays, de leur maison, avec une cordialité sincère et qui touche. Nous l'avons constaté partout, et il nous semble posséder des vieux amis dans ces hommes et ces femmes qui, si gracieusement, laissent tout pour nous accueillir et nous guider, que peut-être nous ne reverrons jamais plus. Grâce à notre hôte, nous avons été tout à l'heure jusqu'au sommet du mont Tamalpais, d'où l'on a une vue merveilleuse. Trajet partie en bateau, partie en funiculaire, qu'un temps délicieux rend plus impressionnant encore. Et demain, avec un itinéraire soigneusement tracé, nous partons pour Monterey, car il nous reste à voir toute la belle Cali-

Digitized by Google

fornie. Nous avons reçu des nouvelles de Saint-Louis. Il y fait une chaleur de plus en plus torride, et plusieurs de nos jurés en souffrent beaucoup. Ils se sont bien dévoués, tous ces hommes sérieux, dont la plupart font à leurs frais le voyage et qui, me dit mon mari, ont tant de besogne avec leurs jurys que plusieurs n'ont pas encore pu visiter l'Exposition. Comment les remerciera-t-on de leurs peines et de leurs sacrifices?

22 septembre.

Journée variée et bien intéressante hier. A 10 heures et quart, nous faisions un premier arrêt à Palo Alto pour visiter cette grandiose université mixte qu'a fondée Mme Stanford. C'est tout un monde où chaque détail a sa valeur et son attrait pour nous. Une seule chose y est vraiment simple, la maison de la donatrice; le reste : portique d'entrée, église, cloître, est somptueux et admirablement installé, et le monument de la famille Stanford — père, mère et fils —, le mausolée dans le parc ont grande allure. Les jeunes filles sont pensionnaires, mais elles ont leurs clubs où elles vivent un peu beaucoup en garçons, heureuses et nombreuses. Mais que deviendront-elles toutes? Je sais bien que l'on a ouvert ici aux femmes des carrières qui leur sont fermées chez nous, que leur indépendance et leur vaillance leur permet de se caser plus aisément. Mais ne va-t-on pas les détourner de leur vocation naturelle et créer pléthore de « graduées » en multipliant ainsi les hautes écoles? Déjà l'on a signalé un certain relachement de la vie de famille et la race anglo-saxonne, qui chez elle a créé et honore tant le *home*, est en train, de ce côté de l'océan, d'y substituer la vie d'hôtel, le garni collectif, où père et mère, rentrant de son office ou de ses visites, de son club, de son bureau, trouvent leurs enfants dans la bibliothèque commune ou le salon banal, où nulle communion de pensées, de sentiments ne peut exister entre eux, me semble-t-il. Je sais bien que la grosse question des domestiques contraint de

Digitized by Google

plus en plus ici à des transformations du foyer; mais encore en suis-je déroutée dans mes façons de penser européennes.

Nous devisons de tout cela à Del Monte, où nous sommes arrivés hier soir, et où la pluie nous a saisis pour la première fois, une de ces pluies méridionales auxquelles on doit le respect et contre lesquelles il n'y a pas à lutter tant elles sont épaisses et drues. Heureusement elle nous a épargnés hier, à San José, où nous avons pu, l'après-midi, visiter l'école nationale de fruticulture, une maison de séchage des fruits et un *pack house* où s'emballent par millions les prunes, les pêches, les poires et les ananas, dont les boîtes parviennent jusque chez nous. Après cela, nous sommes remontés en chemin de fer et une voiture nous attendait à Big Trees pour nous conduire voir les arbres géants, aussi vieux que les Pyramides, hauts comme des tours de cathédrale et dont soixante-dix hommes font difficilement la ceinture. De là, nous avons regagné le train à Santa Cruz et, à 10 heures du soir, nous étions ici. Notre hôtel est une ville à lui seul, jamais je n'en ai vu d'aussi grand. La salle à manger est colossale et l'on a presque supprimé les escaliers. Des plans inclinés conduisent aux étages et tout est meublé dans le *modern style* le plus pur.

— Après notre maussade matinée, le soleil est apparu et nous avons pu faire une très jolie excursion le long du Pacifique. Quelle végétation luxuriante dans le parc, des dattiers, des pins, des cyprès, des palmiers comme je n'en ai jamais rencontré. Nous avions vu jusqu'ici bien des choses étonnantes et grandioses, mais rien de tout à fait riant, de vraiment plaisant à l'œil, aucun coin où l'on aurait voulu vivre. Nous l'avons trouvé ici. Et l'on est pour nous d'une prévenance extraordinaire, on nous comble d'attentions. Nous ne pouvons arriver nulle part sans que l'on y attende la *Mistress Carlier's party* pour lui faciliter de mille façon son excursion. Nous le devons sans aucun doute à mon cher commissaire général, et il est le seul à

Digitized by Google

ne pas en profiter. J'en ai le cœur tout gros et par instants je regrette de l'avoir quitté. Mais il a tant insisté pour que je profite de cette occasion unique de voyager avec les plus aimables compagnons — et nous voilà du reste sur la route du retour.

24 septembre.

Los Angeles, dont on parle tant, pour lequel on fait une si formidable réclame, est pour nous presque une désillusion. Quelle différence avec Nice et Monaco! En tramway électrique nous allons à Pasadena et traversons ainsi une ville qui grandira, mais qui n'en est encore qu'à son enfance. La végétation est toujours surprenante et ces grandes cultures de fruits, au printemps, doivent présenter un coup d'œil extraordinaire. Mais que de soins pour l'entretenir, quel travail constant et acharné! Pasadena est en somme plus intéressant que Los Angeles et déjà dans toute son expansion. Nous y voyons des femmes exerçant le métier de coiffeur et de barbier, ce qui prouve que les hommes n'y manquent pas de besogne. Demain nous partons de grand matin et arriverons après vingt-quatre heures de trajet à Williams, d'où nous irons au Grand Cañon du Colorado.

25 septembre.

Cette fois, nous n'avons pas de désillusion, bien au contraire. Ce grand Cañon dépasse tout ce que nous attendions et le Niagara lui même m'a produit beaucoup moins d'impression. C'est un cirque immense, vingt fois plus grand que celui de Gavarnie et d'une variété de tons dont rien ne peut donner une idée. Jamais je n'aurais pu me figurer quelque chose d'aussi gigantesque et saisissant et mes regards ne se lassent pas de parcourir l'admirable spectacle qu'ils ont devant eux. Bien certainement il est peu de merveilles de la nature aussi déconcertantes par leur étendue et leur coloris. Quels cataclysmes il a fallu pour produire une semblable accumulation de roches!

Digitized by Google

On dirait que nombre d'entre elles ont été retournées et se trouvent à présent sur leur pointe, et le fleuve qui s'est creusé passage dans ce chaos géant paraît un filet d'eau au fond de la gorge de 2,000 mètres. Tout cela est inoubliable et l'on a vainement tenté d'en rendre l'aspect dans les photographies coloriées que nous achetons dans le petit hôtel primitif où nous allons passer la nuit. L'air est vif et pur, les étoiles se montrent et devant nous, dans un calme majestueux, les pics s'estompent sur le ciel jusqu'à l'infini...

26 septembre.

Le train que nous devions retrouver à Williams à midi a quatre heures de retard et j'en profite vite pour faire un peu de correspondance. A 5 heures déjà nous étions ce matin sur pied, afin d'assister à l'apparition du soleil. Nous montons en voiture pour la mieux voir et la vue en est prestigieuse. Peu à peu, chaque plan s'éclaire et l'on peut se rendre compte de la distance qui le sépare de ceux qui le suivent. Rien ne peut décrire cette sorte de lever de rideau qui nous laisse muets d'admiration profonde et nous avons peine à nous arracher au spectable merveilleux qui nous laissera tant de souvenirs.

27 septembre.

Nous n'avons pas de chance et les trains se chargent de nous démontrer à nos dépens que l'organisation américaine est inférieure à la nôtre. Nous venons d'être arrêtés par un déraillement à trois milles d'Albuquerque. Un pauvre nègre, valet du *Pullman*, a été écrasé et sa tête noire convulsée est là, presque détachée du tronc, sans que personne éprouve pour elle autre chose que de la curiosité. On ne l'a pas recouverte d'un suaire ou même d'une simple couverture, mais ici un nègre est peu de chose. Et puis les déraillements ne comptent plus ; chaque jour on en annonce qui tuent les voyageurs par centaines.

Pour combien de temps n'en aurions-nous pas eu à

Digitized by Google

battre la semelle si une femme aimable, de passage à la gare, ne nous avait offert de nous conduire dans sa voiure jusqu'à la ville? Celle-ci a bien le type mexicain que son nom révèle. Elle se développe et promet beaucoup.

Sur la route, nous avons rencontré des Indiens, campés en assez grand nombre dans tous ces territoires. Une vieille femme, laide à faire peur et que chez nous l'on traiterait de sorcière, a bien voulu consentir à se laisser photographier, mais en exigeant un demi-dollar pour sa pose. Elle est très pratique, au moins. A présent nous nous remettons en marche et le trajet est intéressant.

28 septembre.

Nous n'arrêterons plus, je l'espère, qu'à Kansas City et l'on nous promet que nous serons à Saint-Louis dans la nuit de demain. J'ai à la fois hâte et crainte d'y revenir. Pour ma santé, maintenant meilleure, je devrais bien vite rentrer en Europe et éviter la « cuve » qui m'a tant indisposée; mais mon mari est là, retenu maintenant par l'imminence de la session du jury supérieur et il me tarde de le revoir, de savoir comment il a supporté toutes ses fatigues, si son bras est rétabli. Et puis nous devons fêter l'anniversaire de notre mariage. Quelle femme ne partagerait pas mon impatience?

Nous jouons aux cartes dans le train pour nous distraire, au profit de notre cher *Grand Air*, auquel je pense aussi bien souvent. Nous avons eu les meilleures nouvelles de tous nos petits enfants, qui jouissent en ce moment à Wenduyne de leurs derniers jours de colonie. Ils étaient si gentils, si affectueux quand nous leur avons été faire nos adieux; ils nous ont fleuris en nous souhaitant bon voyage, tout tristes pourtant de l'accident qui les a privés de la visite et des gâteries de mon mari. Et l'Œuvre a décroché la médaille d'or, avec notre bonne Princesse. Comme tout cela sera fêté à notre retour! Dans mon premier voyage, j'ai visité des hôpitaux, des orphelinats, des asiles de charité. Tous sont généralement outillés d'une

Digitized by Google

façon parfaite. On y a accumulé le meilleur confort et l'on voit que l'on a travaillé à leur construction comme à leur ameublement à pleine bourse. Les Américains sont généreux, ils donnent largement pour leurs œuvres philanthropiques et je ne vois pour ainsi dire pas de besoins auxquels ils n'aient pourvu. Oserais-je pourtant dire qu'ils m'ont paru le faire un peu en gens d'affaires, qui appliquent là par un chèque lestement signé la balance de leur compte de profits et pertes? Est-ce dédain de la popularité et de la reconnaissance, est-ce pure indifférence? Il me semble que le cœur n'a pas assez large part dans leurs fondations et qu'elles restent un peu trop anonymes. Les malheureux aiment que l'on s'occupe d'eux soi-même, ils aiment à personnifier la source des secours qui leur arrivent et à connaître la main qui leur donne, et c'est ce que je voudrais voir avec eux dans toutes ces institutions si richement dotées. J'en ai eu l'intuition quand, le jour où je les ai invitées et reçues, les orphelines de Saint-Louis, elles aussi, m'ont témoigné tant d'affection. Elles paraissaient étonnées de me voir m'occuper d'elles, les servir, leur distribuer une poignée de main ou une caresse. L'une d'elles a rapporté à son institutrice mon ombrelle, déposée dans un coin, en la priant de la remettre à la Reine qui leur offrait ce dîner. On eût dit qu'elle voyait se réaliser un conte de fée, et qu'il fallait qu'il vînt pour cela d'Europe une proche parente du Prince Charmant ou de la Princesse Endormie.

1er octobre.

Et nous revoilà à Saint-Louis, où nous sommes arrivés hier matin, avec seize heures de retard, après un long arrêt fastidieux à Kansas. On nous y a reçus comme vous le pensez, mais j'avais raison d'avoir un peu peur d'y revenir. En débarquant, on nous annonce deux tristes nouvelles : la mort subite à Washington de ce pauvre M. Van Dorslaer, si gai, si jovial, si plein de santé. Que je plains sa femme et ses enfants qui l'ont vu partir dans

Digitized by Google

toute sa joie de vivre et qui ne le reverront plus. Je ne crois pas qu'il soit de plus affreux malheur. Et notre brave gardien aussi a été enlevé durant notre absence. Sa fièvre s'est compliquée de pleurésie, puis d'une pneumonie infectieuse qui l'a presque foudroyé. J'en suis bien frappée, car je la sens me revenir, cette mauvaise fièvre, et ce matin déjà elle me retient dans ma chambre. Enfin, mon mari est moins bien qu'il ne me l'écrivait. Cette fournaise retarde beaucoup la guérison de son bras. Mais il est enchanté du succès croissant de notre pavillon, des récompenses obtenues et que le jury supérieur va sans doute entériner en accueillant les quelques réclamations qu'il présente.

Il y a peut-être aussi un peu de fatigue dans mon malaise, car hier j'ai dû recevoir, aller à l'Exposition, répondre à mille invitations nouvelles dont je suis l'objet, dès que mon retour est connu. Mais, le soir, en toute intimité, nous avons fêté notre anniversaire, et M. Morisseaux, que je retrouve américanisé, comme tous nos jurés encore ici, d'ailleurs, nous a souhaité galamment de longues années de bonheur et de santé.

2 octobre.

Je me remets un peu; mais j'envie fort nos compatriotes qui repartent après-demain et auxquels nous venons d'envoyer nos vœux de bon retour. Pourrons-nous quitter le 11? Ne pourrons-nous nous embarquer que le 18? Cela dépendra du jury supérieur, qui s'est réuni hier, mais n'a pu commencer son travail. Tantôt nous avons déjeuné chez le président de la banque du commissariat, charmant vieillard aux goûts artistes et qui nous montre sa belle collection de tableaux et d'antiquités, en compagnie du délégué hollandais et du délégué japonais. L'intérieur est vraiment patriarcal. Un neveu et son aimable femme nous en ont fait les honneurs avec une charmante cordialité, et nous avons pu voir ainsi un foyer américain, une famille heureuse qui nous accueille de tout cœur. Ce soir, nous

Digitized by Google

dînerons aussi en ville et non plus au restaurant, mais chez un gros commerçant qui fait partie du comité de l'Exposition et a tenu à recevoir *at home* les commissaires des grandes puissances, dont nous sommes de plus en plus, dans son petit palais de Westminster place.

4 octobre.

Ne nous plaignons pas trop de notre santé. Comment se porterait-on tout à fait bien dans un climat tel que celui-ci, où l'on se croirait en serre chaude? Mais enfin, je me porte assez bien et je puis suffire à ma tâche, recevoir et être reçue. On ne parle aujourd'hui que du « Prophète voilé ». C'est une curieuse coutume dont nul ne sait exactement nous dire l'origine. Tout à l'heure, ce prophète va paraître sur l'autre rive du Mississipi, où une barque ira le prendre pour le faire traverser le fleuve, et comme un autre Lohengrin, casqué, armé, la face masquée et voilée par-dessus, il fera son entrée à la tête de tout un cortège splendide. Puis il se rendra au bal que lui offre la chambre de commerce et, parmi une vingtaine de jeunes filles appartenant aux premières familles de la ville, il choisira sa reine, solennel honneur que l'on se dispute comme vous pensez. Après quoi, il disparaîtra et nul ne saura jamais qui il est, car le secret est gardé par ses amis sous les serments les plus terribles.

En attendant ces festivités nous avons travaillé à remettre en ordre nos vitrines, que le jury a un peu dérangées et refait une dernière fois la toilette de notre pavillon, puis nous avons été, de-ci de-là, voir les choses que nous ne connaissions pas encore — les principales. Il faut bien que je fasse provision de souvenirs; mon mari ne peut bouger de son bureau et il n'a pas même, j'en suis sûre, pénétré dans le petit pavillon chinois, contigu au nôtre.

5 octobre.

Il était tout à fait réussi le cortège du « Prophète voilé », et aussi le grand bal de la chambre de commerce. Mais

Digitized by Google

quelle foule, quelle cohue terrible pour voir défiler les beaux chars, circulant sur les voies du tram et empruntant ses trolleys pour resplendir de lumière électrique. Le bal a réuni près de cinq mille personnes, dans une salle colossale et superbement décorée. Franchement, il y avait là quelque chose de neuf, d'original, que je suis contente d'avoir vu, et je conserverai avec plaisir le plateau de métal historié qui accompagnait l'invitation à ce bal extraordinaire.

7 octobre.

Le moment du départ approche enfin; nous pourrons nous en aller lundi, et j'en suis ravie. Encore une fois, je me sens fatiguée et fiévreuse. Nous sommes comblés de tant d'invitations, de prévenances, que je ne vois que la fuite comme moyen d'y échapper. Ce ne sont encore une fois que courses, dîners, soirées de tous côtés. Tour à tour chacun des États de la Fédération reçoit son gouverneur et ses chefs civils et militaires, et après New-York hier, ce sera tantôt le Rhode Island. Chicago a eu aussi son jour et a déversé ici, dit-on, 50,000 visiteurs. Le maire de Saint-Louis offre à dîner à son collègue de Chicago et nous sommes parmi les invités, rare faveur, réservée au commissaire belge seulement et dont il est justement fier pour son pays. On en parle du reste beaucoup, non sans envie.

Nous avons rencontré ici un vieux Belge, fixé à San Francisco où il dirige une école scientifique fort appréciée, ayant pour adjoints ses fils, hommes de valeur comme lui. C'est un ancien élève de l'école des mines de Mons, qu'il a suivie il y a tout juste cinquante ans. Sa mémoire est étonnante et il a un plaisir extrême à s'informer de tous ceux qu'il a connus alors, et qui presque tous, hélas! ont disparu. Il promet de venir à Liége et de nous amener alors sa femme, que le climat de Saint-Louis a effrayée et qu'elle eût, en effet, difficilement supporté. Comme on se retrouve!

Digitized by Google

11 octobre.

Nous sommes en route pour revenir, et il était temps. La fièvre, qui m'avait encore une fois attaquée à Saint-Louis, m'a reprise hier soir en arrivant à Chicago, suite sans doute de la transition si brusque de la température. Saint-Louis était chauffé à blanc et ici nous avons trouvé presque le froid. Nous avons donc décidé de voyager plus lentement, de ne pas aller à Washington faire nos adieux au baron Moncheur et de diminuer ainsi ma fatigue. J'ai pu me lever cette après-midi et faire un tour dans un de ces magasins célèbres où tout ce que l'on peut rêver se trouve réuni dans dix ou douze étages superposés. Au 9e, on nous a fait visiter les fourrures dans une salle artificiellement glacée et dans laquelle on nous dit que plus de 2,000,000 de dollars de pelleteries sont entassées. J'ai ici encore le plus aimable des guides, la femme d'un des présidents du jury, que j'avais rencontrée à Saint-Louis. Elle nous conduit avec une rapidité savante et une bonne grâce exquise dont je ne sais comment la remercier.

13 octobre.

Nouvel arrêt forcé, mais dans un logis ami, où j'ai déjà passé voici cinq ans. Nous sommes chez un parent, curé catholique depuis vingt-cinq années de la paroisse « française » de Rochester. On a célébré son jubilé voici trois mois à peine avec un enthousiasme extrême, et nous tenions à lui apporter, nous aussi, nos félicitations. C'est déjà presque la Belgique que cette maison hospitalière, où l'on m'a entourée de soins qui m'ont un peu remise, où j'ai mangé enfin la bonne et saine cuisine de chez nous. Et nous allons demain nous rendre à Boston, pour être dimanche à New-York et nous embarquer mardi matin, avec nos amis que nous rejoindrons là et qui nous y ont devancés.

J'ai assisté, il y a une heure, à la sortie des ouvrières de

Digitized by Google

chez Kodak, dont nous avons pu visiter l'usine. Quatre cars de trams les attendaient et les ont ramenées en ville. Elles sont toutes mises comme des dames et elles gagnent un dollar par jour. Notre curé nous dit que ce goût de la toilette est une plaie, car il connait sa population et il y est infiniment respecté, en conseiller sûr et avisé qu'il est pour tous. A peine ces jeunes filles se nourrissent-elles, elles croquent du sucre et boivent de l'eau glacée entre les deux parties de leur journée. N'est-ce pas à peu près la même chose chez nous? J'ai toujours pensé que l'une des plus belles œuvres à réaliser serait d'organiser des buffets économiques, où ces jeunes ouvrières, habitant souvent si loin de leurs ateliers, trouveraient une nourriture saine, un lieu de récréation convenable et attrayant, au lieu d'errer sur la rue par bandes, exposées à toutes les tentations. Cela vaudrait mieux peut-être que de faire de coûteux hospices, et ces filles seraient des mères robustes, tandis que la maternité maintenant les abime et les rend vieilles avant l'âge, en leur donnant des enfants débiles et malingres. En somme, ce sont à peu près les mêmes causes qui produisent partout les mêmes effets, et pour bien juger de la condition sociale des ouvrières, il faut non pas se baser sur des statistiques, à qui l'on fait tout dire, mais sur les observations de gens vivant au milieu des travailleurs, et tout ce que nous entendons de nos Belges fixés ici prouve que peut-être l'aisance moyenne est plus grande chez nous qu'aux États-Unis.

15 octobre.

Un mot de Boston, qui nous précèdera à peine. La ville est tout à fait belle et intéressante. C'est déjà une vieille cité pour les États-Unis, et un centre intellectuel de premier ordre. Les monuments ont grande allure, la population est dense et active, les musées, les bibliothèques sont à bon droit célèbres et la nouvelle gare est une merveille de simplicité et de grandeur facile : vingt-

Digitized by Google

huit voies de front, d'où les trains partent avec une sûreté d'indications précieuses pour le voyageur.

Tantôt nous sommes allés en voiture visiter l'université d'Harvard, l'Oxford américaine. Comme elles sont tranquilles et calmes ces grandes écoles anglo-saxonnes, propres à l'étude et au recueillement de la pensée, et comme on y sent le souci du confort pratique, le souci aussi de la vigueur corporelle. Canots, tennis golf, paume, rien ne manque, et l'amphithéâtre dans lequel on joue au foot-ball ressemble à une arène romaine. Il y a aussi une collection de plantes imitées en verre qui est sans pareille, qui coûte des millions et qui m'a retenue longtemps. Encore trois jours avant de nous rembarquer! je les décompte.

18 octobre.

Le navire vient de se mettre en marche; cette fois, nous sommes bien partis, après avoir reçu fleurs, fruits, télégrammes chaleureux de tous nos amis, conduits à bord par notre consul M. Mali, si intelligent et si aimable. Que de sentiments m'assaillent en ce moment tant attendu, tant désiré. Du haut du pont, nous contemplons New-York, qui disparaît lentement à nos yeux, et nous venons de passer devant la colossale statue de la Liberté. Il fait un temps magnifique et l'air de la mer, je l'espère, va me remettre comme à mon premier retour en mai passé. Notre bateau est presque l'Europe, et c'est encore l'Amérique. Nous y revoyons les jeunes femmes avec la tournure et la marche qu'elles ont adoptées et qui les distinguent tout de suite de nous. Leur busc droit fait tout à la fois saillir la gorge et la croupe et nécessite un déhanchement, un balancement des bras qui me semblent bien peu gracieux. Nous avons retrouvé à bord deux de nos sénateurs, le comte Goblet et M. Bergmann, qui se sont attardés dans leur voyage et avec lesquels nous échangeons nos impressions. Je le leur dis, tout, là-bas, m'a paru grand, énorme, et rien au fond ne m'a semblé vraiment beau. Ce jeune peuple

Digitized by Google

a voulu remporter la palme par l'audace de ses constructions et de ses inventions; il nous étonne, mais peut-on dire qu'il nous conquière absolument? Et puis, je l'observais un jour au grand brasseur Busch à Saint-Louis, ne se complait-il pas un peu trop dans ses œuvres, et dédaigneux de se comparer à la vieille Europe, ne risque-t-il pas de déchoir en se grisant de sa supériorité? Ne se fait-il pas de notre civilisation une idée assez fausse, dont je trouve la preuve dans le succès obtenu par un livre (1) que je vois entre toutes les mains des femmes sur le pont et qui montre un jeune yankee épousant la dernière héritière d'un vieil empire que sa richesse et son « pluck » remettent à flot? (1) Il est pourtant captivant, curieux, sympathique à quiconque l'a pu pénétrer et juger sérieusement. Si Dieu me le permettait, je reviendrais volontiers encore visiter avec attention mille choses que j'ai dû effleurer plutôt que les voir dans mes trois voyages successifs.

Mais c'est vers mon cher petit pays que se portent davantage mes pensées. Il a beaucoup à apprendre aussi, et la visite de tant de ses serviteurs et de ses citoyens éminents, provoquée par l'Exposition, ne manquera pas, j'en suis certaine, de lui être grandement utile. Nous en causerons souvent entre nous quand nous serons rentrés, car nous avons décidé de fonder un club de Saint-Louis, et ce sera encore un heureux résultat de notre voyage que la prolongation de ces sympathies si promptement et si solidement nouées sur ce sol lointain.

Mais en voilà assez pour aujourd'hui. Le temps fraîchit, je sens encore un peu de fièvre et je vais me reposer. Nous continuerons la conversation plus tard — si je puis achever ma lettre — ou au coin de notre feu cet hiver, quand nous nous reverrons à ma rentrée...

L. CARLIER.

(1) *Rulers of the Kings*, par GERTRUDE HATHERTON.

Digitized by Google

DES VOYAGES DANS L'UNION AMÉRICAINE

Un de nos amis, esprit distingué et tempérament artiste, qui sait voyager et raconter ses voyages, s'était embarqué naguère pour visiter l'Amérique. Quelle ne fut pas notre surprise de le voir reparaître au bout de deux mois complètement désillusionné sur le compte des États-Unis, qui, à l'entendre, ne valaient pas le voyage. C'était l'Europe qu'il avait retrouvée sur l'autre rive de l'Atlantique, avec la fièvre du dollar en plus et l'esthétique des villes en moins. — Je suis convaincu que son impression eût été différente s'il était resté aux États-Unis six mois au lieu de six semaines, ou s'il avait parcouru, fût-ce à vol d'oiseau, les territoires qui s'étendent du Mississipi à l'océan Pacifique.

Il est certain que dans les États de l'est les villes ressemblent à leurs congénères d'Europe et que là où elles en diffèrent, l'avantage n'est point à l'Amérique. Sans insister sur les abus trop célèbres des grandes municipalités américaines, comment les damiers urbains du nouveau monde, où d'interminables avenues coupent à angle droit un réseau de rues numérotées, parallèles et identiques, entrecoupées de squares généralement négligés et d'édifices publics visant surtout aux effets de masse, pourraient-ils rivaliser avec l'individualité nettement accusée des cités européennes aux rues irrégulières, mais toujours pittoresques, à la voirie soignée, aux monuments qui rappellent l'art de tous les âges? Où trouver en Amérique un style original, à moins de

Digitized by Google

regarder comme tel l'architecture chicagolaide des maisons à vingt étages et plus, qui paraissent défier à la fois les lois du goût, de la sécurité et de l'hygiène (1)? D'autre part, n'a-t-on pas sans cesse ici l'impression que tout est simplement ébauché, momentané, provisoire, et cette instabilité ne se traduit-elle point jusque dans les conditions de la vie? Comment nos habitudes de dilettantisme ne seraient-elles pas déroutées et choquées par l'agitation de tant d'existences absorbées dans une âpre poursuite du gain, non pour le gain lui-même, ni pour les satisfactions qu'on en tire, mais pour le plaisir de le réaliser?

Et cependant, de l'ensemble se dégage un caractère d'activité et de force qui, après le premier moment d'ahurissement, finit par exercer sur le nouveau venu une sorte de fascination; soit qu'il visite les immenses ruches de Broadway où sont représentés sous le même toit tous les domaines de l'activité commerciale et financière; soit qu'il erre, aux heures de Bourse, dans la cohue de Wall street, où des milliards changent de mains chaque jour; soit que, à une intersection de rues, il contemple une circulation dont l'intensité laisse fort en arrière le mouvement de Paris et même de Londres. A la hauteur des premiers étages, des trains électriques se succèdent

(1) Si l'on me demandait quelle est la principale nouveauté que j'ai observée en revisitant New-York à vingt-quatre ans de distance, je dirai que ce sont ses *sky-scrapers* (littéralement « gratteurs du ciel »), suivant le surnom que les Américains réservent à ces colosses de briques. Naguère, un des monuments les plus anciens et les plus caractéristiques de New-York était la vieille église de la Trinité qui dominait de sa flèche élancée Broadway et tout le quartier des affaires. Aujourd'hui, elle est pour ainsi dire au fond d'un puits. — C'est surtout le soir que le tableau est étrange, l'électricité aidant, quand toutes les fenêtres s'allument. On dirait des gigantesques veilleuses qui font pâlir les étoiles. Cependant, même les municipalités américaines commencent à comprendre la nécessité d'opposer à cette escalade du ciel des règlements qui limitent la hauteur des constructions. Ne serait-il pas prudent d'en faire autant dans l'agglomération bruxelloise?

Digitized by Google

toutes les minutes avec un bruit assourdissant ; au niveau de la rue, des voitures de tramways se suivent à quelques mètres de distance, envahies par une poussée constante de passagers où le maçon en costume de travail coudoie l'élégante en robe de velours. On y trouve entre les banquettes autant de voyageurs debout qu'assis ; pour entrer et sortir, il faut enjamber les valises de ceux qui se rendent aux gares ou aux *ferrys :* tout ce monde se bouscule de la façon la plus naturelle. Si quelqu'un s'excuse, on reconnaît par là que c'est un étranger. A côté des trams circulent des camions, des vélos, des automobiles, des omnibus roulants, enfin le flux et le reflux des piétons, de tout âge et de tout sexe, qui défilent incessamment d'un pas automatique et accéléré, les coudes au corps. Cependant, quelle est cette sourde explosion qui domine la cloche des trams et l'ébranlement des trains ? Ce sont des pans de rochers que la dynamite fait sauter au cœur de la ville pour faire place aux fondations d'un nouvel édifice. Une pancarte sur le trottoir voisin se borne à prévenir les passants qu'il y a du danger à « flâner » (*Danger! do not loiter*). — Est-ce qu'à part les étrangers, quelqu'un flâne jamais à New-York ?

Il n'est pas jusqu'aux *sky scrapers* qui ne finissent par engendrer une impression fantastique non sans grandeur, lorsque, comme à New-York, aux environs du City Hall, leurs façades rectangulaires, cessant de présenter l'aspect peu récréatif d'un mur uniforme percé de fenêtres parallèles et terminé par une terrasse plate, se relève par une décoration en pierres de couleur variée et se couronne de tours, de pignons, de coupoles rappelant les rêves de Gustave Doré. Les rues ont beau être mal pavées, les squares mal tenus, les services publics révéler trop souvent des municipalités négligentes et même corrompues ; il n'en est que plus intéressant d'observer ce que les grandes cités américaines sont devenues malgré des abus administratifs dont la responsabilité retombe en partie sur le rebut de l'émigration européenne.

Digitized by Google

Je ne parlerai pas ici des phénomènes économiques qu'il faut étudier de près : *trusts,* unions professionnelles, grèves, coopératives, entreprises financières et commerciales, dont le passant ne peut saisir que les manifestations extérieures. Il me suffira de rappeler qu'ils atteignent aux États-Unis une intensité bien digne de fixer l'attention du sociologue et même du moraliste. Il s'en faut d'ailleurs que l'industrie et la spéculation soient les seuls éléments de la société américaine. Il y a ici une vie de l'esprit très développée, comme on peut s'en apercevoir surtout à Boston et dans les centres universitaires, — une vie scientifique qui, pour être surtout dirigée vers les applications pratiques, n'en a pas moins élargi, dans la plupart des domaines, la sphère de nos connaissances, — une vie fashionable, plus luxueuse et souvent plus excentrique encore que chez nous, — une vie religieuse dont les contrastes et les nouveautés offrent une source incessante d'observations, — une vie publique qui révèle, portés à l'extrême, les bons et les mauvais côtés de la démocratie.

Si maintenant, de New-York ou de Chicago, nous nous transportons dans ce qui se nomme toujours le *Far West,* il faut s'attendre encore moins à rencontrer les raffinements de goût et d'urbanité, la recherche du fini et de la proportion, le sentiment de l'art, l'attrait des souvenirs historiques qui font le charme varié des excursions à travers notre vieille Europe. — Au delà du Mississipi, tout est neuf, hommes et choses. C'est bien un nouveau monde où les traits du caractère américain se révèlent singulièrement magnifiés, avec un minimum de vernis européen. D'autre part, si, dans l'Est, le paysage peut difficilement rivaliser, même parmi les monts Alleghanys et sur le cours de l'Hudson, avec les sites analogues du vieux monde, l'Ouest américain offre des beautés naturelles qu'on peut affirmer sans rivales en leur genre.

Prenons, à Kansas City, la ligne du Pacifique. Nous avons laissé derrière nous — après New-York — Philadel-

Digitized by Google

phie, la cité des Quakers, que ses fondateurs ne reconnaîtraient guère aujourd'hui; Washington, la ville la plus élégante, la plus propre et la mieux administrée des États-Unis; Pittsburg, vaste usine enfouie dans un perpétuel suaire de fumées métalliques; Saint-Louis, dont la récente exposition universelle a momentanément corrigé l'habituelle banalité. Nous avons franchi les rives plates et les flots boueux du Mississipi qui, aux abords de son confluent avec le Missouri, ne rappelle guère les poétiques descriptions de Chateaubriand. Après avoir roulé quarante-huit heures dans la Prairie que parcouraient seuls, il y a moins d'un demi-siècle, les Peaux-Rouges et les buffles, nous voici devant les montagnes Rocheuses, dont les flancs abrupts et les gorges profondes, sans atteindre à la grandeur de certains sites alpestres, méritent cependant de retenir l'amateur de paysages colorés et ruiniformes. On ne manquera pas d'y visiter quelque fruste et turbulente cité de mineurs, sortie hier du néant pour y rentrer demain, quand les filons d'or ou d'argent auront livré leurs dernières richesses. Encore quarante-huit heures de train et, après avoir franchi, entre deux gorges merveilleuses, la passe de Marshall, à 10,000 pieds d'altitude, nous redescendons vers Salt Lake City, — la Sion des « Saints du dernier jour », qui y célèbrent les mystères du mormonisme sous le regard soupçonneux des Gentils.

De Salt Lake, par la ligne du Wyoming, on peut, en une semaine, visiter le Yellowstone Park avec ses merveilles scientifiques. Un service public de voitures sur de bonnes routes et des hôtels confortables au bout de chaque étape ont transformé en une partie de plaisir cette excursion naguère entremêlée d'obstacles, de fatigues et même de dangers (1). D'ici le touriste peut facilement

(1) Une des premières descriptions de la Yellowstone en langue française a paru dans la *Revue de Belgique*, en janvier 1875; elle était due à M. l'ingénieur Paul Le Hardy de Beaulieu, qui avait visité cette région peu après sa découverte.

Digitized by Google

atteindre Portland dans l'Orégon, où il trouve, pour descendre sur San Francisco, une ligne qu'on dit fort pittoresque, parallèle à la Sierra Nevada d'un côté, à l'océan Pacifique de l'autre. Ou bien, si la saison ne se prête point au séjour dans le Yellowstone, il peut gagner directement la Californie en traversant successivement le lac Salé, cette mer Morte des États-Unis; le désert qui en est la continuation et la Sierra Nevada, qui domine presque à pic le bassin du Pacifique.

San Francisco et sa splendide baie le retiendront certainement pendant plusieurs jours. C'est le point de départ d'une visite au célèbre parc du Yosemite, qui lui prendra cinq journées, y compris le temps nécessaire pour parcourir la forêt des gigantesques *sequoias*. Rentré à San Francisco, il suivra la ligne du *Southern Pacific* qui, après une halte plus ou moins prolongée à Monterey, dans le jardin édénique de l'*Hotel del Monte*, le conduira, en longeant l'Océan, à Los Angeles, la principale cité de la Californie méridionale. D'ici, il aura, pour revenir sur New-York, le choix entre deux itinéraires : l'un, celui du Southern Pacific, qui cotoie la frontière mexicaine, jusqu'à la Nouvelle-Orléans et de là remonte vers le nord-est; l'autre, celui du Santa Fé, qui, après lui avoir permis de visiter, dans le sauvage Arizona, le prodigieux cirque du Grand Canyon, ainsi que les derniers *pueblos* encore habités par des Peaux-Rouges authentiques, lui fera retraverser les montagnes Rocheuses pour le conduire à Chicago sans changement de voiture. De là, il n'a que 1,500 kilomètres à franchir en vingt heures, dans un des trains les plus rapides du monde, pour regagner son point de départ sur les bords de l'Atlantique; à moins qu'il ne préfère pousser une pointe sur le Niagara, en prenant trois jours de plus.

Je ne crois pas qu'il existe un pays où l'on puisse voir tant de choses en si peu de temps, et — ajouterai-je au risque d'étonner beaucoup de monde — à si peu de frais.

L'étranger qui débarque aux États-Unis sans parler

Digitized by Google

couramment la langue du pays; qui a besoin d'un interprète dans les villes; qui se fait porter à chaque hôtel une demi-douzaine de colis; qui prend partout des fiacres à un dollar la course; qui prétend ne manger qu'à la carte; qui commande des vins français à tous ses repas — sans compter peut être d'autres dépenses somptuaires —; celui-là doit s'attendre à débourser à peu près autant de dollars en Amérique que de francs en Europe. Mais le voyageur qui parle suffisamment l'anglais et qui se conforme aux habitudes du pays, peut s'en tirer parfaitement avec 7 à 8 dollars (35 à 40 francs) par jour. Même à New-York, il peut s'installer dans des hôtels de premier ordre moyennant 4 dollars par 24 heures, les trois repas compris (1). S'il préfère au « plan américain », qui comprend toutes les dépenses de logement et de nourriture, le « plan européen », qui laisse les repas en dehors du forfait, il trouvera dans les hôtels d'excellentes chambres pour 2 dollars et il ne manquera pas de bons restaurants où déjeuner à raison d'un demi dollar, dîner pour un dollar. Dans l'intérieur du pays, on s'en tire souvent avec 3 dollars par jour, tout compris. Les pourboires sont à peu près inconnus dans les hôtels, sauf à New-York où ils restent encore exceptionnels. On peut, sur tous ces points, s'en rapporter aux indications fournies par Bædeker, dont le *Handbook for the United States* peut rivaliser avec ses prédécesseurs du vieux continent, tant pour les renseignements relatifs aux hôtels que pour le choix des itinéraires et le meilleur emploi du temps.

Les transports reviennent-ils plus chers? Les villes, même les plus petites et les plus récentes, sont sillonnées de tramways dont le tarif, dans tous les États-Unis, est invariablement 5 cents (25 centimes, y compris une correspondance pour les lignes transversales). Les chemins

(1) Il existe à New-York deux ou trois hôtels hors cadre, où tout est or, marbre et acajou. Le service n'est guère meilleur, mais les prix y sont à la hauteur du luxe.

Digitized by Google

de fer font payer en moyenne 3 cents par mille, ce qui est assez élevé pour de longs trajets. Mais les Compagnies prennent texte de toutes les réjouissances locales, réunions de congrès ou de conférences, pour émettre des billets circulaires avec 30 ou 50 p. c. de rabais et même plus. C'est ainsi que, l'été dernier, on pouvait se rendre de New-York à San Francisco, en suivant à peu près l'itinéraire décrit plus haut, tant au retour qu'à l'aller, — soit un trajet de plus de *dix mille* kilomètres — pour 70 dollars (environ 350 francs!) (1).

A la vérité, il faut toujours ajouter au prix du billet le coût du séjour diurne et nocturne dans le *Pullman car*, soit 1 1/2 à 2 dollars par jour; mais, d'autre part, on économise les frais du coucher à l'hôtel. Il en est de même pour les repas dont le prix dépasse rarement trois quarts de dollars dans le *dining car* du train ou dans les buffets des gares. Quant au bagage, le transport en est gratuit sur toutes les lignes.

Je puis citer un membre de la Conférence interparlementaire, qui, après avoir joui jusqu'à Denver de la splendide hospitalité offerte par le gouvernement des États-Unis aux membres des Parlements européens, continua isolément sa route vers l'Utah et la Californie muni d'un billet circulaire qu'il avait eu la précaution de prendre à New-York. Après avoir visité, au cours de son passage, tout ce qui en valait la peine, il se trouva à l'expiration de son séjour, ayant dépensé en trente-deux jours, le transport compris, 1,240 francs, soit moins de 39 francs par journée. Où donc sur notre continent, ayant à franchir les mêmes distances, s'en serait-il tiré à si bon compte?

Ce n'est pas que tout soit rose dans l'existence du touriste aux États-Unis. Nous avons en Belgique l'habitude de dauber sur notre administration des chemins de fer.

(1) Ce billet circulaire ne mesurait pas moins de 1m65 de long; heureusement, il n'avait que 7 centimètres de large et pouvait se replier sur lui-même, de façon à entrer dans un portefeuille.

Digitized by Google

Les Compagnies américaines m'ont presque réconcilié avec notre système d'exploitation par l'État. Elles traitent les voyageurs comme un vil troupeau et, chose étrange, ceux-ci acceptent le traitement avec une patience qui déroute à la fois nos habitudes belges et notre notion du caractère américain. Peut-être est ce l'esprit pratique de la population qui lui fait estimer oiseux de s'engager dans des récriminations sans issue. C'est que les Compagnies sont des puissances financières et, par suite, électorales; ce qui leur permet de « contrôler » les législatures et même parfois les tribunaux électifs. Ce dont elles se préoccupent surtout, quand elles ouvrent de nouvelles lignes dans les territoires encore vierges, c'est d'obtenir, aux abords de leurs lignes, des concessions de terrains où elles attirent les émigrants à force de réclame, quittes trop souvent à les ruiner ensuite par une élévation arbitraire des tarifs. Dans la construction des lignes, à en croire certains ingénieurs, les travaux d'art sont exécutés à la hâte et à la légère; les locomotives, très puissantes, se détraquent aisément; quand une pièce y devient hors d'usage, on la jette et on la remplace par une autre qui ne vaut guère mieux. Les ponts durent ce qu'ils peuvent, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'ils croulent; à moins qu'ils ne soient emportés par les eaux; ce qui n'est pas rare, à en juger par mes propres aventures dans le Nouveau-Mexique. Sauf quelques rares exceptions, il n'y a qu'une seule voie : de là des arrêts prolongés qui, du reste, n'empêchent pas les télescopages dont les journaux font une énumération presque quotidienne. Les horaires sont plus ou moins fantaisistes. Ils vous informent eux-mêmes que les Compagnies se réservent de les modifier sans avertissement préalable et elles ne se font pas faute d'abuser de la latitude. Pendant mes vingt-sept jours de trains, il m'est survenu *une fois* d'arriver à l'heure; c'était sur la ligne dite de Pensylvanie, entre Chicago et New-York. Partout le retard était de deux, trois, quatre, cinq et six heures — voire sept jours - , bien que, dans ce dernier cas, ce fut

Digitized by Google

la faute d'une inondation et non de la Compagnie. — Voilà ce qu'on ne supporterait ni en France ni en Angleterre, où cependant l'exploitation est également aux mains de sociétés privées.

Les arrêts brusques sont fréquents, surtout la nuit; sans que le voyageur, à demi jeté hors de sa couchette, sache si c'est un accident — un stationnement inattendu sur une voie de garage, — un *hold up*, comme il s'en passe constamment, même sur les lignes les plus fréquentées, c'est-à-dire une attaque de brigands qui ont fait jouer le signal d'arrêt pour dévaliser les voyageurs, le revolver au poing — ou simplement l'éjection d'un malheureux *tramp* (vagabond), que le conducteur a découvert dans une voiture non muni de billet régulier et qu'il dépose sur la voie, fût-ce en plein désert, sans autre forme de procès.

Et pourtant, malgré tout, les chemins de fer ont réalisé pour les États-Unis — suivant une ingénieuse remarque de M. Jules Van den Heuvel dans ses *Croquis américains* — ce que les routes impériales avaient fait pour l'empire romain : assuré la pénétration ou plutôt le rayonnement de la civilisation. On doit reconnaître que la Compagnie du Santa-Fé ne manquait pas d'à-propos, lorsque, dernièrement, voulant personnifier, par des statues sculptées sur la façade de son musée indien d'Albuquerque, les phases successives de l'histoire du Nouveau-Mexique, elle plaçait à la suite d'un peau-rouge, d'un *conquistador* et d'un franciscain, l'effigie d'un ... conducteur de train.

Cette justice rendue, revenons à nos petites misères.

L'Amérique a, je pense, inventé le wagon-lit, et je me rappelle l'époque où la description enthousiaste du *Pullman car* était l'introduction obligée de tout récit de voyage sur les lignes américaines. Mais aujourd'hui, dans ce domaine, elle s'est laissée dépasser par l'Europe, comme les visiteurs de l'exposition internationale ont pu s'en convaincre devant le compartiment de wagon-lit exposé à Saint-Louis par le gouvernement belge. On en est encore là-bas aux deux étages de couchettes parallèle-

Digitized by Google

ment aménagées sur les côtés d'un long couloir, que termine, à chaque bout, un cabinet de toilette, l'un pour les dames, l'autre pour les hommes. Chaque section ou subdivision de deux lits superposés est protégée par un lourd rideau; si bien que, pour s'habiller ou se déshabiller avec quelque décence, il faut préalablement s'étendre sur sa couchette, en réalisant des prodiges de gymnastique. Ajoutez qu'aucun espace n'est réservé pour les bagages, même les moins volumineux; enfin, que la couchette supérieure n'a pas de fenêtre et la couchette inférieure pas de patères; si bien que l'occupant de cette dernière doit étendre sur les couvertures les vêtements dont il s'est dépouillé. Il arrive fréquemment qu'une couchette est louée par un couple — jeunes ou vieux mariés. — On juge ce que devient, dans ces conditions d'encombrement, l'atmosphère du dortoir, quand l'état de température oblige de fermer les vasistas. L'hygiène y est aussi sacrifiée que le confort.

Il existe deux espèces de voitures Pullman : le *standard,* où les bancs qui servent de siège pendant le jour sont en peluche, et le *tourist car*, où ils sont en jonc tressé. Mais tous deux sont construits sur le même plan; la seule différence, c'est que les places du second coûtent moitié moins cher. Chacun des *cars* (il y en a souvent cinq ou six dans un train) est desservi par un *porter* nègre ou mulâtre, assez familier, dont les principales fonctions sont de changer les draps tous les jours et de renouveler l'eau fraîche du réservoir où chacun vient s'abreuver avec le même verre, sans se donner la peine d'en essuyer le bord. — Au sommet de la hiérarchie trône le conducteur du train, toujours de race blanche; c'est un grand personnage, qui, en dehors du récolement des coupons, semble prendre à tâche d'éviter les questions des voyageurs. C'est lui qui donne au machiniste le signal des départs et j'ai vu plus d'un passager, après être imprudemment descendu aux arrêts prolongés, laissé en panne, parce que le conducteur avait négligé de prononcer le sacramentel avertissement :

Digitized by Google

All on board! Il m'est ainsi arrivé de devoir rattraper le train à la course et escalader la plate-forme d'arrière à la force du poignet; heureusement, ici la locomotive s'ébranle avec une sage lenteur. — Je me hâte d'ajouter qu'il y a des exceptions; tel le conducteur du train que j'ai habité pendant une semaine au Nouveau-Mexique : il ne dédaignait pas de se mêler familièrement à la conversation des passagers et, lors d'une sauterie organisée dans une salle d'attente, nul ne se montra plus empressé à faire valser les passagères.

On se fait à tout, même à loger indéfiniment dans un *sleeping car*. Toutefois, ce n'est pas sans un certain soulagement que de temps à autre le touriste échange sa niche pour une chambre d'hôtel. Peut-être est-ce par contraste avec les trains, mais j'ai trouvé en général les hôtels d'Amérique fort commodes et même confortables pour qui sait se contenter du nécessaire. Les caravansérails des grandes villes y sont aussi bien tenus qu'en Europe, et, même en dehors des routes fréquentées par les touristes, on peut obtenir une hospitalité supérieure, sous le rapport de la propreté, sinon de la nourriture, à ce qu'on rencontre, par exemple, dans les villes secondaires de la France, pour ne rien dire de la Flandre et de l'Ardenne.

Sans doute, le service est réduit à sa plus simple expression. Mais est-ce un mal?

Suivons le voyageur du moment où il pénètre dans l'hôtel, en descendant du tramway qui l'a amené de la gare. Il va droit à l'*office*, c'est-à-dire au bureau, où, sans dire mot, il inscrit son nom sur un registre. Le *clerk* lui tend, non moins silencieusement, une clef portant un numéro et sonne un *boy* qui, s'emparant de la valise du nouveau venu, le conduit par l'ascenseur à la chambre qui lui est destinée. Le mobilier y est simple, mais pratique. Grâce à une ingénieuse installation de conduites et de robinets, on peut, sans avoir recours à personne, s'y procurer à volonté de l'eau chaude et de l'eau froide, prendre un bain, vider ses eaux, utiliser la lumière électrique, etc.

Digitized by Google

Dans certains hôtels, la sonnette est même supprimée ou plutôt remplacée par un téléphone qui communique directement avec le bureau. Tant pis pour ceux qui ont l'oreille dure ou qui sont rebelles à la prononciation anglaise! Dans quelques auberges du Yosemite, j'ai trouvé mieux encore : ce n'est plus le voyageur qui sonne le garçon, c'est le garçon qui sonne le voyageur, par l'entremise d'un timbre électrique placé dans la chambre et actionné du bureau à l'heure indiquée pour le réveil.

Inutile de déposer, le soir, vos chaussures à la porte de la chambre, dans l'espoir qu'elles vous reviendront nettoyées. Il pourrait vous arriver l'aventure de ce voyageur qui, ne les retrouvant plus au matin, vint en pantoufles les réclamer au bureau. « Nous avons cru que c'était pour vous en débarrasser, répondit l'hôtelier d'un air surpris. Elles semblaient un peu fatiguées; nous les avons données à un pauvre. » — D'autre part, il vous suffira de descendre par l'ascenseur dans le sous-sol, où vous trouverez des décrotteurs nègres qui, moyennant 10 cents, restitueront à vos chaussures un vernis et un éclat inconnus dans les hôtels européens. Parfois l'opération s'accomplit dans la boutique du barbier annexée à tout hôtel qui se respecte. J'ai vu un vieux monsieur dont un figaro coupait les cheveux, en même temps qu'un nègre lui cirait les bottes et qu'un manicuré lui faisait les ongles. De la main libre il tenait son journal. *Time is money!*

L'Américain prend trois repas par jour. Chaque fois, aussitôt qu'il a pris place à une des petites tables disposées dans le restaurant de l'hôtel, un garçon vient lui remettre un interminable menu où il choisit à volonté et à discrétion. Le déjeuner, qui se prend à partir de 7 heures, débute par des fruits : pêches, bananes, raisins, melons (*cantaloup*). Vient alors un plat de farine délayée (maïs, orge ou autres céréales) qu'on saupoudre de sucre et qu'on arrose de crème; une omelette assaisonnée ou bien des œufs à la coque mélangés dans un verre; des poissons, qui sont en général excellents; du mouton qui l'est moins

Digitized by Google

et du bœuf qui ne l'est pas du tout; enfin des crêpes légères de farine de sarrazin (*buckwheat-cakes*) noyées sous une couche de sirop doré; le tout accompagné de brioches chaudes et de thé ou de café. Le *lunch*, qui se sert de midi à 2 heures, ressemble au déjeuner, sauf qu'il commence par des huitres crues, frites ou étuvées, d'une taille suffisante pour se prêter à tous les traitements. Le diner, de 6 à 8 heures, comprend — outre le potage, les poissons et les viandes — des légumes essentiellement indigènes, tels que l'*iguame* ou patate douce; le *squash*, purée de courge; l'*egg-plant* (aubergine) et l'*oyster-plant* (espèce de salsifi), qu'on soutient rappeler respectivement le goût de l'œuf et de l'huitre; enfin la glace à la crème, qui est le couronnement nécessaire de tout diner américain et aussi un des triomphes de la confiserie nationale.

Il est à remarquer que l'Américain en voyage ne boit que de l'eau glacée à ses repas. Les mauvaises langues prétendent qu'il se rattrape au bar, où se fabriquent, avec d'étonnantes manipulations, les *cocktails* les plus variés et les plus séduisants pour les gosiers altérés. Je me suis toutefois laissé dire — et mon observation personnelle tend à confirmer l'assertion — que les habitudes de sobriété ont fait d'énormes progrès dans ces dernières années, surtout parmi les gens d'affaires.

La soirée, même dans les villes, serait plutôt pénible pour l'étranger qui a vite épuisé les agréments du théâtre et même du *music hall*. Mais les journées sont si remplies et si fatigantes qu'on est heureux de se coucher de bonne heure, sans que les bruits incessants de la rue, la cloche des trams et le roulement des voitures puisse troubler un sommeil façonné à tous les vacarmes par la fréquentation des *sleepings*.

Que dire enfin du public avec lequel le voyageur se trouve forcément en contact? C'est une grosse question, notamment quand il s'agit de gens avec qui on doit cohabiter plusieurs jours dans l'intimité forcée d'une boite roulante.

Digitized by Google

Il ne faut jamais perdre de vue que, surtout dans l'Ouest, il n'existe pas de distinction de classes. Il n'y a que des professions et des fortunes diverses. Les passagers qu'on rencontre dans le *Pullman* peuvent être un ancien *cow-boy;* un *ranch-man* enrichi; la fille ou la femme d'un mineur auquel la fortune vient de sourire. Vous les distinguerez à peine du juge qui se rend aux assises, du colonel qui change de garnison ou de la famille du banquier qui va passer la saison aux eaux. Ce sont les mêmes vêtements, le même langage, les mêmes idées générales, la même façon de juger et de comprendre leur pays, la même manière de vivre, quand ils se retrouvent dans des conditions identiques. Ainsi s'explique que l'antagonisme économique, parfois si violent aux États-Unis dans les conflits momentanés du capital et du travail, n'a jamais assumé le caractère de haine sociale qui se rencontre souvent à l'état endémique dans les centres industriels de la société européenne.

Partout règne ici une grande simplicité de manières; mais j'y ai rarement aperçu — en dehors de quelques traits invétérés, comme l'habitude encore trop répandue dans l'Ouest de chiquer et de cracher à tout propos — les traits de grossièreté que certains voyageurs dénonçaient naguère comme une caractéristique du Far-West. Il n'y a guère de *Pullman car* où ne se rencontrent plusieurs passagères, souvent voyageant seules, et leur présence, à quelque condition qu'elles appartiennent, suffit pour maintenir dans cette compagnie mélangée un ton de décence, une courtoisie sans arrière-pensée, qui ne se rencontrent pas toujours en Europe quand les sexes se coudoient en public, mais qui, parmi les Américains, sont le corollaire naturel de la situation privilégiée reconnue aux femmes.

La connaissance est vite faite entre les passagers des *sleepings* dans un pays où ne règne aucune étiquette. Et combien intéressants sont les entretiens avec des auditeurs qui se laissent aisément mettre sur le chapitre de

Digitized by Google

leurs affaires, de leurs expériences, de leurs aventures, de leurs opinions. Je vois, entre autres, passer dans mes souvenirs, au hasard des rencontres : deux jeunes gradués de Harvard, qui s'en allaient fonder une maison d'importation de thé dans le nord-ouest ; une respectable dame en cheveux blancs, qui, ayant laissé son mari à Washington, venait poursuivre près des électrices du Colorado une campagne de meetings en faveur du président Roosevelt ; une jeune et jolie notaire (1) de Los Angelès, qui partait isolément visiter l'exposition de Saint-Louis ; un ingénieur qui avait dirigé la construction d'une section du Santa Fé, au grand risque de son scalp, quand l'Arizona était encore toute entière aux mains des Peaux-Rouges ; un spéculateur de Californie revenant de visiter une ville qu'il avait fondée ; un officier qui avait fait la guerre des Philippines ; un groupe d'institutrices en voyage de vacances ; un pasteur campbellite qui trouvait toujours des auditeurs pour discuter théologie et un prêtre irlandais qui se plaignait de la « superstition » des Américains ; un avocat du Missouri fort au courant des questions judiciaires et politiques de son pays ; un vieux *prospecteur* qui avait pris part au premier exode des chercheurs d'or en Californie il y a cinquante-six ans, etc. On conçoit que leurs conversations m'aient empêché de trouver le temps trop long ; mon seul regret est de ne pas les avoir recueillies plus minutieusement. Leurs appréciations sur les hommes et les choses d'Amérique ne laissaient pas d'être parfois contradictoires ; mais n'était-ce pas, pour un étranger, le meilleur moyen de connaître les côtés opposés des problèmes qu'il ne pouvait approfondir par lui-même ?

Lorsqu'on a traversé à toute vapeur un pays tel que les

(1) On me pardonnera ce néologisme. Mais le terme de notairesse est si bien associé chez nous avec l'idée d'une épouse de notaire que je dois bien maintenir le substantif au masculin, quand c'est une femme qui occupe l'emploi.

Digitized by Google

États-Unis, il faut se garder des jugements précipités et des généralisations hâtives. Si cependant je dois formuler une conclusion générale, ce sera pour me rallier à l'opinion de ceux qui veulent surtout voir, chez les Américains du Nord, une société en formation avec les mérites et les défauts des peuples jeunes.

Voici près de soixante-dix ans que Tocqueville écrivait dans sa *Démocratie en Amérique* : « La vallée du Mississipi est la plus magnifique que Dieu ait jamais préparée pour l'habitation de l'homme et, pourtant, elle n'est encore qu'un vaste désert. »

Aujourd'hui le bassin du Mississipi - et les régions avoisinantes jusqu'au Pacifique — sont parsemées d'agglomérations urbaines, de centres manufacturiers et d'établissements agricoles. Cependant, pour qui le traverse aujourd'hui de l'Est à l'Ouest et du Sud au Nord, cet immense pays, aperçu par les fenêtres d'un train, fait encore l'effet d'un désert entrecoupé d'oasis. Il y reste place pour des flots d'émigrants, sous la réserve, de plus en plus imposée par les conditions économiques du nouveau monde, que ceux-ci y débarquent munis d'un certain capital. On doit donc se demander quelle sera la puissance du peuple américain, lorsqu'il sera à même de mettre en valeur toutes les ressources des territoires qui, si imparfaitement exploités qu'ils soient aujourd'hui, lui permettent déjà de faire grande figure dans le monde.

N'est-ce pas un de nos compatriotes, le major Brück, qui s'est efforcé le premier de traduire en loi scientifique le déplacement continu de la civilisation vers l'ouest depuis les origines de l'histoire? Les Américains eux-mêmes n'hésitent pas à se poser en des termes parfois agaçants — comme les héritiers prochains de notre culture européenne, qu'ils tiennent pour décrépite, sans toujours la comprendre. Cette jactance peut nous faire sourire; mais elle est simplement le fruit exubérant d'une confiance en soi-même qui forme, elle aussi, une caractéristique de la jeunesse et qui, du reste, n'est pas sans trou-

Digitized by Google

ver quelque justification dans les prodiges réalisés ici par l'initiative individuelle : « Dans vos vieux pays, me disait, en me tapant familièrement sur l'épaule, un ingénieur du Kansas, quand on désire quelque chose, on se tourne vers l'État. Chez nous, on se lève et on le fait soi-même. *Here, we get up and do it!* »

GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

L'ÉCONOMIE SOCIALE

A L'EXPOSITION DE SAINT-LOUIS

L'économie sociale occupait, avec l'enseignement, un des pavillons centraux de la *World's fair* de Saint-Louis, l'*Education and social economy building*. Ce n'est pas sans opposition que ce pavillon s'était édifié. M. le président Francis a conté aux membres du jury les objections que cette partie de son programme avait suscitées. « Elle ne paiera pas », disait-on, et c'est là un reproche très sérieux dans un pays où l'on pose en principe que toute entreprise, quelle qu'elle soit, doit « payer ». Pourtant, l'idée finit par triompher de la résistance des utilitaires, et les organisateurs peuvent s'en féliciter, car, si en tant qu'exposition, l'*Education and social economy* n'a que faiblement contribué à la magnificence extérieure de la *World's fair*, elle lui a donné son couronnement moral en montrant, réunies dans un noble élan, les nations les plus progressives du monde attachées à élever sans cesse le niveau moral et intellectuel du peuple, à développer son bien-être, à soulager sa misère et ses infortunes.

Le département de l'économie sociale à Saint-Louis embrassait beaucoup plus de matières que nous n'en comprenons d'ordinaire en Belgique sous cette appellation. Scientifiquement, il n'y a là aucune erreur. L'économie sociale ne se résume point dans ce que nous appelons les « questions ouvrières ». On peut légitimement, on

Digitized by Google

doit y faire entrer l'étude de la production, aussi bien que celle de la répartition de la richesse. C'est avec raison que les Américains avaient inscrit en tête de leur programme d'expositions d'économie sociale, la description et l'examen comparatif des ressources naturelles des nations, l'étude des moyens de transport dont elles disposent, de la répartition géographique et des caractéristiques de leurs entreprises industrielles. C'est avec raison encore qu'après la réglementation du travail industriel, l'organisation des unions professionnelles de patrons et d'ouvriers, les méthodes diverses de rémunération du travail et la coopération, ils y avaient fait figurer le fonctionnement des banques et des institutions d'assurance et le contrôle légal auquel leurs opérations sont soumises. C'est tout aussi rationnellement, enfin, qu'on trouvait associés à la question de la prévoyance sociale, à celle des habitations ouvrières et de l'alcoolisme, non point seulement les questions d'hygiène proprement dites, mais encore l'organisation des services municipaux, l'aménagement des parcs et jardins publics, l'installation des établissements de bienfaisance, celle des maisons de correction et même les modes d'action des institutions d'ordre moral, y compris celles qu'anime une pensée religieuse. L'Armée du salut y avait trouvé place et retenait l'attention par les procédés outranciers qui lui sont ordinaires, coudoyant l'université de Washington et ses cartes multiples qui faisaient voir le remarquable développement des œuvres catholiques aux États-Unis, non loin d'un pavillon où la confession luthérienne revendiquait une participation importante au mouvement social contemporain.

Dans ce large cadre de l'économie sociale ainsi comprise, chaque pays avait exposé conformément à ses préoccupations les plus récentes. Et cela faisait un groupement d'objets, de plans, d'études et de travaux d'une diversité parfois déconcertante, mais en même temps d'un

Digitized by Google

intérêt très prenant, parce qu'on y trouvait, caractérisées à merveille, la dernière étape politique et sociale, la phase la plus nouvelle du développement économique de chacun des exposants.

C'est ainsi qu'on y voyait, à côté des ébauches louables de statistique financière du Nicaragua, les travaux plus nombreux et plus avancés du Mexique, du Brésil et de la République Argentine, où se trahissaient avant tout l'effort vers l'utilisation rationnelle et complète de leurs vastes territoires, presque inoccupés encore, et la lutte contre les agents pernicieux, fièvres, causes multiples d'insalubrité, périls de sécheresse ou d'inondation, qui en retardent la mise en valeur. De la question sociale, dans ces pays-là, il ne s'agissait pas encore.

Elle ne se montrait pas davantage au Japon, préoccupé surtout d'améliorer ses conditions sanitaires et d'assurer des soins intelligents à ses malades et blessés en campagne, et qui, hormis des objets et documents relatifs à ces questions, exposait uniquement une législation sur la propriété industrielle et l'organisation de sa police.

Où le problème social apparaissait dans toute sa modernité, c'était en Europe et aux États-Unis.

En Allemagne, dont l'exposition dans le *Social economy building* se limitait presque exclusivement à l'œuvre magistrale de l'assurance obligatoire des ouvriers contre la maladie, les accidents du travail, la vieillesse et l'invalidité. Il fallait chercher dans le Pavillon des mines et de la métallurgie ses beaux modèles d'habitations ouvrières, de lavoirs et chauffoirs industriels.

En France, dont l'exposition, fidèlement modelée sur le programme américain, montrait avec tant d'exactitude l'effort des particuliers associés à celui des pouvoirs publics, aussi bien dans le domaine des travaux d'investigation que dans celui de la prévoyance sociale, de l'organisation professionnelle et de la coopération.

Digitized by Google

Dans l'exposition italienne, où prédominaient surtout les institutions d'épargne et de prévoyance. Dans celle de la Grande-Bretagne, remarquable par le choix de ses *exhibits*, et qui embrassait les statistiques bien connues du *Board of Trade* (*Labour Department*), les rapports de l'inspection des fabriques, des travaux sur les quartiers surpeuplés des grandes villes et sur les habitations à bon marché, des rapports officiels sur les questions d'hygiène municipale et de bienfaisance et, enfin, les beaux ouvrages de M. Charles Booth, illustrés par une carte de vastes dimensions, montrant la répartition de la richesse publique dans la ville de Londres.

Mais, comme de raison, l'attention se fixait avec plus de curiosité sur les États-Unis.

Il est intéressant de constater — et ceci, sans doute, aura été une cause de désillusions pour plusieurs — que l'action des pouvoirs publics dans le domaine industriel ne se révélait avec quelque généralité dans l'exposition américaine d'économie sociale que par les travaux statistiques des *bureaus of labor* dont on a dit souvent tout le mérite, mais qui n'ont point pour objet de constater les effets des lois de réglementation. Les résultats méthodiquement observés de l'intervention de l'État dans le régime du travail ne tenaient dans cette exposition qu'une place médiocre. Trois États seulement, ceux de New-York, Massachusetts et Rhode-Island avaient exposé des rapports d'inspecteurs des fabriques et y fournissaient des indications nettes sur le degré d'exécution des prescriptions légales.

Cependant, des lois réglementant l'emploi des enfants et des jeunes gens dans l'industrie ont été promulguées dans presque tous les États de l'Amérique du Nord, et quelques-unes même sont rigoureuses. Ces lois de réglementation n'existeraient-elles que sur le papier et en serait-il de celles-là comme de la loi qui fixe la durée du travail des adultes, sans l'excuse d'inconstitutionnalité

Digitized by Google

qu'on invoque pour cette dernière? A lire un petit opuscule, *Labor legislation in New-York*, rédigé par un fonctionnaire, M. Adna F. Weber, publié officiellement et distribué avec libéralité à tous les visiteurs, on serait tenté de le croire.

« Il n'y a pas de doute, dit l'auteur — qui ne parle que de l'État de New-York — que les infractions sont nombreuses. Les inspecteurs des fabriques eux-mêmes constatent chaque année l'emploi illégal dans les fabriques de 300 à 500 enfants illettrés ou ne possédant point l'âge requis, et celui de 1,000 à 3,000 jeunes ouvriers de 14 à 16 ans qui ne sont pas munis du certificat réglementaire. »

« Évidemment, ajoute M. Weber, les violations de la loi ainsi découvertes par les inspecteurs ne constituent qu'une fraction de celles qui se commettent réellement. Nous n'avons pas besoin de signaler, parmi ces violations, l'utilisation par des enfants trop jeunes de certificats délivrés à des aînés qui n'en ont plus besoin; la fuite, par une porte de derrière, au moment de l'approche de l'inspecteur, des jeunes ouvriers illégalement admis dans la fabrique, et d'autres infractions du même genre. On connaît tout cela. Mais il faut insister, comme étant l'obstacle le plus sérieux à la complète exécution de la loi, sur les fraudes que commettent les parents eux-mêmes dans l'indication de l'âge des enfants. »

Et le fait est que ces fraudes étaient si fréquentes dans l'État de New-York que la législature tenta d'y remédier par une loi nouvelle, en 1903, sans y parvenir complètement.

. Si pareille situation existe dans les États où l'on a institué un contrôle sérieux, que doit-il se passer dans ceux, beaucoup plus nombreux, où l'inspection existe peu ou point et où l'on ne publie pas de rapports réguliers? Il y a peu de doute que la loi n'y ait que la valeur d'une déclaration de principe, à laquelle peu songent et que nul n'est contraint de respecter. L'abstention de la plupart des

Digitized by Google

États de l'Union à montrer, conformément au programme du groupe 131 du catalogue général, les résultats obtenus dans la réglementation légale du travail, autorise, certes, une telle interprétation.

Très probablement, donc, beaucoup de visiteurs des États-Unis, non prévenus, auront éprouvé de ce chef une grosse déception. La durée journalière du travail en Amérique dépasse rarement dix heures (1), et descend parfois à neuf heures et même à moins. Beaucoup d'étrangers étaient tentés de regarder cette situation, qui est patente, comme une conséquence des lois sévères régissant le travail industriel, surtout s'ils venaient de pays où la réduction des heures de travail n'a été obtenue ou n'est attendue que de la loi. Et, pourtant, après un examen quelque peu attentif, force est bien de reconnaître qu'il n'y a pas en Amérique entre les lois et la durée du travail une relation nécessaire ou exclusive de cause à effet.

Bien d'autres facteurs que la législation y ont agi pour déterminer le régime actuel du travail. D'abord, la tendance anglaise, restée si persistante là-bas en dépit d'une immigration composite, à répartir sur un petit nombre d'heures un travail intense et soutenu. Ensuite, l'effort des associations ouvrières. Enfin, la multiplicité des entreprises suscitées par les grandes richesses naturelles du pays. Et ceci, à mon avis, est le facteur prépondérant.

Il y avait, au centre même de l'exposition de Saint-Louis, une colonnade demi circulaire dont la frise portait des noms et des dates. C'étaient les noms des territoires successivement ouverts à la colonisation et à l'exploitation pendant le demi-siècle qui vient de s'écouler, et les dates de leur entrée dans la vie économique du peuple américain. Rien de plus instructif et de plus propre à éveiller la réflexion. Il est évident qu'une nation qui,

(1) La statistique mentionne pourtant dans un petit nombre de métiers ou d'établissements des journées de onze et même de douze heures.

Digitized by Google

tous les dix ans, et même à intervalles plus rapprochés, peut offrir aux entreprises agricoles les vastes étendues d'un Kansas ou d'un Missouri, à l'esprit d'aventure et à l'industrie des mineurs les richesses éblouissantes d'un Nevada ou d'un Colorado, ne doit point connaître la pléthore de main-d'œuvre, quelque abondante qu'y soit l'immigration. Il est clair aussi que les entreprises nouvelles, réclamant le concours des entreprises existantes pour s'outiller et excitant ainsi leur production, celles-ci doivent faire de grands efforts pour retenir leur main-d'œuvre, et, dès lors, par une loi naturelle, toutes établissent à l'envi des conditions très favorables d'emploi pour ceux dont elles réclament les bras.

Le régime du travail industriel dans l'Amérique du Nord est donc né de circonstances qui ne se sont pas produites — ou du moins, ne se sont pas produites dans des proportions aussi vastes et avec des répétitions aussi fréquentes — dans les pays d'Europe. Quand un peuple peut appliquer les ressources d'une technique savante à l'exploitation d'un sol vierge et riche, il passe par une période de prospérité qui se manifeste, pour les ouvriers, par une durée de travail réduite et des salaires élevés. Nos Flandres ont eu quelque chose de cette prospérité vers le XIV^e^ siècle, l'Allemagne vers le XV^e^, l'Angleterre à plusieurs reprises et surtout au XIX^e^.

Combien de temps ces circonstances dureront-elles encore aux États-Unis? On ne peut le dire. Le pays est immense. Mais il est certain que l'épuisement viendra quelque jour et qu'alors le régime du travail aura de la peine à se maintenir sous la seule influence des facteurs économiques.

Si la réglementation du travail n'avait qu'une place modeste à l'exposition de Saint-Louis, on y voyait, en revanche, s'affirmer largement la sollicitude de nombreux États, en même temps que l'initiative et la générosité des citoyens pour ce que nous appelons les œuvres de

Digitized by Google

bienfaisance. En Belgique, elles sont si anciennes et si nombreuses, nous y sommes si accoutumés que nous ne pensons pas à en faire montre. Mais, en Amérique, il en est autrement. Pendant la plus grande partie du XIX^e^ siècle, l'Américain, occupé de bâtir sa maison et de gagner le pain du jour, n'a pu songer à son voisin. Mais aujourd'hui qu'il est opulent, il perd de son égoïsme, et la *World's fair* de Saint-Louis nous faisait assister à l'épanouissement d'un mouvement charitable qui fait grand honneur au pays.

Quelle magnifique floraison !

L'État de New-York, à lui seul, ne nous montre pas moins de 42 asiles, orphelinats, hospices pour aveugles et refuges pour enfants abandonnés, 55 hôpitaux, maternités et crèches, plus 16 dispensaires, dont la plupart ont été édifiés et sont soutenus par des contributions particulières. Les pouvoirs publics s'associent au mouvement et le secondent : dans le même État, 62 comtés ont un hospice pour les pauvres gens et 16 possèdent un hôpital. Dans l'État de Pensylvanie, on relève au catalogue 74 asiles de tous genres, 100 hôpitaux et une foule d'autres établissements répondant à des besoins variés. Le Massachusetts n'en produit pas moins, relativement à sa population. Le New-Hampshire, l'Indiana et le Missouri rivalisent avec eux. Il y a des institutions charitables dont l'action s'étend sur tout le territoire de l'Union. Telle est la *National Children's home Society* qui a des établissements dans vingt six États. Plusieurs ont un caractère confessionnel. Ainsi, la *Jewish Charitable and Educational Union,* qui a son siège à Saint-Louis même, attire l'attention sur des orphelinats, asiles, hospices et hôpitaux établis en vue des Israélites, et l'École des sciences sociales de l'Université catholique centralise les résultats obtenus par un grand nombre de communautés établies aux États-Unis et au Canada.

Cette énumération rapide et bien incomplète montre l'élan généreux, le large courant de bienfaisance que

Digitized by Google

l'Amérique du Nord a vu naître et grandir pendant ces dernières années et dont la manifestation caractérise bien l'exposition de Saint-Louis. L'exposition de Chicago, en 1893, ne nous avait rien montré de semblable.

Une institution originale, de date très récente aussi, *The American institute of social service*, semble être née de ce besoin grandissant de philanthropie intelligente. L'*American institute of social service* fondé et soutenu, lui aussi, par l'initiative privée, est un établissement scientifique qui vise à obtenir immédiatement des résultats pratiques. Il se définit lui-même, dans cette langue des affaires qui envahit tout aux États-Unis, une *clearing-house,* une bourse aux faits, expériences ou idées d'amélioration sociale, un laboratoire de recherches et un distributeur de connaissance acquise. Son but fondamental est de permettre à chacun de profiter de l'expérience des autres en matière sociale.

Pour y arriver, il rassemble des documents et procède lui-même à des enquêtes, « mettant l'expérience humaine en dossiers ». Puis, il fournit des renseignements et des avis à tous ceux qui en demandent, industriels, ouvriers, fonctionnaires municipaux, professeurs, membres du clergé, publicistes, étudiants et autres, sur les œuvres qu'ils veulent créer ou les études qu'ils projettent. L'argent n'est pas tout dans les œuvres et quelque expérience est nécessaire pour y réussir. L'institut supplée par ses renseignements à l'inexpérience des promoteurs. Il organise aussi des conférences, parfois avec projections, sur des sujets tels que : « Le problème de l'enfance », « L'histoire du travail », « L'alimentation », « Les logis d'ouvriers et leur amélioration », « L'organisation industrielle perfectionnée », « Les amusements populaires », « La charité nouvelle », « Les problèmes municipaux », « Les bains publics et lavoirs », « Le meilleur New-York ».

Exemples. Des fabricants de soieries du Connecticut, désireux d'installer des bains pour leurs ouvriers, lui ont demandé comment ils devaient s'y prendre, et l'Institut

Digitized by Google

leur a fourni toute une littérature sur ce sujet, ainsi que des devis. Un manufacturier du Wisconsin songeait à créer une école du soir pour les plus jeunes de ses ouvriers. On lui a indiqué ce que doit être une salle d'école, le programme qu'il convient d'adopter, le matériel à acquérir, tout cela, en prenant pour point de départ des écoles du même genre instituées par d'autres industriels Ainsi de suite.

L'*American institute of social service* a son siège à New-York, vers le croisement de la 4e avenue et de la 23e rue. Il compte des protecteurs de marque: le président Th. Roosevelt, l'ancien président Grover Cleveland, le cardinal Gibbons, F.-G. Peabody, Henry-W. Farnam, G.-H. Schwab, Henry Phipps, Booker T. Washington, etc. Le président en service est M. Josiah Strong, et le directeur W.-H. Tolman, qui, tous les deux, s'y consacrent avec un zèle d'apôtres.

L'exposition du Département fédéral du travail ne figurait point dans le Pavillon de l'économie sociale et avait été soustraite à l'examen des jurys. Elle avait été réunie aux autres exhibitions du gouvernement fédéral, toutes du plus haut intérêt d'ailleurs, auxquelles on avait fait l'honneur d'un palais spécial. C'est là qu'on trouvait les admirables ouvrages statistiques de M. Carroll D. Wright, et des travaux de ses successeurs, quelques-uns illustrés et résumés dans des graphiques plus ou moins sensationnels.

L'un d'eux surtout attirait l'attention. Il établissait une comparaison entre l'ouvrier américain et les ouvriers de diverses nations européennes au point de vue du salaire et de la durée du travail. A l'un comme à l'autre de ces points de vue, l'ouvrier américain pouvait regarder le graphique avec satisfaction. Pour le salaire, il était au haut et, pour la durée du travail, au bas de l'échelle. L'ouvrier belge y apparaissait en moins bon rang.

Malheureusement, aucune brochure imprimée ne don-

Digitized by Google

nait la reproduction de ces graphiques. Aucune indication non plus n'était fournie sur la manière dont ils avaient été construits, ni sur les procédés employés pour recueillir les données qui leur avaient servi de base. Ce sont là des points essentiels qu'il faut connaître pour pouvoir apprécier exactement de pareilles synthèses (1).

On sait aussi que le salaire évalué en argent n'est pas

(1) Depuis que ces lignes, qui devaient paraître dans la *Revue* du 15 décembre dernier, ont été écrites, le bulletin du *Bureau of labor* de Washington est venu nous apporter, avec la reproduction des graphiques dont il s'agit, quelque éclaircissement sur leur construction. Voici les réflexions que nous suggèrent les explications fournies dans ce bulletin par une note de M. G. W. W. Hanger.

C'est bien à tort que les données relatives aux salaires et aux heures de travail sont présentées dans ces graphiques ou les tableaux statistiques annexes comme des moyennes se rapportant à l'ensemble des États Unis, de la France, de la Grande-Bretagne, de la Belgique ou de l'Allemagne. En réalité, les renseignements dont on s'est servi, ont été pris dans un nombre restreint de localités de chaque pays, parfois même dans une seule pour chaque pays : Paris pour la France, Berlin ou Nuremberg pour l'Allemagne. Comme ce travail d'enquête est la continuation d'une autre investigation analogue faite par le *Bureau of labor* en 1896 et dans laquelle la ville de Liége fut choisie pour caractériser la Belgique, tandis que Londres, Manchester et Glasgow l'étaient pour représenter la Grande-Bretagne, nous sommes porté à croire qu'il en a encore été de même cette fois-ci.

Il va de soi que cette manière de procéder est inadmissible. M. Hanger qui paraît être l'auteur responsable de cette généralisation vicieuse, eût mieux fait d'imiter ses prédécesseurs qui, en 1898, publièrent les renseignements ainsi obtenus par « coups de sonde », en indiquant soigneusement la localité d'où ils avaient été retirés. C'est la seule façon scientifique d'utiliser de pareilles données. Quelle valeur, en effet, peut avoir une moyenne calculée sur un petit nombre d'établissements que l'on choisit soi-même? Et même, quelle valeur d'information sérieuse pourrait avoir une moyenne générale qui serait obtenue rigoureusement? L'enquête publiée en 1898 constata que les forgerons gagnaient 3.12 dollars à San-Francisco et 2 dollars seulement à Baltimore; les ébénistes, 1 52 dollar à Cincinnati et 2.50 dollars à Pittsburg. La moyenne de ces chiffres réels ne fournit qu'un renseignement illusoire, puisque, trop

Digitized by Google

une mesure infaillible du degré de bien-être de l'ouvrier. Il faudrait savoir ce qu'il peut, avec ce salaire, se procurer

haute pour Baltimore ou Cincinnati, elle serait trop basse pour Pittsburg ou San-Francisco.

Il ne viendra certes à la pensée de personne en Europe de tabler sur les salaires de Paris pour donner une idée des salaires en France et encore moins de mettre en regard les salaires de Paris ou de Berlin et ceux de Liége pour établir une comparaison entre les salaires français ou allemands et les salaires belges.

Un second point très important est la qualité des ouvriers dont on recueille les salaires. A-t-on établi une distinction entre les apprentis et les ouvriers faits? Et si l'on n'a pris que les salaires des ouvriers faits pour les États-Unis, a-t-on agi de même en Europe et notamment en Belgique? La notice de M. Hanger ne nous fournit aucun éclaircissement à ce sujet, et c'est fort regrettable. En voici une preuve entre mille. Dans une commune de l'arrondissement de Liége, le recensement belge de 1896 indique 15 tailleurs de pierre gagnant de 1 fr. 50 c. à 2 francs; 25, gagnant de 3 fr. 50 c. à 4 francs, et 30, gagnant de 4 fr. 50 c. à 5 francs. Si nous faisons la moyenne, en tenant compte de la durée du travail, nous trouvons un salaire de 35 centimes l'heure. C'est ce qu'indique le graphique américain. Mais il est bien évident que les 15 ouvriers à 1 fr. 50 c. ou 2 francs sont encore des apprentis. En écartant ceux-ci et en calculant la moyenne du salaire des autres, ouvriers faits, nous arrivons à 43 centimes, et c'est sensiblement mieux.

En troisième lieu, rien n'est plus difficile que d'identifier des occupations de même nom dans des endroits différents. Ainsi, pour en revenir aux tailleurs de pierre, les ouvriers américains de ce nom dont les salaires sont cotés dans les graphiques, sont des tailleurs de granite, artisans d'élite certainement, tandis que les nôtres sont des tailleurs de calcaire. Le graphique n'indiquait pas cette différence, que l'on trouve mentionnée dans les notes jointes aux tableaux statistiques. La diversité des procédés techniques est une autre source d'erreurs : nos manœuvres de maçons sont, en général, des gamins; les méthodes de construction employées aux États-Unis obligent à employer des hommes. Enfin, le degré d'habileté professionnelle joue son rôle : personne ne trouvera étrange que l'ébéniste de Paris ou de Londres soit mieux payé que celui de Liége, toute considération de cherté de vie à part.

Ce qui est surprenant, c'est que la notice de M. Hanger ne fasse aucune mention d'un ouvrage statistique considérable, d'un caractère officiel et tout à fait scientifique, qui a paru en 1903 aux États-Unis et qui se rapporte également au taux des salaires dans ce grand

Digitized by Google

à lui et à sa famille, d'utilité et de confortable, ce qu'il doit en distraire pour son logement, pour son alimenta-

pays. Je veux parler du volume intitulé *Special reports. Employees and wages*, qui fait partie des travaux du recensement américain de 1900. Dans cet ouvrage, dont le préambule est consacré à un exposé minutieux de la méthode suivie, on a fait la distinction, comme dans le recensement belge de 1896, entre les salaires des ouvriers de plus de 16 ans et ceux de moins de 16 ans, et, au lieu de fournir des moyennes sans signification, on a reproduit la gradation complète de ces salaires dans chaque établissement considéré. Ceci m'a donné l'idée de vérifier pour quelques uns de ces établissements le nombre d'ouvriers gagnant le salaire moyen sur lequel M. Hanger a construit ses graphiques. J'ai choisi les fondeurs en fer auxquels le graphique assigne un salaire hebdomadaire de 16 dollars environ. Et voici ce que j'ai trouvé :

GAGNENT MOINS DE LA MOYENNE INDIQUÉE :

Dans une usine des États de la Nouvelle-Angleterre (n° 80) : 397 ouvriers sur un total de 441 ;
Dans une autre (n° 86) : 142 sur 168 ;
Dans une usine des États intermédiaires (n° 98) : 191 sur 197 ;
Dans une autre (n° 99) : 235 sur 288 ;
Dans une autre (n° 103) : 66 sur 84 ;
Dans une autre (n° 105) : 122 sur 177 ;
Dans une autre (n° 110) : 924 sur 977 ;
Dans une usine des États du Sud (n° 116) : 41 sur 62 ;
Dans une autre (n° 117) : 28 sur 36 ;
Dans une usine des États du Centre (n° 124) : 202 sur 332 ;
Dans une autre (n° 130) : 147 sur 183 ;
Dans une usine des États du Pacifique (n° 143) : 27 sur 68.

Partout donc, sauf dans l'Extrême-Ouest, la grosse majorité du personnel recensé en 1900 gagne moins de la moyenne indiquée par M. Hanger. Et ceci montre encore combien il est dangereux de procéder comme il l'a fait, et combien peu l'on doit se fier à ses graphiques. N'y aurait-il pas un peu de *bluff* dans son cas? On serait presque tenté de l'en soupçonner.

Est-ce à dire que le salaire ne soit pas sensiblement plus élevé aux États-Unis qu'il ne l'est en Europe et spécialement en Belgique? En aucune façon. Il l'est sans aucun doute. Mais les loyers y coûtent aussi deux ou trois fois plus cher qu'en Belgique, le pain près du double, les habits y font moins d'usage, les plaisirs et les transports y sont plus dispendieux et le médecin y est hors prix. Ajoutez-y plusieurs semaines de chômage par année et l'avantage de l'ouvrier américain s'amoindrira notablement. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

tion, pour son vêtement, pour l'éducation de ses enfants, pour ses plaisirs. Or, le tarif des douanes des États-Unis a pour conséquence indéniable d'augmenter le coût de certaines consommations.

D'ailleurs, il faudrait répéter ici ce que nous disions à propos des heures de travail. Les circonstances exceptionnellement favorables dans lesquelles se trouvent les États-Unis pour la production de la richesse depuis un demi-siècle, n'ont pu manquer d'exercer aussi leur influence sur le salaire des ouvriers. Dans la production industrielle, le produit ne dépend pas seulement de l'effort. Il y a des fonds plus ou moins riches. Si le fonds est médiocre, le travail de l'ouvrier aura beau être intense et habile, la direction du maître, vigilante et avisée, les uns ne récolteront qu'un maigre salaire, et les autres, qu'un maigre profit. Et, cependant, la répartition du produit entre les employeurs et les employés pourra être tout aussi équitable, plus équitable peut-être que là où le fonds est abondant. Ne serait-ce pas ce que montrerait une comparaison rationnelle entre les États Unis et les pays d'Europe, la Belgique, par exemple? Nos ouvriers ne gagnent pas évidemment de 1 ^{1}/$_2$ à 3 dollars par jour comme là-bas, mais aussi ne voyons-nous pas nos entrepreneurs d'industrie devenir en peu d'années archi-millionnaires comme leurs confrères américains

Cette abondance de richesses naturelles aux États-Unis se manifestait partout dans l'exposition de Saint-Louis, mais nulle part mieux et plus visiblement que dans le palais des mines et de la métallurgie. Là, chacun des États de l'Union avait tenu à montrer dans une exhibition séparée les ressources de son sol, et des brochures, souvent fort bien faites et enrichies de photographies ou d'illustrations suggestives, commentaient abondamment et complétaient les étalages. Il faut avoir vu cela pour s'expliquer l'étonnante prospérité du peuple américain. Ici, du charbon et du pétrole, là du soufre; au nord, du fer et du cuivre; à l'ouest, l'or, l'argent, l'étain, le zinc.

Digitized by Google

Et, partout, à remuer à la pelle, comme on dit. Comme j'interrogeais le représentant d'une firme de Pittsburg qui exposait de puissantes installations de chargement et de déchargement de charbon, sur la puissance des couches de combustible en Pensylvanie, il me répondait : « de 5 à 9 pieds ». — « Quoi, lui disais-je, il n'y en a pas en dessous de 5 pieds » ? — « Sans doute, répliquait-il, il y en a beaucoup; mais nous n'exploitons pas celles qui ont moins de 4 1/2 pieds ».

Voilà qui établit bien le contraste. En Belgique, nous sommes bien aises de rencontrer une couche de 2 pieds, et nous en trouvons l'exploitation profitable. Et ce n'est point tout, car il faudrait parler des conditions de gisement qui, là-bas, permettent l'abatage par des procédés mécaniques et favorisent les transports souterrains, tandis que, dans nos mines, l'usage de ces procédés est impossible et l'organisation des transports singulièrement difficile.

L'exposition du Colorado dont les gisements miniers sont exploités depuis un lustre à peine, était comme un résumé des richesses minéralogiques du globe. On y voyait figurer des minerais de tous les métaux imaginables, depuis les métaux précieux jusqu'au fer, en passant par le cuivre, le plomb et le zinc. Et à quelque distance des gites métalliques, les heureux pionniers de ce territoire y avaient découvert de belles couches de charbon. Tout ce qu'il faut pour créer sur place, sans autre importation que les premières machines, des spécimens de tous les établissements métallurgiques du monde! Sans doute, il y a bien de l'ingéniosité chez les techniciens d'Amérique, bien de la hardiesse et de l'esprit pratique chez ses hommes d'affaires, mais il faut avouer que les dons gratuits de la nature ne jouent pas un rôle secondaire dans leurs succès.

Et la Belgique?

Mais la Belgique occupait là un très beau rang avec

Digitized by Google

ses travaux statistiques de tous genres qui ne craignent aucun voisinage, même celui des États-Unis; avec sa législation du travail, si complète aujourd'hui et dont les prescriptions réglementaires concilient si bien, quoi qu'on en ait pu dire, l'intérêt public avec celui de l'industrie; avec ses rapports d'inspection montrant l'action vigilante du contrôle administratif; avec ses habitations ouvrières et ses sociétés mutualistes multipliées à miracle depuis quinze ans; avec les travaux et améliorations de tous genres réalisés par l'hygiène publique; avec ses établissements de bienfaisance adaptés à toutes les infortunes.

Elle eût pu en montrer bien davantage si l'espace ne lui avait été si parcimonieusement mesuré. Peut-être aussi ne songea-t-elle pas à s'enorgueillir de tant d'œuvres répandues à foison sur son sol par un esprit de charité qui, chez elle, ne date point d'hier, mais y persiste sans interruption depuis des siècles. Il y a chez nous de belles choses que nous ne pensons plus à considérer, tant nous y sommes accoutumés, et c'est ainsi que nous apprenons à être fiers de notre pays en voyageant à l'étranger.

CHARLES MORISSEAUX.

Digitized by Google

LA NATION ET LA VIE PUBLIQUE

Passez pour la première fois l'Atlantique, parcourez, fût-ce en touriste hâté, de l'est à l'ouest, l'immense continent que couvrent les quarante-cinq États et les quatre territoires de l'Union américaine. Vous conserverez sans doute un souvenir ineffaçable des sites grandioses de cette terre des merveilles, de ses Niagara Falls, de son Parc de Yellowstone, de ses Montagnes Rocheuses, de son Grand Canyon du Colorado surtout, ce caprice unique d'une nature mystérieuse en ses écarts. Vous retiendrez aussi à jamais la fascinante vision de ses grandes villes, d'un New-York, d'un Chicago, d'un Saint-Louis, d'un Philadelphie, si impétueuses de vie et de mouvement. Mais nulle chose, en ce pays des étonnements, des contrastes et des possibilités illimitées (1), ne vous laissera impression plus neuve, plus saisissante, plus complexe que le peuple américain lui-même.

Depuis le jour déjà lointain où les *pilgrim fathers* de la *May Flower*, fuyant la persécution religieuse de la mère-patrie abordèrent sur les côtes de la Nouvelle-

(1) Goldberger, *Das Land der unbegrenzten Möglichkeiten*. Ces quelques pages ne sont autre chose que des notations d'impressions à peine esquissées. Que ceux que quelque curiosité pousserait à approfondir un sujet seulement effleuré ici s'adressent à l'ouvrage capital de Bryce, *The American Commonwealth*. Ils liront aussi avec grand intérêt deux livres récents : Boutmy, *La psychologie politique du peuple américain*, Paris, 1902, et Münsterberg, *Die Amerikaner*, Berlin, 1904.

Digitized by Google

Angleterre, celle-ci n'a cessé de recevoir l'afflux toujours croissant d'émigrés de tous pays. La seconde moitié du siècle dernier notamment a été marquée par une invasion continue sans précédent peut-être dans l'histoire du monde. De 1821 à 1903, l'Europe a donné aux États-Unis plus de dix neuf millions de ses enfants. Depuis 1850, plus de seize millions d'émigrés ont passé l'Atlantique. Toutes les nations européennes et en premier lieu l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, l'Allemagne, les pays scandinaves, l'Autriche-Hongrie, l'Italie, la Russie et la Pologne ont fourni leur contingent à cette immense armée. Armée disparate, s'il en fut jamais, où toutes les races, toutes les croyances, toutes les langues, toutes les civilisations d'Europe se trouvaient représentées : réfugiés politiques ou religieux, coureurs d'aventures à la recherche de quelque Eldorado, misérables en quête d'une vie moins âpre que celle de la terre natale, et souvent aussi, hélas, cargaisons humaines ramassées par les agents peu scrupuleux des compagnies de colonisation dans les campagnes appauvries, les sentines des grands centres, les juiveries de l'Est. De ce mélange contrasté de peuples et de races, de ce *colluvies gentium*, de cette matière humaine désorganisée s'est créée et façonnée la nation puissante que forment aujourd'hui et les occupants des pays d'ancien établissement de l'Est et ceux des contrées neuves, nées d'hier, encore *unsettled*, que sont les États de l'Ouest.

Tels furent les artisans de l'œuvre gigantesque de mise en valeur de l'immense territoire américain. Puissance agricole, puissance industrielle, puissance commerciale, les États-Unis sont devenus tout cela, grâce à eux, grâce à leur labeur obscur et persévérant et ont pu donner ainsi au vieux monde en ces dernières années le spectacle d'un développement économique stupéfiant d'ampleur, de continuité et de rapidité.

Et non seulement ils ont créé, en le conquérant sur l'inconnu, le territoire de l'Union, mais encore ils ont pétri la nation américaine, nation une, patriote, chauvine

Digitized by Google

déjà en ses accès de jingoïsme, consciente de sa force, confiante dans son avenir, fière avec jactance parfois de la grandeur de l'œuvre réalisée, jalouse de sa mission d'arbitre des destinées des deux Amériques, ambitieuse de jouer un rôle marqué sur le théâtre plus vaste du monde. La fusion de tant d'éléments hétérogènes a été rapide. L'amalgame aujourd'hui est solide et résistant. A peine une génération a-t-elle passé que déjà les fils des nouveaux venus, étrangers hier encore sans attache avec la terre d'adoption, se sentent citoyens de la patrie d'élection, et, suivant le mot d'un homme d'État américain, parlent, pensent et agissent en membres des États Unis (*talk, think and are United States*).

La patrie n'est donc plus ici, comme dans nos vieux pays d'Europe, ce quelque chose de très ancien, d'antérieur à l'individu, ce quelque chose fait de traditions, de souvenirs, de joies ou de deuils vécus en commun, legs séculaire et anonyme des âges disparus. Elle est au contraire presque contemporaine de l'individu, son œuvre ou celle de la génération qui l'a précédé. Elle est d'hier. Elle n'a pas, aux yeux de l'Américain réaliste, peu sentimental et peu rêveur, ce charme que donnent aux choses la piété du passé, le culte des origines, la religion des ancêtres, des dieux lares de la grande maison commune. Elle n'est pas la « terre d'histoire où il y a des morts derrière ceux qui vivent ». Mais si dépouillée qu'elle soit de son décor mystique, de sa parure de poésie, elle n'en est pas moins la patrie. Interrogez plutôt les milliers de ces fils d'immigrés, essaimés à travers le vaste continent. Ils vous mettront à l'exalter l'orgueil que donne la conscience d'un grand effort national accompli et d'une tâche mondiale plus haute réservée à l'avenir, et ils le feront avec cette admiration complaisante du parvenu devant l'œuvre qu'il sait sienne. D'aucuns regretteront sans doute que ce peuple grisé par la fortune semble parfois donner raison à ces sceptiques du patriotisme qui définissent la patrie : « la terre où l'on est heureux ». Peut-être. Et l'Américain

Digitized by Google

y ajouterait volontiers :.. « et où l'on est libre ». Le motif importe-t-il d'ailleurs, si le sentiment est sincère? Et il l'est, croyez-moi bien.

Premier sujet de surprise déjà que cette nation ainsi formée, synthèse de tant d'atavismes ethniques différents. Ce n'est pas le seul. Le phénomène réserve à nos mentalités d'Européens d'autres étonnements encore. Dans nos pays d'histoire, c'est l'État, le prince, le roi souverain qui, en créant le territoire, a en même temps créé aussi la nation. Ici territoire et nation sont tous deux œuvres de l'individu. L'État n'a pas aidé à la tâche. Il n'a pas été l'agent tutélaire de la formation nationale. Il eût été impuissant à jouer pareil rôle. Il n'y était pas préparé.

Il n'est peut-être pas en effet dans le monde nation civilisée où l'État prenne moins de place, apparaisse plus faible, plus délibérément désarmé, plus entravé dans l'affirmation de son autorité, pas de pays où l'action du pouvoir central soit plus réduite et effacée, où le citoyen se sente moins souvent officiellement rappelé qu'il n'est qu'une unité soumise à une collectivité.

C'est que la genèse de l'État fut autre aux États-Unis que ce qu'elle fut chez nous. L'histoire, par la différence des antécédents, donne la raison de ces évolutions divergentes.

Voyez d'une part nos pays d'Europe. Ici la démocratie est venue la dernière en date. Elle est née, après une lutte séculaire, des victoires remportées sur un pouvoir central, fort de toute la force des privilégiés, qui, maintenus par lui en possession de leurs prérogatives, lui prêtaient à leur tour protection contre les revendications de ceux d'en bas. Il n'est pas un droit, concédé ou plutôt arraché, qui ne rappelle une étape de cette conquête, par dépossessions successives, de l'égalité politique. L'État, même constitutionnalisé, même démocratisé, n'a pas entendu se dépouiller des pouvoirs qu'il avait pu sauver. Il a gardé ce qu'il a pu et quand il cède encore, il ne cède qu'à regret.

Digitized by Google

Aux États-Unis, le processus fut autre. Autre aussi en est l'aboutissement. « Née pacifiquement dans un monde sans passé », la démocratie américaine est, de par ses origines, la forme naturelle de la société politique. Elle s'est constituée sans combat, n'ayant devant elle et contre elle, ni monarchie à abattre, ni aristocratie à réduire. De ses droits, possédés dès l'origine entiers, de ses droits d'individu indépendant et libre, l'Américain colon ou pionnier n'a entendu se dessaisir que dans la limite des besoins collectifs, à son sens peu nombreux et exigents. L'individu a pu garder ce qu'il a voulu, et des droits abandonnés, il s'est montré toujours dispensateur avare et jaloux.

Les traits dominants de l'esprit américain se dessinent et s'accusent dans ce besoin de liberté qui est comme une sommation impérieuse de sa nature volontaire. Sur cette terre neuve, l'expansion de l'individu réclame des réserves d'autonomie et d'indépendance. Le sentiment de cette nécessité l'a fait rebelle à tout dessaisissement, à toute délégation. L'idée d'un mandat discrétionnaire donné à un pouvoir central d'autorité forte, fût-il même émanation directe du peuple, ne suscite en lui que défiance et suspicion. Son pays, il l'a conquis et créé sans l'aide de l'État, par l'effort de son énergie. L'ayant ainsi créé, il ne voit pas pourquoi il aurait eu à s'effacer devant un gouvernement doté par lui d'une main généreuse. Son instinct lui dit qu'il a plus à en redouter qu'à en espérer. « Êtes-vous naturalisé sujet des États-Unis ou êtes-vous resté sujet autrichien ? » demandai-je un jour, sur le steamer qui nous ramenait en Europe, à un Viennois établi depuis quelques années à peine dans une grande ville du Far West. Et, comme piqué au vif, il me répondit : « Je suis *citoyen* des États-Unis. Il n'y a de *sujets* qu'en Europe. » Déjà l'Amérique avait conquis son homme tout entier.

Gouvernements d'États et gouvernement fédéral, tous ont été conçus et organisés dans cet esprit de défiance

Digitized by Google

d'un pouvoir naturellement porté à des empiétements abusifs sur les droits du citoyen.

Quelques rappels des principes du droit public américain en apporteront la preuve.

Voici tout d'abord les gouvernements d'États.

A leur tête, le chef du pouvoir exécutif, le gouverneur, est élu directement par le peuple. Il en est de même des ministres, secrétaire d'État, trésorier, contrôleur des finances, attorney général, surintendant de l'instruction publique, etc. Et que l'on ne s'y trompe pas. Rien ne ressemble moins à un conseil des ministres que la réunion de ces chefs des différents services de l'État. Chacun d'eux agit dans sa sphère d'action, pourvoit aux besoins de son département, sans s'inquiéter autrement de ses collègues. Chacun d'eux ne reconnaît d'autre autorité que le corps électoral qui l'a désigné et n'entend relever que de lui seul.

D'agents locaux de ce gouvernement central, nommés par lui, dépendant de lui, préposés à son action, commissionnés à l'exécution de ses décisions, vous en chercherez en vain. Juges inférieurs, receveurs et shériffs des comtés, ingénieurs des services techniques, tous sont choisis, comme les chefs de l'exécutif eux-mêmes, par le peuple dans ses comices. Ces employés de l'État, ces fonctionnaires du gouvernement, comme les qualifierait notre terminologie administrative, — peu nombreux, il est vrai, — ne connaissent, eux aussi, d'autres maîtres que les électeurs du comté ou du district où ils remplissent leurs fonctions. Contre eux le gouvernement n'a d'autre pouvoir de contrainte qu'un recours aux tribunaux. Agents politiques avant tout, ils n'ont d'autre souci que de conserver la faveur du corps électoral. C'est à peine si, depuis quelques années et dans quelques États s'est dessiné un mouvement en faveur de la « fixité des offices administratifs », dont les titulaires ne seraient plus désormais à la merci des caprices du suffrage populaire.

Le pouvoir législatif n'est pas moins entravé dans son action. Sans doute les Chambres sont en principe mai-

Digitized by Google

tresses de la législation dans l'État. Mais en fait, que de restrictions, que de limitations à cette plénitude apparente de pouvoir! Les constitutions d'abord, au lieu de se borner à l'affirmation de quelques principes primordiaux, règlent de multiples matières de droit civil ou administratif, de procédure pénale, etc., étrangères, dans nos idées, à leur but essentiel. Voilà déjà autant de questions échappant ainsi, de par les entraves mises aux revisions constitutionnelles, à l'action législative. Restrictions encore résultant du droit de *veto* du gouverneur, de la limitation du temps de session, de l'espacement anormal des sessions elles-mêmes : « En Amérique, écrit Boutmy, les Chambres sont considérées comme un organe dont l'action continue n'est pas essentielle à la vie de l'État. On suspecte en elles des mandataires maintes fois convaincus de prodigalité et d'infidélité. On croit donc faire acte de sagesse en ne leur donnant pas chaque année de budget à voter, en ne laissant pas renaître chaque année leur activité brouillonne et dépensière, dût-il en résulter qu'un service important ou urgent demeure non pourvu, qu'un intérêt capital reste en souffrance. Dans tous les États, sauf cinq, les assemblées parlementaires n'ont de session que tous les deux ans... Cette mise en suspicion des faiseurs de lois et des lois elles mêmes montre que les Américains sont loin de se les représenter comme le principal instrument du progrès. Leur conviction est que le progrès se fait par l'individu, lequel n'a besoin que de liberté, et leur préoccupation est plutôt de se prémunir contre la loi que d'y faire appel. »

Au-dessus ou pour mieux dire en dehors des gouvernements locaux, s'exerce l'action du pouvoir fédéral.

Dans quel esprit celui-ci a-t-il été doté? Jefferson nous répondra. « J'espère, demandait-il à la Convention de Philadelphie, qu'une Déclaration des droits sera rédigée pour protéger le peuple contre le gouvernement fédéral, comme il l'est déjà dans la plupart des cas contre le gouvernement des États. »

Digitized by Google

Né d'un accord entre les États, le gouvernement fédéral n'a d'autres attributions que celles que lui confère expressément le pacte d'entente. « Les pouvoirs non délégués par la Constitution, proclame l'amendement X, ni refusés aux États sont réservés respectivement aux États et au peuple. » Et cette délégation de pouvoirs fut si parcimonieusement mesurée, que Jefferson encore a pu dire — avec quelque exagération sans doute — que le gouvernement fédéral n'était que le département des affaires étrangères de l'Union américaine.

Une Chambre des représentants et un Sénat en composent le pouvoir législatif : Chambre élue directement par le peuple, chaque État ayant une représentation proportionnelle à sa population, Sénat choisi, à raison de deux sénateurs par État, par les législatures locales. La composition de l'une sauvegarde le principe de l'indépendance des États, le mode d'élection de l'autre, le dogme de la souveraineté nationale et de la puissance du nombre. Les petits États trouvent ainsi dans le Sénat un protecteur attitré contre une hégémonie possible et redoutée des États plus peuplés.

A l'exécutif, un Président, élu, dans l'esprit de la Constitution, au second degré, par le peuple, l'étant, en fait, directement par lui. L'organisation actuelle des partis politiques a amené, en effet, ce résultat que le choix des électeurs présidentiels, à mandat impératif, entraine nécessairement la désignation aux fonctions de la présidence de tel candidat connu à l'avance et imposé par le parti.

Aux côtés du Président, des ministres ou secrétaires d'État, non plus électifs, comme dans les gouvernements locaux, mais choisis par le Président, sauf le droit de *veto* du Sénat, droit dont la Chambre haute se trouve en fait ne plus user. Ils ne peuvent faire partie des Chambres et n'y ont pas entrée. Ils ne communiquent avec elles que par messages. Les lois sont faites et les budgets votés sans leur intervention. Ils ne forment pas d'ailleurs un cabinet

Digitized by Google

ni ne constituent un gouvernement à politique commune et à responsabilité collective. Ils ne répondent de l'exécution de leur mandat que vis-à-vis du Président. Celui-ci seul, dans l'exécutif, est responsable et relève du contrôle du peuple, son commettant. Conseillers et collaborateurs du Président, les secrétaires d'État ne peuvent être démis par les Chambres, même par le Sénat, malgré son droit de ratification de leur désignation. Pas plus que le Président d'ailleurs, ils ne peuvent dissoudre les Chambres. Un conflit surgit-il entre l'exécutif et le législatif? Il perdurera, pour peu que chacun d'eux s'obstine, sans solution, quelque urgente et désirée qu'elle puisse paraître, jusqu'à ce que l'expiration d'un terme électoral vienne permettre, par la nomination de nouveaux mandataires, la réconciliation des pouvoirs ennemis.

Voici enfin le pouvoir judiciaire fédéral, qui, par sa Cour suprême, composé de juges nommés *à vie*, exerce un véritable contrôle sur l'activité législative des chambres fédérales et des assemblées parlementaires d'États. Interprète de la Constitution, elle remplit une véritable mission politico-judiciaire. Elle a à assurer le respect par le Congrès de la Constitution de l'Union, la reconnaissance par la législature des États, de la suprématie de la Constitution fédérale, des lois fédérales et des traités des États-Unis sur les constitutions et les lois des États. Une loi, un traité sont-ils viciés par quelque violation d'une prescription du pacte fédéral, les juges se refuseront à les appliquer. La décision d'une cour de justice viendra donc mettre en échec la volonté d'un Parlement, si cette volonté prétend agir dans des voies inconstitutionnelles.

Ainsi, que l'on se meuve dans la sphère des gouvernements d'États ou dans celle des pouvoirs fédéraux, l'on aperçoit partout occasions de conflits, que peut seul résoudre en fin de compte le peuple souverain, convoqué en ses comices, aux époques invariables fixées pour ses consultations périodiques. Le pays électoral apparaît ainsi l'arbitre dernier appelé à décider entre des pouvoirs

Digitized by Google

créés rivaux, égaux en titre de par leur origine populaire, pouvoirs à action parallèle, tenus irremédiablement séparés, établis ainsi à dessein impuissants et désarmés. Le but est atteint. Les défenses voulues ne manquent pas contre une tyrannie possible des assemblées législatives ou des mandataires à l'exécutif. « Point de contrepoids, écrit un auteur, à la préoccupation de ne se laisser constituer aucune force capable de contraindre et de gêner l'individu. On n'a pas vu d'inconvénient, et il semble qu'on ait pris plaisir à organiser si mollement, à doter si pauvrement les autorités qu'elles sont incapables d'aller seules jusqu'au bout de leur tâche et qu'elles ont toutes les chances de rester en deçà. Car chacune a besoin, pour s'acquitter de son office, du concours des autres, et celles-ci, le plus souvent, ne l'aideront pas ou la contrarieront au lieu de l'aider. On ne saurait constituer avec plus d'art ce que j'appellerai des puissances négatives, destinées à s'annuler l'une par l'autre et à engendrer le conflit perpétuel ».

* * *

Tels sont, esquissés dans leur fonctionnement — le mot est-il bien exact ? — les moteurs de l'action publique.

Un mot ici du personnel politique.

C'est vérité connue, même de ce côté de l'Atlantique, que la politique est avant tout aux États-Unis une carrière et une carrière parfois aussi irrégulièrement lucrative. Si les assemblées parlementaires, le Sénat fédéral surtout, comptent des hommes entourés d'une considération méritée, les mandats sont le plus souvent abandonnés aux professionnels médiocres de la politique. Les meilleurs, les plus capables se refusent en principe à briguer les fonctions publiques et s'abstiennent de toute participation personnelle à l'administration.

Ce n'est pas toutefois que l'Américain soit exclusivement cet animal chasseur de dollars, *dollar hunting animal*, qu'a dénoncé un jour un Anglais, plus brutalement

Digitized by Google

qu'exactement d'ailleurs. La poursuite de la richesse, la passion du gain, et du gain énorme et rapide, si tyranniques qu'elles se manifestent chez ce *business-man* type qu'est le Yankee, ne suffisent pas à épuiser ce besoin d'activité, cette exubérance dans l'action, qui sont comme une exigence de sa nature de laborieux agité. Cent œuvres, à côté des affaires, sollicitent sa curiosité, son dévouement ou son énergie. Et, dans ces œuvres encore, sociales, religieuses ou charitables, il se donne avec cette ardeur, cette fougue, cette volonté de vaincre qui lui sont, dans la vie, les facteurs les plus efficaces de ses succès.

Et cependant la vie publique active semble n'avoir guère d'attrait pour lui. De cette abstention, tout Américain vous donnera franchement l'explication.

La politique générale n'a pas tout d'abord aux États-Unis l'ampleur qu'elle revêt dans nos pays d'Europe. La forme constitutionnelle du gouvernement n'y est pas discutée. La politique étrangère y est chose neuve encore, née des visées impérialistes récentes de ce peuple ambitieux. La question religieuse, si passionnante chez nous, ne s'y pose pas. Les assemblées délibérantes, destituées en fait, dans les États surtout, de l'omnipotence législative, voient leur rôle réduit à des débats sans élévation ni intérêt. C'en est assez déjà pour détourner du forum l'élément intellectuel de la nation que ne parviennent pas à passionner les questions trop exclusivement administratives qui le plus souvent s'y débattent.

D'autres raisons s'ajoutent à cette première.

Les centres politiques ne sont pas des centres industriels ou commerciaux. Washington, siège des Chambres fédérales, n'est qu'une capitale politique, la création artificielle d'un peuple, né à la vie fédérative, soucieux de ne donner à aucune des grandes villes rivales la prééminence qu'eût pu lui attribuer son rang de capitale de l'Union. Dans les États, très souvent, la capitale n'est pas la ville des affaires. Le Parlement de l'État de New York se réunit non à New-York, mais à Albany; celui de l'Illi-

Digitized by Google

nois, non à Chicago, mais à Springfield; celui de Pensylvanie, non à Philadelphie, mais à Harrisburg; celui de Californie, non à San-Francisco, mais à Sacramento. Pour l'homme d'affaires ces déplacements, dans la vie encombrée qu'il lui faut mener, sont pertes de temps et pertes d'argent.

Pas plus, d'ailleurs, la politique municipale, conduite sur place, n'est faite pour tenter l'Américain. Il est à sa portée trop de carrières lucratives qui, plus généreusement, récompensent leur homme. Toute participation effective aux affaires publiques lui apparait comme une diminution de sa puissance de *business-man*. « Que m'importe, me disait un Yankee de race, si je paie aujourd'hui deux fois plus d'impôts que m'en demanderait une administration honnête à laquelle je me verrais forcé de collaborer? Mon abstention me permet de m'adonner tout entier à des affaires qui rapportent davantage. J'y trouve mon compte, y trouvant bénéfice. »

Une réaction cependant s'annonce. Une campagne s'organise contre cet abandon des fonctions publiques à des professionnels, qui souvent n'y voient qu'une affaire, et une affaire qui doit *payer*. Le président Roosevelt en est depuis longtemps l'un des chefs et il la conduit avec cette opiniâtreté dans l'effort qu'on le voit mettre en toutes choses. Il est, dans ce livre courageux, *L'idéal américain*, de vigoureuses pages contre cette indifférence qui tient les meilleurs éloignés de la vie du forum. L'auteur les appelle à l'action effective. « L'homme qui compte dans le monde, leur crie-t-il, est celui qui agit et non celui qui critique. Le doctrinaire, l'homme des théories écrites ou parlées, est inutile s'il ne peut agir. » L'ardeur de sa prédication révèle, sans qu'il doive trop insister, l'étendue et les ravages du mal. Ne reconnait-il pas lui-même qu'au temps où il était *congressman* au Parlement de l'État-empire, à Albany, plus du tiers de ses collègues étaient à acheter? L'histoire conservera le souvenir du pillage scandaleux auquel la bande du maire

Digitized by Google

Tweed livra les finances de New-York (1), de l'exploitation éhontée des fonctions publiques par les servants du *Tammany-ring*. Aux premiers jours d'octobre de l'an dernier, on pouvait lire dans les journaux de Saint-Louis la confession d'un ex-alderman au sujet de concussions récentes dans l'administration de cette ville. Il y rappelait les votes vendus et les prix payés : 1,000, 500 dollars par conseiller. Le marché, sans doute, n'était pas toujours aussi lucratif. Tel vote même n'aurait rapporté à son vendeur que la modique somme de 5 dollars. Et l'ancien alderman, quelque peu confus, ajoutait : « C'était peu. Aussi en étions-nous si honteux que, même entre nous, nous n'osions plus nous rappeler ces complaisances décidément trop avarement rémunérées. » Abaisser le tarif à ce taux, c'était en effet gâter le métier.

De ces vols découverts, de ces concussions avouées, il n'est, hélas, que trop d'exemples. Les Américains, très sincèrement, le reconnaissent et ne paraissent pas autrement s'en inquiéter. Ils affectent de ne voir dans cette corruption des politiciens, dans cette perversion des mœurs publiques qu'un mal temporaire, le mal de croissance d'une nation qui a grandi trop vite, et assez aisément ils en prennent leur parti. Ils savent leur pays riche, pourvu de réserves qu'ils voient inépuisables. Ils ont, dans sa prospérité future, l'espoir confiant d'un peuple qu'a gâté le fortune, tel l'homme qui a réussi sa vie. Ils ont foi aussi dans leur race, qu'ils sentent saine et forte et sont convaincus qu'au jour où les abus actuels deviendraient une menace on la verra, dans un mouvement de révolte vigoureuse, chasser ses intendants infidèles. New-York n'a-t-il pas eu jadis, aux mauvais jours des exactions des Tweed, son comité de vigilance qui réussit pour un temps tout au moins à épurer une administration toute

(1) La construction du *Court House* de New-York en est un des exemples. La dépense maxima en était évaluée à 250,000 dollars. Quand Tweed fut mis en prévention, les travaux n'étaient pas achevés, et déjà plus de 8 millions de dollars avaient été déboursés.

Digitized by Google

de corruption et de vénalité? C'est là l'optimisme heureux d'un peuple qui n'est prompt ni à s'émouvoir, ni à s'alarmer, et dont la philosophie souriante ne s'exagère ni le bien qu'il fait, ni le mal qu'il voit faire. Et peut-être aussi est-il quelque chose du sentiment intime de l'Américain dans cette réflexion d'un Yankee qui, lui aussi, était bien de sa race. « A tout prendre, me disait-il, nos politiciens d'affaires me paraissent moins dangereux que vos législateurs zélés, remuants et... brouillons, faiseurs de loi par conviction et par mission. Ils sont trop occupés d'eux-mêmes pour songer à leur mandat. Sommes-nous mal gouvernés? On le dit chez vous. Nous pourrions l'être trop et ce serait chose pire. »

Mais ce n'est là qu'une boutade, piquante d'humour, sur une faiblesse passagère et — qui mieux est — avouée d'un très grand peuple.

HENRI BODDAERT.

Digitized by Google

LA GRANDE UNIVERSITÉ DE L'OCCIDENT

" Impressions de l'université de Chicago „

I

Quand on a traversé en chemin de fer aérien, les 30 kilomètres de rues géométriques mal bâties et mal pavées qui s'allongent du nord au sud sur les rives du lac Michigan et qu'on a laissé derrière soi le bruit assourdissant et le *pandemonium* des carrefours de Chicago, où la « vie intense » de la métropole atteint son maximum d'intensité, l'on arrive soudain à une merveilleuse succession de parcs et de jardins, d'avenues ombragées et de plantations luxuriantes, qui font autour de la ville colossale comme une immense ceinture de verdure ; puis, pénétrant dans ces jardins, l'on voit surgir au bout de ces avenues une admirable cité gothique de tours et de palais, de cloîtres et de bibliothèques, de gymnases et de laboratoires, de clubs et de collèges : une cité idéale qui vous transporte en plein rêve et en plein moyen âge, qui vous fait songer tour à tour aux Champs-Élysées et aux collèges de la vieille Angleterre.

Cette cité gothique, c'est la plus jeune et déjà la plus imposante des nouvelles universités américaines, c'est l'université de Chicago, qui, demain, sera la « grande université de l'Occident, *the Great University of the West!*

Digitized by Google

II

Je n'oublierai jamais la profonde impression que je ressentis en voyant se dresser devant mes yeux éblouis cette cité nouvelle sortie du néant, il y a quelque dix ans, sous le coup de baguette magique du milliardaire Rockefeller.

Je venais de visiter le même jour une autre cité bien différente : ces *Union Stock yards* auxquels, pendant longtemps, Chicago a dû le meilleur de sa gloire, cette énorme fourmilière industrielle où l'on voit entrer d'un côté des milliers de bœufs et de porcs et sortir de l'autre côté des millions de saucisses et de boites de conserves alimentaires. J'avais pu observer sur place dans ces *Stock yards* quelques-uns des phénomènes les plus caractéristiques et les plus palpitants d'intérêt de la vie économique américaine : la formidable concentration de l'industrie et l'application des dernières inventions de la science à cette même industrie. J'avais pu observer en même temps quelques-uns des problèmes les plus complexes qui agitent et qui inquiètent la génération actuelle : la lutte des races et la lutte entre le capital et le travail. Je trouvais l'immense usine en pleine grève; presque tous les ouvriers blancs avaient déserté et des milliers de nègres avaient pris leur place, et le mépris instinctif de l'Américain pour le nègre se trouvait accru de toute la haine du gréviste contre un concurrent déloyal. Aussi voyait-on à toutes les issues de l'usine des escouades de *policemen* protégeant les noirs contre la violence des blancs et prévenant les inévitables lynchages.

Et voici que l'après-midi du même jour — une radieuse journée d'automne - de cette scène de conflit, où la lutte pour la vie se manifestait dans toute sa brutalité, je me trouvais soudain transporté dans ce jardin d'Académus, asile de paix, refuge de la science tranquille et sereine. J'eus alors la vision nette des deux aspects totalement différents de la vie américaine, aspects qui sont destinés

Digitized by Google

à se fondre et à s'harmoniser dans un avenir prochain. Car, dans ce contraste saisissant, j'eus l'intuition du rôle grandiose qui était dévolu aux universités transatlantiques de demain, le plus beau rôle qui puisse échoir à des hommes : un rôle d'apaisement intellectuel et social. J'entrevis l'université américaine de l'avenir : la pacificatrice et l'arbitre des luttes industrielles, la révélatrice de la vérité politique, sociale et religieuse, faisant planer l'idée et le droit au-dessus de la force et soumettant à la science et à la raison les puissances brutales de l'instinct, de l'ignorance et de la haine.

III

Sous le nom d'universités américaines le lecteur européen se figure généralement des institutions immensément riches, grâce à la munificence d'un milliardaire quelconque ou qui, à défaut d'un milliardaire, cherchent leurs ressources dans la vente de leurs diplômes aux plus offrants et trouvent leur intérêt dans l'avilissement des études.

Et certes, il est très vrai que beaucoup d'universités américaines n'ont qu'à puiser dans la bourse des Rockefeller et des Carnegie, mais il n'est pas moins vrai que la plupart des universités ont encore moins de ressources que les universités européennes et que les professeurs même des plus riches universités sont beaucoup moins rétribués que des professeurs européens : les professeurs de Chicago, par exemple, sont moins rémunérés que ceux de Glasgow ou d'Edimbourg, proportionnellement au coût de la vie.

Et il est encore très vrai que dans l'immense majorité des universités le niveau des études est très bas, parce qu'en Amérique la ligne de démarcation entre l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur n'est pas nettement tracée. Mais si l'on fait un triage entre les cinq cents établissements qui usurpent le nom d'université, l'on trouvera une quarantaine d'institutions où le niveau

Digitized by Google

est aussi élevé que dans les universités européennes, et c'est de ces institutions seulement que nous avons à nous occuper ici.

Ces quarante établissements d'enseignement supérieur vraiment dignes de ce nom appartiennent à toutes les variétés, à toutes les espèces pédagogiques. Vous trouverez l'université de fondation privée comme Chicago et Leland Stanford et l'université d'État, dotée et soutenue par la législature comme les universités de Michigan et de Wisconsin. Vous trouverez l'université purement professionnelle et technique, et l'université qui se consacre plus spécialement à la recherche scientifique comme Johns Hopkins. Vous trouverez l'université démocratique, comme le sont la plupart des *State universities* de l'Ouest et vous trouverez l'université aristocratique comme Harvard et Yale qui sont l'Oxford et le Cambridge des États-Unis. Vous trouverez des universités ouvertes à toutes les confessions, et vous en trouverez qui sont confessionnelles, méthodistes, presbytériennes ou catholiques comme la *Georgetown University* de Washington. Vous trouverez des universités où les femmes sont admises, d'autres d'où les femmes sont exclues, d'autres encore d'où les hommes sont exclus, comme cet admirable collège féministe de Bryn Mawr, qui ne le cède à aucune université masculine.

Mais quelles que soient les différences entre tous ces établissements d'enseignement supérieur, les ressemblances sont plus frappantes encore. Tous ils ont des traits communs qui leur impriment le *sceau* américain. Et ces traits caractéristiques, ce ne sont pas les fondations de milliardaires, ce ne sont pas les programmes d'études, c'est quelque chose de moins tangible et de plus profond : c'est l'esprit même qui anime l'institution, c'est la foi qui la vivifie, l'atmosphère qui l'entoure. Les professeurs ont beau avoir fait leur apprentissage en Europe ; ils ont beau vouloir en importer les méthodes — c'est l'esprit américain qui l'emporte.

Digitized by Google

C'est cet esprit, ce sont ces principes américains qu'il convient avant tout de découvrir. Et pour y réussir, c'est surtout dans les universités de l'Ouest, c'est surtout à Chicago qu'il faut les analyser. Les universités de la Nouvelle-Angleterre, comme Harvard ou Yale ou Cornell sont encore trop sous l'influence de la vieille Angleterre. Elles sont encore trop hypnotisées par la distinction aristocratique d'Oxford et de Cambridge; elles n'ont pas complètement secoué les antiques traditions. Les universités de l'Ouest, au contraire, et surtout la plus puissante d'entre elles, Chicago, sont entrées résolument dans l'avenir; elles ont coupé le câble qui les relie au passé; elles se sont orientées vers de nouveaux horizons, pleins de confiance dans l'étoile américaine, animés d'une foi inébranlable dans les principes américains.

IV

Le premier de ces principes, c'est une confiance illimitée dans l'individualité, dans l'originalité, dans la liberté.

En Europe, nous avons sans cesse la liberté sur les lèvres; nous la mettons bien rarement en pratique, même dans l'enseignement supérieur. En Europe, même le parti libéral a si peu de confiance dans la liberté, qu'il a cru devoir refuser cette liberté aux catholiques : témoin le refus de la personnification civile des universités en Belgique, témoin la loi sur les congrégations enseignantes en France. En Amérique, même les catholiques ont tant de confiance dans la liberté, que dans l'université catholique de Washington, plusieurs des chaires les plus importantes sont occupées par des protestants.

En Europe, toutes les universités sont asservies : les unes à la tyrannie de l'État, comme en France et en Belgique, les autres à la tyrannie de la tradition, comme en Angleterre; toutes, à la tyrannie des programmes et des examens.

Digitized by Google

De peur que l'étudiant ne travaille spontanément et pour l'amour de la science, les pédagogues lui imposent sa tâche quotidienne. De peur que l'étudiant ne donne libre carrière à sa personnalité et à son originalité, on impose à tous une discipline uniforme, sanctionnée par des examens uniformes. L'Allemagne seule a fait exception : elle a refusé de s'asservir à cette uniformité, elle a inscrit la « *Lehrfreiheit* » et la « *Lernfreiheit* » au fronton de ses établissements. Elle en a été récompensée par l'éclat qui en a rejailli sur ses universités et par l'influence mondiale qu'elles ont exercée. Les universités américaines ont poussé ce principe de la *Lehrfreiheit* et de la *Lernfreiheit* jusqu'à ses dernières limites. Elles ont adopté la diversité des études fondée sur la diversité des aptitudes. Elles ont laissé au travailleur « l'option » de son programme et la plus généreuse latitude dans ses études. Elles ont eu moins peur de l'anarchie que de l'uniformité. *Multæ sunt mansiones in domo domini!* Elles sont parties de ce principe que l'une des principales fonctions des universités est de découvrir la vérité, et que, pour découvrir la vérité, la plus précieuse faculté est l'originalité et la plus précieuse garantie est l'amour du travail, et que le meilleur moyen de tuer cette originalité, c'est d'imposer l'uniformité, et que le meilleur moyen de supprimer cette garantie, c'est de substituer la force et la tyrannie des examens à l'amour désintéressé de la science. Et cette diversité dans les programmes existe non seulement pour chaque faculté, mais pour chacune des matières enseignées dans la faculté. C'est ainsi que dans l'université de Chicago, les langues et les littératures romanes sont confiées à une douzaine de professeurs et d'assistants. Chacun de ces maîtres s'est choisi sa spécialité dans ce domaine et tâche d'imprimer à ses études spéciales le cachet de sa personnalité.

Cette liberté illimitée, cette diversité des études ont sans doute des inconvénients, mais ces inconvénients sont passagers et sont infiniment moindres que ceux de l'uni-

Digitized by Google

formité. Bien loin d'abaisser le niveau des études, cette liberté les relèvera. Car c'est avoir une bien pauvre idée du personnel enseignant que de croire qu'il suivra la ligne de moindre résistance et qu'il discréditera de gaîté de cœur ses propres études, en les offrant au rabais. Au contraire, une émulation généreuse stimulera à la fois les maîtres et les élèves. Leurs études leur seront d'autant plus chères que ce sont eux qui les ont librement choisies. Chacun voudra justifier l'existence et la prééminence de sa spécialité par quelque travail personnel et quelque découverte. Les élèves travailleront naturellement parce qu'ils ont à créer leur avenir. Les professeurs travailleront parce que sans cela ils seraient désertés par leurs élèves, parce qu'ils ont besoin de la sanction du succès et de l'estime publique.

V

A cette croyance dans la liberté s'allie, dans les universités américaines, une foi inébranlable au progrès, un optimisme confiant dans l'avenir.

En Europe, les universités sont conservatrices, réactionnaires, liées par des traditions séculaires. Le passé pèse sur elles comme un incube. On a peur de se départir de ce passé. Elles sont « misonéistes » d'instinct.

Certes, l'esprit de tradition est légitime et bienfaisant dans le domaine politique. Le temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui. Des institutions qui ont survécu deux siècles ont prouvé par là même leur vitalité et leur valeur. Mais il n'en est pas de même dans le domaine scientifique. Là, l'esprit de conservation est presque toujours dangereux. Des établissements scientifiques sont révolutionnaires par nature, parce que la science même est révolutionnaire. Un livre scientifique qui a été un chef-d'œuvre il y a vingt ans est aujourd'hui démodé, dépassé. De même, des études et des méthodes pédagogiques qui étaient parfaite-

Digitized by Google

ment appropriées il y a vingt ans sont vieillies et usées aujourd'hui.

C'est de cet esprit de novation que sont animées les universités américaines. Elles sont convaincues qu'une université ne pèchera jamais par excès d'audace, mais par excès de timidité. Elles sont convaincues que, puisque la science n'avance que par des recherches et par des expériences sans cesse renouvelées, les universités ne peuvent progresser que par la même méthode La pédagogie sera expérimentale ou elle ne sera pas. Et que l'on ne dise pas que l'expérience pédagogique pourrait échouer, puisque l'insuccès même est un gain, un résultat acquis, la démonstration d'une vérité nouvelle.

Malheur donc à l'université américaine qui se reposerait sur ses lauriers, qui s'endormirait dans la sereine assurance d'être dans la vérité définitive. Dans cinq ans elle serait dépassée par ses émules et désertée par ses élèves. Il y a toujours péril à imiter les apôtres au mont Thabor. « Cet endroit est délicieux. Arrêtons-nous ici. » Pendant qu'ils sommeillent, la transfiguration vient de s'accomplir. La science a rayonné en leur absence.

En Europe, les universités sont des corporations régies par une bureaucratie centrale ou par une assemblée de vieillards; le sens même de « *Sénat* » académique est significatif à cet égard. La jeunesse est disqualifiée pour ce seul crime d'être jeune : on n'ose briguer en Europe une haute situation avant l'âge de 40 ans et on ne passe général que quand on est perclus de goutte et de rhumatisme. En Amérique, la jeunesse est la première des recommandations, parce que la jeunesse est orientée vers l'avenir, parce qu'elle est l'âge des nobles audaces, des larges desseins et des vastes pensées.

VI

Le troisième principe qui domine les universités en Amérique, c'est le sentiment des réalités concrètes et des

Digitized by Google

nécessités pratiques, la correspondance intime entre la vie universitaire et la vie nationale. A un banquet offert aux délégués du Congrès des arts et des sciences et du Congrès de géographie par l'université et par les citoyens notables de Chicago, banquet où j'eus l'honneur de prononcer un toast au nom de la science belge, j'avais fait observer le contraste saisissant signalé plus haut : d'une part entre le Chicago industriel, avec ses grèves et ses âpres conflits et ses haines d'intérêts et de races, et d'autre part le Chicago universitaire, asile de paix, refuge de la science tranquille, sereine et souriante. Le président de l'université, le Dr Harper, qui a été depuis l'origine l'âme de cette grande institution, remarqua avec beaucoup d'insistance qu'il n'y avait aucune antinomie entre la Cité industrielle et la Cité universitaire, que la vie et la prospérité de l'une étaient liées à la prospérité de l'autre, et que plus les savants se mettraient en contact avec les usines, plus ils étudieraient les problèmes industriels et sociaux au lieu de se réfugier dans une vie contemplative égoïste, plus l'enseignement supérieur aurait de vitalité et de fécondité.

Dans ces paroles, le Dr Harper ne faisait qu'exprimer le sentiment américain. En Europe, l'universitaire regarde la vie industrielle et commerciale avec un souverain dédain. Il se détourne du vulgaire : *odi profanum vulgus*. Le poète s'isole dans sa tour d'ivoire, le croyant dans sa chapelle, le savant dans son laboratoire. Tous regrettent comme une déchéance que leurs recherches ou leurs efforts puissent aboutir à des résultats pratiques. Les universités sont des serres chaudes, et quand les étudiants sortent de ces serres après cinq ans d'oisiveté ou de surmenage, ils se trouvent le plus souvent impropres à la vie réelle : ils quittent l'université sceptiques et désabusés de tout, ou fanatiques et réactionnaires ; songe-creux, idéologues ou réfractaires et prolétaires de l'intelligence.

En Amérique, les universités ne perdent jamais le contact de la réalité. Elles n'oublient jamais ce qu'elles

Digitized by Google

doivent au public ; elles sont non seulement les organes de la haute vie intellectuelle de la nation, des laboratoires d'expériences scientifiques, elles sont encore des laboratoires d'études politiques et sociales ; elles ont conscience que c'est de la solution qui sera donnée aux problèmes politiques et sociaux que dépendra l'avenir des États-Unis, et c'est donc à la poursuite de cette solution qu'elles consacrent toutes leurs recherches et tous leurs efforts.

VII

Des touristes moroses parcourant pour la première fois l'Amérique reculent épouvantés devant la grandeur formidable des difficultés qui menacent la grande république : 1° un gouvernement municipal corrompu dans presque toutes les grandes villes ; 2° une presse jaune qui flatte les plus vils instincts de la multitude ; 3° une concentration effrayante de la population dans les grandes villes, avec son cortège inévitable de misères, de maladies et de crimes ; 4° la présence de 10 millions de nègres et la lutte des races ; 5° la lutte formidable du capital et du travail, avec ses grèves monstres et ses traits géants ; 6° une immigration qui déverse dans le continent américain le rebut de l'Europe et qui détruit l'élément autochtone par des éléments étrangers en apparence inassimilables. Voilà, pour ne parler que des principales difficultés, six énigmes de sphinx que l'Amérique devra résoudre à brève échéance sous peine de périr.

Il est certain que si les vieilles nations européennes étaient aux prises avec les mêmes difficultés, il y aurait lieu de se décourager. Mais les critiques européens qui désespèrent de l'avenir de l'Amérique connaissent bien peu la force merveilleuse de la constitution morale de ce peuple étonnant. Il y a quarante ans, ce peuple traversa sans révolution la plus effrayante crise politique qu'ait traversée un peuple européen depuis 1789, et ce peuple sortit de plusieurs années de guerre civile non seule-

Digitized by Google

ment indemne, mais fortifié, purifié et rajeuni. Il triomphera de même des dangers qui le menacent de nos jours. *Deus dabit his quoque finem!* Et dans la grande crise politique et sociale qui se prépare les universités américaines auront un rôle prépondérant. Elles résoudront par la science les problèmes sociaux qui ont été créés par les applications de la science. Elles seront les pépinières d'où sortiront les athlètes des luttes futures. Elles fourniront à la presse une nouvelle génération de journalistes qui purifieront l'atmosphère. Elles formeront un nouveau personnel d'hommes politiques. Elles élaboreront un idéal nouveau qui prendra la place de croyances anciennes qui ont perdu leur vitalité. Beaucoup de ces universités ne viennent que de naître. Laissez faire le temps. De ce prodigieux concours de bonnes volontés, de jeunes énergies, qui s'accumulent dans tous ces centres de vie intellectuelle et morale sortiront un jour des forces, des idées, des inventions et des initiatives qui étonneront et ébranleront le vieux monde.

CH. SAROLEA.

Digitized by Google

L'ARCHITECTURE EN AMÉRIQUE

L'Amérique, prise dans le sens que lui donne le parti républicain américain, c'est-à-dire les États-Unis, possède-t-elle une architecture suffisamment caractérisée pour constituer une école distincte?

Voilà la question posée; la résoudre affirmativement doit être la conclusion de tout voyage d'architecte là-bas.

Il ne peut pas être question, en effet, de discuter l'existence très réelle de l'architecture américaine contemporaine, qui, si elle reste dans une voie nationale, se développera largement dans l'avenir.

Mais si l'architecture américaine existe, une autre question vient se juxtaposer à la première et surgit à la pensée de l'observateur instruit des choses de l'art.

La race américaine aux multiples souches ethniques est-elle parvenue à se créer une formule d'art adéquate à son haut état de culture intellectuelle, à sa constitution sociale si avancée, à son climat et à ses mœurs? Ce miroir parfait de la situation morale d'un peuple qu'est son architecture, nous est-il harmonique à la conformation sociale actuelle de la nation américaine?

Telle est la question que je me posais en abordant le sol yankee!

Mais avant d'aller plus loin, si vous le voulez bien, dégageons l'impression première que cause à l'arrivée l'architecture du nouveau monde. L'artiste d'ici arrive les yeux habitués aux vues de ville, avec les coutumières

Digitized by Google

dominantes monumentales se silhouettant sur la masse de l'habitation.

Qu'il soit du Nord ou du Midi, pour lui la cathédrale, l'église, l'hôtel de ville, le palais du doge ou du podestat, le beffroi doivent dominer sur l'ensemble de la ville; leurs flèches doivent projeter dans l'air leurs galbes élancés; doit exister toute cette symphonie brillante et ordonnée des édifices principaux marquant les prééminences sociales de l'État, de l'Église, de la commune sur le citoyen. L'européen ne se figure pas le paysage urbain autrement qu'avec l'édifice religieux et le monument administratif marquant leurs formes nobles sur la masse des « pignons sur rue » de l'administré. Cela est conforme à notre état social traditionnel, qui ne conçoit le monde que divisé entre gouverneurs et gouvernés, à tel point que certaines communes italiennes défendaient aux citoyens d'élever leurs maisons à hauteur des édifices communaux! Rien ne peut troubler, pour l'habitant des vieux pays, cette harmonie conventionnelle que les règlements communaux consacrent en limitant les hauteurs de nos maisons et en laissant toute liberté aux constructions municipales de devenir des *sky-scrapers* à l'américaine, si notre timidité professionnelle le permettait. Donc pour l'Européen, il y a un accord harmonique entre l'édifice public et l'édifice privé, conforme à la loi et au droit public traditionnels. Imbu de ces idées, je m'apprêtais à voir l'Amérique suivre le même canon harmonique, mes amis du bord aussi, et voilà dans quelle situation d'esprit nous arrivâmes dans la baie de New-York. Mes compagnons s'exclamèrent bientôt, leur désillusion perça d'emblée, des cris clamèrent leur déception et le souvenir de la patrie désertée nous revint à tous. C'est plus beau chez nous! Rappelez-vous Paris, rappelez-vous Bruxelles. Et Firenze et Milano, clama l'Italien, et Stockholm, ajouta le Suédois! Et Lisbonne, conclut le Portugais.

Je jouissais de leur déconvenue, car je m'étais aperçu de la cause de celle-ci. L'église, l'hôtel de ville ne domi-

Digitized by Google

naient pas la ville nouvelle d'Amérique. La silhouette des maisons groupées sous l'église et l'hôtel de ville comme les citoyens sous le gouvernement de la commune n'y existaient pas, mais, au contraire, des groupements urbains formidables, des *buildings* gigantesques occupés par des *trusts* de citoyens des associations puissantes et énormes de personnalités écrasaient les édifices majeurs, le citoyen par sa bâtisse célébrait sa royauté réelle sur l'État, celui-ci étant bien l'émanation du peuple dont tous les pouvoirs émanent en cette terre de liberté! On dit la même chose ailleurs, mais ce n'est pas la même chose!

La déconvenue de l'arrivant est réelle, mais elle est toute instinctive. Dès que la réflexion, l'étude viennent compléter la vision primaire, dès que l'on s'est rendu un compte exact de l'immensité de l'effort déployé, dès, en un mot, que l'on arrive au pied de l'édifice, on reste réellement saisi par l'énormité de la masse, magnifique de jet et d'ampleur. On est ému par cette toute puissante sève d'un pays jeune, rempli d'énergie et de puissance créatrice, élaborant un art de haute envolée, non emprisonné comme le nôtre par les traditions archéologiques et la loi, muselières pour les crocs trop hardis et les coups de tête du génie.

La vue raisonnée d'une ville américaine laisse donc une impression satisfaisante qui, par la suite, surenchérit. On sent l'architecte libre de modeler son édifice à sa guise.

Le rêve de faire grand me brûlait de son feu,

peut dire l'architecte américain à la suite de Paul Bourget, mais il n'a pas de tout temps entassé Pélion sur Ossa. On peut voir cela à Boston, à New-York ou à Philadelphie; à New-York surtout, la ville primitive fait rapidement place à une New-York de marbre qui s'élève depuis dix ou quinze ans. Cette dernière se montre dès que l'on quitte la « batterie » promontoire de l'île de Manhattan sur laquelle s'allonge la ville, mais sur les

Digitized by Google

côtés de Broadway, se montrent les vestiges des villes qui disparaissent.

Habitué à dégager dans le passé, les sources d'inspiration et d'influence, les zones de dispersion de toutes les écoles architecturales, je me proposais d'étudier les conséquences de la diversité ethnique du peuple de l'Amérique du Nord.

A la base, j'ai trouvé la ville hollandaise aux petites demeures basses, médiocres, précédées de trottoirs treillagés sur lesquels, à l'image d'Amsterdam ou de Rotterdam, l'habitant plaçait des escaliers d'entrée pour le rez-de-chaussée surélevé sur la chaussée et pour les caves.

Une stratification succède à l'âge hollandais, à la *dutch house* succède l'*english home*. Ici nous observons toutes les tendances de la mère-patrie au XIX^e^ siècle, tous ses engouements successifs, tous ses snobismes et tous ses travers. Nous retrouvons dans ce *new London*, les Oxford street et les Fleet street du Londres européen. L'église en style décoratif ou en *Tudor style*. La maison en *Georgian style* ou même en *Jacobean*, cela s'appelle ici le *colonial style* et, soit dit en passant, j'en ai vu des exemples délicieux et authentiques à Buffalo City, puis aussi du *Gothic revival*, l'art des Street, des Scott, des Pullan et des Burgess anglais bâtis là-bas en briques trop rouges, ou plutôt trop rougies, car on les peint, et en pierres trop grises, car les fumées les salissent.

Encore une strate et nous voici à l'architecture américaine contemporaine. Ici, il convient de s'arrêter et de payer un juste tribut d'admiration à ces colossales *buildings* que d'aucuns décrient, mais qui sont certes de prodigieux exemples d'énergie humaine et de triomphe de l'esprit sur la matière brutale.

Mais avant de parler de l'architecture contemporaine revenons à notre point de départ.

Je vous parlais tout à l'heure de la pluralité des souches ethniques américaines.

Digitized by Google

Quelle est, en effet, cette nation?

A la base, nous y trouvons l'Anglais, le Hollandais, le Français quelque peu, mais très peu, l'Allemand, point du tout.

L'Anglais domine et le Hollandais transperce. Ce sont des colons néerlandais qui bâtirent les quatre premières huttes en planches, en 1618, là où est la cité de New-York. Un cimetière s'y voit encore intact avec ses tombes, son église en *decorated style, Trinity church*, respectée, avec son charnier toujours intact, dans lequel les pauvres morts dorment leur dernier sommeil, sur un terrain qui vaut 30,000 francs la tombe, me dit-on!

A Boston aussi, de vieilles églises du XVII^e^ siècle sont respectées avec leurs *campi sancti* urbains. On y retrouve les souches ethniques anglo-saxonnes et bataves écrites sur les sépultures. Mais depuis lors, deux éléments très importants viennent s'y adjoindre : ce sont les 200,000 Germains et les 200,000 Italiens qui passent annuellement là-bas.

La nation s'est donc transformée et mélangée d'un sang nouveau. Chose étrange, l'Anglo-Saxon prédomine sur l'ensemble ou plutôt dans ce mélange de peuples, donne aux natifs, ses rares qualités de bon sens, de raison, de rationalisme intelligent que l'on observe dans l'architecture anglaise. Certes, le goût de l'antiquité gréco-latine reste implanté au cœur de l'Américain. L'âge des Washington, des Jefferson et des autres créateurs de la république, l'assimilation qu'ils faisaient de leur création politique avec la république latine ont laissé des traces puissantes. Le capitole de Washington est un indigeste monument romain, dérivé, dégénéré de la *St Paul cathedral* de Christophe Wren, la *State house* de Boston en est un autre tout comme la *State house* de Providence, la capitale de Rhode-Island, qui tout à coup apparaît devant le voyageur, allant de Boston à New-York.

Tout cela respire le goût romain, et ce n'est point cela que je vous convie à étudier là-bas.

Digitized by Google

Cette archéologie classique est aussi déplacée là-bas qu'ici. L'Amérique a eu sa maladie romano-grecque comme nous avons eu la nôtre.

Depuis, un rationalisme intelligent, et l'introduction de la *steel iron structure*, a révolutionné l'architecture de là-bas.

Mais, avant d'en venir à la structure moderne, l'Amérique a passé par la période archéologique médiévale, elle a eu son romantisme. Des hommes de beaucoup de talent ont élevé des monuments nombreux comme l'*Art Museum* de Boston (architecte : Mac Kim, Mead & C°), la *Sever Hall*, la *Memorial Hall and Sanders Theatre* de Harvard-University, l'université de Toronto et le dépôt de la place Viger, à Montréal, la *Central Illinois Station* et la *North Western Station* de Chicago, qui sont construits en *Gothic Revival* primaire; les bibliothèques de Washington, de Boston et de Chicago, nombre d'autres monuments : l'*University Club*, l'*Union Club* de New-York, les musées de New-York et de Brooklyn, l'*Illinois Trust & Saving Bank* de Chicago le sont en Renaissance italienne très pure et très châtiée. D'autres, comme la *Robinson Hall* et le *Fogg Museum* de Harvard-University, la *Custom House* de Boston, empruntent à la donnée grecque leurs dispositions. D'autres, comme l'*Athletic Association* de Chicago, la villa de Mrs Gardner à Boston, sont de tradition vénitienne.

Enfin, l'Amérique en arriva à la donnée moderne, et celle-ci a droit à toute notre attention. L'Américain est un être essentiellement pratique, qui n'a pas de passé artistique et qui le sait, qui ne peut s'astreindre à l'observation des principes d'un style que s'ils s'allient aux nécessités de la vie; de plus, il est extrêmement patriote et très chauvin. Il croit que l'on crée une école d'art comme il a créé la première industrie du monde par des mesures protectionnistes. Il a donc repris les idées traditionnelles de l'art et les a interprétées, modifiées et appropriées, suivant la formule très juste de Maurice Brincourt, à ses goûts et

Digitized by Google

à ses besoins. Répudiant le fratras archéologique à très juste titre, il a créé ainsi une école d'architecture basée sur le passé, mais ne lui empruntant que la sève créatrice non en le copiant, mais en extrayant du passé, ces principes immortels du beau que les Grecs, les Romains, les Gothiques et les gens de la Renaissance peuvent nous donner, sans pour cela que nous essayions de leur prendre — ce qui est impossible — leur sensibilité et leur sentiment qui est à eux, en eux et qui ne s'emprunte pas!

Et ils n'ont pas plus que les archéologues d'ici, comme collaborateur le temps, ce grand artiste, ce prodigieux ciseleur, qui donne de la poésie à la pierre, lui garde une fleur de sentimentalisme.

Ce collaborateur, aucun architecte archéologue ne peut se l'adjoindre nulle part.

Les Américains le comprennent comme nous et font effort vers les rives de l'art moderne; ils poussent leurs voles vers les estuaires certains de l'art rationnel et, dès les premiers pas, dès l'enseignement architectural, apportent une raison absolue dans leurs œuvres.

Du moins, leur profond sens pratique les garde-t-il de l'étrange, du difforme et de l'absurde, ce qui est le mal de nos vieux pays en mal de civilisation trop raffinée, cherchant des voies neuves à l'art, alors qu'ils sont fatigués d'en suivre les belles et radieuses avenues, éternelles et toujours jeunes, admirables et toujours belles.

Et l'art américain, lancé dans cette voie, a déjà créé suffisamment de monuments remarquables, pour que je puisse affirmer que son architecture est bien conforme à la constitution sociale de cette nation aux multiples souches qui font, précisément, son originalité et son caractère.

PAUL SAINTENOY.

Digitized by Google

LES GRANDS TRAVAUX PUBLICS

Les impressions les plus vivaces qui me soient restées de mon dernier voyage au « Pays des dollars », impressions qui corroborent celles que j'avais emportées de ma première excursion en Amérique, faite il y a plus de dix ans, peuvent se résumer dans les quelques caractéristiques suivantes, qui, à mon avis, forment la base de l'influence grandissante des Américains sur le marché économique mondial.

Je veux parler avant tout de l'absence d'intrusion de l'État dans tout ce qui n'est pas expressément d'intérêt complètement général et de la consécration du règne absolu de l'initiative privée dans toutes les branches de l'activité sociale.

Là se trouve la très grande force des États-Unis d'Amérique.

Quand on arrive dans le nouveau continent, on est, tout d'abord, saisi de la hardiesse des conceptions de ses habitants; ils semblent plus osés que nous. Cette hardiesse de conception, qui se traduit par exemple par l'aspect colossal de leurs édifices, de leurs travaux métalliques, et l'organisation parfaite de leurs chemins de fer, etc., est le fait d'hommes dont le génie de création est libre de toute entrave, et qui ont pu réaliser leurs idées sans être arrêtés par les multiples formes administratives qui mettent obstacle aux initiatives les plus intéressantes.

Quand, dans nos pays d'Europe, un homme d'imagina-

Digitized by Google

tion crée une invention nouvelle, conçoit un projet original qui bouleverse quelque peu les séculaires habitudes des administrations gouvernementales auxquelles il est forcé de soumettre le fruit de ses recherches et de ses études, ces administrations ont tôt fait de paralyser sa forme de création et de décourager son initiative, qui eût pu être féconde.

Dans nos pays d'Europe, presque partout, le neuf c'est l'ennemi

En Belgique, plus particulièrement, il faut avoir le courage de le dire, nous avons trop souvent à subir l'influence paralysante du fonctionnaire tout puissant. Tout se fait par l'administration : routes, chemins de fer, constructions, travaux qui en dépendent, sont étroitement assujettis à l'administration qui en étudie, commande et dirige l'exécution.

La préoccupation principale des fonctionnaires qui en assument la charge est de couvrir et au delà leur responsabilité

Nous n'aurions pas à nous en plaindre, n'était la question du temps que toutes ces cogitations exigent.

Des applications nouvelles ne sont acceptées, et encore dans de rares cas, qu'après des essais démonstratifs de leur valeur, répétés et concluants et qui prennent un temps tellement long qu'au moment de l'agréation de leur emploi, elles sont souvent déjà surannées.

L'Américain marche à la tête du progrès parce que, dans son pays, tout est abandonné à l'initiative privée. L'administration se borne à exiger toutes garanties quant aux responsabilités des dommages qui pourraient être causés du fait de l'octroi des autorisations demandées.

Et c'est là qu'intervient, pour la sauvegarde de tous, l'assurance sous les formes multiples créées par de puissantes compagnies, qui garantissent le maximum de risques avec le minimum de prime.

L'Américain se déplace, avec une désinvolture étonnante, d'un bout à l'autre de son vaste pays.

Digitized by Google

Il s'en va souvent à des centaines de lieues au loin avec femme et enfants, armes et bagages, pour affaires, ou à la recherche de la fortune.

Il faut dire aussi que le coût des voyages est réduit et que les facilités données par les compagnies de transport sont bien autrement grandes que dans nos pays de l'ancien monde.

De nombreuses agences des compagnies, disséminées aux quatre coins de toutes les cités quelque peu importantes, délivrent des tickets pour toutes les destinations.

Le service des bagages est organisé d'irréprochable façon, chaque coupon donnant droit au transport d'un poids important de colis.

Il faut dire que la construction et l'exploitation des lignes américaines se font certainement d'une façon plus économique que chez nous, par la raison que les villes à réunir sont toutes situées à très grande distance, qu'il y a très peu, pour ne pas dire pas, de gares intermédiaires.

De l'une à l'autre de ces villes à relier entre elles, les constructeurs n'ont pas rencontré, comme dans nos pays, des villages, châteaux, fermes, etc., tout ce qui contrarie l'exécution des voies en droite ligne.

Les stations intermédiaires qui se sont greffées sur la ligne principale sont le fait de l'existence même du chemin de fer : la création de ces agglomérations fut la résultante de l'établissement de la voie. Il y a donc d'énormes alignements droits.

Il n'a pas non plus fallu tenir compte de la valeur des terrains à traverser. La dépense du travail à exécuter pour créer la plate-forme et la superstructure doit donc seule entrer en ligne de compte.

Les propriétaires de terrains ou d'usines ont souvent payé très cher l'obtention des gares intermédiaires établies.

L'exploitation des lignes est donc plus facile et plus rémunératrice, le personnel de manœuvre et d'exploitation étant réduit au minimum.

Digitized by Google

Je parle là des chemins de fer en eux-mêmes. Les grands travaux qu'ils ont nécessités sont en général d'une hardiesse extrême. Ponts, tunnels, remblais ou tranchées, viaducs témoignent également d'une conception à la fois simple et pratique de la part de ceux qui les ont préparés ou dirigés. Je serais entraîné trop loin si je voulais citer des exemples, car j'ai rencontré ces exemples extrêmement nombreux sur tous les trajets que j'ai effectués du nord au sud et de l'est à l'ouest de l'Union. Comment ne pas dire un mot pourtant de ce qui m'a le plus frappé : les para-neiges du chemin de fer du Cañon de l'Arkansas, 60 kilomètres de galeries accrochées au flanc de la roche et formées d'un toit incliné avec une paroi verticale en poutres jointives de $0^{m}30 \times 0^{m}30$ qui donnent à l'ensemble une contexture et une résistance de premier ordre.

A côté des chemins de fer, il serait presque banal de signaler le pont colossal de Brooklyn, qui aura bientôt en amont son pendant peut-être plus étonnant encore. Mais les tunnels qui se percent sous la West-River pour faire pénétrer les chemins de fer au centre de New-York, ceux qui, sous toutes les artères principales, vont bientôt servir à l'exploitation du métropolitain souterrain, sont dignes de la plus sincère admiration, et je ne les ai pas visités sans éprouver une impression ineffaçable.

J'en puis dire autant des conduites d'amenée alimentant d'eau potable et New-York, et Chicago, et Boston, et tant d'autres villes. Elles aussi ont été en général conçues et exécutées par l'initiative privée. Les usines productives de force et d'énergie, aussi bien pour l'éclairage public que pour l'industrie, sont des merveilles d'où l'on a peine à sortir, tant elles sont captivantes à tous égards.

Le long des grands fleuves, sur les côtes extérieures et sur la rive de ces lacs intérieurs aussi grands eux-mêmes que des mers, j'ai vu des ouvrages de défense, d'accostage, d'amélioration, qui dépassent ce que l'on a pu imaginer de plus grandiose dans nos petits pays et où l'ingénieur européen n'a qu'à regarder pour puiser des

Digitized by Google

enseignements et des idées, de même que les ingénieurs américains ont recouru à l'expérience de nos hydrauliciens, si compéteuts et si autorisés.

Fait trop ignoré, ce sont les ingénieurs militaires qui, en temps de paix, ont la direction de ces ouvrages d'art. Le long du Mississipi, ils m'en ont fait les honneurs avec une courtoisie dont je ne saurais assez les remercier, et je tiens à rendre hommage à leur science comme à constater leur réputation d'incorruptible probité. Ils employaient là des dragues perfectionnées, genre Bates, qui m'ont vivement intéressé et dont l'effet utile est considérable.

La mélange de tous les matériaux, partout, n'a pas laissé de contribuer heureusement à la solidité comme à l'élégance des travaux, et il est tels ponts — celui du Niagara entre autres — qui peuvent être indiqués comme des modèles du genre, aussi bien au constructeur le plus savant qu'à l'esthète le plus raffiné.

Sans doute, de-ci de-là, j'ai trouvé sur ma route des choses rudimentaires, des travaux qui, parfois, ne sont pas sans effrayer par l'apparente négligence des précautions élémentaires de sécurité. Mais ils sont autrement solides qu'on se le figure, et ils constituent de véritables pierres d'attente jusqu'au moment où, le trafic et les besoins s'affirmant ou disparaissant, des œuvres définitives seront indispensables ou inutiles. A mes yeux, c'est là de l'économie bien entendue et je préfère ce vrai provisoire aux travaux trop maigres et trop coûteux que fait ériger notre routine et qui sont trop souvent, par cela même, du provisoire presque indéfini.

Une des grandes forces de l'Américain dans la lutte économique, c'est la perfection de son outillage industriel, merveilleusement étudié et appliqué à chaque destination spéciale.

La cherté de la main-d'œuvre a obligé l'industrie à faire d'énormes sacrifices pour remplacer cette main-d'œuvre par des moyens mécaniques adéquats à la situation particu-

Digitized by Google

lière existante. On peut évaluer le coût de la main-d'œuvre américaine à trois fois celui de la main-d'œuvre dans nos pays.

Le bénéfice à résulter de l'installation d'un outillage qui supprime cette main-d'œuvre laisse donc une très large marge pour la lutte contre la concurrence.

De là le bas prix des produits manufacturés américains, lesquels, quoique grevés de frais de transport importants, viennent sur nos marchés continentaux se disputer les faveurs de la clientèle.

La conclusion de ces notes sommaires et jetées à bâtons rompus est que nous devons nous inspirer de ce que font les Américains, non pour bouleverser les usages établis en Belgique, ce qui ne serait pas possible, les conditions de fait étant absolument différentes, mais pour obtenir qu'on laisse chez nous un peu plus de latitude aux hommes d'initiative.

L'initiative privée, non contrariée par les mesquines exagérations de forme du fonctionnarisme, crée, pour le plus grand bien de tous, dans le moindre temps, et sans qu'il en coûte rien à la masse, les perfectionnements constants à l'outillage économique de la nation.

C'est de ce principe qu'on devrait surtout se pénétrer en matière coloniale.

Le fonctionnaire règne en maître dans les colonies françaises. C'est certainement la raison pour laquelle nos voisins font si peu de progrès en colonisation. Ne suivons pas leurs errements, inspirons-nous de l'exemple des Américains.

Laissons l'initiative privée créer et outiller notre colonie du Congo. Soustrayons-la au joug mesquinement contrariant du fonctionnarisme qui ankylose les énergies avides de progrès, et obtenons que l'État reste dans son vrai rôle, qui est d'encourager les idées grandes, belles et fécondes et d'aider de toute la force de son pouvoir à leur réalisation.

Je fais appel, pour obtenir ce résultat, au concours de

Digitized by Google

tous ceux à qui notre activité coloniale tient à cœur et qui veulent, suivant les hautes visées de notre éclairé Souverain, une Belgique grande et forte, riche et prospère, non seulement par son activité intérieure, mais aussi par la compréhension rationnelle de la nécessité d'une expansion coloniale intelligemment menée.

EUGÈNE FICHEFET.

Digitized by Google

LE DÉVELOPPEMENT DES CHEMINS DE FER

AUX ÉTATS-UNIS

Lorsque la locomotion par chemin de fer a été révélée à l'Europe, il y existait des moyens de transport lents, mais parfaitement organisés : les routes et les canaux. Malgré cela, le développement d'un nouveau moyen de communication par terre à la fois rapide et bon marché y a changé toutes les conditions de la vie économique et commerciale.

Aux États-Unis cette transformation a été bien plus rapide et radicale. L'énorme étendue de terres qui s'étend de l'Atlantique au Pacifique a très peu de moyens de communication naturels. Aussi l'on peut dire qu'en Amérique le chemin de fer a créé la civilisation !

Au moment où ce nouvel instrument a paru, elle souffrait beaucoup de la rareté de ses routes. Sans attendre les résultats des essais de Stephenson, elle se mit de suite à construire des « routes ferrées » ou pour mieux dire des tramways à traction mécanique. Le premier de ces tramways fut le « Quincy Railway » de 1826.

En même temps, avec cette témérité qui a si souvent eut de féconds résultats dans le nouveau monde, elle poursuivait, elle aussi, des essais de traction à la vapeur et mettait en marche une locomotive connue sous le nom de

Digitized by Google

Best Friend (Bon ami), quatre mois après l'ouverture du chemin de fer de Manchester à Liverpool.

Bien que cette tentative n'eut pas des résultats fort heureux, à cause des moyens de construction insuffisants que l'on possédait alors dans le nouveau monde, elle montre que l'on s'y rendait compte, dès cette époque, des avantages que le pays pouvait retirer de la locomotion à vapeur. Et, en réalité, la locomotive a été le « bon ami », le bon génie de la grande république. C'est à elle qu'elle doit d'avoir pu ouvrir à la colonisation les immenses territoires où elle a précédé le colon. C'est à elle qu'elle doit d'avoir pu résoudre ce problème — anxieusement posé — de réunir entre eux ces territoires et de localiser chaque nature de production là où elle peut se développer dans les conditions les plus favorables.

Nulle part en Europe la distance entre le consommateur et le producteur n'est aussi grande qu'entre chaque point des États-Unis et le Minnesota, qui fait le blé, l'Iowa, qui fait le maïs, et le Nebraska, qui fait la viande qu'elle consomme.

C'est encore au chemin de fer que l'Amérique doit d'avoir pu développer l'exploitation des produits de ses fermes et de ses ranches, à tel point que, par exemple, presque chaque contrée du monde a à choisir entre ses blés et ceux de l'Amérique.

On peut dire avec James Bryce, que les Américains sont éminemment le peuple de la locomotive! Le New-Yorkais part pour Chicago (900 milles) aussi facilement que le Londonien va à Glasgow (400 milles).

Une famille habitant Saint-Louis fait trente-cinq à quarante heures de chemin de fer pour aller en villégiature aux bains de Cape-May.

Le mouvement des marchandises est considérable. Des masses de minerais de grain, de coton, de lard, de viande, de fruits sont transportées à l'intérieur vers les ports de l'Atlantique. Ce trafic ne constitue pas seulement pour les railways une source de revenus très importante : il inté-

Digitized by Google

resse toutes les classes de la société, tous les citoyens, à l'exploitation des chemins de fer. La prospérité de tous n'est-elle pas plus ou moins liée aux fluctuations du commerce, et le commerce ne se fait-il pas presque uniquement par voie ferrée?

Il en résulte que les chemins de fer, leur situation financière, leurs dirigeants et leur politique prennent bien plus de place dans les conversations et dans les journaux qu'en aucun pays du monde.

Les Américains se vantent d'avoir appliqué la politique du « laissez-faire » à la création de leur réseau ferré. La liberté et la concurrence sans limite ont, il est vrai, présidé au développement des chemins de fer. Ils n'ont pas reçu de garantie d'intérêt et on ne leur a pas imposé à l'origine de tarif maximum.

Les compagnies se sont constituées par des chartes différentes uniquement de celles de toutes les sociétés anonymes par la concession du droit d'expropriation. Ces chartes s'obtenaient de chaque État traversé, sans contrôle bien réel, et prévoyaient une existence illimitée. L'intervention du gouvernement fédéral n'était indispensable que pour les territoires non encore érigés en États particuliers.

Si l'on va au fond des choses on s'aperçoit facilement que ce régime de liberté n'a pas été sans inconvénient, les chemins de fer réglaient leur tracé à peu près à leur fantaisie et il dépendait de leur bon plaisir de favoriser le développement d'une région. D'un autre côté les premiers temps de l'exploitation étaient durs à traverser pour les compagnies qui ne pouvaient compter que sur leurs propres forces. Elles se sont donc fait payer leurs services en imposant aux communes, aux comités, voire même aux États des subventions gratuites que certains auteurs ont qualifié de « contributions de guerre ». La plupart de ces subventions ont été payées sous la forme de concessions de terre. Qu'importait aux États de donner aux lignes qui devaient mettre le pays en valeur une partie des

Digitized by Google

terres libres à charge de revente aux colons? Les *land grants* comprenaient ordinairement, à droite et à gauche de la voie ferrée dans une zone de 8 à 10 milles de largeur, un certain nombre de sections de 640 acres (260 hectares).

Ce système a certainement favorisé beaucoup la colonisation, mais il a fait des compagnies de grands propriétaires terriens; il leur a donné des influences locales en dehors de celles qui dérivaient de leur entreprise de transport; il les a induites à se mêler aux intrigues des politiciens de profession. Le « Northern Pacific Railroad » avait encore, d'après une statistique récente, plus de 18 millions d'hectares; le « Central Pacific », 5 millions; l'« Atlantic & Pacific » et le « Canadian Pacific », 8 millions.

L'absence, dans leurs chartes, de stipulations relatives aux tarifs a donné aux compagnies une autre source de pouvoir et d'influence. La nécessité de vivre dans les conditions difficiles où elles étaient forcées de s'établir, au travers de territoires souvent encore inhabités, leur a fait appliquer dans toute sa rigueur le principe qu'il faut faire payer au trafic tout ce qu'il peut donner. De plus, sans aucune protection contre l'établissement de lignes rivales dans leur voisinage, elles se sont trouvées fatalement engagées dans des guerres de tarifs. Parfois celles-ci ont conduit à des abaissements de tarifs merveilleux. A une certaine époque on pouvait aller sur le « Pennsylvania » de New-York à Saint-Louis pour 1 dollar. Mais, outre qu'il s'agit là d'une période qui a été fort courte, les faits de cette espèce ne se sont produits que sur des lignes soumises à la concurrence. Partout autre part le monopole des compagnies était tout puissant. Le caprice d'un *traffic manager* (chef du service commercial) pouvait faire de la liberté des tarifs soit un élément de prospérité locale, soit une arme terrible d'oppression et de tyrannie. Le prix des transports montait d'autant plus sur les lignes non concurrencées qu'il était plus bas sur les autres. C'est ainsi que le transport d'une balle de coton de Memphis à

Digitized by Google

la Nouvelle-Orléans se payait 1 dollar, alors que l'« Illinois Central » demandait plus de 3 dollars pour transporter la même balle de Winona (petite ville située à mi-distance entre Memphis et la Nouvelle-Orléans) jusqu'à la capitale de la Louisiane. Ce fait a été souvent rappelé dans les enquêtes sous le nom d'affaire de Winona.

Les rapports entre les transporteurs et les producteurs ont été exposés de main de maitre par le fameux romancier américain Frank Norris, dans son roman *The Octopus* ou l'*Épopée du grain*. Le roman se passe en Californie. C'est dans l'Ouest que les abus occasionnèrent les souffrances les plus vives. Les chemins de fer y étaient devenus les régulateurs du progrès, les maitres de la fortune publique. Par leur fait, des régions entières voyaient leur industrie émigrer, leur agriculture menacée, leur développement entravé. C'est aussi dans l'Ouest que, sous l'influence d'une fédération de fermiers, créée en 1867, l'agitation populaire se manifesta d'abord et que la lutte s'engagea contre les compagnies de chemins de fer.

En 1871, la législature du Minnesota, se basant sur ce fait que les chemins de fer sont des voies de communication publique, édicta un tarif maximum très bas, proportionnel à la distance, et tous les États du Nord-Ouest suivirent son exemple. Ces lois furent sanctionnées en 1876 par la Cour suprême des États-Unis et elles auraient eu pour effet de conduire les Compagnies à la faillite si celles-ci n'avaient pu en montrer l'absurdité en cessant la construction de lignes nouvelles et en réduisant leur service au minimum.

Les législatures locales furent bientôt obligées d'abroger leurs tarifs maximums, mais elles nommèrent des commissions de contrôle investies du pouvoir de limiter les taxes de transport à un taux *raisonnable*. La plupart de ces commissions ont fini par se montrer modérées dans leurs exigences; néanmoins, beaucoup de Compagnies furent durement éprouvées par les mesures prises contre elles.

Digitized by Google

Enfin, en 1887, le Congrès des États-Unis a fait une loi générale qui ne s'applique, bien entendu, qu'aux transports dépassant les limites d'un État et qui prescrit, entre autres choses, que les tarifs seront *raisonnables*, sans dépasser pour un parcours donné la taxe afférente à un parcours plus long. Elle défend aussi les *discriminations* ou avantages particuliers concédés à un expéditeur.

L'exécution rigoureuse de cette loi, dite *Interstate commerce law*, n'a jamais été complète par suite du manque de précision de ses termes, du défaut des moyens de preuves et des difficultés de la répression. On est généralement d'accord que cela est heureux, parce que sans cela on serait arrivé à ruiner les railways les plus prospères par le fait qu'elle prohibe les tarifs différentiels et les associations de trafic.

Cependant la loi et surtout la lutte qui l'a précédée n'ont pas été sans effet utile, et les abus reprochés aux Compagnies, s'ils n'ont pas disparu complètement, se sont atténués beaucoup.

Les tarifs différentiels existent encore, de même que les associations de trafic, parce que, bien que contraires à la loi, ils constituent une nécessité hautement reconnue de l'existence des railways. Mais, comme l'a dit Louis-Paul Dubois dans son excellent livre : « A lutter contre l'opinion, les chemins de fer ont éprouvé ce qu'il en coûte, et à faire respecter leurs droits, ils ont appris leurs responsabilités. » Puis, petit à petit, le réseau s'est concentré entre des mains puissantes. Les guerres entre les compagnies ont fait place à une paix armée qui a rendu une certaine stabilité aux tarifs. Si les avantages particuliers ou *discriminations* accordés à certaines corporations ont été plus ou moins habilement conservés, les Compagnies elles-mêmes se sont souvent appuyées sur la loi pour ne pas en concéder de nouveaux.

La spéculation à outrance qui a caractérisé les premiers temps des chemins de fer n'existe plus, peut-être

Digitized by Google

parce que les territoires non ouverts à la colonisation disparaissent peu à peu, mais aussi parce que les leçons du passé ont rendu le public plus sage. Il ne serait plus possible aujourd'hui de recommencer l'histoire du *Nickel Plate* (surnom du « Chicago & St. Louis Railroad »), qui a été construit uniquement par spéculation, dans le but de se faire racheter par le « Lake Shore ». Les Américains sont les premiers à reconnaître aujourd'hui que les législatures locales auraient dû empêcher un pareil gaspillage de la fortune publique. Cependant, on ne peut dire que tout esprit de spéculation ait disparu. Il se manifeste surtout par la politique d'extension et d'absorption des lignes voisines. Depuis une trentaine d'années, la formation des grandes Compagnies n'a cessé de marcher d'un pas rapide et il en résulte qu'il est très difficile à une Compagnie un peu importante de ne pas chercher à s'agrandir pour éviter d'être elle-même absorbée. Cet agrandissement est ce qu'on appelle en Amérique la *consolidation*.

Le procédé le plus aisé pour réaliser la *consolidation*, c'est la fusion. Il est plus rare aujourd'hui, parce qu'il est défendu par les statuts des États comme contraire au principe de la concurrence et parce qu'il est entravé par la multiplicité et la diversité des législations locales.

Il n'y a pas longtemps que l'acquisition du « Chesapeake Ohio » par le « Louisville & Nashville » a été déclarée nulle par les cours de justice du Kentucky. Mais il existe deux moyens de tourner la difficulté : la prise à bail et le *control*. Le premier procédé n'a pas besoin d'être expliqué. Le second consiste dans l'acquisition du capital social. Souvent le *control* ne s'arrête pas aux actions : il s'étend aux obligations que la Compagnie principale remplace par des valeurs émises par elle. Dans ce cas, l'exploitation du réseau contrôlé est jointe à celle du réseau principal et la fusion est presque complète. Ce procédé a surtout le défaut qu'il fournit un élément à la spéculation de bourse.

De même qu'une ligne principale contrôle des lignes

Digitized by Google

subsidiaires, il arrive souvent qu'un groupe de capitalistes contrôle une Compagnie ou plusieurs Compagnies par la possession de la majorité des actions. C'est ainsi que le plus vaste réseau américain est formé par l'union personnelle dans les mains de la famille Vanderbilt de six ou sept Compagnies séparées.

Il en résulte que l'intérêt personnel d'un *party* ou groupe restreint d'individus se trouve replacé à la tête de ces sociétés anonymes et cela donne à l'administration des Compagnies de chemins de fer un caractère autocratique tout à fait particulier aux États-Unis. Cela est favorable à l'administration des chemins de fer, car il est évident qu'une affaire est d'autant mieux dirigée que l'autorité dirigeante y a un intérêt plus direct. Par exemple, le mandat d'un administrateur de société anonyme est inférieur à cet égard à celui d'un associé en nom collectif. Ce caractère autocratique se retrouve même quand les actions des compagnies sont divisées entre des actionnaires nombreux ou peu nombreux — peut-être par analogie d'organisation, mais surtout par la nécessité, par le caractère militant que conservent encore aujourd'hui les grandes entreprises de chemins de fer. Il faut que ceux qui les dirigent puissent engager inopinément une guerre de tarifs, s'y défendre sans retard, protéger leur crédit à la bourse. Ils sont conduits ainsi par la force des choses à se faire dictateurs; le président d'une grande Compagnie de chemins de fer des États-Unis est un véritable général en chef. Parfois il a passé par tous les postes inférieurs, parfois c'est un financier arrivé par un coup de bourse, parfois c'est un ancien *receiver* (liquidateur), toujours c'est un homme de haute valeur auquel il faut non seulement les connaissances étendues de l'ingénieur, de l'avocat, du diplomate ou de l'économiste, mais encore les qualités naturelles d'un stratégiste de la force d'un Carnot ou d'un Chatham, comme le dit James Bryce.

Le pouvoir qu'un président tient en main a quelque chose du pouvoir royal. Quand l'un de ces rois de chemins

Digitized by Google

de fer voyage au travers de l'Ouest dans son *palace car*, tous les journaux signalent ses moindres paroles et les gouverneurs des États viennent le saluer. Les villes cherchent à se le rendre favorable; n'a-t-il pas le moyen de faire ou de défaire leur prospérité? Il est populaire, même si son chemin de fer est détesté, parce que l'on aime en Amérique l'homme qui a réussi par son mérite propre. En somme, son influence personnelle est immense, supérieure peut-être à celle du président des États-Unis, parce que celle-ci est éphémère.

Et l'on doit conclure, toujours avec James Bryce, que les chemins de fer mettent en lumière deux tendances générales très remarquables aux États-Unis : la puissance du principe de l'association qui rend les sociétés anonymes formidables en regard des individus, et le retour, dans le domaine de l'industrie et de la finance, au principe de la monarchie banni du domaine gouvernemental!

Quelle que soit la genèse des chemins de fer des États-Unis, les résultats obtenus aujourd'hui sont merveilleux.

Le réseau a un développement de 325,777 kilomètres, soit $\frac{1}{12}$ en plus de celui de l'Europe (296,000 kilomètres), tandis que la population de celle-ci est bien supérieure. Ces chiffres comme tous ceux qui suivent sont empruntés au rapport officiel de l'*Interstate Commerce Commission* pour 1902, les chiffres plus récents n'étant pas connus (1). Autrefois la disproportion était bien plus grande, mais après la crise économique de 1893-1894 il y avait eu un ralentissement tel que les longueurs annuellement ouvertes aux États-Unis sont devenues inférieures à celles de l'Europe, beaucoup moins bien pourvue de lignes ferrées à cette époque.

Si l'on considère la surface et la population du pays, le réseau américain représente 4.25 kilomètres par myria-

(1) Voir aussi les « Etudes » de M. Pierre Leroy-Beaulieu sur ce rapport publiées dans l'*Économiste français* du 7 janvier 1904.

Digitized by Google

mètre carré et 41.5 kilomètres par 10,000 habitants. Pour chaque myriamètre carré l'on ne compte en Europe que 2.8 kilomètres, soit un tiers de moins qu'aux États-Unis. Dans l'État le moins peuplé, le Nevada, il y a encore 0.55 kilomètre par myriamètre carré, soit presque autant qu'en Norvège. Deux autres États seulement, le Wyoming et l'Arizona, ont moins de 1 kilomètre par myriamètre carré comme la Russie, mais ce sont de vrais déserts; leur population n'est pas de 1 habitant par kilomètre carré, tandis que la Russie a 20 habitants pour la même surperficie.

En somme, les régions des États-Unis les moins peuplées et les moins bien partagées par la nature sont beaucoup mieux pourvues de moyens de transport que bien des contrées d'Europe sensiblement plus habitées et souvent plus fertiles.

Les États les plus avancés des États-Unis ont plus de voies ferrées qu'aucun pays du vieux monde, la Belgique exceptée. Celle-ci a 22 kilomètres par myriamètre carré et l'emporte sur le New-Jersey, qui en a 19. Mais le New-Jersey n'a pas 100 habitants par kilomètre carré, tandis que la Belgique en a le double. Huit États ont un réseau plus serré que les Iles britanniques dans leur ensemble (11 kilomètres par myriamètre carré), bien qu'ils soient loin d'avoir la même population. Quatorze États ont plus de chemins de fer que la France (8 kilomètres), bien que dans leur ensemble la région qu'ils occupent soit deux fois moins peuplée.

Voyons maintenant quel est le tonnage des marchandises transportées par cet immense réseau. Le dernier chiffre publié est de 581,832,000 tonnes. Il est en décroissance sur les années 1900-1901 (où il avait atteint tout près de 594 millions) et en augmentation sur 1899 (où il n'était que de 510 millions). Il s'agit bien entendu du tonnage réel mis en wagon sur le réseau d'où la marchandise est originaire. Ce chiffre se décompose comme suit : mines, 304 millions; forêts, 68 millions; agriculture,

Digitized by Google

54 millions; animaux, 15 millions; objets manufacturés, 84 millions; divers, 56 millions. Si l'on considère le parcours, on trouve 253 milliards de tonnes kilométriques, chiffre qui est en progrès de 8 p. c. sur l'exercice précédent. En d'autres mots, il a passé sur chaque kilomètre de ligne américaine 793,000 tonnes.

Il est difficile de comparer l'ensemble des États-Unis à la Belgique qui a trop peu d'étendue, mais si l'on cherche le chiffre analogue en France, par exemple, on trouve qu'il n'est que de la moitié environ (456,000 tonnes par kilomètre). Ce chiffre est important à retenir si l'on passe à une comparaison des tarifs.

La recette moyenne par tonne-mille des chemins de fer américains n'a été que de 2.43 centimes, soit à peu près la moitié du chiffre correspondant en France. Il ne faudrait cependant pas en tirer de conclusion trop hâtive. Le trafic américain est en majeure partie composé, comme nous venons de le voir, de marchandises de peu de valeur, transportées en masse sur des parcours énormes, sans transbordement. Les frais de manipulation sont moindres; il est possible d'employer des wagons de bien plus grande capacité, la houille est moins chère et la responsabilité est bien moindre à tonnage égal.

Cependant il faut reconnaître que l'habile gestion des chemins de fer, les perfectionnements incessants de l'exploitation technique, le sens commercial pratique des dirigeants ne cessent de contribuer à l'abaissement des tarifs. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer le chiffre de 1902 (2.43 centimes) à celui de 1892 (2.9 centimes) et de 1899 (2.3 centimes). Il y a eu ensuite un relèvement passager des tarifs avec l'amélioration de la situation économique — et les Compagnies en ont profité pour relever les salaires de leurs employés—. Mais on voit que ce relèvement éphémère n'a pas empêché la tendance fiscale à la diminution du prix de transport. Pour les voyageurs, le nombre constaté par la statistique est de 649,878,000. Leur parcours est de 31 milliards 700 mil-

Digitized by Google

lions de voyageurs-kilomètres. Antérieurement à la crise économique, ce dernier chiffre avait atteint 22 1/2 milliards, mais il était tombé à 19 milliards en 1893-1894.

Si l'on compare ces chiffres à ceux d'un pays un peu étendu de l'Europe centrale, tel que la France, on éprouve à première vue une désillusion. 650 millions pour les États-Unis doit être mis en regard de 400 millions. Comme les Français sont un peu moins de 40 millions et les Américains près du double, chaque Français voyagerait dix fois par an et chaque Américain huit fois seulement. En réalité, l'Américain se déplace davantage, mais dans les statistiques des États-Unis, on a négligé les tramways et les chemins de fer électriques qui, au Massachusetts par exemple, ont un développement supérieur à celui des chemins de fer.

Si l'on divise les 31 milliards 700 millions de voyageurs-kilomètres des États-Unis par la longueur du réseau (319,000 kilomètres), on trouve que sur chaque kilomètre il a passé 99,000 voyageurs. Le chiffre correspondant de la France est de 370,000, soit plus de quatre fois autant. Mais encore une fois ici il faut tenir compte de la population et de l'imperfection des statistiques.

Si les tarifs américains sont très bas pour les marchandises, ils paraissent élevés pour les voyageurs, dont le produit moyen est de 6.4 centimes par kilomètre, tandis qu'il n'est que de 4 centimes, par exemple en France, où les chemins de fer sont déjà relativement chers. En 1892, le tarif américain était de 6.85 centimes et, en 1899, de 6.2 centimes.

Il est à remarquer que la disproportion serait encore augmentée si l'on portait en compte les suppléments perçus pour les places de luxe, très fréquentées aux États-Unis par suite de l'adoption générale d'une classe unique. Mais, encore une fois, ce résultat est faussé par le fait de l'omission dans les statistiques américaines du trafic de banlieue, ce qui augmente beaucoup le parcours moyen.

Digitized by Google

Examinons enfin les résultats financiers tels qu'ils sont résumés par l'*Interstate Commerce Commission* :

En millions de dollars, le dollar valant 5 fr. 18 c.

Recettes brutes	1,709.4
Dépenses totales	1,116.7
Revenu net	652.7
Charges financières et impôts . . .	322.5
Reste disponible. . .	330.2

Ce disponible a été réparti comme suit :

Dividende.	157.2
Améliorations (y compris 35 millions pour améliorations permanentes). .	173.0
	330.2

On peut conclure que les obligations dont le total dépasse 6 milliards de dollars et qui reçoivent en moyenne 4 1/2 p. c. d'intérêt ont une forte couverture. Les actions ne reçoivent que 2 1/2 p. c. en moyenne, mais, outre que beaucoup d'entre elles ne représentent aucune somme versée, il s'y trouve aussi des doubles emplois nombreux, beaucoup de grandes compagnies possédant un grand nombre ou la totalité des actions de chemins de fer secondaires.

En résumé, on peut dire que la prospérité du réseau américain est certaine.

Le cadre de cette étude ne nous permet pas d'examiner d'une manière plus approfondie l'exploitation technique des chemins de fer des États-Unis.

Le sujet en vaudrait largement la peine, car l'originalité de leurs méthodes, leur absence de préjugés a conduit les Américains à des résultats extrêmement intéressants. Les freins continus, la traction électrique par le troisième rail, le bogie à l'avant des locomotives, les grands wagons, les grandes voitures à intercirculation, le remplacement du

Digitized by Google

bras de l'homme par la force mécanique pour la manœuvre des aiguillages, tout cela ne nous est-il pas venu des États-Unis ?

C'est un voyage très profitable pour l'ingénieur, pour l'administrateur de grandes villes, pour l'homme d'État, que d'aller voir les grands travaux que l'on a improvisés de toutes pièces au delà de l'Atlantique. Il va de soi que les stations de chemins de fer y sont à la hauteur des autres ouvrages d'art. La gare centrale de Saint-Louis, les gares nouvelles de New-York et surtout les chemins de fer métropolitains aériens ou souterrains sont dignes d'être étudiés dans tous leurs détails.

LOUIS WEISSENBRUCH.

Digitized by Google

L'ÉLECTRICITÉ

L'électricité est une science d'application pratique si récente, que la génération actuelle en a vu les débuts et en a suivi les progrès incessants. Ces progrès ont été si rapides et se sont étendus à une telle variété d'applications, que l'intérêt qu'ont présenté les sections d'électricité dans les dernières expositions a toujours été grandissant, soit par suite de l'introduction de procédés nouveaux dans la production, le transport ou l'utilisation de l'énergie électrique, soit qu'elles aient mis en valeur certaines découvertes, par des essais pratiques qui eussent intimidé l'initiative privée.

Les expositions de Vienne en 1873, de Berlin six ans plus tard, de Francfort et de Chicago ont marqué dans l'histoire de l'électricité des mouvements décisifs; d'autres, comme celles de Bruxelles, d'Anvers et de Paris, qui fut la dernière du siècle précédent, ont résumé ce qui avait été fait, signalant les perfectionnements et unifiant les modèles. Depuis lors, de nouveaux progrès ont montré qu'outre les applications connues des moteurs électriques aux transmissions d'atelier, aux appareils de levage et à la traction, l'électricité était appelée à jouer un rôle plus important dans la grande industrie et qu'elle pouvait avantageusement remplacer la vapeur dans les machines d'extraction, dans les laminoirs et dans les pompes d'épuisement des mines.

L'exposition de Saint-Louis aurait pu mettre en valeur

Digitized by Google

ces nouveautés que l'Europe a déjà appliquées en Allemagne et en Belgique et qui, avec les turbines à vapeur, tendent à remplacer complètement, en mécanique, le mouvement alternatif par le mouvement rotatif; mais les quatre ou cinq grandes firmes américaines qui occupaient la plus grande partie du palais de l'électricité n'exposaient que des séries de dynamos et de transformateurs de type courant et du matériel ordinaire de traction. Quant au *Machinery Hall*, il ne présentait pas une image assez frappante de la lutte qui existe actuellement entre les machines qui doivent assurer la production économique de l'énergie électrique, par suite de l'abstention des constructeurs de moteurs à gaz puissants et de la moindre importance des turbines à vapeur en fonctionnement régulier.

La puissance totale des machines exposées dans ce palais atteignait 44,000 chevaux qui alimentaient 200,000 lampes à incandescence, des tramways, différents services de l'exposition et qui élevaient par minute les 350 mètres cubes absorbés par les merveilleuses cascades du *Festival Hall*. Dans cet ensemble, une seule compagnie fournissait 14,000 chevaux; il est vrai que son exposition coûtera plus de 2 millions de francs en machines, personnel et installations diverses. Parmi celles-ci figure un véritable théâtre, coquet et confortable, pouvant contenir 350 personnes, qui, aux sons d'un excellent petit orchestre, voyaient se dérouler les vues cinématographiques des principaux ateliers de la compagnie et quelques scènes industrielles. Cet auditoire était éclairé simultanément par les quatre systèmes électriques de lampes à arc, à incandescence, Nernst et à vapeur de mercure; le public se rendait compte que la lumière de la lampe Nernst était la plus agréable, ce que voulait du reste prouver la compagnie, qui les construit.

Il semble que l'esprit inventif des Américains se soit porté particulièrement sur les applications de la téléphonie et de la télégraphie. Depuis longtemps, déjà, ils

Digitized by Google

ont remplacé les appareils encombrants et incommodes auxquels nous sommes habitués par de petits appareils élégants que l'on peut tenir à la main sans fatigue. Le système dit « à énergie centrale » supprime également la manivelle énervante de notre système d'appel ; cet appel se fait en décrochant simplement le cornet.

Les réseaux téléphoniques sont si importants en Amérique que l'on a surtout cherché à simplifier les bureaux centraux et à augmenter la rapidité des communications. L'*Automatic Telephone Company*, de Chicago, va plus loin : elle supprime l'intermédiaire, la « demoiselle du téléphone », à laquelle on attribue, comme chez nous, les lenteurs des communications, et la remplace au bureau central par un mécanisme d'électro-aimants, plus compliqué, mais plus discret.

Ce système, qui est installé dans plusieurs grandes villes et peut desservir cent mille abonnés, ne fonctionnait à l'exposition que pour un groupe de quelques appareils seulement. Ces appareils sont munis d'un disque sur lequel figurent les chiffres 1 à 0 ; il suffit pour se mettre en communication avec un abonné quelconque, d'amener devant un point fixe le premier chiffre du numéro de cet abonné, puis, après avoir permis au disque de reprendre sa position initiale, d'amener le deuxième chiffre du numéro devant le point fixe, et ainsi de suite.

Si le correspondant est occupé, un signal l'indique.

Un autre système assez nouveau était exposé à Saint-Louis ; il n'est pas tout à fait automatique, mais il garantit une discrétion complète, car les demoiselles du bureau central sont sourdes et muettes. Elles sont prévenues de l'appel par une petite lampe électrique qui s'allume au tableau, sous le numéro de l'appelant ; le numéro de l'abonné auquel on désire parler leur est indiqué par un électro-mécanique beaucoup plus simple que celui employé dans le système automatique précédent. Il ne reste qu'à établir la communication.

Pour se rendre compte du développement de la télé-

Digitized by Google

phonie aux États-Unis, il suffit de comparer le nombre des appareils reliés aux deux bureaux centraux de New-York, qui est de plus de 144,000, au nombre des abonnés du réseau belge, qui ne dépasse pas 21,000. Il est vrai que les immenses *buildings* et les hôtels interviennent pour une grande partie dans ces chiffres : l'*Hôtel Waldorf Astoria*, seul, possède 11,000 appareils.

La télégraphie, et particulièrement la télégraphie sans fil, occupait aussi une place importante à l'exposition, où le système de Forest fonctionnait du haut d'une tour métallique de 210 pieds. L'application en était intéressante parce qu'elle se faisait sur terre entre Saint-Louis et la ville de Springsfield, située à une distance de 105 milles, et non par-dessus les lacs ou les mers. A côté de son intérêt scientifique, cette application avait une portée pratique et commerciale : les principaux journaux de Saint-Louis étaient en relation constante avec l'exposition et donnaient dans leurs nombreuses éditions les nouvelles les plus récentes de la World's Fair.

L'exposition de Saint-Louis eût été incomplète si T.-A. Edison, auquel les Américains sont redevables de quelque mille inventions, n'y avait participé avec son musée rétrospectif de l'électricité, qui réunissait une quantité de choses intéressantes. Les premières dynamos qu'il construisit, un châssis de tramway avec lequel il fit ses essais, une série de lampes à incandescence montrant la gradation des perfectionnements qui les ont amenées à la forme actuelle, et d'autres souvenirs tellement démodés que l'on est surpris de voir, sur l'étiquette qui les accompagne, que la date à laquelle ils étaient encore en service n'est pas plus éloignée.

Un appareil nouveau, le « Télautograph », reproduisant l'écriture et le dessin, et une lampe électrique nouvelle, la lampe « Cooper Hewitt », étaient également exposés dans le palais de l'électricité. Cette lampe se compose d'un long tube en verre dans lequel se trouve une petite quantité de mercure, dont les vapeurs conductrices pro-

Digitized by Google

duisent au passage du courant électrique une lumière intense, très diffuse, mais donnant un teint blafard par suite de l'absence de rayons rouges. Son rendement est élevé et cette lumière convient particulièrement pour la photographie, où elle remplace avantageusement les éclairs de magnésium ; cette propriété est, du reste, déjà exploitée et, à New-York, les photographes reçoivent une nombreuse clientèle à la sortie des théâtres.

L'éclairage de l'exposition et l'illumination des immenses palais, du *Festival Hall* et de ses deux galeries, le long desquels circulaient des cordons de lampes à incandescence, étaient merveilleux.

Si l'exposition de Saint-Louis m'a donné l'impression que la technique européenne est plus fortement armée en électricité que ne l'est celle des Américains, la visite de quelques grandes villes et des principaux centres industriels devait me convaincre que l'Amérique possède admirablement l'art d'appliquer cette science à ses besoins.

Saint-Louis m'en donna une première idée, avec ses rues uniformes plantées d'immenses poteaux en bois couverts de fils et ses mille voitures électriques de tram. Ces voitures sont à bogies et comprennent plus de cinquante places assises. Un prix de 25 centimes pour tous les trajets et une seule classe, naturellement, dans ce pays de liberté ; liberté qui ne va pas pourtant jusqu'à admettre l'usage du tabac dans les tramways, et dans certaines villes, comme Pittsburg entre autres, il n'est même pas permis de fumer sur les plates-formes ou dans les voitures ouvertes.

D'un autre côté, le nombre des voyageurs n'est pas limité et, aux heures de cohue, la toiture des voitures est une place très appréciée.

Les tramways n'ont cependant pas partout l'élégance et le confort de ceux de Saint-Louis, et je fus assez surpris de voir à Chicago de nombreuses lignes à traction souter-

Digitized by Google

raine par câble en acier, auquel les voitures s'accrochent au moyen d'une pince à serrage progressif. Mon étonnement devait être plus grand à New-York, où il existe encore une ligne secondaire à traction chevaline, qui avait piteuse mine et semblait avoir été oubliée dans la hâte d'électrisation des moyens de transport... L'Amérique a de ces contrastes.

Il est vrai que les villes de Chicago et de New-York possèdent depuis de nombreuses années des chemins de fer élevés, qui rendent d'immenses services. Celui de New-York, dont la traction à vapeur ne fut transformée qu'en 1902 en traction électrique, a vu de ce fait son trafic augmenter de 30 p. c., tandis que ses dépenses d'exploitation diminuaient de 55 p. c. La structure métallique de ces *elevated* est très grossière et, au point de vue esthétique, ne ressemble en rien à celle du chemin de fer élevé de Berlin; elle produit au passage des trains un bruit de ferraille très désagréable, mais les voitures sont confortables et la vitesse moyenne est très élevée, par suite du système de traction électrique à « unités multiples », qui donne un démarrage puissant et du freinage à air comprimé, qui assure un arrêt très rapide.

Malgré la file ininterrompue de voitures de tram qui circulent dans Broadway et le chemin de fer élevé qui transporte journellement un million de voyageurs, New-York a reconnu l'insuffisance de ses moyens de transport et l'on vient de terminer la première section d'un chemin de fer souterrain, le « Subway », qui est un modèle. Il ne devait être livré au public que quinze jours après que je fus autorisé à le visiter, et cependant le service était déjà organisé et de nombreux trains circulaient.

Le « Subway », construit, comme le Métropolitain de Paris, à une faible profondeur, a sur celui-ci et sur le « Tube » de Londres l'avantage d'avoir quatre voies, deux pour les trains locaux s'arrêtant toutes les cinq à six rues, et deux pour les « express », parcourant des distances beaucoup plus longues. Le matériel est excellent;

Digitized by Google

les gares sont élégantes et reçoivent la lumière du jour, grâce au dallage vitré des trottoirs sous lesquels elles sont établies; ce détail me paraît avoir été dicté par la récente catastrophe du Métropolitain de Paris.

La question si importante de la substitution de la traction électrique aux locomotives à vapeur sur les chemins de fer n'est qu'à l'état de projet : la compagnie du « New York Central & Hudson River Railroad » compte transformer ses lignes de pénétration dans New-York, comme l'a fait la Compagnie de l'Ouest français et le « Pennsylvania Railroad », dont le point d'attache était de l'autre côté de l'Hudson, ce qui occasionnait une grande perte de temps, va passer sous le port de New-York et avoir son terminus en pleine ville. La traction électrique sera appliquée dans la partie souterraine, qui comprend deux tubes distincts en acier.

Ce ne sont là que des lignes relativement courtes, qui peuvent être alimentées par le courant continu, comme les tramways, mais l'application de l'électricité aux grandes lignes de communication soulève une question économique qui ne peut être résolue que par l'emploi de courants alternatifs.

Les Américains le reconnaissent comme nous. Ils ont admiré le chemin de fer électrique de Zossen, où les ingénieurs allemands prouvèrent qu'il était possible d'atteindre la vitesse de 200 kilomètres à l'heure, mais il n'en ont pas fait l'essai chez eux, trouvant que cette application était prématurée et que les dépenses d'une telle exploitation ne pouvaient se couvrir. Plus intéressants leur parurent les essais de traction à courant monophasé dont l'Allemagne a également pris l'initiative, et les deux principaux constructeurs électriciens du nouveau monde se sont emparés de la question.

Il est très probable que la transformation des grandes voies de communication commencera sous peu et il faut s'attendre à ce que, dans quelques années, les Américains généralisent l'application de l'électricité dans leurs che-

Digitized by Google

mins de fer, comme ils l'ont fait dans leurs tramways et dans leur industrie.

Dans les usines métallurgiques et dans les ateliers de construction, l'électricité joue, en effet, un rôle important; c'est surtout grâce à son emploi que se réalisent les deux conditions qui caractérisent l'industrie américaine : grande production et main-d'œuvre réduite.

Grande production, par suite de la rapidité et de la précision du mouvement des rouleaux des laminoirs, des ripeurs, des cisailles, des défourneuses et en général de tous les appareils accessoires, et du peu de temps qu'il faut à ces puissants engins de levage électriques pour décharger des bateaux de minerai de 6,000 tonnes ou pour verser dans les magasins à coke le contenu d'un wagon de 30,000 kilogrammes. Main-d'œuvre réduite, par la commande à distance et la simplicité des manœuvres, qui permettent de centraliser de nombreux appareils aux mains d'un seul mécanicien.

Les États-Unis possèdent naturellement des stations centrales immenses, et les usines de production d'énergie électrique de Niagara Falls, de Manhattan à New-York et de la *Lackawanna Steel Company*, à Buffalo, qui utilisent respectivement l'eau, la vapeur et le gaz, représentent les plus importantes installations de turbines hydrauliques, de machines à vapeur et de moteurs à gaz du monde entier.

La puissance de l'usine centrale des Niagara Falls est de 110,000 chevaux, elle alimente des villes, de nombreuses usines électro-chimiques et des lignes de tramways; le point le plus éloigné de la chute d'eau, du réseau actuel, est Buffalo, où le courant électrique est envoyé sous une tension de 22,000 volts.

Il n'est pas nécessaire de se munir d'une introduction spéciale pour visiter ces installations, une administration pratique délivre des tickets d'entrée contre le paiement d'un « quarter » et un guide se charge de la conduite d'un groupe de dix personnes auxquelles il donne des expli-

Digitized by Google

cations rapides, en leur faisant traverser la salle des machines, descendre en ascenseur à une cinquantaine de mètres de profondeur le long des arbres de transmission et circuler autour des vingt et une turbines. Il est vrai que le montant des entrées, déduction faite des frais, est versé à la caisse de prévoyance des employés.

L'usine des Niagara Falls, commencée en 1895 et qui cinq ans plus tard ne pouvait encore fournir que la moitié de sa puissance actuelle, ne suffit plus aux besoins qu'elle a créés et l'on construit, sur la rive canadienne, une nouvelle usine centrale de la même importance, mais susceptible d'extensions qui porteraient la puissance totale de ce centre de distribution à un demi-million de chevaux. Une large brèche serait donc faite à la chute dont la puissance totale estimée à 5 millions de chevaux est cependant loin d'atteindre celle des Victoria Falls sur le Zambèze.

Les États-Unis utilisent pour la production d'énergie électrique de nombreuses chutes d'eau, qui interviennent pour plus de un quart dans les 2 millions de chevaux que le monde entier demande aux turbines hydrauliques.

La station centrale de la *Lackawanna Steel Company* de Buffalo comprend huit moteurs de 1,000 chevaux à gaz de haut-fourneau; elle réalise de cette façon une production économique de l'électricité absorbée par l'usine métallurgique. C'est la seule installation importante de ce genre; les Américains montrent-ils une trop grande prudence dans l'emploi des moteurs à gaz de grande puissance, ou bien l'état prospère des affaires pendant ses dernières années, leur a-t-il permis de ne pas se préoccuper à ce point du prix de revient de la force motrice dans les usines? Toujours est-il que les hauts-fourneaux des États-Unis, dont la production de fonte atteint les deux cinquièmes du marché mondial, possèdent une réserve de puissance inutilisée de plus de 1 million de chevaux.

L'usine centrale de Manhattan est située sur les bords de l'East River à New-York et fournit l'énergie nécessaire à l'*elevated;* elle possède huit immenses machines à vapeur

Digitized by Google

de 8,000 chevaux, puissance qui dépasse de beaucoup celle des plus fortes unités des usines centrales européennes. Dans le grand espace qui avait été réservé dans le hall pour le placement éventuel d'une machine supplémentaire semblable, on fait en ce moment le montage de plusieurs turbines à vapeur très puissantes et peu encombrantes : c'est bien là un signe des temps.

A New-York également, mais sur l'Hudson, se trouve la station centrale du « Subway » ; elle est presque semblable à la précédente, à laquelle elle est reliée électriquement, par suite de la fusion des deux compagnies.

Je m'en voudrais de ne pas citer l'usine centrale électrique du *Walford Astoria*, qu'un Américain, heureux de montrer l'Amérique, me fit visiter dans le second sous-sol du grand hôtel aux besoins duquel elle sert exclusivement. Sa puissance est de 2,400 chevaux et beaucoup de grandes villes belges, dotées d'un éclairage électrique et qui possèdent un réseau de tramways, n'en ont pas d'aussi importantes.

LÉON GREINER.

Digitized by Google

GRANDES USINES

Il n'y a guère, dans l'histoire industrielle des peuples, d'exemple de développement si intense et si rapide que celui qui s'est manifesté aux États-Unis.

Au début du XIXe siècle rien n'existait encore; les emplacements actuellement occupés par Pittsburg, Chicago et autres grands centres étaient le théâtre de combats fréquents entre blancs et Indiens. Ce n'est, à vrai dire, que depuis cinquante ans que la prospérité inouïe des affaires a conduit l'Amérique au premier rang des pays industriels. Dans ces quelques pages, je ne m'occuperai que de l'industrie du fer; c'est d'ailleurs celle dont l'extension a été le plus rapide. Alors qu'en 1876, la production de fonte atteignait, pour toute la confédération, près de 2 millions de tonnes, elle est arrivée, en 1900, à 14 millions; pendant le même laps de temps, la production du fer laminé a passé de 600,000 tonnes à 11 millions environ.

Bien des facteurs ont contribué à ce brillant état de choses : la richesse naturelle d'un sol vierge; un climat sain, très semblable au nôtre, favorisant l'immigration d'éléments actifs, ont été les causes primordiales facilitant la naissance de l'industrie américaine. Puis, au fur et à mesure de son développement, le gouvernement a étendu son système de protection à outrance, de sorte qu'aujourd'hui l'immense marché que représente le pays même est acquis à la production nationale. Les droits intérieurs existant entre les différents États ont disparu; les impôts industriels sont presque nuls; enfin, les transports sont

Digitized by Google

parfaitement organisés, à des conditions très avantageuses par les innombrables compagnies concurrentes et facilités, en outre, par un réseau de cours d'eau navigables très étendu.

Ces superbes avantages sont heureusement pour nous contre-balancés par un fait très important : c'est le taux élevé de la main-d'œuvre. Un ouvrier conduisant une machine-outil gagne, pour neuf heures de travail, de 15 à 20 francs; un manœuvre, de 10 à 12 francs. Les ouvriers de métier, tels que mouleurs, menuisiers, forgerons ont des salaires encore plus élevés. On comprend dès lors que l'industriel américain a dû s'ingénier à faire produire à ces auxiliaires coûteux une grande somme de travail; c'est ce qui l'a amené, d'une part, à perfectionner son outillage; d'autre part, à installer ses ateliers de manière à diminuer les manœuvres en employant toutes sortes de dispositifs simples et ingénieux pour la manutention des pièces.

Je dois dire ici que, en général, nous connaissons aujourd'hui en Europe et appliquons souvent tous ces procédés, dits américains, qui permettent une production intensive, mais nous ne pouvons guère les généraliser; nous nous trouvons, en effet, dans des conditions toutes différentes. Notre marché est trop restreint, trop encombré, pour que nous puissions songer à produire *un* article en masse. Prenez le catalogue d'un quelconque de nos ateliers de construction, vous verrez qu'en général on y fait de tout : des locomotives, des machines fixes, des pompes, des charpentes, et malgré cette multiplicité d'articles, l'alimentation du carnet de commandes d'une usine un peu importante constitue un problème très compliqué.

L'industriel américain dispose d'un marché très vaste qui lui est réservé; dès lors, il peut spécialiser et il ne s'en fait pas faute! Telle usine ne fait que des tours; une autre, qui occupe quatre cents hommes, ne construit que la machine à fraiser d'un type déterminé et seulement en deux ou trois grandeurs; elle n'y changera en aucun cas pas une goupille, le client d'ailleurs ne le demandera

Digitized by Google

jamais, car il sait que le type est mûrement étudié et lui donnera toute satisfaction.

Ce système, outre qu'il favorise le progrès en faisant de chacun un spécialiste en sa matière, permet au chef d'usine de s'outiller dans un but bien déterminé, de dresser un personnel rompu à toutes les difficultés du travail qu'on lui demande et par conséquent de fournir vite et à bon marché.

Passons maintenant au point de vue technique. Parmi les agents qui ont permis le développement de la production et par conséquent l'abaissement relatif de la main-d'œuvre, je citerai, pour l'industrie du fer, l'emploi d'outils en acier rapide et de l'air comprimé.

L'acier à grande vitesse est seul employé aujourd'hui dans les ateliers de construction américains. Il y est utilisé à son extrême limite, par exemple, j'ai vu sur des tours enlever des copeaux d'acier de 20 millimètres de largeur et 4 millimètres d'épaisseur, à la vitesse de 18 mètres par minute; cela représente environ 700 kilogrammes de matière enlevée à l'heure; ailleurs on forait, dans une plaque d'acier de 60 millimètres, un trou de 25 millimètres de diamètre en trente-deux secondes.

Notez que ces aciers sont employés assez couramment chez nous aussi, mais notre genre de travail s'y prête déjà moins; de plus, ils exigent une force motrice très grande et celle-ci est chère chez nous, tandis que le charbon aux États-Unis ne coûte que 6 fr. 25 c. la tonne; nos salaires étant relativement bas, ce que nous gagnerions en main-d'œuvre serait vite reperdu en force motrice dès que nous dépassons une certaine vitesse de coupe. Une règle qui tend à s'implanter en Amérique est de dégrossir les pièces au tour, travail qui peut être confié à un ouvrier médiocre, et à les finir ensuite sur une machine à meuler conduite par un ouvrier d'élite; ce finissage à la meule, encore qu'il est plus parfait, se fait beaucoup plus vite qu'au tour, et un seul ouvrier de choix peut ainsi desservir plusieurs tourneurs ordinaires.

Digitized by Google

L'emploi de l'air comprimé, surtout pour les travaux de chaudronnerie, a permis une extension considérable de la capacité de production; un ouvrier avec un aide et un gamin peut, avec un marteau pneumatique, poser facilement 120 rivets à l'heure, alors qu'une équipe de cinq hommes travaillant à la main en posera peut-être 35. On fait aussi des outils pour buriner, aléser, tarauder, etc., et, quoique leur dépense en force motrice soit considérable, quoique leur prix d'achat soit élevé, on peut en tirer un si merveilleux parti que leur emploi s'impose pour ainsi dire. J'ai pu voir au chantier Cramp & Sons, à Philadelphie, une grandiose application de ces procédés; cette maison n'a pas moins de 700 outils pneumatiques en service.

On emploie aussi beaucoup en Amérique l'air comprimé pour actionner de petits cylindres de levage qui circulent sur des rails fixés au plafond des ateliers et permettent un transport facile de charges relativement considérables.

Partout l'électricité est employée non seulement pour l'éclairage, mais encore pour le transport de force. Dans les usines modernes, chaque outil d'un peu d'importance est commandé par un moteur spécial, à vitesses variables; cela supprime toutes les courroies et permet aux ponts roulants de desservir facilement tous les outils.

Dans les forges, nous avons aussi pu constater le remplacement de la force manuelle par la machine. Partout la presse à forger, flanquée de petits fours à huile ou à gaz, est employée; un ouvrier ordinaire peut desservir un groupe et produire beaucoup; ailleurs, on préfère le marteau à ressort; on y obtient des pièces très parfaites, et j'en ai vu qui, brutes de forge, étaient exactes au centième de millimètre.

Malgré cela, la pièce de forge est toujours chère, et l'Américain la remplace autant que possible par des moulages d'acier; les boggies de wagons se font entièrement en pièces coulées; les accessoires de frein, de traction, etc., de même. Les longerons de locomotives, qui exigeaient des marteaux-pilons très importants, sont au-

Digitized by Google

jourd'hui exclusivement coulés, ce qui réduit considérablement leur prix. Très souvent on fait de la même manière des bielles, des manivelles, bref, toutes sortes d'organes, et cette pratique semble parfaitement réussir.

La technique de l'acier a marché là-bas à pas de géant et seule, en Europe, l'Allemagne semble outillée pour produire des pièces d'importance égale à ce qu'on fait en Amérique.

Les grandes aciéries des États-Unis sont merveilleusement armées; tous nos compatriotes qui ont visité l'exposition de Saint-Louis ont certainement passé par les usines Carnegie, à Pittsburg. Deux batteries de fours Martin Siemens y sont en activité : l'une se compose de 16 unités de 30 tonnes; l'autre, de 24 fours de 50 tonnes chacun, rangés en deux lignes sous un hall immense; ils sont desservis par 6 ponts roulants de 70 tonnes et de nombreuses enfourneuses électriques. La production de l'usine dépasse 100 tonnes à l'heure; tous ces fours sont chauffés au gaz naturel capté dans les concessions de Carnegie, et cette suppression de tous frais de combustible permet de tenir très bas le prix de revient de la matière.

Les trains de laminoir atteignent aussi des dimensions inconnues chez nous. La tôle de chaudière y est produite jusque 3,600 mètres de largeur. On y obtient aussi des poutrelles de 800 millimètres de hauteur, à des longueurs voisines de 20 mètres. Ces énormes trains sont desservis seulement par quelques machinistes; tout se fait mécaniquement et rien ne rappelle le tohu-bohu de nos anciennes usines où des brigades d'hommes demi nus manœuvraient péniblement les lingots, à grand renfort de cris, de bousculades, d'une dépense d'énergie tout à fait inutile; il est vrai que chez nous ce sont des manœuvres à 40 ou 50 centimes l'heure, tandis que chez Carnegie, un conducteur des grues électriques desservant les trains gagne de 15 à 18 dollars pour dix heures de travail.

Digitized by Google

L'obtention de tôles et profilés de semblables dimensions constitue une facilité très notable pour la construction. De plus, les matières peuvent presque toujours s'obstenir de stock, ou au moins dans un délai très court. Joignez-y, en outre, l'absence de réceptions longues et tracassières et vous comprendrez qu'ainsi on évite bien des retards. Les laminoirs poinçonnent sur chaque tôle sa marque de qualité et tout le monde se contente de cette indication qui a bien son importance puisque, somme toute, elle est garante de la renommée de l'usine productrice.

La fonderie de fer américaine diffère peu de la nôtre; les pièces obtenues sont en général très belles, mais d'une matière plus tendre et plus poreuse que ce que nous coulons ici. Un mot pourtant pour la fonderie de petites pièces de Westinghouse, le constructeur du frein à air comprimé. Le travail s'y fait pour ainsi dire automatiquement; les ouvriers sont répartis en groupes autour de longues tables attachées à une chaine sans fin et animées d'un mouvement de translation assez lent. Les châssis passent successivement devant les équipes chargées des diverses opérations : remplissage, moulage, placement des noyaux, coulée, démoulage; les pièces à fabriquer sont toujours semblables pour chaque table et on obtient ainsi une production énorme à des prix ridiculement bas. L'année dernière, cette usine a équipé journellement 600 wagons à marchandises au frein à air.

Je signalerai encore, pour la production en masse, les machines-outils automatiques, on les emploie dans la fabrication de petites pièces de robinetterie, de boulons, vis, etc. L'ouvrier n'intervient que pour la mise en marche et le remplissage des magasins chargeurs. Il surveille en général six ou huit machines. La main-d'œuvre est tellement réduite que pour certaines pièces en cuivre le client fournit la matière et l'usine lui rend les pièces finies se contentant pour paiement des copeaux produits.

Digitized by Google

Enfin, un fait digne de remarque est que l'industriel américain préfère l'usine à étages à l'agglomération d'ateliers séparés qui est chez nous la règle la plus générale. Parfois toutes les matières premières sont directement conduites à l'étage supérieur et redescendent en se transformant jusqu'au rez-de-chaussée où se trouvent les magasins. En d'autres endroits on suit la marche inverse; c'est le cas chez Baldwin; le travail commence en bas, et le tender, terminé au quatrième étage, est descendu à l'aide d'un puissant ascenseur hydraulique.

Parmi les grandes usines, celle de Baldwin est certainement une des plus importantes; on n'y construit que la locomotive, et pendant l'année dernière la production a dépassé 2,000 machines, d'un poids moyen de 60 tonnes. 16,000 ouvriers, desservis par 12,000 chevaux-vapeur, y travaillent par semaine plus de 5,000 tonnes de matières premières! La plupart des locomotives construites restent aux États-Unis, mais l'Orient et l'Amérique du Sud sont aussi des clients réguliers de cette puissante maison dont la renommée est universelle.

Après ces quelques indications générales, voyons comment l'Américain tire parti de ses usines. C'est surtout dans l'atelier de moyenne grandeur, occupant de 200 à 400 ouvriers que l'on peut voir les procédés les plus intéressants. On y fabrique d'habitude deux ou trois types de machines-outils en séries de douze ou vingt quatre, suivant la prospérité du moment; cela permet à l'industriel de créer toute une catégorie de calibres, jauges, dispositifs spéciaux, qui, sous la dénomination générale de « jigs » reduisent l'intervention de la main d'œuvre et éliminent les chances d'erreurs et de malfaçons.

Pour le travail compris de la sorte, il faut évidemment arriver à une perfection extrême des pièces constitutives afin de permettre l'interchangeabilité parfaite; aussi, tous les éléments sont vérifiés et revérifiés en cours de montage par des ouvriers d'élite, munis d'instruments d'une précision extrême accusant des différences de $1/2000^{e}$ de pouce.

Digitized by Google

Cette exactitude parfaite réduit le travail de montage le plus possible, point très important, car le monteur est toujours un ouvrier coûteux et de contrôle très difficile.

L'ouvrier qui entreprend le montage d'une machine reçoit contre reçu, au début du travail, un coffre renfermant le nombre exact de tous les petits accessoires, tels que boulons, écrous, goupilles, nécessaires à sa machine. Si l'une des pièces ne va pas, au lieu de la jeter dans un coin, quitte à en reprendre une autre, il doit le signaler forcément à son chef; cela constitue un contrôle sérieux de toute une catégorie d'ateliers et empêche le gaspillage de petites pièces coûtant très bon marché, mais qui, par leur nombre au bout de l'an, représentent une somme très respectable.

Une autre particularité de l'usine américaine est le *toolroom*. C'est un petit atelier spécial, outillé de quelques machines de haute précision desservies par un personnel d'élite ; c'est là qu'on confectionne les outils, jauges, calibres, etc., nécessaires au service de l'atelier ; l'ouvrier y rapporte son outil dès qu'il ne coupe plus et on le lui remplace immédiatement. Ce système a l'immense avantage d'éviter la perte de temps à la meule si, comme chez nous, l'ouvrier va lui-même affûter son outil ; en outre, on peut, par des études et des essais raisonnés, voir la meilleure forme à donner à un acier pour un travail déterminé et s'y tenir, une fois celle-ci trouvée.

C'est dans une annexe du *toolroom* que se conservent les instruments de mesurage, les calibres, les plans d'atelier ; l'ouvrier qui en a besoin les reçoit moyennant remise d'un *check* ou reçu qui le rend responsable de l'objet lui remis ; ce système contribue beaucoup à donner à l'ouvrier des habitudes d'ordre et de soin qui lui manquent trop souvent dans nos pays.

Avec cette belle organisation, que produit, comme qualité, l'industrie américaine ?

En général, le « Yankee » nous reproche de trop « finir » nos machines, d'attacher au poli, à l'aspect, une trop

Digitized by Google

grande importance; c'est, dit-il, une dépense de main-d'œuvre tout à fait inutile et cela exige de l'entretien en cours de service; il ne travaille, lui, que les pièces strictement nécessaires : tout ce qui n'est pas surface frottante reste brut d'outil et est couvert d'une couche uniforme de couleur noire.

Cette théorie peut se soutenir, mais je doute que nos clients européens s'en accommodent; nous poussons peut-être les choses un peu loin, soit, mais la comparaison que tout le monde a pu faire à l'exposition entre les locomotives allemandes et américaines est tout à l'avantage des premières; elles laissent une impression de fini, de régularité, de précision, que la lourdeur des autres ne peut guère racheter.

En machines à vapeur fixes, notre avance est bien plus marquée encore. Les Américains en sont encore à la *Corliss* que tout le monde abandonne chez nous et alors que certaines de nos usines garantissent des consommations de vapeur de 4.5 kilogrammes par cheval-heure, ils ne descendent guère aux États-Unis pour les fortes unités au-dessous de 6 kilogrammes; il est vrai de dire que le combustible leur coûte beaucoup moins cher et par conséquent la question est moins primordiale pour eux.

La tendance actuelle est d'augmenter dans de fortes proportions la force de l'unité motrice, tant fixe que roulante, toujours dans le but de réduire le plus possible le personnel conducteur. La célèbre firme Allès Chalmers, de Milwaukee, exposait à Saint-Louis la plus forte machine du monde : 7,000 chevaux en deux cylindres, l'un vertical, l'autre horizontal, attaquant une seule manivelle. Westinghouse avait dans son *stand* quatre machines verticales de 35,000 chevaux chacune. Chez nous on préfère la disposition horizontale, inconnue en Amérique pour les fortes machines.

En résumé, que pouvons-nous conclure? Sommes-nous en retard?

Au point de vue de la perfection du travail, et j'oserais

Digitized by Google

même dire du prix de revient, non; mais malheureusement nous ne sommes pas organisés pour fournir à très bref délai et c'est là pourtant, surtout pour les pays d'exportation, une question primordiale. Les fortes sociétés, disposant d'aciéries et même de laminoirs, ont un avantage marqué pour lutter sur les marchés d'outre-mer.

J'ai dit aussi que l'élévation du prix de la main-d'œuvre est le grand écueil de l'industrie américaine; d'autre part, je crois reconnaître que la population ouvrière est là-bas de beaucoup supérieure à la nôtre. Beaucoup plus sobre et plus digne, le travailleur cherche autant que possible à produire et ne voit pas avec défiance et hostilité l'introduction de méthodes et de procédés réduisant la main-d'œuvre à un minimum. Il sait parfaitement que plus un appareil est bon marché, plus il est employé et que le machinisme, loin de diminuer le nombre d'emplois disponibles, crée plutôt des débouchés à l'ouvrier.

Dans toutes les usines américaines règne aussi une discipline et un ordre parfaits. Tant au bureau qu'à l'atelier, chacun est pénétré de la valeur de sa tâche, quelque modeste qu'elle soit; il sait qu'il est un des rouages nécessaires à cet organisme si compliqué qu'est une grande usine et il apporte à sa besogne toute son intelligence et tout son zèle.

Il nous reste quelques efforts à faire pour maintenir notre place sur le marché mondial, mais le péril américain n'est pas encore si pressant qu'on a bien voulu le dire. Appliquons sans excès les procédés nouveaux et surtout travaillons à nous créer des débouchés, et à nous faire connaître et apprécier. C'est ce que trop souvent nous avons négligé jusqu'ici.

GEORGES GOLDSCHMID.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUES AMÉRICAINES

L'importance des bibliothèques américaines, leur multiplication rapide, leur admirable organisation, la splendeur et le confort des palais qui les abritent attirent sur elles l'attention des visiteurs les plus indifférents.

Dans la plupart des villes américaines, la bibliothèque est l'édifice le plus imposant de la cité, plus imposant que les églises qui pullulent, tandis que la bibliothèque est le temple unique, élevé à la science par la volonté de tous les citoyens. Ce phénomène est symbolique de la mentalité américaine et témoigne d'une conception supérieure de la vie sociale : non seulement le peuple américain possède, au point de vue industriel, l'outillage le plus perfectionné, le plus précis, le plus rapide, il veut posséder encore l'outillage intellectuel le plus rapide, le plus précis, le plus perfectionné. La bibliothèque constitue cet outillage : elle est un livre collectif que l'on doit pouvoir feuilleter à toute heure, avec la certitude d'y trouver le renseignement adéquat ; elle est aussi l'école permanente où tous viennent puiser des notions et des connaissances, depuis le bambin de cinq ans jusqu'à l'homme fait et au vieillard.

C'est ce qui explique que les milliardaires, qui veulent perpétuer leur nom, accordent, avec une libéralité sans égale, leurs subsides les plus plantureux aux bibliothèques publiques et que les simples citoyens consentent avec enthousiasme à subir en leur faveur une taxe souvent élevée pour leur entretien et leur développement. Le mode

Digitized by Google

le plus normal préconisé pour la fondation des bibliothèques nouvelles consiste dans l'attribution d'une donation destinée à couvrir les dépenses de construction, à la condition que la ville ainsi favorisée accorde un emplacement gratuit et inscrive à son budget une somme suffisante pour couvrir les frais d'administration et d'achat de livres. Pour témoigner de la valeur considérable des appropriations affectées à ce but, il suffit de citer le seul chiffre des donations faites au cours de 1902-1903 pour la création de nouvelles bibliothèques : il s'est élevé à 10,300,000 dollars; pour sa part, M. Andrew Carnegie a distribué 158 dons à concurrence de 6,679,000 dollars (1).

Il ne nous a pas été possible de visiter toutes les bibliothèques américaines : une vie humaine n'y suffirait probablement pas. Mais nous avons eu l'occasion d'étudier, d'une manière assez approfondie, les plus vastes parmi elles, et parmi ces dernières, la primauté revient à la grandiose bibliothèque du Congrès, la *Library of Congress*.

Cette bibliothèque, qui sera dans quelques années la plus considérable du monde entier, doit son origine à un vote émis le 24 avril 1800, vote qui eut pour objet l'attribution d'un premier subside de 5,000 dollars.

Un catalogue publié en 1802 établit que la bibliothèque contenait à ce moment 964 volumes et 9 cartes. Un premier incendie la détruisit en 1812, lors de la guerre de l'indépendance. Reconstituée par l'acquisition des 6,700 volumes possédés par Thomas Jefferson, elle fut incendiée une seconde fois en 1851, alors qu'elle contenait 55,000 volumes. Réduite à 20,000 volumes environ, elle se développa rapidement, grâce surtout à l'obligation, inscrite dans la loi sur le droit d'auteur, de déposer deux exemplaires de chaque ouvrage imprimé sur le territoire des États-Unis de l'Amérique du Nord. Le nombre des

(1) D'après le *New York Times* du 17 mai 1903, complété par le *Library Journal*, le total des dons faits par M. Andrew Carnegie jusqu'au 24 avril 1903, s'élèverait à la somme de 38,500,000 dollars !!!

Digitized by Google

entrées enregistrées depuis la loi du 8 juillet 1870 jusqu'au 30 juin 1903 s'est monté à 1,415,500.

Une autre cause d'accroissement rapide fut l'échange opéré par la *Smithsonian Institution* entre ses publications scientifiques et celles des nombreux corps savants des divers pays : les écrits ainsi récoltés furent déposés sur les rayons de la bibliothèque du Congrès.

Elle contenait au total, au 30 juin 1903, 1 million 700,500 volumes et documents imprimés, 103,115 manuscrits et 69,814 cartes. Voici, pour permettre une comparaison suggestive, la contenance des principales bibliothèques européennes :

NOM.	LIVRES.	MANUSCRITS.	CARTES.
British Museum (Londres) . . .	1,800,000	101,000	200 000
Bibliothèque nationale (Paris). .	2,600,000	102,000	250,000
Königliche Bibliothek (Berlin). .	1,200,000	30,000	»
Bibliothèque impériale (Saint-Pétersbourg)	1,192,000	32,250	20,500

La bibliothèque du Congrès, créée tout d'abord pour les besoins des membres de la législature, puis de la Cour suprême, devint peu à peu la grande bibliothèque nationale ouverte à tous et destinée à devenir pour la nation américaine ce que la Bibliothèque nationale de Paris est pour la France et la Bibliothèque du British Museum pour la Grande-Bretagne.

Logée modestement dans une aile du Capitole, où il fut possible d'introduire péniblement 350,000 volumes environ, elle envahit les cryptes du vaste édifice législatif, mais pour y enterrer, sans pouvoir les en extraire utilement, plusieurs centaines de mille documents de toute nature.

Le 15 avril 1886, le Congrès vota les premiers crédits nécessaires à l'érection d'une bibliothèque indépendante et détermina l'emplacement où elle serait élevée. Cet emplacement, au milieu d'un vaste parc, sur la colline où se dresse déjà le Capitole, est vraiment féerique, et nulle bibliothèque au monde ne peut, à ce point de vue,

Digitized by Google

rivaliser avec elle. Le 2 mars 1889, un acte législatif détermina le coût total du nouvel édifice, fixé, y compris les travaux préliminaires, à 6,500,000 dollars (32 millions 500,000 francs), et décréta que son achèvement ne devrait pas dépasser une durée de huit années. Sous l'habile direction du général Thomas Lincoln Casey, on réalisa ce miracle de terminer la construction en février 1897, avant l'expiration du terme prévu, et avec une dépense totale de 150,414.66 dollars inférieure au crédit voté.

Il est difficile de donner une idée approximative quelconque de la richesse des décorations intérieures du splendide monument, dédié, par la munificence nationale américaine, à la gloire du livre. Nous nous contenterons d'indiquer quelques dimensions essentielles de ce vaste édifice et la disposition générale de ses services. Il mesure exactement 470 × 340 pieds, soit en surface 3 3/4 acres (1 hectare 50 ares). Sa hauteur est de 195 pieds jusqu'au sommet de la lanterne, qui se dresse au centre du monument, dominée par une torche colossale, symbole de la science. Au-dessus d'un rez-de chaussée surbaissé s'élèvent deux étages principaux; le pavillon central et les pavillons latéraux sont, en outre, surmontés d'un étage moins élevé.

L'ensemble de la construction constitue un vaste rectangle, divisé en quatre cours par des galeries médianes; ces galeries aboutissent à une rotonde centrale octogonale qui sert de salle de lecture principale.

Dans cette salle, les tables destinées aux lecteurs sont concentriques et entourent de toutes parts et sur trois rangées le service central de distribution des livres : elles sont divisées en 246 places de 4 pieds de largeur chacune. Une partie de l'espace destiné aux tables concentriques est occupé par le catalogue de la bibliothèque.

L'élément le plus curieux et le plus neuf est l'installation du service de distribution, de transmission des ordres d'une part et de délivrance des livres d'autre part. L'une est assurée par vingt-quatre tubes pneumatiques, dont dix-

Digitized by Google

huit sont en rapport avec les magasins de livres. Chaque lecteur est prié de préparer sur des feuilles spéciales la demande de l'ouvrage qu'il désire consulter, avec l'indication de sa marque de placement telle que le catalogue la lui a révélée. Cette feuille est confiée à l'un des tubes pneumatiques par l'entremise duquel l'employé préposé à la garde de chaque magasin de livres est informé de la demande faite. La délivrance se réalise par deux appareils formés de chaines sans fin, dont l'un circule dans l'aile septentrionale et l'autre dans l'aile méridionale de la bibliothèque : chaque appareil est pourvu de distance en distance de supports mobiles du format d'un in-quarto ordinaire et construits de manière à basculer automatiquement lorsqu'ils arrivent, soit au service central de distribution, soit à l'un des postes de délivrance des divers magasins de livres. Il en résulte que l'ouvrage, une fois confié à l'un des appareils en question, parvient à destination sans l'intervention du personnel et est déversé mécaniquement dans des récipients garnis de coussins, sans qu'il ait à souffrir de ce transport ingénieux et rapide.

La rotonde octogonale est entourée de petites salles ou alcôves aux pourtours garnis de livres : ces livres, librement accessibles aux lecteurs, sont au nombre de 130,000 environ. Chaque petite salle contient des ouvrages généraux et les meilleurs traités relatifs à l'une des branches principales des connaissances humaines : des tables et des sièges y sont disposés de manière à permettre la consultation sur place à cinquante lecteurs environ.

Il nous resterait à exposer en détail les services spéciaux du grand établissement livresque américain, son service admirable de bibliographie, celui non moins remarquable du catalogue, son imprimerie, son atelier de reliure, mais nous aurons à revenir ultérieurement sur l'organisation de ces divers services dans les grandes bibliothèques américaines. Qu'il nous suffise, pour donner une idée de leur importance, de signaler que le personnel employé en 1902-1903 s'est monté à 234 personnes, dont

Digitized by Google

91 pour le seul service du catalogue, 23 pour celui de l'imprimerie et 53 pour celui de la reliure.

Outre la direction centrale de la bibliothèque, confiée aux mains expertes de M. Herbert Putnam, un service spécial est annexé pour assurer l'enregistrement des imprimés aux termes de la loi sur le droit d'auteur ou *copyright*. Ce service a exigé pour sa part, au cours de 1902-1903, la présence de soixante-trois employés.

Il va de soi que la réalisation de besognes aussi multiples par un personnel aussi considérable exige des ressources adéquates. Aussi, tout en tenant compte de la situation économique des États-Unis de l'Amérique, les sommes consacrées par la législature américaine au maintien et au développement de la bibliothèque du Congrès dépassent-elles notablement les sacrifices faits par les vieux pays d'Europe pour des besoins identiques.

Voici à ce propos le tableau publié dans le dernier rapport du bibliothécaire en chef :

OBJET DU CRÉDIT.	CRÉDIT DE 1902.	CRÉDIT DE 1903.	DÉPENSES DE 1903.	CRÉDIT DE 1904.
Bibliothèque et *copyright* :				
Salaires : service général . . .	198,320 00	231,560 00	230,281 20	235,660 00
Salaires : service spécial . . .	1,412 77	2,074 88	1,345 55	2,739 33
Salaires : service dominical . .	—	10,000 00	7,258 00	10,000 00
Salaires : distribution des fiches .	—	1,225 00	1,222 79	4,900 00
Salaires : *copyright*	57,890 00	66,750 00	66,708 80	70,440 00
Achat de livres .	69,800 00	89,800 00	87,654 00	99,800 00
Dépenses contingentes . . .	7,300 00	7,300 00	7,271 78	7,300 00
Imprimerie et reliure	93,000 00	100,000 00	99,981 53	185,000 00
Totaux. . .	427,722 77	508,709 88	501,723 65	615,839 33

Digitized by Google

OBJET DU CRÉDIT.	CRÉDIT DE 1902.	CRÉDIT DE 1903.	DÉPENSES DE 1903	CRÉDIT DE 1904.
Bâtiments : Entretien, réparations	70,945 00	72,605 00	72,131 14	74,745 00
Chauffage, éclairage, etc. . .	25,000 00	40,000 00	36,557 47	30,000 00
Mobilier et rayons	65,000 00	45,000 00	41,338 16	45,000 00
Frais du service dominical . .	—	2,500 00	2,290 81	2,500 00
Totaux généraux.	583,667 77	668,814 88	654,041 23	768,084 33

Un budget de 3,850,000 francs! Il n'est pas étonnant que les résultats acquis soient proportionnés aux sacrifices consentis, et si l'on ajoute que de 1902 à 1904, le budget en question a été majoré de 184,500 dollars environ (922,500 francs) et que les majorations futures seront probablement plus considérables encore, l'on ne s'étonnera pas de la tranquille assurance avec laquelle il nous a été dit que d'ici à vingt ans les rayons de la bibliothèque du Congrès contiendront les cinq millions de volumes pour lesquels ils ont été établis.

Après avoir, en une rapide esquisse, rendu hommage au plus formidable effort tenté, dans le monde, pour assurer à un peuple de 80 millions d'individus un outil de haute culture capable de suffire, pendant longtemps, au besoin collectif de recherche et d'enseignement de ce peuple, malgré l'intensité de son développement démographique et économique, il nous faut considérer d'une manière plus synthétique et plus systématique l'œuvre bibliothéconomique poursuivie sur le territoire américain.

On peut subdiviser les bibliothèques américaines en quatre catégories bien distinctes : les bibliothèques des États, les bibliothèques des villes, les bibliothèques des universités, les bibliothèques des sociétés savantes et des instituts scientifiques.

Les bibliothèques des États ont été instituées le plus souvent pour assurer aux membres des diverses législa-

Digitized by Google

tures les moyens d'investigation que la bibliothèque du Congrès assurait aux membres du Parlement américain. Ce n'est que par leur importance moindre qu'elles diffèrent quelque peu de ce que cette dernière bibliothèque était pendant la première période de son existence.

Mais comme celle-ci, les bibliothèques des États sont obligées de se transformer. Ceux qui président à la destinée d'une telle bibliothèque sont appelés le plus souvent à s'occuper des autres bibliothèques établies sur le territoire de l'État; les bibliothèques publiques des petites villes réclament des subsides du pouvoir central et font appel souvent à l'expérience acquise par les directeurs de la bibliothèque de l'État. D'autre part, la question si importante de mettre les livres à la portée des lecteurs, exilés en des parages écartés, a obligé la bibliothèque de l'État à organiser un système de bibliothèques circulantes. La bibliothèque de l'État de New-York, établie à Albany dans la capitale de cet État, à l'exemple de l'ancienne bibliothèque du Congrès, peut servir de type au point de vue où nous nous sommes placé ici. Elle est confiée à l'habile direction de M. Melvil Dewey, l'un des plus énergiques pionniers en matière bibliothéconomique.

Toutes les bibliothèques locales de l'État de New-York ont droit à un subside, égal à la somme qu'elles ont dépensée pour l'achat de livres. Une surveillance excessivement stricte est exercée sur le choix de ces livres et tous ceux qui ont un caractère immoral sont impitoyablement écartés, malgré tous leurs mérites littéraires. D'autres part, le service des bibliothèques circulantes a été développé dans des proportions énormes : dans les régions les plus reculées il est organisé des stations livresques auxquelles des caisses de livres sont régulièrement expédiées. On peut dire que pratiquement aucun citoyen de l'État de New-York n'est dépourvu de moyens de s'instruire et le désir de satisfaire ses besoins les plus délicats a été poussé aussi loin que possible ; il a été formé à cet effet une collection de photographies d'une richesse

Digitized by Google

et d'une variété inouïes. Préoccupé de développer le sens musical, encore assez fruste, de ses concitoyens, M. Melvil Dewey vient d'organiser l'envoi, aux stations de distribution, de disques pour phonographes et de rouleaux pour pianolas, et il a été tout spécialement prescrit de ne réunir que les disques et les rouleaux reproduisant des œuvres de valeur reconnue. Un dernier service, plus touchant, a été institué par la bibliothèque de l'État de New-York : c'est l'envoi aux aveugles de livres spécialement imprimés pour eux en caractères en relief; une liste aussi complète que possible de tous les aveugles de l'État a été dressée et les ouvrages leur sont régulièrement distribués par la bibliothèque centrale.

Il est à remarquer que l'intervention des bibliothèques des États, au point de vue de la circulation des livres, est plus énergique et plus considérable dans les États de l'ouest que dans les États de l'est. On peut dire que l'importance des bibliothèques des États diminue en raison du développement des bibliothèques des villes, et ces dernières grandissent en puissance et en richesse avec les villes où elles sont établies. Ce que nous allons dire des plus importantes bibliothèques locales va établir de plus près leur développement rapide et presque magique.

La tendance qui prédomine dans l'organisation des bibliothèques locales, c'est leur consolidation en un organisme unique. C'est à New-York, surtout, que ce phénomène s'est affirmé avec le plus d'intensité. Cette cité possédait trois bibliothèques dues à la générosité de trois donateurs MM. Astor, Lenox et Tilden, et respectivement fondées en 1849, 1870 et 1887. Le 23 mai 1895 il fut décidé de les réunir et de provoquer la construction d'une bibliothèque centrale. Les trois collections contenaient ensemble environ 373,147 volumes et les fondations représentaient en capital 3,446,500 dollars.

En juin 1896 la direction de la bibliothèque fut confiée à M. John Shaw Billings, célèbre par la publication du catalogue de la bibliothèque médicale de l'armée fédérale.

Digitized by Google

Sous son active impulsion le nombre des volumes est monté au 30 juin 1904 à 629,506 et celui des brochures à 240,337. La construction d'une nouvelle bibliothèque fut approuvée par un vote de la législature de l'État de New-York sous la date du 19 mai 1897 et les travaux commencèrent le 6 juin 1899. L'édifice, dont l'achèvement sera accompli, vers la fin de 1906, mesure 250 × 350 pieds et pourra assurer le placement de 1,500,000 volumes. Le site choisi est un des plus beaux de la cité, à front de la cinquième avenue et le terrain réservé permettra aisément de tripler la capacité des magasins.

La disposition des locaux de cette bibliothèque est caractérisée par ce fait que la salle de lecture se trouvera au sommet de l'édifice, directement au-dessus des magasins de livres. Le but poursuivi est de donner aux lecteurs de la lumière à profusion et de rendre plus facile et plus rapide la délivrance des livres.

On peut dire que la ville de New-York a fait grandement les choses et que sa bibliothèque pourra rivaliser presque avec la bibliothèque du Congrès.

Le fait d'unifier ainsi les bibliothèques locales a pour corollaire la multiplication des stations ou branches. New-York possède déjà à ce point de vue, et surtout possédera dans quelques années, une organisation vraiment unique. Toute la surface de la ville a été divisée en cercles d'un mille de rayon environ et les stations en branches ont été ou seront installées au centre de chacun de ces cercles. L'intervention de M. Andrew Carnegie permettra de porter leur nombre à quarante-quatre et de procurer un local à celles des vingt-deux stations ou branches existantes qui n'en possèdent pas en propre actuellement.

Il est à remarquer que la plupart des bibliothèques auxiliaires sont d'anciennes bibliothèques de quartier qui ont demandé à s'incorporer dans l'organisme collectif : c'est ainsi qu'en 1903-1904 la *Harlem Free Library*, la *Tottenville Free Library*, la *Webster Free Library* et la *University Settlement Library* ont respectivement déversé dans le

Digitized by Google

fonds commun 24,333, 3,375, 12,000 et 5,479 volumes. Le total des volumes possédés par les diverses branches se montait à 384,300 au 30 juin 1904.

Pour donner une idée de l'importance des services rendus par ces bibliothèques auxiliaires, il suffira d'indiquer que 3,131,652 volumes ont été consultés par leur intermédiaire en 1903-1904, tandis que dans les deux bibliothèques Astor et Lenox il n'a été consulté que 524,097 volumes. Le nombre des personnes qui ont demandé à jouir du privilège d'emprunter des livres s'est monté à 402,920.

La bibliothèque centrale de Boston mérite elle aussi de fixer l'attention, tout d'abord par l'importance de ses collections qui sont presque aussi considérables que celles de la bibliothèque de New-York et qui contenaient, au 31 janvier 1904, 663,004 volumes; puis par la splendeur du palais qui l'abrite. Si les bibliothèques de Washington et de New-York en imposent par leurs proportions grandioses, celle de Boston est remarquable par les fresques merveilleuses dont Puvis de Chavannes, Sargent et Abbey l'ont embellie. L'impression de splendeur que l'on éprouve à pénétrer dans cette maison « consacrée par le peuple au progrès de la science » est inoubliable et profonde. Le peuple qui a élevé cette demeure à la pensée humaine, pour qu'elle s'y accumule comme en une mémoire collective, est un peuple auquel la primauté intellectuelle est assurée d'avance.

Ce qui rend la bibliothèque de Boston particulièrement intéressante, c'est le développement qu'elle a donné au service des branches et des stations de lecture et de distribution. Le nombre des branches se montent à 10, celui des stations à 22, dont 13 contiennent des salles de lecture; enfin, des stations de distribution ont été installées dans 38 usines, 20 institutions publiques, 85 écoles publiques et 10 écoles paroissiales; au total 185 centres de délivrance de livres. Dans les diverses branches et stations, il existe 185,790 volumes à la disposition du public.

Digitized by Google

Le nombre de volumes empruntés s'est élevé en 1903-1904 à 1,464,037, dont 305,172 seulement par l'intermédiaire de la bibliothèque centrale. Le total des personnes qui ont profité du droit d'emprunter des livres s'est monté à 70,138.

Il est intéressant de signaler que la ville de Boston a consacré en 1903-1904 une somme de 305,500 dollars à l'entretien et au développement de sa bibliothèque : il lui a été, en outre, attribué 13,339.33 dollars du chef de revenus de fondations et 17,052.39 dollars du chef de donations et de ressources extraordinaires. Au total 335,891.72 dollars ont été mis à sa disposition et 320,005.38 dollars ont été effectivement dépensés, dont 107,420.28 dollars pour salaires, 47,608.08 dollars pour achats de livres et 74,977.02 dollars pour les dépenses diverses. Soit un budget total de 1,600,000 francs, presque la moitié de la somme consacrée par le Parlement fédéral au maintien de la bibliothèque du Congrès !

Ainsi que nous l'avons indiqué déjà, presque toutes les bibliothèques américaines autorisent le public à disposer directement d'un certain nombre d'ouvrages. Mais une telle tolérance ne peut évidemment s'appliquer à tous les livres, et pourtant certaines catégories d'individus ont un besoin plus intense que d'autres d'avoir à leur portée immédiate les documents nécessaires à leur étude. C'est de ce besoin que sont nées les bibliothèques universitaires américaines. Ces bibliothèques ne constituent pas une collection unique, mais une sorte de fédération de collections de livres. Le service central ne possède que les ouvrages utiles à tous et ceux qui n'ont plus qu'un intérêt de curiosité ou d'ancienneté : les autres ouvrages sont répartis soit dans des instituts éparpillés dans un vaste parc comme à Harvard, soit dans des séminaires, groupés dans un seul édifice autour de la bibliothèque centrale, comme à Princeton (1). Il existe au siège principal un cata-

(1) Ces deux bibliothèques sont respectivement sous l'habile direction de MM. William Coolidge Lane et Ernest Cushing Richardson.

Digitized by Google

logue complet de toutes les richesses livresques de l'université de manière à permettre au public, qui n'a pas accès dans les séminaires ou les instituts, d'en user à l'égal des professeurs et des étudiants.

Rien ne peut, dans nos universités européennes donner une idée du charme qui se dégage de ces cités intellectuelles où tout conspire à former une oasis de calme et de quiétude autour des hommes de science et à les arracher à l'atmosphère de fièvre et de vacarme dont toute la vie américaine est enveloppée (1).

Un besoin identique à celui qui a présidé à la formation des bibliothèques universitaires a provoqué la création de bibliothèques par les sociétés savantes et les institutions officielles. La *Smithsonian Institution* de Washington a ainsi formé une bibliothèque scientifique d'une richesse incomparable : cette collection a été par elle déposée, ainsi que nous l'avons dit plus haut, à la bibliothèque du Congrès. Elle contient environ 155,000 volumes. Mais la collection la plus remarquable qui ait été réunie à ce point de vue est celle du *Surgeon General's Office :* c'est à l'activité de M. John Shaw Billings, le directeur actuel de la bibliothèque centrale de New-York, que cette collection doit son développement et sa perfection. Elle contient environ 145,000 volumes et 247,000 brochures : son catalogue est devenu célèbre sous le nom de *Index Catalogue*. On peut affirmer que tout ce qui a été publié, sous forme imprimée, en matière médicale se trouve déposé dans cette collection, à de fort rares exceptions près.

Il serait nécessaire d'énumérer toutes les institutions savantes des États-Unis d'Amérique pour donner une idée exacte des accumulations de livres réalisées dans ce pays d'éducation intense. Mais il faut nous limiter et nous contenter d'affirmer que nulle part le respect et la puis-

(1) Les instituts créés au parc Léopold de Bruxelles peuvent, dans des proportions réduites, donner une idée de ce que sont les villes universitaires américaines.

Digitized by Google

sance du livre ne s'affirment avec une telle amplitude.

Si l'on songe que toute cette œuvre de diffusion et de vulgarisation scientifique ne date que d'un quart de siècle environ, on demeure stupéfait devant les résultats obtenus et l'on se demande comment il a été possible de les atteindre. C'est que l'œuvre a été poursuivie avec une méthode et un esprit d'organisation vraiment uniques. Dès 1873 tous les bibliothécaires américains se sont constitués en une vaste association. L'*American Library Association* a non seulement défendu les intérêts légitimes de ses membres, mais elle est devenue la force législatrice en matière bibliothéconomique.

Son organe le *Library Journal* a exercé, à ce point de vue, une action bienfaisante sans pareille : il a été la tribune de discussion et le moniteur de tous les hommes et de toutes les femmes du livre. Chaque année une conférence est convoquée : préparée longuement d'avance, ses résolutions ont presque force de loi et ont sur les décisions des législatures locales une influence prépondérante. Il s'est formé ainsi un code bibliothéconomique dont les prescriptions se sont imposées à tous par leur valeur pratique et l'assentiment exprès ou tacite des intéressés. C'est ainsi que la fiche ou carte de 125 × 75 millimètres est devenue le format normal des catalogues et des répertoires, que l'accès direct aux livres a été introduit presque partout, que la comptabilité du prêt au dehors a été unifié, que les catalogues ont été mis partout à la disposition du public.

Ce qui a aidé puissamment à cette unification des méthodes et des formules, c'est la création d'écoles professionnelles spéciales, *Library Schools*. Les Américains, avec leur esprit pratique, n'ont pas tardé à constater qu'il existe une véritable science bibliothéconomique. Dans nos vieux pays d'Europe, la place de bibliothécaire est trop souvent une sinécure dévolue à un littérateur ou à un érudit, pour lui permettre de continuer, sans crainte du lendemain, ses travaux ou ses études. En Amérique, le

Digitized by Google

bibliothécaire est uniquement un bibliothécaire, un serviteur du public, l'ingénieur d'un outillage ingénieux qu'il a pour mission de perfectionner de jour en jour, de rendre plus rapide, plus automatique, plus productif.

Les deux plus anciennes écoles de ce genre sont la *New York State Library School*, à Albany, due à l'initiative de M. Melvil Dewey et dirigée avec une grande compétence par Mme Fairchild, et la *Pratt Institute Library School*, à Brooklyn, sous la direction particulièrement remarquée de Mlle Plummer. Ces écoles, comme on le voit, sont non seulement dirigées par des femmes, mais la majorité des élèves sont des jeunes filles. Il est certain que la participation prépondérante de l'élément féminin a été pour une large part dans le développement harmonique des bibliothèques américaines. Les femmes sont plus strictes observatrices des règles acceptées, elles sont plus soigneuses et plus dévouées, et l'admirable ordonnance de la bibliothèque du *Pratt Institute*, entièrement administrée par des femmes sous la haute et intelligente direction de Mlle Lord, en témoigne avec une indiscutable éloquence.

L'enseignement donné dans les écoles de bibliothéconomie a un caractère éminemment pratique. Ne peuvent y prendre part que des personnes ayant fait des études moyennes et justifiant de connaissances générales. Mais on n'exige pas d'elles des connaissances approfondies en paléographie, en diplomatique, en archivistique, en archéologie, en chronologie, en épigraphie. Il leur est donné des notions de ces sciences, mais on leur enseigne surtout l'esprit d'ordre et de méthode, la pratique des systèmes de classement et de classification, l'organisation complexe du choix et de la comptabilité des livres, le maniement habile des ouvrages de référence et de bibliographie.

Inutile de dire que la multiplication rapide des bibliothèques dans les régions les plus lointaines de la grande république américaine permet le placement aisé des candidates et des candidats. Aussi le succès des écoles de bibliothéconomie est-il considérable et le nombre des

Digitized by Google

écoles nouvelles a-t-il augmenté rapidement en ces dernières années.

Ces écoles ont contribué dans une large mesure à répandre la science de la catalographie et de la classification. Dès 1873, l'idée de faire prévaloir un seul système de classification et de préconiser un seul système de rédaction des notices bibliographiques a vu le jour. L'idéal serait, en effet, de trouver, dans toutes les bibliothèques, les ouvrages classés et les catalogues rédigés et disposés d'une manière identique. Pour cela il était indispensable d'unifier les méthodes de rédaction et de classification. L'*American Library Association* publia dans ce but, en 1895, une *List of Subject Headings*, répertoire de mots sous lesquels elle estimait qu'il y avait lieu désormais de classer les fiches des catalogues sous forme de dictionnaire. D'autre part, M. Melvil Dewey avait fait paraitre, en 1873, la première édition de la *Decimal classification*, connue sous le signe abréviatif *D. C.*, et dont la sixième édition a paru en 1899. Son adoption de plus en plus étendue, non seulement en Amérique, mais dans les pays les plus divers comme l'Australie, la Belgique, la Norvège, est due à son principe des plus ingénieux et à sa notation internationale, mnémonique et aisément extensible (1). M. Cutter, en 1891, commença, de son côté, la publication de l'*Expansive classification*, basée sur l'emploi des lettres de l'alphabet au lieu des chiffres employés dans la *Decimal classification :* bien qu'elle fut adoptée par un certain nombre de bibliothécaires, sa pénétration fut entravée par les retards survenus dans son impression, qui n'est pas encore terminée à l'heure actuelle.

Quoi qu'il en soit, l'*American Library Association* fut

(1) C'est le système adopté par la *Conférence bibliographique internationale* de Bruxelles en 1895, pour la rédaction du *Répertoire bibliographique universel*. L'*Institut international de bibliographie*, chargé de présider à cette rédaction, termine en ce moment une édition développée qui comportera plus de 30,000 rubriques et plus de 2,000 pages. La première édition en avait 42 et la sixième 612.

Digitized by Google

aisie du projet de publier les notices bibliographiques de tous les livres paraissant sur le territoire de la république, de manière à en permettre l'intercalation aisée dans les catalogues des bibliothèques.

Ce projet audacieux fut réalisé et la publication des notices se poursuivit pendant plusieurs années : chacune d'elles portait en note l'indication des trois systèmes de classification que nous venons d'énumérer et, dans chaque bibliothèque, un employé n'avait plus qu'à reproduire à la main, dans une case réservée à cet effet, le symbole propre au système adopté par cette bibliothèque. Cette manière de procéder facilita singulièrement la confection des catalogues dans toutes les bibliothèques abonnées aux notices : elles étaient déchargées de la besogne fastidieuse et méticuleuse de rédiger chacune à nouveau les notices des livres déposés sur ses rayons. Des causes d'erreur étaient ainsi écartées et la similitude plus grande des catalogues en rendait la consultation plus aisée et le maniement plus rapide.

En 1901, la bibliothèque du Congrès consentit à reprendre ce service, et désormais l'œuvre privée est devenue une œuvre gouvernementale. Il a été calculé que les 4,000 bibliothèques alors existantes, de 1801 à 1896, ont ajouté à leurs collections 7,000,000 de volumes environ correspondant à l'achat d'exemplaires de 500,000 ouvrages différents. Pour cataloguer ces 7,000,000 de volumes, on a estimé qu'elles ont dépensé ensemble une somme de 1,050,000 dollars environ, alors que les frais à faire par un service central pour imprimer les fiches nécessaires ne se seraient pas élevés à plus de 300,000 dollars. L'économie à résulter de cette centralisation était donc énorme : il n'y avait pas à hésiter, et avec la promptitude habituelle aux entreprises américaines, l'expérience tentée par l'*American Library Association* fut transformée en un service public.

Aux termes du dernier rapport publié par la bibliothèque du Congrès, le nombre des bibliothèques abonnées

Digitized by Google

se montait à 259 au 30 juin 1903. Le stock accumulé de novembre 1901 à juin 1903 se chiffrait par 110,000 titres différents. L'achat des fiches a atteint de juillet 1902 à juin 1903 un total de 6,394.39 dollars : il suffira de tripler cette somme pour que tous les frais du service soient couverts. On peut considérer ce résultat comme acquis dès maintenant : dans tous les cas le déficit à prévoir éventuellement serait minime et l'on peut affirmer que l'impression et la distribution des fiches, relatives à tous les livres publiés sur le territoire des États-Unis d'Amérique, sont définitivement assurées (1).

Ces quelques indications succinctes sur la préparation et le recrutement du personnel bibliothéconomique et sur les méthodes préconisées et appliquées par lui expliquent l'admirable organisation des bibliothèques américaines et les services considérables qu'elles rendent. Pour les faire encore mieux toucher du doigt, il nous suffira de pénétrer dans l'une ou l'autre de ces bibliothèques et de constater comment le public y est admis et s'y documente.

La plupart des bibliothèques sont ouvertes au premier venu. Une salle de lecture commune, avec des sièges confortables, et largement éclairée est mise à la disposition de tous. Il existe le plus souvent une salle réservée aux enfants, une salle consacrée aux périodiques et aux journaux, et parfois des salles spéciales pour la consultation des ouvrages précieux et des livres à estampes.

Le catalogue est acessible à tout visiteur : le plus fréquemment, il est classé sous la forme de dictionnaire contenant à la fois des fiches rangées dans l'ordre alphabé-

(1) Il est à remarquer que plusieurs des bibliothèques les plus importantes impriment leurs propres fiches. Il en est ainsi notamment pour les bibliothèques de New-York et de Boston, celle de *Harvard College* à Cambridge et celle de *John Crerar* à Chicago. Cette dernière, sous l'habile direction de M. Clement W. Andrews, conserve, sous forme d'électrotype, les clichés des notices : cette expérience est particulièrement intéressante et permettra d'éviter l'accumulation en stock des fiches imprimées.

Digitized by Google

tique des noms d'auteur et des fiches rangées dans l'ordre alphabétique des rubriques. Parfois ce catalogue alphabétique par noms d'auteur est séparé du catalogue alphabétique par rubriques. Enfin, dans les bibliothèques qui ont adopté un système de classification spécial, il existe un catalogue méthodique classé d'après ce système : tel est le cas dans la *State Library of New York,* à Albany, dans la *Pratt Institute Library,* à Brooklyn, dans la *John Crerar Library*, à Chicago, dans la *Columbia University Library*, à New-York (1).

Tout lecteur est obligé de reproduire sur la formule de demande l'indication du placement du livre qu'il réclame : ce procédé évite au personnel des recherches fastidieuses, sans causer au public une perte de temps sérieuse. Il en résulte encore que tout livre demandé se trouve certainement dans la bibliothèque : ce fait épargne au public l'ennui d'une attente vaine et aux préposés une vérification inutile.

Tous les livres de référence généraux, les dictionnaires, les encyclopédies, les recueils bibliographiques, les ouvrages de consultation courante dans tous les domaines sont largement mis à la disposition des lecteurs dans la salle de lecture principale ou dans des alcôves voisines. Ce système également économise un temps considérable et ne donne lieu qu'à des inconvénients minimes : le vol des livres est fort réduit et est loin d'équivaloir aux frais qu'occasionnerait la présence de surveillants. L'opinion publique réprouve du reste hautement les larcins de cette espèce, et la surveillance mutuelle de lecteurs suffit à y mettre obstacle. La question des *open shelves,* comme on l'a dénommée, est aujourd'hui définitivement tranchée.

Ces quelques détails montrent, d'une manière caractéristique, ce qui différencie les bibliothèques américaines

(1) Toutes ces bibliothèques ont adopté la *Decimal Classification.* Ce système est également appliqué dans toutes les bibliothèques auxiliaires de New-York.

Digitized by Google

des bibliothèques européennes. Tout tend dans le nouveau monde à obtenir un maximum d'effet utile avec un minimum d'effort. Tout tend aussi à satisfaire le lecteur dans la plus large mesure possible : le livre se glisse en quelque sorte sous sa main et il s'offre à lui avant qu'il ne songe à le réclamer. Presque toutes les bibliothèques publient des bulletins concis et des listes de livres à lire, des *readings lists*, distribuées à profusion et gratuitement, dès qu'un événement important survient, dès qu'une question passionne l'opinion publique. Les enfants sont attirés à la bibliothèque par les livres à images et les gravures dont on orne les murs des salles qui leur sont réservées : les dames préposées à ce service sont spécialement éduquées à cet effet et elles ont pour mission de s'informer des sujets qui intéressent le plus leurs jeunes clients et de les guider dans le choix de leurs lectures. Le livre s'insinue dans la vie de chaque citoyen depuis sa plus tendre enfance et il prend ainsi l'habitude d'aller à la bibliothèque et de lire. Si les œuvres de fiction ont malheureusement encore trop de prise sur la majorité des lecteurs, des règles ont été édictées pour restreindre au minimum le mal qui pourrait en résulter : dans de nombreuses bibliothèques il n'est permis d'emprunter des romans que si l'on emprunte en même temps un livre de science et l'on ne peut rendre les ouvrages ainsi empruntés qu'après un délai assez long pour les parcourir tous.

L'idée qui a présidé à l'élaboration de toutes ces mesures, c'est que la bibliothèque est l'université du peuple et non pas un simple cabinet de lecture. Il est certain que cette idée finira par s'imposer à tous, grâce à la persistance avec laquelle elle est proclamée.

En tous les cas, l'expérience poursuivie sur la terre américaine nous semble décisive et il importe que les bibliothèques européennes soient profondément et radicalement transformées, pour qu'elles rendent au public des services proportionnés à leurs richesses. En agir autrement serait, de la part des autorités publiques, manquer

Digitized by Google

au plus essentiel de leurs devoirs, celui d'élever le niveau intellectuel du peuple et de l'arracher à l'ignorance qui le déprime et le met dans un état d'infériorité dans la lutte actuellement engagée pour la primauté mondiale. [02 (73)

H. La Fontaine.

Digitized by Google

LES HÔPITAUX

Les hôpitaux des grands centres des États-Unis d'Amérique se distinguent des nôtres en plusieurs points, qu'il m'a paru intéressant de noter.

La différence la plus importante consiste dans le fait qu'ils ne dépendent généralement pas des pouvoirs publics.

La plupart des villes de l'Europe continentale possèdent leurs propres hôpitaux, qui dépassent de beaucoup en importance tous les établissements particuliers. Une administration centrale, agissant sous la surveillance des autorités communales, centralise les dons des particuliers et supporte les charges de la bienfaisance.

Aux États-Unis, au contraire, les villes s'en remettent généralement pour l'entretien de leurs malades aux institutions privées, et ce système semble leur donner entière satisfaction.

Les institutions particulières, entièrement libres, sont autonomes et jouissent de la personnification civile; elles sont fondées et soutenues par la charité privée, le plus souvent par des associations religieuses, quelquefois par une réunion de personnes appartenant à une même nationalité; parfois elles doivent leur création et leurs moyens de subsistance à la générosité d'une famille riche ou d'un opulent donateur.

L'autonomie donne à ces organismes une liberté d'al-

Digitized by Google

lures plus grande que celle des institutions dépendant d'une administration centrale.

La générosité à l'égard des hôpitaux est de règle aux États-Unis, tant dans les classes moyennes que dans les classes opulentes. Les familles riches marquent les événements importants de leur existence, naissances, mariages, décès, par des donations parfois considérables, et beaucoup de personnes lèguent les sommes nécessaires à parfaire, après leur mort, l'œuvre de bienfaisance commencée pendant leur vie.

On comprend que, dans un pays où les grosses fortunes abondent, un tel usage doit, l'émulation aidant, apporter à la création d'hôpitaux et de dispensaires des capitaux énormes. Ce n'est pas la seule ressource : souvent les établissements industriels d'une certaine importance font des fondations d'un ou plusieurs lits dans les hôpitaux locaux afin que leurs ouvriers malades ou blessés puissent en tout temps y trouver les soins et le repos nécessaires.

Les donateurs désignent le plus souvent le but précis auquel ils désirent que leurs libéralités soient destinées et les administrations se conforment scrupuleusement à la volonté exprimée. Les personnes charitables s'ingénient à donner à leurs fonds une destination originale, à répondre à des *desiderata* toujours nouveaux, afin de rendre au malade son séjour à l'hôpital moins pénible, de lui atténuer ses souffrances. Le malheureux y est l'objet d'un raffinement de soins, d'une foule d'attentions aussi délicates que diverses; les dons de linge, vêtements, aliments, livres, journaux, jouets, plantes ornementales, etc., sont innombrables. Des concerts vocaux et instrumentaux sont fréquemment organisés gratuitement par des particuliers pour la récréation des malades.

Malgré les donations nombreuses, les recettes sont souvent à peine suffisantes pour subvenir aux frais multiples de l'organisation hospitalière; dans ce cas, les conseils d'administration sollicitent directement la charité par des articles de journaux ou des brochures, où ils exposent

Digitized by Google

les charges de leur établissement, les améliorations à réaliser, et il est rare que leur appel reste infructueux. Les rapports annuels adressés au public contiennent toujours les formules de donations de fonds ou d'immeubles.

Les administrations s'efforcent de maintenir au premier rang l'établissement qui leur est confié et d'offrir au malade le maximum de confort. Ce n'est pas là, du reste, une simple question d'amour-propre. La libre concurrence entre hôpitaux en fait une condition essentielle de vitalité ; les soins dévoués, la propreté la plus méticuleuse des locaux, la recherche de tous les perfectionnements modernes dans les installations, la conduite irréprochable du personnel subalterne, la sélection du corps médical sont l'objet d'une attention soutenue.

Quelle est l'organisation administrative d'un hôpital? Elle comprend un comité directeur (*officers*) et un comité d'administrateurs (*managers*).

Le premier se compose d'un président, un vice président, un trésorier, un secrétaire-rapporteur et un secrétaire de la correspondance.

Les *officers* surveillent les comités permanents composés d'administrateurs, à savoir le comité exécutif, celui du dispensaire, celui des nominations, des affaires intérieures, de l'école des infirmières, des auditeurs et des inspecteurs.

La partie médicale de l'administration comprend :

1° Le conseil médical, composé des médecins et chirurgiens consultants, des médecins et chirurgiens chefs de service (*visiting physicians, visiting surgeons*), des médecins et chirurgiens assistants, des spécialistes et du comité des examens ;

2° Le conseil des médecins résidents ;

3° Le conseil des médecins de la policlinique.

Quelle est la disposition générale d'un hôpital en Amérique?

On ne peut évidemment réunir dans la même descrip-

Digitized by Google

tion des constructions d'ancienneté différente et de dimensions fort inégales. Ce que l'on peut dire toutefois, c'est que dans presque tous, depuis les plus simples jusqu'aux plus somptueux — et le mot n'est certes pas exagéré pour certains d'entre eux —, on a réuni tant pour le personnel subalterne et le personnel médical que pour les malades le maximum du confort.

Tous les nouveaux hôpitaux sont bâtis de façon à éviter la propagation du feu (*fire proof*) et éclairés à l'électricité. La plupart sont chauffés à la vapeur, par des générateurs aménagés dans les sous-sols; là existent souvent aussi les appareils producteurs de glace.

Un système de canalisation amène l'eau chaude et l'eau froide à de multiples lavabos dans toutes les salles; des ascenseurs électriques rapides permettent le transfert commode des malades, du personnel; des ascenseurs spéciaux sont destinés au transport du linge, etc.

Des appareils téléphoniques mettent en rapport entre elles les salles, y compris les salles d'opération.

Le service de la policlinique, c'est-à-dire des malades de la ville venant en consultation, est entièrement indépendant de celui des malades hospitalisés.

La disposition des locaux de la consultation est en général la suivante : une vaste salle d'attente commune, dallée, bien aérée, bien éclairée, avec nombreux bancs pour les malades, et fontaines à eau fraîche. Dans certains établissements, il existe d'ingénieux abreuvoirs automatiques; la pression d'une pédale fait jaillir au milieu d'un bassin un jet vertical, ce qui permet au malade de boire sans se servir de verre.

Tout autour de cette salle s'ouvrent les consultations particulières à chaque spécialité. Chacune de celles-ci est pourvue d'un mobilier aseptique, léger et peu encombrant; de nombreuses loges constituées par des rideaux glissant sur tringles permettent éventuellement l'isolement du patient.

A la policlinique est également annexé un service de

Digitized by Google

chirurgie d'urgence très bien organisé; on y pratique les petites opérations courantes sans hospitaliser le malade.

Les salles de médecine sont vastes, bien éclairées; elles comprennent généralement de douze à dix-huit lits. Le mobilier se compose de lits à ferrures légères et à sommier élastique, de tables de nuit, souvent à treillage, de façon à empêcher la dissimulation par le malade d'aliments prohibés; de tables, de lavabos et d'une armoire à médicaments. Tout ce mobilier est généralement en métal émaillé ou laqué, donc de désinfection facile; seules les chaises et les *rocking-chairs* sont en bois. Toutes les salles sont ornées de plantes et de fleurs.

De très légers paravents, composés de tringles métalliques munies de rideaux et pouvant contourner les trois côtés du lit, permettent d'isoler éventuellement chaque malade de ses voisins.

A proximité des salles se trouvent plusieurs baignoires, une étuve pour chauffer les draps, les couvertures, le linge, une autre étuve pour les sécher, une table à vapeur pour maintenir chauds les aliments et, enfin, une glacière pour y conserver le lait, les fruits et autres aliments facilement altérables.

Des baignoires mobiles sur roues caoutchoutées permettent d'administrer des bains à côté du lit du malade.

Des fauteuils roulants très confortables, actionnés par les mains, permettent aux coxalgiques et aux malades impotents des membres inférieurs de se transporter dans les couloirs et les balcons sans assistance; on évite ainsi à ces malheureux la tristesse d'une immobilité absolue.

Plusieurs hôpitaux ont maintenant un service complet d'électricité appliquée (électrothérapie, radiographie, radiothérapie).

Outre les salles (*wards*), il existe dans la plupart des hôpitaux des chambres particulières (*private rooms*) très confortables et même des appartements pour le malade et sa suite.

Le service des ambulances est parfaitement organisé.

Digitized by Google

Les malades ou les blessés sont pris par des voitures attelées, légères, très bien suspendues, renfermant les pansements et médicaments d'urgence, ainsi qu'une civière pliante n'occupant guère de place.

Tout cela témoigne d'une belle organisation; mais c'est dans l'aménagement des salles d'opérations que les administrations hospitalières américaines, aidées puissamment par la générosité de certains donateurs, ont réalisé la perfection.

La plupart des hôpitaux possèdent aux moins deux salles d'opérations: l'une, plus grande généralement, destinée aux opérations aseptiques; l'autre, aux opérations septiques.

A chaque salle d'opération sont annexés :

1° Un cabinet d'anesthésie (*etherising room*);

2° Une salle avec armoires aseptiques pour la conservation des instruments;

3° Le *lavatory*, où, à côté des appareils stérilisateurs donnant eau chaude et eau froide, se trouvent de nombreux lavabos pour les opérateurs. A côté de ces *lavatories* sont installées des cabines avec bain et douche à la disposition de ces derniers.

Enfin, souvent, il existe, en outre, un cabinet à pansements.

Non loin de la salle d'opération se trouvent les salles de stérilisation où sont réunis les étuves, les autoclaves pour la stérilisation des pansements, du linge, etc.

Les salles sont toutes pourvues de l'éclairage électrique; des réflecteurs supportant une douzaine de fortes lampes à incandescence sont disposés au-dessus des tables d'opérations; de nombreuses lampes à main et des lampes frontales permettent dans certains cas spéciaux un éclairage particulièrement intense.

La salle de M. le professeur Deaver (*German Hopital* de Philadelphie), celle de M. le professeur Murphy (*Mercy Hopital* de Chicago) sont remarquables. La grande salle d'opérations de l'hôpital israélite, *Mount Sinaï*, à New-

Digitized by Google

York et le grand amphithéâtre de Syms à l'hôpital Roosevelt de New-York ont joint à une disposition très pratique une somptuosité extraordinaire.

Dans la première de ces salles d'opérations, tous les murs sont revêtus de larges dalles de marbre blanc veiné; les angles de jonction des murs sont arrondis; les portes elles-mêmes sont constituées de lourdes plaques de marbre blanc. Toutes les parties métalliques sont nickelées, sauf les appareils pour la stérilisation de l'eau.

L'accès de la lumière est ménagé par une large baie vitrée qui remonte jusqu'au plafond de la salle et en occupe même une partie. L'éclairage artificiel est très bien assuré.

Des gradins de marbre blanc installés sur le côté de la salle permettent de suivre facilement les détails de l'opération.

L'amphithéâtre de Syms, à l'hôpital Roosevelt, présente un luxe analogue; destiné plus spécialement à l'enseignement, il comprend des gradins plus nombreux, avec environ 200 sièges.

L'anesthésique presque exclusivement employé par les chirurgiens américains est l'éther. L'opérateur et les assistants sont revêtus d'un costume stérilisé de toile blanche; l'usage des bonnets est courant, celui du masque et des gants de caoutchouc presque général.

Pour la toilette de leurs mains et celle du champ opératoire, la plupart des chirurgiens emploient des procédés variés tenant le milieu entre l'aseptie et l'antiseptie.

Les malades préparés dans la salle d'anesthésie par les assistants et les infirmiers ne nécessitent plus de complément de toilette dans la salle d'opération. Aussitôt qu'une opération est terminée, un autre malade déjà préparé est amené; l'interruption entre deux opérations successives est ainsi réduite à son minimum et mise à profit par le chirurgien pour sa redésinfection.

Le silence le plus absolu règne pendant les opérations.

Grâce à la façon parfaite dont son personnel et ses

Digitized by Google

assistants sont stylés, le chirurgien commande plutôt par les gestes que par la voix.

L'acte opératoire étant terminé, avant de faire les sutures le chirurgien fait vérifier par l'infirmière principale si toutes les compresses ont été enlevées de la plaie, afin d'éviter tout oubli fâcheux.

Pour l'accomplissement de leur tâche, les médecins des hôpitaux américains trouvent dans leur personnel subalterne des auxiliaires de tout premier ordre, et ceci nous amène à parler de l'institution des *nurses*.

En entrant dans un hôpital américain on est frappé de la bonne tenue des infirmières. Distinguées dans leur accoutrement d'une grande simplicité, silencieuses et actives, elles donnent immédiatement au visiteur l'impression d'appartenir à un niveau social de beaucoup supérieur à celui où se recrute en général notre personnel d'infirmières.

Disons tout d'abord qu'il existe une différence nette entre les infirmières et les filles de service, ces dernières seules se livrent aux grosses besognes de nettoyage sous la direction des premières.

Chaque hôpital important possède une école (*Training school*) de *nurses*, qui s'occupe du recrutement et de l'instruction de son personnel.

A la tête de ce personnel se trouve la *matron* ou *superintendant*, directrice de l'école; viennent ensuite, par ordre hiérarchique, les *wardsisters*, surveillantes de salle, ayant au moins trois ans de service, puis les *staffnurses*, infirmières diplômées ayant également trois ans de service, les *nurses*, infirmières ayant au moins un an de service, enfin les *probationers*, élèves-infirmières.

La plupart des aspirantes appartiennent à la moyenne et parfois même à la haute bourgeoisie. Elles ne sont admises à l'essai que si les renseignements concernant leur santé, leur moralité, leur bonne éducation et leur degré d'instruction sont irréprochables.

Au bout de quelques semaines, la directrice de l'école

Digitized by Google

admet comme *probationers* les candidates présentant les aptitudes suffisantes.

Les cours théoriques sont donnés par les médecins de l'établissement, les cours pratiques par les *wardsisters*.

Au bout d'un an a lieu l'examen pour le titre de *nurse;* au bout de trois ans, celui de *staffnurse;* ses études étant alors terminées, l'infirmière reste à l'hôpital ou cherche des emplois à domicile.

Le personnel des infirmières est l'objet d'égards et d'attentions.

Chaque infirmière a sa chambre particulière, confortablement meublée.

Les *nurses* ont à leur disposition un salon très coquet avec piano, *rocking-chairs*, illustrations; elles viennent s'y récréer pendant leurs loisirs, et comme elles ne fournissent que trois heures de travail consécutif, ceux-ci sont relativement nombreux.

Le surmenage est complètement évité; en effet, pour une salle d'une quinzaine de lits on compte une *wardsister*, une *staffnurse*, une *nurse* et une *probationer*, soit une infirmière pour quatre malades; les *nurses* s'occupant exclusivement des soins médicaux, les malades peuvent être méticuleusement soignés.

Les réfectoires des infirmières sont d'une propreté exquise et leur nourriture de tout premier ordre. La carrière d'infirmière aux États-Unis n'est donc pas dénuée d'avantages et l'on comprend l'empressement de beaucoup de jeunes filles à la choisir.

Quelle conclusion tirerons-nous de la visite des hôpitaux aux États-Unis? C'est que le peuple américain, hardi dans ses conceptions, si avancé dans son organisation industrielle et commerciale, n'est pas resté en retard dans la tâche de soulager la souffrance.

L'organisation toute entière des hôpitaux assure au malade le maximum en confort possible en même temps que des soins intelligents et dévoués.

Je me plais, en terminant, à rendre hommage à la cor-

Digitized by Google

dialité avec laquelle j'ai été reçu dans tous les établissements que j'ai visités; dans ce pays, où *Time is money*, tous ceux à qui je m'adressai dépensèrent sans compter leur temps pour me guider et me renseigner.

L'Américain, qui nous a donné de si grandes leçons de choses, nous enseignerait-il aussi ce qu'est la vraie hospitalité?

Dr MARCELLE.

Digitized by Google

L'ARMÉE ET L'IMPÉRIALISME

République des États-Unis! Ces mots n'évoquent-ils pas immédiatement des idées de démocratie et de paix? Cependant le peuple américain n'est pacifique que quand il n'a pas intérêt à faire la guerre et il n'est démocratique que parce qu'il est jeune et qu'il n'a pu se faire en cent vingt-cinq ans une aristocratie assez nombreuse.

Pendant le cours du dernier siècle, les Américains ont soutenu plus de guerres que la plupart des nations du monde. Sans parler de la longue et sanglante guerre de Sécession de 1861 à 1865, les États-Unis ont combattu deux fois l'Angleterre, ont envahi et défait le Mexique, enfin ont étendu la liberté de leur commerce dans le monde par les démonstrations de leurs flottes dans la Méditerranée et dans les mers du Japon. Entretemps, ils ont obligé la France et l'Espagne à évacuer respectivement le Mexique et Cuba; ils ont participé à la répression de la révolte des Boxers en Chine, viennent de conquérir les Philippines et enfin ont fomenté la révolution de la république de Panama.

Aujourd'hui, sous prétexte encore de révolte à Saint-Domingue, le gouvernement américain intervient pour la répression de l'ordre, ce qui lui permet d'étendre son influence dans le golfe des Caraïbes; son but, cette fois, est d'obtenir un nouveau poste de ravitaillement en charbon, sur l'importance duquel les officiers de marine insistent depuis longtemps, le jugeant indispensable à la

Digitized by Google

réalisation des desseins militaires des États-Unis dans le golfe des Antilles. C'est la même idée qui inspire en ce moment le gouvernement américain dans sa politique vis-à-vis du Vénézuéla.

Demain, nous verrons probablement les États-Unis chercher à incorporer le Mexique et les républiques qui les séparent du futur canal de Panama, dont ils veulent être et rester maitres à tout prix.

Enfin, le Canada passera un jour dans la grande république de l'Amérique du Nord.

Plusieurs de ces annexions se feront peut-être paisiblement, voire même de bonne grâce, lorsque les intérêts économiques y pousseront, mais la réalisation de conceptions aussi vastes exige avant tout une flotte et une armée de premier ordre.

Les forces militaires des États-Unis comprennent l'armée régulière, les milices et la flotte; le budget militaire s'élève à un milliard et demi de francs, dépassant donc celui de la France :

Le budget de la guerre comporte. .	400 millions.
Celui de la marine	400 —
Celui des pensions militaires . . .	750 —
Soit. . .	1,550 millions.

L'armée régulière et les marins se recrutent uniquement par engagements volontaires ; la loi permet d'accepter des gens de toute nationalité : en 1890, sur 6,647 enrôlés, on comptait 4,711 Américains et 1,936 étrangers. Lorsque les volontaires font défaut, les régiments reçoivent l'ordre d'organiser des *recruiting parties;* pour cela, on détache un petit peloton d'hommes choisis parmi les plus adroits et les mieux tenus, sous le commandement d'un officier, pour parcourir les villages et settlements dans un certain rayon autour du poste occupé par le corps. Le peloton voyage par étapes, tout doucement, campant sur les places publiques ou dans quelque autre endroit bien en vue, faisant la cuisine en plein air, donnant aux populations

Digitized by Google

une petite représentation des côtés agréables de la vie militaire. Ce procédé expérimenté dans l'ouest a fait incorporer en quelques semaines 1,582 volontaires. Les recrues que l'armée se procure ainsi appartiennent à la classe des garçons de ferme, des gardeurs de bestiaux (*cowboys*) et elles constituent des éléments bien meilleurs que ceux amenés par les bureaux de recrutement des grandes villes.

Comme dans tous les pays où le volontariat est la base du recrutement, la désertion est la plaie qui gangrène l'armée : en 1902, sur un effectif de 31,000 marins, il y eut 3,500 déserteurs, soit plus de 11 p. c. Pour l'armée de terre, la proportion de désertions est de 11.6 p. c. pour l'artillerie, de 9.3 pour l'infanterie et seulement de 7.7 pour la cavalerie.

L'immensité du pays facilite les désertions; la police ne parvient guère à retrouver les coupables, bien qu'une récompense de 30 dollars soit accordée à quiconque capture un déserteur ou provoque son arrestation.

Il y a quelques années, le soldat américain ne jouissait d'aucun prestige; nombreux étaient les articles de journaux marquant même le mépris pour le soldat; c'est ainsi qu'on pouvait lire dans le *Missouri Republican* du 1er avril 1891 : « Aujourd'hui, ce n'est que la dernière, la classe la « moins recommandable de la population blanche qui « fournit des recrues à l'armée. »

La *Commercial Gazette* du 1er septembre 1890 disait : « Dans l'armée, des nègres, des étrangers et des gens « *dans le pétrin* remplissent les rangs. »

Enfin, nous trouvons dans l'*Edimburg Magazine* d'avril 1891 : « Le soldat américain est tiré, en général, de la « même couche sociale que le soldat anglais, de ce que le « général Wellington appelle l'écume de la société. Le « premier diffère toutefois un peu du second, en ce sens « que le contingent américain n'est pas seulement l'écume « d'une nation, mais le rebut de deux continents. »

Actuellement, surtout depuis la guerre de Cuba, la

Digitized by Google

situation s'est modifiée; l'armée et la flotte, fortement soutenues par le président Roosevelt, sont bien vues par la population et par le Congrès, qui ont apprécié les services qu'elles ont rendus au pays.

L'armée américaine compte 50,000 hommes sous les drapeaux. Pendant la guerre des Philippines, elle avait été portée à 75,000 et une loi votée par le Congrès autorise le président de la République à l'élever à 100,000 hommes.

La flotte comprend 73 cuirassés, croiseurs ou canonnières, 30 torpilleurs et 3 sous-marins; en outre, 32 croiseurs ou cuirassés, 5 torpilleurs et 4 sous-marins sont en construction et seront terminés pour la fin de 1905. Cette année des crédits seront proposés au Congrès pour la construction de quatre autres cuirassés.

Dès lors, l'Amérique aura une flotte égale à celle de l'Allemagne et, comme cette flotte lui aura coûté très cher, il est à craindre qu'elle ne cherche l'occasion de l'utiliser, car elle ne voudra pas que cette dépense reste improductive.

La difficulté du recrutement ne permet pas d'augmenter davantage l'effectif de l'armée et de la flotte, car, malgré l'élévation de la solde (le soldat de terre touche 2 fr. 50 c. et le marin 5 francs par jour) le nombre des volontaires est insuffisant.

Le recrutement des officiers est plus aisé, parce que l'Américain aime l'uniforme, le panache, les décorations et que les traitements sont très élevés : un commandant d'escadron touche autant qu'un général-major en Belgique et la pension d'un capitaine de vaisseau est de 20,000 francs, soit les trois quarts du traitement de ce grade; un vice-amiral touche en France 21,600 francs, en Angleterre 36,500, en Allemagne 16,500, tandis qu'aux États-Unis il a 45,000 francs d'appointements.

Le système de recrutement adopté aux États-Unis aurait le désavantage d'encombrer les corps, tout le long de l'année, d'hommes inexercés, ce qui enlèverait aux troupes et, particulièrement à la cavalerie, l'extrême

Digitized by Google

mobilité dont elles ont besoin dans les postes de l'ouest et du sud-ouest. On instruit donc, on dégrossit les jeunes recrues dans des camps spéciaux, celles de la cavalerie aux Jefferson-Barracks, près de Saint-Louis, celles de l'infanterie à David-Island, près de New-York.

Les Jefferson-Barracks sont situés à une vingtaine de kilomètres de Saint-Louis, sur les bords du Mississipi et dans un site attrayant. Une ligne spéciale de tramways, coupant à travers la forêt, conduit le visiteur à l'entrée du camp; celui-ci se compose de jolies constructions en briques disposées autour d'une sorte de champ de Mars appelé *Parade;* d'un côté, les logements des officiers, charmants cottages accolés deux à deux, entourés de verdure et dont la grandeur est en rapport avec le grade de l'occupant; en face, les logements de la troupe, les écuries, les magasins, etc., et dans le fond, un bâtiment aux dimensions plus vastes, c'est la demeure réservée au commandant du camp. L'ensemble est riant, coquet, bien entretenu, avec de larges trottoirs asphaltés réunissant les différents pavillons; les constructions ne sont pas luxueuses: le confort seul a guidé l'architecte.

Pénétrons dans un carré réservé au logement des hommes. A droite et à gauche du couloir se trouvent deux dortoirs, vastes salles comportant pour chaque homme un lit à ressorts avec moustiquaire et une grande armoire-penderie; la lumière et l'air pénètrent par de grandes verrières; dans les sous-sols sont installées de confortables salles de bains et des douches, avec eau chaude à volonté. Enfin, tout le bâtiment est chauffé par un thermosyphon; l'impression générale est celle d'un dortoir de pensionnat de jeunes filles.

Il est certain que le lieutenant général commandant le camp de Beverloo a un logement moins confortable et moins soigné que le jeune volontaire américain.

Si des bâtiments réservés aux hommes nous passons aux écuries, nous les trouvons vides : en effet, pendant les six mois de l'année où la température est élevée à

Digitized by Google

Saint-Louis, les chevaux ne rentrent à l'écurie que pour la nuit; au retour de la manœuvre, ils sont abandonnés en liberté dans des cours intérieures non pavées, où ils se promènent, jouent, s'agacent même quelquefois; il paraît que, par ce système, les chevaux s'habituent à vivre en bonne intelligence et ne cherchent pas, comme nous le voyons trop souvent chez nous, à échanger des ruades. Cette pratique a pour conséquence que les chevaux ont mauvais poil, paraissent mal soignés, mais l'Américain ne s'intéresse pas à ces détails et, à juste titre, ne s'occupe que des qualités réelles du cheval.

Outre l'armée et la flotte, les forces militaires des États-Unis comportent les milices, qui ont été réorganisées par la loi du 21 janvier 1903 et qui comprennent l'ensemble des gardes nationales des différents États de l'Union.

Les tentatives faites jusqu'ici pour obtenir non l'uniformité d'organisation des milices, mais une simple définition nette et claire des rapports entre l'administration centrale et les autorités militaires des États, avaient toujours échoué, et, bien que cela semble à peine croyable dans une contrée si progressive, on en était encore, il y a deux ans, aux errements de 1792.

Cependant, dès le début du siècle dernier, il avait été possible de reconnaître le danger d'institutions militaires aussi chaotiques. En 1812, lors de la guerre contre l'Angleterre, plusieurs États s'abstinrent impunément de fournir les contingents qui leur étaient réclamés et l'on vit des miliciens, au plus fort de l'action, refuser de pénétrer sur le territoire canadien, sous prétexte que rien, dans la constitution, ne les obligeait à passer la frontière. Pendant la guerre de Cuba, l'on retrouve le même mal, sous des formes aussi variées que déplorables et c'est même cette guerre de 1898 qui a provoqué et fait adopter la nouvelle loi de milice.

En vertu de cette loi, tout citoyen mâle, capable de porter les armes, fait partie de la milice entre 18 et 45 ans et, d'ici à 1908, toutes les milices devront avoir

Digitized by Google

adopté l'organisation, l'armement et la discipline de l'armée régulière.

Afin d'éviter la création d'un trop grand nombre d'unités, création qui aurait uniquement pour but de donner de nombreuses places d'officier à un certain nombre de privilégiés, le président de la république est autorisé à fixer le minimum d'effectif des compagnies, escadrons et batteries.

En cas d'invasion du territoire ou de troubles, ces milices peuvent être appelées au service fédéral pour une durée qui n'excède pas neuf mois.

Le budget de l'Union subventionne ces milices pour autant que les troupes aient été, chaque année, assemblées au moins vingt-quatre fois, pour des évolutions ou des tirs et qu'elles aient participé pendant cinq jours à des marches-manœuvres.

L'armement et les accessoires seront fournis gratuitement par le gouvernement fédéral, afin d'éviter le retour d'une situation semblable à celle de 1898 où, pendant la guerre contre l'Espagne, aucun État ne possédait de fusils du modèle régulier et où les milices avaient cinq types différents d'armes à feu.

Enfin, une disposition nouvelle met à charge du trésor les dépenses nécessitées par la participation des milices aux manœuvres de l'armée régulière et, dès 1904, cet article a reçu son exécution.

En effet, dans le courant de septembre dernier, eurent lieu, en Virginie, les manœuvres les plus importantes qui furent jamais ordonnées aux États-Unis. Elles coûtèrent 1 million de dollars et 27,000 hommes, provenant tant de l'armée régulière que des milices de différents États de l'Union, y prirent part. Ces manœuvres ont permis d'étudier plusieurs problèmes importants relatifs à la coopération de l'armée et des milices; elles ont démontré également l'utilité des automobiles en campagne et l'influence de l'uniforme khaki sur l'invisibilité des troupes. Les automobiles ont été utilisés pour les états-majors, pour le

Digitized by Google

transport du matériel des télégraphistes et l'établissement des lignes; enfin, des essais ont été faits avec une forge de campagne automobile.

Outre la loi de milice, le Congrès a voté, en 1903, une loi réorganisant le corps d'état-major, qui deviendra un corps ouvert et il a voté les crédits pour un nouveau fusil, qui sera presque identique au Mauser belge.

Pour appuyer ces forces vives, le génie militaire a adopté, il y a quelques années, un plan pour la défense de New-York.

Ces travaux sont en cours d'exécution, mais ce qui existe déjà permet de considérer la métropole américaine comme imprenable par une seule puissance adverse et, lorsque le plan de défense sera complètement terminé, la force de la place sera telle, disent les Américains, qu'elle pourra défier l'attaque des flottes combinées du monde.

Quelle que soit la somme nécessitée par l'érection de ces fortifications, les Américains ne la trouvent pas excessive et la considèrent comme une prime d'assurance couvrant les richesses de New-York.

La défense de la rade est confiée à trois forts, dont deux sont placés à un étranglement du chenal, les « Narrows »; toute flotte ennemie devrait y défiler en colonne, les bateaux se présentant successivement devant les forts; chaque navire serait exposé ainsi pendant 15 milles au tir de vingt grands canons. Si l'on ajoute à cette défense celle des mines sous-marines, dont l'expérience de Port-Arthur a montré les terribles effets, on peut considérer qu'aucune flotte ne serait capable de forcer l'entrée de ce goulet.

Le nord-est de New-York est protégé par un dispositif semblable de trois forts qui couvrent le canal séparant Long Island du continent.

Les anciennes fortifications de New-York ont été démantelées ou déclassées : le fort Clinton, à l'extrémité sud de la ville, est devenu l'aquarium; au pied de la statue de la Liberté, quelques canons en barbette, datant de plus

Digitized by Google

d'un siècle, sont là pour la parade et semblent motiver l'existence dans cette île d'un poste militaire qui n'a d'autre but, dit-on, que d'empêcher les visiteurs d'emporter comme souvenir un morceau de bronze de la colossale statue.

Cette courte étude montre que la grande république des États-Unis n'a pu résister au courant d'impérialisme qui a entraîné les puissances européennes à développer constamment la force de leurs armées et à augmenter leurs dettes.

Les États-Unis ont l'ambition d'être comptés parmi les grandes puissances du globe et de rester maîtres en ce qui concerne les affaires de leur continent, c'est-à-dire qu'ils veulent être consultés dans les questions qui intéressent l'ancien monde, mais n'admettent pas l'intervention de l'Europe dans les affaires américaines. De telles prétentions exigent une force, une puissance considérable.

Depuis leur origine les États-Unis ont déjà trois fois été gouvernés par un général, ce sont : Washington, après la guerre de l'Indépendance; Jackson, après la guerre contre l'Angleterre et Grant après la guerre de Sécession, et la récente réélection triomphale du président Roosevelt est due à son caractère belliqueux.

Dans son livre si intéressant intitulé : *La vie intense*, et qui a paru en 1902, Roosevelt exprimait à plusieurs reprises ses idées sur la paix et la guerre. J'en découpe des phrases telles que celles-ci : « Encore une fois, la paix « ne peut s'obtenir que par la guerre ». Et plus loin, à propos de Tolstoï, il parle de « son malsain mysticisme de paix ».

Dans un autre chapitre de ce livre, on lit encore : « A plusieurs reprises, dans l'histoire d'une nation, le « temps peut et en vérité parfois doit venir où le plus haut « devoir d'une nation est la guerre. »

Dans son dernier message au Congrès, datant du 6 décembre 1904, le président Roosevelt reprend son thème favori, quand il dit : « En traitant de notre politique

Digitized by Google

« étrangère et de l'attitude que notre grande nation devra « prendre dans le monde entier, il est de première néces- « sité de s'occuper de l'armée et de la flotte, et le Congrès « devrait avoir constamment en vue le fait fondamental « qu'il est impossible de faire de la politique étrangère, « soit par rapport aux efforts en vue d'assurer la justice « aux autres, soit en vue de nous la rendre à nous- « mêmes, à moins d'asseoir cette politique sur l'attitude « que nous sommes décidés à prendre à l'égard de notre « armée et surtout de notre flotte. »

Plus loin, il ajoute : « Il y a des sortes de paix qui ne « sont nullement désirables et qui, à la longue, sont plus « destructives que la guerre même. »

Telles sont bien les idées qui ont guidé la politique extérieure aux États-Unis depuis de nombreuses années, bien que jusque dans ces derniers temps les gouvernants n'aient pas émis ces principes publiquement.

Les hasards du voyage m'ont fait passer par New-York au moment où la campagne électorale pour l'élection du président était à son apogée et il suffisait de se promener à Madison Square, à front duquel se trouvait le local des démocrates, pour être convaincu que la question militaire était la base du programme des républicains, et c'est en attaquant cette politique d'impérialisme que les démocrates espéraient obtenir un succès : le résultat a démontré que cette espérance était vaine.

Fifth Avenue et les autres artères aboutissant à Madison Square étaient coupées par des banderoles électorales ; l'une d'elles portait, d'un côté, une main brandissant un glaive, de l'autre, une main supportant une balance et demandait de choisir entre la guerre et la justice ; plus loin, une grande pancarte représentait une cosse de pois, avec cette devise :

A Pot of Good P's
Vote pour Parker.

et les pois, à l'intérieur de la cosse, portaient successive-

Digitized by Google

ment les mots *Peace*, *Prosperity*, *Probity* et *Progress*, avec, au centre, le portrait de Parker, candidat des démocrates.

Le président Roosevelt, en poussant ainsi son pays aux idées d'impérialisme, ne fait qu'encourager un sentiment naturel à la race anglo-saxonne, qui domine aux États-Unis.

Dans ce pays comme en Angleterre, les sports forment la base de l'éducation de la jeunesse et les sports poussent évidemment à la combativité, surtout en Amérique, où ils ne sont pas considérés comme un agrément ou une distraction, mais comme une chose indispensable à la santé et à la formation de l'esprit du jeune homme : un père de famille m'a raconté à ce sujet qu'il avait fondé pour ses fils et avec le concours de quelques-uns de ses amis un petit bataillon scolaire, dirigé par un ancien officier de l'armée; ces enfants ont un uniforme, les plus méritants sont promus à un grade et portent des galons; tous les moyens sont employés pour stimuler leur zèle et développer l'émulation dans ces jeunes cerveaux.

Dans beaucoup d'écoles primaires (*grammar schools*), les élèves reçoivent les rudiments de l'école du soldat et, lors des cortèges officiels, l'on arrive dans les grandes villes à faire défiler correctement de véritables régiments de petits garçons.

Ces tours de force ne constituent pas des curiosités sans utilité; ils forment l'esprit de la jeunesse et la poussent vers une instruction militaire plus sérieuse.

Celle-ci est donnée également dans les académies militaires *privées*, qui jouissent aux États-Unis d'une vogue extraordinaire, parce que les Américains reconnaissent que l'exercice et la discipline fortifient le corps ainsi que l'esprit et développent des habitudes de ponctualité, d'attention, d'industrie et d'obéissance.

Dans ces établissements d'instruction, une ou deux heures par jour sont consacrées à des exercices militaires, qui se terminent en automne par des marches-manœuvres, durant plusieurs journées, et au cours desquels les cadets

Digitized by Google

campent, postent des grand'gardes, font la cuisine, etc.; cet enseignement militaire fait obtenir à ces écoles l'appui des pouvoirs locaux et du département de la guerre.

A la tête de ces écoles privées se trouve soit un officier supérieur de la garde nationale locale, soit un ancien officier de réguliers ou d'une armée étrangère; les professeurs sont choisis de préférence dans les mêmes catégories, enfin un officier de l'armée régulière américaine y est détaché par le ministre de la guerre en qualité d'instructeur.

L'âge d'admission varie de 10 à 12 ans, la durée des études est de cinq années; le cadet est donc diplômé vers 16 ans et peut alors choisir sa voie, soit pour entrer dans une école militaire proprement dite (West Point ou Annapolis), soit pour entrer dans une des grandes universités.

Dans aucun pays au monde, il ne serait possible de trouver un système d'éducation poussant autant la jeunesse vers le militarisme.

Je n'ai pas eu l'occasion de voir West-Point, mais — fait digne de remarque — la première excursion offerte aux membres du congrès parlementaire de la paix a eu pour objet cette grande académie militaire; l'un d'eux m'a raconté avoir été vivement impressionné par cette visite, par les conversations qu'il avait eues avec le commandant et les professeurs, ainsi que par la « parade » à laquelle il avait assisté; les bâtiments déjà considérables et superbes doivent encore être agrandis dans des proportions colossales.

A l'exemple de l'Allemagne, les sociétés d'anciens militaires se fondent et se développent; sous prétexte de charité et sous le nom de « fils » ou de « filles de la Révolution », se créent des sociétés de secours en faveur des descendants des fondateurs des États-Unis. Ces sociétés avec leurs « camps », leurs « quartiers généraux », sont disséminées dans toute l'Union et possèdent une telle force électorale que l'on a choisi, comme candidat républicain à la vice-présidence, le mari de la présidente

Digitized by Google

générale des « Filles de la Révolution », Mrs. Fairbanks, ce qui a valu au *ticket* de son parti une propagande féminine encore inconnue et qui a dépassé toutes les espérances.

Je viens de parler d'une « parade » : c'est le complément indispensable de toute fête aux États-Unis : à Saint-Louis, chaque jour, il y en avait une au milieu de la grande avenue centrale de l'exposition; cette « parade » consiste en exercices militaires méthodiques, compassés, exécutés soit par des troupes appartenant à l'armée régulière, soit par des détachements de la milice de chaque État de l'Union; l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie et même l'artillerie de marine y coopéraient et, malgré la chaleur torride qui régnait en Louisiane, l'enceinte réservée à la « parade » était entourée d'une foule compacte.

Cette exposition de Saint-Louis, œuvre de paix, laissait percer à toute occasion le sentiment belliqueux de la nation; c'est ainsi que le vaste hall réservé au gouvernement des États-Unis contenait presque uniquement une exposition militaire de terre et de mer et, lorsque dans une cérémonie officielle l'orchestre entamait le *Hail Columbia*, la foule restait indifférente, mais aux premières notes du *The Star spangled Banner*, la foule se levait et acclamait les musiciens; cependant le *Hail Columbia* est l'ancien air national et a une musique entraînante, mais le refrain ne parle que de liberté, de paix et de sécurité; *The Star spangled Banner*, dont les paroles disent que le peuple américain sera toujours debout pour défendre le drapeau qui flotte au haut des remparts, ce *Star* soulève l'enthousiasme populaire.

Tout cela dénote des tendances de plus en plus marquées vers la « militarisation » du pays et un avenir rapproché verra sans doute une jeune Amérique qui ne le cédera en rien à la vieille Europe sous ce rapport.

COMMANDANT M...

Digitized by Google

LE GOÛT AMÉRICAIN EN MATIÈRE D'ART

Y a-t-il des « amateurs » et des « connaisseurs » en Amérique? Il n'est pas douteux que le goût des arts s'y est considérablement développé dans les dernières années. Les musées s'enrichissent constamment, les écoles et les académies sont bien dirigées, mais cette activité artistique est limitée aux grandes villes de l'Est, c'est-à-dire à New-York, Boston, Philadelphie, Washington. En y ajoutant Chicago et Indianapolis, j'aurai cité à peu près toutes les villes où l'on trouve des préoccupations d'art. Saint-Louis, qui compte près de 700,000 âmes, est encore, sous ce rapport, une ville arriérée, mais il est probable que sa superbe et même prodigieuse exposition universelle va provoquer là aussi un mouvement dont nos artistes profiteront un jour.

Il serait peut-être intéressant de rechercher quels seraient les moyens pour nos artistes de se faire connaître plus avantageusement là-bas.

A Saint-Louis, il semblerait que l'embarras du choix — il y avait environ 10,000 œuvres exposées — eût amené comme une espèce de découragement chez les acquéreurs, et une fois de plus on a pu constater combien d'œuvres d'art inutiles et encombrantes sont produites chaque année dans le monde.

Digitized by Google

D'autre part, l'Amérique, avec ses prodigieuses fortunes et les relations d'achats qu'on y faisait à des prix fantastiques, avait exercé comme un mirage sur les artistes. Il y a, d'ailleurs, dans ces récits une forte dose d'exagération, et puis ces sommes énormes ne sont payées que par un très petit nombre d'amateurs, qui satisfont alors davantage leur vanité, et pour une catégorie assez restreinte d'œuvres d'art.

Une autre constatation qu'on fait aux États-Unis, c'est que les collections sont presque toujours formées par des intermédiaires, et voilà pourquoi les marchands de tableaux jouent là-bas un rôle si important pour établir la vogue d'un artiste et pour fixer la valeur de ses œuvres sur le marché. Il faut le reconnaître, les tableaux de nos artistes, même les meilleurs, ne sont pas cotés, et cela parce que les marchands ne s'en occupent pas. Certes, il arrive que ceux-ci, plus soucieux de leurs intérêts immédiats que de l'intérêt artistique en général, aient eu quelquefois une fâcheuse influence sur le goût et l'éducation des collectionneurs, mais, sans eux, trouverait-on aux États-Unis tant d'admirables tableaux de Corot, de Rousseau, de Diaz, de Troyon, de Dupré, de Meissonnier, de Millet, d'Israëls, de Mauve, de Maris et de tant d'autres, qui ont maintenu si longtemps et maintiennent encore le bon renom des écoles française et hollandaise?

Les Américains, qui sont avant tout des « négociants », estiment que l'œuvre d'art n'échappe pas plus que les autres produits de l'industrie humaine aux lois qui régissent leurs mutations. En d'autres termes, l'Américain n'achète pas directement à l'artiste. Il fera ses achats chez un marchand — soit en Amérique, soit plus souvent encore en Europe, — ou à la vente publique d'une collection célèbre; là il ne craindra pas de payer des prix très élevés, — car de cette façon il étale sa fortune et l'on sait que, dans ce domaine, il ne redoute pas l'ostentation; de plus, il jugera qu'un tableau qui fait déjà partie d'une collection notoire a forcément une valeur. Jusqu'ici, les

Digitized by Google

Américains ne se sentent pas le goût assez sûr, assez éclairé pour « découvrir » l'artiste. Ils montrent par là une certaine modestie ou une certaine ignorance dont il se peut que les marchands aient parfois abusé; mais avons nous le droit d'en faire un grief particulier à l'Amérique? L'Europe n'a t elle pas aussi donné souvent le spectacle d'artistes outrageusement méconnus ou invraisemblablement « poussés »? Tant que les tableaux de nos peintres ne ressentiront pas cette « impulsion » quelque peu artificielle, ils ne représenteront aux yeux de ceux qui oseraient en faire l'acquisition *proprio motu* que le plaisir immédiat qu'ils leur procureraient ou leur utilité d'ornementation décorative. Comme peu de précédents indiquent quelle pourrait être la valeur marchande, la somme risquée dans leur opération ne sera forcément que minime.

Les tableaux ayant à remplir une destination décorative chez le particulier, il faut qu'ils lui conviennent comme sujets et surtout comme format. Les maisons, ou plutôt ce qu'on appelle « les résidences » — car dans ces énormes bâtiments américains, qui ne sont que des agglomérations de bureaux, personne ne demeure —, sont plutôt petites. Elles sont très confortables, souvent élégantes, mais les panneaux où l'on pourrait accrocher des tableaux sont, en général, de dimensions restreintes. Les peintres français et hollandais ont tenu compte de ce détail et ceux qui « vendent » ont bien soin de ne pas dépasser certains formats. La Belgique exposait à Saint-Louis beaucoup de tableaux trop grands pour les maisons américaines.

Il est possible que je n'émette là que des considérations de bourgeois et de « philistin ». Je suis disposé à reconnaître que je ne traite là que le point de vue mercantile, mais pour l'instant c'est le seul auquel je me place, puisque j'examine les conditions du marché américain. L'on me répondra sans doute : Et les musées, et les bibliothèques, et les galeries, dont on nous parle tant en Europe, serait-ce là un mythe? Certes non, et ces musées sont

Digitized by Google

même, en général, fort beaux et fort riches, mais ils ne se forment guère que par donations ou legs faits par des particuliers.

Il n'y a pas de budget des beaux-arts aux États-Unis; le gouvernement n'intervient jamais par voie de subsides dans les acquisitions. Aussi les galeries publiques ne renferment-elles que très peu de grands tableaux.

Au musée métropolitain de New-York — un des plus beaux du monde — on note de suite que les œuvres d'art ont toujours appartenu d'abord à des particuliers. L'artiste qui, dans notre pays, exécute une vaste toile (songeons à Wappers, De Keyser, Slingeneyer, Gallait, De Biefve) a toujours le secret espoir que le gouvernement la lui achètera « pour un musée », ce qui, à considérer le point de vue de la destination de l'œuvre d'art, est plutôt une erreur. Si l'on veut, en effet, encourager « le grand art », ou plutôt l'art de grand format, il vaudrait infiniment mieux faire exécuter des peintures décoratives dans les monuments, et cela était le cas autrefois lorsque Rubens, Van Dyck, Jordaens, de Crayer, peignaient pour des églises et non pas... pour des musées.

Les grands tableaux de la section belge de Saint-Louis lui donnaient sans doute une certaine allure d' « art pour l'art », et cette particularité n'avait pas échappé à la critique américaine, qui l'avait signalée pour en faire un peu honte aux artistes américains, trop préoccupés, d'après elle, de la vente de leurs œuvres. Aussi n'oserais-je pas conseiller en bloc à nos peintres de renoncer, uniquement pour pouvoir écouler leurs produits aux États-Unis, à donner libre cours à leurs instincts de peintres larges et vigoureux. A eux de juger jusqu'à quel point ils peuvent concilier les exigences de leur tempérament artistique avec les exigences du placement de leurs œuvres. Ce qui est certain, c'est que le nom belge a reconquis de la notoriété à l'exposition de Saint-Louis et qu'il doit y avoir moyen de profiter de cette faveur.

Digitized by Google

Le jury des récompenses — malgré ses erreurs — a été particulièrement favorable à nos artistes, et le nombre des médailles accordées à la Belgique a dépassé celui qu'il a décernées aux autres nations. Et, à ce propos, j'ai remarqué que les Américains ajoutent aux récompenses une importance que depuis longtemps nous ne leur allouons plus. Encore à cause de cette modestie — ou de cette ignorance à découvrir le véritable mérite —, ils s'en réfèrent souvent, pour l'admiration qu'ils ont à réserver aux artistes, à l'appréciation des jurés, qui, à leurs yeux, représentent les gens compétents.

Aussi les étrangers ont-ils bien soin de mentionner dans leurs catalogues toutes les récompenses qu'ils ont obtenues dans les diverses expositions.

Faut-il conclure de tout cela que, dans le public américain, il y ait peu de connaisseurs?

Il faudrait d'abord s'entendre sur la signification de ce mot. Qu'est-ce donc qu'un connaisseur? Est-ce quelqu'un qui distingue à première vue - sans voir la signature — de qui est un tableau, ou qui en connaît l'époque, l'école, l'importance au point de vue de l'histoire de l'art, ou même simplement sa valeur sur le marché, ce qui est plutôt le fait d'un expert, ou bien est-ce quelqu'un qui aime à collectionner des tableaux au gré de ses goûts particuliers?

Évidemment, il ne semble pas que l'Amérique possède autant que nos contrées l'une ou l'autre de ces catégories d'amateurs. Cultiver les arts ne va pas sans loisirs, et l'Américain aime à dire qu'il n'a pas « de loisirs ». « Nous sommes encore une si jeune nation; nous devons avant tout « faire des dollars », leur emploi pour l'art viendra plus tard », est une phrase qu'ils répètent souvent et qui, pour eux, est comme une excuse auprès de ceux qui leur reprochent leur indifférence dans les questions d'art. Quant à ceux qui, dès à présent, consacrent une partie de leur fortune à leurs collections, un artiste ne prend à leurs yeux de l'importance que si ses œuvres repré-

Digitized by Google

sentent une valeur marchande appréciable. L'on a souvent attribué à l'élévation des droits d'entrée (ils sont de 20 p. c.) le ralentissement des transactions. S'il est vrai que l'augmentation du prix qui résulte de ces droits ne joue qu'un rôle secondaire dans l'achat des tableaux célèbres (car pour ceux-ci les fortunes américaines sont prêtes à tous les sacrifices), il se peut que pour des nouveaux venus, c'est-à-dire donc pour nos peintres belges, cela fasse hésiter les marchands qui seraient tentés de lancer leurs tableaux. Aussi y aurait-il lieu d'examiner s'il ne faudrait pas profiter de ce que le gouvernement des États-Unis permet la libre entrée (provisoire, bien entendu) de toutes les œuvres figurant dans des expositions publiques, pour organiser à New-York, Boston, Philadelphie une exposition peu nombreuse, mais très choisie d'œuvres belges, afin de faire renaître « un courant » qui entraînerait probablement les marchands américains à renouer des négociations avec nos artistes.

A propos des droits, il faut noter que les peintres américains leur sont, en général, hostiles : ils n'admettent pas ce genre de protectionnisme, qui, d'après eux, leur fait plus de tort que de bien. Au banquet du jury des beaux-arts, un artiste des plus célèbres en Amérique, Mr William M. Chase, a prononcé un discours en faveur de l'abolition du tarif, qui est de nature à ralentir l'éducation des foules. « Pour propager nos propres œuvres, ajoutait-il, nous avons besoin que le goût des arts se répande dans le peuple, et voilà pourquoi il faut faciliter les achats des objets d'art. »

Si le tarif est maintenu, c'est uniquement parce que le gouvernement estime que les objets de luxe doivent être frappés pour justifier les droits établis sur les objets de première nécessité et non pas pour « protéger » les artistes américains.

Si ceux-ci ne craignent pas la concurrence étrangère, est-ce parce qu'ils trouvent à écouler facilement leurs œuvres? Sous ce rapport, leurs plaintes ressemblent assez

Digitized by Google

à celles que l'on exprime ici, et eux aussi regrettent l'indifférence de la masse d'un côté et le snobisme d'autre part de ceux qui n'achètent que par vanité.

Il ne m'a pas paru se dégager d'une façon bien nette de la section américaine des beaux-arts à Saint-Louis, qu'il y prédominât un art qui eût les préférences du public et que, par conséquent, les peintres eussent intérêt à cultiver. L'éducation de ceux-ci se fait principalement en Europe, à Paris, à Londres ou à Munich ; elle se ressent forcément de l'influence de leurs maitres. L'on peut dire que toutes les tendances actuelles sont représentées, avec une prédilection cependant, dans le paysage, pour les peintres français, depuis l'école de Barbizon jusqu'à celle de Cazin et pour l'école moderne hollandaise.

Les sujets historiques ainsi que les scènes de bataille, encore si nombreux en France et en Allemagne, sont totalement abandonnés. Les deux genres principaux sont le paysage et le portrait, qui est pour les peintres américains la seule façon de traiter la figure humaine, et il faut reconnaître qu'ils le font avec un rare bonheur. La carrière de portraitiste est peut-être la plus fructueuse de toutes en Amérique, aussi bien pour les peintres du pays que pour les étrangers notoires, parmi lesquels le plus célèbre est le Suédois Zorn.

D'ailleurs, tout l'art suédois, grâce à son excellente représentation à Saint-Louis, semble prendre là-bas une place enviable. L'attention du public a été attirée par une série de paysages à effets de lumière nouveaux, particuliers aux pays scandinaves, et traités avec une technique fort habile; comme, en outre, ces tableaux étaient d'un prix abordable et d'un format moyen, ils ont assez aisément trouvé amateurs, sans que pour cela la section eût pris l'aspect d'un « magasin » de tableaux.

S'il était possible de faire connaître là-bas d'abord quelques-uns de nos artistes à réputation établie en Belgique, comme De Braekeleer, Verwée, Artan, Boulenger, etc., il y aurait probablement moyen de renouer la

Digitized by Google

chaîne interrompue depuis vingt ans, c'est à-dire depuis l'époque où brillaient Leys, Verboechoven, Stevens, Clays, qui avaient été bien introduits en Amérique et qui y avaient connu la vogue. Alors l'école belge reprendrait de l'éclat, notre production contemporaine en bénéficierait et s'introduirait plus facilement dans les collections américaines.

ÉMILE VAUTHIER.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Madame Jules Cazelli, *A Saint-Louis et dans l'Ouest* 103

Le comte Goblet d'Alviella, *Des voyages dans l'Union américaine.* 131

Ch. Morisseaux, *L'économie sociale à l'exposition de Saint-Louis* . . 149

H. Boddaert, *La nation et la vie publique* 165

Ch. Sarolea, *La grande université de l'Occident.* 179

P. Saintenoy, *L'architecture* 190

Eug. Fichelet, *Les grands travaux publics* 197

L. Weissenbruch, *Le développement des chemins de fer.* 204

Léon Greiner, *L'électricité* 218

G. Goldschmid, *Les grandes usines* 228

H. La Fontaine, *Les bibliothèques.* 238

Le docteur Marcelli, *Les hôpitaux* 259

Le commandant M'''. *L'armée et l'impérialisme* 269

E. Vauthier, *Le goût américain en matière d'art* 282

Digitized by Google

L'AUTRE HOMME MALADE

Vous me demandez mon opinion sur les récents événements de Russie. Je puis vous la donner, mais à deux conditions : la première, c'est que ma personnalité disparaîtra totalement dans cette consultation; entré de vieille date dans la carrière diplomatique, j'ai de trop bonnes raisons pour cela; mais ce ne sont pas toutes des raisons de situation et d'opportunité. Car ce que je dirai est le reflet d'observations faites, de conversations et de lectures ; c'est plutôt le résumé de la pensée de bien des gens que ma propre pensée. L'autre condition, c'est que, dégagé des préoccupations qui résultent toujours d'une mise en vedette, où l'auteur apparaît, j'aurai le droit de tout dire, sans ménagements, sans réticences.

Je vous ai suggéré jusqu'au titre de cet article, et cela pour en indiquer tout de suite la portée. On a tort de croire en Europe, aussi bien dans les chancelleries que dans l'opinion publique, qu'il n'y a qu'un État dont la conduite a besoin d'être surveillée par ses voisins, qu'un seul État mûr pour la tutelle politique, et que cet État est la Turquie. Ce que je voudrais brièvement établir, c'est que la Russie est aussi profondément troublée, aussi malade que la Turquie, et que la grande puissance orientale du Nord est exactement au même point que la grande puissance orientale du Sud.

Ce qui trompe, c'est l'apparence, plus brillante à Pétersbourg qu'à Constantinople. Il y a à Pétersbourg les dehors d'une civilisation vraiment moderne. Quand on arpente la perspective Newsky, qu'on parcourt le musée de l'Ermitage

Digitized by Google

ou qu'on est assis dans une première loge du théâtre Michel, on est tout disposé à oublier qu'on a quitté l'Europe, qu'on est chez les barbares. C'est à peine si certaines coupes de visage, la fréquence de l'uniforme où sont militairement sanglés tous les fonctionnaires, quelque chose d'un peu *poussé* dans les attitudes vous causent un étonnement qui ne dure pas. Le français qu'on parle devant vous, autour de vous, est très pur, à peine émasculé dans ces bouches slaves, où les nasales sonnent faux, où les *r* s'adoucissent en un chantonnement. La grâce des femmes est un peu languide, leurs yeux un peu noyés, un rien d'Orient reste attaché aux promesses de leurs sourires.

Mais ce n'est là que l'apparence, la vie réelle est une autre vie que celle d'ici. Certes, vous ne verrez pas à Pétersbourg les chiens de Stamboul faisant l'office de balayeurs publics, ni ces petites échoppes du bazar, ni les caftans des Arméniens, ni le profil inquiétant des Syriens : le pittoresque est absent.

Le pittoresque de l'Orient, oui, non ses mœurs publiques. Le *bakchich* règne sur les bords de la Néva comme sur la rive du Bosphore. Rien à obtenir sans lui, si juste que soit votre cause. Nos industriels en savent quelque chose. Pas un qui n'ait dû allonger, suivant le rang du personnage, le billet de banque ou la pièce d'argent pour être écouté, et, à plus forte raison, pour triompher des intrigues et des tracasseries administratives. Avec l'argent on peut tout obtenir, et non pas seulement dans les affaires privées, ce qui tend à devenir universel, mais aussi dans les affaires publiques. Le fonctionnaire, mal payé, besogneux, quémande ou accepte, suivant le cas, votre pourcentage; plus haut perché il est dans la hiérarchie, plus cher coûte la faveur que vous désirez, et c'est la seule différence entre le directeur général et le policier à qui vous avez successivement affaire.

Autre analogie. Le véritable maître, à Pétersbourg comme à Stamboul, ce n'est pas celui qui occupe le trône : c'est son entourage. Car, de part et d'autre, le contrôle représentatif manque absolument. Les deux autocrates se ressemblent, à cet égard, comme deux gouttes d'eau. Une puissante bureaucratie

Digitized by Google

détient tous les fils, je dirai volontiers toutes les ficelles. Elle forme un bloc inattaquable, qu'il n'y a pas le moindre espoir d'entamer, même d'effriter. Ou bien il faudra le briser net (et comment y parvenir?), ou bien on se cassera les ongles inutilement. Ils sont 30,000, depuis les ministres jusqu'aux marmitons, qui vivent, dit-on, à l'ombre de Yildiz-Kiosque de rapines plus ou moins graduées, plus ou moins avouées. Dans l'empire russe ils sont peut-être cent mille, qui mettent en coupe réglée un empire de cent trente millions d'habitants, sans compter l'exploitation des étrangers, la plus fructueuse et la plus cynique.

J'ai parlé du souverain. Certes, le tsar est plus sympathique que le sultan. Il est même infiniment probable que c'est un très honnête homme, intentionné au mieux. Mais que peut-il? Rien. Que sait-il? Ce qu'on veut bien qu'il sache. Ce n'est pas un secret dans les chancelleries que jamais, au grand jamais, la vérité ne parvient jusqu'à lui. Pas une lettre ne lui est remise sans passer par une sorte de cabinet noir, où l'on décachète tous les plis, trie tous les envois et écarte ce qui pourrait gêner certains intérêts. Trois bureaux sont chargés de ce vaste dépouillement; des chimistes y sont attachés afin de s'assurer qu'aucun poison n'est caché entre deux feuillets d'une demande de grâce ou d'une lettre de menace. De même, des chimistes sont attachés aux cuisines impériales. Tous les plats sont analysés, puis scellés et gardés militairement jusqu'au moment où on les dépose sur la table du prince. Quelle vie!

Et le tsar lui-même est toujours porteur d'un revolver chargé. Tenez, je me rappelle un incident curieux dont j'ai été le témoin oculaire, il y a déjà longtemps. C'était sous le règne du père de l'empereur actuel, et cela se passait à Tsarskoé-Selo, à un dîner relativement intime où il n'y avait que cinq ou six invités étrangers. Au moment de se mettre à table, on s'aperçoit que le col d'ordonnance de l'empereur est détaché, qu'il pend sur le plastron de l'uniforme. C'eût été d'une grave incorrection protocolaire, vous pensez! Vite un personnage chamarré se précipite, et il porte la main au cou de son souverain, saisit le col et se penche pour le rattacher. J'avais suivi

Digitized by Google

de l'œil son mouvement; je n'oublierai jamais la pâleur qui se répandit sur le visage du maître, le geste brusque, angoissé par lequel sa main s'abaissa vers la poche où était logé le revolver de défense. L'incident fut commenté à table, et dans un coin où des personnages du palais chuchotaient gravement, j'entendis déclarer que le chambellan officieux avait risqué sa vie, qu'il aurait pu être tué net...

C'est exactement la vie qu'on mène à Yildiz-Kiosque. Ajoutez cette circonstance aggravante que là-bas le maître est lâche et cruel. Non, Nicolas II n'est pas lâche. S'il a quitté le Palais d'Hiver lors du mouvement insurrectionnel de janvier, c'est parce qu'on lui a démontré qu'il était de son intérêt politique (non de sa sauvegarde personnelle) d'agir ainsi. J'ai causé avec un de ses anciens précepteurs, qui a gardé de son courage, comme de sa bonté, un souvenir excellent. Il mène une vie patriarcale, il aime les siens, il voudrait avoir des amis. Hélas! l'autocratie est une geôle...

Au contraire, Abdul-Hamid n'a ni famille ni l'envie d'avoir des amis. Des serviteurs et des instruments souples et sûrs lui suffisent. Il les paie en conséquence. Ils vivent dans la terreur comme lui. Son premier secrétaire, Tashin-Pacha, est célèbre à Constantinople pour ses frousses continuelles. Je l'ai vu plus d'une fois. Ses traits flétris, son teint verdâtre, sa démarche embarrassée, ses joues avalées, son œil fuyant, tout décèle l'homme incertain de sa fortune du lendemain. Et pourtant on dit qu'il est plus à plaindre qu'à blâmer. A côté de lui, sous lui, se pressent les autres complices de toutes les malpropretés intimes et de toutes les iniquités publiques de l'homme qui a fait ou laissé égorger cent mille Arméniens. Chacun d'eux n'a qu'une pensée : s'enrichir au plus vite sans encourir la colère du maître ni même éveiller ses soupçons.

Et ce maître, savez-vous comment il coule ses jours? Il n'ose se déplacer, cent fois plus réellement prisonnier que le pape au Vatican. Car il y va perpétuellement de sa vie. Le vendredi est le seul jour de la semaine où il se risque hors de sa luxueuse tanière. Il va jusqu'à la plus prochaine mosquée, escorté de troupes de toutes armes; les fenêtres se ferment à son approche,

Digitized by Google

car la curiosité est périlleuse. On raconte que pendant des années il força Osman-Pacha à l'abriter derrière sa popularité. Le vieux soldat lui faisait littéralement un rempart de son corps. On l'a vu tenant devant lui, sur le cheval qui le menait à travers Stamboul, un tout jeune enfant, son fils cadet, qui, exposé au poignard ou aux balles des assassins, lui servait de défenseur par la pitié qu'il eût inspiré à des tigres.

Et sa vie intérieure? Non moins lamentable, car il ne lit pas, ne parle pas, n'est distrait par rien de son obsession. Sa cuisine? Les chimistes et les gardes n'y suffisent pas, et c'est sa mère qui pétrit son pain et le dépose elle-même sur la table du repas. Quelle vie abominable, et qui voudrait gouverner cent millions d'hommes à ce prix?

* * *

Les procédés de gouvernement sont-ils moins vexatoires en Russie qu'en Turquie? Erreur profonde. Les mêmes errements bureaucratiques se constatent des deux parts, le même exclusivisme, la même censure, le même espionnage du haut en bas de l'échelle sociale. Sur le modèle avoué des cosaques, on a organisé à Stamboul le corps des *Hamidiés*, police militaire recrutée chez les Kurdes et célèbre pour sa brutalité. Partout et toujours la police en Russie. Elle est à votre seuil en la personne de votre concierge; elle vous guette à la frontière, dans les gares, dans les hôtels. Nul n'échappe à son contrôle. Un général, un ministre sont espionnés comme un voyageur étranger l'est dans son hôtel ou un professeur dans sa chaire d'université. Les arrestations arbitraires ne ménagent personne: quels que soient le rang, l'âge, le sexe, on est toujours incertain du lendemain. Un haut fonctionnaire ayant été, dans la rue où la foule se pressait, l'objet d'une remarque impertinente d'un policier, crut devoir lui faire une brève admonestation. Le lendemain, il reçut un ordre de comparution devant son supérieur hiérarchique et on lui fit entendre qu'en cas de récidive sa destitution était certaine. La police agit sans contrôle. Pas de mandat d'arrêt régulier. Un beau matin, un beau soir, un homme honorable est arraché à son foyer, à sa femme, à ses

Digitized by Google

enfants. On ne sait ce qu'il devient. Parfois il s'écoule un an sans qu'on ait de ses nouvelles. On s'épuise vainement en démarches, heureux s'il reparaît quelque jour, ayant blanchi, vieilli de vingt ans. Et qu'il ne s'avise pas de réclamer de compensation morale ou pécuniaire!

Ce n'est pas l'arbitraire à l'égard de l'individu seulement qui constitue le système gouvernemental de la Russie : c'est aussi l'arbitraire à l'égard de classes entières de la population. Les Juifs n'ont-ils pas été traités par le tsar comme les Arméniens l'avaient été par le sultan ? Je sais bien qu'il n'y a pas eu de massacre méthodiquement résolu et accompli. Je sais bien qu'on n'a pas vu, en quelques jours, cent mille victimes sacrifiées au plus hideux fanatisme. Mais les Arméniens, avant d'être persécutés avec une violence sans précédent, avaient du moins joui de la faveur impériale. On les avait vus aux premiers postes de l'État. Leur faveur avait porté ombrage à tous les partis, à toutes les sectes de la Turquie. Lisez l'ouvrage de Mourad-Bey, *Le palais d'Yildiz*, et vous verrez comment il s'exprime sur leur compte. C'est un ennemi de l'autocratie, qui les confond dans son antipathie avec le régime actuel.

Au contraire, les Juifs n'ont cessé d'être exécrés, d'être tourmentés et proscrits, depuis le XI^e^ siècle, dans l'empire russe. Pour être moins brutale, l'iniquité dont ils souffrent n'est pas moins révoltante. Elle perdure; elle est systématique; elle est savante, raffinée, portant sur tous les points où la sensibilité de cette race peut être atteinte. Veulent-ils vivre avec leurs frères : on les parque, on les isole. Veulent-ils s'enrichir, puisque les emplois publics leur sont interdits : ils doivent payer des impôts particuliers, entre autres cette capitation du tronc, affermée à d'ignobles spéculateurs, des amendes extraordinaires s'ils trafiquent à n'importe quel titre. Veulent-ils s'instruire : vite une taxe scolaire et l'interdiction ou la limitation numérique dans les établissements d'instruction. Le samedi est jour de fête et de repos pour les Juifs ; on exige la présence de leurs enfants dans les écoles ce jour-là.

Digitized by Google

Les Juifs protestent-ils, là où ils sont nombreux et relèvent-ils la tête : on les expulse, comme on fit à Moscou, au risque de ruiner l'industrie de cette ville au profit de Lodz et de Varsovie. Ou bien — et ceci nous rapproche singulièrement des mœurs turques — on ameute contre eux la populace ignorante et fanatique, et le massacre est organisé, comme en Bessarabie et ailleurs ce fut le cas. Les Arméniens de l'Asie russe ne sont pas mieux traités que ceux de l'Asie turque. Les conversions en masse à l'orthodoxie sont jeu d'enfant pour le gouvernement du tsar; les déportations, les enrégimentements illégaux, les arrestations arbitraires, tous les moyens sont bons pour donner le dernier mot à sa politique.

Celui qui a parcouru, comme moi, certains gouvernements de la Russie, ceux où le séjour des fils d'Israël est toléré, ne peut s'empêcher de comparer leur situation à celle des Arméniens de la classe inférieure. A Kowna, par exemple, les Juifs occupent et exploitent des échoppes, qui ne sont pas toujours éclairées du dehors et qui bordent des rues entières, d'étroites rues, obscures et fangeuses. Pénétrez-y : la pièce de devant est encombrée de marchandises et l'espace libre est réservé à la clientèle. Dans l'autre chambre s'entassent parfois huit, dix personnes. De même, à Constantinople, si vous vous aventurez dans le faubourg d'Has-Keui, vous retrouverez les mêmes rues étroites, mal éclairées, les mêmes échoppes de labeur et de misère. Ici, ce sont des Arméniens, qui mènent une vie paisible, muette, toute d'activité jamais ralentie. Ou plutôt ils la menaient avant les derniers massacres, ayant été renforcés en nombre par suite de l'arrivée de nombreux coreligionnaires, expulsés des rivages d'Asie en 1894 (1).

***

(1) Vos lecteurs, s'ils veulent pénétrer dans le vif de la question arménienne, devront lire le beau volume de M. Victor Bérard, *La politique du Sultan*. Ils n'y trouveront pas seulement des vues originales, une critique juste et profonde d'un régime condamné : des pages descriptives leur prouveront que l'auteur est, en même temps, un artiste et un écrivain de premier ordre. J'avoue avoir lu, avec un singulier plaisir, ce livre et les autres écrits de M. Victor Bérard, *Les affaires de Crète*, *La Macédoine*, *La révolte de l'Asie*. Assurément, il ne nous

Digitized by Google

Maintenant, je suis, me semble-t-il, en droit de conclure. Nous avons des éléments de comparaison suffisants en la personne des deux autocrates, dans la vie qu'ils mènent, l'entourage qu'ils ont et les peuples qui subissent les contre-coups d'une politique également funeste à Stamboul et à Pétersbourg. Pas plus ici que là, on n'a d'espoir d'amélioration volontaire, car les dirigeants se trouvent bien du régime actuel. et pourquoi se décideraient-ils à le modifier? Ils le voudraient, d'ailleurs, qu'ils ne le pourraient. Les autocraties, l'histoire le prouve, ne se transforment que par une forte commotion sociale. Aux Claudiens peuvent succéder les Flaviens, à Marc-Aurèle, un Commode, à Septime-Sévère, Caracalla; sans cesse on fluctue et sans cesse renaît le mal. Les rouages se tiennent, et toute la machine administrative est hors d'usage si on en soustrait un seul. Donc, une révolution au dedans ou une guerre désastreuse au dehors peuvent seules avoir raison du régime tsarien.

Mais une révolution peut-elle aboutir utilement? Pas plus à Pétersbourg qu'à Stamboul. Car des deux côtés — et c'est le plus détestable effet de l'autocratie — les peuples ne sont point préparés à se gouverner eux-mêmes. Je sais ce que sont les Jeunes-Turcs, les ayant vus de près et même pratiqués. Il y a parmi eux quelques hommes sérieux, mais aussi beaucoup d'illuminés, qui n'ont conscience ni des difficultés de la tâche à entreprendre, ni des complications internationales. Si vous voulez être édifié sur leur illusionnisme incurable, lisez le livre de Mourad-Bey, le meilleur pourtant sorti de ce milieu, ou encore, dans un sens bien différent, le livre tout récent de Négib-Azoury, *Le réveil de la nation arabe*. Celui-ci est un

ménage pas, nous autres diplomates grands et petits, et il doit lui arriver de pécher parfois par ce qu'on est convenu d'appeler le *sentimentalisme politique* (je ne dis pas : la *sensiblerie*, chose déplaisante et sotte). Mais il est bien informé, il a la dialectique forte, la parole nette, l'image claire; il est crâne : il dit son fait à chacun, même à l'ambassadeur de France, même à la politique de la France, même à la France tout entière, qui a manqué, en Orient, tant et de si belles occasions d'intervenir. Quel dommage que M. Bérard n'ait pas écrit sur la Russie actuelle quelques livres d'une documentation aussi personnelle! Je souhaite qu'il les écrive, le moment est vraiment bien choisi.

Digitized by Google

antisémite convaincu, un partisan ardent et même aveugle de l'intervention anglaise. Or, l'Angleterre nous a guéri, depuis vingt ans, de bien des illusions sur son compte. Son attitude hésitante en Asie Mineure, son triste rôle dans le Sud africain, pour ne rien dire de ses intrigues en Extrême-Orient et de son expédition au Thibet, la rendent peu propre à résoudre la question d'Orient. La France n'est pas mieux désignée, étant absorbée par ses propres soucis de colonisation en Afrique et en Asie. Reste l'Allemagne, qui est turcophile et sait bien pourquoi.

Mais revenons à la Russie et demandons-nous si elle a des ressources d'intelligence et d'activité novatrices qui manquent en Turquie. Je les cherche en vain. Qu'attendre d'un mouvement ayant à sa tête un Gapone, un Gorki? Un prêtre fanatique et un poète n'auraient pu relever la France au lendemain de Sedan. La chute du régime napoléonien aurait eu des effets cent fois plus désastreux, si tout un parti d'hommes expérimentés, instruits, honorables, populaires, n'avait été là pour recueillir sa succession gouvernementale. Déjà, en 1789, les hommes étaient nombreux pour préparer la transition de l'ancien régime au nouveau. Et pourtant, quinze ans de convulsions internes devaient aboutir à un despotisme pire que celui des derniers Bourbons. En Russie il n'y a pas d'hommes. Les intellectuels sont ou exilés ou emprisonnés. Ceux qui vivent là-bas n'ont ni sens politique ni expérience des affaires. Ils peuvent aider au renversement ; je les défie de reconstruire. Et c'est ce qui fortifie singulièrement la position des gouvernants actuels.

Mais si Kouropatkine est vaincu et désarmé, si la flotte est détruite, la révolution grondant au dedans, il faudra bien qu'on avise. La Russie est la seule puissance expansionniste qui subsiste en Europe (1). Elle est la seule qui puisse inquiéter

(1) Elle est même expansionniste au point de vue religieux, ce qui ne doit pas surprendre de la part d'une autocratie où l'Église et l'État ne font qu'un. De là le traitement infligé aux Juifs, de là son intervention dans les affaires d'Arménie et la propagande intensive qui fut faite là-bas au profit de l'orthodoxie. Voyez BÉRARD, *La politique du Sultan*, p. 154 et suivantes.

Digitized by Google

directement ses voisins, aux dépens de qui elle cherche des débouchés, au nord vers l'Océan, au sud vers la Mediterranée, à l'ouest, à travers la Mandchourie, jusqu'aux côtes chinoises. Ses voisins sont donc en droit de la traiter comme ils ont traité la Turquie et même la Chine. Le jour où l'autocratie ne saura plus étouffer la voix furieuse et vengeresse des révolutionnaires, la protection des étrangers appellera chez elle les baïonnettes allemandes, autrichiennes et françaises. Toutes les Triplices et les Duplices n'empêcheront pas que cela soit, et plus vite peut-être qu'on ne l'imagine. Si ce n'est pas l'humanité qui déterminera les puissances occidentales (et elles ont donné en Asie Mineure la mesure de leur générosité), ce sera, n'en doutez point, le souci urgent de leurs intérêts économiques et financiers.

N'oubliez pas les millions que la France a exposés en Russie ; l'alliance, qui bat de l'aile, ne tiendra pas contre l'angoisse trop légitime des industriels, des gens de banque, des petits rentiers, de l'opinion en un mot. Et n'oubliez pas non plus que tout un parti, qui est bien près d'avoir la majorité, ne veut plus d'un allié aussi compromettant ; que M. Delcassé est anglophile et que demain peut-être une autre Duplice s'associera à la Triplice pour faire régner l'ordre à Pétersbourg, à Moscou, à Varsovie.

Ma conclusion pratique, c'est donc le droit, et même le devoir prochain, d'intervention dans le régime intérieur de la Russie. Une nation dont le chef, après avoir fait naître de grands espoirs pacifiques, a forfait à sa promesse en Finlande et à sa mission de bonté à Pétersbourg, une nation dont l'armée a montré son impuissance constante contre les ennemis du dehors et sa férocité intraitable contre les protestataires du dedans, dont l'administration a, dans ses rapports avec nos industriels, nos banquiers et nos fournisseurs de tout ordre, prouvé qu'elle était achetable, en bloc et en détail, une telle nation, malgré ses éléments sains et vigoureux, sa littérature et ses arts, est justiciable du même régime de tutelle qui, depuis de longues années, est appliqué à ce qu'on a appelé l'*homme malade*, c'est-à-dire à la Turquie. Pourquoi donc nous

Digitized by Google

obstiner à traiter la Russie en puissance occidentale? C'est fort mal la connaître et c'est fort mal comprendre les intérêts occidentaux.

La Russie, qu'on veuille s'en convaincre, n'est même pas, comme l'Allemagne d'hier, une féodalité avec un empereur au sommet. C'est une autocratie appuyée sur le sabre et le goupillon, et de même que le *Cheik-ul-Islam* est le plus grand personnage de l'empire musulman après le sultan, de même le procureur du saint-synode orthodoxe exerce la plus profonde et la plus détestable influence à Pétersbourg après Nicolas II. Que dis-je! il est plus influent que son faible maître! On le sait dans les chancelleries et on se règle là-dessus. Vous êtes des libéraux et vous me comprenez. A l'heure où la France médite de séparer l'État des Églises, il est absurde qu'elle s'unisse à un pays qui les confond, ou plutôt qui subordonne l'État à l'Église. C'est nous ramener à Bossuet, sinon plus haut, et le bon sens de la race aura raison, avant qu'il soit longtemps, de cette monstruosité. Ce jour-là l'entente anglo-française sera prochaine et nécessaire, et la mise sous tutelle de la Russie deviendra une possibilité sérieuse.

XXX.

Digitized by Google

LA SÉPARATION

DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT FRANÇAIS

EN 1791

Au moment où la dénonciation du concordat est une des questions les plus brûlantes de la politique ministérielle en France, il est curieux de rapprocher la crise actuelle de celle qui amena, il y a plus d'un siècle, la rupture entre le gouvernement de Louis XVI et la cour de Rome, au début de la révolution.

Cette étude était écrite avant que le projet de séparation n'ait pris le caractère d'imminence qu'on lui a donné ces derniers temps; aussi ne faut-il chercher dans ce résumé succinct des négociations qui précédèrent le schisme de 1790 que l'intérêt d'une comparaison historique.

Le vote de la constitution civile du clergé fut un des événements les plus importants de la révolution française, celui, peut-être, qui, par ses conséquences, eut le plus de répercussion, tant à l'Extérieur que sur l'enchaînement des faits qui amenèrent la chute de Louis XVI.

C'est, en effet, la nécessité où le mettaient les circonstances de sanctionner les décrets relatifs au nouvel état de choses, et, par suite, d'entraîner la nation dans le schisme, qui rendit au roi de France la révolution sacrilège et le poussa à réclamer l'intervention de l'Europe. Jusque-là, il n'avait opposé aux changements d'ordre politique qu'hésitation et faiblesse, mais à dater du jour où les votes de l'Assemblée ébranlèrent sa conscience de catholique, ses vues sur la révolution dont il était

Digitized by Google

témoin se précisèrent tout à coup; effrayé des conséquences de la sanction qu'on lui avait arrachée, il ne songea dès lors qu'à se ressaisir, qu'à rapporter les décrets qu'il venait de promulguer. Et ne trouvant plus autour de lui la force de rétablir son autorité, il fit appel à l'Étranger.

On voit de quelle importance fut, dans la suite des événements révolutionnaires, l'atteinte portée par la Constituante au régime du clergé. Il est intéressant d'étudier comment les faits ont amené une rupture entre la France et le saint-siège, et les efforts que tenta pour l'éviter le gouvernement de Louis XVI.

Les biens du clergé, sur la proposition de Talleyrand, avaient été mis à la disposition de la nation le 20 décembre 1789 pour combler le déficit des finances et sauver l'État de la banqueroute. Le 6 février suivant, l'Assemblée décréta que le comité ecclésiastique présenterait incessamment « un plan constitutionnel sur l'organisation du clergé ». On commença de discuter le projet le 10 avril. Les circonscriptions diocésaines devaient être modifiées et ramenées aux limites des nouveaux départements, il y aurait un évêque nommé par les électeurs et, pour dix départements, un métropolitain qui donnerait l'instruction canonique : défense serait faite aux évêques « de s'adresser au pape pour en obtenir confirmation ». Ceux-ci ne pourraient qu'écrire au souverain pontife « en témoignage de l'unité de foi et de communion » qu'ils devaient entretenir avec lui. Quant aux curés, ils seraient nommés par le collège électoral du district.

Ainsi chaque citoyen, catholique ou non, aurait le choix des évêques et des curés, choix qui anéantissait les prérogatives dont l'Église romaine s'était toujours montrée le plus jalouse: le pouvoir d'instituer les ministres du culte et de surveiller leur doctrine. C'était, en somme, ramener le programme de l'Assemblée à ce paradoxe : « Une Église d'État instituée par des incrédules (1). »

Les débats qui précédèrent le vote de la constitution civique

(1) A. SOREL, *L'Europe et la Révolution*.

Digitized by Google

du clergé montrent dans quel esprit franchement séparatiste la majorité de la Constituante discutait la proposition. Comme l'archevêque d'Aix, sans se refuser à l'introduction de réformes dans l'Église de France, demandait en ce cas la réunion d'un concile, Camus lui répondit : « L'Église est dans l'État; nous sommes en convention nationale, nous avons le pouvoir de changer la religion. » Et il récusa l'autorité d'un concile. Par un argument analogue, les constituants écartèrent la proposition de négocier avec Rome. Et, par la suite, ils ne tinrent aucunement compte de l'existence du saint-siège, en usant avec lui comme aurait pu le faire le parlement anglais.

C'était oublier qu'à l'égard de la France le pape se trouvait le chef d'un État ami et allié et qu'il existait avec lui un des plus anciens traités, le concordat de 1516 qui réglait les rapports de l'Église catholique et du pouvoir temporel. Le gouvernement de Louis XVI, qui s'en souvint, essaya d'éviter une rupture, mais on conçoit dans quelle situation difficile le mettaient, d'une part, le désir de prévenir un schisme et, de l'autre, l'attitude de la représentation nationale.

L'ambassadeur de France près du saint-siège, le cardinal de Bernis, était bien le diplomate avisé qu'il fallait en de si délicates conjonctures. Jouissant à la cour pontificale d'un crédit considérable, il était « toujours la seconde personne de Rome », pouvait-il écrire sans se vanter; et vingt ans de séjour dans la Ville éternelle ne l'avaient pas rendu ultramontain : « Je suis Français jusques au fond du cœur », écrivait-il encore. Mais depuis quelque temps, il apercevait le progrès des idées nouvelles et ce spectacle lui arrachait ces mots de découragement : « Je suis bien vieux, mais je voudrais l'être davantage; l'avenir me fait peur (1). »

Le comte de Montmorin, alors ministre des affaires étrangères, soit que les événements précipités ne lui eussent pas laissé le temps d'engager des pourparlers, soit qu'il craignît un échec dont il savait que la Constituante ne tiendrait pas

(1) Ce document et les suivants sont tirés de la correspondance politique entre Bernis et Montmorin (Archives du ministère des affaires étrangères de France).

Digitized by Google

compte, semble avoir eu pour règle de conduite de mettre, par l'intermédiaire de son ambassadeur, le pape Pie VI devant le fait accompli, de lui forcer la main en quelque sorte.

Lorsque, averti par les gazettes des dispositions de l'Assemblée, le cardinal de Bernis avait représenté au ministère « que le concordat pouvait être réformé », qu'on y arriverait par « des ménagements et de la sagesse », mais qu'on ne pouvait détruire d'un « simple trait de plume le plus ancien de nos traités sans être d'accord avec la partie contractante », le ministère avait répondu d'une façon évasive, et cette réponse il la reproduira jusqu'à la rupture où la Constitution l'entraîne malgré lui. « Les esprits sont tellement montés en ce moment que je ne réponds de rien si l'on voulait les heurter de front », écrit M. de Montmorin le 1er septembre 1789

De son côté, Pie VI observait une politique de prudence et de modération, se gardant de précipiter le schisme par des éclats auxquels le parti des *zelanti* aurait voulu le pousser. Bernis mandait à Montmorin le 10 mars 1790 : « La cour romaine est dans la consternation et le murmure contre le silence du pape devient général, en sorte que Pie VI sera bientôt force de le rompre. » En effet, une encyclique destinée aux évêques de France fut préparée en secret et on allait l'expédier quand le cardinal en fut averti, à la fin de mars, par le ministre d'Espagne, qui avait reçu des confidences à ce sujet. Aussitôt il persuada le pape du danger qu'il y aurait à faire entendre des protestations trop vives ou à employer, dans ces circonstances, des moyens comminatoires, et il obtint qu'on ne précipiterait rien.

Pie VI sentait la force de ces arguments, mais ne pouvait, disait-il, s'empêcher de mettre à couvert les lois de l'Église et du saint-siège, par des réclamations et des réserves, pour qu'on ne prît pas pour une approbation le silence qu'il avait gardé jusqu'ici. Enfin, il fut convenu que le saint-père ne se compromettrait point par quelque démarche hasardée relativement à la France, et se bornerait à adresser en général des exhortations à tous les évêques et à tous les princes catholiques, après avoir justifié sa politique dans le conseil privé des cardinaux.

Digitized by Google

M. de Montmorin, qui appréhendait les suites funestes d'une lettre encyclique, félicita chaudement le cardinal de Bernis de ce succès. « C'est un bon service, Monseigneur, écrit-il le 20 avril, que vous avez rendu à la religion, à la France et au pape lui-même. »

Mais cette nouvelle temporisation ne pouvait être qu'un délai. Les décrets de l'Assemblée nationale concernant le clergé vinrent bientôt remettre tout en question.

L'agitation redouble à Rome. Le pape prend le parti d'envoyer deux brefs, à M. de Cicé, archevêque de Bordeaux, garde des sceaux, et à M. de Pompignan, ancien archevêque d'Aix, ministre de la Feuille des Bénéfices, et d'écrire, au mois de juillet 1790, une lettre confidentielle à Louis XVI, le priant instamment de suspendre sa sanction. Cette sanction était déjà donnée quand parvint la lettre du pape. L'Assemblée nationale se montrait impatiente d'appliquer les lois nouvellement votées, l'opinion en réclamait vivement l'exécution. Dès lors, il ne s'agit plus de retenir le pape dans la voie de la modération, ni de le prier d'en rester aux moyens dilatoires; il faut obtenir de lui sans délai une approbation des récents décrets sur le clergé, approbation qui, pour paraître provisoire, n'en sera pas moins certaine et l'engagera évidemment pour l'avenir.

C'est ce que le roi manda au cardinal de Bernis, par un courrier extraordinaire, le 1er août 1790. Les instructions détaillées avaient été rédigées par M. le garde des sceaux et l'ancien archevêque de Vienne. Elles étaient très précises :

« Le cardinal de Bernis, après avoir exposé quelles étaient exactement les circonstances où se trouvait la France, devait montrer au pape l'exécution des décrets comme imminente. Les dispositions concernant le clergé tenaient en effet une place trop considérable dans la nouvelle constitution pour qu'un retard de leur promulgation ne jetât pas quelque incertitude sur la constitution elle-même. Et l'Assemblée admettait d'autant moins un pareil retard qu'elle regardait ces lois comme étant uniquement du ressort du pouvoir civil. D'autre

Digitized by Google

part, les citoyens se montreraient pressés de jouir du nouveau régime et d'exercer les droits qu'il leur conférait. Enfin, l'expropriation des biens du clergé étant une opération nécessitée par les besoins des finances, ne pourrait être différée, sans qu'il en résultât quelque atteinte au crédit public.

« Il ne fallait donc pas penser écarter les diverses mesures votées par la Constituante. Mais afin de calmer les consciences qui pourraient être alarmées par ces profonds changements, et dans l'intérêt de la religion catholique elle-même, Sa Majesté Très Chrétienne désirait « se concerter avec le saint-siège et solliciter son aide pour tous les tempéraments et toutes les mesures capables de concilier les intérêts spirituels de ses sujets et le maintien de la tranquillité publique ».

« L'assemblée d'un concile national, à laquelle avaient pensé plusieurs évêques français, n'étant pas possible dans les circonstances présentes, le roi proposait la réunion d'une conférence, composée de commissaires français, choisis en France, les uns par le pape, les autres par lui-même, et qui, munis de pleins pouvoirs, devraient aviser à la solution des difficultés.

« Sa Majesté ne se dissimulait point que ces difficultés ne fussent d'ordre très délicat, particulièrement en ce qui touchait l'institution des évêques, leur juridiction, celle du souverain-pontife, et autres objets de discipline générale, ni qu'il ne fallût, pour les résoudre, de la part du saint-père, les plus mûres réflexions et le temps nécessaire à un examen approfondi. Mais elle insistait avant tout sur le besoin pressant d'une réponse préalable autorisant au moins provisoirement : 1° la nouvelle distribution des métropoles, et la création de celle de Rennes ; 2° la nouvelle distribution des territoires diocésains ; 3° le changement décrété dans les églises cathédrales métropolitaines ; 4° le choix, par voie d'élection populaire, tant des évêques qu'il serait nécessaire de remplacer, que des titulaires des nouveaux sièges créés, sans qu'il fût besoin de bulles apostoliques, mais avec le seul consentement du métropolitain, et pour ceux-ci, du plus ancien évêque de leur métropole ; enfin, la permission pour chaque évêque d'accorder dans son

Digitized by Google

diocèse les dispenses que le droit ou l'usage avait jusque-là réservées au saint-siège.

« Sa Majesté ferait sans doute aux prêtres et aux fidèles les exhortations que son zèle lui suggérerait, pour prévenir tout trouble et toute dissension, jusqu'à ce que les choses aient pu être définitivement réglées à la satisfaction commune. »

Telle était la négociation secrète que le cardinal de Bernis devait entamer et dont le principe avait été naguère écarté avec hauteur par l'Assemblée constituante. C'était en réalité un concordat nouveau qu'il s'agissait d'improviser.

A ces instructions était jointe une lettre du roi pour Pie VI. Louis XVI demandait que la réponse lui fût adressée personnellement et conçue en termes qui en rendissent la communication plus utile. Enfin, il importait surtout qu'elle ne tardât point. Le roi terminait par une protestation de fidélité au saint-siège, mettant sa confiance dans les sentiments de Pie VI à son égard.

Bernis répondit « qu'il ferait son possible pour obtenir au moins une réponse générale et exhortatoire qui puisse tranquilliser les consciences, sans compromettre la doctrine de l'Église catholique, ni celle de son chef ». « Mais, ajoute-t-il, les événements se succèdent si rapidement en France qu'on a toujours besoin de décisions promptes, tandis que la cour de Rome a un système tout différent. Elle met du temps à tout ce qui est de quelque importance et ne fait rien en matière de doctrine ou de discipline générale, sans réfléchir beaucoup et sans consulter les cardinaux les plus instruits et les canonistes les plus éclairés. » Et plus loin : « Dans la longue conférence que j'eus vendredi avec Pie VI, je le trouvai bien affligé, mais très éloigné de se refuser à tout ce que le devoir et l'honneur pourraient lui permettre de conseiller ou de faire, pour éviter le schisme qui nous menace. »

Ainsi le pape, tout en déplorant la sanction donnée aux décrets, reconnait la piété du roi dans le recours que celui-ci vient de faire avant leur exécution, et se montre disposé à la conciliation que les circonstances rendent plus nécessaire que

Digitized by Google

jamais; mais il demande à réfléchir sérieusement sur les moyens, et désire consulter une assemblée de cardinaux, promettant d'envoyer à Louis XVI une lettre confidentielle que son nonce à Paris lui remettra. La cour romaine elle-même cherchera de bonne foi à apaiser les troubles, et le zèle de certains esprits ne décidera pas le pape à faire quelque éclat pouvant précipiter la rupture.

Mais dans la lettre que le roi lui a écrite, il n'est pas question de la récente insurrection d'Avignon. Le pape en est surpris. L'inquiétude se manifeste parmi son entourage. Et Bernis conseille de ne pas laisser ignorer les intentions du roi à ce sujet, surtout à un moment où il est nécessaire de mettre en confiance Pie VI et la cour pontificale. Il serait même à désirer qu'on trouvât dans l'affaire d'Avignon l'objet d'une transaction.

Cependant, le retour du courrier, sans une réponse au moins provisoire de Rome, causa le plus grand embarras. Le roi attendait impatiemment cette réponse et il avait confiance dans l'esprit de conciliation de Pie VI. Sa déception fut très vive, et il écrivit au pape, le 6 septembre, une lettre dans laquelle il exprimait la nécessité où les circonstances impérieuses le mettaient de promulguer la nouvelle constitution du clergé sans pouvoir attendre davantage, tout en renouvelant l'assurance de son zèle religieux et la piété de ses sentiments.

Montmorin, de son côté, recommanda à Bernis de prévenir l'effet que pourrait avoir sur Sa Sainteté la promulgation hâtive des décrets, mais « il n'est plus possible, dit-il, de ne pas céder aux instances qui sont faites au gouvernement ».

C'est ce que le cardinal tâcha de démontrer à Pie VI. Celui-ci sentait parfaitement combien il était important de ne pas prolonger sa décision, mais la matière en était si grave, et la discipline de l'Église lui paraissait tenir de si près au dogme et à l'existence même de la religion, qu'il voulait réfléchir profondément et s'entourer des lumières du Sacré-Collège, avant de faire une réponse qui pourrait produire en France un schisme. En conséquence, il réunit vingt cardinaux en consul-

Digitized by Google

tation à la fin de septembre, après leur avoir fait remettre tous les documents nécessaires. Leurs avis furent uniformes pour conseiller au pape d'envoyer à Louis XVI un bref paternel où serait exposée la doctrine de l'Église sur les questions en litige, et un autre aux évêques de France, pour leur demander quels moyens ils croyaient les meilleurs, à l'effet de tranquilliser les consciences sans exciter de nouveaux troubles.

En résumé, les mesures proposées par la cour n'étaient pas jugées conformes aux canons, et les évêques étaient priés d'en indiquer d'autres. Pie VI pensait mettre à profit les vacances pour peser les avis des théologiens consultés. Sa décision se trouvait donc ajournée au mois de novembre.

Tandis que le pape délibérait, on était à Paris à la veille de prendre un parti extrême. Les évêques de France envisageaient très diversement la situation. Pie VI ne voulait pas prendre de détermination avant d'avoir concilié leur opinion, pour ne pas s'exposer à proposer des expédients que ceux-ci rejetteraient. Et Montmorin le regrettait précisément, « car, disait-il, c'est sur eux qu'influerait une décision prompte, en même temps qu'elle préviendrait des incidents pouvant à tout instant compliquer cette affaire de la manière la plus dangereuse ».

Autant que le pape, il voulait éviter une rupture fatale; seulement les moyens qu'il proposait étaient absolument différents de ceux qu'on préconisait à Rome. Lui, qui voyait combien la situation devenait tous les jours plus tendue, sentait tout ce que les atermoiements et les délais pouvaient compromettre. Il pensait qu'une transaction même bâtarde serait préférable à l'incertitude : il voulait éviter le pire. Et ses dépêches à son ambassadeur se faisaient de plus en plus pressantes. Le pape, au contraire, hésitait à prendre un parti, craignant d'engager sa conscience et l'Église entière dans une détermination si importante; il aimait mieux gagner du temps et pensait avoir déjà fait un sacrifice énorme, en gardant le silence, alors que ses prédécesseurs n'eussent pas manqué de lancer quelque foudroyant anathème.

Digitized by Google

En un mot, la religion ne lui paraissait pas susceptible de se prêter indéfiniment à la politique humaine.

Il demanda que l'exécution des décrets fût provisoirement suspendue.

Mais déjà on avait procédé à Boulogne et à Angers à la dissolution des chapitres de ces cathédrales. Ainsi l'exécution des décrets était commencée avant que le pape ait eu le temps de se prononcer.

Sur ces entrefaites eut lieu l'élection du député Expilly, prêtre du diocèse de Quimper, au siège épiscopal de cette ville. L'embarras fut très grand. Les uns voulaient mettre la cour de Rome absolument de côté, ce qui eût été le schisme immédiat; les autres, tout en se montrant partisans du maintien du nouveau mode d'élection, désiraient que l'union ne fût pas rompue avec le saint-siège. C'est dans cette vue qu'on adressa au cardinal de Bernis, pour le soumettre à Sa Sainteté, un mémoire où était proposé un suprême moyen de conciliation, du moins quant à l'élection des évêques. Au moment de chaque élection, le roi aurait demandé lui-même au pape des bulles pour le nouvel élu. Le saint-père cédant à une telle intervention enverrait sans doute les bulles en réponse à la lettre que l'élu lui écrirait, aux termes de la Constitution. Il pourrait, du reste, mettre ses prétentions à couvert, en motivant une approbation *provisoire*, sur la crainte de compromettre la religion.

Cependant les évêques de l'arrondissement avaient refusé de consacrer le nouvel élu au siège de Quimper. L'assemblée décréta que tout évêque pourrait donner cette consécration. En outre, pour contraindre les prêtres « réfractaires » à la nouvelle constitution, elle proposa d'exiger le serment prescrit par les articles 21 et 28 de la dite constitution : « d'être fidèle à la loi et au roi, et de maintenir de tout son pouvoir la Constitution décrétée par l'Assemblée et acceptée par le roi », ce qui impliquait l'adhésion aux nouveaux décrets sur le clergé. Les prêtres qui s'y refuseraient devaient être déchus de leur droit et destitués de leurs fonctions; il serait procédé à leur

Digitized by Google

remplacement par l'élection. Ce décret fut voté le 27 novembre 1790. Il rendit la crise plus aiguë encore et décida Louis XVI à s'adresser une dernière fois au pape le 3 décembre, pour le supplier d'intervenir auprès de l'Église de France et de donner « une forme canonique à des changements auxquels les circonstances ne permettaient plus de se refuser ». A la lettre était joint un mémoire spécifiant les détails sur lesquels il était indispensable d'avoir une réponse prompte et satisfaisante.

Ce mémoire parvint pendant une séance de la Congrégation du Saint-Office assemblée au sujet des affaires de France. En sortant de cette réunion, Pie VI écrivit au cardinal de Bernis le billet suivant :

Du Vatican, 16 décembre 1790.

« Parmi les douze cardinaux qui composent la Congréga-
« tion, il ne s'en est pas trouvé un seul qui ait été d'avis que
« Nous pouvons faire en conscience aucune concession quel-
« conque, sans les exceptions convenables et nécessaires. Mais
« ils ont tous conclu unanimement qu'il faut faire des réponses
« paternelles au roi et aux évêques, en autorisant ceux-ci à
« nous proposer eux-mêmes les articles qu'ils croiront abso-
« lument nécessaires et susceptibles d'être autorisés par
« Nous... »

On voit quelle persistante politique de passivité la cour romaine ne cessait d'opposer aux plus pressants appels du gouvernement de Louis XVI.

Le roi avait provisoirement suspendu sa sanction au décret du 27 novembre ; mais il dut bientôt céder à la force, et devant les représentations qu'on lui fit des dangers auxquels il exposerait le clergé en cas de résistance, il capitula, et le décret fut rendu public.

La réponse de Rome se faisait toujours attendre. Des incidents fâcheux se produisirent à Paris, quand on exigea des évêques et des curés le serment, que la plupart se refusèrent à prêter.

Le cardinal de Bernis lui-même apporta au serment qu'il

Digitized by Google

expédia à Paris une réserve ayant trait à ses obligations religieuses, qui, pour être vague, n'en fut pas moins jugée inacceptable par l'Assemblée nationale. On le lui renvoya, en lui demandant le serment pur et simple. Il répondit par une profession de foi très énergique, allant ainsi au-devant de sa révocation. En effet, Bernis reçut ses lettres de rappel à la fin de mars 1791. Et peu après, M. de Ségur, ministre plénipotentiaire en Russie, était nommé ambassadeur à Rome.

En France, de nouveaux évêques furent sacrés, qui conférèrent à leurs tours des pouvoirs aux curés constitutionnels. Le schisme existait donc en fait, quand parvint le bref de Pie VI, adressé au cardinal de La Rochefoucauld et à l'archevêque d'Aix, signataires de l'*Exposition des principes sur la constitution du clergé*, que les évêques de l'Assemblée avaient adressée au pape à la fin d'octobre.

Ce bref, après avoir montré le lien très intime qui unit au dogme la discipline générale de l'Église et déclaré illégales les innovations apportées à l'ancien état du clergé, conclut en encourageant les évêques à la résistance et les conjure de lui exposer leurs sentiments sur les moyens de conciliation qui restent à prendre.

L'effet de cette pièce eût été tel que les évêques n'osèrent pas la rendre publique.

Mais bientôt après parut le bref du pape sur le serment civique prêté par les ecclésiastiques. Pie VI y fait l'historique des événements qui venaient d'affecter le clergé de France, et termine en prononçant des peines canoniques contre les prêtres constitutionnels. Il déclare, en outre, « illégales, sacrilèges et non avenues » et, comme telles, casse et abroge les élections des nouveaux évêques, et l'érection des sièges récemment créés, suspendant de leurs fonctions les prélats consécrateurs.

Le silence était enfin rompu par cette condamnation solennelle. A la même date du 13 avril, le pape, par un autre bref, adressé à Louis XVI, refuse de recevoir un ambassadeur qui aurait prêté le serment à la constitution.

Le départ de M. de Ségur fut donc suspendu. Et dès lors il n'y eut plus d'espoir de conciliation. Aucun agent français

Digitized by Google

n'était officiellement accrédité près du saint-siège. Un ancien secrétaire du cardinal de Bernis, M. Bernard, remplissait les fonctions de chargé d'affaires par intérim, mais bien qu'accueilli en fait assez favorablement, par égards pour ce dernier, il n'avait jamais été officiellement agréé par le ministère de Sa Sainteté, à cause de sa prestation de serment. Et il se bornait à rendre compte, dans sa correspondance avec Montmorin, de ce qu'il était à même d'observer à Rome.

Le bref de Pie VI avait été très sévèrement jugé à Paris par le gouvernement. Le ministre des affaires étrangères écrivait, le 3 mai, à M. Bernard :

« ..... On met à Rome bien de la précipitation dans la conduite qu'on tient avec nous, après avoir mis bien de la lenteur à nous répondre lorsque nous l'avons demandé avec instance; ces deux systèmes de conduite sont aussi contradictoires que dangereux, et je crains bien qu'on parvienne ainsi à rendre impossible tous moyens de conciliation..... »

Et quelque temps plus tard (21 juin) :

« Je ne vois pas, Monsieur, ce que le pape peut espérer de ce pays-ci, s'il persiste à ne pas admettre l'ambassadeur que Sa Majesté a nommé dans la vue de chercher les moyens de concilier les différends qui troublent l'Église de France. Ceux qui conseillent une pareille mesure peuvent avoir étudié la théologie, mais à coup sûr ils ne connaissent ni la politique, ni les vrais moyens de servir la religion..... »

Mais la cour de Rome, au contraire, était persuadée d'avoir agi avec toute la prudence et la modération possibles, et d'avoir poussé la condescendance jusqu'à ses extrêmes limites. C'est une dépêche de M. Bernard qui l'apprend (10 août) :

« On sait, Monsieur, que le clergé d'Allemagne et de presque tous les pays catholiques fait presser le saint-père de tenir les engagements qu'il a pris par ses différents brefs sur les affaires de France. Jusqu'ici, quoique Sa Sainteté s'occupe beaucoup de ces mêmes affaires, rien n'annonce

Digitized by Google

« qu'Elle veuille renoncer au système de la prudence et de la « modération. »

Le peuple de Paris, de son côté, manifestait son opinion par des violences. Un mannequin représentant le pape fut brûlé au Palais-Royal, et réparation de cette insulte demandée en vain par le saint-siège. Le nonce à Paris partit alors en congé, et, peu après, le départ de M. Quarantotti, auditeur de la nonciature, fut interprété en France comme une rupture définitive.

Le 14 septembre, Avignon et le Comtat-Venaissin étaient annexés au royaume.

Le 25, M. Bernard fut avisé qu'il resterait désormais à Rome comme un simple agent sans titre, chargé de s'entremettre à l'occasion pour la protection des Français. « En effet, » écrit, le 18 octobre, M. de Montmorin, « je ne vois pas sur quoi on peut « se fonder à Rome, pour ne pas regarder la correspondance « comme interrompue avec la France. On ne vous reçoit point « comme accrédité, et il ne reste personne ici à la nonciature « à qui je puisse parler ministériellement. »

Indirectement pressenti à ce sujet, le cardinal secrétaire d'État répondit : « Nous ne pouvons pas traiter avec le roi de France, parce que nous sommes dans la dure nécessité de croire que ce monarque n'a pas sanctionné librement, car s'il en était autrement, le pape ne pourrait tarder plus longtemps à tenir les engagements qu'il a pris par son bref du 13 avril dernier, et la bonne harmonie entre les deux cours ne pourrait jamais s'accorder avec la sanction de la constitution civile du clergé, et du décret qui a réuni à la France la ville d'Avignon et le Comtat-Venaissin. Nous sommes obligés de suivre notre système actuel, jusqu'à ce que Dieu nous ouvre une voie d'accommodement. »

Ainsi furent rompues les relations diplomatiques entre la France et le saint-siège.

Tel était le résultat de l'œuvre de la Constituante. La philosophie du XVIII^e^ siècle, autant que les nécessités financières, l'avait entraînée à étendre ses réformes sur le domaine religieux. Hantée des souvenirs du moyen âge, et décidée à faire

Digitized by Google

disparaître des privilèges d'une caste très opulente, elle voulut affranchir l'État de toute tutelle ecclésiastique et dépouiller l'Église au profit de la nation. Mais si les membres de l'Assemblée s'étaient bornés à exproprier le clergé et à le soumettre au droit commun, leur œuvre serait restée une œuvre politique, et sans doute n'y aurait-il pas eu de crise religieuse. Ils s'avancèrent davantage. Proclamant la liberté de conscience, ils auraient pu, indifférents ou hostiles qu'ils étaient envers le catholicisme, décréter la séparation de l'Église et de l'État. Ils ne le firent pas. Ils voulurent au contraire incorporer l'Église à l'État, créer une seconde manière d'Église anglicane, docile entre leurs mains, dévouée au nouveau régime, avoir « un clergé citoyen ». Pour cela, il fallait renouveler le personnel ecclésiastique, en modifier le mode de nomination et d'institution. C'était recommencer la fameuse querelle des Investitures dont l'histoire avait gardé un si sanglant souvenir.

On ne peut s'empêcher de remarquer l'influence des idées de J.-J. Rousseau, dans cette nouvelle conception d'une Église gallicane. N'avait-il pas écrit dans le *Contrat social*, au chapitre de la « Religion civile » : « Je jugeais que tout ce qui est forme et discipline était dans chaque pays du ressort des lois »?

Mais l'Église d'État, telle que la rêvaient les députés de l'Assemblée nationale, était aussi éloignée de l'Église gallicane que le libéralisme de Talleyrand l'était de la doctrine de Bossuet. La Constituante méconnut complètement l'esprit du clergé catholique, en pensant qu'il pourrait accepter de vivre séparé du saint-siège. Qu'était, en effet, le Gallicanisme, sinon l'attachement à des privilèges? Ces privilèges on les lui enlevait. Dès lors, le clergé devait se retourner plus que jamais vers Rome. C'est ce qu'il fit. Et sa protestation contre les décrets de l'Assemblée eut naturellement pour conséquence d'encourager le pape à la résistance. Pie VI, qui se sentait soutenu et approuvé par les catholiques de France, n'allait pas sacrifier à une révolution, qu'on ne considérait généralement que comme une crise passagère, les intérêts de l'Église universelle. Les conditions qui rendirent possible plus tard le

Digitized by Google

concordat de 1801 n'existaient pas alors. Entre le saint-siège, décidé à la résistance passive, attendant tout du temps, et l'Assemblée Constituante, forte de ses nouvelles maximes, ayant hâte de réformes, et inspirée en grande partie de la philosophie antireligieuse du XVIII[e] siècle, il n'était pas d'accommodement possible. Toute la souplesse de la diplomatie la plus experte n'y serait point parvenue.

PIERRE DAVENEY.

Digitized by Google

POURQUOI NOUS VOULONS HONORER

MAX WALLER [1]

Max Waller est mort à 29 ans. Il n'a pas eu le temps des élaborations longues et profondes. Les années de jeunesse qui composent son existence d'homme de lettres nous apparaissent comme un prélude. Prélude à la mort ! dira-t-on. Eh ! bien, non : prelude à la vie magnifique d'une renaissance littéraire qu'il souhaitait et vers laquelle il s'efforçait sans relâche. Ses livres n'occupent qu'une petite place dans l'histoire de nos lettres. Pourtant, on peut en rouvrir deux ou trois; on peut les relire; on y aimera le reflet d'une personnalité vaillante et charmante, tout en pensant que cette personnalité s'est affirmée ailleurs plus efficacement.

Waller ne songeait pas à lui-même; il se donnait, il se dépensait.

Il eût pu se contenter de la lueur de sa lampe; il eût pu se borner à écrire douillettement, dans une chambre chaude, sa prose et ses vers. Mais il avait le don de sympathie, l'esprit de solidarité. Il rêvait d'une plus vive et d'une plus éclatante

(1) Une revue bruxelloise fait appel aux souscriptions de tous ceux qui, ayant connu, lu et aimé Max Waller, veulent honorer en lui les lettres belges. Nous nous associons de grand cœur à cette pensée pieuse et on lira avec émotion les pages où M. Henry Maubel a retracé la vie de celui qui fut un initiateur et qui eut la décision prompte et les vivacités acerbes, mais aussi le charme incessant d'un polémiste-chef d'école, plutôt qu'il n'en manifesta tous les dons de créateur littéraire dans une carrière douloureusement écourtée. (*N. d. l. R.*)

Digitized by Google

lumière. Il fonda et dirigea pendant huit années une revue qui fut, pour les écrivains isolés de chez nous, une maison ouverte, un foyer. Il l'habita, il l'anima, il en fut le maître, il en fut l'âme. Cette âme nous hante; son action se prolonge; l'influence de Waller a duré plus que sa présence. A chaque étape, à chaque fête d'écrivains son nom fut prononcé, sa figure fut évoquée, aujourd'hui encore n'est-ce pas sa volonté qui nous anime lorsqu'en parlant de lui nous voulons rappeler les idées et les aspirations qu'il incarnait.

D'où venait Waller ? Quels milieux avait-il traversé ?

Il était le plus jeune fils d'un médecin qui occupait une haute position dans le monde scientifique. Il se nommait réellement, légalement, Maurice Warlomont.

Le docteur Warlomont était originaire d'Aubel, une petite commune de la province de Liége. Mme Warlomont était née à Hautmont tout au Nord de la France, près de la frontière belge.

Dans sa famille, il y avait des hommes de science; il y avait des officiers, des hommes de discipline et d'action. Je l'ai entendu souvent parler avec vénération de deux vieillards d'esprit très jeune dont la conversation l'enchantait. C'était le professeur Lecointe, un mathématicien. C'était celui qu'on appelait « le Père Bourson », un lettré, un artiste, qui avait reçu, dans son salon de Bruxelles, les proscrits du coup d'État.

La vie universitaire de Waller avait commencé à Bonn, la blonde ville allemande des bords du Rhin. Elle s'acheva à Louvain, au son des carillons.

On aperçoit ce qui a pu agir sur cette nature souple, fine, éduquée; ce qui a pu nourrir son imagination, éclairer son esprit et l'informer des multiples aspects de la vie intellectuelle.

A Louvain, il avait rencontré Giraud, Gilkin, Verhaeren. Ensemble, ils avaient rédigé des journaux d'étudiants. Ils avaient lu, disputé, bataillé.

Waller revint à Bruxelles. Il avait 20 ans. Il avait appris à vivre, à penser. Il ne rapportait, de sa vie universitaire,

Digitized by Google

aucun diplôme. Il n'était ni médecin, ni avocat, ni ingénieur, mais, chose infiniment plus rare, en Belgique, à cette époque, il savait lire et écrire (1).

Le Waller de cette époque était un conteur, un fantaisiste, amoureux de la vie et de toutes les apparences qu'il voulait agréables à l'œil, bien prises en forme, comme ses phrases. Cette manière jolie qu'il avait de raconter des histoires à moitié vues, à moitié inventées, de fixer, dans un milieu pittoresque, un épisode, nous la retrouvons dans les chroniques qu'il écrivait pour les quotidiens, dans ses essais de théâtre, dans ses conférences, et jusqu'en ses articles de polémique et de critique.

La polémique est un jeu d'adresse. Waller était souverainement adroit. Il avait l'art de toucher le point sensible; il avait le sens de la caricature. Pendant qu'un monsieur le morigénait, lui, sans répondre, croquait la figure du monsieur.

Sa polémique fut rarement violente. Je ne vois que quelques articles sérieux en phrases nettes et fendantes, les articles des grands jours.

Ses critiques, il l'a dit lui-même : des variations autour d'un thème. Homme de lettres à la manière artiste des écrivains français du second empire, il prenait plaisir à assembler les mots comme d'autres à assembler les couleurs ou les sons. Il goûtait, en bon ouvrier de lettres, la volupté d'écrire. Son écriture était moulée ; elle avait quelque chose d'ornemental. Ses manuscrits alignaient des signes nets et fleuris, élégants comme son geste, comme sa parole, comme son visage.

La noblesse juvénile de ce visage, quelqu'un l'a fixée, d'une manière saisissante, en deux traits : « fier comme une épée, vaillant comme un saint Georges! »... C'est Giraud, dans un morceau magistral qui n'est que la transcription littéraire d'un portrait qui parut dans la *Jeune Belgique* au lendemain de la mort de Waller. *Le Thyrse* l'a reproduit récemment.

Max Waller, à 20 ans, était beau, d'une beauté presque

(1) Ce qu'il était alors, il l'a assez bien exprimé dans la courte préface d'un recueil de contes, intitulé : *L'amour fantasque.*

Digitized by Google

irréelle, d'une beauté d'héroïsme et de légende. On l'a appelé un page : « Son Impertinence le Page Siebel... » Il en avait la grâce et la témérité. Le temps, bientôt, marqua ce visage délicat; peu d'années suffirent à le transformer; mais, à mesure qu'il devenait viril et souffrant, on eût dit que sa beauté se résorbait pour passer dans les œuvres où l'écrivain, maintenant plus méditatif, épanchait sa vie intérieure, épanchait son âme.

Son âme!... qu'on me permette ce mot traditionnel, ce mot équivoque, qui ne signifie pas, mais qui suggère tout ce qu'il y a de mystérieux dans l'accord de la sensibilité et de la pensée d'un être.

Cette âme fluide et changeante de Waller, c'est dans *La flûte à Siebel*, c'est dans *Daisy* qu'elle se révèle. Sans perdre le souci de bien écrire, l'homme de lettres est devenu poète. Sa voix se fait plus pénétrante. Sa prose et ses vers frémissent d'une plus réelle sensibilité. On découvre la tristesse qui règne en lui depuis toujours; une tristesse qui rit, qui joue, qui refuse de s'avouer... par pudeur.

Si cette tristesse inexpliquée étonne, je dirai qu'elle provenait, au début, d'une certaine disposition d'esprit et qu'elle fut motivée plus tard par des événements de la vie intime de Waller. Il écrivait : « Oh! la folle rage que nous avons tous, dans notre métier d'encre et de papier blanc, de mettre à nu les intimités les plus douces et les plus palpitantes de nous-mêmes; de dévoiler notre cœur comme si nous avions l'orgueil ou le cynisme de nos fautes!

« Il nous semble que l'œuvre sera plus vivante parce que nous y aurons mis notre vie; plus chaude parce que nous y aurons soufflé notre chaleur. Mais le public comprend-il cette communion douloureuse de l'écrivain et du livre?...

« Octave Pirmez l'a bien dit : — Notre époque n'aime point la tristesse, étant éprise de vie florissante. — Pas d'œuvres décevantes, pas de mélancolies sottes, pas d'intimités pensives, pas de pénombres. Vive le soleil! ce qui brille, ce qui chante, ce qui rit!...

« Alors, nous, les gais, nous rions de tout... pour en pleurer tout bas. »

Digitized by Google

Et ailleurs :

Je ris, mais quand je ris, je pleure.
Je fais se tordre mes sanglots
Et je vais confier aux flots
Mon triste secret, tout à l'heure.

Sa tristesse s'aiguise d'ironie. En psalmodiant ses *Airs de flûte*, il verse des larmes douces sur « tous les petits cœurs que son cœur effleure »... Mais le sel de ces larmes lui inspire des grimaces comiques et ce sont ces grimaces qui, par une sorte d'hyperesthésie, expriment réellement sa souffrance.

Max Waller, en donnant ses *Airs de flûte* à *la Jeune Belgique* sous le pseudonyme de Siebel, ne songeait pas à en composer une œuvre. Il les lisait à ses amis négligemment, timidement, comme d'éphémères piécettes écloses d'un caprice. Ces pièces réunies sous le titre de *La flûte à Siebel* composent, avec un petit roman intitulé *Daisy*, son œuvre posthume.

A l'entrée de l'été de l'année 1888, Waller, malade, s'était réfugié dans un coin de campagne du sud de l'Angleterre. Il envoyait à sa revue des *Lettres de son cottage*, lettres tout imprégnées du calme dont l'enveloppait le paysage reposé d'alentour. Il semblait se trouver bien, se plaignait seulement de manger tout le temps du mouton sous toutes les formes. Il n'arrêtait pas de sourire et de vouloir rire... bien qu'il mourût lentement.

Une de ces lettres, où il note les sensations de son arrivée à la campagne, contient l'embryon de *Daisy* :

« Tiens, il fait gentil par ici. On descend les malles; la porte du jardin s'ouvre; nos pas font crépiter joyeusement le gravier; je suis chez moi. Un tout petit feu est allumé pour le plaisir; un grog de brandy : dodo! Et dodo sur une exquise vision.

« Dans cette salle à manger, une tête blonde couronnée de dentelle, robe de brocart échancrée sur une poitrine jeunette, taille allongée, les mains cachées dans un manchon de grèbe.

« Et ce vieux tableau du dernier siècle me sourit en me

Digitized by Google

disant : *Welcome! Welcome!...* Ne pense plus à rien ; laisse-toi bercer par la vie, loin des ennuis, des chagrins, des grosses peines qui vous font tomber les cheveux et les espoirs!... *Welcome!...* Il n'y a plus que des arbres, du vent, de l'air, et s'il pleut ce ne seront pas des larmes et s'il tonne ce ne seront pas des colères. »

Il n'y a, en effet, ni larmes ni colères dans ce roman qui commence et finit en récit, dans ce roman où il a mis, comme eût dit Edmond de Goncourt, de la réalité dans du rêve mêlé à du souvenir.

Daisy, c'est la jeune fille du portrait, la jeune fille au manchon de grèbe, qui a salué le poète à son entrée au cottage ; à côté d'elle, il y a Joe, son frère, un type de gentilhomme campagnard ; il y a William Turner, figure imaginée d'après celle du grand peintre anglais dont Waller avait admiré les tableaux à la *National Gallery*. Enfin, à l'arrière-plan, lord Grévil, le père. Ces personnages vivent d'une vie intime, sans secousse apparente, comme au lointain d'un rêve que favorise le calme profond, le doux recueillement du paysage.

C'est une histoire d'amour.

Elle se résume de la façon la plus banale et la plus brève. Daisy aime Turner. Turner aime — ou *croit aimer* — Daisy. Quelque chose les sépare et Daisy meurt de chagrin. Ce qui les sépare dans cette première version, la seule que nous ayons du roman de Waller, c'est le coup de fusil maladroit de Turner qui tue accidentellement Joe au cours d'une partie de chasse. Mais, dans l'esprit de Waller, cette version n'était pas définitive. Il avait l'intention de remanier son livre et d'en amener le dénoûment d'une manière moins factice. Comment? Nous ne le savons pas, mais il nous est permis de supposer que c'eût été par le développement logique des caractères. Ces caractères sont nettement tracés. Turner, c'est l'artiste, c'est l'homme d'imagination ; Joe, c'est l'homme d'action. En supprimant, par malheur, le bon Joe, Turner supprime son propre bonheur. Voulait-il réellement ce bonheur ou ne souhaitait-il pas secrètement et pour ainsi dire à son insu de poursuivre la vie tourmentée qui alimentait son génie? Voilà

Digitized by Google

la question, voilà le conflit par quoi se dramatise ce petit livre qui appartient, comme le précédent, à l'*adolescence* d'une littérature aujourd'hui en maturité et en force.

Dira-t-on que, sous les piles de romans, de poèmes et de drames publiés ici depuis quinze ans, ces pages au pastel se sont effacées un peu? Je ne le crois pas. Mais qu'importe, puisque Waller n'est pas là tout entier!

Je le répète, ce mélancolique aimait la vie. Il avait le corps souple, le regard plein de hardiesse et d'agréable impertinence. Il avait la parole aisée, le geste délié et précis.

Ce jeune homme de lettres était un homme de belle et généreuse action. Il a éveillé autour de lui des forces, il a suscité des communions; il a créé, dans une atmosphère mortelle aux lettres, un organisme littéraire capable de vie : *la Jeune Belgique*, et c'est pour cela surtout que nous voulons l'honorer.

Il ne s'agit plus ici de quelques livres : il s'agit d'un fait historique, d'une série de manifestations et d'actes qui instaurèrent un mode, nouveau chez nous, de culture sociale.

Dirons-nous que, sans cette *Jeune Belgique*, où il a mis aussi beaucoup d'art, il n'y eût pas eu d'écrivains en Belgique? Nullement! Il y en avait; il y en avait de grands, comme Octave Pirmez, Charles Decoster, Camille Lemonnier, et l'on allait voir venir à leur suite ceux que Waller rencontra et qu'il groupa. L'instant, sans doute, était favorable; les éléments s'offraient; mais, s'il n'était pas venu, lui, avec sa folle initiative et son audace, des jeunes gens qui s'essayaient à l'art d'écrire, combien se seraient découragés, combien se seraient exilés plutôt que de travailler dans l'isolement qui glace et qui déprime?...

Une petite revue d'étudiants paraissait à Bruxelles, dirigée par M. Albert Bauwens. Waller s'était avisé de l'acheter, de la transformer. De la maisonnette, il avait fait une large maison. Il en avait ouvert les portes et les fenêtres; il y avait allumé un beau feu pétillant, comme on fait dans une maison neuve au printemps : ce qui ne devait être qu'un feu de paille devint un foyer ardent!

Waller avait mis la joie au cœur de ses compagnons; il leur

Digitized by Google

avait communiqué son enthousiasme et sa foi. Désormais, ils se sentirent assez forts pour se moquer du dédain d'alentour, assez forts pour écrire à leur guise... et pour agir; car ils avaient presque tous, comme lui, le goût de l'action. La maison était bruyante. Quelques-uns, plus méditatifs ou préoccupés de leur œuvre personnelle, ne prenaient point part à la vie collective. Ils envoyaient de loin à la revue leur prose et leurs vers. Mais Giraud, Gilkin, Eeckhoud, Verhaeren, Nautet jouèrent un rôle actif dans la petite troupe que Waller menait à la bataille avec son esprit satirique et sa verve de polémiste.

Je ne sais combien de Belges ont lu ce livre si intéressant de M. Eugène Baie l'*Épopée flamande*. L'auteur y raconte les efforts des premiers habitants des Flandres pour adapter à la vie un pays « fait de vingt lieues de marais. »

Dans un autre ordre et toutes proportions gardées, l'effort de la *Jeune Belgique* ressemble à celui-là.

Littérairement, la Belgique de 1880 n'était qu'un vaste marais. Il fallait la rendre habitable et praticable, et, pour cela, des actes étaient nécessaires.

Dans le cas présent, j'appelle *actes* les batailles de plume contre le mauvais vouloir et la routine des grands pontifes. J'appelle *actes* aussi, la commémoration de quelques aînés, l'hommage aux morts et ce banquet fameux de 1883, cette « Pâque littéraire » où toute la *Jeune Belgique* acclama Camille Lemonnier.

Waller et ses compagnons étaient partis pour une promenade. Ils se trouvèrent engagés dans une importante campagne. Waller y alla de tout son esprit, de tout son entrain et la campagne fut amusante. La collection de *la Jeune Belgique* en témoigne. On peut prendre plaisir à en feuilleter les tomes. Ils sont bourrés de vie chaude et de documents très humains. Si les épigrammes, les mots comiques que Waller y semait ont perdu leur actualité, il en demeure tout de même quelque chose, et c'est : la franchise du geste.

Pour les personnes qui veulent seulement se renseigner, je citerai l'*Histoire des lettres belges d'expression française* et

Digitized by Google

notamment le premier volume de cette histoire où Francis Nautet a relaté de la manière la plus exacte et la plus concise les différentes phases et les incidents du mouvement *Jeune Belgique*.

Plus on s'éloigne de ce mouvement, plus il convient de n'en voir que les grandes lignes, mais les chercheurs et les curieux y trouveraient mainte anecdote qui marque la droiture et le bon sens de Waller. Il n'avait pas plus de faux amour-propre que de doctrine.

La vérité, pour lui, c'était la grande inconnue... dont on a le respect un peu moqueur : il en aimait les apparences.

Trop spirituel pour être vaniteux, trop généreux pour être jaloux, il adorait l'art plus que lui-même. Son esprit, prompt à changer de point de vue, voulait s'éclairer de toutes parts. Quand la lumière ne se faisait pas, il disait : « Je ne comprends pas! » Il était loyal.

Sa loyauté a contribué, autant que son habileté, à maintenir, en union intime, les écrivains de *la Jeune Belgique*. Je l'ai dit, il était l'âme de la maison. Du jour où l'âme disparut, la maison *devait* tomber en ruines. Cela n'arriva pas tout de suite, mais, peu à peu, dans la suite...

Max Waller est mort le 6 mars 1889.

Au lendemain de sa mort, nous avions songé à lui élever un monument; je ne dis pas une statue, un monument... modeste, dans quelque square ombreux, parmi du feuillage et des fleurs.

Pour des raisons qu'il serait inopportun de rappeler ce premier projet n'aboutit pas. Les sommes déjà souscrites furent affectées à la publication de *La flûte à Siebel* et le médaillon que le sculpteur Lagae avait offert à la famille Warlomont fut apposé sur la tombe du cimetière d'Hofstade.

Quinze années ont passé.

Une nouvelle génération d'écrivains a grandi en Belgique. Par l'initiative des rédacteurs du *Thyrse*, le souvenir refleurit enfin.

Les jeunes d'aujourd'hui reprennent notre projet. Dans l'image de Max Waller, ils ont vu le symbole de leurs aspira-

Digitized by Google

tions. Grâce à eux, cette image se dégage du temps ; elle va reprendre son éclat très particulier et sa signification véritable. A l'auteur de ces deux livres délicats, *La flûte à Siebel* et *Daisy* l'hommage de quelques esprits peut suffire ; mais celui qui fut le fondateur et le chef de *la Jeune Belgique* a droit au souvenir de tous.

MAUBEL.

Digitized by Google

L'AVENTURE DE PIERRE OLRY

I

A mi-chemin entre Crécy et Villiers, il y a une auberge isolée. Assis contre la glycine qui en tapisse la façade, Pierre Olry dégustait une omelette. Comme il avait marché depuis l'aube et que midi sonnait dans tous les clochers d'alentour, il se sentait fort en appétit. L'enseigne : *Au repos des rouliers,* n'était d'ailleurs point pour le faire passer outre.

En effet, ce jeune homme n'attachait aucune importance au gîte ni à la nourriture. Il dormait parfaitement sur une paillasse de maïs garnie de draps gris et rudes comme le cuir d'un pachyderme. Faute de mieux, il s'accommodait d'un quignon de pain de seigle et d'un triangle de Brie. Quant à la boisson, quelques lampées d'eau fraîche lui semblaient aussi délectables que les vins les plus illustres de la cave paternelle.

Aussi, lorsqu'il avait avisé l'auberge, s'était-il tout de suite décidé à y prendre son repas, d'autant que le site lui plaisait, que le soleil de juin surchauffait l'atmosphère et qu'il y avait encore deux kilomètres, sans presque d'ombrage, à parcourir avant d'atteindre Crécy.

Tout en mangeant son omelette, que devait suivre une platée de pommes de terre au lard, Pierre considérait le paysage. Une rangée de hauts peupliers bordait un fossé de l'autre côté de la route. Par les intervalles de la colonnade que formaient leurs fûts sveltes, on découvrait une prairie aux graminées mûres pour la faux et, plus loin, la rivière du Morin

Digitized by Google

dont l'eau paresseuse miroitait parmi de grands roseaux et des bardanes.

Surtout à cause des peupliers, Pierre se félicita de s'être arrêté là. Il aimait tous les arbres; mais ceux-ci étaient de ses favoris. Leur écorce finement cannelée, l'élégance de leurs proportions, la façon gracieuse dont leurs branches s'effilent vers le ciel, cette sensibilité qui fait frémir leur feuillage lors même que pas un souffle n'agite l'air, tout en eux le ravissait.

« Dès que j'aurai mangé, se dit-il, j'irai m'étendre à leur pied. Je m'assoupirai en écoutant la musique chuchoteuse qu'ils adaptent au poème de l'été. A coup sûr, ils me chanteront en songe de ces cantilènes qui dissipent le souvenir des bavardages humains. »

Il avait quelque motif de préférer le murmure des frondaisons à la voix de ses semblables. Fils d'un procureur de la République qui épandait, à domicile comme au tribunal, sa faconde intarissable, avocat lui-même, il avait plaidé pendant quelques mois, pour obéir aux traditions de sa famille. Mais la chicane l'avait bientôt rebuté. Il s'était aperçu qu'il n'existait guère de rapports entre son équité naturelle et le fonctionnement de cette mécanique à soupapes versatiles qu'on est convenu d'appeler la justice. Puis le milieu où se congelaient ses parents — bourgeoisie pesante, magistrats gourmés, politiciens solennels — l'ennuyait profondément. Il n'en partageait ni les opinions ni les appétits. Rêveur, épris de littérature et d'art, il s'isolait ou, aux heures d'expansion, ne fréquentait que des réfractaires à la parade sociale. Il estimait, comme eux, qu'un beau vers offre plus d'intérêt qu'un beau dividende et que les valeurs de bourse ne signifient pas grand'chose auprès des valeurs harmonisées sur les toiles d'un bon peintre.

Quant aux femmes, il pensait, avec Schopenhauer, que ce sont de petits animaux à cheveux longs et à esprit court dont il importe de se méfier.

Il n'allait pas tout à fait jusqu'à mettre en pratique l'aphorisme de son ami, le philosophe débraillé Rudières, qui avait coutume

Digitized by Google

de dire : « J'aimerais mieux garder un troupeau d'oies que les convenances. » Mais il lui arrivait, lorsqu'il fallait absolument qu'il assistât aux mercredis de sa mère, de trouer d'une boutade barbelée le voile de sentiments distingués dont maints héros de salons s'ennuagent pour combiner d'aimables coquineries.

Cette franchise intempestive lui avait valu force reproches jaillis de la bouche aux lèvres bien rasées du procureur. C'est pourquoi, dans le but d'éviter le retour de ces réquisitoires, il fuyait Paris le plus souvent possible.

C'est ainsi qu'il avait pris un train de nuit à la gare de l'Est et qu'il en était descendu à Lagny à temps pour voir le soleil se lever sur la Marne. Ensuite, il avait flâné tout le matin, parmi des vergers luxuriants et des villages fleuris de roses trémières et de glaïeuls. Enfin, sa promenade l'avait conduit *Au repos des rouliers*.

Les pommes au lard et quelques cerises absorbées, la patronne de l'auberge lui versa un liquide trouble et fumant qu'elle affirmait être du café. Pierre admira la carrure et le teint enluminé de cette femme puissante. Il remarqua qu'elle le dévisageait avec curiosité, grillant d'interroger ce personnage de mise correcte, qui ne portait point de baluchon et dont les mains blanches indiquaient un oisif.

Ce n'était pas un besogneux, puisqu'en payant il avait laissé voir de l'or. On ne l'avait jamais aperçu dans le pays. Pourquoi et comment se trouvait-il là ?

Pierre s'amusait à l'observer, tournant autour de lui, effaçant les plis de la nappe, grommelant des menaces à l'adresse de la servante qui avait cassé un saladier, n'osant, malgré son désir, entamer la conversation.

Il eut pitié d'elle et, pour la soulager des paroles qu'elle retenait à grand'peine, se contenta de dire :

« Il fait chaud. »

Ce fut comme s'il avait déclanché un ressort. L'aubergiste posa la cafetière sur la table et donna cours au flux qui l'oppressait :

Digitized by Google

« Ah! oui, monsieur, ça c'est vrai qu'il fait chaud... Et mon homme qui est parti à la foire de Mormant pour acheter un cheval! Il va suer rapport qu'il a de la corporence... Mais c'est un bon temps pour les foins; seulement faudrait un peu de pluie pour la légume. »

Elle s'interrompit, quêtant une réponse.

« Oui, dit Pierre.

— Peut-être bien, reprit-elle, que monsieur en vend des chevaux? »

Le jeune homme ne présentait nullement l'aspect d'un maquignon; mais c'était une amorce aux questions à venir.

« Non, dit Pierre.

— Ah! c'est un joli temps pour se promener, répéta la patronne.

— Oui, dit Pierre. »

Intrépide, elle poursuivit :

« Est-ce que monsieur vient de loin?

— Non, dit Pierre. »

Ce laconisme persistant déconcerta quelque peu la bonne femme. Cependant, comme Pierre regardait une villa d'assez belle apparence et dont la façade blanche éclatait au soleil sur une colline, de l'autre côté de l'eau, elle s'empressa de le renseigner :

« C'est à Mme Étiévant... Une propriété bien cossue.

— Tiens, remarqua Pierre, Madame Étiévant villégiature donc par ici?

— Monsieur la connaît?... Je ne sais pas si elle fait ce que monsieur dit. Mais la maison là-bas lui appartient... Oh! c'est une bonne personne. Remuante, par exemple : elle est toujours à courir en automobile. Il y en a même qui disent que c'est drôle de brûler ainsi, tout le temps, les routes, seule avec un chauffeur. »

Pierre ne releva pas cette appréciation. Comprenant enfin que ses tentatives pour le faire causer seraient en pure perte, l'aubergiste finit par se résigner à le laisser tranquille. Elle

Digitized by Google

débarrassa la table, puis s'engouffra dans l'antre de sa cuisine d'où l'on entendit bientôt sa voix grondeuse vouer à la malheure la salariée coupable d'un bris de vaisselle.

Un vent léger s'éleva qui dispersait sur la route les pétales de la glycine et se balançait avec de petits rires brusques dans les branches des peupliers. Pierre alluma une cigarette et fut savourer l'ombre et le frais sous le plus proche de ces arbres. Le talus, en pente douce, du fossé lui offrit une couche agréable. Des marguerites et des scabieuses y fleurissaient l'herbe molle. Il s'y étendit et, tout en soufflant de la fumée, se mit à rêver autour de Mme Étiévant.

Il l'avait vue, à plusieurs reprises, dans le salon de sa mère. C'était une jeune veuve, svelte et brune, dont les toilettes d'un goût discret et la réserve, relevée d'un sourire à part soi, formaient un contraste significatif avec l'attiffement gauche et les lourds papotages des autres visiteuses.

Il se la remémora par une après-midi de l'hiver précédent. Elle était assise sur un pouf d'un jaune cruel et sa main fine caressait la loutre de son manchon. Il avait admiré ses yeux d'aventurine où frétillait une flamme malicieuse et que surmontaient des sourcils très noirs, si minces qu'ils semblaient tracés au pinceau. Elle n'avait ouvert la bouche que pour émettre deux ou trois phrases enjouées, accueillies, dans ce milieu réfractaire, par un silence glacé. Toutefois, comme elle était riche, on lui témoignait d'habitude de la considération. Mais, ce jour-là, dès qu'elle avait eu pris congé, une prude, bardée jusqu'au menton de laine austère, pris texte de son élégance, pour distiller, avec l'approbation en sourdine de la compagnie, quelque vinaigre sur son compte. Il était évident qu'on ne lui pardonnait guère d'avoir de l'esprit et de vivre avec indépendance, sans souci des commérages.

Pierre, réfugié dans l'angle d'une fenêtre, à demi-caché par un rideau, ne perdait pas un mot, Mme Étiévant lui avait plu, tant à cause de sa beauté que par son intelligence primesautière. Il se sentait enclin à l'excepter de la méfiance dédaigneuse où il tenait, en général, les femmes.

Digitized by Google

Aussi quand la sèche personne qui la dénigrait eut conclu en proclamant qu'elle la croyait « un peu inconséquente », il se leva et dit du plus grand sang-froid :

« Elle est très conséquente avec elle-même, puisqu'elle se conduit à sa guise et que, sûrement, elle se moque des pécores médisantes qui la blâment. On ne peut que l'en féliciter. »

Une rumeur réprobatrice courut. Enchanté de l'effet produit, après un bref salut circulaire, il s'esquiva. Il était temps, car sa mère levait les yeux au plafond et joignait les mains en s'exclamant. tandis que le procureur brochait déjà des babines pour le semoncer...

Le rappel de cette scène le fit rire tout haut. Puis il se souvint que, depuis, Mme Étiévant avait essayé de l'apprivoiser et de le faire causer. Elle lui avait marqué qu'elle prenait de l'agrément à l'entretenir comme si elle savait qu'il l'avait défendue contre les coups de bec des pies-grièches de la cage mondaine. Sans doute, elle lui avait décoché quelques plaisanteries de bon ton sur son humeur morose. Mais, voyant qu'il se refrognait davantage, elle n'avait pas insisté. Et afin de le dérider, elle s'était mise tout de suite à railler spirituellement les travers de la société où tous deux se rencontraient. Il avait répondu, s'était animé, l'avait traitée en camarade, si bien qu'ils se séparèrent fort satisfaits l'un de l'autre.

« C'est une charmante femme, se dit Pierre, et, sans fatuité, je crois lui avoir laissé une assez bonne impression de moi... Cependant, continua-t-il, après réflexion, ne nous emballons pas. Voici quatre mois que je ne l'ai plus revue et il est vraisemblable qu'elle m'a tout à fait oublié. Mettons que ce soit une oiselle de tête un peu moins vide que celle de ses pareilles. N'empêche qu'elle aime à coqueter. Je l'ai amusée parce qu'elle m'a pris pour un Alceste qu'elle trouvait drôle d'humaniser. Elle se donna le plaisir de faire valoir son esprit — car elle en a et de la séduction également — et de lisser son plumage devant moi. Mais, entretemps, des fleuves ont coulé sous des douzaines de ponts. Et, à cette heure, je dois occuper dans sa

Digitized by Google

mémoire juste la même place que ses toilettes de la saison dernière. Donc, n'y pensons plus... »

Il y pensa tout de même. Enfoui dans les gramens, dont les panaches inclinés lui frôlaient la face, il mordillait une scabieuse en se demandant s'il n'allait pas traverser la rivière et se présenter à la villa, « comme par hasard ».

« Non, reprit-il, si peu soumise qu'elle se prétende aux fameuses convenances, comme elle ne m'a pas invité et que, du reste, tout le monde est censé ignorer son séjour dans ce pays, ma visite lui paraîtrait incongrue... Mais j'y songe : puisqu'elle cultive la déplorable manie de l'automobile, rien ne s'oppose à ce qu'elle passe sur cette route... Eh bien, je vais l'attendre, et jusqu'à ce soir, s'il est nécessaire, car, vraiment, j'aime à la voir et à causer avec elle plus qu'avec n'importe qui. »

Il jeta sa fleur et colla sa joue contre le sol, en se donnant, par fausse honte, le prétexte de faire la sieste. En réalité, c'était pour vérifier si, dans cette posture, il n'entendrait pas de plus loin le bruit saccadé de la machine roulante dont il espérait le passage.

Les dieux le favorisaient, car il perçut bientôt un râle significatif qui venait du côté de Villiers et qui s'accroissait rapidement.

Pierre se redressa, les yeux fixés sur la route, son cœur battait fort. Il le sentit et s'en vexa, ne voulant pas admettre qu'il put éprouver pour M^me^ Étiévant autre chose qu'une vague sympathie. C'était encore un trait de son caractère de considérer toute velléité amoureuse comme une faiblesse qui l'humiliait.

« Si c'est elle, se dit-il, et qu'elle m'aperçoit, je ne lui témoignerai que la plus froide politesse. »

L'automobile parut, d'abord toute petite, dans la distance. Elle se rapprocha; Pierre constata qu'elle portait un homme occupé au volant de direction et une femme svelte, la tête entortillée d'une gaze épaisse, mais dont la silhouette ressemblait fort à celle de M^me^ Étiévant.

Digitized by Google

Il n'y put tenir, se leva, sauta sur le chemin et s'avança vers la machine. La dame l'aperçut, leva son voile, pour mieux distinguer, et fit un geste de surprise. C'était bien elle et il était reconnu.

Quand ils furent près de se croiser, Pierre s'arrêta et ôta son chapeau. Mme Étiévant dit quelques mots au chauffeur, qui stoppa aussitôt. Elle descendit vivement de la machine et vint au jeune homme, la main tendue. Elle souriait; il la trouva délicieuse dans sa robe de flanelle crème, un peu décolletée, qui mettait en valeur les grâces de son buste.

« Ah! dit-elle, Monsieur Olry... Par quel hasard? Votre ourserie aurait-elle eu l'idée de me poursuivre jusqu'ici pour me croquer toute vive? »

Pierre, mi-content de cet accueil, mi-froissé qu'elle le raillât, crut devoir mettre son point d'honneur à répondre brusquement :

« Point du tout, madame; c'est, en effet, le hasard qui est cause de notre rencontre. »

Elle pencha coquettement la fête, avec une petite moue; ses yeux bruns scintillaient à travers ses cils entreclos. Elle reprit gaîment :

« Eh bien, moi, j'en suis heureuse, et j'entends vous infliger ma compagnie, dussé-je vous mettre au supplice. »

Pierre ne put tenir à tant d'amabilité. Il expliqua tout de suite, et, peut-être, avec plus de chaleur que la circonstance ne le comportait, qu'ayant appris qu'elle passait fréquemment sur cette route, il avait nourri l'espoir de la surprendre.

« Donc, ajouta-t-il, je serais ravi si vous permettez que je m'attache à vos pas ; ce sera de votre faute si je vous ennuie.

— Vous ne m'ennuierez pas, s'écria-t-elle, j'aime beaucoup à vous taquiner. »

Pierre chercha par quelle fadeur il pourrait riposter à ce compliment. Peu expert au fleuretage, il ne trouva rien.

Ils allèrent côte à côte. Mme Étiévant décrivait son installation lorsqu'elle s'aperçut que Pierre était distrait et se retour-

Digitized by Google

nait souvent, d'un air bourru, vers le chauffeur qui suivait à petite allure. Elle s'arrêta, et appelant du geste ce comparse, elle lui dit :

« Retournez à la maison; je rentrerai à pied. »

L'automobile fit un tête à queue savant et fut bientôt hors de vue.

Mme Étiévant reprit : « Avez-vous pensé quelquefois à moi? »

Pierre la dévisagea comme si cette question recélait quelque piège.

Elle offrait la mine la plus ingénue. Pourtant il crut voir un pli de malice se dessiner au coin de sa lèvre et se dit : « Elle attend un madrigal et se prépare à s'en moquer. »

« Si je vous demandais la même chose, interrogea-t-il, me répondriez-vous?

— Certainement, et pourquoi pas?... J'ai pensé à vous.

— A supposer que ce soit vrai, je voudrais... »

Elle l'interrompit vivement : « Que signifie ce doute ? Ne vous estimez-vous pas assez pour admettre qu'on se soucie de vous ailleurs qu'en votre présence ?

— Là ne vous fâchez pas! Je n'ai pas eu l'intention de vous offenser. Mais, après tout, il n'y aurait rien de surprenant à ce que vous m'ayez oublié. Tant d'autres objets ont pu vous distraire : les meubles de votre villa, votre automobile, que sais-je?... Maintenant, par rencontre fortuite, nous nous sommes retrouvés. Vous jugez à propos de me persuader que j'ai marqué dans votre souvenir. C'est de la politesse; j'aimerais mieux de la franchise. »

Mme Étiévant l'écoutait fort tranquillement. Dès longtemps elle avait étudié le caractère tout d'une pièce du jeune homme. Il lui plaisait parce qu'il se différenciait des mondains dont sa fortune et sa beauté lui attiraient les hommages insipides. Elle comprit qu'il s'éprenait d'elle, mais que, par prévention à l'égard des femmes, il ne la voyait pas telle qu'elle était : sincère et goûtant la sincérité chez autrui. Elle se promit de

Digitized by Google

mettre Pierre en confiance afin de cueillir en lui ce qu'elle appréciait le plus : un sentiment vrai.

Comme elle se taisait, Pierre s'alarma. Les phrases acerbes qu'il venait de lancer lui parurent soudain d'énormes sottises. Il se figura qu'elle allait le quitter sans autre explication, et cela le bouleversa au point qu'il s'écria d'une voix piteuse :

« Vous êtes en colère ? »

Il semblait si contrit que Mme Étiévant éclata de rire. Pierre rassuré fit chorus. Lui prenant alors le bras, elle dit :

« Puisque vous invoquez la franchise, parlons franchement. Au surplus, c'est ma coutume. Mais vous êtes trop porté à mal penser de mon sexe pour vous en être aperçu. Laissez-moi donc vous affirmer, *une fois pour toutes*, que lorsque quelqu'un me paraît digne de mon attention, je ne cherche ni à le lui dissimuler ni à le déconcerter par des alternatives de bon accueil et de froideur. J'ignore la coquetterie : je donne mon amitié ou je ne la donne pas. Je vous ai dit que je prenais du plaisir à causer avec vous c'est la vérité. Il n'y a là rien que de très simple; vous auriez donc tort de persister dans le soupçon que je médite de m'amuser de vous... Me croyez-vous?

— Certes, s'écria Pierre, je vous crois. De votre côté, vous comprenez, n'est-ce pas, qu'ayant trouvé la fausseté et les grimaces chez beaucoup d'autres femmes, j'avais sujet de me montrer ombrageux. Mais auprès de vous, je me sentirai désormais comme auprès d'un ami... Ce n'est pas assez dire, car vous m'êtes plus qu'un ami. Votre beauté m'émeut, votre esprit me transporte! Je vous en préviens, il ne se passera guère de temps avant que je vous adore.

— Que d'enthousiasme, répliqua Mme Étiévant, en lui tapotant le poignet pour le calmer. Nous n'en sommes pas encore là. Vous passez sans transition du pôle au tropique. Quant à moi, souffrez que je me tienne dans la région tempérée. Plus tard...

— Plus tard? Quoi, puis-je espérer que bientôt?...

— Nous verrons... En attendant, contentons-nous de

Digitized by Google

l'amitié. Et pour sceller notre entente, apprenez-moi un peu comment il se fait que vous recherchiez avec tant d'application la solitude et pourquoi, dans le monde, vous vous montrez si morose et si agressif. Je ne crois pourtant pas que vous y ayez beaucoup pâti ?

— Je mentirais, dit Pierre, si je prétendais que la comédie mondaine m'ait causé de profonds chagrins. Elle m'ennuie hors de toute mesure ; mais les femmes qui s'y attribuent un rôle me laissent le cœur trop en repos pour que leurs artifices me fassent souffrir. Les hommes, je résumerai mon impression sur eux en les définissant des cadavres ambulants et figés dans la glace. Or, aimant la vie intense, sans masques et sans voiles, je grelotte à leur contact. Bref, il m'est impossible de respirer à l'aise parmi tant de mensonges et de conventions... Tenez, ce que j'éprouve est fort bien expliqué dans une page d'un livre que j'ai là. Je vous la lirais bien, mais vous me prendriez pour un pédant.

— Pas du tout, je suis fort curieuse de la connaître. »

Pierre tira le volume de sa poche, l'ouvrit à une page marquée et lut : « Nous autres Européens, tout ce qui nous entoure est plus ou moins désagréable. Toutes les relations sont beaucoup trop artificielles et trop compliquées. Notre nourriture, notre manière de vivre, tout est contre nature. Dans notre commerce social, il n'y a ni vraie affection ni bienveillance. Tout le monde est plein de finesse, de politesse, mais personne n'a le courage d'être naïf, simple et sincère. Aussi un homme honnête, dont la façon de penser et d'agir est conforme à la nature, se trouve dans une situation gênante. On souhaiterait souvent d'être né dans les îles de la mer du Sud, chez ceux qu'on appelle les sauvages, pour sentir, une fois, la vraie nature humaine sans arrière-goût de fausseté. »

Il rempocha le livre et continua : « C'est Gœthe qui a dit cela dans ses conversations avec son *famulus* Eckermann. C'était exact de son temps ; ce l'est encore davantage aujourd'hui. N'êtes-vous pas de cet avis ? »

Digitized by Google

Mme Étiévant rêva un peu avant de répondre:

« Peut-être, dit-elle enfin, Gœthe a-t-il raison. Mais croyez-vous que cette boutade, telle qu'il la confiait à un intime, il l'eût répétée aux visiteurs qui affluaient chez lui? Quoique je ne sois qu'une ignorante, il me semble avoir lu qu'il se montrait plein d'urbanité dans les relations sociales, et que même les fâcheux se louaient de son accueil. Eh bien, je voudrais que vous suiviez son exemple. Vous ne prétendez sans doute pas réformer les petitesses et les conventions dont vous vous plaignez? Évitez le monde puisqu'il vous déplaît. Mais quand les circonstances vous obligeront absolument d'y paraître, tâchez de vous plier aux contraintes qu'il impose, au lieu de les rejeter à grand fracas. Vous n'en trouverez que plus de plaisir à les critiquer lorsque vous converserez avec un ami qui partage vos sentiments. Avec moi, par exemple, qui sais me grimer en mondaine quand il le faut et qui redeviens une personne naturelle dès que je le puis... Car, aussi bien que vous, j'aime le naturel sans cependant pousser cette inclination jusqu'à montrer clairement aux sots que je les juge selon leur mérite.

— Croyez-vous qu'ils vous en sachent gré? On vous déteste et l'on vous calomnie.

— Je ne l'ignore pas. Mais je n'ignore pas non plus, ajouta-t-elle avec un regard affectueux, qu'il y a des paladins pour me défendre. Ces vétilles importent peu; et vous ne vous imaginez pas à quel point le mal qu'on dit de moi me divertit sans m'étonner. L'essentiel, je vous le répète, c'est de mettre de la mesure dans vos rapports avec les indifférents comme avec les malveillants. Je serais heureuse de vous le persuader, ne fût-ce que pour vous éviter des ennuis lorsque nous nous rencontrerons plus tard dans les salons. Car, il n'est point du tout nécessaire que nous affichions notre bonne entente ni surtout que vous releviez des propos dont vous devez mépriser la perfidie, puisque je le fais moi-même.

— Ah! dit Pierre, je préférerais que vous vous montriez toujours naturelle, dans les salons comme sur cette route.

Digitized by Google

— Comment, s'écria-t-elle en riant, exigeriez-vous que je me conduise chez votre mère comme une sauvagesse de la mer du Sud?

— Hé, n'allez plus dans le monde! Pour moi, j'enverrais volontiers au diable ces réceptions, ces dîners, ces soirées qui me mettent sur le gril. Nous nous verrions constamment... Ce serait délicieux!

— Voilà encore que vous exagérez. Pourquoi ne pas me proposer tout de suite de vivre avec vous? Non, mon ami, si vous le voulez bien, je ne modifierai en aucune manière mes habitudes. Il n'y aura de plus que vos visites chez moi; et j'espère qu'elles seront fréquentes. Je compte également multiplier les occasions de promenades en tête-à-tête avec vous. Vous me direz tout ce qui vous passera par la cervelle. Je saurai vous répondre selon votre humeur. Vous verrez que ce seront des heures charmantes, d'autant plus que nous serons seuls à les égrener. Quant au monde, je vous le répète, si vous tenez à me plaire, vous lui ferez bon visage, ou du moins vous lui montrerez le masque d'aménité superficielle qu'il exige. Soyez assuré que nous prendrons notre revanche en le raillant à loisir dans nos conversations... Est-ce entendu?

— C'est entendu, acquiesça Pierre, ce programme est trop séduisant pour que je ne vous fasse pas le sacrifice de mon... ourserie. En tout cas, j'y tâcherai; et je vous jure que je serai bientôt apte à vous réciter les chapitres les plus... frigorifiques du code de civilité... Plaisanterie à part, je me proclame vôtre en toute obéissance.

— Parfait! A présent que nous nous sommes expliqués, parlons d'autre chose... Aimez-vous ce pays?

— On y voit, dit Pierre, d'exquis peupliers. Avez-vous remarqué la grâce de ces arbres? Palpiter harmonieusement, c'est toute leur existence. Ils ne s'attachent au sol que juste ce qu'il faut pour se nourrir. Voyez comme ils se baignent avec volupté dans le bleu de l'air. Écoutez-les chanter une douce ode au soleil qui les caresse. Pourtant, d'habitude ils sont plutôt

Digitized by Google

mélancoliques, surtout à la fin de l'automne, lorsque leurs feuilles prennent une teinte de safran, que le ciel gris les opprime et qu'un vent froid les flagelle ; ils ont alors de larges sanglots et des soupirs tremblés qui s'épandent en musique de deuil, sur le grand silence de la campagne.

— C'est vrai, approuva Mme Étiévant, une âme triste habite les peupliers. Ils ne sont gais, dirait-on, que par surprise. Je le sens comme vous.

— J'en suis bien aise, reprit Pierre, ce sera une sympathie de plus entre nous... Mais j'espère que, comprenant les peupliers, vous ne négligez pas pour cela les autres arbres? Soyez sûre que tous valent d'être vénérés. Ce sont des ancêtres qui nous convient aux pensées graves.

— Vous avez raison : il y a en eux quelque chose de paternel. Je me souviens qu'étant petite fille, j'avais pris pour confident de mes peines un vieux sapin qui faisait la pyramide sur une pelouse, dans le parc de la propriété où résidaient mes parents. Quand j'avais été grondée, j'allais me cacher sous ses branches basses. Elles formaient une sorte de hutte en s'inclinant jusqu'à terre. Là-dessous, dans l'ombre bleuâtre qu'embaumait l'odeur de la résine, je me blottissais pendant des heures. Je pleurais, je contais mes chagrins au bon arbre et, lorsque le vent imitait le bruit lointain des vagues parmi ses aiguilles serrées, il me semblait entendre sa voix profonde me consoler.

— Moi, dit Pierre, quand j'étais enfant, je n'avais qu'une idée : faire pousser partout des arbres. Comme nous logions près du bois de Boulogne, j'y ramassais les glands tombés et je les enfouissais dans les parterres de notre jardin, ce qui suscitait la fureur de notre jardinier parce que je bouleversais les plates-bandes où il mettait son orgueil... Cette manie m'est d'ailleurs restée : je ne puis découvrir un coin de terre nue sans désirer y voir un arbre. C'est au point qu'arpentant, en la saison propice, les régions ravagées par les incendies de ma chère forêt de Fontainebleau, je bourre mes poches de glands, de châtaignes et de faînes. Je fais des trous dans le sable avec ma

Digitized by Google

canne et j'y dépose ces semences dans l'espoir qu'elles donneront, un jour, de beaux arbres.... J'ai parfois réussi : il y a au fond des gorges d'Apremont de petits chênes qui me sont dus et qui ne demandent qu'à prospérer.

— Comment, s'écria Mme Étiévant, vous fréquentez la forêt de Fontainebleau et vous ne me le disiez pas ? Savez-vous que j'en raffole, moi aussi. Il faudra que nous nous y promenions ensemble.

— Allons-y tout de suite !

— Je le voudrais... Malheureusement, je ne puis. J'ai chez moi une tante qui compte y rester encore trois mois. Je ne saurais l'abandonner ainsi, d'autant qu'elle est fort susceptible et trouve déjà mauvais que je m'absente quelques heures pour faire de l'automobile dans le pays.

— C'est cela, dit Pierre avec humeur, vous me sacrifiez à une vieille insupportable. Je l'aurais parié qu'à ma première demande vous répondriez par des obligations de convenances.... Je la déteste votre tante !

— Voyons, mon ami, soyez raisonnable. Reconnaissez qu'il serait désobligeant pour une parente, que j'ai engagée à passer l'été près de moi, de rester seule parce que vous avez envie de m'emmener à Fontainebleau. Ayez de la patience puisque, dès aujourd'hui, nous pouvons prendre date pour ce voyage dont je me fais une fête.

— Allons, il faut me résigner.... Au moins, fixez-la cette date.

— Mais.... vers le 15 octobre.

— Ah ! pas d'à peu près, je vous prie. Indiquez-moi un jour précis : que ce ne soit pas le 16 ou le 20 ou Dieu sait quand ! Dites-moi : le 15 octobre, je vous retrouverai à Fontainebleau.

— Quel tyran vous faites ! Soit : ce sera le 15 octobre.

— N'importe le temps qu'il fera ?

— Même s'il pleut à verse. Du reste, j'adore la pluie.

— Et moi donc ! Rien n'est plus délicieux que de suivre une allée au cœur de la forêt pendant qu'elle filtre à travers les fron-

Digitized by Google

daisons épaisses. Tout chuchote mystérieusement. Les branches mouillées modulent des notes cristallines; une mélodie frissonnante s'égoutte des bouleaux, et il y a des roucoulis de cascatelles dans les fourrés.

— Vous en parlez à ravir. Je suis certaine que, grâce à vous, je goûterai la beauté de la forêt dans toute son ampleur.

— Sans doute; mais que de jours à me dévorer d'impatience jusque-là !

— Je vous ai dit de venir me voir aussi souvent qu'il vous plairait.

— Et, n'est-ce pas, vous me présenterez à madame votre tante ? Il faudra que j'affiche un air empesé, que je débite des fadaises, et que je me surveille pour ne pas vous compromettre.

— Oh ! je trouverai le moyen de vous prendre à part. Laissez-moi faire et ayez donc un peu confiance en moi.

— J'ai confiance, j'ai confiance ! Mais me voici tout malheureux, car je suppose que vous allez m'annoncer qu'il est temps pour vous de rentrer sous peine d'encourir les reproches de cette tante fatidique.

— Hélas oui. Il est quatre heures et j'avais promis d'être de retour à trois.

— Savez-vous une idée qui me vient, annonça Pierre. Je vais vous reconduire. Vous m'exhiberez à votre tante ; et quand j'aurai accompli toutes les cérémonies nécessaires pour me faire agréer d'elle, je me retirerai. J'irai vous attendre dans votre jardin ou dehors et vous viendrez me retrouver. J'ai encore cent mille choses à vous dire.

— Impossible, mon pauvre ami : ma tante, je vous le répète, est très formaliste. Si je rentrais avec vous, elle se scandaliserait. Présentez-vous donc demain après-midi. J'aurai tout préparé pour que nous ayons quelque liberté.

— Ah ! j'ai hâte que nous soyons seuls à Fontainebleau.... Il m'agace d'avoir à subir des retards. Aussi, comme ce contretemps me rendrait grognon, je m'en vais.... Au revoir, madame, au revoir !

Digitized by Google

Il lui serra brusquement la main et y déposa un baiser. Tandis que Mme Étiévant s'étonnait de cette nouvelle incartade, il s'éloigna d'un pas pressé.

Au bout de quelques mètres, il se retourna. Elle restait immobile à la même place et lui souriait, ayant deviné qu'il rebrousserait chemin. C'est ce qu'il fit.

Dès qu'il fut près d'elle, il dit rapidement :

« J'accepte la tante; je viendrai en visite; je serai correct. Êtes-vous satisfaite de votre ours ? Ma récompense ce sera de vous redire que je vous aime. »

Il lui reprit la main et la baisa une demi-douzaine de fois.

Elle la lui abandonnait, amusée et vraiment conquise par cette nature toute de premier mouvement.

« Moi aussi, je vous aime bien, déclara-t-elle.

— Voilà qui me désole, s'écria Pierre, ce *bien*-là me gâte l'aveu. Comprenez-moi : je vous aime *tout court*, et cela en dit plus long que ce *bien* qui n'est qu'un exécrable correctif.... Je vous aime, vous dis-je, m'aimerez-vous ? »

Les beaux yeux de Mme Étiévant répondirent oui, ce pendant qu'elle répétait : « Je vous aime.... *bien*. »

Mais Pierre avait saisi ce regard. Tout joyeux, il salua et s'éloigna sans rien ajouter. Il courait presque et sifflait à tue-tête. Quand il fut un peu loin, il fit volte-face, agita son chapeau, puis reprit sa course et disparut bientôt derrière les peupliers, au tournant de la route, vers Crécy.

Mme Étiévant, songeuse, considérait sa main toute chaude de baisers.

« Ah ! dit-elle, voilà enfin un homme qui ne joue pas la comédie....» Et elle ajouta avec un rire doux et une révérence mutine : « Oui, monsieur, je vous aimerai, seulement je ne veux pas vous le dire encore. »

(*A suivre.*) ADOLPHE RETTÉ.

Digitized by Google

CHEZ LE ROI DE SIAM[1]

I

UNE FANCY-FAIR A BANG-PA-IN.

La gare est toute décorée, le roi a passé par ici hier soir, et le comte de Turin cet après-midi. La variété la plus grande règne dans les toilettes féminines, toutes ces dames n'ayant pas eu le temps de se renseigner ni de se concerter. L'agitation est grande dans leur groupe, tandis que les hommes, toujours sûrs de leur habit noir, causent et fument avec une parfaite tranquillité de conscience. Le wagon est à couloir, large et confortable; nous sommes là une quarantaine, assis, debout ou circulant, et le trajet (une heure et demie) ne paraît pas trop long. Aucun arrêt. C'est la première fois que nous voyageons en train spécial : il nous fallait venir au Siam pour y recevoir un tel honneur! Mais l'Orient présente un continuel et pittoresque contraste de splendeur et de pauvreté, d'étiquette fastueuse et de laisser-aller : chaque fête, si magnifique qu'elle soit, a des trous, des lacunes, des coins inachevés ou oubliés.

Et d'ailleurs le caprice royal ne laisse pas toujours le loisir

[1] Nous devons la communication de ces intéressantes notes d'un séjour au Siam, écrites en collaboration par M. et Mme Émile Jottrand, au directeur de l'Institut commercial des industriels du Hainaut. M. Jottrand a eu l'heureuse idée de les réunir en un volume qui va paraître à la librairie Plon, Nourrit & Cie, à Paris. Nous le remercions de nous avoir donné la primeur de fragments de son livre, aussi piquants qu'agréablement écrits. (*N. d. l. R.*)

Digitized by Google

d'une organisation complète ; à peine a-t-on le temps de veiller à la bonne exécution des détails qui touchent de près la personne royale, des choses que le roi lui-même aura sous les yeux.

C'est avant-hier matin qu'il a donné l'ordre de la fête et même les ambassades n'ont reçu l'invitation que le jour même, jour de fête, à 10 heures du matin! Le chef de la marine (chargé également de la direction des jardins royaux) a passé toute la nuit dans la fièvre à organiser, arranger, combiner toutes choses, préparer les illuminations, dresser les tentes, garnir les échoppes, enfin à veiller aux mille détails de la fête, très élaborée dans sa décoration.

De plus, il a fallu organiser des trains spéciaux, recruter des embarcations et le personnel nécessaire pour faire arriver les invités au palais... Il n'est pas trop étonnant que le temps ait manqué. En conséquence nous descendons à Bang-pa ïn dans une nuit noire ; le chemin est raboteux et les pieds en souffrent dans leurs souliers de soirée. Des fanaux de locomotive et des lampes à pétrole portées par quelques hommes de peine, nous éclairent tant bien que mal. On arrive à la Ménam, les barques se font attendre. Deux ou trois d'entre elles prennent les dames ; puis s'approche du ponton une longue barque non garnie qui est à moitié remplie de fruits, de salades et de volailles ! C'est ce qu'on nous offre comme moyen de transport !

Les ministres du roi, qui nous accompagnent, protestent ; on parlemente, on attend ; finalement une autre barque vient se ranger contre la première, et voilà les ministres plénipotentiaires, revêtus de leurs plaques et de leurs grands cordons, qui enjambent les salades et les poulets et se casent tant bien que mal dans une barquette à équilibre instable. Il fait nuit sans lune, on ne voit rien.

Débarqués, il nous reste à faire un assez long trajet dans la plus parfaite obscurité, sur des sentiers qui persistent à être raboteux. Enfin, voici des lumières, une illumination même, un grand péristyle à colonnes de marbre, un palais ; et j'entends au-dessus des marches une voix connue qui m'appelle par mon nom : c'est le prince Devawongse, ministre des

Digitized by Google

affaires étrangères, qui m'interpelle avec ce sans-façon, ce rire à éclats si particulier aux Siamois et qui est toujours irrésistible. « Et Ledeganck, » dit-il, « et Ledeganck, où est-il? » Et le voilà tournant autour des colonnes pour attraper le chargé d'affaires si familièrement appelé, et il continue, toujours riant et sautillant, une série interminable de vigoureuses poignées de main et de *good evening*.

Tandis que M. Jottrand faisait un court trajet dans une mauvaise barquette, une jolie embarcation décorée nous transportait, quelques dames, le prince Devawongse et moi, le long de la Ménam jusqu'au débarcadère royal illuminé. Il faisait exquis sur l'eau pendant cette dizaine de minutes.

On attend patiemment sous le péristyle du palais que la présence du roi soit annoncée dans les jardins. Les groupes divisés se reforment peu à peu, on fait quelques présentations. Enfin, nous sommes appelés et traversons de jolis jardins illuminés et tout bruissants de musique.

Nous nous trouvons tout à coup devant un vaste étang rectangulaire dont l'eau reflète des cordons de lanternes japonaises. Sur une esplanade bordée d'arbres apparaissent le roi et son hôte. Tous deux portent au cou le gros chapelet de fleurs des fêtes siamoises. Le roi vient dire un mot aimable à toutes les figures connues. A quelques pas de lui, le prince Devawongse sert d'interprète à la reine Souwaba, sa sœur, à laquelle il nous présente.

Le panung de la reine laisse voir les plus jolis pieds et les plus jolies jambes du monde ; mais là s'arrête notre admiration, car le temps lui a donné un généreux embonpoint et nous ne sommes pas encore habitués aux dents noires.

Tandis que le roi passe devant les têtes inclinées de ses hauts sujets siamois, le Dr Reytter me décore de son chapelet de tubéreuses et m'emmène choisir un bouquet.

Les jeunes filles qui tiennent les échoppes sont les élèves de Sunandalaya, école fondée par une reine de ce nom pour les jeunes Siamoises nobles. Elles parlent anglais et montrent de belles dents blanches.

Digitized by Google

Très gracieusement, elles présentent des corbeilles minutieusement décorées où les messieurs trouvent des cigares, des cigarettes, du bétel. Elles m'offrent un bouquet monté, tout entouré de dentelles et garni de longs flots de ruban. Ce bouquet semble fait de petits dahlias et il embaume la rose...? C'est que leurs doigts agiles ont transformé en dahlias de petites roses de Bengale, en roulant chaque pétale sur lui-même et en le cousant sur une rondelle en feuille de bananier!

Je n'avais pas voulu le croire quand on m'avait montré de ces fleurs dans un dîner. Mais j'en ai sous les yeux pour les décrire et c'est bien exact.

Et quel nombre de points pour chaque rose! il y en a douze dans mon bouquet, jugez de ce qu'il a fallu travailler pour faire la quantité dont on a comblé les invités.

Quant au chapelet, c'est une corde de fleur de trois doigts de grosseur, formée de boutons de mâli (une sorte de tubéreuse) fixés les uns contre les autres. A intervalles réguliers tranche une autre couleur formée par des pétales ou des boutons de fleur différents. Le chapelet se termine par une grande floche de fleurs enfilées, formée elle-même de quantité de petites floches.

J'en ai rapporté deux, l'un en fleurs fermées blanc et amarante, l'autre déjà tout ouvert, blanc et mauve, à floches jaunes. Ce sont des merveilles de patience. Il n'y a que de la fleur et du fil et c'est d'une régularité parfaite.

Toujours conduite par le Dr Reytter, je vais à une jolie échoppe où des domestiques du palais, en livrée rouge et or, distribuent des consommations. Puis nous allons regarder de près un groupe de jeunes filles qui jouent sur des instruments divers, à cordes ou en peau comme le tambourin. L'ivoire, l'incrustation semblent ici tout ordinaires : la partie qui supporte et serre les cordes d'une sorte de mandoline est une scintillante plaque de brillants et de rubis. Un petit tambourin tout incrusté de nacre est entouré d'une rivière de diamants. J'aurais fait le voyage rien que pour voir ces instruments dignes des fées, tels que les récits des *Mille et une nuits* ont pu nous les faire rêver.

Digitized by Google

Ces jeunes filles, richement habillées, sont assises sur des sièges de peluche et de satin sous un grand arbre illuminé auquel pendent des surprises comme on en tire dans les dîners. Une gentille Siamoise m'offre une baguette enrubannée en m'invitant à en détacher une. J'y trouve un numéro, elle m'emmène choisir près de là dans un lot de jolis objets de vannerie. D'autres, avec un numéro plus élevé, choisissent des objets incrustés ou d'argent.

Tout auprès il y a un tir où le roi et le comte de Turin viennent de faire un match. Ce dernier a gagné une canne à pommeau d'argent ciselé.

Après eux, les amis s'y mettent et gagnent, suivant leur adresse, des objets d'argent, des armes décoratives, des lézards et des serpents admirablement imités.

C'est là que nous sommes encore quand vient le signal du souper. On s'installe à de petites tables éclairées par de lourds flambeaux d'argent que le vent éteint constamment. Le service de table est marqué de la couronne à sept étages. La boisson nous est servie par un général et par un prince. Au dessert on présente des corbeilles de quartiers d'oranges tout arrangés, de fruits coupés artistement, de morceaux de canne à sucre.

On se lève de table, le roi et le comte font encore quelques tours dans le jardin et prennent congé en saluant l'assistance inclinée. Et vite, dès qu'ils sont hors de vue, on s'achemine vers l'embarcadère où attendent cette fois de grandes et confortables chaloupes à vapeur qui filent à grande vitesse sur le large fleuve.

L'odeur des fleurs dont chaque dame est parée remplit l'air. Le vent est assez fort, beaucoup ont froid. A côté de moi, une dame grelotte sous cinq châles superposés et s'étonne que je ne mette pas mon écharpe. Il y a au moins vingt degrés ! Un monsieur porte un gros paletot comme on en voit chez nous lors des grands froids.

Nous reprenons la route caillouteuse, puis le train confortable qui nous a amenés, et plusieurs s'arrangent pour faire un petit somme.

Digitized by Google

Les anciens, qui ont déjà vu toutes ces splendeurs, trouvent que c'est un peu dur, trois heures de chemin de fer, la nuit, pour une *garden-party!* Pour nous tout est nouveau et nous rentrons enchantés à 2 heures et demie.

II

POLYGAMIE.

Chacun sait que les coutumes d'Orient autorisent la polygamie. Cette polygamie n'est pas cependant ce que beaucoup de personnes se figurent, c'est-à-dire une institution sauvage, incompatible avec toute civilisation, avec toute conception de la famille telle que nous l'entendons. Cette sévérité pourrait convenir à la polygamie des Mormons peut-être : le mari a un certain nombre de femmes qui toutes sont ses épouses au même titre, sans préférence et sans prépondérance de l'une d'entre elles. Et il est difficile de comprendre comment la bonne intelligence peut régner dans un ménage ainsi composé. Ce régime de la multiplicité des épouses paraîtrait choquant aux Siamois eux-mêmes, car chez ces derniers il y a toujours une femme principale qui est la véritable épouse et seule a une autorité quelconque. Les autres ne sont que des auxiliaires qui ne rompent en rien l'harmonie du ménage, mais au contraire la complètent; car c'est souvent l'épouse principale qui, pour des raisons que le climat explique, recrute une sorte de harem pour son seigneur et maître. Il ne faut pas oublier que, sous les tropiques, la femme indigène est presque vieille à vingt-cinq ans et qu'à quarante ans son règne est fini.

D'ailleurs, si le mari prend une seconde femme à l'insu ou sans le consentement de la première, celle-ci peut demander le divorce et reprendre ses enfants et ses biens. C'est là une jurisprudence constante au Siam. Les conseillers juridiques européens se sont bornés à l'encourager, elle existait avant nous.

En pays d'Europe, nous ne sommes pas si sévères. Nous sommes monogames, oui : mais cette monogamie a tant d'ex-

Digitized by Google

ceptions! Et elle les a si bien que toutes nos lois civiles et pénales et mêmes nos préjugés mondains transigent journellement avec ces exceptions et ces abus, attestant ainsi l'impossibilité absolue d'empêcher une certaine polygamie *de fait*. Les Orientaux qui ont habité l'Europe n'ont plus d'illusions sur notre monogamie.

Les Siamois de rang élevé ont cinq ou six femmes. Il n'est donc pas trop étrange que le roi, parce qu'il est le roi, en ait une quarantaine. Et dans le ménage royal nous trouvons encore une preuve que la polygamie siamoise n'a rien d'incompatible avec une conception saine de la famille.

Les femmes du roi forment deux catégories distinctes : celles qui sont, par la naissance, princesses de sang royal portent le titre de reines. Les autres sont *chao*, c'est-à-dire princesses, et *chao-manda* si elles deviennent mères.

Les reines sont souvent les demi-sœurs du roi, quoique pour les Siamois en général le mariage entre demi-frère et demi-sœur ne soit pas autorisé. Car un fils de roi, qui ne peut épouser qu'une fille de roi ou de prince régnant, doit bien porter son choix sur une parente. Autrefois il y avait des héritières royales au Cambodge, en Annam, en Birmanie... mais aujourd'hui le Siam doit se suffire à lui-même, s'il veut avoir comme reine et comme mère de l'héritier du trône une princesse de sang royal.

La reine Souwaba est donc la demi-sœur du roi. Tous deux sont enfants du roi Mongkut. Elle accompagne presque toujours le roi dans les fêtes officielles.

Il a pour elle une grande estime et l'a nommée régente lorsqu'en 1897 il quitta son pays pour voyager en Europe. Reine régente d'un royaume, ce n'est pas là, semble-t-il, l'occupation de ces images de paravent, de ces potiches de boudoir auxquelles certaines gens comparent les femmes d'Orient!

Une autre reine s'est noyée accidentellement dans la Ménam où on l'a laissée périr, personne n'osant toucher sa personne sacrée, sous peine de sacrilège.

La reine Watana a vu mourir successivement ses fils, dont l'aîné était l'héritier du trône. De santé délicate, elle passe sa

Digitized by Google

vie à Simaharacha, plage salubre au bord du golfe de Siam.

Une des reines n'a pas eu d'enfant mâle ; elle est le secrétaire préféré du roi, tandis qu'une autre s'occupe plus spécialement de la direction du ménage.

On ne voit pas habituellement ces reines dans les fêtes et les cérémonies où sont conviés des Européens, sauf dans des circonstances extraordinaires, comme les crémations ou les chasses aux éléphants.

Après la première reine, après les autres reines, il y a les femmes royales. J'ai lu dans des récits de voyages l'expression de « concubines royales ». Le mot est impropre et choquant, il éveille l'idée d'une chose louche et immorale qu'on se refuse à avouer. Or, au contraire, toutes ces femmes sont connues, honorables, estimées, généralement choisies par la reine régnante. On se demande ce qu'il pourrait y avoir d'irrégulier dans la situation des *chao* ou femmes royales dans un pays où le nombre des femmes n'est pas limité.

Après les femmes, les enfants : le roi en a actuellement quarante-huit. Il en a eu jusqu'à six en une année. Les princesses sont en légère majorité, ce qui est la proportion normale des deux sexes. Ici encore, deux catégories : les enfants de reines, parmi lesquels on choisit le prince héritier et plus tard ses épouses, et les enfants de femmes royales.

Toutes ces reines, ces femmes, ces enfants et leur nombreux personnel exclusivement féminin vivent dans le vaste palais du roi, défendu du dehors par une triple enceinte de murailles. C'est une véritable cité.

La partie accessible aux étrangers, jusqu'à la troisième muraille, comprend des temples, des jardins, les écuries des éléphants blancs, la cour de justice spéciale au palais, certains ministères, un club où l'on peut s'absorber en des lectures intéressantes en diverses langues européennes ou jouer à divers jeux, billard compris.

Plus loin, dans la partie strictement privée, il y a des rues, des maisons, des magasins, des bazars, bref tout ce qu'il faut pour les besoins d'une nombreuse population féminine sédentaire. La police est faite par des femmes qui portent un bras-

Digitized by Google

sard bleu et un numéro d'ordre comme signe distinctif. Il n'y a jamais eu d'eunuques.

Pendant le jour, il est nécessaire d'admettre parfois des hommes indigènes, des ouvriers chinois ou même des Européens, le médecin, l'électricien, ou, personnage important aux yeux des dames siamoises, le couturier du palais. Elles ont cependant conservé leur costume national, d'une confection si simple qu'on se demande où est la nécessité d'une collaboration européenne : une pièce d'étoffe rectangulaire, le *panung*, est drapée autour du corps et entre les jambes, de façon à faire une sorte de culotte bouffante. Au-dessus de cela, les femmes du peuple portent le *pa-hom*, écharpe qui entoure le buste; mais les élégantes ont adopté un corsage de genre européen sur lequel sont disposés dentelles, fleurs, broderies, nœuds et ornements, fixés, semble-t-il, n'importe où et n'importe comment; le principal pour le tailleur de la cour est d'arriver à un chiffre formidable au bas de sa facture.

Aussi a-t-il dû faire longue mine cette année quand le roi a décidé qu'on se rendrait à Java en costume siamois. La fois précédente, en 1895, il avait été chargé d'habiller tout le monde à l'européenne, y compris le dernier des marmitons. Aucun cirque, paraît-il, n'exhiba jamais de troupe plus curieuse que ces trois ou quatre cents Siamois et Siamoises qui, à part évidemment les princes habillés à grands frais, étaient affublés comme des mannequins. La transformation ayant coûté vingt à trente mille ticaux pour produire un résultat ridicule, on s'est sagement décidé à ne pas recommencer. Mais certes le tailleur n'aura pas été content.

Par contre, aucun coiffeur européen n'a jamais pénétré au palais. Rien à faire de ces cheveux noirs et drus coupés en brosse, et la calvitie étant encore inconnue, l'art de la perruque et du postiche ne fleurit pas au Siam.

Quand un Européen ou un indigène, appelé pour l'une des raisons susdites, veut pénétrer dans la partie privée du palais, il demande une autorisation et est accompagné par deux policiers féminins qui ne le quittent pas. Ces visites ne sont tolé-

Digitized by Google

rées que dans la limite strictement indispensable, et seulement pendant le jour.

A la tombée de la nuit, on ferme les lourdes portes des trois enceintes, et le roi demeure seul avec trois mille femmes environ dans l'immense palais.

A ces femmes, il faut ajouter évidemment les enfants non encore pubères, filles ou garçons. Vers l'âge de douze ou treize ans, les enfants siamois accomplissent une cérémonie religieuse analogue à la première communion des chrétiens, à la *boyera* des Nègres ou à l'*okipa* des Peaux-Rouges; l'idée, au fond, est la même dans toutes les civilisations : célébrer par une fête de famille et une fête religieuse l'arrivée de l'enfant à l'âge d'adolescence. Ici on leur coupe la torsade de cheveux qu'ils portaient sur le sommet de la tête, coiffure traditionnelle de l'enfance, pour les coiffer dorénavant en brosse. De ce jour, les garçons n'habitent plus le palais.

Pour les sorties des reines et des femmes au dehors, la règle n'est pas bien sévère, et il n'y a pas ici de claustration : souvent l'on rencontre à Bangkok l'une ou l'autre partie joyeuse, à bicyclette ou à cheval, se promenant sur les avenues et les boulevards, sans autre escorte que l'habituel entourage féminin. Si une femme veut sortir, elle doit prévenir le ministre du palais, qui peut, dans certains cas, donner lui-même l'autorisation, sinon en référer au roi. Dans le nombre, il en est, du reste, qui ont passé l'âge des aventures et qu'on peut laisser sortir sans danger pour le prestige royal. Il arrive même, mais ceci est rare, que le roi autorise certaines femmes, pour infirmités ou autres causes, à transférer leur résidence d'une manière permanente en dehors du palais; mais c'est à la condition qu'elles habitent avec un membre de leur famille, un fils âgé par exemple.

Les anciens rois du Siam ne quittaient leur palais que dans des circonstances extraordinaires. Il n'en est plus de même : le roi Chulalongkorn sort souvent, et rien n'est plus habituel que de voir son landau précédé de deux piqueurs à cheval. Il a un palais d'été à Bang-pa-în, où il se rend fréquemment. Journellement il va visiter le nouveau parc qu'on aménage à

Digitized by Google

Samsen. Il a été trois fois à Java et a fait un voyage de huit mois en Europe.

Si le souverain actuel n'écoutait que son sentiment personnel, il serait souvent très avancé dans ses réformes; mais il doit compter avec le sentiment national et ne pas scandaliser son peuple. Il est dangereux d'aller trop vite, et c'est surtout dans ces questions d'usages, de préséances, de cérémonial qu'il faut montrer de la réserve. M. Rolin-Jaequemyns, premier ministre, a toujours engagé le roi à la patience et à la modération dans la transformation des antiques coutumes chères au peuple.

. . . . . .

III

SUR LES DEGRÉS DU TRÔNE.

Nous n'avons pas vu la flottille royale (1), qui ne s'est constituée dans son ensemble qu'à Bang-pa-în; mais voici comment c'est organisé, d'après un cérémonial minutieux : Il y a une trentaine de chaloupes à vapeur, remorquant chacune quatre ou cinq embarcations et même davantage. Les groupes sont bien délimités. Les éclaireurs viennent d'abord : ce sont des soldats portant des fusils chargés, au guet comme si l'on traversait un pays de cannibales. Ils occupent quatre barques en essaim autour de leur remorqueur. Ensuite vient la reine Souwaba, puis d'autres reines. Chacune a une petite escorte d'embarcations contenant les femmes, les suivantes, etc. Vient alors une nouvelle série de barques avec des soldats armés, qui clôture la première partie du cortège royal.

Arrive maintenant la maison du roi ayant à sa tête le ministre du palais prince Bidyalab, avec les bateaux de ses femmes et de sa suite; puis les médecins, soit sept ou huit bateaux, et c'est ici que figure l'ami Reytter dans l'exercice de son autorité.

(1) Cette flottille transporte la cour à Pitsanuloke, dans le nord du Siam.

Digitized by Google

Ensuite les cuisines, sous forme de six bateaux blancs tout remplis de marmitons blancs. Ce rapprochement de la pharmacie et de la cuisine n'est-il pas inquiétant ?

Alors commence l'interminable série des petites cours princières, suivant une hiérarchie rigoureuse : les princes du sang, puis les *chow phyas*, puis les *phyas*, les *phras*, les *luangs*, les *khouns*, pour finir par le menu fretin s'il peut y en avoir dans une aussi noble assemblée.

Il ne faudrait pas en conclure qu'il existe au Siam des *castes* ou quoi que ce soit qui y ressemble. Bien au contraire, la Chine et le Siam font contraste avec l'Inde et le Japon, de traditions hautaines et aristocratiques. Ce fut précisément le succès de la doctrine de Çakyamouni : ainsi que le Christ, il se présentait comme un réformateur, prêchait en paraboles, s'adressait surtout au peuple, aux déshérités, aux petits, admettant pour tous la possibilité d'être élus en atteignant la perfection. Plus de castes fermées, plus de dégradations héréditaires et irréparables, plus de parias !

Ces principes ne sont pas restés à l'état de simples paroles. J'ai déjà dit que l'esclavage n'était au Siam pas beaucoup plus qu'un mot. De même, les démarcations sociales, si elles sont plus apparentes que chez nous, n'empêchent pas que l'on ne puisse passer de l'une à l'autre. Le vice-ministre de l'intérieur, qui est *Chow Phya*, le plus haut titre de noblesse après les princes du sang, est un ancien boy qui s'est élevé par ses seuls mérites. Il y a d'autres exemples. C'est d'ailleurs l'intérêt du monarque absolu de ne pas créer d'aristocratie héréditaire autour de son trône. La volonté du roi fait et défait les nobles, et leurs titres périssent à leur mort. Le clergé ne forme pas non plus une caste; l'on y entre et l'on en sort à son gré, il n'y a ni vœux ni engagements.

La famille royale seule fait exception, dans de certaines limites, aux règles qui précèdent. Les fils du roi sont princes royaux avec tous les privilèges qu'un rang aussi élevé doit leur faire attribuer. On les appelle *Chow Fa* (princes célestes). Les petits-fils (ou petites-filles) sont encore princes et nobles, jouissant eux aussi des privilèges de leur naissance. Ils sont

Digitized by Google

Mom Chow. On ne peut prononcer de jugements contre eux ou faire de perquisitions chez eux qu'avec l'assentiment du roi.

Les arrière-petits-fils et filles d'un roi de Siam ne sont plus nobles. Ils portent l'appellation de *Mom Rajawong*, mais ce n'est pas là un titre de noblesse; aucun privilège n'en résulte, ce n'est qu'une étiquette généalogique, un souvenir du passé.

Enfin, les fils des *Mom Rajawong*, donc les arrière-arrière-petits-fils ou filles de roi s'appellent *Mom Luang*.

S'ils sont dans le besoin, les *Mom Luang* ainsi que les *Mom Rajawong* peuvent prétendre à une pension de 75 francs par an, soit 20 centimes par jour. Au Siam, c'est presque suffisant pour vivre. De plus, si un jugement est rendu contre eux, il peut être exécuté, mais notification immédiate doit en être faite au roi.

Le *Mom Luang* se trouve sur la dernière marche qui descend du trône. Après lui, l'héritier direct de la dynastie royale rentre dans le commun des mortels, nul ne connaît plus son illustre origine. Il n'est ni plus ni moins qu'un Siamois quelconque.

Cette élimination n'a rien de contraire à la nature des choses et l'expérience prouve qu'elle est raisonnable. Les *Mom Luang* et les *Mom Rajawong* sont sujets aux épreuves de la destinée; on voit qu'ils sont loin du soleil! J'ai vu comparaître devant moi, à l'audience, un *Mom Rajawong* assez misérable qui s'était colleté avec un agent de police dans une échoppe. Ils sont au moins mille ou quinze cents. Il est vrai qu'après tout ils sont des cousins du souverain régnant au septième ou huitième degré, mais un homme qui a quarante-huit enfants et vingt frères et sœurs doit un peu perdre de vue ses cousins. En Chine, il en est autrement, mais le résultat est déplorable : on a vu des malfaiteurs et des gredins de la pire espèce porter l'insigne de la descendance impériale.

Sans doute, le roi peut toujours faire des promotions nobiliaires parmi ses parents, mais il serait faux de croire qu'il en abuse. Il ne pousse guère en avant que ceux dont les aptitudes sont réelles. C'est donc une noblesse pour services rendus, car un bon bouddhiste doit se distinguer pour faire honneur à ses

Digitized by Google

ancêtres : ce ne sont pas les honneurs dus à ses ancêtres qui le feront distinguer.

Sans doute, je reconnais que les nominations au Siam ont quelquefois des côtés drôles et peuvent être en contradiction manifeste avec les besoins de la situation. J'ai connu un Siamois qui a passé sept ou huit ans en Angleterre à étudier la chimie : à son retour, on en a fait un magistrat. Tel autre s'est distingué par le soin intelligent qu'il a pris des écuries royales : on en a fait un ministre de l'agriculture et du cadastre. Un autre est envoyé en Europe pour étudier les différentes écoles et les systèmes d'éducation; on le destine au ministère de l'instruction publique. Rentré au pays, il fait là-dessus un rapport remarquable : mais le ministre de l'instruction publique est un bon garçon bien en cour qu'on ne veut pas déloger, et l'on donne à l'autre, en compensation, le ministère de l'intérieur. Enfin, l'on bombarde ministre de la marine un homme qui n'y connaît rien, qui n'a jamais vu une canonnière : il achète des livres sur la marine, se fait expliquer ce qu'est une boussole et de bonne de foi, au bout de deux semaines, il se croit un grand amiral.

Entendant cela, je me suis dit d'abord : « Que ces Siamois sont drôles! » Puis, après réflexion, je me suis dit : « Comme ces Siamois nous ressemblent... » Rappelons-nous l'anecdote d'Alphonse Karr : « Eh, cher collègue, changeons donc de ministère : prenez mes finances où il y a des écuries selon vos goûts, et laissez-moi vos affaires étrangères où il y a de grandes armoires et un salon Louis XV qui plaisent tant à ma femme. »

Et sincèrement, ne nous suffit-il pas de regarder autour de nous pour vérifier cela tous les jours...

E. JOTTRAND.

Digitized by Google

LE

PROBLÈME DE L'ÉDUCATION PUBLIQUE [1]

XI

LA JEUNE FILLE. — Le moment difficile pour la jeune fille, c'est quand autour d'elle commencent à rôder les séductions de l'autre sexe. Dans les familles aisées, généralement mieux surveillée, elle est obligée à plus de retenue. Mais là où elle est affranchie de tout contrôle, quand la sévérité du père ou de la mère reste inactive, dans les quartiers aux mœurs plus faciles, à quels risques sa pudeur est exposée !

Des liaisons peuvent se former dont les conséquences sont à craindre. Certes, la faute étant commise, il est possible encore de la réparer aux yeux de la loi et des convenances sociales. Les coupables se marient et, le jour de leur union, les admonitions de l'officier de l'état civil, les exhortations devant l'autel jetteront comme un voile sur le passé. La situation sera *régularisée*. Mais subite a été l'impression première : la passion, se levant impérieuse, a jeté dans les bras l'un de l'autre deux êtres qui ne se sont pas donné le temps de s'examiner mutuellement et de se connaître. Subits seront, bien des fois, le réveil et le sentiment de satiété qui le suit.

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 décembre 1904.

Digitized by Google

Nos lois ont trouvé barbare cette éternité d'un lien qui, une fois contracté, ne peut plus être dénoué jamais. Elles ont prévu les cas d'incompatibilité d'humeur, de sévices exercés par l'un des époux sur l'autre, de manquement à la foi jurée; mais elles l'ont fait de telle sorte que, si l'homme se tire d'embarras sans trop d'ennui, la femme, fût-elle la plus innocente et la plus digne d'estime, y laisse toujours un peu de sa considération. Il semblerait que, dans les lois écrites par les hommes, tout conspire contre la femme. La honte d'une faute commise par elle est plus grande que la honte d'une faute imputable au mari, et vingt fois il lacère, lui, le contrat de mariage, sans qu'elle puisse, en ayant même la certitude, être admise à se plaindre; il faut des preuves évidentes, tangibles, le flagrant délit. La voyez-vous se mettant à la piste de celui qui la trahit, pour le prendre sur le fait? Libre dans ses mouvements, il bondit par-dessus les barrières légales, il frustre la surveillance et échappe à la peine.

S'il est traître et lâche, il la bat, il la maltraite; il peut même l'affamer. Inutilement elle ira demander aide et appui contre les traitements dont elle est victime. Il faut des témoins et celui qui faillit, agissant sournoisement, a grand soin d'agir sans que personne puisse en témoigner.

Redoutant les suites d'un premier transport amoureux, à l'âge où, d'après le code civil, le mariage des enfants est encore subordonné au consentement paternel, nos Chambres législatives ont même avancé l'heure où ce consentement n'est plus nécessaire. Elles ont avancé ainsi l'heure où le châtiment d'un moment d'oubli prend les proportions d'une monstruosité, si jamais la jeune fille trompée ou séduite s'aperçoit, mais trop tard, que c'est à un débauché, à un drôle, à un alcoolique, à un misérable, qu'elle s'est donnée.

Oui, la légitimité de la postérité est assurée; c'est quelque chose incontestablement. Mais la plus faible des deux coupables, que l'on a ainsi accrochés l'un à l'autre, portera seule le poids de l'erreur commise en commun.

Digitized by Google

C'est contre cette conséquence redoutable qu'avec prudence et une grande circonspection il faut prémunir la jeune fille, celle du peuple et celle aussi des classes moins abandonnées. Fortifiez en elle la volonté, son énergie morale, armez et alarmez sa pudeur, cette vertu qui tient à distance, qui impose.

Mais c'est à elle à se rappeler, le moment venu, tout ce qu'elle sacrifie : l'estime de celui-là même à qui par fièvre, par folie, elle aura cédé. Et si ces sentiments sont entrés dans son âme, en même temps qu'une légitime fierté, elle sentira tout son être protester et agir, et saura s'arracher à des caresses dangereuses et perfides.

Un contre-poison peut être encore, si l'on a eu soin de l'administrer à temps, c'est le bon goût éveillé de bonne heure, le bon goût, ce reflet du beau absolu et signe certain de distinction et de raison. Quelques personnes — des privilégiées — l'ont de naissance; mais on peut l'acquérir par exemple, par l'observation de soi-même, par des préceptes, et tout au moins en prendre des notions sûres.

La première et la plus charmante manifestation de ce don ou de cette qualité sera la simplicité; la simplicité dans la mise, dans les manières, dans le langage, ce quelque chose qui touche et aussi qui subjugue, autant que la sincérité, cette autre vertu qu'il faut mettre en honneur chez la femme.

Il est bien entendu qu'on la fera bienveillante aussi, serviable et douce, sans jamais la changer en créature bénévole et crédule. Non, tenez-la dans une sphère sereine. De l'exagération ni dans un sens ni dans un autre.

Enfin, ce besoin de plaire, de charmer, de s'imposer, qui la détermine à la coquetterie, sera mieux inspiré si l'on a pu lui faire comprendre que, belle, elle le sera à condition d'être vraie, d'être aimable.

* * *

LE FÉMINISME. — Ici, c'est peut-être le moment de dire un mot de ce mouvement de certains esprits généreux que

Digitized by Google

l'on a nommé le féminisme. Ils ont, les adeptes de ce mouvement, revendiqué en faveur de la femme des droits que l'homme s'est réservés arbitrairement à lui seul. Rien ne justifie cette différence d'attributions, d'après les adversaires de ce qui existe. La femme n'est point inférieure en intelligence; physiologiquement et psychiquement, elle vaut l'homme; au point de vue de la générosité des sentiments, elle l'emporte sur lui. Elle est l'égale, sous tous ces rapports, de celui dont elle est la compagne et qui la traite en esclave.

La femme devrait donc être élevée tout comme l'homme est élevé, être admise aux mêmes études, préparée aux mêmes emplois, fonctions et carrières, soumise aux mêmes devoirs, admise aux mêmes honneurs.

A première vue, cela semble juste. J'ai connu des femmes ayant plus de virilité que certains hommes qui, cependant, commandaient, décidaient, occupaient un poste important et dont les conseils étaient prépondérants. J'ai connu, d'autre part, des hommes dépourvus de vigueur, d'énergie, au jugement faible, de vraies femmes quant aux côtés de la cérébration et de la volonté. Mais ceux-ci comme celles-là constituaient une exception, une sorte de monstruosité.

Si l'on s'avisait de dresser la statistique de ceux de nos semblables qui manquent ainsi à la règle commune, je crois que la moyenne obtenue serait assez restreinte.

Que l'on prétende que, les facultés de la femme étant équivalentes à celles de l'homme, la femme a des droits identiques à ceux de l'homme, il n'en reste pas moins certain que les uns et les autres ont des fonctions et des devoirs tout différents. Bien plus important, bien plus émouvant le rôle de la femme que celui de l'homme : je l'ai déjà désignée sous le nom de collaboratrice dans l'œuvre de la procréation, dont l'homme n'est que le complice et le spectateur.

A identité de mission, à identité de valeur, identité de situation, cela n'est que juste. Cette identité n'existe sous

Digitized by Google

aucun rapport, je viens de le démontrer par un fait.

L'éducation peut corriger ce qui existe, avoir une influence telle que la règle se modifie... Vous croyez que cela serait sage et équitable? Certes, la créature humaine a déjà manipulé non seulement la matière inerte, mais des organismes vivants et palpitants, pour les accommoder à ses caprices, à ses besoins, à ses fantaisies. Mais est-il bien prudent de tenter l'opération sur celle dont nous venons de rappeler la haute et essentielle mission parmi nous?

A mon avis, la femme doit être élevée en femme. Mais je reconnais volontiers que, si le sort l'a fait naître avec des facultés se rapprochant des facultés plus essentiellement masculines, si elle tient du mâle par son énergie mentale, elle doit être mise à même de développer son esprit et pouvoir exercer ses aptitudes conformément aux goûts et aux penchants que lui a donnés la nature. Cette liberté, en fait, est laissée aux représentants du sexe fort qui ont des goûts efféminés, puisqu'il leur est loisible de borner leur culture intellectuelle à ce qu'ils considèrent, à ce qu'ils sentent suffire à leurs efforts; pour eux, les programmes d'études ne sont pas strictement limités comme ils le sont pour les jeunes filles. Impossible à celles-ci de se faire, au gré de leurs caprices ou des besoins de leur entendement, soit avocat, soit médecin, soit ingénieur ou officier; toutes les carrières leur sont fermées de ce côté, et, si elles s'y veulent préparer, elles ne le peuvent que là où se préparent ceux-là seuls pour qui ces positions sont faites, et encore ne le peuvent-elles sans encourir un certain ridicule.

Laissez à la créature le choix et le moyen de se diriger où elle se sent en quelque sorte entraînée et, à aucun prix, ne défendez à personne d'aller aussi loin que l'exigent et le permettent ses forces. Dans ces limites, le mouvement féministe est fondé, raisonnable

Qu'on enseigne donc à la femme, si elle le demande, les langues anciennes, qu'on l'initie aux hautes spéculations

Digitized by Google

des mathématiques, de la philosophie; qu'elle soit, dans les diverses sciences, de force à discuter les théories les plus abstraites; qu'elle se fasse apôtre; qu'elle parle dans les clubs; qu'elle aspire à prendre place dans les assemblées délibérantes, à siéger à la Chambre des représentants, au Sénat, à devenir ministre, nos idées, l'état de notre civilisation seuls s'y opposent. A elle d'avoir cette force, ce sentiment de sa valeur et des services qu'elle peut rendre, d'oser affronter, sans crainte de se livrer à la risée publique, ce que la majorité du public ne comprend pas encore : c'est que, dans le domaine de l'humanité comme dans le domaine animal et végétal, il est des faits qui paraissent en dehors de la nature, alors cependant que c'est la nature qui les produit. Il n'est point d'être qui ne diffère dans sa complexion avec ses semblables. Impossible de prescrire un type donné, en dehors duquel rien ne sera considéré comme normal et de constituer la société en vue de ce type unique.

Sans vouloir poursuivre cette discussion, je ferai ressortir cette anomalie étrange que, dans certains pays, parmi les plus civilisés, où l'on ne reconnaît pas à la femme les mêmes droits civils qu'à l'homme, la femme est admise aux plus hautes fonctions publiques : elle y est reine, souveraine, impératrice.

Ne mettez donc aucun obstacle à ce que la femme s'élève aux conceptions les plus vastes de sa pensée ou de la science, si elle se sent de force à entreprendre cette ascension. Mais, je le répète, qu'elle n'en soit pas moins femme par le charme et la douceur. Dans ce qu'elle enseignera, dans ce qu'elle préconisera, elle n'en sera que plus convaincante... ou plus dangereuse (1).

* * *

L'ÉPOUSE. — Nous, hommes, nous nous croyons supé-

(1) Je ne puis m'empêcher de rappeler un mot de notre éminent publiciste, Émile de Laveleye. Il avait été chargé, en 1881 ou 1882, de présider le jury de régentes d'écoles moyennes, et aussitôt la session terminée, étant venu me voir,

Digitized by Google

rieurs à la femme parce que généralement nous l'emportons sur elle par la taille, la carrure, par la force physique et, enfin, par la position privilégiée que nous nous sommes faite. Il dépend d'elle que nous devions nous reconnaître inférieurs par les côtés délicats et aimables. Elle semble avoir été constituée pour poser d'une main délicate un baume sur nos blessures d'amour-propre, pour arrêter les saignements de notre cœur froissé, quand les soucis nous tenaillent. Elle sait être souveraine consolatrice.

Elle aura parfois de difficiles moments à passer. Ce n'est ni malheureuse ni sacrifiée qu'elle doit se croire alors; c'est privilégiée. Il y a en elle un côté plus humain que chez l'homme, quand elle le veut, parce qu'elle peut être tendre et soumise. Au mâle, plus vigoureux, à soutenir les assauts les plus rudes; ils ont à déployer autant de courage et d'énergie l'un que l'autre, mais de ténuité différente.

Elle, dans son ménage, dans ce centre d'affection, de misère souvent, mille soins la sollicitent; la première de ses préoccupations doit être que le mari en emporte chaque jour une impression le fortifiant contre les tracas et les ennuis du dehors; lui faisant attendre, chaque soir, avec impatience l'heure de rentrer au foyer domestique, si pauvre soit la demeure. Qu'elle entretienne la propreté de la chambre, s'ils n'en ont qu'une, de l'appartement, de la maison, s'ils sont en possession du bien-être nécessaire; qu'elle fleurisse ce milieu, et que le sourire aux lèvres elle reçoive le chef de famille, même, et surtout, quand il rentre l'air soucieux et les sourcils contractés.

Le cabaret n'aura, dans de pareilles conditions, qu'un bien mince attrait pour l'ouvrier, et que de dangers évités! Les entrainements, l'habitude insensiblement prise de

il me dit : « J'ai été surpris de la netteté des idées du plus grand nombre des récipiendaires, de la précision de leurs réponses et de la facilité à s'assimiler les connaissances qu'on leur donne. Elles sont supérieures à la plupart de nos étudiants universitaires, et telles d'entre elles auraient fait tort au plus brillant de nos candidats en philosophie et lettres. »

Digitized by Google

boire, de s'enivrer; les exemples de dissipation, l'influence des théories sociales hasardées, les récriminations contre le sort; les veilles prolongées, énervantes..., tout cela, il appartient à la femme de l'en détourner.

Et les enfants ne se ressentiront-ils pas de ce régime meilleur? Est-il spectacle plus démoralisant pour eux, que le désordre, la nonchalance, les larmoiements sans fin, les scènes de violence, les querelles; et quels mots constituent leur vocabulaire dans ce milieu où ils sont appelés à grandir! La bête débridée s'y livre à ses ruades.

Même là où règne l'aisance, où la forme est moins rugueuse, où a pénétré quelque éducation et de la politesse, la femme a encore des devoirs à remplir. A combien de tact elle est obligée non pas seulement dans ses fonctions d'épouse et de mère — tout aussi difficiles, tout aussi hasardeuses —, mais dans les relations sociales. Qu'elle y fasse preuve de bon sens, de calme, d'esprit de suite; qu'elle sache être conciliante et commander la considération, le respect et surtout l'estime, quelle ressource pour le présent et pour l'avenir, pour l'avenir des enfants!

Des réunions choisies, des conversations sensées, intéressantes, instructives autant que possible, des lectures à haute voix, la discussion courtoise d'œuvres littéraires, artistiques, l'exposé des découvertes scientifiques les plus récentes, tout ce qui charme, tout ce qui émeut, élève et instruit. La maîtresse de maison, sans avoir l'air d'y prendre autrement part, doit amener tout cela.

Quels mièvres et décevants cercles, ceux où des soirées entières se passent à relever et à critiquer, sous prétexte de conversation, les toilettes remarquées, les manies observées, les potins entendus, les ridicules, les travers, les sottises... des absents! Assurément les plus faciles des sujets à aborder et les moins charitables.

Le Ciel me garde des femmes savantes, mais aussi des femmes nulles, étrangères aux côtés délicats et fins de la

Digitized by Google

vie, et si pas étrangères, indifférentes. Encore la faute de l'éducation et de l'instruction mal données. On s'est efforcé à faire acquérir beaucoup de choses, le tact et le bon sens exceptés. Tant que cette double culture, indispensable à la fois, de l'âme et de l'esprit, de ce qui incite et de ce qui décide, ne se fera point parallèlement et consécutivement, il y aura en nous un manque sensible d'équilibre mental.

Il n'est pas nécessaire de beaucoup parler pour que la femme se rende agréable. Écouter est déjà un art. Mais qu'une remarque aura de prix quand, simplement dite et bien dite, elle prouvera que celle de qui elle émane sait les choses et qu'elle les comprend ou que si elle ne les *doit* pas comprendre, elle ne les veut pas savoir.

La femme, la mère, dans son intérieur, dans son entourage, dans son commerce journalier, doit être la pacification par excellence. Alors elle est réellement femme.

Quel monstre, au contraire, quand le vice, la démoralisation, l'ignorance seules l'emportent. Semblables aux fauves lâchés dans les arènes antiques contre une victime, ses mauvais instincts se jettent sur elle et la déchirent.

Il faut la préserver des fauves, voilà le vrai mouvement féministe qu'il convient d'organiser.

XII

Le jeune homme. — Le jeune homme, lui aussi, en voyant celle à qui il veut plaire, recourra à la fadeur et à l'apprêt. Ou bien encore il se fera fanfaron de vices.

Toutes les époques ont été marquées par des manies de ce genre, et s'il en est une qu'il convient de rappeler comme exemple de ce que des travers de ce genre peuvent enfanter de ridicule et de cynisme, c'est celle qui, au lendemain des sanglantes péripéties de la Révolution française, pendant même qu'elles duraient encore, donnait le jour aux muscadins et aux petits-maîtres, ou aux *carmagnoleurs* de barrière. De nos jours encore, dans les quartiers populeux, il est de bon ton de se vêtir d'un veston mal

Digitized by Google

boutonné, de s'entourer le cou d'une cravate aux bouts flottants, de mettre des pantalons serrés aux genoux, larges sur la botte ou l'espadrille, et de se présenter les mains dans les poches, une fleur à la bouche, l'air débauché, l'œil somnolent, la démarche paresseuse, l'invective facile, employant pour capturer le cœur des jeunes filles des façons d'être qui devraient les leur fermer.

Mais il est bien d'autres caprices plus dangereux, plus étranges, empreints de plus de bestialité, qu'il aura fallu combattre et enrayer : le besoin immodéré de boire ; cette soif constante, jamais assouvie ; cette maladie, en un mot, conséquence d'une sotte et stupide ostentation, tout comme celle dont nous venons de parler : l'homme se fait un mérite applaudi, envié même parfois, d'absorber une quantité exagérée de liqueur, de bière, de vin ; ou bien encore il cède, sans examen, à une superstition plus stupide encore ; il croit qu'il soutient ainsi, qu'il stimule ses forces. Non pas qu'il n'y ait eu lutte dans le principe ; les premières gorgées d'eau-de-vie ou de genièvre ont fait faire la grimace : une sorte de protestation de l'organisme révolté que l'apprenti buveur a bravée, tout comme le fumeur a bravé les nausées, les écœurements que lui ont causés les premières bouffées de tabac. Cette répugnance aurait dû l'avertir et le retenir, mais une fausse honte, la peur de passer pour manquer de courage et d'énergie — c'est donc quelque chose que l'énergie, le courage ! — l'en ont empêché, et il a persisté, à petites doses répétées, tout fier d'avoir conquis une habitude nouvelle et qui le dégrade.

Si l'on mettait seulement le quart de persévérance et de volonté à se débarrasser de ses défauts qu'on en met à s'en donner, quels progrès pour les mœurs !

N'y a-t-il pas dans ce fait quelque chose qui confond l'esprit ? La bête humaine est la seule de toute l'animalité qui, s'avisant de goûter à un breuvage ou à une plante amère qui lui répugne tout d'abord, s'obstine à y revenir, s'efforce de l'aimer et finit par ne plus pouvoir s'en passer.

Digitized by Google

Quel camouflet pour cette raison dont nous sommes si fiers : le simple instinct du plus stupide des êtres rampant ou marchant sur la terre l'éclaire mieux sur ce qui lui convient que notre intelligence si vantée! Seul, d'ailleurs, l'homme est capable d'aberration mentale. Je ne me figure pas une hyène, un loup, un chacal atteints de folie.

Non seulement chacun de nous individuellement se laisse aller à des idioties de ce genre, mais la société se croit dans la nécessité de les respecter. Elle soumet à des impôts ce qui est nécessaire à nos besoins; combien il serait plus juste qu'elle frappât ce qui satisfait nos caprices!

Et pourtant, si l'industrie et le commerce s'avisaient, l'un de fabriquer, l'autre de débiter, en la masquant sous une saveur agréable en vue d'en assurer un usage presque général, une substance nuisible, cette même société, menacée dans l'existence de ceux qui la composent, n'aurait-elle pas pour devoir de prendre des mesures sévères et immédiates pour empêcher la vente et l'usage de ce produit et de frapper d'une peine sévère ceux qui, pour s'enrichir, portent atteinte à la santé, à la vie de leurs semblables?

Il est des remèdes contre certains maux physiques qui, absorbés en fortes doses, constituent un poison et tuent l'imprudent qui en fait usage. On n'en défend pas, mais on en réglemente la vente. Ce sont des officines spéciales qui seules peuvent les débiter, et ceux qui en tiennent commerce sont patentés, diplômés spécialement à cette fin.

Et encore, ils ne peuvent les délivrer que conformément à l'ordonnance d'un médecin, autre patenté et diplômé spécial, responsable à son tour. Enfin, il faut qu'une étiquette bien apparente prévienne, par le mot : *poison,* contre l'usage abusif qu'en pourrait faire celui qui aurait en main la fiole ou la poudre homicide.

Pour les liqueurs alcooliques, poisons aussi, poisons sûrs, attaquant les organes, les facultés, frappant l'intel-

Digitized by Google

ligence, énervant les forces, corrodant les cœurs, bien plus, exerçant de désastreux effets sur les générations à venir, rien de semblable.

Chaque jour, la science ou l'esprit de lucre trouve des procédés de production qui réduisent le prix de vente. Pour quelques centimes, l'ouvrier peut se donner cette heure d'illusion : il boit un verre d'eau-de-vie ou de genièvre; une chaleur entre en lui, il la croit réconfortante. Il sait comment, aux moments difficiles et d'épreuves, il peut chasser l'ennui, les soucis, et éveiller en lui une activité nouvelle. Il y revient, il y reviendra encore et toujours... Et personne pour détourner de ses lèvres le breuvage fatal!

Si ceux qui gouvernent, qui ont la responsabilité de la sûreté de chacun, ferment les yeux et laissent faire par des considérations diverses et étranges, vous, pères de famille, vous, mères, vous, instituteurs, prémunissez les enfants contre le danger; alarmez leur conscience, faites frémir leurs âmes, éclairez leur esprit, et vous réussirez d'autant mieux à les sauver du danger qui les attend pour plus tard que vous les aurez mieux initiés à cette culture intégrale que nous recommandons comme un acte de justice et de réparation.

* * *

Le choix des compagnons habituels de nos plaisirs est donc chose importante. Il faut se faire des amis...

L'amitié! Adorable penchant, plus rare dans sa sincérité que l'amour; plus difficile et plus lent à cimenter; dont bien des cœurs sont incapables dans toute la splendeur de son effusion, et dont ces liaisons spontanées, contractées au pied d'un comptoir de liquoriste ou de cabaretier, ne sont que la grimace toute passagère.

La véritable amitié entraîne au dévouement mutuel et constant; voire au sacrifice.

Est-ce bien là ce qui sort d'une complicité de débauche? « C'est mon ami! » s'écrie d'une voix empâtée l'un, en

Digitized by Google

saisissant la main de l'autre dans une brutale étreinte; de l'autre qui rit tout bas de cette simplicité et qui l'exploite en se faisant payer des « tournées ».

Un peu de dignité, un peu de fierté, le respect de soi-même, seront les préservatifs nécessaires. Pour être ouvrier, pour sortir du peuple, on n'en est pas moins homme, et c'est une des plus violentes injustices sociales de ne point tout faire pour lui apprendre comment on est réellement homme.

Des progrès ont été constatés dans l'intelligence de certains insectes. On a cru voir, par exemple, que l'instinct qui préside à l'architecture géométrique des abeilles n'était que la somme d'habitudes très simples, contractées successivement et répétées. Les modes d'existence, de défense, d'habitation, ont, dans le monde des infiniments petits, changé suivant les obstacles rencontrés. C'est donc que les abeilles, les guêpes, les fourmis savent se plier aux circonstances et perfectionner leurs mœurs. La créature humaine, avec son intelligence plus vive, plus éveillée — on l'a supposé jusqu'ici — ne peut donc se ravaler et descendre au-dessous du niveau des créatures inférieures. Faites-le comprendre de bonne heure aux enfants; accoutumez-les à cette idée, pour qu'ils s'en souviennent au moment venu.

La volonté, bien exercée, bien dirigée, voilà le levier par excellence ici comme en tout.

(A suivre.) ÉMILE GREYSON.

Digitized by Google

LE BARON LAMBERMONT

Ce sera sans doute le sujet de l'étude et peut-être de l'étonnement des futurs historiens de la Belgique moderne que la carrière de ce serviteur de l'État que l'on vient de descendre dans la tombe au milieu des plus solennels honneurs. Soixante-deux ans de services ininterrompus, couronnés par toutes les distinctions et se terminant dans une sorte d'apothéose, nous n'en connaissons pas d'exemple dans notre pays, ni peut-être dans aucun autre pays d'Europe. Par quels services ont-ils été marqués, quelle est la justification de ces exceptionnels hommages?

A plusieurs reprises déjà nous avons eu l'occasion de parler ici du baron Lambermont, notamment en retraçant à grandes lignes le rôle d'Émile Banning, qui fut son collaborateur dans quelques-uns des principaux actes de sa vie politique (1). Ce que nous voudrons faire aujourd'hui, ce n'est pas esquisser les lignes d'un portrait que la postérité verra tracer avec le recul qui convient aux jugements définitifs; c'est encore moins une biographie dont la presse quotidienne a redit les étapes; c'est seulement rappeler quelques phases et quelques souvenirs de cette longue existence qui fut si souvent calme et presque mystérieuse.

C'est, en effet, par moments fugitifs que le nom du baron Lambermont affleura, dirait-on, à la popularité. Il ne sortait

(1) Voir la *Revue de Belgique* du 15 février 1901.

Digitized by Google

un instant de l'ombre que pour y rentrer bientôt, et le gros du public a pu croire parfois que l'homme était mort, tant le silence s'était refait autour de lui.

La première de ces révélations se produisit en 1863, au moment de l'affranchissement de l'Escaut, qui à lui seul, d'ailleurs, eût suffi à illustrer Lambermont. Avec une patience infinie, il l'avait préparé ; il avait, pour poser un précédent — chose si importante en diplomatie — poussé de toutes ses forces au rachat des péages du Sund et des deux Belts, afin que la voie fût ouverte à l'action de la Belgique. Et les nécessités de la politique intérieure au lendemain du vote des fortifications d'Anvers, la présence au ministère du grand patriote de 1830, jaloux d'attacher également son nom à cet acte réparateur, vinrent servir ses desseins tout autant que son rôle au dehors. Le traité fut enfin conclu, le titre de baron décerné à Lambermont et le nom de celui-ci devint connu de la masse, salué avec reconnaissance, surtout, dans notre métropole commerciale dont l'essor était désormais sans entraves.

Après cela, il faut se reporter jusqu'en 1874 pour voir de nouveau Lambermont signalé à l'attention publique. La conférence pour la codification des lois de la guerre avait été réunie sur la proposition du tzar Alexandre II, préludant à l'initiative que son petit-fils devait prendre longtemps plus tard. Bruxelles avait été choisi pour ses séances, par une attention significative de l'empereur de Russie, au lendemain de l'incident déchaîné par l'imprudence d'un de nos prélats, et le secrétaire général des affaires étrangères se vit offrir la présidence qu'il déclina pour la faire attribuer au baron Jomini. Au cours des débats, suivis avec autant d'autorité que de tact, la question des neutres fut agitée presque au dépourvu, et dans une improvisation qui produisit la plus vive impression, Lambermont déclara fièrement que la neutralité n'était pas l'impuissance, qu'elle comportait des devoirs auxquels une nation soucieuse de son honneur ne pouvait faillir, que la Belgique en avait conscience et les remplirait sans faiblir.

L'écho de ce discours se répandit bien vite et rencontra

Digitized by Google

dans le pays des applaudissements dont le Roi se fit l'interprète dans la lettre que l'on a citée l'autre jour, et, une fois encore, le nom de Lambermont fut dans toutes les bouches.

Une troisième fois, enfin, avec une grandissante influence, il revint s'imposer à l'attention. C'était en 1885, durant cette conférence de Berlin qui avait pour but, non pas, comme on l'a dit trop souvent, d'admettre l'État indépendant du Congo au nombre des nations, mais de régler la situation internationale des États faisant partie du bassin conventionnel du Congo. Lambermont fut là le premier délégué du Roi-Souverain, et il sut, de prime abord, conquérir la toute puissante sympathie du prince de Bismarck. Cinq mois d'un commerce presque quotidien ne firent que rendre plus étroits ces liens si féconds et la conférence se termina par un hommage de l'immortel homme d'État allemand qui, lui aussi, eût suffi pour illustrer celui qui en était l'objet. La Belgique entière fut heureuse de ce succès éclatant, et toutes les marques de la reconnaissance royale ne furent que la confirmation de ce que proclamait la voix populaire.

Et pourtant, étaient-ce là les seuls titres de Lambermont à la gratitude nationale? Il sera permis à un industriel d'insister sur les services moins connus mais tout aussi considérables que rendit durant si longtemps le directeur du commerce et que le secrétaire général continua. Son rôle dans la préparation des traités douaniers fut en effet décisif. Bien vite, avec sa lucide intelligence, Lambermont avait compris qu'une politique de liberté s'impose à un pays producteur comme le nôtre. Il épousa les vues du cabinet libéral de 1857 et y resta fidèle jusqu'a son dernier souffle; il les défendit avec une ténacité souvent heureuse quand un vent de réaction économique rendit plus ardue la tâche de nos négociateurs avec la France, avec l'Allemagne. Tous ceux qui ont été mêlés aux pourparlers précédant ces traités, n'ont certes pas perdu le souvenir de leurs conférences avec Lambermont, de la rapidité avec laquelle il s'assimilait toutes ces questions industrielles et commerciales parfois si complexes, de l'habileté consommée avec laquelle il s'efforçait de sauvegarder dans les tarifs les

Digitized by Google

intérêts dont il était le défenseur. Sous ce rapport, son séjour à Paris, en 1882, fut le précurseur de ce que devait être, en 1885, le séjour à Berlin, et Lambermont ne montrait pas sans un légitime orgueil, dans son cabinet de travail, les deux admirables vases de Sèvres, exemplaires uniques, que le gouvernement français lui avait offerts, dans l'impossibilité où il se trouvait de lui décerner une distinction honorifique dont il ne fût pas encore revêtu.

Une autre marque de gratitude le rendait aussi fier, c'est celle qu'il tenait de la reine Victoria pour la rare distinction avec laquelle il avait rempli les fonctions d'arbitre dans d'épineuses controverses internationales entre l'Angleterre, l'Allemagne et la France. Au moment de sa mort, Lambermont était le seul étranger qui portât l'ordre du Bain, et la présence d'un envoyé spécial du roi Édouard à ses obsèques montra bien que l'on n'avait pas oublié à la cour de Saint-James le juge impartial dont les sentences avaient reçu partout la plus déférente approbation. Et si la noble cause de l'arbitrage international a fait tant de progrès, si elle est en passe de s'imposer de plus en plus aux États modernes, c'est à de tels ouvriers qu'on le doit. Leur laborieux travail a fait plus pour elle que les discours les plus éloquents et les plus fameux.

Le prestige du fonctionnaire était donc aussi universel que justifié. On s'est plu à rappeler que nul diplomate étranger n'arrivait à Bruxelles sans recevoir pour instruction de causer le plus possible avec Lambermont. Sa mémoire, sa documentation étaient réellement prodigieuses et elles étaient le fruit d'un labeur qui s'étendait sur tout. Il nous souvient du congrès de droit et commercial de 1885, dont il avait accepté la présidence. Sur les matières abstraites qui concernent la lettre de change et les usages maritimes, il avait des notions parfaites, égales à celles d'un jurisconsulte ou d'un financier, et son discours de clôture, venant après les harangues de ces deux maîtres de la parole qui s'appelaient Eudore Pirmez et Victor Jacobs, forma avec elles un ensemble justement admiré par tous les délégués, à quelque nation qu'ils appartinssent.

Digitized by Google

Dans ces circonstances, Lambermont se révéla presque orateur. L'écrivain avait fait ses preuves dans des milliers de notes dont les archives des affaires étrangères conservent la minute et où la netteté de l'écriture, l'absence de corrections prouvent bien la maturité de la pensée, la clarté de la conception du rédacteur. S'il s'agissait pourtant de circonstances sortant un peu de l'ordinaire, c'est à Banning que Lambermont s'en remettait du soin de donner sa forme à leur pensée commune. Ils se comprenaient et se complétaient à merveille, l'un, calme, réfléchi, posé; l'autre, plus enthousiaste et plus chaud de cœur comme d'esprit. N'est-ce pas Banning qui rallia Lambermont à la cause africaine? Dans ce petit et vaillant état-major que le duc de Brabant avait formé pour soutenir et propager ses projets d'expansion coloniale et dont des lettres publiées tout récemment ont révélé le groupement à ceux qui ne le connaissaient guère, on voit les noms de Sainctelette, de Van Bruyssel, de Brialmont surtout; on ne voit pas celui de Lambermont. Était-il du nombre des hésitants, sinon des sceptiques? Était-il simplement retenu par ses devoirs professionnels et la réserve que lui imposait l'attitude même de ses chefs, car le royal orateur ne rencontrait pas, en effet, partout une adhésion complète, et les débats du Sénat portent la trace des résistances du cabinet lui-même? Ce sont là de ces points qu'une étude plus approfondie élucidera. Mais ce qu'elle prouvera, c'est que l'influence de Banning fut décisive sur Lambermont et que, dès 1876, ils furent tous deux les meilleurs et les plus sûrs instruments du Roi, mêlés chaque jour à ses efforts. Et c'est pourquoi, quand il fallut initier l'héritier du trône à tous les rétroactes de notre politique extérieure, tant pour la Belgique elle-même que pour ce qui sera un jour sa possession d'Afrique, ce fut Lambermont que le Roi chargea de cette tâche et qui s'en acquitta plusieurs mois durant avec une inaltérable assiduité.

Une perpétuelle nécessité de maîtriser son langage et sa plume, de les assouplir à toutes les circonstances, d'être partout et toujours dans sa vie publique le diplomate aux aguets, ne se livrant point, mais tâchant de faire se livrer les autres,

Digitized by Google

avait naturellement laissé son empreinte sur le Lambermont privé. Sa vieillesse n'était pas conteuse, encore qu'elle fût bienveillante et volontiers conseillère. De plus en plus sa vie se renfermait dans ce cabinet où la mort est venue le prendre comme au champ d'honneur, et ceux qui l'ont connu dans ses dernières années, ne pouvaient plus que soupçonner l'élégant cavalier qu'il avait été aux beaux jours de sa jeunesse, le causeur brillant et galant que bien des salons se disputaient naguère. L'œil pourtant, resté vif et fin, disait que le vieux ministre d'État, sobre de paroles et plutôt renfermé, avait encore ses instants de bonhomie et ne détestait même pas d'exercer parfois sa verve un peu moqueuse, mais sans méchanceté. Et nul n'aurait pu dire s'il n'y avait pas un peu d'ironie narquoise dans la façon dont il remercia les organisateurs des manifestations faites en son honneur lors de son cinquantième puis de son soixantième anniversaire d'entrée au service de l'État. Ce n'est, du reste, un mystère pour personne que la seconde de ces manifestations déçut un peu ses espérances. Son dernier discours, prononcé à la commission des fêtes jubilaires quelques heures avant sa mort, l'a une dernière fois montré ce qu'il était avant tout : un patriote avisé et prudent. « Fêtez, disait-il, les éclatants progrès de la Belgique, fêtez-les fièrement, grandement ; mais évitez de réveiller des souvenirs douloureux pour nos voisins. Les petits pays se doivent amitié et assistance ; oublions 1830 et ne songeons qu'à 1905. » C'est qu'il savait combien est susceptible la fibre nationale en Néerlande, lui qui, décoré de tant d'ordres de chevalerie, n'avait cependant jamais obtenu la moindre croix hollandaise. Mais si le Lion des Pays-Bas manquait sur sa poitrine, il aimait à y montrer une autre décoration, celle que sa valeur lui avait value sur le champ de bataille de la Muela, où, aide de camp du général Oraa, il avait guidé à l'assaut l'artillerie de l'armée constitutionnelle espagnole. Celle-là lui rappelait sa jeunesse, ses illusions, le beau ciel du pays d'Espagne dont il n avait pas oublié la langue, et le « baron », toujours si modeste et si réservé, s'échauffait un peu quand on évoquait ces temps héroïques.

Digitized by Google

Soldat il avait été alors, soldat il était resté, fidèle à son devoir, vaillant à sa tâche, donnant sa vie à la patrie avec autant d'abnégation que de désintéressement (1). Que la Providence nous accorde souvent de pareils serviteurs, s'il entre vraiment dans les desseins de faire de notre petit pays une grande nation!

JULES CARLIER.

(1) Contrairement à ce qui a été publié, aucun traitement spécial n'a jamais été alloué au baron Lambermont, qui s'est contenté des appointements de 12,000 fr., afférents aux fonctions de secrétaire général d'un département ministériel.

Digitized by Google

CHRONIQUE MUSICALE

« ALCESTE » A LA MONNAIE. — La reprise d'*Alceste* au théâtre de la Monnaie a remis en cause une des plus passionnantes questions d'esthétique. Les transformations que, d'après les indications minutieuses de l'édition Gevaert, la direction du théâtre a fait subir au chef-d'œuvre de Gluck, touchent de trop près au problème de la responsabilité artistique pour ne pas éveiller l'attention de la critique. Les conditions d'interprétation d'une œuvre musicale dépendent des circonstances dans lesquelles celle-ci est présentée au public. Le concert, par exemple, suppose le plus souvent un auditoire d'adeptes et de connaisseurs; la disposition du lieu, l'ordonnance du programme, la composition de l'orchestre sont subordonnées au caractère des ouvrages qu'on y produit et exigent, à cette fin, des considérations strictement respectueuses à leur égard. Différemment, l'art au théâtre est éducatif et vulgarisateur; le grand public auquel il s'adresse et les exigences diverses qu'il requiert admettent plus facilement l'adaptation de ses parties au goût présent du spectateur. Les altérations scéniques sont innombrables. La stricte exactitude des détails est d'ailleurs en quelque sorte irréalisable, et les grotesques qui résultent d'un excès réaliste de mise en scène nuisent à l'harmonie générale par les qualités mêmes de leurs spécialisations (1). Pour certaines œuvres, en effet, la néces-

(1) A remarquer aux représentations de la Monnaie, l'effet ridicule et déplorable que produisit sur le public la statue antique du temple d'Apollon. Le modelé de cette statue, pris sur un des plâtres du musée du Cinquantenaire, est cependant d'une reconstitution exacte.

Digitized by Google

sité d'une interprétation modifiée se justifie. On sait qu'*Alceste* ne peut être joué intégralement, tel que son auteur l'a laissé à la postérité. La négligence et la paresse de Gluck sont proverbiales. Berlioz raconte (1) dans quel état se présentent les partitions d'*Alceste* et au milieu de quel fouillis d'erreurs, d'oublis et d'incertitudes les premiers exécutants ont dû se reconnaître. Il en est de même au point de vue du livret. Les transformations radicales que l'adaptation de l'œuvre au goût de ses différents publics a suscitées se présentent sous divers rapports et peuvent fournir matière à toute une étude intéressante sur l'évolution des arts dans leurs milieux ambiants.

La version primitive de l'*Alceste* de Gluck, qui fut écrite par le poète Calzabigi et représentée à Vienne en 1767, est à peu près celle que la Monnaie a repris actuellement. Cette version ne présente point au troisième acte l'intervention favorable d'Hercule, qui fut établie dans la suite par le bailli du Rollet, le traducteur français de l'œuvre, et ajoutée, après le départ de Gluck, aux représentations de Paris en 1776. Quoique louée par Berlioz, cette altération du livret — ainsi que le fait remarquer M. Gevaert — porte atteinte à la cohésion esthétique du sujet ; elle provoque l'intervention d'un personnage inutile dont le récitatif, quoique intéressant, encombre le troisième acte et enlève à la musique toute l'originalité sincère de l'auteur. On sait, en effet, que le compositeur belge Gossec se chargea de ce malencontreux remaniement. Ce fut cette version de l'ouvrage que l'Opéra de Paris reprit avec le concours de Pauline Viardot en 1861 et qui fut maintenue, en juin dernier, à l'Opéra-Comique.

« Nous ne reprenons pas les chefs-d'œuvre, ce sont eux qui nous reprennent. » Ce mot que Jules Janin appliquait à Gluck apparaît encore de nos jours de saisissante vérité. A côté de sa valeur intrinsèque, une œuvre comme *Alceste* éveille un profond intérêt historique. Son apparition provoqua une révolution dans l'art musical du XVIII^e^ siècle, et l'efficacité du principe dramatique qu'elle établit s'affirme encore de nos

(1) *A travers chants*.

Digitized by Google

jours dans son intégrité. Le génie de Gluck marque une étape glorieuse dans l'art lyrique du théâtre. Le drame musical (1) moderne est le fruit de la musique des Grecs, réitérée dans l'épanouissement fastueux de la renaissance florentine. Il naquit vers l'an 1600, au milieu de l'aristocratique société du seigneur Bardi, comte de Vernio, et s'épanouit sous les auspices des compositeurs Jacopo Peri, Emilio del Cavaliere et Giulio Caccini. La *Daphné* de Rinuccini et plus tard l'*Euridice*, qui fut écrite pour les noces de Marie de Médicis, en consacrent les premiers éléments. En un mot, Gluck ne fut que le rénovateur d'un art qui, passant par Rameau, Lulli et Monteverde, remontait en droite ligne à la renaissance italienne; seulement son génie puissant, volontaire, et la profonde conception qu'il eut de la musique tragique se produisirent à un instant propice dans l'évolution du goût français. Le public réactionnaire, las du style pompeux de Campra, de Monsigny et Philidor, devait infailliblement accueillir avec succès un rénovateur aussi puissant. La querelle des bouffons, cette mémorable controverse d'une rivalité musicale entre Italiens et Français, avait préparé les esprits, et la protection gracieuse que Marie-Thérèse octroya à son ancien maître d'étude, le pamphlet violent de l'abbé Arnaud et les chansons satiriques de Suard et de la Harpe furent, en quelque sorte, les premiers garants du succès d'*Orphée*, d'*Alceste* et des deux *Iphigénie*.

La réforme de Gluck consiste dans l'appropriation adéquate des éléments musicaux aux exigences dramatiques du livret. Tel que l'expose la mémorable préface d'*Alceste*, Gluck évite « tous les abus que la vanité mal entendue des chanteurs et l'excessive complaisance des compositeurs avaient introduit dans l'opéra italien » et réduit la musique à sa « véritable fonction, celle de seconder la poésie pour fortifier l'expression des sentiments et l'intérêt des situations, sans interrompre

(1) Je conserve ici cette dénomination moderne. Gluck, selon l'usage établi de Lulli à Spontini, intitule ses œuvres tragédies : *Orfeo : azione teatrale per musica. Alceste : tragédia messa in musica.* Richard Wagner (*Ueber die Benennung Musikdrama*) considère le drame musical comme l'œuvre par excellence et, en s'élevant contre les autres dénominations, l'appelle simplement : représentation solennelle (*Bühnenfestspiel*).

Digitized by Google

l'action et la refroidir par des ornements superflus ». Il remplace au théâtre les sujets futiles de Grétry, Monsigny et des auteurs italiens, par de véritables tragédies sereines et profondes. Son chant s'accorde avec la parole et le récitatif mélodique, le *canto che parla*, s'y développe avec une puissance expressive qui ne fut jamais dépassée. Selon le jugement de Wagner (1), « la fameuse révolution lyrique de Gluck consiste de fait en ce que le compositeur se raidit contre le bon plaisir du chanteur », de sorte que celui-ci est relégué au plan rationnel de l'instrument exécutant. Enfin, c'est dans son œuvre encore que le ballet s'est élevé à la hauteur d'une action scénique essentielle, que l'ouverture symphonique du drame a pris un caractère adéquat à l'action, et que chacun des détails scéniques, musicaux ou chorégraphiques est coté à sa valeur propre dans la facture générale du morceau. Il est inutile de rappeler ici les polémiques auxquelles donna lieu cette profonde rénovation. L'abbé Arnaud, Suard et J.-J. Rousseau ont laissé à la postérité d'intéressants pamphlets en faveur du chevalier Gluck. Grimm le sceptique se convertit à son génie. Les répliques de Marmontel, Chastellux, d'Alembert, la Harpe et Carracioli montrent à quel point la querelle des « piccinistes » et des « gluckistes » sut émouvoir les esprits, et l'étrange compétition musicale d'*Iphigénie en Tauride*, qui eut lieu à l'Opéra entre les deux rivaux, présente une des plus bizarres et concluantes expériences musicales que l'influence de la critique ait jamais produites. Elle fut d'ailleurs tout à l'avantage du drame lyrique français.

Dans l'ordonnance esthétique de ses éléments, l'art de Gluck est profondément humain. L'auteur d'*Alceste* ne fut pas seulement un musicien hors ligne, qui sut adapter la forme tragique de son théâtre aux ressources restreintes de l'instrumentation d'alors, mais encore un metteur en scène de tout premier ordre. En renonçant à Métastasse, le poète attitré des maîtres italiens, il rompit avec les habitudes et préféra pour la confection de ses livrets un collaborateur plus maniable et

(1) *Oper und Drama.*

Digitized by Google

moins intransigeant. Calzabigi comprit parfaitement le génie du musicien; il travailla avec lui le scénario de ses ouvrages, réduisit les détails selon ses indications précises et réalisa en quelque sorte cette unité créatrice que Richard Wagner devait exulter un siècle plus tard (1). Quoique son œuvre soit née d'un système, Gluck est encore influencé de l'école italienne. Dans ses années de jeunesse et dès son premier voyage en Italie (1741) il se contente de ce qui suffit à Sacchini ou Piccini, car le concept dramatique de sa musique ne s'affermit que vingt ans plus tard, sous l'influence de Haendel avec qui il travailla à Londres. Il reprit d'ailleurs quelques morceaux de ses premiers ouvrages et les adapta dans la suite à d'autres productions. Les pages les plus émouvantes d'*Iphigénie en Tauride* et d'*Armide* sont tirées de *Télémaco* et d'*Ulysse*, et le chœur de l'*Alceste* française (*Parez vos fronts de fleurs nouvelles*) n'est qu'une simple transformation d'un air d'*Elena et Paride*. En un mot, la musique du drame lyrique français se distingue peu de celle de l'opéra italien, mais le style et la coupe des chants ne sont plus les mêmes; Gluck en a retiré tout le conventionnel, les reprises, les ritournelles et en a proscrit les vocalises habituelles aux *contralti* ou *soprani* du temps. Chez lui, la mélodie retrouve sa majesté simple, éminemment expressive; le récitatif obligé, qui remplace le récitatif *sec* d'accompagnement, prend une importance réelle; la musique se dramatise et s'allie à la poésie du livret sans cependant tomber dans l'exagération. En effet, ce sont les phrases entières qui, dans *Orphée*, *Alceste* ou *Iphigénie*, affirment leur beauté propre; en elles, la déclamation musicale ne se base point sur les règles de la déclamation syllabique; leur rythme esthétique est plus libre qu'adéquat et crée, selon le mot de

(1) Dans ses entretiens avec son ami Corancey, Gluck lui raconte la manière fort curieuse dont il se préparait à la composition de ses tragédies : « D'abord, dit-il, je me place (en pensée) au centre du parterre. Ensuite, je parcours toute la pièce et chaque acte en particulier. Une fois au clair sur le tout et sur le caractère des personnages principaux, je considère l'œuvre comme terminée, quoique je n'en aie pas encore écrit une note. Cette préparation me prend d'habitude une année et m'attire souvent une grave maladie. » Cité par E. SCHURÉ, *Le drame musical*, liv. IV, chap. Ier, note de la page 247.

Digitized by Google

Mozart, une musique qui « tant que le monde durera, reparaîtra toujours ».

L'influence directe d'un aussi grand artiste devait infailliblement se manifester dans tous les domaines de son art. Il est sans doute inutile de rappeler que Gluck eut pour élève attitré Salieri, qui plus tard forma Beethoven et Meyerbeer, car ces deux hommes si distincts, eurent chacun — le premier surtout — leur personnalité originale. Dans l'opéra et au point de vue de la transformation des formes scéniques et de la libération artistique du compositeur, il est incontestable que le théâtre de Mozart, Chérubini, Méhul, Spontini, Rossini et même, dans une certaine mesure, Verdi, relève des principes élaborés dans la préface d'*Alceste*. La musique instrumentale de Berlioz accuse clairement des tendances gluckistes, et si Richard Wagner s'est plu à réprouver pour son drame musical toute influence de ce côté [1], il n'en est pas moins certain que l'œuvre entière de Gluck s'est naturellement infiltrée au plus profond de son art. Quelques pages de Rienzi, et l'étude des partitions d'*Armide* (1843), d'*Iphigénie* (1847) et de la *Vestale* de Spontini (1844) que Wagner, chef d'orchestre, poursuivit avec un soin tout particulier, au *Königl. Opernhaus*, à Dresde, ne laissent aucun doute à cet égard.

Le sujet d'*Alceste* est connu. Gluck y fut naturellement porté par cette tendance naturelle qui le rapprocha des œuvres antiques. A part *Armide* composée par Quinault en poésie moderne, tous ses ouvrages traitent de sujets anciens. Il sut d'ailleurs admirablement y adapter son génie, et si on peut lui reprocher trop d'identité dans les motifs qu'il a produits, on ne peut lui contester l'expressive valeur de son art. La peinture des sentiments extrêmes n'a jamais été musicalement réalisée avec autant d'intensité ; que ce soit l'amour filial d'*Iphigénie*, la tendresse d'*Orphée*, le renoncement d'*Alceste* ou l'amoureuse

[1] « En contraignant le poète à lui fournir des textes appropriés à la musique dramatique qu'il concevait, Gluck a en réalité subordonné son drame à la musique, et rendu impossible la naissance de véritables drames musicaux . . . . . Et modelant sa mélodie sur le rythme du vers, le compositeur se condamne à créer de la prose musicale. » (R. WAGNER. *Ges. Schr.*, III, p. 237.)

Digitized by Google

jalousie d'*Armide*, chacune des tragédies de Gluck atteint au sublime. Le tort de ces sortes de sujets réside cependant dans leur monotonie. C'est en parlant d'*Alceste* que J.-J Rousseau dit : « Je ne connais pas d'opéra où les passions soient moins variées; tout y roule presque sur deux seuls sentiments, l'affliction et l'effroi », et il ajoute, « ces deux sentiments ont dû coûter des peines incroyables au musicien (1). » A l'audition, la justesse de cette remarque se fait nettement sentir. La puissance d'imagination et d'invention de Gluck ne fut pas toujours à la hauteur de sa mission. Le plan de l'ouvrage ne se présente point par gradation expressive, de sorte que l'intérêt faiblit à mesure que l'action s'avance; le monologue presque continu des interprètes pêche par excès d'uniformité, et pour les auditeurs habitués aux souplesses du style moderne, la monotonie du récitatif est par moments des plus pénible.

Si la préface d'*Alceste* n'existait pas, la lecture musicale de l'œuvre démontrerait clairement tout le système de sa composition. L'intervention des masses instrumentales s'y produit en proportion du degré d'intensité de la passion. Une logique minutieuse règle tout l'ouvrage : du *crescendo* et du *decrescendo*, un *forte* quand l'action s'accentue, un *piano* lorsqu'elle faiblit; voilà toute la tactique d'il y a cent cinquante ans! Et malgré cela, *Alceste* est un chef-d'œuvre. L'introduction au théâtre des proportions harmoniques de l'oratorio, le style déclamatoire de la mélodie — dont le célèbre passage *Divinités du Styx* est un admirable modèle — le récitatif rythmé à l'unisson et accompagné à quatre parties, et le prélude harmonique lié par un enchaînement musical au premier acte, après avoir provoqué la révolution musicale du XVIII^e^ siècle, se présentent encore de nos jours dans tout l'éclat grandiose de leur immuable beauté.

Il est inutile de parler ici de l'accueil spontané que le public de la Monnaie a fait à l'interprétation d'*Alceste*. Ce n'est pas l'objet d'une chronique tardive que de renseigner sur les succès dont la presse quotidienne a parlé. Je me contente tou-

(1) Fragments sur l'*Alceste* italienne de M. le chevalier Gluck.

Digitized by Google

tefois de féliciter MM. Kufferath, Guidé et Dupuis, du profond sens esthétique qu'ils ont montré dans l'ordonnance de l'ouvrage et dans l'arrangement heureux de la mise en scène. La musique de Gluck s'est épanouie, à la Monnaie, dans le décor naturel à son génie; elle a montré, une fois de plus, les grandes qualités d'un art pondéré, harmonieux dans ses parties et dans ses formes, et a servi de leçon au goût artistique de son public. C'est là un résultat auquel peu d'œuvres contemporaines savent atteindre; c'est pourquoi il faut remercier vivement ceux qui en ont facilité la réalisation.

***

MARTILLE, l'œuvre nouvelle de M. Ed. Cattier et Albert Dupuis, que la Monnaie vient de monter, relève d'une conception totalement différente. Par la personnalité de ses auteurs, leur tempérament et leur conception artistique, *Martille* se présente sous un point de vue éminemment national. On sait, en effet, le rang que M. Cattier occupe dans la presse quotidienne de Bruxelles. Quant à M. Albert Dupuis, c'est un Belge, dont le principal titre de gloire est d'avoir été l'élève et en quelque sorte le collaborateur de Vincent d'Indy à la *Schola Cantorum;* il est également l'auteur de *Jean Michel* que la Monnaie a précédemment représenté avec succès, et de divers ouvrages de moindre envergure, dont *Bilitis* (1) est, à mon avis, le meilleur.

Par l'ordonnance scénique du livret, *Martille* offre beaucoup de ressemblance avec les derniers ouvrages de l'école vériste italienne. Tel que *Cavalleria Rusticana* et tel que la production antérieure de M. Dupuis, *Jean Michel*, le nouveau drame lyrique est un exposé brutal et dramatique d'une tranche de la vie des campagnes, présentée dans tout le déchaînement impulsif et quelque peu exagéré de ses passions. L'action en est simple, réaliste et poignante. C'est l'histoire du sacrifice volontaire, l'offrande à l'amour, d'une honnête fille d'auberge qui souffre, qui se déshonore et qui meurt pour celui qu'elle

(1) Comédie lyrique en 2 actes, représentée en 1898 à Verviers.

Digitized by Google

aime. Et sur ce thème si sombre, M. Cattier a bâti, en vers libres, un scénario tout rempli de gaîté fraîche et de rires bruyants, où les situations s'échelonnent rapides, précises, au milieu du décor ensoleillé d'une ducasse wallonne de XVIII^e siècle, comme s'il avait voulu faire contraster le heurt violent des passions qui se déchaînent et les douceurs calmes de la vie, qui toujours se poursuit. Quel dommage, seulement, d'avoir resserré l'action dans les limites trop précises d'un lieu et d'un temps et d'avoir utilisé ce patois vulgaire, mi-français mi-wallon, ce qui rend impossible toute tentative éventuelle d'expansion artistique future!

Quoique la musique de *Martille* présente beaucoup d'analogie avec celle de *Jean Michel*, le progrès réalisé par l'artiste, dans l'intervalle de ces deux années, est cependant incontestable. M. Dupuis conduit sa mélodie de main de maître; il a écrit notamment, dans sa dernière œuvre, quelques phrases (acte I, sc. II et V) dont la facture mélodique est du plus bel effet. Les passages d'orchestre et spécialement l'interlude sont plus fouillés et relèvent d'un procédé moins plastique. Ils se ressentent encore des influences étrangères, et Richard Wagner (particulièrement celui de *Tristan*) ou Vincent d'Indy semblent avoir beaucoup collaboré à *Martille*. Il faut que l'élément musical d'une œuvre ait sa valeur propre; autant qu'une symphonie de Beethoven ou qu'un poème de Borodine, la contexture orchestrale d'un drame musical doit représenter, par elle-même, les sentiments et les idées, en reléguant au rang secondaire les passages explicatifs et descriptifs.

Dans *Martille*, ce but est atteint grâce à l'emploi des récitatifs qui, comme valeurs en quelque sorte explicatives, s'y développent nettement avec toute la clarté qu'on pouvait espérer d'un des meilleurs élèves du maître de *Fervaal* et de la *Symphonie en si bémol*. Un reproche à adresser au jeune maître consisterait dans le manque de continuité qu'offre, plus encore que dans *Jean Michel*, le développement harmonique. Il semble qu'à certains endroits de la partition, la suite musicale ait été brusquement interrompue, remplacée par des accords plaqués, dissonants. Loin de moi de décrier la puis-

Digitized by Google

sance de l'harmonie simultanée et son incontestable supériorité expressive sur la mélodie! Mais j'aime à rappeler que le drame lyrique est un monument logique, pondéré dans ses parties, dont la musique ne supporte aucun des heurts dramatiques qui font la puissance et l'attrait d'une tragédie. L'élément musical nécessite une certaine liaison scénique; une orchestration violente ne peut succéder spontanément à un duo d'amour, et la chantante harmonie d'un passage sentimental perd de son charme, si l'on fait éclater brusquement les accords précipités et les gradations dissonantes, qui caractérisent un état d'esprit contraire. La faute en est d'ailleurs au livret, dont les scènes brèves et rapides sont trop rapprochées et trop dissemblables les unes des autres.

En un mot, malgré la perfection de certains détails, le drame de M. Dupuis accuse malheureusement un défaut fondamental. C'est dans la genèse esthétique de l'œuvre que la faute s'est produite. Tout d'abord, je suis irréductiblement opposé à toute collaboration plus ou moins fortuite dans l'élaboration d'un drame musical. Ce genre d'œuvre, plus que toute autre, suppose une cohésion initiale et constante des différents éléments créateurs. La période de formation d'un drame musical nécessite un travail conjoint pour toutes les parties, et une étude rythmique, expressive et savante, aussi bien des paroles que de l'orchestration de celle-ci. Richard Wagner a mis près de six années (1846-1852) pour élaborer sa tétralogie; aussi les nombreux remaniements de *Siegfried* et du *Crépuscule* attestent-ils un recommencement continuel et du poème et du travail musical. Lorsque deux auteurs se mettent à l'œuvre pour composer un même ouvrage, chacun d'eux considère de façon particulière la partie qui lui incombe, et malgré les retouches mutuelles — dont pour *Martille* M. Cattier se plaint dans *la Gazette* (1) — et les concessions réciproques, l'œuvre n'en souffre pas moins des tiraillements inévitables de deux tempéraments d'artistes qui s'associent. « Ce qui est digne d'être fait, est digne d'être bien fait »; c'est là un aphorisme

(1) 4 mars 1905.

Digitized by Google

d'Oscar Wilde (1) qui devrait être rappelé plus souvent. Si le génial innovateur du drame musical proprement dit y a reconnu la nécessité d'une mise en œuvre indivisible de tous ses éléments, c'est qu'il a vu l'incohérence esthétique qui pouvait résulter d'une collaboration, et si Vincent d'Indy ou Ernest Chausson, les maîtres français qui ont le mieux réussi dans le genre, ont passé par les exigences de ce code artistique, ce n'est pas à leur disciple à s'en débarrasser lestement. L'étendue disproportionnée des chœurs, le manque de liaison entre l'épisode dramatique et les situations accessoires, la brusquerie inattendue du dénouement et l'effacement psychologique du caractère d'Étienne, dont le signalement musical est peut être le mieux marqué, tels se traduisent dans *Martille* les résultats de pareille méthode.

Une chose que je reproche également à M. Dupuis, c'est la direction exclusivement réaliste qu'il imprime à son œuvre. Comme je l'ai dit précédemment, l'art musical ne s'arrange qu'incomplètement des tableaux réalistes et vulgaires, comme ceux qui forment le fond de *Jean Michel* et *Martille*. Du réalisme scénique le plus intransigeant, l'orchestre doit pouvoir dégager une idée ou un sentiment symbolique, d'autant plus puissant qu'il jaillit de la vie même, telle qu'elle se meut autour de nous. La *Louise* de Charpentier ou l'*Étranger* de Vincent d'Indy en sont des exemples frappants; ces drames ont été conçus avec un souci minutieux de la réalité et du modernisme dans l'action; chacun de leur détail est en quelque sorte historiquement réglé et la partie descriptive de leur musique retrace avec précision, ici la vie fourmillante et le tumulte des rues de Paris, là le bruissement fou de la tempête, sans cependant qu'aucune de ces manifestations nuise en rien à l'épanouissement grandiose de l'idée générale de chacune de ces œuvres. Chez M. Dupuis l'excès de naturalisme se résoud dans un excès de recherche et de vérité. Malgré toute la légitimité de la théorie du réalisme artistique, une œuvre

(1) *Intentions*. Un fort intéressant volume dont la traduction française vient de paraître chez Stock, à Paris.

Digitized by Google

d'art doit se revêtir d'un caractère général qui permette et facilite sa diffusion dans des milieux divers. Un livret de drame écrit en patois tel que celui de *Martille* — et sans doute selon le déplorable exemple qu'en a donné Richard Strauss dans son *Feuernoth* — ne sera jamais qu'une œuvre en quelque sorte locale. Si le souci du réel y a été strictement observé, il n'en est pas moins sûr que l'incohérence des détails et la vulgarité des thèmes nuiront à l'éclosion de cette beauté esthétique, qui parle à tous et qui, à côté de la perfection technique, est l'élément initial de toute œuvre de génie.

Du jour où M. Dupuis aura compris cela, il pourra mettre à notre service autant ses brillantes qualités de compositeur que la savante perfection dont il enrichit tous ses ouvrages, et réaliser de la sorte, pour sa propre part, la mission éducatrice de la musique.

PAUL GROSFILS.

Digitized by Google

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Le Salon des aquarellistes. — Au Cercle artistique. — La mort de Julien Dillens. — Pour l'art. — La Libre esthétique.

La saison artistique a été fort intéressante à Bruxelles, et en attendant les grandes manifestations d'art par quoi se doit célébrer le soixante-quinzième anniversaire national, l'hiver a présenté plusieurs expositions dignes, à différents titres, d'être mentionnées dans ce rapide memento.

La première en date est celle des aquarellistes; elle mérite d'autant plus d'être signalée qu'elle permet de constater d'une façon définitive la rénovation d'un art.

De l'ancienne aquarelle, simple croquis à peine rehaussé d'un lavis timide, chromo minutieux où s'étalait la virtuosité italienne, à l'aquarelle d'aujourd'hui, si délicate et si vigoureuse à la fois, il y a la distance d'un art d'amateur à un moyen d'expression esthétique aussi puissant et aussi souple que n'importe quel autre, possédant au surplus ses ressources propres, ses traditions et sa technique particulière. Qu'elle veuille garder ses légèretés, son imprévu, ou qu'elle emprunte à l'huile ses vigueurs, elle est toujours intéressante, et quelques-uns de nos plus grands artistes s'y consacrent presque exclusivement. Aussi, les salons de la Société royale des aquarellistes que l'on pouvait presque négliger autrefois, sont-ils rangés à présent parmi les événements notables de l'année artistique. Celui de cette année a été particulièrement remarquable, et la précaution que les organisateurs de l'exposition

Digitized by Google

ont su prendre de grouper, dans une manière de compartiment des invalides, les quelques membres de la société qui se sont montrés incapables de marcher avec leur temps, a donné à l'ensemble une tenue, un style, un aspect qu'il n'avait jamais eus. Aussi bien, les invités de la société rehaussaient-ils puissamment l'attrait de l'exposition.

M. La Touche, qui trouve dans l'aquarelle les magnificences décoratives, les colorations somptueuses d'un Delacroix, exposait un *Christ outragé*, que l'on doit ranger parmi les œuvres les plus magnifiquement décoratives et les plus singulièrement émouvantes. Au romantisme de ses colorations maladives et somptueuses, il joint l'énergie sobre, l'élégance et le style classique. M. Sureda, qui s'est mis aux ciels gris, exposait un *Pont sur la Dyle*, ainsi que des *Bateaux sur la Dyle*, d'une étonnante et séduisante vigueur. M. Luigini, qui vient de faire en Hollande le petit voyage que tout aquarelliste se paie à sa majorité, montrait des vues d'Amsterdam, une *Écluse* et un *Canal* d'un charme et d'une intimité très rares. Enfin, M. von Bartels, dans ses *Femmes de pêcheurs hollandais* attendant le retour des barques au cours d'une tempête, a réalisé ce tour de force d'exécuter à l'aquarelle un tableau de genre du plus grand format.

Les Belges, membres de la société, n'ont rien cédé à ces étrangers notoires. M. Khnopff, notamment, poursuivant la série de ses « Souvenirs de Bruges », a montré un intérieur d'église extrêmement émouvant en sa symphonie en gris et blanc. Il l'intitule *Souvenirs de la Flandre*, et c'est bien là le titre qui convient à ces évocations idéalisées d'une Bruges entrevue dans le rêve d'un poète. Rien de plus délicieusement, de plus lilialement blanc que cette église explicative d'un mysticisme candide et tendre, qui est aussi essentiellement flamand que les visions de sensualité débridée, par quoi d'autres peintres exprimèrent un autre aspect de la sensibilité du pays.

C'est aussi par le sentiment que valent les œuvres de Jakob Smits, peintre singulier et profond qui exprime avec une rare puissance le caractère inquiet, replié sur soi-même, de l'âme

Digitized by Google

rustique flamande. La *Famille* qu'il exposait cette fois accentuait excellemment cette note particulière.

Parmi les grands succès du Salon, il convient de citer aussi l'envoi de M. Marcette qui s'est affirmé une fois de plus comme un de nos premiers marinistes. C'est avec une vigueur et une poésie très singulière qu'il décrit les aspects changeants et divers de la mer du Nord. C'est surtout le peintre des ciels maladifs et brouillés, tumultueux et mélancoliques, qui sont la vraie beauté originale et forte du paysage marin de nos pays. Puis c'était encore la belle figure de mineur que montrait Constantin Meunier, en même temps qu'une allégorie puissante et mélancolique, le *Soir;* l'exposition toute entière de M. Delaunois, toujours fidèle aux maisons conventuelles de Louvain et à l'église Saint-Pierre; la noble vision de la campagne romaine que montrait M. Jean Delvin; les vignettes héroïques et pittoresques de M. Amédée Lynen, toujours étonnamment savoureuses; des paysages délicatement lumineux et comme ouatés de brume de M. Hoetericckx; les visions mélancoliques et nuancées d'Auguste Donnay; des études lumineuses mais un peu sèches de M. Louis Titz; des études de neige de M. Paul Thémon : tous ces artistes ont donné à l'aquarelle une vigueur singulière et une puissance tout à fait nouvelle. Ils ont fait de l'agréable Salon d'amateurs, que constituaient autrefois les expositions de la Société des aquarellistes, une des expositions d'art les plus intéressantes que l'on attende à Bruxelles.

* * *

Le Salon de la Société *Pour l'art* comporte toujours quelques bonnes peintures et fait un ensemble qui a de la tenue et de l'élégance, mais il manque d'imprévu.

Les artistes qui composent ce cercle sont tous arrivés à leur maturité. Ils ont trouvé leur formule et ne s'en départissent point. Chaque année, on est sûr de trouver là de savoureuses natures mortes de Verhaeren, des intérieurs élégants et minutieux de Janssens, d'harmonieuses décorations de Fabry, de spirituelles vignettes de Lynen, des maisons flamandes de

Digitized by Google

Coppens, des bois soigneusement dessinés de Viandier, et rien d'essentiel ne différencie ces tableaux de ceux que les mêmes artistes exposèrent l'année précédente. Laermans pourtant, nous causa cette fois une surprise. A côté de quelques très belles études de paysages, il nous a montré deux nus qui, bien qu'un peu crayeux, étaient vraiment remarquables par le style, la ligne et la sincérité.

M. Emmanuel Vicrin a compté également parmi les triomphateurs de cette année. Aucun peintre n'a exprimé avec cette force la douceur et l'harmonie des crépuscules flamands. C'est un des plus délicieux poètes du soir que compte le paysage moderne.

L'art décoratif était fort bien représenté au Salon par M. l'architecte Snyers. Outre qu'il montrait quelques jolis bibelots, ordonnait il disposait l'exposition avec infiniment de goût, il exposait, pour ainsi dire, le Salon tout entier. Quant à M. Philippe Wolfers, s'il n'offrait cette année aucun bijou à l'admiration des visiteurs, il avait envoyé des motifs d'ornementation sculpturale, dont le charme somptueux et vigoureux représentait fort heureusement son précieux talent.

***

La *Libre esthétique* a complété par son Salon de cette année année l'exposé historique et apologétique de l'impressionnisme qu'elle avait commencé l'an dernier. En 1904, nous assistions à la naissance de l'école et à son développement en France; on nous montre cette fois son expansion en Belgique ou dans les autres pays d'Europe. A la vérité, en Angleterre, en Allemagne, en Hollande, aux États-Unis, il n'y a guère en fait d'impressionnistes que quelques isolés, et celles de leurs toiles qu'on nous montre ne sont guère que des essais plus ou moins heureux. Exceptons pourtant le Canadien Morrice, coloriste exquis, l'Américain Robinson, peintre savoureux des symphonies en couleurs vives, et le Hollandais Toorop, dont la *Marée montante* apparaît comme un des meilleurs tableaux de l'exposition.

En Belgique, les recherches luministes sont beaucoup plus

Digitized by Google

anciennes, et dès l'abord elles ont été beaucoup plus fécondes. Dans la section belge rétrospective de l'exposition, nous voyons en effet quelques œuvres de premier ordre. Tel ce délicieux et idyllique Verdyen, ces études originales et raffinées de Pantazis, ces émouvants Vogels, et surtout ces scènes de mœurs, si prodigieusement vivantes, du regretté Evenepoel, dont la mort prématurée a causé tant de regrets. C'est aussi dans l'exposition rétrospective qu'on eût pu placer les Ensor, bien que ce peintre soit encore en pleine production. La *Coloriste*, *Musique russe*, le *Salon bourgeois* qu'il a envoyés datent, en effet, de 1880, et ces toiles, par les recherches luministes, ont marqué les débuts de l'impressionnisme dans notre pays. Il y avait été amené d'instinct, et bien qu'il n'eut pas vu les premières tentatives de Monet et de Renoir, il fut promptement suivi par quelques chercheurs originaux, et si, Van Rysselberghe excepté, aucun de nos peintres n'adopta le système de la division des tons, beaucoup d'entre eux se consacrèrent à ces études d'atmosphère lumineuse que l'on railla d'abord, mais qui ont fini par s'imposer définitivement. Heymans et Claus sont incontestablement les maîtres de cette école nouvelle : Claus, plus systématique, plus conscient de l'effet à produire; Heymans, plus impulsif, tous deux également sensibles à l'harmonie colorée. Après avoir bataillé longtemps contre l'incompréhension du public et l'hostilité de certains artistes, ils ont aujourd'hui leurs disciples et leur public fervent. Leur exposition de cette année consacre leur triomphe. On a vu de plus beaux Heymans, mais celui qui se trouve à la *Libre esthétique* n'en présente pas moins les qualités de charme, de sincérité et d'émotion qui caractérisent cet artiste. Quant à l'envoi de Claus, il confirme encore l'admiration que tous les indépendants professent pour ce peintre magique du paysage flamand. Le mouvement commandé par ces deux paysagistes s'est, du reste, concentré en un cercle nouveau que la *Libre esthétique* hospitalise cette fois, le Cercle *Vie et Lumière*. D'excellents artistes y figurent : Georges Buysse, peintre ému de l'intimité flamande; Mlle Jenny Montigny, au talent hardi et savoureux, naïf et savant; Mlle Anna

Digitized by Google

Boch, luministe raffinée et précise; M. De Saegher, qui dore délicieusement ses pastels de la lumière des aubes ou des crépuscules; M. Alfred Hazledine, évocateur d'hivers brumeux; MM. Lemmen et Morren qui, pour s'adonner moins exclusivement au paysage, n'en poursuivent pas moins le même idéal: le premier montre des natures mortes, des intérieurs, des études de figures délicates, raffinées et vivantes; le second, plus directement influencé par Renoir, de charmants portraits de jeunes filles.

La réunion de tous ces artistes suffirait à donner à la *Libre esthétique* cette impression de clarté qui donne aux salons impressionnistes une séduction particulière. Elle prouve, d'autre part, que nos peintres ont leur originalité dans le mouvement général de l'impressionnisme. Certes, l'art des Claus, des Heymans, des Lemmen, des Morren offre une parenté avec celui des Monet, des Renoir, des Sisley; mais il s'en distingue par la composition, la saveur coloriste, le réalisme sincère jusqu'à la naïveté.

* * *

Au Cercle artistique, ces derniers temps ont vu quelques salonnets intéressants, notamment l'exposition de M. Louis Cambier, qui montrait les toiles qu'il a rapportées d'un second voyage en Palestine. M. Cambier voit sombre. Sa peinture est le plus souvent bitumineuse ou grise, mais il a au plus haut degré le sens du caractère, et son pinceau rude a quelque chose de fort et de puissant, au charme de quoi l'on n'échappe guère. Il a rapporté de ce dur et sec pays de Judée, où s'exprime si complètement le génie sémitique, des impressions de grand style et de grand caractère. Il nous montre une *Église du Saint-Sépulcre*, somptueuse et dominatrice, pleine de mystère, de terreur et de fureur, image violemment émouvante, de ce centre religieux du monde où toutes les races, toutes les croyances, toutes les formes de l'idéal sont venues se heurter en des luttes sanglantes et passionnées. C'est là une interprétation des lieux saints extrêmement intéressante et qui a obtenu grand succès.

Digitized by Google

Afin de finir dignement l'année 1904, la commission du Cercle a, d'autre part, organisé une exposition de pastels. Elle ne comprenait aucune œuvre vraiment importante, mais elle apparaissait comme un ensemble extrêmement agréable et dont aucune faute de goût ne déparait l'harmonie. A côté des briquetteries et des hauts-fourneaux de Constantin Meunier, dont la note tragique dominait de haut cette élégante exposition, il y avait de charmantes notations des Flandres et du Midi, de M. Buysse; d'agréables souvenirs du littoral de M. Frans Charlet; des paysages brabançons harmonieux et précis de M. Wytsman; de mélancoliques bruyères de Mme Wytsman; de claires et brillantes marines de M. Marcette. Des œuvres diverses de Mlle Art, de MM. Richir, Coppens et Rothier complétaient une exposition qui, si elle n'avait rien d'imprévu, n'en était pas moins fort agréable.

***

L'art belge a perdu, cet hiver, une de ses personnalités les plus originales et les plus sympathiques : le sculpteur Julien Dillens est mort presque subitement — on le croyait guéri —, en plein travail, en plein talent, en pleine production. C'était un grand artiste et un beau caractère; l'homme était loyal, ouvert et candide, obligeant aux jeunes, indifférent aux faveurs; le sculpteur était un des meilleurs représentants de la vieille tendance décorative de l'art flamand. Flamand, Dillens l'était par le souci coloriste, par l'amour du pittoresque, par l'intensité de vie qui se dégageaient de son œuvre. Mais ce Flamand s'était affiné au contact de l'Italie, éternelle éducatrice des Barbares du Nord. Sous prétexte de puissance, il ne négligeait pas le souci de l'élégance et de la ligne, et il n'est pas une de ses statues qui n'ait du style, de l'harmonie et du rythme. Il prétendait, au surplus, ne les considérer d'ordinaire que comme l'accessoire et le complément de l'architecture; il rêvait cette hiérarchie des arts plastiques qui régna sans conteste aux belles époques et tenait que le « morceau » ne vaut que peu de chose par soi-même. Aussi ne considérait-il ses admirables bustes, ses délicates statuettes

Digitized by Google

d'ivoire ou de bronze que comme des passe-temps, n'accordant d'importance qu'à la partie monumentale et décorative de son œuvre. Celle-ci est considérable, et je ne songerai pas à en établir le catalogue, même sommairement. Il convient cependant de citer, au hasard des souvenirs, son admirable groupe de la « Justice », le *Silence de la tombe* au cimetière de Saint-Gilles, les figures latérales du monument Anspach, plusieurs des hallebardiers de la Maison du Roi, plusieurs figures à l'hôtel de ville de Saint-Gilles, d'autres à l'hôtel de ville de Reims, le monument Metdepenningen à Gand, le monument t'Serclaes à Bruxelles, et bien d'autres. Il a fourni un effort considérable, et son influence aura été profonde et bienfaisante sur notre école de sculpture où l'on n'a que trop de tendances à mépriser cette discipline qu'il considérait à bon droit comme une des règles essentielles de l'art.

L. DUMONT-WILDEN.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Le caractère spécial des numéros de janvier et de février de la *Revue* ne nous a pas permis d'annoncer aussi opportunément que nous l'aurions voulu la nouvelle édition de *La Belgique* de M. Camille Lemonnier (Bruxelles, Castaigne, in-4°). On n'a pu oublier les polémiques qui encadrèrent le berceau de cette œuvre, le succès qu'elle obtint auprès des artistes, les effarouchements un peu bourgeois qu'elle provoqua. De tout cela, il ne reste plus qu'un sentiment d'estime générale, les opinions étant devenues moins extrêmes, les camps étant moins distancés qu'aux environs de 1880.

La Belgique est un beau et bon livre; il reparaît à sa date, au moment où va se célébrer un nouvel anniversaire national; il bat, à sa façon, le rappel de bien des souvenirs incrustés dans la pierre de nos monuments, de bien des traditions que la description du paysage wallon ou flamand, des us et mœurs, des types ethniques de chez nous, ravivera chaudement en nous. Qu'on le relise donc sous cette nouvelle forme, illustré abondamment (sinon richement) et toujours jeune comme son fécond et vaillant auteur ! W.

*

Chez Sansot a paru, dans la collection des « Célébrités d'aujourd'hui » toute une série de biographies nouvelles. Signalons: *Pierre Louys*, par E. Gaubert; *Willy*, par Henri Albert; *Judith Gautier*, par Remy de Gourmont; *Peladan*, par René-Georges Aubrun; *Alfred Capus*, par Edouard Luet; *Paul Bourget*, par Georges Grappe.

*

Chez Fischbaher, *Qui nous conduira ?* de M. H Fourestié (in-12). L'auteur de cet écrit sincère se demande si ce sera la force ou si ce sera une orientation religieuse qui devra nous guider à travers les maux et les déceptions de la vie.

L'auteur ne le croit point et il propose à tous ceux qui, en dehors de toute religion, cherchent sincèrement la voie droite, l'homme de caractère, sa loyauté, son désintéressement, son incorruptibilité.

Dans la première partie, M. Henri Fourestié a fait une étude très fortement pensée de l'homme de caractère. Au chapitre VI, le plus

Digitized by Google

intéressant peut-être, il se demande ce qui nous resterait aujourd'hui si nous n'avions pas l'homme de caractère. Dans la seconde partie, il groupe autour de ce type idéal, qu'il appelle l'*Ecce Homo* de la société laïque, tout un système de morale, aussi sévère, aussi réconfortante que la morale religieuse

Il ne faudrait pas croire cependant que l'auteur soit un sectaire, ennemi acharné de toutes les religions. Non. Il croit que le culte de Dieu est une question d'ordre tout à fait intime, qui doit être reléguée au fond de la conscience de chacun de nous, et il espère que la séparation prochaine des Églises et de l'État permettra à chacun de choisir son temple religieux.

*

Marcel Poëte, *Les Primitifs parisiens*. (Paris, Champion, petit in-8°.) — A joindre cette intéressante étude, illustrée avec soin, aux volumes que nous avons signalés de MM. Durrieu, Bouchot et Lafenestre sur la célèbre exposition de l'été dernier à Paris.

*

A la librairie Ollendorff, *Double jeu*, de M. Henri Vignemal. — Ce roman nous introduit dans la vie intime de deux sœurs, dont les caractères et les sentiments contradictoires se disputent un même amour. Comment l'aînée revendique contre la cadette celui qu'elle abandonna et qu'elle reprend, dans un retour égoïste de passion, toutes les délicatesses et toutes les pudeurs d'un véritable amour qui se sacrifie à la jalousie et à ses injustices, pousse jusqu'à l'héroïsme le dévouement fraternel, comment l'homme se transforme dans une action parallèle aux mouvements généreux ou intéressés des deux femmes, se détache de la première pour se donner à la seconde et trouve, au cours de cette évolution, toute sa valeur humaine, voilà ce que nous dépeint dans une action sobre, une intrigue rapide et serrée, cet émouvant roman de mœurs mondaines et parisiennes.

*

Maurice Darin, *Les Apôtres*. (Paris, Léon Vanier, in-18.) — C'est un roman, dont le lyrisme traduit quelque inexpérience, mais plaît par sa sincérité abondante et forte. Toute une sève coule dans ces pages où l'auteur nous peint deux amours successives de son héros. Le cadre n'importe guère. C'est la passion qui est tout. Elle se chante plus encore qu'elle ne s'exprime. Pourtant des détails observés, des nuances psychologiques, quelques échappées descriptives sauvent ce récit de l'inévitable monotonie que dégage toujours un monologue de plus de 200 pages. C'est plus qu'une promesse de talent.

*

Sous ce titre : *La Cité ardente* (Paris, Perrin, in-16), M. Carton de Wiart, échappant aux préoccupations de la politique pour demander

Digitized by Google

aux annales de notre passé quelques joies plus élevées, a écrit un roman historique, dont Liège est le centre héroïque Le genre est bien démodé, et on « walterscottise » souvent, alors qu'on voudrait chanter la chanson héroïque de Hugo ou ciseler le conte, archaïque et coloré comme un vieux vitrail, de Gustave Flaubert. Oserai-je dire que M. Carton de Wiart n'échappe pas à cette critique? Son affabulation est pourtant adroite, et il a su, dans ses anachronismes, garder la mesure qui convenait. Il a évité d'être désespérément long dans ses pages descriptives; les discours que tiennent ses personnages sont d'heureux pastiches, entrelardés de réminiscences littéraires: quant à la vérité locale, elle est serrée d'aussi près qu'elle pouvait l'être par un auteur qui n'est pas Liégeois et qui parle des hauteurs de la Vesdre d'où l'on découvre la cité. Menu reproche, en vérité. Un plus grave, c'est que la tonalité générale de l'œuvre n'est pas celle que l'on voudrait et que l'exactitude ordinaire du détail ne crée pas l'atmosphère. On en jugera en lisant la *Cité ardente;* car on la lira, non seulement sur les bords de la Meuse, mais partout où la ferveur patriale est restée en étroite et instinctive connexion avec le sens de notre vie et la conscience de nos aspirations. W.

*

André Le Breton, *Balzac, l'homme et l'œuvre.* (Paris, Armand Colin, in-16.) — Il existe une excellente bibliographie de Balzac; sa biographie est éparse en une multitude d'articles ou de recueils d'anecdotes; mais quelle que soit la valeur de quelques-unes des études critiques dont il a été l'objet, il n'en est aucune qui constitue une histoire de son génie. C'est cette histoire que M. Le Breton a tenté d'esquisser. Il était bien préparé pour cette tâche, lui qui avait consacré déjà trois volumes au roman des XVII^e^, XVIII^e^ et XIX^e^ siècles. Cette fois, il prend le romancier à son point de départ et le suit jusqu'au terme de sa carrière, montrant à quelle école il s'est formé, par quelle lente évolution il est devenu le grand peintre ou le grand historien de la vie française au commencement du XIX^e^ siècle, sous quelles influences enfin s'est altéré chez lui le sens du réel. Sur la vie de Balzac, de même que sur son œuvre, sur ses maîtres et sur ses originaux, sur ses procédés d'observation et sur sa méthode de travail, on trouvera ici, avec une grande nouveauté d'aperçus et des joliesses d'analyse, des indications précieuses et plus d'un renseignement inédit.

*

L'Année administrative de 1903, publiée par MM. Hauriou, professeur à la faculté de droit de l'université de Toulouse, G. Jèze, professeur agrégé à la faculté de droit de l'université de Lille, Ch. Rabany, chef de bureau au ministère de l'intérieur, etc. (Paris,

Digitized by Google

1904, V. Giard et E. Brière, éditeurs.) — *L'Année administrative* paraîtra régulièrement tous les ans sous la forme d'un volume in-8°, d'environ 500 pages ; elle est divisée en quatre parties : étude doctrinale des réformes à l'ordre du jour, chronique de la jurisprudence administrative, chronique des faits administratifs, bulletin bibliographique.

Le premier volume, qui vient de paraître, contient des études très documentées sur les principales réformes à introduire dans notre législation administrative. Les décisions récentes les plus importantes, rendues par les diverses juridictions sur des questions intéressant l'administration, y sont analysées et commentées. Le lecteur trouvera également dans cet ouvrage une chronique des faits administratifs qui constitue un véritable tableau de l'activité de cette ruche bourdonnante et industrieuse qu'est l'administration française. Quant à la troisième partie de l'*Année administrative*, elle se compose de nombreux comptes rendus de livres parus en 1903. Enfin, une table détaillée rend cet ouvrage aussi maniable qu'un annuaire.

*

V. Azoury, *Le Réveil de la nation arabe*. (Paris, Plon, in-16.) — Tous les écrivains qui ont traité la question d'Orient se sont placés à un point de vue exclusivement historique et restreint aux intérêts directs du pays auquel ils appartenaient; ils ont limité leur étude aux Balkans et à la Turquie d'Europe, croyant que c'est en Macédoine que se trouve l'unique solution de ce problème ardu; ils n'ont attaché aucune importance aux possessions asiatiques du sultan, alors que, d'après l'auteur de ce livre, ce sont les Arabes qui forment le véritable nœud de l'énigme.

Or, aujourd'hui, les Arabes ont pris conscience de leur nationalité; ils refusent de supporter davantage l'oppression des Turcs et veulent se détacher de l'arbre vermoulu d'Orthogroul pour se constituer en État indépendant.

Abandonné à ses propres forces, le sultan des Turcs ne pourrait plus contenir les Kurdes, les Arméniens, les Albanais et les Macédoniens, qui deviendraient tous libres par le fait que les Arabes auraient un sultan à Damas. Toutes les nationalités sont donc hautement intéressées à soutenir les Arabes et à s'entendre avec eux pour une action commune. Telle est la thèse défendue par l'ex-adjoint du gouverneur de Jérusalem. Elle est curieuse et actuelle. Il est fâcheux que l'auteur ait cru devoir y mêler des polémiques qui sont de nature à lui aliéner bien des sympathies en Europe. L'antisémitisme catholique est odieux, l'antisémitisme arabe ne l'est pas moins.

Digitized by Google

MON PREMIER ENTRETIEN

AVEC VICTOR HUGO

PRÉAMBULE.

A cinq reprises différentes, pendant ma vie, un hasard exceptionnel m'a mis en relation directe avec Victor Hugo. Je l'ai joint chaque fois, dans des circonstances inattendues, mémorables, pittoresques, même tragiques, et d'une façon assez prolongée, pour que je puisse échanger des conversations, d'une certaine étendue, avec son haut esprit.

Je l'ai rencontré deux fois à Bruxelles : le jeudi 5 octobre 1865, durant le Second Empire, et le lundi de Pâques, 10 avril 1871, pendant le règne de la Commune. Trois mois antérieurement à cette dernière date, nous nous étions promenés ensemble, dans les rues de Paris, sur la rive gauche de la Seine, pendant le bombardement allemand. Bien des années plus tard, il vint me voir, le vendredi 18 juillet 1884, à mon laboratoire de physiologie expérimentale, boulevard Saint Germain, nº 38. Je lui rendis sa visite chez lui, avenue d'Eylau, nº 152, peu de semaines avant sa mort.

Ces souvenirs inédits, en partie dialogués, ne sont pas des *interviews*. L'*interview* n'existait pas à ces différentes époques, comme il sévit actuellement. Ils ne sont pas non plus du *reportage*. C'est mieux et plus que tout cela. Ils constituent presque des confidences; ce sont surtout des *entretiens familiers*, où l'on voit le grand homme, peint fidèlement sur nature, comme *cinématographié* avant la lettre, se mouvoir, marcher, pérorer, gesticuler, rire, se courroucer, tel enfin que je l'ai entendu et vu parler et agir, sous mes yeux.

Voici donc mon premier entretien avec l'immortel descripteur de *Notre-Dame de Paris*. La scène se passe à Bruxelles, autour de Sainte-Gudule, par une tiède et lumineuse soirée d'automne, entre 10 heures et minuit. C'est, à vrai dire, une leçon historique sur l'architecture

Digitized by Google

médiévale. Il y a quatre personnages : Victor Hugo, Alexandre Dumas fils, Yveling Ram Baud et le signataire de ce récit. Je me trompe. Je dois ajouter trois comparses. Il est vrai qu'ils sont muets, mais combien éloquents! Ce sont : Sainte-Gudule, la Banque nationale et... la Lune!

Tout ceci expliqué, j'écarte les deux pans du rideau, et le spectacle commence.

Bruxelles, jeudi 5 octobre 1865.

Depuis treize mois, c'est la deuxième fois que je me trouve à Bruxelles. J'y suis revenu pour assister et prendre part aux travaux du Congrès des étudiants qui se tient dans la libre capitale des Belges. Je fais mon Droit à Paris et j'ai été délégué par mes camarades pour les représenter et soutenir quelques-unes de leurs revendications.

L'an dernier donc, j'étais ici à la même époque, à peu près (le 26 septembre 1864), ayant rejoint Nadar pour l'accompagner dans sa troisième ascension, exécutée en l'honneur des fêtes nationales, avec son célèbre aérostat le *Géant*.

Après mon dîner, avant d'aller me coucher à l'*Hôtel de Suède*, je fais un tour en ville. Je revois avec une vive émotion et un singulier plaisir l'emplacement de l'ancienne Porte de Schaerbeek, entre le parapet de pierre du Jardin botanique et les grilles de fer des maisons opposées. C'est là, à peu près au milieu de la chaussée affectant la figure géométrique d'une petite place rectangulaire, que l'énorme ballon (il cubait plus de 6,000 mètres!) a été gonflé. C'est de là aussi que nous nous sommes élancés vers l'empyrée, dans la nacelle du *Géant*, au milieu des acclamations des Bruxellois, salués par le spirituel sourire de Léopold Ier et les bravos de son entourage. Il y avait auprès du roi : Rogier, ministre des affaires étrangères; le général Chazal, ministre de la guerre; Anspach, bourgmestre de Bruxelles; Quételet, directeur de l'Observatoire; André van Hasselt, grand poète, fonctionnaire important et ami de Hugo. Il y avait encore beaucoup d'autres notabilités.

Je m'accoude sur la balustrade, à l'angle du boulevard et de la place, à l'endroit même où était la tribune royale. Je contemple tangentiellement l'admirable perspective de Koekel-

Digitized by Google

berg qui s'allonge devant mes yeux en forme de diorama, comme à travers un immense stéréoscope.

L'an passé, ce tableau était tout autre pour moi. Vu perpendiculairement du haut de la nacelle, il constituait un panorama, mes regards plongeant comme dans un abîme alpestre. De là, deux sensations contraires : hier, celle de l'espace infini du libre oiseau; aujourd'hui, celle du terrien enchaîné sur la terre.

Et je pense qu'il n'est point banal d'avoir inauguré le premier voyage d'un pays inconnu, en débutant par explorer sa nappe aérienne. Je forme le dessein, cette année-ci, entre deux séances du Congrès des étudiants, d'accomplir quelques excursions à la campagne et quelques visites en ville. Je dois notamment aller voir plusieurs amis de mon père : M. Bortier, le riche propriétaire rural et urbain; M. Édouard Morren, l'éminent botaniste liégeois, sans oublier surtout l'illustre savant Quételet et son jeune émule Houzeau.

Déjà, dans la matinée, j'ai entrepris deux pèlerinages. D'abord, je me suis rendu au cimetière de Laeken, pour glisser ma carte à travers les barreaux de bronze du tombeau de M^me^ Malibran. C'est une pieuse coutume que nous avons, nous autres Français, quand nous passons par Bruxelles, de consacrer quelques heures à cette visite funèbre. Nous le faisons surtout en souvenir littéraire des admirables stances de Musset, qui ont immortalisé une seconde fois l'incomparable artiste :

> Et de toi, morte hier, de toi, pauvre Marie,
> Au fond d'une chapelle, il nous reste une croix!
> Une croix! Et l'oubli, la nuit et le silence!
> Une croix! Et ton nom écrit sur une pierre....

Ensuite, je suis allé porter mes hommages de gratitude et de vénération à Baudelaire. Toujours isolé, il n'a point abandonné l'*Hôtel du Grand Miroir*, rue de la Montagne. Là, j'avais déjeuné dans sa chambre, sur son guéridon, et vécu quelques heures inoubliables à la fin de septembre 1864. Je l'ai revu changé, abattu, vieilli, morne, comme figé sur son petit divan râpé. Il m'a souri avec amertume, m'a tendu une

Digitized by Google

main molle. J'ai pu à peine en tirer quelques mots. L'horrible hémiplégie qui le torture a continué lentement, sournoisement, sûrement, son œuvre destructive. Je l'ai quitté, la poitrine oppressée, les yeux mouillés de larmes. Mes jambes tremblaient en descendant l'escalier obscur de l'hôtel, et j'ai dû saisir la rampe pour ne point m'effondrer.

Je cesse ma rêverie et je reprends mon itinéraire. Je rentre en ville par la rue Royale. Je double l'élégante Colonne du Congrès, en saluant ses lions magnifiques et la glorieuse effigie en bronze du Roi. A la hauteur de la place de Louvain, où habitèrent en 1740 Voltaire et Mme du Chatelet, je dévale à pic par le Treurenberg. Je contourne la Collégiale, en prenant à ma gauche.

Sur le parvis, devant les escaliers et leurs paliers ajourés, récemment édifiés, j'aperçois tout d'un coup la puissante carrure d'un homme solitaire qui paraît profondément absorbé dans l'examen du portail. Il semble ne rien voir autre chose autour de lui. Interdit, je m'arrête à quelques pas, car il m'a semblé deviner une silhouette fameuse.

Ramassé sur lui-même, trapu, d'une taille épaisse, un peu au-dessus de la moyenne (pas beaucoup), campé sur une forte canne, vêtu d'un veston, ou plutôt d'une espèce de vareuse en gros molleton noir, le cou enveloppé d'un foulard de couleur sombre, coiffé d'un chapeau mou, le visage encadré dans une barbe épaisse et grisonnante, en broussaille, les yeux enfoncés dans l'orbite, brillants comme des escarboucles, je reconnais Victor Hugo. Mais ce n'est pas seulement le portail que le grand poète étudie, c'est aussi la lune qu'il contemple.

Il est 10 heures du soir. L'astre des nuits s'est levé splendidement dans un ciel limpide. Située dans le plan des deux tours, juste dans l'intersection, la lune inonde, de son écume vaporeuse et bleutée, la façade de l'église. Sous cet éclat lunaire les sculptures s'animent et prennent un relief extraordinaire. Sainte-Gudule apparaît comme un gigantesque bijou de vieil argent oxydé ou d'aluminium nitraté.

Hugo fouille de son regard scrutateur les moindres détails de ce chef-d'œuvre de minutie lapidaire. Ses yeux vont *vice*

Digitized by Google

versa, de la lune au portail et du portail à la lune, et son corps robuste projette une ombre immense sur le pavé.

Au même instant, Alexandre Dumas fils et mon ami Yveling Ram Baud, le futur romancier du *Faiseur d'hommes*, débouchent par la rue des Paroissiens.

« Ah! maître! maître! s'écrient-ils, voici un merveilleux spectacle fait tout exprès pour vous! C'est une courtoisie astronomique à l'adresse de l'auteur de *Notre-Dame de Paris!* »

Immobile à quelques pas du groupe, je me rapproche. Ram Baud me dévisage, me hèle, me présente et me nomme à Hugo. Très ému, je salue en balbutiant des mots admiratifs qui sortent mal de ma gorge étranglée.

Hugo me prend la main avec bonne grâce et simplicité. Il a tout de suite des compliments sur les lèvres.

« J'aime les jeunes gens. Ils sont l'avenir en fermentation, et pour nous, les vieux, c'est déjà la postérité qui commence. J'aime surtout ceux qui viennent de France, parce qu'ils m'apportent le contact de la patrie absente. Vous êtes le fils d'un savant que j'estime hautement, et avec lequel je suis très en retard en témoignage de gratitude. J'ai rencontré votre père pour la première fois en 1848, au siège des Ateliers Nationaux, au Parc Monceau. Il était le chef du secrétariat de cette généreuse et nécessaire création de mon ami Louis Blanc. Votre père était alors un jeune homme tendre et intrépide, un de ces lutteurs résolus comme en produit l'École polytechnique dont il sortait. Ah! les polytechniciens ont joué un beau rôle en 1848, comme en 1815, comme en 1830, au reste! Votre père m'a rendu un service important à cette époque troublée, en me documentant pour le discours que j'avais à prononcer à l'Assemblée constituante en faveur du droit au travail. Depuis lors, j'ai contracté une nouvelle dette envers votre père, car c'est lui qui m'a fourni, par l'entremise d'Auguste Vacquerie, les renseignements techniques dont j'avais besoin pour mettre debout le chapitre des *Misérables*, consacré aux égouts de Paris. Mon cœur doit passer pour un insolvable auprès de votre père. Eh bien! vous lui verserez un acompte en lui serrant la

Digitized by Google

main de ma part, en l'assurant de mon estime et de ma joie d'avoir rencontré le fils, en attendant qu'un bon vent amène le père dans la retraite du proscrit. »

Puis, se tournant vers Dumas et Ram Baud, il dit en faisant un geste circulaire :

« Voilà, mes amis, une lumière à souhait pour illuminer comme il convient ces vieux édifices. A la fois caressante et hardie, pâle et tiède, mystérieuse et indiscrète, elle fait apparaître l'extraordinaire finesse d'exécution de ces patients artistes du moyen âge. Les rayons du soleil sont trop violents et dénoncent mal à propos les blessures du temps et la lèpre des climats sur la pierre. Cette luminosité est bien préférable. »

Et s'avançant, il enjambe lestement les trente-six marches blanches de l'escalier central. Il s'approche du monument à un mètre de distance environ et commence une dissertation chronologique et historique sur la naissance et l'évolution du style ogival.

« C'est une de ses marottes, » me souffle Yveling Ram Baud.

Nous n'avons garde d'y contredire. Nous entourons et nous suivons le glorieux conférencier. C'est à une leçon de choses archéologiques qu'il va nous faire assister. Hugo est très érudit, mais son érudition est minutieuse et frise parfois le pédantisme. En voici un premier exemple. Ram Baud ayant imprudemment adjoint le mot *cathédrale* à Sainte-Gudule, Hugo réplique vivement en toisant avec sévérité son interlocuteur :

« Pas du tout ! *Collégiale* et non *cathédrale* ! Sainte-Gudule possédait autrefois un Chapitre complet, c'est-à-dire un évêque et des chanoines, c'était une *cathédrale*, puisqu'elle avait un siège épiscopal. Aujourd'hui, elle n'est plus qu'une *collégiale*, et même qu'un doyenné, et c'est pour cela qu'on dit *M. le doyen de Sainte-Gudule*, en parlant de son premier prêtre qui, de plus, est chanoine. Bruxelles n'est donc pas un évêché : c'est un doyenné. »

Ram Baud s'excuse de son ignorance en matière ecclésiastique. Hugo ne l'écoute pas et continue :

Digitized by Google

« Cette église est une merveilleuse synthèse de l'art ogival. Certes, elle n'a ni l'ampleur, ni l'abondante richesse de Notre-Dame de Paris; elle n'en a pas non plus les facéties décoratives. Elle a autre chose. Elle est plus fine, plus svelte, plus élégante. En l'inspectant, nous allons avoir devant nous toute l'histoire visible et palpable des transformations de l'architecture à travers quatre siècles : les XIII^e^, XIV^e^, XV^e^ et XVI^e^ siècles. L'histoire médiévale a inscrit sa plus intime pensée sur ces édifices. Je l'ai expliqué dans mon livre, mais pas suffisamment, à mon gré. Toutes ces sculptures en disent plus long que de longs écrits. C'est ainsi que Sainte-Gudule constitue une instructive tétralogie ogivale de la pierre sculptée. Elle possède encore un avantage que Notre-Dame a perdu par la sottise des ingénieurs d'Haussmann, c'est d'avoir conservé, même sur sa colline, un parvis surélevé. Cette élévation est d'accord avec la *symbolique* des cathédrales, voulue par ces puissants et logiques remueurs de pierre du moyen âge. Presque toujours ils ont imaginé leurs églises avec un perron et des marches. La Métropolitaine de Paris avait un parvis de douze degrés... On les a bêtement supprimés pour égaliser la place et mettre le temple au niveau de la caserne édifiée en face. Notre-Dame ressemble aujourd'hui à une lionne accroupie ou amputée des quatre membres. C'est une mutilation. Il était d'autant plus nécessaire de laisser son piédestal à Notre-Dame qu'elle est plus matérielle d'aspect, non seulement par sa masse, mais encore par sa construction au fond d'une vallée. Sainte-Gudule, perchée sur le faîte d'une haute colline, assise sur un parvis élevé, est le triomphe de l'idéalité. Ce qui frappe surtout, c'est sa légèreté aérienne. Pour l'ogive, le point de départ, c'est Paris. Bruxelles est le point d'arrivée. Mais des deux parts, ce sont deux chefs-d'œuvre qui exaltent passionnément les aspirations de leur époque. L'art roman, si lourd, s'est brisé, effilé, pour s'élancer en fusée, afin de rapprocher des voûtes célestes les voûtes de l'édifice et les ardentes prières du peuple. C'est une erreur de croire que c'est la science seule qui a voulu cette transformation. On a dit, on a écrit que l'invention de l'ogive fut toute scientifique, née de

Digitized by Google

la nécessité d'agrandir les églises, par là même de les consolider, et non point une aspiration de la foi ni même une création artistique. Demain, en plein jour, je vous conseille de pénétrer dans le chœur, de parcourir les nefs latérales et le transept. Vous aurez sous les yeux le plus pur épanouissement qui soit du style ogival primaire ou à lancettes. C'est l'époque créatrice, la première, le début de l'ogive, du style ogival, en deux mots, et qu'on a, je ne sais pourquoi, affublé du terme *gothique*, ce qui ne veut absolument rien dire si ce n'est *ancien*, et les Goths, assurément, n'ont rien à faire dans l'espèce. Et Sébastien Mercier a émis une sottise en écrivant dans son pétillant *Tableau de Paris :* Quel est donc l'architecte *goth* qui a tracé le plan de cet édifice? L'art grec, l'art romain ont leur colonne aux chapiteaux variés; l'art ogival a son ogive et sa voûte. Ce sont leurs caractéristiques. Dans la nef centrale et sous les deux tours que voici — Hugo, appuyé de la main droite sur sa canne massive, indique les tours en levant la main gauche —, on a un bel exemple du style ogival secondaire ou à rayons. Notre Sainte-Chapelle, à Paris, appartient à ce style plus simple, plus clair, orné de courbes très *gracieusement circulaires*, si je puis m'exprimer ainsi, inscrites dans l'ogive. C'est l'époque où l'on introduit le *tiers-point*, c'est-à-dire le point de section du triangle rayonnant et équilatéral, placé à la courbure même des voûtes. Ce fut très hardi, même téméraire. »

Hugo s'arrête, respire, nous regarde et semble chercher un souvenir. Puis il reprend presque tout de suite :

« Il y a trois ans environ, à l'époque du banquet des *Misérables*, j'ai gravi successivement les *trois cent et cinq* marches respectives de ces deux tours... »

De concert, et *proprio motu*, nous laissons échapper un *oh!* admiratif.

Hugo, flatté, continue et insiste : « Oui, *trois cent et cinq* marches de chaque côté, ce qui fait *six cent et dix* marches pour la montée et *mille deux cent et vingt* marches pour le tout, l'ascension et la descente! Le spectacle vaut la peine dépensée, car de la plate-forme de ces deux tours, à hauteur de 65 mètres au-dessus du sol et de 104 mètres au-dessus

Digitized by Google

du niveau de la mer, la vue est immense et bien différente. Le contraste est saisissant. C'est l'antithèse exacte de la Belgique. De la tour, qui est à notre gauche, on voit la Flandre plate, monotone, brumeuse. De la tour qui est située à notre droite, on aperçoit le Brabant onduleux, varié, lumineux. D'un côté, on distingue Malines et son séminaire; de l'autre, Waterloo et son Lion : deux nécropoles! A droite, on reçoit l'embrun salé de la mer du Nord; à gauche, on respire les émanations forestières des Ardennes. »

Hugo se place au milieu du portail et recule jusqu'à la première marche de l'escalier. Nous obéissons à tous ses mouvements.

» Maintenant, examinez le motif du milieu, avec sa rosace réduite et gracile, et dont le sourire est beaucoup moins large que celui de la vaste rosace de Notre-Dame de Paris. Regardez le tympan au-dessus de la porte centrale et d'où se détache, si vivant, saint Michel. On dirait que l'archange vient à nous. Fixez-le bien. Voyez, il part, il s'élance, il nous aborde! L'illusion est complète. Saint Michel, c'est le patron de la ville de Bruxelles, et, par conséquent, celui de son église principale. D'ailleurs, c'est le doyen, c'est le titulaire légitime et antérieur. Sainte Gudule qui, dans le langage courant a exproprié l'archange, est postérieure et n'est qu'une intruse. Mais, comme elle est femme, elle a confisqué à son profit toute la renommée artistique de la Collégiale. Au reste, le vieux saint n'est pas à plaindre. Il trône triomphalement dans ses plaques de cuivre étincelant, chef-d'œuvre du chaudronnier Van Rode, sur l'hôtel de ville qui est son apanage. Et l'édifice laïque est aussi beau que le monument religieux. Là-dessus, il y a une jolie légende. L'église est inachevée et attend depuis cinq cents ans la flèche qui devait la couronner. C'est saint Michel qui s'oppose à son érection pour se venger de l'ostracisme dont il est toujours la victime. »

Hugo sourit béatement, respire, aspire l'air délicieux de cette douce soirée d'automne, souffle et continue :

... » Enfin, voulez-vous assister au développement complet du style ogival dans son troisième et dernier avatar? Suivez-

Digitized by Google

moi et allons examiner les deux portails extérieurs du transept. Ce sont des modèles parfaits du style ogival tertiaire, c'est-à-dire flamboyant ou fleuri. Mais, cependant, c'est la décadence de l'ogive qui commence. A l'ogive virginal viennent s'ajouter des roses mystiques, des flammes, des cœurs, des larmes, des fleurs funèbres, des lames d'épée : figures douloureuses inspirées par les passions, les excès de la foi. »

Nous suivons Hugo qui s'avance à pas pesants mais précipités. Il se dirige d'abord vers le portail sud, celui de la place Sainte-Gudule, vis-à-vis la rue de la Chancellerie. Là, il applique sa main — une main grassouillette, une main d'évêque — sur l'église et dit : « J'aime à toucher, à caresser ces pierres. La vie, la mort, les siècles ont passé sur elles. Je les sens palpiter, tressaillir et frémir sous mon épiderme. »

Ensuite nous nous dirigeons vers le portail nord, celui qui fait face à la Banque Nationale. En passant derrière le chevet de l'église et les murs hideux qui limitent l'abside, Hugo esquisse un geste de colère et s'exclame :

« Quelle ignominie! Et ce qu'il y a de pire, c'est que ces deux murs lépreux masquent deux fenêtres en pur style roman, charmantes, précieuses pour l'histoire de l'art et celle de l'église, construites dans ce style antérieur, quand elle fut incendiée, vers 1072, si je ne me trompe, et peu d'années après sa consécration. On n'aperçoit que la partie supérieure de ces deux fenêtres romanes, et c'est dommage, car leur vue intégrale permettrait de faire, séance tenante, la comparaison des deux styles. Avant l'an mil, toutes les bâtisses ressemblaient à des forteresses ou à de lourds monastères. Et si ces deux fenêtres romanes n'enchâssaient pas des vitraux dans leur verre, on pourrait les prendre pour des meurtrières. Comparez d'ailleurs ce que vous en voyez aux larges fenêtres ogivales des nefs latérales. Voilà ce qui indique nettement le caractère séparatif du roman et du *gothique*... pardon! du style ogival. D'une part : lourdeur, obscurité, méfiance. Les églises romanes, comme des sentinelles, semblent faire le guet. D'autre part : élévation, lumière, abandon. Les églises ogivales invitent à la fraternité, à la confiance. Ce sont des temples.

Digitized by Google

Mais, voilà, les temps sont changés partout. Ici, c'est Sainte-Gudule; à Paris, c'est Notre-Dame et la Sainte-Chapelle; à Milan, c'est la cathédrale des Dômes, sans oublier Amiens, Chartres, Saint-Denis, Metz, Cologne, Strasbourg, Prague, Burgos, Rouen, Noyon... J'en passe! J'en passe! .. Rome fait exception. Saint-Pierre, peu élevé, est construit en style romain et non *roman*, répète Hugo, en regardant ironiquement Yveling Ram Baud qui ne bronche pas. Aussi vous avez un palais, un palais fastueux, et non une église. Quant à ce petit bâtiment-là, annexé à la jolie chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, il faudrait le dégager, lui donner de l'air, de l'espace, car c'est un ravissant spécimen de la Renaissance au XVI^e^ siècle. Mais ces deux horribles murs, on doit les démolir, les démolir! »

Hugo, ajoutant l'action à la parole, frappe avec rage sur les pierres moisies qui s'effritent, et des étincelles éclatent au choc de la ferrure de sa grosse canne provenant d'un cornouiller de Guernesey.

Je prends timidement la parole, et je fais observer à Hugo qu'à Paris on a déshonoré de même façon barbare le chevet de Notre-Dame, en édifiant la nouvelle Morgue à l'extrémité de l'île de la Cité.

« En effet, me répond Hugo, j'en ai vu le dessin. Vous avez raison. C'est ignoble! C'est un *blockhaus* placé là par Louis Bonaparte pour *canarder* de nouveau les Parisiens!... »

Nous parvenons devant le portail sud.

« Ah! ceci, dit Hugo, c'est un pur chef-d'œuvre, une miniature à poser sur une étagère!... Pas ça! Pas ça! » s'exclame violemment notre incomparable conférencier, en s'adressant à Dumas fils. L'auteur de la *Dame aux Camélias* s'obstine malicieusement à fixer de l'autre côté de la rue, les quatre colonnades jumelles de la Banque Nationale. Elles sont neuves et blanches; elles tirent l'œil, outrageusement blafardes sous les effluves des rayons lunaires.

« Ah! ce Dumas! ce Dumas fils! toujours le même! A Paris, il préfère Saint-Sulpice à Notre-Dame. Ici, il néglige Sainte-Gudule pour s'extasier devant les gros sucres de

Digitized by Google

pomme et les vases en massepain de M. Henry Beyaert! Voyons, Dumas, je vous assure que l'architecte de ce bâtiment n'égale pas Claude Perrault et que cette colonnade n'est qu'une réduction en confiserie imitative. Voyons, encore une fois, tournez-vous vers le portail! »

Et soulignant ces éloges de gestes autoritaires et précipités, il ajoute :

« Voyez, comme ici la pierre s'anime, se spiritualise, devient subtile. Ah! ces artistes du moyen âge, quels hommes! D'eux on peut dire : *Magistri de vivis lapidibus*. Ce sont des maîtres qui vivifient la pierre ! »

Dumas demeure muet. Bien campé sur sa taille haute, élégante, la moustache rousse au vent, le regard extrêmement vif et spirituel, il écoute souriant, sardonique. Enfin, il conclut finement :

« Vraiment, maître, vous n'avez pas de raison valable pour en vouloir ainsi au *Palais* de la Banque... tout au contraire...

— *Hôtel* de la Banque », corrige sèchement Hugo, visiblement agacé par ce coup droit porté à sa fortune composée en majeure partie en actions de fondateur de la dite Banque de Belgique.

Et, se reprenant :

« Peu importe votre jugement, mon cher Dumas, il est évident que ce portail est un pur joyau de légèreté, tandis que cette colonnade ressemble à la croûte d'un pâté de chez Le Sage. Et puis, vous le savez : *Sollicitæ opes*, richesses, source d'inquiétude! Donc, laissons cela! »

Nous nous écartons de l'église, en descendant à reculons la pente de l'ancien Bois-Sauvage, afin de mieux juger la différence entre les deux monuments.

« Tout cet espace, ajoute Hugo, dont l'érudition nous paraît inépuisable, était un infect cimetière en 1840... » Il cesse de parler, croise les bras sur le dos, fait tourbillonner sa canne par derrière avec frénésie, et marche sans plus s'inquiéter de ses compagnons.

Ce pendant la lune a gravité dans le ciel. A ce moment elle est au zénith et se trouve, par un plaisant hasard, juste au-

Digitized by Google

dessus de la tour méridionale, qu'elle coiffe comme un gros point sur un *i* gigantesque. Alexandre Dumas fils, toujours en veine d'à-propos, a fait vite de saisir la circonstance au passage, et il se met à déclamer :

C'était dans la nuit brune,
Sur le clocher jauni,
La lune,
Comme un point sur *i*.

Dumas s'arrête et dit : « A vous, Ram Baud, la deuxième stance ! » Yveling Ram Band, imperturbablement, continue :

Lune, quel esprit sombre
Promène au bout d'un fil
Dans l'ombre
Ta face et son profil?

Ram Baud, taquin, se penche vers moi : « A ton tour ! le dernier couplet !

— Tu crois me prendre sans vert, répliquai-je avec l'accent gouailleur d'un étudiant sorti frais émoulu du Quartier Latin. La dernière stance est la répétition de la première, c'est classique ! » Et sans me troubler, je jette dans l'air en désignant la tour et la piqûre lunaire, la stance finale de la célèbre ballade :

Et c'est dans la nuit brune,
Sur son clocher jauni,
La lune
Comme un point sur un *i*.

De toutes parts, on crie bravo ! Hugo en profite pour exprimer son sentiment sur le chantre immortel des *Nuits*, sachant que tout ce qu'il dit est répété :

« Ce pauvre et glorieux Musset ! Je n'ai pas pu assister à ses obsèques ! Volontiers j'eusse protesté par ma présence contre l'abandon du public et la désertion de ses confrères ! »

Des flots d'ombre se sont formés. Ils enveloppent partiellement les dentelles de pierre de Sainte-Gudule, en plaquant alternativement à terre des tranches d'obscurité et des rubans

Digitized by Google

de lumière. La Banque, qui n'est pas rancunière, s'éteint dans les ténèbres pour complaire au poète, tandis que Sainte-Gudule reste lumineuse et souriante.

Je hasarde : « Maître, n'avez-vous point songé à profiter de votre séjour ici pour donner un pendant à votre *Notre-Dame de Paris*, en dramatisant, par exemple, une *Sainte-Gudule de Bruxelles?*

— Certes, oui, j'y ai pensé, j'y penserai encore. Mais j'ai tant à faire et je deviens si vieux ! »

Hugo cesse de parler. Il nous regarde et nous tend la main à tour de rôle, en débutant par Dumas fils, continuant par Yveling Ram Baud, et en terminant par moi, le Benjamin de l'assemblée. Puis il nous quitte brusquement en pirouettant sur ses talons. Il prend rapidement la direction oblique par la rue d'Assaut, comme quelqu'un qui est en retard et qui ne veut pas être suivi. Il est 11 1/2 heures.

Sous le regard narquois de Dumas fils, Yveling Ram Baud essaie cette comparaison :

« Nous avons conversé avec deux colosses...

— Oui, interrompt Dumas, devenu sérieux, l'un est de pierre, l'autre de chair... »

Je tiens à placer mon mot et j'achève :

« Tous les deux sont également *esprit!* »

La lune s'est enfoncée dans l'horizon. Hugo a descendu la pente de la rue d'Assaut. Les deux astres ont disparu à nos yeux.

Et je me hâte vers l'*Hôtel de Suède*, rue de l'Évêque, pour rédiger le procès-verbal de cette soirée, sans précédent dans mon existence d'adolescent. Elle aura toutefois plusieurs lendemains, car je reverrai Hugo, en tête à tête, à d'autres époques plus agitées, dans d'autres endroits moins solennels, mais toujours, les unes et les autres, dignes d'encadrer son extraordinaire personnalité.

GEORGES BARRAL.

Digitized by Google

LA TERRE ET LES MORTS[1]

L'arbre de M. Taine.

Ils étaient arrivés devant le square des Invalides; M. Taine s'arrêta, mit ses lunettes et, de son honnête parapluie, il indiquait au jeune homme un arbre assez vigoureux, un platane, exactement celui qui se trouve dans la pelouse à la hauteur du trentième barreau de la grille compté depuis l'esplanade. Oui, de son parapluie mal roulé de bourgeois négligent, il désignait le bel être luisant de pluie, inondé de lumière par les destins alternés d'une dernière journée d'avril.

« Combien je l'aime, cet arbre! Voyez le grain serré de son tronc, ses nœuds vigoureux! Je ne me lasse pas de l'admirer et de le comprendre. Pendant les mois que je passe à Paris, puisqu'il me faut un but de promenade, c'est lui que j'ai adopté. Par tous les temps, chaque jour, je le visite. Il sera l'ami et le conseiller de mes dernières années... Il me parle de

(1) Nous devons à l'entremise obligeante de M. Eugène Baie la précieuse communication de ces extraits du nouveau livre de M. Maurice Barrès. A la vérité, c'est moins un nouveau livre que le célèbre écrivain français publie sous ce titre : *La terre et les morts* (chez l'éditeur Sansot, à Paris) qu'un recueil d'apologues et de préceptes où est exposée la doctrine du nationalisme français. Il y a dans cette doctrine des parties, dont le particularisme nous interdisait l'accès — et ce sont même les plus considérables —; mais il en est d'autres dont l'application, pour discutable qu'elle soit, se trouve être universelle. C'est à celles-là que nous avons borné nos emprunts. Les retouches de l'éminent auteur, aussi bien que la disposition des matières, assurent à cette primeur un haut attrait. Faut-il ajouter que l'attrait est doublé par la beauté d'un style qui puise sa vigueur et sa netteté aux meilleures sources de la tradition littéraire française ~ N. D. L. R.

Digitized by Google

tout ce que j'ai aimé : les roches pyrénéennes, les chênes d'Italie, les peintres vénitiens. Il m'eût réconcilié avec la vie, si les hommes n'ajoutaient pas aux dures nécessités de leur condition tant d'allégresse dans la méchanceté.

« Sentez-vous sa biographie? Je la distingue dans son ensemble puissant et dans chacun de ses détails qui s'engendrent. Cet arbre est l'image expressive d'une belle existence. Il ignore l'immobilité. Sa jeune force créatrice dès le début lui fixait sa destinée, et sans cesse elle se meut en lui. Puis-je dire que c'est sa force propre? Non pas; c'est l'éternelle unité, l'éternelle énigme qui se manifeste dans chaque forme. Ce fut d'abord sous le sol, dans la douce humidité, dans la nuit souterraine, que le germe devint digne de la lumière. Et la lumière alors a permis que la frêle tige se développât, se fortifiât d'états en états. Il n'était pas besoin qu'un maître du dehors intervînt. Le platane allègrement étageait ses membres, élançait ses branches, disposait ses feuilles d'année en année jusqu'à sa perfection. Voyez qu'il est d'une santé pure! Nulle prévalence de son tronc, de ses branches, de ses feuilles; il est une fédération bruissante. Lui-même il est sa loi, et il l'épanouit... Quelle bonne leçon de rhétorique, et non seulement de l'art du lettré, mais aussi quel guide pour penser! Lui, le bel objet ne nous fait pas voir une symétrie à la française, mais la logique d'une âme vivante et ses engendrements. Au terme d'une vie où j'ai tant aimé la logique, il me marque ce que j'eus peut-être de systématique et qui n'exprimait pas toujours ma décision propre, mais une influence extérieure. En éthique surtout je le tiens pour mon maître. Regardez-le bien. Il a eu ses empêchements, lui aussi; voyez comme il était gêné par les ombres des bâtiments : il a fui vers la droite, s'est orienté vers la liberté, il a développé fortement ses branches en éventail sur l'avenue. Cette masse puissante de verdure obéit à une raison secrète, à la plus sublime philosophie, qui est l'acceptation des nécessités de la vie. Sans se renier, sans s'abandonner, il a tiré des conditions fournies par la réalité le meilleur parti, le plus utile. Depuis les plus grandes branches jusqu'aux plus petites radicelles, tout entier il a opéré le même

Digitized by Google

mouvement... Et maintenant, cet arbre qui, chaque jour, avec confiance accroissait le trésor de ses énergies, il va disparaître parce qu'il a atteint sa perfection. L'activité de la nature, sans cesser de soutenir l'espèce, ne veut pas en faire davantage pour cet individu. Mon beau platane aura vécu. Sa destinée est ainsi bornée par les mêmes lois, qui, ayant assuré sa naissance, amèneront sa mort. Il n'est pas né en un jour; il ne disparaîtra pas non plus en un instant... Déjà en moi des parties se défont, et bientôt je m'évanouirai ; ma génération m'accompagnera, et puis un peu plus tard viendra votre tour et celui de vos camarades... »

* * *

Tous les maîtres qui nous précèdent et que j'ai tant aimés : Hugo, Michelet, et ceux même qui font transition, les Taine et les Renan, croyaient à une raison indépendante existant dans chacun de nous et qui permet d'approcher la vérité. Voilà une notion à laquelle, pour ma part, je me suis attaché passionnément. L'individu! son intelligence, sa faculté de saisir les lois de l'univers! Il faut en rabattre. Nous ne sommes pas les maîtres des pensées qui naissent en nous. Elles sont des façons de réagir où se traduisent de très anciennes dispositions physiologiques. Selon le milieu où nous sommes plongés, nous élaborons des jugements et des raisonnements. Il n'y a pas d'idées personnelles; les idées même les plus rares, les jugements même les plus abstraits, les sophismes de la métaphysique la plus infatuée, sont des façons de sentir générales et apparaissent nécessairement chez tous les êtres de même organisme assiégés par les mêmes images. Notre raison, cette reine enchaînée, nous oblige à placer nos pas sur les pas de nos prédécesseurs.

Dans cet excès d'humiliation, une magnifique douceur nous apaise, nous persuade d'accepter nos esclavages : c'est, si l'on veut bien comprendre — et non pas seulement dire du bout des lèvres, mais se représenter d'une manière sensible — que nous sommes le prolongement et la continuité de nos pères et mères.

Digitized by Google

C'est peu de dire que les morts pensent et parlent par nous; toute la suite des descendants ne fait qu'un même être. Sans doute, dans celui-ci, sous l'action de la vie ambiante, une plus grande complexité pourra apparaître, mais elle ne le dénaturera point. C'est comme un ordre architectural que l'on perfectionne : c'est toujours le même ordre. C'est comme une maison où l'on introduit d'autres dispositions; non seulement elle repose sur les mêmes assises, mais encore elle est faite des mêmes moellons, et c'est toujours la même maison. Celui qui se laisse pénétrer de ces certitudes abandonne la prétention de penser mieux, de sentir mieux, de vouloir mieux que son père ou sa mère; il se dit : « Je suis eux-mêmes. »

De cette conscience, quelles conséquences, dans tous les ordres, il tirera! quelle acceptation! Vous l'entrevoyez. C'est tout un vertige délicieux où l'individu se défait pour se ressaisir dans la famille, dans la race, dans la nation, dans des milliers d'années que n'annule pas le tombeau.

***

Épouvanté de ma dépendance, impuissant à me créer, je voulus du moins contempler face à face les puissances qui me gouvernent. Je voulus vivre avec ces maîtres et, en leur rendant un culte réfléchi, participer pleinement de leur force.

D'autres se décomposent par l'analyse; c'est par elle que je me recompose et que j'atteins ma vérité.

***

Connaître vraiment, rendre compréhensible un groupe de hameaux, à condition de les situer sur un fond et de garder une vue générale de la France, quel bénéfice incalculable, quelle éducation en profondeur, autrement féconde que notre éparpillement de touche-à-tout et notre verbiage sur les civilisations mondiales!

La motte de terre elle-même, qui paraît sans âme, est pleine de passé et son témoignage ébranle, si nous avons le sens de l'histoire, les cordes de l'imagination.

Digitized by Google

Tout être vivant naît d'une race, d'un sol, d'une atmosphère, et le génie ne se manifeste tel qu'autant qu'il se relie étroitement à sa terre et à ses morts.

Nous devons réagir contre les étrangers qui nous envahissent et qui déforment notre raison naturelle; il nous faut rétablir la concordance entre la pensée, parfois chancelante, de notre élite et l'instinct sûr de nos masses. Notre terre nous donne constamment sa discipline et nous sommes les prolongements directs de nos ancêtres; rien n'est plus aisé que d'entendre cette double réalité sur laquelle nous devons nous maintenir.

Nos éducateurs ne se préoccupèrent pas une fois de ce qu'est la Lorraine! Un jeune être isolé de sa nation ne vaut guère plus qu'un mot détaché d'un texte.

« La plante humaine ne pousse vigoureuse et féconde qu'autant qu'elle demeure soumise aux conditions qui formèrent et maintinrent son espèce durant des siècles. »

Le problème n'est point pour l'individu et pour la nation de se créer tels qu'ils voudraient être (oh! l'impossible besogne!) mais de se conserver tels que les siècles les prédestinèrent.

* * *

Il y a une conscience nationale : c'est l'entente de gens qui sont réunis depuis plusieurs générations dans les mêmes institutions sociales pour affirmer des intérêts moraux communs.

* * *

Jadis, nous vivions sous la direction d'idées communes et avec des instincts (bons ou mauvais) qui étaient universellement acceptés comme bons dans toute l'étendue de notre territoire; aujourd'hui, parmi nous, se sont glissés un grand nombre de nouveaux colons (de formations variées), que nous n'avons pas la force de nous assimiler, qui ne sont peut-être pas assimilables, auxquels il faudrait du moins fixer un rang, et qui veulent nous imposer leur façon de sentir. Ce faisant, ils croient nous civiliser; ils contredisent notre civilisation propre. Le triomphe de leur manière de voir coïnciderait avec

Digitized by Google

la ruine réelle de notre patrie. Le nom de France pourrait bien survivre et même garder une importance dans le monde; le caractère spécial de notre pays serait cependant détruit, et le peuple installé sous notre nom, sur notre territoire, à la suite de notre histoire, s'acheminerait vers des destinées contradictoires avec les destinées et les besoins des vieux Français.

***

Nous ne tenons pas nos idées et nos raisonnements de la nationalité que nous adoptons, et quand je me ferais naturaliser Chinois, en me conformant scrupuleusement aux prescriptions de la légalité chinoise, je ne cesserais pas d'élaborer des idées françaises et de les associer en Français.

***

Ceux qui ont un peu réfléchi sur l'évolution des nationalités, et qui savent que tous les peuples ont leurs jours comptés, se rendent bien compte du germe de destruction que notre nation porte en soi. Le décroissement de notre natalité, l'épuisement de notre énergie depuis cent ans que nos compatriotes les plus actifs se sont détruits dans les guerres et les révolutions, ont amené l'envahissement de notre territoire et de notre sang par des éléments étrangers qui travaillent à nous soumettre.

***

Certains mots, ainsi les mots *France*, *Patrie*, éveillent chez certains hommes, dont nous sommes, un si grand nombre d'idées préalablement associées que c'est dans la conscience comme le bruissement créé dans la forêt par un coup de vent. Et ces mots ne peuvent pas être entendus par ceux chez qui ces associations d'idées ne sont pas préalablement existantes. Ce n'est pas affaire d'intelligence : quelle que soit leur rapidité d'esprit, quel que soit leur éveil, ils ne peuvent pas sentir comme nous. Un même instinct, une même physiologie, oserais-je le dire ? nous avaient groupés, mais notre éducation et nos tendances nous firent un besoin de doubler nos instincts avec des raisons.

***

Digitized by Google

Les hommes, de siècle en siècle, comme de pays en pays, conçoivent des morales diverses qui, selon les époques et les climats, sont nécessaires et, partant, justes. Elles sont la vérité tant qu'elles sont nécessaires.

Le premier point, pour être selon le type français, c'est de réaliser en soi, ou de donner comme formule-programme à son énergie propre, cette définition dont on peut se contenter en attendant meilleure analyse : « Générosité, progrès, humanité. » Le plus âpre héros de la France, Blaise Pascal, écrit pourtant cette parole divine de fierté, de douceur : « Il faut plaire à ceux qui ont les sentiments humains et tendres. » Les êtres qui appartiennent à une tradition autre que la nôtre se reconnaissent toujours : à leurs paroles, à leurs sentiments qui nient, contredisent le type français, et puis à leurs actes.

***

Voici sur notre sol de France une famille rassemblée. En deuil, la mère, les fils font voir un profil étranger. Son mari, leur père, était allemand, anglais, italien. La pensée qui animait ce mort est toujours vivante dans leur conscience. Moi, français, je ne leur demanderai pas de conseil; parfois, je les écouterai avec intérêt; car dans leurs âmes, pour moi tant de choses sont nouvelles, surprenantes, et toujours je leur marquerai de l'estime, car ils appartiennent à de grandes nations; mais plus ils me parleront avec sincérité, en honnêtes gens, plus je devrai me méfier, car la vérité allemande et l'anglaise ne sont point la vérité française, et peuvent nous empoisonner. En vain, cet étranger, quand il se fit naturaliser chez nous, jura-t-il de penser et de vivre en Français; en vain a-t-il lié ses intérêts aux nôtres, le sang s'obstine à suivre l'ordre de la nature contre les serments, contre les lois. Il est notre hôte, ce fils d'outre-Rhin, d'outre-mer, nous assurerons sa sécurité et nous lui donnerons nos sympathies généreuses, mais nous ne lui devons pas une place dans les pouvoirs du pays. Laissons-le d'abord prendre notre température et, par des racines qui naîtront, se nourrir de notre terre et de nos morts. Ses petits-fils, eux, seront des Français autrement que par une fiction

Digitized by Google

légale. Il faut commencer par ne pas imposer à des étrangers de trop lourdes responsabilités pour ne pas être amené à leur infliger de trop durs châtiments. Des Français trop récents ont, dans ces dernières années, beaucoup troublé la conscience nationale. On épurerait celle-ci par une loi prudente sur les naturalisations.

* * *

« Il participe naturellement de la conscience nationale, il est nécessairement d'accord avec les destinées du pays, alors même qu'il ne saurait pas les formuler, celui qui, plongé par son hérédité dans son milieu, en suit insensiblement les évolutions. L'administrateur et le législateur peuvent s'inspirer dans toutes leurs mesures de ce grand principe : la patrie est plus forte dans l'âme d'un enraciné que dans celle d'un déraciné. »

* * *

Note sur les mots « race » et « nation » française. — Disons-le une fois pour toutes : il est inexact de parler au sens strict d'une race française. Nous ne sommes point une race, mais une nation; elle continue chaque jour à se faire et sous peine de nous diminuer, de nous anéantir, nous, individus qu'elle encastre, nous devons la protéger.

Entre tant d'autres analogies propres à rendre sensible ce qu'est une nation, écoutez celle-ci qui me plaît :

Je comparerais volontiers une nation à ces *puddings* de pierres qui se forment le plus souvent dans les eaux vives et que l'on nomme conglomérats. Le mortier qui lie ces pierres est dû en partie à leur usure même et à leur mouvement. Quand cet amas est entraîné, des pierres s'y attachent et s'y soudent. Les couches se superposent. Mais si chaque élément de la couche externe garde à l'œil sa personnalité, il est pourtant solidaire, relativement aux actions physiques, de toutes les couches et de tous les éléments, aujourd'hui recouverts, qui se sont attachés à son premier noyau. Et cette solidarité crée sa résistance contre les forces naturelles. Qu'une pierre

Digitized by Google

se détache du conglomérat, elle roule avec rapidité, s'use et devient poussière; même si elle s'attache à quelque autre conglomérat, ce n'est que diminuée et en partie usée.

Ainsi l'individu me semble être lié à toutes ses ascendances mortes par le travail des individus et des sacrifiés qui l'ont précédé, comme la pierre l'est au conglomérat par le mortier qu'a formé le travail des couches successives.

***

On met le désordre dans notre pays par des importations de vérités exotiques, quand il n'y a pour nous de vérités utiles que tirées de notre fonds. On va jusqu'à inciter des jeunes gens, par des voies détournées, à sourire de la frivolité française. Non point qu'on leur dise : « souriez », mais on les accoutume à ne considérer le type français que dans ses expressions médiocres, dont ils se détournent.

***

... Bouteiller, quand il passait en revue et classifiait les systèmes, ne se plaçait pas au point de vue français, mais chaque fois au milieu du système qu'il commentait. Aussi fit-il de ses élèves des citoyens de l'humanité, des affranchis, des initiés de la raison pure. C'est un état dont quelques hommes par siècle sont dignes. Gœthe fut cela; mais auparavant il s'était très solidement installé Allemand. Quel point d'appui dans leur race Bouteiller a-t-il donné à ses élèves?

En vérité, l'affirmation puérile que la France est une « glorieuse vaincue » ne suffira pas à maintenir un sentiment national auquel on enlève ses assises terriennes et ancestrales.

Cet excitateur, qui prétendait, pour le plus grand bien de l'État, effacer les caractères individuels, quitte Nancy ayant créé des individus dont il fait seul le centre et le lien. Ces lycéens frémissants dans sa main, on peut les comparer à ces ballons captifs de couleurs éclatantes et variées, que le marchand par un fil léger retient, mais qui aspirent à s'envoler, à s'élever, à se disperser sans but.

***

Digitized by Google

Le danger pour la France, ce sont les violences qui déracinent sans rien fixer et l'internationalisme qui dénature : voilà à quoi s'oppose le nationalisme.

***

Nous avons voulu maintenir la maison de nos pères que les invités ébranlaient. Quand nous aurons remis ces derniers à leur place (l'antichambre, en style plus noble, l'atrium des catéchumènes), nous reprendrons, chacun, selon nos aptitudes, les divertissements où se plurent nos aïeux.

***

Dans ce paysage, qui n'a guère bougé, les gens de Vaudémont, pour le compte de l'empire romain, faisaient déjà la bataille contre les barbares de l'est ; par la suite, durant des siècles, ils furent désorientés, ils frappaient sur les Allemands et sur les Français ; mais, ayant été les plus faibles, ils se sont décidés à se réunir à la grande famille française, et maintenant ils forment les bataillons de fer de cette armée qui tourne ses regards du côté de l'Allemagne. De nouveau ils sont les grands bastions orientaux de la civilisation latine.

Les souvenirs se pressent dans mon esprit ; je vous les dis sans art. Excusez un patriote. La motte de terre elle-même qui paraît sans âme est pleine du passé, et son témoignage ébranle les cordes de l'imagination! Ah! sur cette immense plaine du Xaintois — où surgissent, avec une étrangeté qui me rappelle les sublimes paysages de Puy-en-Velay, dix crêtes isolées, couronnées de bois, et la superbe falaise de Sion —, le silence et la solitude parlent éloquemment d'histoire, de politique et de mille choses subtiles qui sont proprement les « choses de Lorraine » et les racines profondes, les racines lorraines de mon nationalisme français.

Le sommet isolé de Sion-Vaudémont, tantôt voilé par la brume, tantôt embrassant un immense espace, fut le centre religieux et politique du pays. C'est toujours un pèlerinage fameux. C'est de là que Gérard, premier comte de Vaudémont, emmenait nos ancêtres lorrains à la première croisade; c'est de là que sortait, à ces dates lointaines, notre maison

Digitized by Google

ducale de Lorraine qui règne aujourd'hui en Autriche. De là encore je comprends combien l'année 1901 est étroitement liée à la suite des siècles qui l'ont précédée et combien l'individu est peu de chose! Il faut accepter l'héritage national et ne pas essayer, par des bizarreries personnelles, individuelles, de modifier les conditions générales dont nous sommes les produits nécessités.

. . . . . .

De tels sentiments appartiennent au domaine du subconscient. Mais si faibles qu'ils parlent en nous, ils nous sauvent d'être des éphémères qui vivent quarante ans et puis s'évanouissent. Ils nous donnent du courage, de la fierté, de la résignation aussi. Nous nous connaissons comme portés par des générations qui nous précédèrent, et nous-mêmes nous porterons une suite de siècles. Notre devoir, c'est de conserver ces forces antérieures. Grandes pensées, mais pour qu'elles soient légitimes en nous, nul besoin que nous appartenions à l'illustre famille royale des ducs de Lorraine. Le plus chétif des laboureurs dans la plaine de Sion-Vaudémont a collaboré par ses ancêtres à créer quelque chose de magnifique. Et serf jadis, mais qui du moins n'a pas déserté son pays, il continue de mériter, et maintenant il fait à lui seul, tant bien que mal, la Lorraine.

Ces notions d'amour et de continuité, c'est tout le ferment du nationalisme. Excité par de telles vérités, je hausse la voix et je m'écrie qu'elles valent pour les étrangers aussi bien que pour mes compatriotes et qu'ainsi je ne méprise aucune nationalité, mais que mon devoir est envers mes pareils. Je suis une espèce. Une espèce créée par des forces qui me précédèrent. C'est à moi d'éviter qu'elles se dispersent. Mon espèce fait ma dignité; je puis y ajouter. Tel quel et faible individu, j'appartiens à l'histoire de France, à une histoire que de toute éternité j'ai été préparé pour trouver incomparable. J'entends que rien ne la diminue. Je travaillerai pour que mon équipe projette des énergies accrues dans l'avenir. Heureux si ma main débile aide à soutenir le ciseau qui, le long des siècles, grave

Digitized by Google

sur le temple de Mémoire la suite illimitée des beaux titres de ma patrie !

***

Nous avons constaté qu'à travers les siècles, en dépit des vicissitudes politiques et économiques, une population racinée dans un sol maintient ses façons de sentir.

***

... Ce qu'il y a de puissant ici, disait Sturel, c'est que l'on sent les siècles, la continuité de volonté qu'il a fallu pour créer ce paysage. Il est fait de cette vieille maison, belle parce que ses greniers, ses écuries, sa ferme sont parfaitement appropriés; de cette prairie où paissent ces vaches; de ces fleurs dans le verger où bourdonnent les abeilles; de la masse lasse et satisfaite des serviteurs qui reviennent des champs; le silence qui l'enveloppe éveille des idées de contentement et de repos, non d'isolement et de crainte; mais surtout, c'est un domaine patrimonial : on y jouit, comme d'une beauté sensible, des habitudes accumulées.

***

Mistral a restauré la langue de son pays, et par là, en même temps qu'il retrouvait une expression au contour des rochers, à la physionomie des plantes et des animaux, à la transparence de l'air, à la beauté des nuages et par cette même voie aux mœurs locales, il restituait à son univers natal un sens naturel. Il a rendu confiance à une société qui s'était désaffectionnée d'elle-même. Son œuvre est une magnifique action. Il est le sauveteur d'une petite patrie.

***

De cœlo in inferna. — Les catholiques volent dans le patriotisme un prolongement de la morale. C'est sur les commandements de l'Église que s'assure leur idée de patrie. Mais si je ne suis pas un croyant ?

Pour un certain nombre de personnes le surnaturel est déchu. Leur piété qui veut un objet n'en trouve pas dans les cieux. J'ai ramené ma piété du ciel sur la terre, sur la terre de mes morts.

***

Digitized by Google

Mon *intelligence* est tentée de toutes parts, tout l'intéresse, l'émeut et la divertit. Mais il y a au plus profond de nous-mêmes un point constant, point névralgique : si l'on y touche, c'est un ébranlement que je ne pouvais soupçonner, c'est une rumeur de tout mon être. Ce ne sont point les sensations d'un individu éphémère qu'on irrite, mais à mon grand effroi l'on fait surgir toute ma race.

DOUCE ANTIGONE.

... *Douce Antigone*, vierge âgée de vingt ans, tu voulais te dérober, te réserver pour l'hymen. Mais, Antigone aussi vieille que l'illustre race des Labdacides, il fallut bien que tu protestasses.

Créon est un maître venu de l'étranger. Il dit : « Je connais les lois de ce pays et je les applique. » C'est qu'il juge avec son intelligence. L'intelligence, quelle petite chose à la surface de nous-mêmes !

Antigone, au contraire, dans le même cas, intéresse son hérédité profonde, elle s'inspire de ces parties subconscientes où le respect, l'amour, la crainte non encore différenciés forment une magnifique puissance de vénération.

Sous cette puissance de vénération qu'elle est également prédisposée à ressentir, la cité s'ébranle, se réconcilie autour d'Antigone.

Et voici qu'à son tour Créon, recevant d'un deuil plus que de ses raisonnements, tombe sur ses deux genoux.

Ainsi la meilleure dialectique et les plus complètes démonstrations ne sauraient pas me fixer. Il faut que mon cœur soit spontanément rempli d'un grand respect joint à de l'amour. C'est dans ces minutes d'émotivité générale que mon cœur me désigne ce que je ne laisserai pas mettre en discussion.

*
* *

Il n'est pas besoin pour servir la cause nationale que nous mettions dans nos livres un raisonnement patriotique. Dès l'instant que nous distribuons de l'ordre dans une œuvre pas-

Digitized by Google

sionnée, si nous chassons tout ce qui contrarie la justesse française, si nous appelons à la vie des éléments provinciaux, nous voilà utiles.

***

Doctrines passées. — Jugeons la France en historien et non en métaphysicien. Pour permettre à la conscience d'un pays tel que la France de se dégager, pour nous créer enfin ce qui nous manque depuis un siècle, une conscience nationale, il faut raciner les individus dans la terre de nos morts. Cette vue sur les morts nous mène à une loi sur les naturalisations. Cette vue sur le terroir nous mène à une organisation régionaliste et à la liberté d'association. Pour que cette conscience nationale eût son efficacité, il faudrait qu'elle s'exprimât dans une autorité.

Optimistes insensés! rien de bon n'apparaîtra si quelques cerveaux n'élaborent des principes qui nous feront une discipline morale et si l'on ne trouve point une force pour tout y soumettre.

***

Cette unité morale qui manque à la France, la France la donna à l'Allemagne en la piétinant. C'est dans la souffrance surtout que les peuples naissent à la vie morale, s'unifient et, repliés sur eux-mêmes, entendent la voix de la terre et des morts. Sous le dur sabot du cheval de Napoléon, l'Allemagne s'éveilla, se définit, lia ses mouvements, comme l'Italie du Nord sous l'Autriche. La souffrance nous referait frères, nous recréerait notre nationalité.

***

Nous nous sommes aperçus que celui qui juge avec son intelligence et qui recherche quelles sont les vérités bonnes dans un ensemble de conditions qu'on appelle la France, se retrouve nécessairement d'accord avec le simple pour affirmer, au nom de la discipline scientifique, les mêmes principes que celui-ci reçoit de sa sensibilité héréditaire.

***

Digitized by Google

La voix des ancêtres et la leçon de la terre, rien ne vaut davantage pour former la conscience d'un peuple. La terre nous donne une discipline, et nous sommes les prolongements des ancêtres. Voilà sur quelle réalité nous devons nous fonder.

Que serait donc un homme à ses propres yeux, s'il ne représentait que soi-même? Quand chacun de nous tourne la tête sur son épaule, il voit une suite indéfinie de mystères, dont les âges les plus récents s'appellent la France. Nous sommes le produit d'une collectivité qui parle en nous.

Pour permettre à chaque individu de connaître et d'employer toute sa véritable énergie, et puis pour permettre à la conscience d'un pays tel que la France de se dégager, il faut raciner les individus dans la terre et dans les morts.

Cette conception paraîtra fort matérielle à des personnes (les *intellectuels*, comme ces personnes se nomment) qui croient avoir atteint à un idéal d'autant plus élevé qu'elles ont mieux étouffé en elles la voix du sang et l'instinct du terroir. Les intellectuels préfèrent se rallier à des formules, vides le plus souvent et qui, fussent-elles pleines d'intentions excellentes, seraient, comme toutes les formules, incapables d'agir sur nos sentiments et sur notre conduite.

* * *

Nous sommes amoindris. Mais il n'y a pas à calculer les énergies de la France comme celles des autres pays. La grossière confiance de nos adversaires raille notre fièvre, notre excitabilité : elles sont le moyen des choses sublimes dans notre nation. Ces puissances méconnues ne prendront-elles pas bientôt leur revanche?

MAURICE BARRÈS.

Digitized by Google

LES ORIGINES DE L'ŒUVRE CONGOLAISE

Un roi s'est rencontré dans la deuxième moitié du XIX^e^ siècle, qui a conçu ce dessein grandiose d'arracher un vaste continent aux ténèbres d'une barbarie séculaire, et d'offrir et d'ouvrir ce continent à l'activité de son peuple. Ce rêve héroïque, il l'a réalisé par le seul instrument d'une pensée créatrice, d'une intelligence lumineuse, d'une volonté tenace, d'une foi inébranlable, en dépit d'obstacles surhumains, malgré l'hostilité de l'Europe, malgré l'indifférence longtemps sceptique de ses sujets. L'histoire coloniale des temps modernes ne nous offre pas d'autre exemple de résultats aussi prodigieux obtenus, en aussi peu d'années, par l'initiative d'un seul homme.

Par le coup de baguette magique de ce prince, des peuplades innombrables, les plus déshéritées, les plus cruelles, les plus bestiales de la planète, qui depuis l'origine de l'histoire vivaient dans la terreur et l'abjection de toutes les servitudes, qui passaient leur existence à se pourchasser comme gibier et à se dévorer comme cannibales, ont été enlevées soudain à leur dégradation et élevées à la dignité humaine. L'épouvante et le mystère qui planaient sur ce continent et qui avaient arrêté la curiosité et l'audace des explorateurs les plus entreprenants se sont dissipés. La grande forêt, dont la densité opaque était impénétrable même aux rayons du soleil équatorial et dont l'immensité silencieuse et ténébreuse n'avait jamais résonné que des cris des bêtes fauves et des hurlements des victimes humaines torturées par leurs bourreaux, retentit aujourd'hui du bruit strident des machines et des locomotives. De vastes

Digitized by Google

clairières, de riantes plantations, des jardins luxuriants, des stations et des missions florissantes partout empiètent sur la forêt. Là où, récemment encore, quelques pirogues osaient à peine s'aventurer, sur les fleuves coupés de rapides, à quelques lieues de leur point de départ, des flottilles de bateaux sillonnent un magnifique réseau de voies fluviales, et des sentiers, qui n'étaient battus que par des chasseurs d'hommes et des trafiquants d'armes et d'alcool, sont parcourus en tous sens par des voyageurs pacifiques. Il y a vingt-cinq ans, on considérait comme un exploit surhumain, conférant des titres à l'immortalité, d'avoir traversé ce pays d'épouvante et d'horreur; pour y réussir, Stanley avait dû livrer cinquante-huit combats. Aujourd'hui, cette même traversée est accomplie par des missionnaires isolés et de faibles femmes, voyageant sans escorte comme sans péril (1). Il y a vingt-cinq ans, la guerre perpétuelle sévissait, accompagnée de cruautés sans nom dont le récit seul fait frissonner. Ces immenses contrées, sur lesquelles semblait peser la malédiction biblique prononcée contre les fils de Cham, ont appris à connaître ce premier bienfait et ce critérium suprême de toute civilisation : la sécurité, l'ordre et la paix. Et, à l'aurore de ce siècle nouveau, le drapeau bleu étoilé d'or flotte partout jusqu'au cœur de l'Afrique, jusqu'aux sources du Nil, comme un symbole de lumière, de délivrance et de progrès.

Mais ce n'est pas seulement l'Afrique équatoriale qui a été transformée et régénérée par l'initiative du roi Léopold; la Belgique, associée à l'œuvre royale, a subi, elle aussi, sa féconde influence et s'en est trouvée transfigurée. L'œuvre congolaise a été pour la Belgique plus qu'un débouché commercial, elle a été inspiratrice de grandes actions, institutrice d'héroïsmes. Le petit peuple belge, opprimé pendant tant de siècles, dont le sol était le champ de bataille de l'Europe et l'objet perpétuel des convoitises des puissances, qui s'était vu fermer sa grande artère fluviale et enlever son commerce maritime par la jalousie de ses voisins, ce peuple émancipé

(1) Le révérend Lloyd, le colonel Harrison, Mrs. French Sheldon, pour ne citer que des Anglo-Saxons.

Digitized by Google

d'hier, soudain, sous l'impulsion de son souverain, s'est mis à concevoir les longs desseins et les vastes pensées. Ce peuple domestique et casanier s'est mis à rêver d'aventures lointaines. Enfermé dans d'étroites limites, il s'est mis à regarder par delà ses frontières. Ce peuple lent et torpide s'est senti secoué d'une fiévreuse activité. Ce peuple prudent s'est trouvé capable de toutes les témérités, au point d'oser risquer des centaines de millions dans des entreprises lointaines. Suprême transfiguration, ce peuple matériel, comme assoupi dans les épaisses jouissances d'une vie plantureuse, asservi au confort bourgeois, le peuple des kermesses flamandes et des ripailles wallonnes, et qui, par cela même, avait toujours été pour l'étranger une proie facile, s'est mis à rêver d'idéal et de sacrifices.

Ce peuple imitateur, par paresse et par timidité, pensant à l'unisson de la France, quand il lui arrivait de penser, a pris soudain conscience de sa personnalité et a vu s'épanouir un art si suggestif, une littérature si originale, que déjà ils marquent une ère nouvelle dans la pensée contemporaine.

En moins de vingt-cinq ans, des Belges ont envahi la Russie, la Perse, le Siam, la Chine. En moins de vingt-cinq ans, la Belgique s'est créé un outillage industriel si achevé, un commerce international si imposant, qu'elle est devenue la formidable rivale des plus grandes puissances. Et ce commerce a fait affluer vers la Belgique des richesses prodigieuses, dépouilles opimes d'une activité mondiale. Et nos grandes villes transformées ne sont pas seulement devenues de vastes usines de travail industriel ; elles sont aussi des musées d'art, des laboratoires de science, des centres de haute culture.

Et c'est parce que la jeune colonie léopoldienne a eu cette féconde influence sur la mère patrie qu'elle est pour elle bien plus qu'un débouché commercial : elle représente, pour la Belgique, l'expansion dans le monde, un rôle original dans la civilisation contemporaine, une renaissance économique, intellectuelle, artistique et morale.

Et cette renaissance elle-même est la meilleure preuve de la grandeur morale de la colonisation africaine. L'on peut juger

Digitized by Google

l'arbre à ses fruits. La colonisation, en d'autres pays, a porté des fruits empoisonnés. La colonisation belge a porté des fruits de vie. Le suc de cet arbre a été pour la Belgique un vin généreux, une eau de Jouvence.

L'Espagne et le Portugal ont fondé jadis des empires d'outre-mer et ont vu affluer les trésors du nouveau monde. Mais l'influence de ces empires et de ces richesses, au lieu d'être une source de prospérité, a été une cause de dégénérescence, et l'or du nouveau monde, comme le trésor des *Nibelungen*, a été un or maudit. Si, au contraire, le Congo a exercé sur la Belgique une influence salutaire, s'il a été une cause de renouveau, c'est qu'il s'est inspiré dès le début d'une haute pensée politique, d'une noble idée civilisatrice.

Nous nous proposons de raconter un jour en détail toutes les phases du développement de l'œuvre congolaise. Nous dirons la grandeur des résultats obtenus, la difficulté des obstacles surmontés et la perfection des méthodes employées. Nous glorifierons le dévouement des hommes qui surent accomplir de si grandes choses. Nous connaissons peu de livres plus dignes de tenter la plume d'un écrivain belge. Mais, pour le moment, notre ambition est plus modeste. En attendant l'achèvement de ce livre, nous voudrions simplement, dans cette étude, esquisser un chapitre de ce travail d'ensemble. Nous nous bornerons à tracer brièvement les origines historiques d'une entreprise dont personne, il y a un quart de siècle, ne pouvait prévoir ni songer à prédire la grandiose expansion.

I. — *La fondation de l'État du Congo, l'œuvre personnelle de Léopold II.*

Le Congo, sous quelque aspect qu'on l'envisage, soit au point de vue des difficultés vaincues, soit au point de vue des résultats atteints, est une entreprise unique dans l'histoire de la colonisation. Mais il a surtout cette originalité d'être sorti, comme nous le faisions remarquer au commencement de cette étude, tout entier de la pensée d'un seul homme, à travers

Digitized by Google

toutes les vicissitudes de son développement, depuis les débuts épiques de la colonie jusqu'à son plein épanouissement économique. Certes, dans une certaine mesure, ce caractère appartient à toute grande entreprise; même dans notre siècle démocratique, toutes les grandes œuvres coloniales auront été essentiellement des œuvres individuelles. Pour ne citer que quatre colonies britanniques de fondation récente et qui toutes ont été créées comme compagnies à charte : la Compagnie du Bornéo septentrional, la Compagnie du Niger, la Compagnie Sud-Africaine et la Compagnie de l'Afrique orientale — c'est à la vigoureuse impulsion d'un *conquistador* ou d'un fondateur d'empire, c'est à Rajah Brooke, à sir George Taubmann Goldie, à sir William Mackinnon et à Cecil Rhodes que chacune de ces possessions britanniques doit son origine. Malgré les illusions démocratiques et les immortels principes, la nature reste toujours la grande aristocrate ou plutôt la grande despote. Elle accomplit ses hauts desseins tyranniquement, individuellement, et non par voie collective, par les « surhommes » et non par les médiocres ou les infiniment petits.

Mais quoique à l'origine de toute entreprise considérable il y ait un héros éponyme, jamais œuvre n'aura été plus exclusivement individuelle et personnelle que la fondation de l'État indépendant du Congo. Le roi Léopold réalisa son rêve, seul, envers et contre tous, malgré les convoitises et les défiances de l'Europe, malgré la Belgique hostile au début, ou indifférente ou sceptique. Seul il eut la vision claire du but et des moyens, adaptant ceux-ci à celui-là; seul il marcha vers ce but sans hésitation, sans tâtonnements; seul il eut la foi et la garda aux heures de découragement, réalisant dans toute sa perfection le *tenacem propositi virum* du poète romain.

On a comparé la fondation du Congo belge à la fondation d'un autre État africain, aujourd'hui limitrophe de l'État indépendant : le nouvel empire de Cecil Rhodes. Certes, il y a entre l'établissement des deux États de frappantes analogies, mais combien pourtant les différences sont plus grandes que les ressemblances! Sans parler des obstacles naturels

Digitized by Google

incomparablement plus grands au Congo, sans parler du climat plus meurtrier, des populations plus sauvages, du milieu plus réfractaire à toute pénétration et surtout à toute assimilation européenne, et pour ne parler que de la situation politique, Cecil Rhodes eut presque toute l'Angleterre pour lui et n'eut à redouter pour son entreprise ni complications nationales ni difficultés internationales. Il n'eut à convertir que quelques « coloniaux » influents de la métropole. Le roi Léopold, au contraire, eut à triompher de toutes les difficultés que lui suscitèrent, à chaque étape, les chancelleries européennes. Il eut à convertir son peuple qui n'était habitué ni à penser ni à agir « impérialement » et sans la coopération duquel l'œuvre eût été impossible. Et puis, le roi Léopold n'eut pas à sa disposition des mines de diamant pour subsidier son entreprise. En vérité, plus on étudie de près l'histoire de l'État du Congo, plus on est convaincu qu'au point de vue politique l'on ne saurait comparer la fondation de l'empire congolais par le souverain d'un petit pays qu'à l'établissement de l'unité italienne et de l'unité allemande. Et le roi Léopold ne réussit que parce qu'il sut mettre au service de ses desseins le génie politique d'un Bismarck et le génie diplomatique d'un Cavour. Il montra la même clairvoyance prophétique, la même connaissance profonde des hommes, la même habileté, le même tact infaillible, la même volonté de fer et d'acier.

Quoi que l'on puisse penser de la colonisation congolaise, qu'on lui soit hostile ou favorable, ce spectacle d'un homme tenant tête à l'Europe, d'une intelligence subtile triomphant de la force brutale, finissant par imposer sa volonté à toutes les chancelleries et les amenant à subir de bon gré l'établissement d'un empire colonial que plusieurs convoitaient pour elles-mêmes, ce *spectacle a bien son prix*. Et c'est un spectacle auquel nous ne sommes plus guère habitués de la part de nos gouvernants, en cet âge de majorités triomphantes. De plus en plus nous voyons, de nos jours, se pratiquer l'axiome cynique et veule d'un régime parlementaire en décadence : « Je suis leur chef, il faut donc que je les suive. » Suivre au lieu de conduire, se faire remarquer au lieu de marquer

Digitized by Google

et gouverner, voilà bien la caractéristique de notre temps.

Il faut donc savoir gré, et l'on ne saurait mesurer son admiration au prince qui nous a montré une volonté s'imposant aux événements au lieu de les subir, qui créa un courant au lieu de se laisser aller à la dérive, qui, suivant la vieille étymologie du mot gouverner, tint le gouvernail d'une main sûre au lieu de consentir à être le jouet des flots, sut affronter les hommes et les tempêtes.

2. — *Un rêve royal.*

L'idéal d'une belle vie, a dit un moraliste, est celle d'un homme qui réalise dans l'âge mûr un noble rêve conçu dans sa jeunesse. En ce sens, il n'y a pas de plus belle destinée politique que celle de Léopold II, car elle a été essentiellement la réalisation d'un rêve caressé pendant tout le cours d'une carrière semi-séculaire, d'un rêve conçu dans la jeunesse, par le duc de Brabant, préparé et prenant corps dans l'âge mûr, triomphalement accompli dans la vieillesse. Aussi loin que l'on remonte dans la vie du souverain, on le trouve obsédé de ce rêve d'expansion coloniale qui lui était inspiré par l'instinct d'un génie dominateur et l'intelligence profonde des nécessités politiques.

Admirablement doué : d'une hérédité complexe, allemand par son père, français par sa mère, anglais par l'éducation et par les sympathies politiques de Léopold Ier, l'ami et le conseiller de la reine Victoria, Léopold II réunissait les tendances caractéristiques et contradictoires des trois grands peuples qui ont fait la civilisation moderne : la solidité germanique, l'intelligence et la finesse gauloise et le sens pratique des Anglais avec leur aptitude aux affaires.

Il réunissait les qualités du diplomate, de l'homme d'État et du financier, faisant songer tour à tour à Cavour ou à Cecil Rhodes ou à Bismarck. Sur toute autre scène, ces qualités lui eussent permis tous les rôles, eussent justifié les plus hautes visées. Malheureusement, si toutes les bonnes fées lui avaient apporté à sa naissance les dons les plus heureux, une mauvaise

Digitized by Google

fée semblait avoir stérilisé toutes ces aptitudes en fermant toutes les avenues à ses légitimes ambitions. Roi d'un petit peuple jaloux de ses franchises nouvellement conquises et frondeur par tempérament, ses fonctions devaient se borner à contresigner des décrets qu'il n'était pas libre d'approuver ou d'improuver publiquement. Né pour conduire et gouverner les hommes, il lui fallut être le secrétaire ou le signataire des commandements d'un chef parlementaire, d'un ministre qui lui imposait ses volontés et qui était lui-même à la merci d'une majorité parlementaire souvent précaire. *Servus servorum populi !*

Le roi constitutionnel idéal devrait être à la fois un homme très médiocre et très intelligent. L'on ne songe pas assez à la situation tragi-comique de ce souverain constitutionnel, quand par hasard et par malheur il se trouve être, comme Léopold II, un homme de génie. C'est en partie pour échapper à cette situation, aux mesquines querelles des partis dont il ne lui était pas permis d'être l'arbitre et pour trouver au dehors le libre emploi de ses merveilleuses qualités politiques — que Léopold II, dès qu'il fut arrivé à l'âge d'homme, rêva son rêve de civilisateur et de fondateur d'empire.

Par une harmonie préétablie, ce qui était vrai du roi était vrai de la nation sur laquelle il était appelé à régner. Elle aussi manquait de champ et d'horizon; elle aussi étouffait dans les étroites limites de son territoire; elle aussi n'avait pas d'issue pour ses légitimes ambitions, ni de fenêtres ouvertes sur le dehors. Une fois les émotions de la guerre pour l'indépendance passées, une fois le péril étranger écarté, étaient venues les luttes intestines, les petites querelles de clocher et de parti, les jalousies et les rivalités de personnes qui font oublier et les nobles luttes de principes et les perspectives des grands intérêts nationaux et les généreuses et aventureuses entreprises.

Un ministre britannique conseillait naguère à ses commettants de penser « impérialement », *to think imperially*. Les Belges de 1865 pensaient « provincialement » par province, par arrondissement, par circonscription électorale. Tranquilles, à l'abri de leur neutralité, endormis dans leur rêve

Digitized by Google

de bien-être, de confort bourgeois et de prospérité industrielle, toutes les fibres de leur énergie politique et morale se relâchaient rapidement. Comme des carpes, qui s'engraissent dans un étang stagnant et qui n'ont plus à redouter le voisinage des brochets, prennent le goût de la vase — tout de même les Belges, quelque peu sensuels par tempérament, amollis par une servitude séculaire, tombaient du côté où ils penchaient et perdaient jusqu'au sentiment des audacieuses et aventureuses entreprises. Peu à peu il se formait des habitudes, une manière d'être et de penser, qui n'avait d'autre idéal que celui de Candide : cultiver son jardin, amasser un pécule. Pendant que les autres nations européennes étaient travaillées par une fermentation des idées, par des rêves inquiets et des ambitions lointaines, la Belgique était contente, repue, prospère, casanière et domestiquée; elle ne souffrait pas, elle, de la nostalgie des grandes tâches et des exploits héroïques.

Cette stagnation politique de la Belgique était d'autant plus extraordinaire que l'horizon économique s'élargissait à mesure que se rétrécissaient les perspectives politiques. Plus qu'aucun autre pays, la Belgique paraissait prédestinée à une prodigieuse expansion commerciale et industrielle par la richesse de son sol et de son sous-sol, par sa situation au carrefour de l'Europe. Plus qu'aucun autre pays, elle devait profiter du développement de la prospérité de ses voisins, devenir la grande voie de communication entre l'Angleterre et l'Europe et prélever sa dîme sur la richesse des peuples.

Et c'est ainsi que Léopold II, fatalement, nécessairement, était destiné à jouer son rôle de roi colonisateur et de fondateur d'empire. Conscient de son génie, il devait chercher une diversion et un emploi pour ce génie dominateur et cette activité dévorante. Conscient de ce qui manquait à la Belgique, il devait chercher un déversoir pour les produits de son industrie, un débouché pour l'activité nationale, un exutoire pour le trop-plein de la population et surtout, une tâche héroïque qui pût retremper le caractère et bander tous les ressorts de la nation.

Cet emploi, cette diversion, cette issue, ce débouché et cette

Digitized by Google

tâche, il ne pouvait les trouver que dans l'expansion économique et coloniale.

Quand aujourd'hui, à la lumière des événements et de la grande œuvre africaine, nous relisons les discours que Léopold II prononça, il y a un demi-siècle, comme duc de Brabant et comme héritier présomptif du trône, nous sommes émerveillés au spectacle de cette volonté tenace et inébranlable, toujours obsédée de la même vision, toujours hantée des mêmes ambitions pour la Belgique — depuis les voyages de l'adolescence et le retour de l'Extrême-Orient jusqu'à la conférence de Bruxelles de 1876, qui inaugura la réalisation des plus vastes desseins.

En attendant que les événements lui fournissent l'occasion de mettre à exécution ses projets et d'offrir au peuple belge une tâche civilisatrice et un empire colonial dignes de lui, Léopold II orienta ses ministres vers les grands travaux publics et les entreprises à longue portée. Il prépara et précipita le développement commercial que devait couronner l'expansion coloniale. Il fut, il osa être le roi des grandes affaires. Il ne crut pas déroger en s'entourant des hautes personnalités de la finance, pas plus que le Roi-Soleil ne crut déroger en faisant des avances à Samuel Bernard et aux traitants de l'époque. *Monté sur le faîte, il aspira à en descendre.* Et comment ne pas y applaudir, s'il est vrai que c'est en grande partie à ces condescendances royales que la Belgique doit d'être aujourd'hui une des grandes puissances commerciales, s'il est vrai que la plupart des grandes entreprises nationales, depuis trente ans, furent dues à l'impulsion du roi. La construction du palais de justice de Bruxelles et de tant d'autres monuments, la transformation et l'embellissement de Bruxelles et d'Anvers, qui comptent aujourd'hui parmi les plus merveilleuses villes d'art du monde, les grandes installations maritimes d'Anvers, de Heyst, d'Ostende, le développement extraordinaire du réseau des chemins de fer, le service des malles d'Ostende-Douvres, tous ces travaux ont été entrepris sous l'impulsion de Léopold II. Et si la petite Belgique est devenue la concurrente redoutée de l'Angleterre et de l'Alle-

Digitized by Google

magne, il faut l'attribuer à l'audacieuse initiative de ce roi doué du génie des affaires. Il ne dédaigna pas de se mettre lui-même à la tête du mouvement industriel. Il habitua les Belges à voir grand et à faire grand. Pour emprunter le mot de Chamberlain, il pensa « internationalement » en attendant qu'il pût penser « impérialement ». Il encouragea l'émigration des capitaux. Il orienta capitaux et capitalistes vers l'Égypte, vers la Perse, vers la Chine, vers l'Amérique : tels ces rois de Portugal, dont le roi Léopold évoque l'image et qui, conscients du grand rôle qui attendait leur peuple, habituèrent peu à peu les mariniers portugais à perdre de vue les côtes natales, à se lancer, à prendre le large, en attendant que Vasco de Gama pût doubler le cap des Tempêtes.

3. — *Comment on fonde un empire.*

Ce ne fut qu'aux environs de 1875 que les événements vinrent donner à Léopold II l'occasion si anxieusement, si ardemment cherchée, si patiemment attendue. La Belgique, depuis 1870, était rassurée du côté de l'étranger. La France, qui jusqu'à la guerre franco-allemande nous avait fait trembler pour notre indépendance, était désormais hors d'état d'y toucher. L'essor prodigieux du commerce anglais et allemand faisait de la Belgique la grande voie de transit, d'Anvers un des entrepôts du commerce mondial.

Désormais assurée de vivre, la Belgique pouvait s'épandre et s'étendre au dehors.

Depuis longtemps déjà, des découvertes géographiques, auxquelles l'Angleterre avait pris la principale part, mais auxquelles s'étaient associées toutes les nations civilisées, attiraient une fois de plus l'attention du monde sur le continent mystérieux et déshérité. Mais ce fut seulement à partir des dernières explorations de Livingstone et des premières expéditions de Stanley que l'Europe se passionna pour l'Afrique : intérêt commercial et politique d'abord, désir de trouver au dehors un débouché pour une activité surabondante qui ne trouvait plus à se satisfaire en Europe, curiosité scientifique

Digitized by Google

de soulever le voile qui nous dérobait le continent noir, de résoudre des problèmes géographiques posés depuis Ptolémée, et surtout intérêt humanitaire, volonté anxieuse de mettre fin à un trafic odieux accompagné de massacres et de cruautés sans nom, que venaient de révéler dans toute sa hideur les derniers explorateurs, désir enfin d'arracher des milliers de créatures humaines à leur barbarie primitive. La révélation des horreurs de la traite coïncidait d'ailleurs avec ce puissant mouvement humanitaire qui, depuis vingt ans, avait entraîné tous les peuples civilisés. Ce courant humanitaire avait abouti en 1863, aux États-Unis, à l'abolition de l'esclavage; il avait amené, presque simultanément, en Russie, la suppression du servage. Et voici que se révélait au cœur du continent noir une plaie sanglante bien plus cruelle que cette traite ancienne que le grand cœur de Wilberforce avait combattue, bien plus hideuse que cet esclavage pour la suppression duquel les États-Unis venaient de verser des torrents de sang dans une guerre fratricide. Tout un continent dépeuplé, des massacres méthodiques, la guerre entre tribus réduite à l'état de système, chaque livre d'ivoire achetée au prix d'une vie d'homme. Le monde civilisé frémit d'indignation et d'horreur. Nouveau Pierre l'Ermite, le cardinal Lavigerie parcourut l'Europe pour prêcher la nouvelle croisade. Et dans cette croisade, toutes les nations, toutes les communions chrétiennes se montrèrent prêtes à s'unir contre l'ennemi commun, le traitant et le négrier de Mascate et de Zanzibar. Sous le souffle vivifiant de l'indignation universelle, les missions protestantes prirent un nouvel essor, conscientes d'une nouvelle tâche civilisatrice. Les missions catholiques se ranimèrent en Afrique, y agrandirent leur champ d'action.

Mais si puissant que fût le courant humanitaire, il risquait fort, comme tant de fois déjà, de s'épuiser en vains efforts, en prédications éloquentes et stériles. Aucune nation n'osait prendre les devants. Une croisade ne semblait pouvoir aboutir que par le concert des puissances et ce concert paraissait impossible, aucune puissance ne voulant permettre à une rivale de prendre l'initiative, de peur que l'entreprise humanitaire ne fût un prétexte à une mainmise politique.

Digitized by Google

Aussi bien, il semblait probable que pendant de longues années encore, les négriers arabes pourraient poursuivre tranquillement leurs massacres, de même que, depuis cent ans, la Turquie, grâce « au concert européen », a pu continuer ses tueries en Macédoine, en Bulgarie et en Arménie.

Ce fut le trait de génie et la suprême habileté de Léopold II de profiter de sa situation privilégiée comme souverain d'un petit pays neutre pour *capter* ce triple courant d'expansion économique, d'exploration scientifique et d'aspirations humanitaires. *Il comprit d'instinct et d'emblée que l'heure si longtemps attendue avait enfin sonné.*

Il se mit à la tête du mouvement scientifique et du mouvement philanthropique. D'une part, il prit l'initiative d'un vaste ensemble d'explorations. D'autre part, il conçut le projet grandiose de chasser du continent noir les traitants de Zanzibar, de détruire le pouvoir politique des Arabes et d'édifier sur ses ruines un empire colonial, à la fondation duquel toutes les nations européennes s'associeraient, mais où les Belges brigueraient l'honneur d'assumer sous sa direction une part prépondérante (1).

Ce n'est pas ici le moment de retracer en détail toutes les phases de cette politique si génialement et si généreusement conçue, si savamment combinée. L'histoire de l'État indépendant racontera un jour comment, par quelles étapes successives, le rêve royal devint une grandiose réalité politique.

Elle racontera : comment, le 12 septembre 1876 — date historique —, Léopold II réunit au palais de Bruxelles les représentants les plus éminents de la science et de l'exploration géographiques et comment ce jour mémorable marque la date de la fondation de l'Association internationale africaine et du futur État indépendant du Congo ; comment la traversée du continent noir par Stanley, qui semblait devoir bouleverser d'emblée les projets du roi, fut le point de départ d'une nouvelle conception plus audacieuse, plus grandiose et d'un dessein plus pratique, formé sous les auspices du « Comité

(1) HINDE, *The Fall of the Congo Arabs*. Préface.

Digitized by Google

d'études du haut Congo »; comment, abandonnant le projet d'une pénétration par la côte orientale et le lac Tanganika, Léopold II décida aussitôt l'exploration et la prise de possession par la côte occidentale.

Comment le roi dépêcha Stanley en Afrique, en deux expéditions successives, pour jeter les bases d'un nouvel État sur un plan agrandi; comment il écarta d'abord le péril français, en gagnant de vitesse Savorgnan de Brazza et en s'assurant la rive méridionale du Congo; comment, dès 1882, il obtint du président du conseil des ministres de la République française l'assurance officielle « qu'aucun obstacle ne serait mis » par la France au projet de Sa Majesté.

Comment il déjoua ensuite, ou fit déjouer le traité anglo-portugais, en ralliant toutes les puissances à l'idée d'une conférence internationale à Berlin.

Comment avant la Conférence de Berlin, le roi s'était assuré la consécration de la souveraineté du nouvel État africain, obtenant des États-Unis et de l'Allemagne et successivement de toutes les puissances, la reconnaissance du drapeau congolais comme celui d'un État souverain.

Comment enfin la Conférence de Berlin, couronnant l'œuvre politique et diplomatique de Léopold II, déjà solidement assise, déjà reconnue, déjà consacrée, la mit désormais à l'abri des convoitises des puissances et des complications et malentendus internationaux par un accord unanime et des engagements solennels.

Quand on écrira l'histoire diplomatique de la fondation de l'État indépendant, quand les archives des chancelleries auront livré leurs secrets, alors seulement on pourra se faire une idée nette et complète de tout ce qu'il fallut à Léopold II de génie et de ténacité pour réaliser son rêve.

Mais l'examen le plus superficiel des événements politiques et diplomatiques qui ont amené la constitution de l'État indépendant, depuis la Conférence de Bruxelles, en 1876, jusqu'à la signature de l'acte de Berlin en 1885, nous démontre à suffisance que chaque étape successive a été le résultat d'une combinaison savante, de quelque mouvement sur l'échiquier

Digitized by Google

européen préparant de loin le triomphe final. Et l'on ne sait ce qu'il faut admirer davantage : ou la grandeur et l'audace de l'idée, ou la rapidité dans la conception, ou la patience dans l'exécution, ou la souplesse et l'adaptation des moyens à la fin, ou la discrétion et la réserve et la suprême habileté avec laquelle l'incomparable diplomate sut endormir les convoitises des puissances.

Cette souplesse et cette habileté lui ont été imputées comme une preuve de duplicité. On lui a reproché d'avoir affecté des mobiles humanitaires et scientifiques pour mieux cacher ses visées politiques et on a voulu établir une contradiction entre les unes et les autres : puisqu'il y avait une arrière-pensée politique, puisqu'il prenait tant de peine à cacher cette pensée, c'est que, évidemment, le dessein scientifique et humanitaire n'était qu'un masque et qu'un prétexte.

Cette contradiction que les adversaires de l'État indépendant n'ont cessé d'établir entre le mobile humanitaire et l'ambition politique n'existe pas, et si elle existait, elle s'étendrait à toute colonisation, elle s'appliquerait aux colonies britanniques, allemandes, françaises, italiennes, comme à la jeune colonie belge. Parce que, en voulant civiliser l'Inde et l'Égypte et les arracher à la barbarie, l'Angleterre a eu en même temps une visée politique, s'ensuit-il que celle-ci contredise celle-là et que le mobile humanitaire n'ait pas été sincère?

Bien loin que l'œuvre humanitaire contredise l'œuvre politique, celle-ci est la condition de celle-là; une colonie ne peut être civilisée que par un régime politique stable; l'amélioration du sort des races inférieures ne peut être que la conséquence de la prospérité commerciale, qui elle-même doit être la résultante d'une organisation politique solide et durable.

Il est donc bien évident que Léopold II, en prenant l'initiative d'une grande œuvre humanitaire et scientifique, ne pouvait songer à exécuter cette œuvre que par l'instrument d'un établissement politique. Et il est non moins clair que, dans cette œuvre, il devait rêver pour les Belges une part prépondérante. Je dis une part prépondérante et non pas une part

Digitized by Google

exclusive. Car si le patriotisme du roi était ardent, il n'était pas moins large et généreux. L'œuvre coloniale, il la voulait belge d'abord, internationale ensuite. En faisant d'une Afrique centrale belge comme le centre d'activité des nations européennes, le roi voulait que le Congo fût ce qu'était la métropole elle-même.

Car n'est-ce pas le privilège et l'honneur de la Belgique — et l'on peut ajouter sa mission historique — d'être comme un point de convergence, comme un terrain neutre où se rencontre le génie des grandes races européennes?

Par sa situation géographique, au carrefour de l'Europe occidentale, la Belgique n'est-elle pas prédestinée au noble rôle de médiatrice et conciliatrice? L'esprit belge n'est-il pas la synthèse de l'esprit germanique et latin, et cet esprit de synthèse ne se révèle-t-il pas dans toutes les manifestations de la vie nationale, dans les mœurs comme dans la politique, dans la peinture comme dans la littérature (1)?

Depuis l'origine, Léopold II a toujours voulu maintenir à l'œuvre congolaise ce double caractère belge et international. Des Anglais, des Américains et des Allemands ont été parmi les premiers collaborateurs du roi : Stanley, Sanford, Winton, Wissmann. Si ce caractère international s'est atténué dans la suite, il faut l'attribuer non pas à un changement dans la pensée royale, qui sur ce point est restée immuable, mais à l'esprit d'exclusivisme ou à la timidité et au manque de foi des autres puissances africaines. N'oublions pas que, dès 1877, l'Angleterre s'abstint du comité issu de la Conférence internationale de géographie et que, depuis lors, par timidité, elle a retiré ses capitaux de presque toutes les entreprises congolaises.

D'ailleurs, même aujourd'hui, l'œuvre congolaise a gardé ce caractère d'internationalité : le nombre des officiers italiens dans la force publique et dans la magistrature, des agents scandinaves dans la flotte marchande et dans la marine, est

(1) Voir, pour le développement magistral de cette idée, H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*.

Digitized by Google

resté très considérable, et, jusque dans ces dernières années, le nombre des missionnaires anglais, américains et français était presque égal à celui des missionnaires belges.

Il n'y avait donc rien que de parfaitement légitime dans l'ambition politique qui se joignait chez Léopold II à ses mobiles humanitaires et scientifiques. Et l'on croit rêver quand on entend la plus patriotique des nations dénoncer comme une sorte de crime cette pensée patriotique d'un roi qui a osé ouvrir un débouché à l'activité de son peuple.

Alors que chacune des puissances voulait se tailler sa part, et une part de lion, dans la colonisation de l'Afrique, alors que leurs convoitises étaient telles qu'elles préféraient abandonner le continent noir à sa barbarie originelle plutôt que de permettre que l'une d'entre elles assumât la tâche d'y mettre fin, alors que ces âpres compétitions risquaient d'allumer une conflagration mondiale — l'on s'étonne et l'on s'indigne qu'un petit peuple, petit par le nombre et par le territoire, grand par sa prodigieuse activité industrielle, ait eu l'ambition de trouver un débouché pour cette activité.

Alors que l'Angleterre, en moins de vingt ans, s'est annexé une grande partie de l'Afrique occidentale, de l'Afrique centrale, de l'Afrique orientale, sans compter ce superbe morceau qu'est l'Égypte, elle s'étonne et s'offusque de ce que le roi des Belges ait osé rêver pour les Belges leur part dans la civilisation de l'Afrique.

Que si ce rêve — rêve politique en même temps que philanthropique — était parfaitement légitime en soi, de quel droit vient-on reprocher au souverain la « duplicité et le machiavélisme » avec lesquels il sut tenir à l'arrière-plan cette ambition politique? Depuis quand donc la discrétion et le silence sont-ils des crimes en politique? Depuis quand les diplomates, quand ils ont un dessein, s'empressent-ils de le proclamer au monde? Depuis quand voit-on un candidat, si distingué soit-il, qui brigue un poste d'honneur ardemment convoité, s'empresser de crier sa candidature sur les toits, avant même de savoir si elle a chance d'aboutir. Depuis quand un commandant d'armée, qui veut gagner une victoire âprement disputée,

Digitized by Google

révèle-t-il son plan de bataille à l'ennemi? Voudrait-on que le roi Léopold eût proclamé à la face de l'Europe tous les détails de sa conception grandiose, à seule fin d'allumer les appétits?... Bien loin donc de lui reprocher cette prétendue duplicité, il faut au contraire l'en admirer davantage. Il faut admirer avec quelle habileté consommée il eut soin d'endormir les convoitises, déjouant les intrigues, tenant en main les fils embrouillés des chancelleries; il faut admirer comment il sut préparer ses plans de campagne savamment, patiemment, *ohne Hast, ohne Rast*, et comment peu à peu, il habitua l'Europe à s'accommoder de ses légitimes ambitions, jusqu'à ce qu'elle applaudît, d'un accord unanime, à l'établissement de cet empire qui avait été le noble rêve de toute une vie.

On vient de répondre à ces adversaires de l'État indépendant qui reprochent à Léopold II d'avoir mêlé des visées politiques à des vues humanitaires.

Nous ne ferons pas l'honneur d'une réponse à ces adversaires déloyaux et cyniques qui veulent faire accroire à l'opinion publique que l'ambition politique elle-même, comme l'aspiration humanitaire, n'était pour le roi Léopold qu'un masque et qu'un leurre pour cacher des convoitises commerciales.

Il est à peine croyable qu'il se trouve en Angleterre et ailleurs des hommes de bonne foi qui proclament que Léopold II a caressé pendant quarante ans un rêve politique grandiose, à seule fin de s'enrichir dans le commerce de l'ivoire et du caoutchouc. Étrange commerçant qui risquait sa fortune personnelle, qui jetait, sans compter, ses millions dans une entreprise que tous les financiers taxaient de folie, dans le vague espoir, qu'il était presque seul à nourrir, qu'il retrouverait après trente ans les intérêts de ses capitaux. Étrange commerçant, doué du don de prophétie et de clairvoyance — qui prévit dès 1875 l'invention de la bicyclette et des automobiles et qui devina que les forêts d'un continent mystérieux, encore à explorer, contiendrait un produit, encore à découvrir, lequel alimenterait ces industries, encore à naître! Étrange commerçant, qui touchant après trente ans les

Digitized by Google

intérêts de sa mise, s'empresse de les dépenser dans de nouveaux travaux pour le bien de son peuple, et dont toute la vie a démontré que ses intérêts personnels et familiaux ne comptaient plus quand il s'agissait de la prospérité de son pays!

4. — *La consécration internationale.*

La Conférence de Berlin fut le triomphe du roi Léopold et la consécration suprême de l'État indépendant. Le Congo entrait dans la famille des nations, salué des acclamations et fort des sympathies du monde civilisé, dont le prince de Bismarck se fit l'interprète dans des paroles mémorables, dignes de l'État, dignes de son fondateur, dignes de son illustre parrain.

L'État du Congo était désormais libre de ses destinées, libre de toute ingérence étrangère. *Et le nom même adopté pour le désigner proclamait solennellement à la face du monde son indépendance et sa souveraineté.*

Par une ironie des événements et par un travestissement de l'histoire, ce grand acte diplomatique, qui proclamait et présupposait l'autonomie de l'État, on a prétendu le transformer en un instrument de servitude.

S'il faut en croire certains adversaires de l'État du Congo, l'acte de la Conférence de Berlin constituerait l'acte de naissance ou, suivant d'autres, la grande charte de l'État indépendant; c'est à la Conférence de Berlin que l'État devrait jusqu'à son existence. C'est elle qui non seulement aurait établi ses droits et ses devoirs, sa mission, ses responsabilités, mais qui aurait aussi fixé à tout jamais son régime économique et son administration intérieure. Et ils en concluent que ce qu'une conférence européenne a pu faire, une autre conférence pourrait le défaire, que l'État indépendant est resté sous la suzeraineté,sous la tutelle des puissances, qu'il est resté leur mandataire, qu'il n'a fait qu'exécuter un mandat impératif, et que ces puissances ont le droit de s'immiscer dans le gouverne-

Digitized by Google

ment intérieur d'un État, leur vassal, émanation provisoire de leur volonté souveraine.

On aurait honte de s'attarder à réfuter de pareilles hérésies en droit international, si elles ne s'étaient insinuées dans l'opinion publique et si, après avoir été criées à tous les vents par des juristes amateurs, elles n'avaient été proclamées dans l'enceinte même, illustre et vénérable, du Parlement britannique.

Non, il n'est pas vrai que l'État indépendant doive son existence à l'acte de Berlin. Il existait comme État avant qu'il fût question de la réunion d'une conférence internationale; avant cette réunion, son drapeau avait été reconnu par les États-Unis comme le drapeau d'un État ami. Il adhéra lui-même à l'acte de Berlin comme l'une des puissances signataires. Aussi bien, jamais État n'eut plus de droits et plus de titres à être reconnu, à moins que la force brutale ne soit pour nos adversaires la *suprema ratio*, la norme suprême. L'Association internationale, devenue État indépendant du Congo, puisait son statut juridique et son titre moral dans l'initiative et dans les sacrifices du roi Léopold, dans l'héroïsme de ses collaborateurs, dans les traités conclus bien avant l'acte de Berlin avec les chefs indigènes, enfin dans l'occupation du territoire, principe qui fut proclamé par l'acte de Berlin lui-même comme l'un des critères de la souveraineté. Contester des titres aussi incontestables, c'est travestir à la fois l'histoire et le droit, c'est falsifier les faits et les principes.

Non, l'acte de Berlin n'est pas l'acte de naissance de l'État indépendant du Congo. Il n'en est pas même l'acte de baptême, quoique, métaphoriquement, l'État puisse se glorifier d'avoir eu le prince de Bismarck comme parrain : en réalité, bien avant l'acte de Berlin, il avait été baptisé dans le sang des pionniers belges. L'acte de Berlin est donc, quant à l'État indépendant, tout simplement un acte juridique réglant le *status* international, les rapports avec les autres nations. Dire que l'État du Congo doit sa naissance aux diplomates de Berlin, c'est dire qu'un enfant doit la vie non pas à ses parents, mais aux officiers d'état civil qui enregistrent sa naissance.

Digitized by Google

Et il n'est pas moins absurde de conclure — du simple fait de la réunion d'une conférence — à la tutelle, à la dépendance de l'État indépendant; car, dans cette conférence, l'État du Congo entra lui-même comme puissance adhérente, comme puissance signataire, au même titre et avec les mêmes droits que les autres puissances, et l'acte de Berlin lie toutes les puissances signataires, toutes les parties contractantes par des engagements réciproques. Et dire que les puissances ont le droit d'intervenir dans l'administration de l'État du Congo, c'est dire qu'elles ont le droit d'intervenir dans celle de toutes les colonies européennes du bassin conventionnel du Congo, comme du bassin du Niger.

Historiquement, la Conférence de Berlin doit son origine, avant tout, à une grande pensée de pacification internationale et de prévoyance : elle avait pour objet de régulariser la situation présente, afin de prévenir des conflits futurs. Dans l'ardente fièvre africaine, dans la curée des ambitions, il s'était dessiné une situation politique pleine de périls et créé des droits réels ou fictifs. La Conférence de Berlin définit ces droits, régularisa les faits accomplis, formula des principes pour l'avenir. Elle établit, notamment, ce grand principe que l'occupation effective serait la base du droit de propriété.

En même temps que l'acte de Berlin s'inspira d'une haute pensée politique, il fut essentiellement un acte juridique. Et de ce qu'il fut un acte juridique, il relève de l'interprétation des juristes compétents, des autorités en droit international. Il ne saurait relever des divagations de politiciens intrigants, de songe-creux ou de fanatiques : et comme pour tout acte juridique, chaque mot en doit être pesé et interprété dans son sens strict et littéral, et il n'est permis à personne de lire, en quelque sorte, dans cet acte, ses préjugés, ses désirs ou ses rêves.

Certes, les puissances signataires de l'acte de Berlin, tout en régularisant la situation politique de l'Afrique, se sont également préoccupées de leur mission humanitaire. Mais dans cette préoccupation philanthropique, elles se sont bornées à énoncer des vœux, à affirmer des principes généraux. Elles

Digitized by Google

n'ont jamais songé à faire de cette mission humanitaire un prétexte à s'ingérer dans les affaires intérieures d'un État dont elles-mêmes avaient proclamé l'indépendance et la souveraineté. Il serait tout simplement absurde d'admettre que, sous couleur d'assurer le relèvement des indigènes, l'acte de Berlin eût prétendu fixer le détail de la politique financière et de l'administration de l'État du Congo.

S'il fallait en croire l'interprétation de nos adversaires, la Conférence de Berlin aurait imposé à l'État indépendant les obligations les plus écrasantes, sans lui réserver aucune ressource. Il lui était interdit de se créer des revenus en imposant des droits d'entrée. Il lui était interdit de s'en procurer par les droits d'accise sur le trafic des spiritueux. Et l'on voudrait encore qu'il fût interdit à l'État d'exploiter son propre domaine! Si telle avait pu être l'arrière-pensée des diplomates de Berlin, le bon sens indique que, en tant que l'acte de Berlin eût imposé des conditions matériellement impraticables, incompatibles avec le développement ou même avec l'existence de l'État, ces conditions, *ipso facto*, seraient devenues caduques.

A l'impossible nul État n'est tenu, et l'on n'en conçoit pas sans ressources adéquates; on n'en conçoit pas qui, par sa constitution même, accepterait un régime conduisant fatalement à la banqueroute. Les diplomates de Berlin n'ont jamais pu songer à créer un royaume d'utopie où un roi magicien aurait accompli des merveilles sans revenu et sans budget. Et la conclusion s'impose que, puisque la Conférence de Berlin indiquait à l'État comme le premier de ses devoirs la suppression de la traite, l'établissement de l'ordre et de la paix, le développement de la civilisation, elle autorisait, par là-même, ou plutôt imposait la création de ressources, l'adoption de mesures fiscales, sans lesquelles cette tâche civilisatrice fût restée lettre morte. *A priori*, il est impossible d'admettre que les diplomates de Berlin eussent décrété des règlements qui eussent annulé leurs propres volontés.

Nous venons de raconter très succinctement les origines

Digitized by Google

historiques de l'État Indépendant du Congo : le rêve royal d'où il est issu, la réalisation graduelle de ce rêve, la consécration solennelle de l'œuvre par les puissances signataires de la Conférence de Berlin. Assurément, parmi les hommes d'État et les diplomates qui ont apposé leur signature à ce document mémorable, pas un seul ne prévit la haute fortune à laquelle le nouvel État était prédestiné. Pas un seul surtout ne pouvait prévoir que cet instrument diplomatique allait être employé, vingt ans après, comme une arme de guerre par les ennemis que cette haute fortune ne pouvait manquer de susciter à l'État du Congo, et que l'acte de Berlin serait invoqué pour appuyer du prestige des traités une campagne de calomnies.

Cette campagne de calomnies, où s'est laissé prendre le grand peuple britannique, a soulevé en Belgique une indignation et une surprise profondes. L'indignation est parfaitement légitime. La surprise est de trop.

Une triste et vieille expérience nous apprend que les œuvres les plus belles ne sont pleinement appréciées que lorsqu'il nous est possible de les apercevoir dans le recul des temps et la perspective de l'histoire. Il est rare que les contemporains rendent justice à une entreprise, si grande soit-elle. Plus une œuvre est belle, plus âpres sont les attaques auxquelles elle est en butte. Et cela est vrai surtout des entreprises coloniales; Christophe Colomb est mort dans la disgrâce; Dupleix est mort dans la détresse; Lally-Tollendal est mort sur l'échafaud; Warren Hastings, le plus grand fondateur d'empire de l'histoire anglaise, a été, pendant vingt ans, traîné dans la boue devant le tribunal suprême de sa patrie. Il semble d'ailleurs que ce soit la fonction de l'envie et de la calomnie de mettre à l'épreuve les grandes œuvres et les grands caractères. Cette épreuve n'a été épargnée ni à l'entreprise du Congo, ni à son fondateur, et il ne faut pas s'étonner qu'après avoir surmonté tous les obstacles de la nature, il ne leur ait pas été donné de triompher de la malignité des hommes.

Mais cette campagne de calomnies n'est qu'une crise passagère; elle tournera à la confusion des ennemis de l'État du

Digitized by Google

Congo. Il en sortira plus grand et plus fort. Les critiques mêmes auront mis à l'épreuve et passé au crible les hommes, les résultats et les méthodes. Elles auront mis en lumière le dévouement de ces hommes, la grandeur de ces résultats et l'excellence de ces méthodes. Les attaques et les calomnies seront oubliées. L'État restera et grandira, monument impérissable du génie et de l'initiative du roi Léopold, de l'abnégation et de l'héroïsme de ses collaborateurs.

CH. SAROLEA.

Digitized by Google

L'AVENTURE DE PIERRE OLRY [1]

II

Par une après-midi de la fin d'octobre, Pierre et Mme Étiévant montaient la longue rue, bordée de maisons grises aux toits bruns, qui traverse le village de Sorigny-sur-Loing, depuis le viaduc du chemin de fer jusqu'au bornage de la forêt de Fontainebleau.

Mme Étiévant avait été exacte au rendez-vous fixé par elle l'été précédent. Tous deux avaient séjourné, quelque temps, à Fontainebleau même et avaient exploré les futaies et les gorges rocheuses qui avoisinent cette ville somnolente. Pourtant, si peu animée qu'elle fût, Olry la trouvait encore trop peuplée d'oisifs dont les regards chargés des désirs que suscitait la beauté de la jeune femme l'irritaient indiciblement.

Exclusif comme il l'était, il avait donc supplié son amie de l'accompagner à Sorigny. Là, il n'y avait en cette saison que des paysans assez occupés de labours et de semailles pour ne pas fournir de prétextes à sa jalousie.

Mme Étiévant avait consenti. D'ailleurs, elle aimait réellement Pierre; elle s'était donnée à lui avec simplicité, dès sa quatrième visite à la villa du Morin, et elle essayait de le rendre heureux sans toujours y réussir. En effet, Pierre se montrait de plus en plus insociable. Son amour, que la possession n'avait

(1) Voir la *Revue de Belgique* du 15 mars 1905.

Digitized by Google

point diminué, ne tolérait rien qui ne fut lui-même. Tout intrus avait eu à en subir les méfiances. La tante était partie, outrée des rebuffades que ne lui ménageait pas l'amant de sa nièce. Il avait fallu que celle-ci renonçât aux courses en automobiles et aux voyages à Paris. En revanche, dans le tête-à-tête, Pierre s'était révélé comme le plus prenant des partenaires qu'une veuve de vingt-six ans pût souhaiter, surtout lorsqu'elle est libre de ses actes, éprise de naturel et douée d'une intelligence qui s'aiguise de sensualité. Pour un mot tendre ou un baiser, il avait des éclats de joie qui le rendaient pareil à un faune adolescent mis en allégresse par un déjeuner de fraises des bois. Sa mélancolie, en ces moments de fatigue amoureuse où la chair comblée de délices laisse l'esprit effeuiller les derniers pétales des fleurs de la volupté, s'exhalait en des plaintes à mi-voix doucement poignantes. On eût dit l'excès du bonheur tel que les pousses nouvelles le soupirent sous de vieux arbres moussus, à la tombée d'un crépuscule d'avril. Puis c'étaient des gaîtés soudaines où sa verve vagabondait, toutes ailes déployées, à travers les préjugés et les morales comme un oiseau goguenard lâché dans un magasin de potiches vénérables. Il lançait alors des saillies qui enlevaient le rire; il émettait, d'un ton grave, des sentences burlesques qui affublaient d'un habit d'arlequin les préceptes du sens commun. Par contraste aux heures nuptiales où il enlaçait éperdument le corps exquis de sa maîtresse, il balbutiait des phrases d'adoration, d'une violence mystique et luxurieuse à la fois. Et la fougue de ses caresses allait si loin que les deux amants, affolés l'un de l'autre, sentaient leur être entier se fondre dans le silence nocturne comme en un océan moiré de rêves et d'ors vaporeux.

Pauline Étiévant estimait que ces félicités compensaient largement les sautes d'humeur et les brusqueries dont son cher sauvage était coutumier. Toutefois, il y avait des jours où cette passion sans cesse au paroxysme la fatiguait un peu. Femme du monde, après tout, elle eût voulu, de temps en temps, babiller de fanfreluches avec des amies ou reparaître dans quelques-uns

Digitized by Google

de ces salons qu'elle fréquentait pour y recueillir une moisson d'observations satiriques. Elle réclamait alors quelque liberté. Mais si affectueuse et enjouée que fût la façon dont elle s'y prenait afin d'obtenir de Pierre qu'il lui permît de brèves absences, elle ne réussissait qu'à le mettre en colère. Car il ne concevait pas qu'elle eut besoin de diversions à un amour qui, selon lui, suffisait à remplir toutes les minutes de leur existence.

Elle croyait que quelques séparations, sans grande durée, renforceraient leurs sentiments. Elle invoquait l'attrait de souvenirs tout frais encore et les charmes du retour. Lui, cependant, n'admettait que la présence réelle et constante de la bien-aimée. D'où un désaccord latent qui devait s'aggraver.

Cependant, à cette heure, ni l'un ni l'autre ne se rappelaient le malentendu qui tendait à les disjoindre. Arrivés au haut de la montée, ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine, avant de s'engager dans le chemin qui descend à travers les taillis des Trembleaux, franchit la haie du bornage, puis escalade la pente méridionale du Long-Rocher. La douceur de la température, le ciel bleu pâle ou voguaient de fins nuages veloutés, les rayons affaiblis du soleil d'automne, les teintes multicolores, estompées d'une brume légère, que revêtaient les frondaisons, les parfums humides qui montaient du tapis des feuilles tombées, tout les pénétrait d'une langueur ineffable.

Ils repartirent enlacés. L'enchantement de la solitude et de l'arrière-saison s'insinuait en eux. Ils allaient à petits pas et n'ouvraient la bouche que pour se confier, à mi-voix, les sensations éveillées en eux par la grâce sévère du paysage qui les entourait.

Au bas de la route, un groupe de bouleaux surgit qui palpitait au souffle d'une brise presque insensible. Leurs troncs argentés, leur feuillage d'or pâle se dessinaient délicatement sur le fond de nuances fauves et pourprées que formaient au loin les chênes qui tapissent les collines où commence la futaie des Ventes à la Reine. Frêles et plaintifs, ils chuchotaient leurs

Digitized by Google

adieux à la lumière, puis pleuraient de se résigner aux jours sombres et froids qui viendraient bientôt.

« Les bouleaux, murmura Pierre, je les aime autant que les peupliers. Voyez, Pauline, comme ceux-ci entremêlent délicieusement leurs branches afin de mieux retenir, en un réseau flexible, la tiédeur du soleil. Écoutez-les psalmodier leurs regrets des mois éclatants où ils goûtaient la joie de vivre insoucieux... On dirait que, par eux, l'âme universelle chante ses tristesses.

— Oui, répondit-elle, ils semblent aussi des jeunes filles qui songent à la mort. »

Ils passèrent, et, après avoir gravi, parmi des grès entassés comme les ruines d'une ville de Cyclopes, le flanc du Long-Rocher, ils parcoururent un large plateau où les bruyères flétries couvraient le sol d'une toison roussâtre et où les rocs, à demi ensevelis, s'arrondissaient, pareils à des échines de mammouths.

Ils gagnèrent ensuite le versant nord et suivirent le sentier que Charles Colinet traça si ingénieusement à mi-côte de ce site accidenté. A leur gauche, des blocs monstrueux, pleins d'angles frustes et de cavités farouches, semblaient près de s'écrouler sur leurs têtes. A leur droite, c'était un paysage d'une grandeur tellement majestueuse qu'ils ne purent que l'admirer en silence. Dix lieues de forêt s'étendaient devant eux. Les lignes mélancoliques, enveloppées de pins bleuâtres, du Haut-Mont et de la Malmontagne, se découpaient sur le ciel clair. A l'horizon, les sommets en triangles dénudés du Rocher d'Avon plaquaient des taches de deuil et d'ocre aride. Dans les fonds, les hêtres et les chênes déferlaient en larges vagues de feuillages, couleur d'or très ancien et de sang caillé. Çà et là, des fumées de charbonniers montaient au-dessus des cimes.

Ils regardèrent longuement, puis tournèrent à l'ouest, se glissèrent sous une voûte de grès au cintre surbaissé et débouchèrent dans un cirque où des roches abruptes, les unes couvertes de mousses sombres, les autres âprement nues, se surplombaient ou s'opprimaient en un chaos formidable. On eût dit

Digitized by Google

quelque avalanche des vieux âges, suspendue dans sa chute par le geste d'une divinité souveraine.

L'aspect en était si tragique que Mme Étiévant frissonna : « J'ai peur, dit-elle.

— Moi aussi, répondit Pierre, je croirais volontiers que nous sommes enfermés dans un des cercles de l'enfer du Dante. Voyez ces rocs : ils ouvrent des gueules de chimères et de dragons ! »

Mais le sentier remontait par une brèche pour atteindre la grande *platière* qui occupe le sommet du Long-Rocher. Les deux amants y arrivèrent. Le paysage qui se présentait maintenant à leurs regards était si sublime qu'ils s'assirent pour en détailler toutes les splendeurs.

Devant eux, par-delà une plaine de fougères brunâtres, les massifs des Trembleaux, plantés d'essences multiples, déployaient la grande fête des couleurs de l'automne. C'était toute la gamme des nuances du jaune et de l'orangé depuis l'ambre jusqu'à la rouille. Par endroit, des feuillages de carmin tranchaient à vif sur ce fond d'opulence, tandis que quelques jeunes hêtres, encore verts, scintillaient sourdement comme des émeraudes. Vers le couchant, la hauteur des Étroitures, avec sa pinède, apparaissait, par contraste, à peu près noire. Le ciel s'était couvert presque entièrement de nuées gris-perle qui cendraient un peu les ors des feuillages. Il ne restait, à la crête des collines les plus occidentales, qu'un pan de bleu limpide d'où le soleil déclinant baignait de longues clartés mourantes les arbres, les rochers et les vapeurs immobiles. Pas un souffle ne ridait l'air. Le silence des fins d'après-midi dans la forêt planait, comme un aigle de royale envergure, sur les frondaisons pleines de pénombres chatoyantes et de reflets atténués.

Pierre soupira. Cette nature grandiose et sauvage correspondait si violemment à ses instincts les plus essentiels que, comme il lui arrivait souvent, il se prit à souhaiter d'y vivre toujours, en oubliant qu'ailleurs il existait des hommes agités par des passions mesquines et de fiévreux calculs.

Digitized by Google

Sa maîtresse l'observait, guettant la pensée qui l'angoissait de la sorte.

« Ami, dit-elle, pourquoi cette tristesse ? N'êtes-vous pas heureux ?... Pourtant, la forêt nous prodigue ses beautés et moi, je vous aime. »

Il la regarda et lut tant d'amour dans ces yeux rayonnants, où il s'était habitué à retrouver l'image de ses propres songes, qu'un élan de reconnaissance les lui fit baiser avec dévotion. Puis il prit Pauline dans ses bras, lui appuya la tête sur son épaule et s'ensevelit la face dans la sombre chevelure dont l'arome lui rappelait les effluves odorants des feuillages d'automne. Mais il ne parla point.

« Comme ton cœur bat, reprit Pauline. Tu souffres donc, mon adoré ? Confie-moi ta peine. »

Pierre, alors se décida : « Je me dis, murmura-t-il, que je voudrais unir à jamais nos deux existences dans les profondeurs de cette forêt magnanime. Nous bâtirions une maison à la lisière. Nous abolirions le monde et ses viles rumeurs. Toutes nos journées se passeraient à vivre selon la sagesse que nous enseignent les arbres. La nuit, nos étreintes imiteraient le mariage du lierre et de la viorne aux fûts des chênes antiques. Ta voix me serait mélodieuse comme celle du ramier qui gémit au sein des futaies les plus secrètes. Quand je te répéterais ces mots d'amour qui font ton orgueil, tu croirais entendre les cantiques de la brise parmi les genêts éoliens. La sève de ces bouleaux que nous chérissons battrait bientôt dans nos artères. Nos gestes se conformeraient aux mouvements des frondaisons sacrées. L'âme de la terre auguste s'épanouirait en nous, comme au printemps les fleurs de l'anémone... Ah ! Pauline, nous deviendrions pareils aux demi-dieux sylvestres dont nous avons vu, maintes fois, le sourire se dessiner sur les écorces... Voilà mon rêve ; mais, hélas, tu ne peux pas le comprendre.

— Si, s'écria-t-elle, il n'est rien que je ne fasse pour que tu ne cesses pas de m'aimer. Je quitterai ce monde que tu abhorres et où, peut-être trop frivole, je prenais plaisir à faire miroiter

Digitized by Google

mes coquetteries. Nous vivrons pour nous seuls. Tu verras : je serai la petite dryade que tu cherches en moi. »

Pierre secoua la tête. Il détacha doucement les mains que sa maîtresse joignait autour de son col, se leva et s'éloigna de quelques pas. Puis s'adossant à un grès, il s'enfonça dans une méditation si intense que Pauline n'osa pas l'interrompre. Elle attendit, avec anxiété, qu'il reprit la parole.

Enfin, il revint vers elle :

« Non, dit-il, je n'accepte pas le sacrifice. Je te connais et je me connais. Nous avons atteint aujourd'hui l'apogée de notre amour et *je sens* qu'il ne peut aller plus loin. Sans doute, il serait admirable de ne former à nous deux qu'un seul être dans la solitude. Mais un temps viendrait trop vite où tu regretterais ton passé. Sache-le : tu goûtes la vie en pleine nature et l'amour du primitif que je suis comme une oasis de fraîcheur au sortir de l'atmosphère desséchante des salons où tu triomphas. Mais tu te fatiguerais de notre tête-à-tête perpétuel parmi les arbres. Je verrais ton ennui et je suis trop entier pour que je puisse alors te le pardonner. Toi, tu m'en garderais rancune, et bientôt nous nous haïrions autant que nous nous aimons. C'est ce qu'il ne faut pas...

— Pourquoi, s'écria-t-elle toute frémissante, pourquoi regarder ainsi dans l'avenir? Nous nous aimons, n'est-ce pas? Ne te suffit-il donc point de cueillir le bonheur présent lorsqu'il s'offre à nous? Quelle prévoyance affreuse t'en fait ainsi méconnaître la durée... Prends-moi telle que je suis, garde-moi et ne songeons pas à demain.

— Je ne puis me changer... La félicité présente ne m'est plus rien dès que j'entrevois qu'elle finira.

— J'ai peur de soupçonner ce que tu vas me dire! Quels sont tes projets?

— Ma Pauline, quittons-nous. Ne crois pas que ce soit sans déchirement que je brise ainsi notre amour. Tu m'as été trop douce, depuis que tu es mienne, pour que je n'agonise pas en me séparant de toi. Mais je préfère cette souffrance, si atroce

Digitized by Google

soit-elle, à l'idée que nous puissions nous lasser l'un de l'autre. Va, ma bien-aimée, il vaut mieux qu'il en soit ainsi. Un jour, peut-être plus tôt que tu ne voudrais l'admettre, le souvenir des heures passionnées que nous aurons vécues ensemble nous sera plus précieux que ces heures elles-mêmes... »

Pauline l'écoutait effarée. Ces phrases, où la rupture tintait comme un glas, lui semblaient dictées par une aberration passagère de son amant. Elle ne concevait pas qu'il repoussât, avant de l'avoir épuisée, la coupe où tous deux avaient bu l'ivresse d'aimer. Ses regards erraient autour d'elle comme si elle cherchait une aide contre la catastrophe qui l'assaillait à l'improviste.

Mais la forêt demeurait muette jusqu'aux lointains. Le soleil, à demi disparu derrière les collines, saignait comme un cœur blessé. Et le vent du soir, qui commençait à se lever, s'engouffrait, avec des sanglots navrés, dans les cavités des roches.

Pierre se tenait immobile, le front bas. Elle sentit qu'il s'efforçait de rester impassible. Pour défendre son amour, elle fit une suprême tentative :

« Ami, dit-elle, en se blottissant de nouveau dans ses bras, une nuit encore... rien qu'une seule nuit. »

Il tressaillit. Cette voix évocatrice de voluptés enchaînantes le caressait comme un chant de flûte. Mais il se reprit aussitôt.

« Non, dit-il, à quoi bon ? Ce serait à recommencer. Puisque l'arrachement doit se faire, que ce soit tout de suite. »

Et, soudain tout en pleurs, il ajouta : « Ma bien-aimée, ne doute pas de ma douleur : elle est aussi aiguë que la tienne... Pourtant, elle nous épargne les tortures que nous nous préparerions si l'illusion admirable où nous avons mêlé notre chair et nos âmes venait à déchoir. »

A ce coup, Pauline s'irrita d'avoir prié. « Soit, dit-elle, je partirai.... »

Mais immédiatement, elle reprit avec abandon : « Tu me fais bien du mal... Cependant ce mal m'est cher puisque je t'aime encore. »

Digitized by Google

Ils n'avaient plus rien à se dire. Ils regagnèrent en silence le chemin de Sorigny.

Mme Étiévant prit, le soir même, le train pour Paris. Pierre courut, toute la nuit, par la campagne. Vers l'aube, il était assis sur le bord du Loing, près de l'écluse qui barre la rivière au bas du village. Il haletait, les yeux troubles et les tempes battantes. Une âcre tristesse le rongeait. Et, toutefois, tel était l'absolu de ses sentiments, qu'il ne regrettait pas d'avoir rompu son amour à la minute même où il en avait savouré la pleine floraison.

L'eau de l'écluse chantait, monotone. De grands peupliers plantés sur la rive bruissaient mélancoliquement dans le brouillard. Leurs feuilles humides tombaient, une à une, comme de lentes larmes, autour de lui. Il lui parut qu'ils pleuraient à cause de son chagrin.

« Ah ! se dit-il, les arbres me plaignent : ils me consoleront... »

L'hiver suivant, Pierre et Pauline se sont rencontrés, une fois, dans le monde. Lui s'est montré bourru, comme naguère, et pourtant avec des regards qui se souvenaient. Elle l'a plaisanté, comme naguère aussi. Du reste, ses admirateurs l'ont trouvée, ce soir-là, plus nerveuse qu'elle n'avait coutume de l'être et plus décevante que jamais. Les deux amants se sont parlé à plusieurs reprises, mais ils n'ont pas renoué. Ce qui tendrait à prouver que Pierre eut raison d'agir comme il le fit.

ADOLPHE RETTÉ.

Digitized by Google

HENRI BOREL

Ses études sur la Chine, son livre « Het Jongetje » avec la traduction d'un fragment important.

Il y aura quelque jour une étude à faire sur la renaissance du mysticisme dans la littérature tout à fait contemporaine (1). Cette forme de la philosophie du passé semblerait, à l'œil superficiel, répugner particulièrement à la pensée d'un temps qui a fait de l'éducation de la volonté et de la culture extériorisée du *moi* la fin de toutes choses. Au contraire, le mysticisme a repris des racines très fortes et il est devenu un facteur de notre civilisation qu'on ne peut négliger lorsqu'on veut étudier les littératures du temps présent. Mais il n'en est peut-être aucune qui ait été marquée aussi profondément de son empreinte que la littérature hollandaise actuelle. Il y a là, à n'en pas douter, une réaction contre le réalisme brutal que l'admiration aveugle pour les tendances d'Émile Zola et de son école avait, à certains moments, fait triompher chez nos voisins du Nord. Mais chez eux, il semble que le mysticisme ait plus d'importance et plus de chances de survie qu'une réaction momentanée: il tient à l'âme même de la race. En cela les Germains sont plus proches que nous ne le sommes des Orientaux. Qu'on se rappelle seulement l'histoire religieuse de ces peuples, qu'on pense aux illuminés du moyen âge et

(1) Je n'ignore pas les livres de Nordau (*Dégénérescence*), de Fierens-Gevaert, Pujo et d'autres; mais si je ne m'abuse, aucun de ces critiques n'a encore posé la question comme elle devrait l'être.

Digitized by Google

aux explosions de mysticisme du XVI[e] siècle (1), on se convaincra aisément que le tempérament de la race, son genre de vie et ses aptitudes morales particulières ne sont pas étrangers à une effervescence dont les retours offensifs et la portée dépassent de beaucoup ce que serait une simple épidémie intellectuelle.

Ces dispositions héréditaires ont été, au surplus, entretenues et développées dans le Nord par la lecture assidue et, pour ainsi dire, par l'assimilation quotidienne de la Bible. Les excès du rationalisme contemporain ont rejeté beaucoup d'âmes religieuses (mais peu satisfaites de la religion officielle protestante) dans un idéal moins positif. Les petites sectes adventistes se sont réorganisées, étendant leur champ d'évangélisation jusqu'en Belgique (2); on note comme un réveil du spiritisme et de la théosophie même chez les intellectuels; Ruskin et Tolstoï ont, à certains points de vue, une influence favorable à ce mouvement auquel s'opposent Ibsen et Nietzsche et tout le rationalisme scientifique.

Il y a là un mouvement obscur de la pensée à la fin du XIX[e] siècle; songez au *Trésor des Humbles* de Maeterlinck, qui n'est en réalité qu'un recueil de méditations sur les grands mystiques, rappelez-vous l'évolution de la pensée morale de toute une légion de littérateurs français; notez que, vers le même temps, Frederik Van Eeden étudie Thoreau (3) et que, devant donner un nom à sa colonie collectiviste de Bussum, il l'appelle « Walden », du nom de la ville où le solitaire américain avait vécu.

(1) Cf. STECHER, *Histoire de la littérature néerlandaise en Belgique*, p 165: « De 1450 à 1550 il y a énormément de mystiques simples qui ne traitent que du détachement, de l'extinction du *moi* et de la vie en Dieu. . » « Le sentiment de l'éternel mystère est beaucoup plus développé en Allemagne qu'en France, où l'amour de la clarté intellectuelle empêche souvent de reconnaître la réelle obscurité des choses... La philosophie française est plus portée à admettre avec Descartes que les idées vraies sont les idées claires et que toute réalité est intelligible. » (FOUILLÉE, *Idée moderne du droit.*) C'est du mysticisme que dérive, selon Fouillée, le symbolisme.

(2) Il y a une église adventiste à Charleroi et une à Jemeppe-sur-Meuse.

(3) HENRY THOREAU (1817-1862), *Walden or life in the woods* (1855), sur Thoreau, voyez : *La Revue* (ancienne *Revue des Revues*), sept. 1902.

Digitized by Google

En août 1902, lors d'une visite faite à Frederik Van Eeden, je notais que ses livres de choix étaient : *The sacred books of the East* de Mac Muller, l'*Imitation* et *Meister Eckart*, et j'y trouvais la preuve que le mysticisme d'une partie de l'œuvre de Frederik Van Eeden était voulue et consciente (1).

Rien d'étonnant, si, comme l'a lumineusement démontré M. Beaunier pour les écrivains français, le style même des écrivains est profondément modifié et si l'expression devient plutôt suggestive que descriptive (2) et tourne au symbolisme. On s'attache à noter des nuances ultraraffinées, à obtenir des effets intenses au moyen de répétitions de mots très simples, toutes les naïvetés passent pour des habiletés, et les écrivains semblent plutôt écrire pour eux-mêmes que pour le public et bouleversent tour à tour ou négligent la technique de leur art.

Ce mouvement de pensée et ses conséquences se notent en Hollande comme en France et vers la même époque. Il est très sensible chez les écrivains représentatifs de la génération d'outre Moerdijck, qui a trouvé son épanouissement entre 1885 et 1900, et Henri Borel n'a pu y rester indifférent. Seulement c'est de beaucoup plus loin que Paris que lui est venue, au moins en partie, l'inspiration maîtresse de son art. Il est allé la chercher en Extrême-Orient, dans les livres sacrés de la Chine.

***

Henri Borel représente dans la littérature hollandaise contemporaine des tendances et des aspirations bien caractéristiques. Et tout d'abord, Henri Borel est un isolé ; il n'appartient ni au groupe conservateur de la littérature officielle du *Gids*, ni aux groupements dissidents dont l'organe fut pendant quelques années *De Nieuwe Gids* (3). Mais ce qui semble avoir le plus contribué à lui donner son caractère original, ce sont

(1) Cf. *Revue de Belgique*, 15 décembre 1902, p. 332.
(2) Cf. ANDRÉ BEAUNIER, *La Poésie nouvelle*, Introduction.
(3) Fondé en 1885 par Van Eeden, Verwey, Kloos, Tak et Vander Goes.

Digitized by Google

ses séjours en Chine et ses études de philosophie chinoises (1) et bouddhiques.

Aussi Borel se pose-t-il en champion du beau, sur lequel il a d'ailleurs une théorie toute orientale et mystique : il ouvre au peuple hollandais les trésors de la sagesse et de la beauté de la Chine, il défend le calme, la douceur, le goût artistique, la noblesse d'allure orientale, lente et grave.

* * *

Ce n'est pas ici l'endroit de parler longuement de ses études de philosophie chinoise. Notons, en passant, qu'elles parurent (1896-1897) après les deux œuvres littéraires que je veux examiner ici; mais il est évident que Henri Borel les préparait depuis longtemps, comme le prouvent les esquisses rassemblées sous le titre de *La beauté et la sagesse de la Chine* (1895). Notons surtout que si nous devons à Borel une étude détaillée de la doctrine de Kongtse (*K'hoeng Foe Tsz* ou Confucius) et s'il tâche de faire œuvre de traducteur fidèle et d'interprète clairvoyant, il semble cependant certain que toute sa sympathie va au vieux sage Laotse, obscur et mystique, retiré du monde et connu seulement par les aberrations que les Célestes ignorants et superstitieux ont tirées de sa doctrine.

On peut caractériser sans peine ces deux philosophes : contemporains des mêmes époques troublées, ayant connu un gouvernement faible, des princes turbulents, des empereurs sans autorité, tous deux ont médité sur leur temps : Kongtse veut régénérer la société; il donne les règles d'un État idéal, établit la hiérarchie des devoirs sociaux en partant de la piété filiale; Laotse, lui, est détaché des choses du monde, il ne poursuit pas de fins terrestres et ne s'attache pas à des chimères; il n'essaye pas d'exercer la moindre influence sur son temps; il s'occupe tout entier de la recherche du divin

(1) *La philosophie chinoise expliquée aux non-sinologues* (en hollandais). Amsterdam, Van Kampen. (De Chineesche filosofie toegelicht voor niet-sinologen. I, K'hoeng Foe Tsz [Confucius]; II, Lao Tsz.) 2 vol., 278 et 219 pages.

Cf. l'étude parue dans le recueil : *Histoire des religions*, de CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, également le volume de DE LANESSAN et celui de FARJENEL : *Le peuple chinois, ses mœurs, ses institutions*. Paris, Chevalier et Rivière, 1904.

Digitized by Google

et de la vertu. Kongtse s'appuie sur les livres vénérés, les exemples anciens, la tradition; Laotse, sur la connaissance intuitive de l'être essentiel : « Les obligations terrestres agitent et troublent le sens intime; on apprend la route du ciel, sans se disperser dans le monde, en restant seul avec soi-même. Les trois trésors sont : la pitié, l'économie, l'humilité. »

Laotse a atteint la plus haute conception éthique de la race mongole : rendre le bien pour le mal. Enfin, Laotse estime peu les « œuvres »; il parle même avec dédain de la bienséance qui tient tant de place dans les préoccupations de Kongtse. L'État n'a pas de devoirs positifs à remplir; Laotse condamne la guerre, méprise le progrès matériel et considère un grand nombre de lois comme inutiles (1).

Ne croirait-on pas entendre, par endroits, le résumé d'un manifeste de Tolstoï (2), et est-il étonnant que ces études de philosophie chinoise aient eu sur l'esprit de Borel une influence, semblable à celle que l'étude des mystiques a exercée sur Maeterlinck?

Ou plutôt, si Borel a édité avec de rares soins l'œuvre de philosophes dont se soucie peu notre monde moderne, affairé et platement réaliste, n'est-il pas évident qu'il obéissait ainsi à un profond instinct de répulsion contre la conception de vie dominante autour de lui et qu'il a été heureux de retrouver chez les mystiques chinois une justification de ses sentiments intimes? Comme Tolstoï dans l'Évangile, Frederik Van Eeden (3) dans Thoreau et Maeterlink dans Carlyle, il s'est isolé et pour ainsi dire exilé dans les savants méandres d'une philosophie, qui était la négation même de nos préférences et de nos aspirations les plus générales.

(1) CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, *Histoire des religions*. Les Chinois, p. 53. Dans son introduction du tome I de son *K'hoeng Foe Tsz* (Confucius), Borel établit que la philosophie de ce sage s'occupe uniquement de la vie de l'homme sans parler de l'au-delà, qu'il n'envisage que l'homme vivant en société et qu'au chapitre du système politique il opte pour un gouvernement idéal et un prince idéal.

(2) Cf. par exemple, TOSTOÏ : *Les Évangiles*, Paris, Perrin, 1896.

(3) *Wu-Wei*, le quatrième morceau de « *Sagesse et beauté de la Chine* » (Fantaisie, comme introduction à la philosophie de Laotse), est dédié à Frederik Van Eeden.

Digitized by Google

Ce qui distincte Borel, c'est sa préférence marquée — dans ses œuvres d'imagination et ses études littéraires étant exceptées — pour la note tendre, douce et naïve. Il professe que la crudité de langage et d'expression est le fait d'un rustre et qu'il est plus commode et moins beau de créer chez le lecteur des impressions violentes au moyen de tableaux abjects ou repoussants, que de lui donner des sensations délicates d'art et de vie. Borel n'a aucune sympathie pour les bohèmes et les soi-disants artistes. Il veut que l'écrivain reste un homme simple, éloigné de toute attitude excentrique; il trouve enfantin qu'on cherche « à épater le bourgeois » et ne reconnait pas qu'il soit absolument nécessaire qu'on se fasse « un visage puissant et dévasté (1) ». Ces remarques nous semblent bien être des banalités; elles le sont beaucoup moins quand on connaît l'outrecuidance, le ton insupportable, grossier, exagéré et présomptueux d'une partie de la jeune école hollandaise, qui se montrait si dure pour les productions de ses aînés en littérature, vers 1885 ou 1890.

Ce qui manque le plus à cette critique, c'est la modestie et le sens historique : on compare le renouveau de la littérature hollandaise en 1885 à la Révolution française de 1789 (2), on dépeint l'art nouveau, l'art à venir, comme un Messie que toute l'Europe attend (3). Tendance mystique, influence orientale, néo-platonisme, l'évangile de Saint-Jean, le λογος, la théosophie, tout cela est jeté pêle-mêle dans le même creuset et rien n'est aussi comique que l'assurance avec laquelle les critiques, qui sont favorables aux nouvelles thèses, leur cherchent des fondements et des analogies dans les grands mouvements d'idées européens.

Au fond, les novateurs obéissent à des préoccupations sentimentales; ils sont naïfs et bouffis; rien chez eux ne procède de l'étude sérieuse; l'enthousiasme sincère et un idéal très élevé ne font pas défaut; mais la maîtrise de soi, le jugement sain et calme des hommes et des idées manquent complètement.

(1) HENRI BOREL, *Studiën*, p. 65. Amsterdam, L.-J. Veen.
(2) BOREL, *Studiën*, p. 81.
(3) *Ibid.*, p. 75.

Digitized by Google

A côté des diatribes d'Alberdingh Thijm ou de Kloos (1), les études critiques de Borel peuvent donc passer pour l'œuvre d'un esprit pondéré; on peut toutefois leur reprocher le défaut de précision et d'ordonnance. L'auteur se laisse encore trop guider, dans le choix de la thèse et le développement des arguments, par ce qu'on pourrait appeler l'inspiration du moment; il n'a pas cette maîtrise, qui donne à un jugement une valeur comparative et en ce sens définitive; il subit à un degré visible la suggestion du dernier livre qu'il a lu, du dernier dada qu'il a caressé. Enfin, il ne sait se limiter et il lui arrive de disserter à l'infini sur les sens du mot artiste et sur le beau littéraire, lorsqu'il éprouve le besoin de concilier en lui certaines contradictions naissant de ses admirations fluctuantes.

Ses *Études* sont donc loin d'être à l'abri de tout reproche; mais ses œuvres, au moins les deux plus importantes, cadrent beaucoup mieux avec les principes de grâce et de douceur que lui-même il défend.

Mystique, volontiers raisonneur, abusant parfois des naïvetés permises comme de celles qui ne le sont pas, ayant un faible excessif pour les tournures exclamatives, les phrases inachevées, les répétitions de mots, bref pour des procédés de style un peu puérils, parce que maladroitement mis en œuvre, il donne l'impression d'un artiste insuffisamment maître de lui, dont le talent est incomplet, la technique trop simpliste et qui n'a qu'une corde à sa lyre.

Sous l'impression d'une émotion intense, d'un souvenir vécu et resté vivant en lui, il peut nous émouvoir profondément; mais il reste exclusivement personnel et subjectif, il ne sait dominer son sujet et se laisse entraîner par lui, tantôt soulevé jusqu'aux nues, tantôt dérivant de façon piteuse. C'est ainsi qu'il a écrit à la fois *Le petit garçon* et *La beauté et la sagesse de la Chine*, tâchant de nous communiquer son admiration pour le Céleste austère et grave et sa sympathie pour l'amour enfantin et très pur d'un garçonnet de 13 ans. Les diverses tendances de

(1) J'aurai, j'espère, l'occasion de reprendre ici, plus tard, ce sujet de la jeune critique littéraire en Hollande, dont les erreurs de méthode et les défaillances de goût sont palpables, mais dont l'action n'est pas sans utilité.

Digitized by Google

son esprit se fondent sur les aspirations contradictoires d'une nature généreuse, élevée, mais dont l'équilibre est instable, l'harmonie souvent troublée, aboutissant à des élans fous d'admiration irraisonnée pour ce qui est beau et noble, laissant par là, à la lecture, avec quelque chose qui déroute, une impression de grâce touchante et sincère.

Ces deux œuvres alléguées ne sont pas les seules qu'ait publiées Borel. Mais après avoir essayé de caractériser son talent et montré les influences qu'il a subies et qu'il résume, ce sont les seules que je veuille retenir ici.

Il est vrai que Borel continue à écrire et que ses dernières œuvres nous ont montré, en lui aussi, comme les velléités d'un réformateur social. Quel est donc l'écrivain pensant qui n'a pas aujourd'hui son spécifique et qui ne prétend point curer nos maux?

Mais c'est par ces deux œuvres que Borel s'est imposé et ce sont, jusqu'à présent, celles qu'un lecteur étranger doit connaître avant tout.

***

Je voudrais tâcher de rendre tout d'abord l'impression matérielle que laisse ce petit volume : *La Sagesse et la Beauté de la Chine* (1).

On n'ignore pas ici combien les ouvrages hollandais sont agréablement publiés; le texte est un peu fort, les marges larges, le papier solide et d'un grain serré. Le relieur a soin de respecter les marges et il entoure le volume d'une couverture claire or et paille, bien en harmonie avec l'âme même du livre. Ainsi se présente à nous ce bréviaire de la sagesse orientale.

Cette sagesse est assez naturellement familière à un fils de la Hollande. Celle-ci, en effet, par ses possessions, touche presque à l'Empire du Milieu; la population chinoise à Java est fort importante et le monde chinois est depuis longtemps déjà devenu familier à certains Hollandais.

(1) HENRI BOREL, *Wijsheid en schoonheid uit China*. Amsterdam, P. N. Van Kampen & Zoon. 157 pages.

Digitized by Google

L'esprit de nos voisins a cru reconnaître un peu de lui-même dans l'âme chinoise, si calme et si digne d'apparence, et le courant mystique, qui a, depuis dix ans, animé tant d'œuvres hollandaises, a remis en faveur les idées et les sentiments propres à l'Orient. Borel n'entend pas faire l'étude complète et documentée de son sujet; mais plutôt il cherche à donner l'impression d'un poète qui connaît les Chinois et leurs langues, qui a vécu chez eux, qui a flétri dans d'autres articles leur duplicité et leur dégénérescence, mais qui ne peut s'empêcher de leur reconnaître certains dons spéciaux.

« Les goûts, dit-il, des gens qui ont le sentiment de la beauté et de la grâce, qui savent marcher lentement et avec majesté dans leurs longs vêtements de soie, qui ont des gestes distingués et gracieux, sont sérieux et calmes. Tout ce qu'ils emploient pour leurs vêtements, tout ce qui les entoure, tout ce dont ils se servent est beau. » Et il ajoute plus bas avec regret : « Les Chinois sont un si beau peuple, quand on ne voit que l'extérieur ! Tous, jusqu'au dernier coolie, ont un certain sentiment de la grâce, de la beauté des couleurs, des lignes et du mouvement. Comparez un service de table hollandais, aux formes lourdes et gauches, avec une tasse chinoise toute simple, gracieuse de forme et de couleur, ou bien examinez les vases à encens de chaque maison : ils sont sévères de forme et si légers que de les voir est une joie pour tout homme un peu cultivé. Dès l'abord, on perçoit la distinction, on est tenté de s'écrier : Quel peuple ! quelle distinction ! et on songe aux sentiments affinés que doivent avoir les gens pour s'entourer d'objets si beaux, depuis les tables et les lampes jusqu'aux petites cuillers dont le manche est une tige de lotus qui se développe en une fleur pure. »

Ce peuple a sa grandeur, en même temps que sa beauté et, avant tout, il ne craint pas la mort ni l'idée de la mort.

On trouve des vieillards cherchant l'endroit où ils veulent que s'élève leur tombeau, sur une colline, en face de la mer.

Ils aiment les enfants et les respectent, les promènent, les amusent, leur racontent des histoires; les hommes s'occupent d'eux sur la voie publique sans que cela paraisse ridicule, et le

Digitized by Google

plus grand bonheur pour un Chinois, c'est la vieillesse et une famille très nombreuse.

C'est que la vieillesse est honorée là plus que partout ailleurs: « Les vieilles femmes cheminent là-bas en s'appuyant d'une main sur un long bâton et souvent l'autre main repose sur l'épaule d'un enfant. »

C'est un tableau émouvant et sévère comme une scène biblique ou comme une peinture grandiose de Millet.

Ils sont doux, respectueux, savent s'abstenir de criailleries et de gestes exagérés. Même les spectateurs des théâtres en plein vent, ou les petits enfants, écoutant un narrateur public dans la rue, se tiennent bien, n'applaudissent pas et se retirent tout doucement sans déranger personne.

Le malheur, c'est qu'en connaissant ce peuple, on apprend à le mépriser; on ne retrouve chez lui l'étincelle divine qu'en pénétrant une couche épaisse de corruption. Un gouvernement misérable, la misère, l'abaissement général y sont pour l'Européen un spectacle écœurant. Mais au milieu du naufrage de leur antique valeur, ils ont conservé le sentiment du beau, dans une collection de gravures, là où un bourgeois européen ne trouverait rien à apprécier, le domestique chinois qui allume votre lampe reconnaîtra la plus fine et la plus belle et saura dire pourquoi elle est telle. Le Chinois aime la nature, la rêverie, le mystère. Il est lui-même un mystère, avec un autre cerveau, d'autres nerfs, une autre intelligence et une autre morale que les nôtres.

Souvent, dit M. Borel, j'ai désiré être un de ces hommes, simples et forts, ignorants et inconscients, vivant toujours devant la mer et devant le ciel, aspirant l'air comme une plante et chantant sans le savoir.

Mais il ne faudrait pas se laisser séduire par l'apparence, ni se fier à ces beaux gestes; car, après des salutations gracieuses et alors que vous suivez des yeux le déploiement des larges vêtements de soie, vous vous apercevez que ce charmeur vous a enlevé votre porte-monnaie !

(*A suivre.*) J. LHONEUX.

Digitized by Google

LE

PROBLÈME DE L'ÉDUCATION PUBLIQUE [1]

XIII

DANS LA VIE. — Je me suis chargé d'un travail avec la collaboration d'employés sous mes ordres. *Je veux* que les choses se fassent avec soin et sans perte de temps ; j'use d'autorité à cette fin. Je commande, j'exige, je menace. Je suis dans mon droit, je fais mon devoir. J'en appelle à ma volonté pour stimuler le zèle et la bonne volonté de ceux qui me secondent.

Mais j'accentue cette volonté ; je suis blessant dans la forme et rigoureux jusqu'à priver de son salaire celui qui ne se soumet pas avec assez d'empressement. Je vais plus loin, je brutalise. On se défend ; je me fâche, je destitue l'inférieur qui a osé me résister.

Par l'idée que je me suis faite de mon devoir, j'ai mis en œuvre toute mon énergie ; je suis allé jusqu'à perdre mon sang-froid. Certes, il faut une sanction à l'autorité ; il faut que celui qui la détient ait tout pouvoir. La faiblesse serait une faute. Mais on n'a pas le droit de n'être point juste. J'ai commandé à tout le monde ; je n'ai su me commander à moi-même : j'ai outrepassé mon droit, puisque j'ai été jusqu'à la violence, alors qu'une sage admonition aurait suffi.

Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 mars 1905.

Digitized by Google

Plus calme, plus contenu, plus réfléchi, j'aurais été plus respecté et mieux obéi.

Mais si, au lieu d'être sévère à l'excès, j'avais été faible et débonnaire, je n'en aurais pas été moins blâmable. J'aurais risqué de trahir la confiance de ceux qui m'avaient appelé au poste dont j'étais investi.

La vie ainsi est semée de difficultés, dont la raison et le bon sens seuls peuvent nous tirer. C'est un livre où, de bonne heure, il importe d'apprendre aux enfants à lire couramment sans passer ni chapitre, ni paragraphe, en insistant, en revenant souvent sur les passages où le cœur se trempe, où l'esprit se forme.

Parmi les lecteurs, vous en trouverez qui préfèrent les scènes tragiques aux scènes idylliques ou pastorales, que passionnent davantage les grandes crises de l'âme; tournez adroitement le feuillet; mettez en opposition les unes avec les autres, celles qui agitent et celles qui assainissent le cœur et faites en sorte qu'aucun de ceux dont vous surveillez les penchants ne reste insensible à ce qui attendrit et améliore. Par ceci éclairez cela. Et surtout que jamais, sous prétexte d'instruire, vous ne perdiez de vue votre véritable mission qui a ce double objectif : éclairer et humaniser.

* * *

Une fois aux prises avec les réalités de la vie, de tous côtés, comme des tentacules, les intérêts divers vont s'abattre sur eux, pour les étreindre. Aussi bien formés seront-ils à cette science de la moralité qui fait les âmes droites, et qu'il faut incruster dans tous les esprits, quelles que soient les conditions de naissance et de fortune, ils vont, dès leurs premières transactions avec la société, se trouver dans un pays inconnu, où ils parleront une langue incomprise.

Supposons, par exemple, une situation : jamais un jeune

Digitized by Google

homme, pendant toute la durée de sa préparation éducative, n'a rencontré d'obstacle au libre exercice de ses vertus. Il a vécu dans une sphère privilégiée. Bon, il croit tous ses semblables doués de bonté; serviable, il est convaincu qu'il n'a qu'à demander un service pour que soudain on le lui rende; juste, honnête, il a pleine confiance en la justice et en l'honnêteté de ceux avec qui il se trouve en contact; droit, il est convaincu de la droiture de tous. Il pense, il croit avoir des motifs sûrs de penser que s'il ne se montrait pas à cette hauteur, il encourrait le mépris, se couvrirait de honte...

Ah! s'il pouvait en être ainsi. Je veux dire si, cette conviction étant réelle et réciproque, les enfants, pendant leurs quinze premières années seulement, s'élevaient à ce degré de perfection, quel fonds pour le restant de leurs jours!

Mais il n'en est pas ainsi. Tout jeunes, déjà des désirs, des appétits de toutes sortes les guettent, les harcèlent. On croirait que le vice est dans nos os, qu'il circule dans nos veines avec notre sang. Au moindre besoin, ne pouvant exprimer encore ce qu'il veut, le premier poupon venu fait appel à la force, à la ruse. Sa lèvre se contracte, ses sourcils se froncent, il frappe l'air de ses pieds, il se jette en arrière, il pousse des cris, il verse des larmes. Dix objets différents lui sont successivement et inutilement présentés; ses protestations s'accentuent. Enfin, tout à coup il s'apaise : ses yeux ont rencontré ce qui le tentait; il s'apaise, mais telle a été l'intensité de sa volonté, de son caprice, qu'il en est profondément secoué et que, tout en souriant déjà, il sanglote encore. Et on le trouve gentil, on le baise, on le caresse, en récompense de sa mauvaise humeur apaisée. Il a fait connaissance avec les moyens à employer. La facilité même avec laquelle il a obtenu satisfaction l'engagera à recourir aux mêmes artifices. Qu'alors, dominé par un tempérament ou sanguin ou bilieux, nerveux ou lymphatique, il exige, il supplie, il s'énerve ou se désespère, vous saurez de quelles res-

Digitized by Google

sources il dispose pour entamer la lutte et la soutenir.

Les défauts se manifestent, pour ainsi dire, dès l'heure où l'enfant naît. C'est de cette heure-là qu'il faut entreprendre de le dresser. Ne craignez rien, il deviendra plus souvent malin que naïf. L'écueil à éviter, c'est, sous prétexte d'en faire une nature bénigne, de le faire tomber dans un excès de simplicité.

Donc, revenant à mon hypothèse de tout à l'heure, à savoir que l'éducation nous ayant soustraits, autant que possible, aux défauts et aux vices, nous ayant formé une âme calme et saine, combien grande serait notre déception dès nos premières relations sociales !

Nous en voudrions à nos maîtres, à nos conseillers, à nos parents, de nous avoir livrés, dupes de leurs recommandations, aux froids calculs, à la mauvaise foi, aux perversités de nos semblables.

Combien vite, à ce moment, les instances de combativité et de défense, endormis ou sommeillants, se réveilleraient; combien vite, reprenant les armes qu'on nous avait retirées, nous nous mettrions en état de défense. Cette attitude serait légitime, croit-on.

Réservons la réponse; nous la trouverons tout à l'heure.

Je débute dans mon rôle d'homme. Mes maîtres, ma famille, mes amis me jugent intelligent et instruit. Dans leur conviction, quelque position que je sois appelé à occuper, je l'occuperai dignement et honorablement. Cette conviction est aussi la mienne, et, plein de confiance, un poste étant vacant, je le sollicite. Pas besoin de protection, ni d'appui : mes titres suffisent. Il se peut que, parmi les autres candidats, il y en ait dont les titres équivalent aux miens ou les priment; dans ce dernier cas, je suis prêt à leur céder le pas, trouvant juste qu'ils l'emportent sur moi. Mais il y en a de moins méritants, de beaucoup moins méritants, et il se trouve que c'est l'un de ceux-ci qui obtient la préférence. J'accuse de partialité les dispensateurs du poste sollicité : si c'est la brigue et non le mérite

Digitized by Google

qui triomphe, à quoi bon me prêcher la droiture et me parler de justice?

Une de mes premières opérations financières a un sort tout aussi fâcheux. Un prospectus m'est tombé sous les yeux. Les promesses en sont alléchantes, et je trouve, parmi les personnages qui patronnent l'affaire, des notabilités très en vue et dont l'honorabilité, dès lors, me paraît indiscutable. J'en conclus non pas seulement que je *puis*, mais que je *dois* avoir confiance, et je mets dans l'opération tout ou presque tout mon avoir.

Cependant l'on me prévient; on regrette que j'aie souscrit sans autres informations. Je demande pourquoi. L'affaire en elle-même n'est pas aussi sûre que ceux qui l'ont lancée le disent. Telle est la réponse que je reçois. Je ne m'en alarme pas; ma confiance persiste. Ne m'a-t-on pas enseigné qu'il faut traiter son prochain comme soi-même? Incapable de faire tort à autrui, je me demande pourquoi ils ne m'auraient pas averti que je risquais ma fortune, ce que j'aurais cru de mon devoir de faire, moi qui ai confiance dans les préceptes de mes maîtres.

Puis des craintes se réalisent; je suis dépouillé de mon bien et j'excite non pas la commisération, mais la risée générale. On m'a affirmé cependant que la charité est une vertu nécessaire, et la charité consiste à compatir au malheur d'autrui.

On me traite de naïf, de simple d'esprit; je me suis rendu ridicule.

Je me promets d'être mieux sur mes gardes une autre fois. Mais il ne s'écoule pas un long temps : une créance à recouvrer, tout ce qui me reste de ma petite fortune passée. Un ami, aux jours de ma prospérité, m'a emprunté une somme en possession de laquelle j'ai grand hâte de rentrer... Il nie effrontément sa dette. L'indignation l'emporte; je le traite de voleur, de fripon, devant un cercle nombreux. Il a l'impudence de me poursuivre judiciairement pour injures, calomnie. Son habileté, sa mauvaise oi, son impudence le secondent, et je suis condamné...

Digitized by Google

Une jeune fille a su toucher mon cœur, moins par son exquise beauté, que par les grâces de ses manières et les charmes de son esprit, Je fais vœu de l'aimer, que dis-je, je l'aime déjà avant d'avoir osé me reconnaître épris d'elle, et il n'est personne qui ne s'en doute, tant mes regards et mes soupirs ont trahi mes sentiments. Cette fois, tout à mon bonheur, à mes espérances, je prends la résolution de lui offrir et mon cœur et ma main.

Mais tandis que j'en suis encore à former ce projet, un autre prétendant me prévient, le seul que j'aurais cru devoir se tenir à l'écart : à lui seul j'avais communiqué mon intention. Il profite de mes hésitations ; il me devance et réussit à se faire accepter. Alors seulement — le principal pour moi étant d'être aimé et non riche — je sus que la jeune fille avait une dot assez ronde. Et mon compétiteur, plus habile, plus avisé, captivé par le côté positif, avait couru à la conquête de cet avantage.

Si bien que mes premiers débuts dans l'application des leçons d'honnêteté, de probité, de confiance, de justice, de charité, de désintéressement que j'avais reçues m'ont été fatals. Malgré qu'on m'eût affirmé le contraire, j'ai été trompé, bafoué. Au milieu d'une société toujours luttant à qui écrasera, étouffera, écartera, on m'avait jeté nu et sans armes, en butte aux coquineries du premier venu !

Non, c'est moi qui avais mal interprété la parole de mes maîtres : toutes nos actions doivent être mises au creuset de la réflexion, non pour que nous les fassions tourner à notre profit, à notre service exclusif, mais pour qu'elles répondent à des principes stables, immortels. C'est à notre conscience éclairée à nous les indiquer, et elle ne sera pas longtemps à hésiter et à préférer le sacrifice au succès, l'indigence au luxe, la médiocrité à la splendeur, si l'on y a fait germer ce sens, ce sentiment qui donne à l'âme sa vraie grandeur, c'est-à-dire la délicatesse. L'homme ne décherra pas qui aura cette vertu essentielle.

Il pourra se trouver aux prises avec les faiblesses, les

Digitized by Google

entraînements de la vie. Les passions lui livreront des assauts tout comme à un autre ; mille séductions miroiteront à ses yeux, des voix hautes, des voix basses l'appelleront. Il sentira tout son être palpiter sous d'ardentes poussées, il sera entraîné par des désirs auxquels il lui semblera ou doux d'obéir ou impossible de résister... Mais qu'alors une de ces lueurs, qu'on a mises en lui, tout à coup lui fasse entrevoir le danger, l'idée de la lutte dans laquelle il se sent entraîné sera déjà un avertissement salutaire. Et quel succès, quelle gloire, quel orgueil légitime, s'il résiste et vainc !

Tout pour cette récompense, tout pour ce moment heureux où, ayant essayé nos forces, nous entendons, satisfaits et vainqueurs, quelque chose comme des applaudissements éclater en nous mêmes.

Voilà la fin promise. Combien, dans l'usage que nous allons faire de cette supériorité acquise, il nous faudra encore de soins pour éviter non de tomber dans l'excès, mais d'en faire une application mal entendue.

Molière, qui était un admirable moraliste, dépeint le côté difficile et dangereux de la situation : Alceste, qui se croit un sage, ne compte pas suffisamment avec la mesure et il inspire à Philinte — ce philosophe plus philosophe que lui — cette réflexion :

> La parfaite raison fuit toute extrémité
> Et veut que l'on soit sage avec sobriété,

après avoir dit déjà :

> Qu'il faut parmi le monde une vertu traitable.

Cela est vrai. Il n'est point d'un homme bien né de se présenter dans un salon des éperons aux bottes et la cravache à la main, sous prétexte qu'il est un cavalier indémontable.

J'ai souvent pensé que ce serait un excellent miroir que notre prochain. Ah! fussions-nous aussi parfaits nous-

Digitized by Google

mêmes que nous voudrions voir les autres; combien nous nous serions supérieurs!... Il est donc indispensable que ceux qui nous enseignent la sagesse nous apprennent aussi à la mettre en pratique.

Soyons probes sans jactance, vertueux sans nous en targuer, bons sans faiblesse, justes, honnêtes, sans chercher autre chose que la satisfaction d'être honnêtes et justes. Que nous y mettions cette bonne foi qui a sa grandeur et son éloquence; qui émeut, qui subjugue, bien plus que ne peuvent émouvoir et subjuguer les irritations de l'humeur. Ayons du caractère, un caractère, c'est-à-dire quelque chose émanant de notre âme, qui est en elle, comme en la violette son parfum. Alors nous serons crus, nous ferons des prosélytes. Toute une école à fonder, toute une science à acquérir.

Je ne puis m'empêcher de citer ici un mot qui, mieux que tous les arguments, exprimera ma pensée.

J'étais encore simple commis, dans une administration importante, où, comme partout, ceux qui dirigent obéissent à leurs caprices, se laissent entraîner à des passe-droit. Froissé, meurtri, d'une mesure que je me croyais autorisé à considérer comme injuste, parce que j'en étais victime, je rentrais du travail, attristé, le regard voilé de larmes. Un vieux fonctionnaire d'une autre administration me rencontre, me dévisage et, frappé de mon état, me demande : « Qu'as-tu? » C'était un stoïque, réputé pour l'originalité de ses manières et la rigidité de ses principes, incapable de courtisanerie : un ours, comme on l'appelait.

Je lui dis tout.

« As-tu fait des démarches pour obtenir ce que tu désirais?

— Non; j'étais convaincu que cela m'était dû comme prix de mes efforts de bonne volonté, et j'attendais avec confiance...

— Très bien!

— C'est une injustice...

Digitized by Google

— Ta, ta! C'est un mot, cela. Tiens-tu réellement à être un honnête homme?

— Oui!

— Vraiment! Mais tu veux donc tout avoir toi : l'honnêteté et les faveurs? »

Il avait raison, il y a une âpre jouissance à se voir éconduit, quand on a la certitude de n'avoir point démérité. Il faut se créer un horizon où l'on puisse explorer, sans crainte d'y rencontrer autre chose que la sérénité des heures bonnes, les heures de déceptions et d'épreuves subies avec dignité.

Je me résume : un passe-droit, une partialité navrante, dont j'ai été victime, tels sont les faits dont j'ai eu à me plaindre lorsque, candidat à une place, je me suis vu évincé par un moins méritant que moi. C'est fâcheux, c'est triste, c'est même révoltant. Mais, en y réfléchissant bien, c'est le prince, le ministre, l'administrateur, dispensateur des emplois et des fonctions, qui est le plus à plaindre : il s'est rendu indigne du poste auquel il a été appelé.

... Soyez-en convaincu, lorsque nous serons arrivés à cette phase entrevue d'un niveau plus élevé de la moralité générale, lorsque, du bas au haut de l'échelle sociale, ceux qui exercent l'autorité comme ceux sur qui ils l'exercent auront reçu une culture meilleure, il pourra encore se commettre des erreurs, mais il n'y aura plus d'iniquité préméditée. Encore une conquête de l'éducation imposée à tout un peuple.

* * *

Dès que l'on a choisi un métier, une carrière, il s'agit de ne rien négliger pour y réussir; il faut s'y consacrer sans réserve.

Le *devoir* prend un double aspect : tout pour bien faire d'abord; tout pour mériter ensuite l'approbation et l'estime de ceux qui nous commandent. Mais il arrive que

Digitized by Google

nous avons la conviction que cette approbation nous est due, alors que nous ne sommes pas certains d'avoir tout fait pour qu'elle nous soit due. En d'autres termes, sans nous être donné toute la peine nécessaire, nous nous croyons déjà dignes de récompense.

Il est indispensable de s'examiner avec soin avant de se plaindre de ce que l'on considère alors comme une injustices. Je puis avoir plus de présomption que de mérite; dans ce cas, j'aurais tort d'accuser de partialité le maitre qui me commande.

En principe, il faut admettre toujours que celui qui détient l'autorité la détient à bon escient. C'est l'idée que nous avons du droit qui l'exige ainsi. Et quand ce principe reçoit un démenti, c'est presque une calamité.

Je m'explique.

Je ne puis être devenu chef, directeur, patron qu'à raison de mon travail, de mes efforts, de mon mérite personnel; il m'a fallu tout un ensemble de qualités pour arriver à cette position. Je puis m'y être élevé par ma fortune, par les capitaux dont je dispose. Mais ici encore, il est à supposer que la fortune ne s'est acquise qu'au prix de peines sérieuses, qu'elle en a été la juste récompense.

Or, je commets un passe-droit à l'égard de celui qui me sert; je ruine par cela même la confiance qu'il devait avoir en moi; j'ai encouru un démérite, et je ne suis plus aussi digne du poste ou de la position que j'occupe. Malgré toute sa rigidité, cette thèse est la seule vraie.

Que de circonstances, en effet, favorisent ceux qui ont le droit de commander contre ceux qui ont pour devoir de plier et d'obéir. Ces derniers, par crainte, par déférence, sont tenus de se soumettre parfois même à l'arbitraire. Il y a alors en eux une révolte, et si par soumission ils refuolent cette révolte en leur cœur, elle y laisse je ne sais quelle permanence d'indignation, quel mépris qui ruine désormais l'ascendant du maître. Toute foi est morte en la seule garantie des faibles contre les forts; l'équité, la justice... Ou bien encore, ceux qui ont à se plaindre, âmes

Digitized by Google

basses, s'avilissent en recourant à l'intrigue, à la flatterie.

Vous qui commandez, efforcez-vous d'être à la hauteur de votre situation, par votre caractère autant que par vos connaissances ou vos capitaux.

Vous qui servez, vous n'avez droit à la justice et à la douceur que pour autant que vous soyez justes vous-mêmes dans vos appréciations et dans vos procédés. La déférence n'est que cela : la reconnaissance de la supériorité chez autrui. Mais il y a aussi la hiérarchie qui a ses règles tracées et indispensables, auxquelles il vous importe d'obéir. Nul n'y échappe. Nous sommes toujours sous la dépendance de quelqu'un, comme toujours quelqu'un peut être dans notre dépendance. La hiérarchie existe dès la famille ; aujourd'hui il nous faut accepter d'être fils soumis et respectueux ; un jour viendra où, devenus père, nous prétendrons légitimement au respect et à la soumission de nos enfants. Elle se continue dans la société où elle est aussi indispensable et aussi légitime que dans la famille. Obéir est donc la condition de tout le monde, parce que tout le monde est sans cesse dans une dépendance au moins relative et qu'il n'est personne, souverain, prélat, ministre, qui puisse se dire à l'abri d'une sujétion quelconque. Ajoutons qu'il y a plus de mérite à savoir obéir qu'à savoir commander. Donnons-nous ce mérite-là : il est facilement accessible.

Mais à aucun prix, vous qui êtes en sous-ordre, ne recourez, pour parvenir, au plus détestable des moyens : la protection. L'ancien régime avait contre lui ce grief : abusant du pouvoir, prodigue de faveurs, ne reconnaissant qu'une classe qui en fût digne, se sachant en possession de la toute-puissance, assuré de n'être ni blâmé, ni discuté ou à peine — parce que ceux qui souffraient de cet état de choses étaient retenus par la peur, par l'habitude, — il avait érigé les faveurs en institution. Pourquoi exiger cette correction dans les procédés, pourquoi se lier les bras, pourquoi chercher à plaire aux petits, puisqu'il

Digitized by Google

suffisait pour rester en possession de la toute-puissance du concours empressé de quelques-uns, de ceux qui avaient les titres et la fortune ?

Mais à cet ancien régime, il y a cent ans qu'un autre s'est substitué. Tous les citoyens ont été placés sur un pied d'égalité ; désormais le talent, le mérite seuls peuvent entrer en ligne de compte pour l'obtention des emplois publics : dès lors plus de faveurs arbitraires.

Cela est tellement vrai que, tout jeunes, on nous a appris, à nous hommes d'une génération sortie des grandes crises qui ont agité l'Europe pendant les trente premières années du XIX^e^ siècle, que, par le travail, par la conduite, par le dévouement, par l'amour du bien et de son pays, on arrivait à tout, et que c'était seulement ainsi qu'on arrivait. Cette assurance nous encourageait, nous stimulait, nous donnait un ressort, un élan que l'on ne trouve plus guère.

Il faut le reconnaître de bonne foi : si la jeunesse est élevée dans la conviction du népotisme des grands et de la vénalité des petits; si nous retournons à ces époques où la protection tenait lieu de tout, c'en est fait de ce que l'on considérait comme un progrès, et la voix de ceux qui prêchent la justice ne sera plus guère entendue.

Les partis politiques, qui se disputent le pouvoir dans l'empire du régime nouveau, semblent oublier ce que ce régime promettait en théorie. Insensiblement, le favoritisme, que l'on disait détruit, a relevé la tête. Cette fois, la faveur s'exerce avec une sorte de hâte. Il faut profiter du moment opportun. Demain peut-être l'opinion publique aura renversé ceux qu'elle avait proclamés ses préférés la veille. On court au plus pressé, et le plus pressé c'est de récompenser ceux qui, dans les élections, ont aidé de leurs suffrages à former la majorité et qui peuvent la maintenir. Le bien du pays, chose sainte, chose sacrée, nous nous en occuperons avec un soin jaloux et exclusif, mais dès que nous serons affermis au pouvoir. Et puis d'ailleurs le bien du pays, c'est notre parti seul qui peut le réaliser... On

Digitized by Google

n'est pas moins patriote, dira-t-on; on l'est autrement qu'on ne devrait l'être. Le temple reste ouvert et décoré, mais on ne s'aperçoit pas que le vrai Dieu en a été emporté et caché, et que les fidèles, ceux qui croient, qui espèrent en sa justice, l'implorent en vain.

Vous tous, dont la mission et le devoir sont d'exhorter les âmes au bien, à l'effort, à éclairer les esprits, à rassurer les cœurs, faites ce pacte entre vous de rendre la confiance à ceux qui ne l'ont plus; soyez les premiers à mettre en pratique ce que les pères, les mères, les instituteurs et les ministres des évangiles eux-mêmes s'attachent à marteler dans les âmes, pour qu'ils aient la certitude que leurs préceptes ne seront pas démentis par nous, et que plus tard, au milieu des tourmentes de la vie, leurs disciples ne se tourneront pas contre eux, les menaçant de leurs colères, lorsqu'ils s'apercevront que, sous prétexte de les rendre invincibles, on en a fait de débiles victimes.

(A suivre.) ÉMILE GREYSON.

Digitized by Google

LES POÈMES

S.-C., LECONTE, *Le sang de Méduse*. Paris, *Mercure de France*; LÉON DEUBEL, *La lumière natale*. Lille, « Le Beffroi »; JULES DELACRE, *L'offertoire*. Bruxelles, Lamertin.

LE SANG DE MÉDUSE.

Un berger faisait paître des chèvres — les siennes ou celles du maître? —; assis sur un tumulus, il jouait d'une double flûte. Et les gens que fatiguait la moisson écoutaient ce chant où il y avait le bruit des sources et des feuilles, l'appel amoureux et la gaîté des oiseaux, toute la vie âpre ou riante du paysage, et aussi de la douleur et de la joie humaine.

Il paraît que cette musique servait à rassembler les chèvres et, de loin, à les changer de pacages; mais ceux qui l'entendaient, ignoraient cela et en goûtaient la seule poésie. Le berger mourut et longtemps on a redit ses ariettes.

Il y avait aussi, non loin de là, un potier très habile. Un jour, il modela sur le sein de sa compagne une coupe d'argile qui, mille ans après, en garde encore l'adolescente et gracieuse fermeté. Puis le potier tourna un pied pareil à la tige des tulipes, et il tressa une guirlande composée selon ses goûts aux lèvres de la coupe. Jamais l'on n'y but, et chacun l'admire aujourd'hui derrière la vitre d'un musée, où elle garde toujours — a dit un poète :

L'impérissable orgueil de ne servir à rien.

Digitized by Google

Il importe peu à ceux qui cherchent la beauté dans les œuvres des hommes d'y trouver en plus l'*utilité*, la défense d'un système philosophique, d'une religion, ou « l'ambition de guider les pensées ».

Sébastien-Charles Leconte veut cacher une idée utile dans chaque poème, il y mettait déjà la noblesse et la force antique de ses visions et la richesse sonore de son vocabulaire.

« Ce que ce peuple veut simplement, écrit-il, c'est plus de justice, plus de raison et plus de savoir; c'est que les hommes deviennent meilleurs, parce que nous cherchons à les faire moins malheureux. Cet idéal n'est inférieur à aucun autre, et il a cet avantage de ne contenir qu'une minime part de chimère. Il est impossible à réaliser. Il est cependant assez beau pour tenter les poètes. »

Sébastien-Charles Leconte oppose donc à la poésie personnelle une poésie philosophique et humanitaire. Que le poète vienne avec l'âme vierge de qui s'étonne de toutes choses et trouve en chacune d'elles une émotion à chanter, ou bien avec la volonté du sociologue et du savant, nous aimerons à l'écouter si son poème est beau.

Interrogé par le *Gil Blas* sur le rôle du poète dans la société, Jean Moréas répondit récemment :

« Il est bon de rester avant tout un pur artiste. C'est de cette façon que l'eurythmie exercera vraiment son influence salutaire sur ce monde, même sur les questions les plus pratiques, Un zélateur du socialisme ou un fanatique de quelque parti que ce soit, pourrait bien composer un beau poème. Ce n'est pas impossible. Le génie de Lucrèce se fait bien voir à travers ce que Ronsard appelait les frénésies de la secte. Mais il faut préférer Virgile qui n'écoutait que les Muses. »

C'est une belle conclusion.

S.-C. Leconte est parnassien et disciple de Leconte de l'Isle. Son livre, *Le sang de Méduse*, se divise en quatre chapitres: *Le sang a jailli, Le sang ruisselle, Le sang se fige, Le sang a tari ;* de

Digitized by Google

ce dernier nous citons : *Le voile*, pièce bien caractéristique de l'art et de la pensée du poète.

Ils se disaient : Pourquoi le voile est-il tombé
Qui nous cachait le noir néant du Sanctuaire,
Aux plis de qui le Rêve, éternel statuaire,
Imaginait un Dieu sur son œuvre courbé ?

Depuis longtemps déjà toute voix s'était tue,
Qui nous parlait au fond du temple déserté,
Tout simulacre vain était décapité,
Toute image visible ou tangible abattue.

Les Protecteurs sacrés qui veillaient sur nos tours,
Magiques conducteurs des étoiles lointaines,
Ceux d'Ecbatane, et ceux de Suse et ceux d'Athènes;
Gisaient ensevelis sous le limon des jours.

Les siècles nivelés recouvraient leur mémoire;
Tout eut péri de leur toute-puis-ance et d'eux,
Si la pioche fidèle ou le pic hasardeux
N'eussent fouillé parfois les strates de l'Histoire.

Nous savions seulement, quand l'éclair des flambeaux,
Aux parois de la crypte, au creux des sarcophages,
Illuminait leur face, éclairait leurs images,
Qu'ils avaient été grands, qu'ils avaient été beaux.

De la chair du rocher ou des veines de l'arbre,
Ils surgissaient, pareils à des héros armés,
Guidant nos souvenirs éblouis ou charmés
De la Babel de brique au Parthénon de marbre.

Nul ne devait revoir les tueurs de lions,
Ni les chevaucheurs d'aigle, ou les blonds sagittaires,
Qui poussaient leur quadrige à l'horizon des terres,
Ni les Olympiens, bâtisseurs d'Ilions;

Ils n'avaient plus de nom, ils n'avaient plus d'étoile.
Mais, devant l'unanime anxiété tendu,
Gardant l'accès du porche à nos pas défendu,
Le mystère animait l'éternité du voile.

Digitized by Google

Apres quêteurs du mot vivant, jamais trouvé,
Nous nous plaisions, suivant une antique parole,
Comme aux jours de Saïs, à vouloir une idole,
Sous le tissu divin que nul n'avait levé.

Il est tombé pourtant. Et la lumière avide,
Vibrant comme un essaim dardé de javelots,
Du suaire mouvant a dispersé les flots;
Le mur apparaît nu... Le Saint des Saints est vide !

Mais nous ne voulons pas le savoir. Quelle main,
Jetant bas le rideau déchiré des ténèbres,
A livré ses haillons fleuris d'astres célèbres
Aux rires des enfants qui jouent sur le chemin ?

Oh ! ne plus désormais contempler que ces pierres !
Non ! l'heure du Soleil n'est pas venue encor.
Nous avons des regards qui sont des flèches d'or,
Hommes ! mais n'avons-nous pas aussi des paupières !

Nous ne voulons pas voir... Nous fermerons les yeux.
O Nations ! voici que pour nous recommence,
Dans l'aveugle splendeur de notre nuit immense,
La genèse du songe et le cycle des dieux.

***

LA LUMIÈRE NATALE.

Exil.

Nous ne reverrons plus blanchir l'aube des villes.
Déjà nous descendons dans la forêt déserte
Les sentiers longs voilés d'une pénombre verte,
Et la douceur de l'air caresse notre idylle.

Le Printemps a lustré le firmament pascal.
Nous n'écouterons plus les cloches du dimanche,
Ta voix tremble. On dirait dans le soir de cristal
Un éveil argentin de source sous les branches.

Peureusement dans l'ombre où notre pas s'égare,
Nous avons vu s'ouvrir l'œil opaque des mares
Sous les cils frémissants du bois insidieux.

Digitized by Google

Et nos cœurs éperdus de silence s'enfièvrent.
De sentir, un instant, se mêler à nos lèvres
Le miel de la prière et le sel des adieux.

Il serait présomptueux et téméraire de noter, parmi les poètes de vingt-cinq ans, ceux dont les noms élus seront inscrits en suite des noms à cette heure déjà glorieux du Symbolisme.

Tant de jeunes gens épris de lyrisme et nourris de l'œuvre des « poètes d'aujourd'hui » encombrent les maisons d'édition, tant de *bons* poèmes emplissent les petites revues, que l'arrivée d'un nouveau poète ne vaut presque plus qu'on s'en étonne. Dans la multitude actuelle des joueurs de lyre, le plan de la médiocrité paraît haussé, et ne le dépassent que ceux dont les premiers accords annoncent plus que des promesses.

D'entre les derniers venus qui se réunirent autour du *Beffroi* de Lille, Léon Deubel s'est depuis quelques années désigné.

Fidèle à l'éternelle *fiction poétique*, il s'est créé, à l'image de ses désirs, un pays de sagesse et de beauté où s'harmonisent la vie heureuse et dorée de l'Italie à la rêverie recueillie et brumeuse des villes du Nord.

Au pays enchanté que l'on porte en soi-même
Comme un refuge de tendresse et de fraîcheur.

Les poèmes de Léon Deubel abondent en images nouvelles ou renouvelées avec art :

Le paysage dort, couché dans l'herbe grasse,
Puissant comme un héros sous l'égide du ciel
D'avoir lancé debout, dans le jour solennel,
Les disques du soleil sur les hautes terrasses.

Il y a partout un peu de la grâce hellénique d'Henri de Regnier. La correction et la facilité des alexandrins et des strophes carrées de ce recueil ne vont pas sans quelque monotonie.

Digitized by Google

L'OFFERTOIRE.

Ce sont les premiers vers de M. Jules Delacre. Ils contiennent de l'ennui, de l'espoir, de la joie, un désir de paix et de bonheur intime, de la tristesse morbide, cette douleur et cette désespérance anticipatives bien caractéristiques des premiers essais, et aussi des visions poétiques et un sens du Beau qui se devine; tout ce que contient l'âme d'un jeune homme sensitif que la vie et la muse viennent d'effleurer de l'aile.

ISI COLLIN.

Au prochain : *Les heures d'après-midi*, par Émile Verhaeren; *Paysages introspectifs*, par Tancrède de Visan, avec un essai sur le symbole; *Vers et prose*, recueil de littérature lyrique, publié sous la direction de Paul Fort.

Digitized by Google

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Constantin Meunier. — Exposition des peintres et des sculpteurs de l'Enfant.

Un sort néfaste fait depuis quelque temps de cette chronique une manière de rubrique nécrologique. Après Dillens, voici que disparaît Constantin Meunier, une des gloires les plus pures et les plus hautes, non seulement de notre pays, mais aussi de tous les temps et de tous les pays.

Certes, il était bien de chez nous, avec cette loyauté de bon occidental, cette passion qu'il avait d'attacher son invincible idéalisme aux réalités les plus quotidiennes. Mais la valeur de son œuvre n'en est pas moins avant tout universellement humaine. En un temps où la verve imaginative semblait morte, où l'art se bornait à de savantes redites, il fut, avec Rodin, le seul créateur de rythmes, le seul inventeur d'une nouvelle forme de beauté. Nul ne fut plus contemporain, nul ne fut plus complètement de son époque que le sculpteur de la mine et du laminoir, du port et de la forge, l'exaltateur merveilleux du travail prolétarien, mais il n'y en a pas moins dans son art une part d'humanité essentielle et permanente, identique et pourtant différente de celle qui nous exalte dans l'*Aurige de Delphes*, dans la *Victoire de Samothrace*, ou dans les sculptures de la cathédrale de Chartres; c'est pourquoi, parmi tant de gloires éphémères, que le temps où nous sommes a créées, celle de Constantin Meunier incontestablement sera durable et ne fera que s'augmenter.

Encore que dans ses origines rien ne semblât lui présager

Digitized by Google

une destinée si haute, sa vie, belle et simple comme une de ses statues, paraît n'avoir été qu'une longue préparation au magnifique épanouissement de ces dernières années. Son père était receveur des contributions à Etterbeek, et c'est dans un milieu modeste, bourgeois et travailleur que se passa son enfance. Ce fut son frère Jean-Baptiste — celui qui devait être le graveur admirable, mort il y a quelques années — qui lui donna, en même temps que le goût, les notions du dessin, et qui fut son premier professeur. Un soir, le frère aîné l'emmène à la classe de moulage de l'académie; Constantin s'enfièvre, s'enthousiasme : sa vocation s'était décidée. Il entre dans l'atelier du sculpteur Fraikin, qu'avaient surpris la sûreté et la science de son dessin. Mais l'élève montre un amour modéré pour les allégories fades alors à la mode : instinctivement, il sent que là n'est pas la vraie beauté; il voudrait plus de vie, plus d'émotion, un réalisme moins adouci. Il quitte Fraikin et va travailler à l'atelier Saint-Luc, — atelier libre entretenu à frais communs par de jeunes artistes du moment. Là il fait la connaissance de Rops, de Degroux, de Dubois, d'autres encore. Un admirable mouvement de rénovation avait lieu en Belgique, sous l'influence des peintres français. Constantin Meunier croit s'être trompé de vocation. Il lui semble trouver dans la peinture un moyen d'expression infiniment supérieur. Dégoûté des statuaires officiels qui travaillaient à Bruxelles, il croit ne pouvoir guère faire autre chose que des « Justices », des « Industries », des « Commerces », jette l'ébauchoir et se fait peintre. On a de lui, datant de cette époque, quelques tableaux — dont la *Guerre des paysans*, au musée de Bruxelles, et l'*Enterrement du trappiste*, à celui de Courtrai, — qui sont de bons tableaux à la manière romantique, mais sans grande originalité, et ne peuvent faire présager le maître du *Débardeur*, du *Puddleur*, du monument au *Travail*. Ce n'est que plusieurs années après, qu'il reviendra à son premier instrument, et prendra conscience de sa personnalité.

Entre-temps, Constantin Meunier s'était marié, fort jeune. Des enfants étaient venus : il fallait gagner le pain de la nombreuse famille. Il se livre à un travail opiniâtre et ingrat,

Digitized by Google

travail anonyme dont le maigre salaire les faisait vivre. Puis il est nommé professeur à Louvain. C'est alors qu'il repense à la sculpture : il reprend l'ébauchoir. Sa voie s'est enfin tracée; il ne devait plus la quitter jusqu'à sa mort.

Brusquement, à un voyage fait en compagnie de Camille Lemonnier, qui l'a raconté dans un livre sur Constantin Meunier, la beauté du pays noir lui est révélée. L'admirable créateur sent ce qu'il va pouvoir tirer de cette contrée âpre, dure, déshéritée, dont nul n'a encore pénétré la tristesse lourde et l'étrangeté.

On a représenté cet enthousiasme de Constantin Meunier pour le pays noir comme un goût littéraire et même une sorte de conviction politique. Pour beaucoup, il apparaissait comme une manière de propagandiste socialiste. Et cependant, bien que l'on sente dans l'art du sculpteur une pitié profonde, une admiration vive pour ce peuple rude en lutte aussi bien contre la fatalité économique que contre les forces naturelles, c'est une émotion de peintre qui le saisit d'abord devant le pittoresque grandiose du pays noir, avant que lui vienne la conception raisonnée d'une expression d'art nouvelle. On voit alors peu à peu se préciser ce type d'énergie tenace dans lequel Meunier symbolisa l'ouvrier. On ne voit point trace, dans son œuvre, de ce *lamento* banal propre aux artistes à tendances sociales. Avant de plaindre l'ouvrier des mines, il l'admire. Il sait dégager la beauté des corps rudes cachés sous les sordides vêtements de travail, et c'est moins la misère prolétarienne que la douloureuse noblesse de l'effort humain qui s'inscrit dans les impérissables figures que sont le *Faucheur*, le *Semeur*, le *Débardeur* et tant d'autres.

La vie de Constantin Meunier fut, ainsi que son œuvre, dure, noble et douloureuse : après avoir conquis, par un labeur écrasant, l'aisance nécessaire à la vie des siens, après avoir conquis tout aussi durement la gloire qui lui était due — dans son pays même, on ne lui rendit justice que lorsque Paris, Munich et Berlin l'eurent imposé à l'admiration —, il perdit successivement deux fils en qui il avait mis ses espoirs. Puis la maladie vint. Ces dernières années son travail devait

Digitized by Google

être fréquemment interrompu par les crises d'étouffement provoquées par l'affection cardiaque qui causa sa mort. Aujourd'hui, la Belgique entière pleure celui qui restera dans les temps à venir comme une de ses gloires les plus pures.

* * *

C'est en vérité une idée charmante et qui devait être populaire, que celle qui a présidé à l'organisation de cette exposition des peintres et des sculpteurs de l'Enfant, ouverte dans les premiers jours d'avril, au musée moderne de Bruxelles. Le culte de l'enfant est un des traits les plus heureux de nos mœurs. Signe précieux : les mamans, chez nous, sont une puissance, et tous ceux de nos peintres qui ne se sont pas exclusivement adonnés au paysage, ont consacré quelques-unes de leurs meilleures œuvres à peindre des bébés. Comme il fallait se borner, l'organisateur du Salon, M. G.-M. Stevens, a limité l'exposition à l'école moderne, et la section rétrospective, si tant est que ce soit une section rétrospective, ne remonte pas plus loin qu'Agneessens. Ce maître, qui fut décidément un des plus caractéristiques de notre école, est représenté par une série de toiles très intéressantes, mais c'est surtout dans le groupe d'enfants appartenant à Mme P. Collard, que son étonnante habileté de peintre, la vigueur et la conscience de son métier, apparaissent nettement. On a vu ce tableau jadis, et les vieux amateurs de peinture s'en souviennent assurément. C'est une de ces toiles dignes des musées qu'on revoit toujours avec joie.

On connaissait également les jolis portraits d'une coloration nacrée et fine de Camille Van Camp, quelques-unes de ces amusantes études de Jan Verhas qui font apparaître chez cet artiste un peintre spirituel et primesautier que ne fait nullement soupçonner la trop classique *Revue des écoles*, ces Alfred Cluysenaar, d'une si belle tenue d'art; mais, toutes ces œuvres déjà anciennes formaient un excellent noyau à cette exposition contemporaine. Parmi les œuvres des morts, il convient de citer également de jolis portraits de David Oyens; enfin, toute l'exposition très considérable d'Henri Evenepoel. Ce jeune peintre, mort avant la trentaine, apparaît décidément et bien qu'il n'ait pas donné toute sa mesure,

Digitized by Google

comme une des personnalités les plus originales et les plus fortes que notre sol ait produit ces dernières années. Il y a dans les études et les portraits d'enfants exposés à ce salon un esprit, une virtuosité et une sincérité qu'on ne trouve qu'aux maîtres. Le panneau qui lui est réservé est un des clous de cette exposition. On n'a pas moins admiré cependant l'exposition de M. Léon Frédéric. La beauté enfantine a toujours attiré cet artiste ingénu et charmant, dessinateur minutieux, coloriste éclatant. On a réuni de lui quelques portraits excellents, et aussi quelques-uns de ses tableaux où il s'est plu à exprimer par des figures enfantines quelque symbole hautain ou quelque rêve naturiste. Tels *La pensée qui s'éveille*, *La fleur malade*, *Le ruisseau*. Puis, parmi les envois les plus séduisants, voici les portraits délicieusement raffinés de Fernand Khnopff, les études intimes et sincères de Georges Lemmen, un intéressant profil aristocratique d'Émile Motte, des portraits pleins de distinction de G.-M. Stevens, une amusante aquarelle de James Ensor, *Ma petite chinoise*, une délicieuse fillette de Xavier Mellery, vraie peinture de maître, d'excellents portraits d'Hermann Richir, des toiles d'une émotion très pénétrante de Jakob Smits, des portraits d'un art vigoureux et sérieux d'Isidore Verheyden. Puis encore de bons tableaux de Wagemans, de Zwyncop, Vanden Eeckhoud, Van Strydonck, Firmin Baes, Frans Smeers, Jean Gouweloos, Franz Charlet, Charles Michel. Il faudrait nommer tout le monde : car l'on a fait dans l'œuvre de tous les exposants une sélection très heureuse, et l'on peut dire qu'il y a à ce Salon le minimum de déchet.

Même chose pour la sculpture. Voici quelques bustes et quelques médaillons intimes et touchants de Constantin Meunier; des portraits nerveux et tendres de Dillens; quelques groupes spirituels et charmants de Samuel; des bustes d'une grâce fière de Victor Rousseau; un buste très intelligent et très vivant de De Haen; des De Vreese, des Pierre Braecke, des De Rudder, des Paul Du Bois, un Jean Gaspar. Ici aussi, il faudrait tout citer avec éloge, car de ce Salon choisi, il est peu de critiques à faire.

L. DUMONT-WILDEN.

Digitized by Google

LES LIVRES

Un dernier écho du centenaire de Sainte-Beuve, ce volume d'*Études sur Sainte-Beuve* que vient de donner M. Michaut, (Paris, Fontemoing, collection *Minerva*). On y retrouve la thèse latine de ce jeune savant, à qui nous devons un gros essai biographique et critique sur l'auteur des *Lundis*, un très beau livre sur Pascal, etc. Cette thèse, c'est la comparaison des éditions successives du *Tableau de la poésie française au* XVI^e^ *siècle*. Les variations de Sainte-Beuve s'y reflètent assez nettement; on le voit aller de plus en plus au romantisme, puis, comme il a dit, se détacher du tronc et s'éloigner progressivement. De même, les pages de la fin sur *Port-Royal cours* et *Port-Royal livre* sont très curieuses, bien qu'un peu sommaires; elles nous donnent en bref deux états de la pensée du critique s'appliquant aux célèbres solitaires. La première moitié du volume comprend deux autres études : l'une où est esquissée, avec tout le détail désirable, l'histoire des relations de Sainte-Beuve avec Michiels, le critique bien connu en Belgique pour ses travaux relatifs à l'histoire de l'art; les dernières pages nous aident à comprendre pourquoi le grand écrivain abrégea son séjour en notre pays. Dans la seconde étude, M. Michaut discute ce qu'on pourrait appeler le cas Bertrin; il défend, contre les accusations imprudentes (et même impudentes) de cet abbé, la sincérité de Sainte-Beuve, soupçonné d'un faux littéraire aux dépens de son immortel ennemi, Chateaubriand. Tous ces travaux sont d'une sage et solide érudition; ils complètent utilement la grosse thèse de M. Michaut sur le critique. W.

*

Un livre de M. Souriau est toujours le bienvenu. Le professeur de Caen a la conscience de l'historien, la sensibilité du bon juge, une plume qui sait exprimer les nuances morales. On retrouve toutes ces qualités dans son *Bernardin de Saint-Pierre d'après ses manuscrits*. (Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, in-12.)

Pour la première fois, nous possédons une biographie complète, minutieusement détaillée et scrupuleusement établie d'après les

Digitized by Google

meilleures sources, de l'auteur de *Paul et Virginie*. Dans un long préambule, M. Souriau fait le procès du peu scrupuleux Aimé Martin (qui, non content de succéder à son maître au foyer conjugal, n'a pas même respecté ses ouvrages); il prouve aussi que la thèse de M. Maury, malgré le progrès qu'elle marque, est loin de satisfaire aux exigences de la critique. Sa propre étude, dont les éléments lui ont été fournis par les manuscrits du Havre, suit an par an, on pourrait dire jour par jour, l'écrivain de la fin du XVIII^e^ siècle dans ses pérégrinations à travers l'Europe et ses voyages d'outre-mer, nous fait assister à l'élaboration de ses ouvrages et, après son rôle révolutionnaire, nous le montre se mariant sur le tard avec Félicité Didot, puis se remariant avec celle qui devait devenir M^me^ Aimé Martin.

*

La société du *Mercure de France*, tout en nous ramenant au XVIII^e^ siècle, nous donne une véritable primeur dans les *Lettres inédites de Choderlos de Laclos à sa femme et à ses enfants*. (Une édition à 3 fr. 50 c. et une à 7 fr. 50 c.) Cette publication vient bien à son heure. Jamais autant qu'aujourd'hui on ne s'est occupé de l'écrivain génial, du personnage énigmatique et complexe que fut l'auteur des *Liaisons dangereuses*, mais nul jusqu'ici n'a pu se flatter d'avoir fait connaître l'homme véritablement. Il manquait aux biographes des éléments indispensables qu'aucun d'entre eux ne pouvait posséder. La lacune est comblée maintenant. Cette correspondance, tenue secrète pendant un siècle, a été extraite des archives mêmes de la famille de Choderlos de Laclos par M. Louis de Chauvigny, son arrière-petit-fils, qui, dans une préface intense, a fait revivre un Laclos intime, tel qu'il ressort des documents, des portraits originaux et des traditions orales. Ce livre n'est pas seulement d'un intérêt historique puissant, il a une haute valeur littéraire. Quelques pages sont des merveilles de style et « d'exquise sensibilité », pour parler le langage de l'époque. Leur lecture sera joie grande pour les érudits comme pour les délicats.

*

Le congrès pour la culture et l'extension de la langue française va permettre à tous les amis de cette langue de se grouper et d'échanger leurs vues. Ce sera le moment de rappeler les œuvres où furent attestées, dès le siècle de Dante, sinon plus tôt, les qualités de sociabilité, de clarté et de précision de la langue française. Au XVI^e^ siècle, Henri Estienne et Du Bellay proclamèrent la supériorité de leur idiome dans des livres restés fameux; au XVIII^e^ siècle, c'est Rivarol que l'Académie de Berlin — ironie des temps et des lieux — couronnait pour un mémoire inspiré par la même pensée.

Digitized by Google

Aujourd'hui, les sociologues arrivent à des conclusions identiques par des considérations bien différentes.

C'est Wells, dans un livre récent, qui prophétisait le triomphe du français comme langue mondiale. C'est Novicow, qui publiait naguère, chez Colin, à Paris, son livre sur l'*Expansion de la nationalité française.*

L'auteur commence par montrer que la question de la population en France a été traitée trop exclusivement au point de vue démographique; une nationalité grandit non seulement par les excédents des naissances sur les décès, mais encore par le jeu des phénomènes économiques, politiques et intellectuels. De plus, la natalité, étant un phénomène social, est sujette à des variations.

Donc rien ne prouve, en somme, que la natalité française restera toujours aussi faible que de notre temps. Mais quand bien même il en serait ainsi, la natalité des Frances africaine et américaine portera le nombre des Français, à la fin du XX^e^ siècle, à 100 millions d'hommes environ. En outre, il est fort probable que près de 200 millions d'hommes dans l'empire colonial de la France auront, dans la même période, adopté le français comme langue de culture intellectuelle. Enfin, il est presque certain que 4 millions d'Européens, appartenant à l'élite de la société, deviendront partiellement Français, parce qu'ils se serviront de la langue française pour leurs besoins supra-nationaux. En résumé, l'étude des faits démontre que la crainte de voir la France disparaître en tant que grande nation est absolument imaginaire. Il est intéressant de rapprocher de cette œuvre documentée et savante un livre de M. Ph. Lebesgue, l'*Au delà des grammaires* (chez Sansot, à Paris). Sous un titre énigmatique et quelque peu ambitieux, l'auteur traite des questions assez complexes et d'une variété déroutante.

Où et comment se confondent les potentialités du mot avec celles de l'idée, selon quelles courbes virtuelles? Telles sont les premières questions du livre. La solution proposée occupe une série de chapitres : *Les sons, les mots, les idées; Le sexe des mots, Le style, La culture des idées, La beauté verbale*, etc.

Il s'agit ensuite de vérifier, d'après les analogies de faits, les bases où asseoir la loi des correspondances verbales entre les sons, les couleurs et les sentiments qui, réciproquement, se suggèrent. Il faut ici beaucoup d'indulgence pour suivre et il en faudrait plus pour adopter les vues, d'ailleurs ingénieuses, de M. Lebesgue. Mais — et ceci se rattache à la question résolue par M. Novicow — le livre se clôt sur un chapitre suggestif intitulé *L'avenir du français*, chapitre appuyé sur une étude de *La mort des patois* et de *La réforme de l'orthographe;* trois chapitres qui ne pouvaient se compléter que par un

Digitized by Google

quatrième et final : *Le problème de la langue universelle*, si passionnant à cette heure d'esperanto et de diffusion des langues étrangères.

*

L'*Histoire de France*, publiée sous la direction de M. Ernest Lavisse à la librairie Hachette et Cie, continue à paraître par fascicules.

Quarante fascicules sont en vente formant actuellement douze volumes. Le dernier qui vient d'être publié est intitulé *Henri IV et Louis XIII* (1598-1643), par M. Mariéjol, professeur à l'université de Lyon.

Nous avons donc dès à présent en fascicules ou en volumes les deux tiers de cette importante publication jusqu'au milieu du XVIIe siècle.

Dans le prochain fascicule (1er du tome VII), M. Lavisse abordera l'étude du règne de *Louis XIV*, qui remplira trois volumes. On y lira avec intérêt les chapitres sur : *La Fronde; L'initiation du Roi; L'offre de Colbert; Le gouvernement économique et politique; Les affaires religieuses; La politique extérieure; La littérature*, etc.

*

Notre collaborateur M. Albert Mockel vient de consacrer au sculpteur Victor Rousseau une très belle monographie dans les éditions (illustrées) de *La Plume*. On n'y trouvera pas seulement un historique, circonstancié et clairement énoncé, de la vie et des ouvrages de ce grand artiste, dont le buste de Meunier est en ce moment à l'ordre du jour; le fin et noble esthète qu'est M. Albert Mockel se révèle, en outre, à maint endroit de cette étude par des vues originales sur l'art, sur ses lois, sur son adaptation à la vie. Et tout cela est dit dans une langue simple, haute, agile, dont il faut confesser que les poètes seuls, chez nous, ont le précieux secret. W.

*

Il n'est pas trop tard pour signaler les deux livres de M. E. Dreyfus-Brisac, l'un intitulé *Nicolas Boileau* (un faux classique); l'autre : *La clef des maximes de La Rochefoucauld*. Livres paradoxaux, qui promettent plus qu'ils ne tiennent, agacent déjà par leur enseigne, fâchent par l'étrangeté de leur contenu, et qu'on est pourtant satisfait de posséder. Quelques-unes des constatations faites par M. Dreyfus-Brisac portent; quelques-uns de ses rapprochements ont leur justesse et leur vérité. Mais que d'à-peu-près, et qu'il ne suffit pas que deux préceptes ou deux maximes offrent de vagues analogies pour qu'on soit en droit de crier à l'emprunt!

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DE JANVIER

Pages.

Gustave Lanson. Sainte-Beuve 5
Chevalier de Thier. Sainte-Beuve à Liége 29
Léon Séché. Sainte-Beuve étudiant 38
Gustave Abel. Sainte-Beuve et le labeur de la prose 43
Émile Gérard. Sainte-Beuve intime 66
M. Wilmotte. La dernière pensée de Sainte-Beuve. 80
Petite chronique 101

LIVRAISON DE FÉVRIER

Madame **Jules Carlier.** A Saint-Louis et dans l'Ouest. 103
Le comte **Goblet d'Alviella.** Des voyages dans l'Union américaine . . 131
Ch. Morisseaux. L'économie sociale à l'exposition de Saint Louis . . 149
H. Boddaert. La nation et la vie publique 165
Ch. Saroléa. La grande université de l'Occident 179
P. Saintenoy. L'architecture 190
Eug. Fichefet. Les grands travaux publics 197
L. Weissenbruch. Le développement des chemins de fer 204
Léon Greiner. L'électricité 218
G. Goldschmid. Grandes usines 228
H. La Fontaine. Bibliothèques américaines 238
Le docteur **Marcelle.** Les hôpitaux 259
Le commandant M***. L'armée et l'impérialisme. 269
E. Vautier. Le goût américain en matière d'art. 282

Digitized by Google

LIVRAISON DE MARS

Pages.

XXX. L'autre homme malade 291
Pierre Daveney. La séparation de l'Église et de l'État français . . . 302
Maubel. Pourquoi nous voulons honorer Max Waller 318
Adolphe Retté. L'aventure de Pierre Olry 328
E. Jottrand. Chez le roi de Siam. 345
Émile Greyson. Le problème de l'éducation publique. *(Suite.)* . . . 359
Jules Carlier. Le baron Lambermont 372
Paul Grosfils. Chronique musicale 379
L. Dumont-Wilden. Chronique artistique 391
Petite chronique 399

LIVRAISON D'AVRIL

Georges Barral. Mon premier entretien avec Victor Hugo 403
Maurice Barrès. La terre et les morts 417
Ch. Saroléa. Les origines et l'œuvre congolaise. 432
Adolphe Retté. L'aventure de Pierre Olry. *(Fin.)* 456
J. Lhoneux. Henri Borel 465
Émile Greyson. Le problème de l'éducation publique. *(Suite.)* . . . 475
Isi Collin. Les poèmes. 488
L. Dumont-Wilden. Chronique artistique 494
Les livres 499

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google